This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

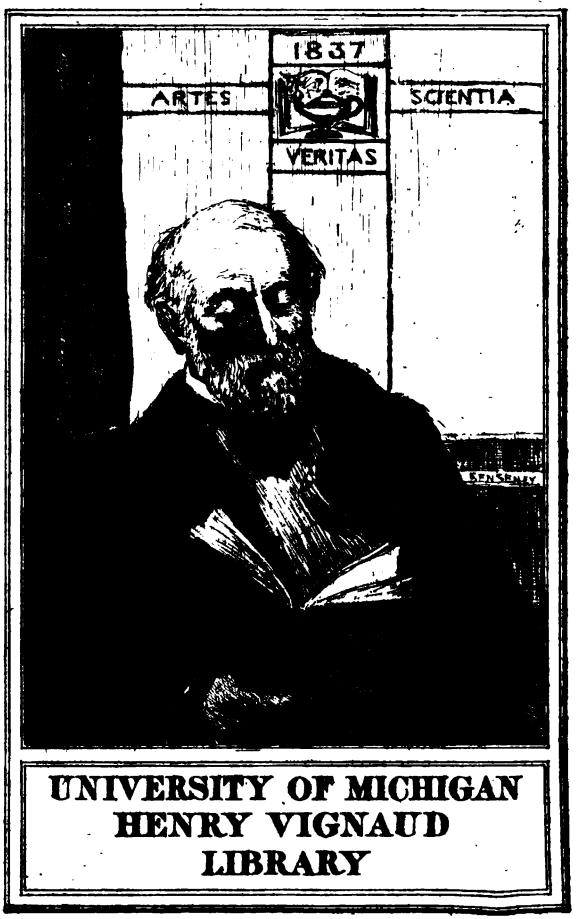
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Vaquard

DE
5
S114

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME TRENTE-QUATRIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME TRENTE-QUATRIEME.

A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Proſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.re, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraiſon.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE

ET LES ANTIQUITÉS.

PHILOPATOR, *Philopator*, Φιλοπάτωρ, c'eſt-à-dire, qui aime ſon pere, de φίλος, racine de φιλέω, *amo*, j'aime, & πατὴρ, *pater*, pere, ſurnom qui fut donné par ironie à Ptolémée IV, roi d'Égypte. *Voyez* Ptolémée IV.

PHILOPATOR, *Philopator*, Φιλοπάτωρ, (*a*) roi de Cilicie, mourut ſous l'empire de Tibere, l'an de Jeſus-Chriſt 17. Sa mort cauſa du trouble parmi les Ciliciens, les uns voulant reſter ſous la domination des Rois, & la plupart lui préférant celle des Romains.

PHILOPATRIS, *Philopatris*, Φιλόπατρις, (*b*) c'eſt-à-dire, qui aime la patrie, de φιλέω, *amo*, j'aime, & πατρὶς, *patria*, patrie, titre d'un dialogue de Lucien. On doute que

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 42. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 384.

(*b*) Lucian. T. II. p. 989. & *ſeq.*

422156

ce dialogue ſoit de Lucien. Au reſte, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Chriſtianiſme; mais, il ne faut pas s'étonner, ſi parlant mal de ſa religion, Lucien ne dit pas du bien de celle des autres.

PHILOPŒMEN, *Philopœmen*, Φιλοποίμην, (*a*) fameux capitaine Grec fils de Craugis, étoit de Mégalopolis, ville de l'Arcadie dans le Péloponneſe. Il reçut une excellente éducation par les ſoins de Caſſandre de Mantinée, qui, après la mort de ſon pere, par reconnoiſſance pour les ſervices importans qu'il en avoit reçus, ſervit au jeune pupille de tuteur & de gouverneur.

Au ſortir de l'enfance, il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophane, citoyens de Mégalopolis, qui avoient été dans l'école d'Arcéſilaüs, fondateur de la nouvelle académie. Le but de la Philoſophie dans ces tems-là, étoit de porter les hommes à ſervir leur patrie, & de les former par les préceptes au gouvernement de la République & au maniement des grandes affaires. C'eſt l'avantage ineſtimable que procurerent à Philopœmen les deux Philoſophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Grece. Auſſi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont dans un âge avancé, la Grece de même, ayant enfanté Philopœmen dans ſa vieilleſſe, & après tous les grands perſonnages qu'elle avoit portés, l'aima ſingulierement, & ſe plut à augmenter ſa puiſſance, à meſure qu'elle voyoit croître ſa réputation. Il fut appellé le dernier des Grecs, comme M. Brutus dans la ſuite, le dernier des Romains; ſans doute pour marquer que la Grece, après Philopœmen, n'avoit produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Dès qu'il fut ſorti des mains de ſes gouverneurs & de ſes maîtres, il ſe mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courſes dans la Laconie, pour piller & pour en emmener des troupeaux & des eſclaves. Dans toutes ces courſes, il étoit toujours le premier quand on ſortoit, & le dernier quand on revenoit.

Il étoit dans ſa trentieme année, lorſque Cléomene, roi de Lacédémone, tombant tout d'un coup pendant la nuit ſur Mégalopolis, força les gardes, pénétra juſqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique où il ſe mit en bataille.

(*a*) Plut. T. I. p. 356, 357. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXXV. c. 25. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 31. *& ſeq.* L. XXXIX. c. 36, 49, 50. Juſt. L. XXIX. c. 4. L. XXXI. c. 3. L. XXXII. c. 1, 4. Pauſ. p. 271, 272. 533. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 412. *& ſuiv.* T. V. p. 137, 138. Hiſt. Rom. T. IV. p. 238, 239, 438. T. V. p. 96.

Philopœmen, étant sorti au secours de ses citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la derniere valeur, en exposant sa vie sans aucun ménagement; mais, par sa longue & vigoureuse résistance, & en attirant à lui Cléomene, il donna le tems aux Mégalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le dernier avec beaucoup de peine, & après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui & étant lui-même fort bleſſé.

Quand ils eurent gagné Meſſene, Cléomene, entierement maître de Mégalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richeſſes & tout le païs. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres & qu'ils ſe préparoient à s'en retourner, s'y oppoſa & les en empêcha, en leur repréſentant que Cléomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais ſe rendre encore maître de leurs perſonnes, pour la garder plus ſûrement; car, il voyoit bien qu'il n'auroit pas le tems de s'arrêter là pour garder des maiſons & des murailles vuides, & que cette ſolitude le forceroit bientôt d'en ſortir. Par ces remontrances, il détourna ſes citoyens de leur deſſein, & donna à Cléomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en ſortir qu'avec un très-grand butin.

Quelques mois après, le roi Antigonus marcha avec les troupes des Achéens contre Cléomene, qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellaſie, & qui avoit occupé & fortifié tous les paſſages, & mit ſon armée en bataille fort près de lui, dans la réſolution de l'attaquer & de le forcer dans ſon poſte. Philopœmen étoit avec ſes citoyens dans la cavalerie d'Antigonus, & il étoit ſoutenu par les nombreuſes bandes des Illyriens, très-bons ſoldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer là ſans branler, juſqu'à ce que de l'autre aîle où étoit le roi Antigonus, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais, les Chefs, voulant forcer, avec les Illyriens, les Lacédémoniens qui leur étoient oppoſés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demeuroit en bataille ſans faire aucun mouvement, ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cléomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que les Illyriens s'avançoient ſans être ſoutenus par la cavalerie, détache promptement ſon infanterie la plus légerement armée, & l'envoie par les derrieres attaquer les Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légere d'Euclidas, ayant fait tourner tête aux Illyriens, les enfonça & les mit en déſordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cava-

lerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber ſur cette infanterie d'Euclidas & de la renverſer, & que c'étoit là le moment de le faire, en dit d'abord ſon avis aux Officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Mais, ces Officiers, bien loin d'entrer dans ſon ſentiment, le traiterent de fou & de viſionnaire; car, ſa réputation n'étoit pas encore aſſez grande ni aſſez établie pour autoriſer & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occaſion ſi délicate & ſi importante.

Philopœmen ne ſe rebuta point; & ſeul avec ſes citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Non content de ce ſuccès, & voulant encourager encore davantage les troupes du Roi & pénétrer juſqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, ſans ſe donner le tems de ſe remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette infanterie les avoient jettés, il quitta ſon cheval; & s'avançant à pied, chargé d'une double cuiraſſe de cavalier & de toutes les autres pieces d'une peſante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrieres qui les occupoient, il combattoit courageuſement avec des peines & des difficultés infinies. En cet état, il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuiſſes. La bleſſure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traverſant les deux cuiſſes de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds, il ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre; car, la courroie du javelot lui cauſoit de ſi grandes douleurs, quand on tâchoit de le retirer par la plaie, que ceux qui étoient autour de lui, n'oſoient alors y toucher; & il voyoit que le combat devenu furieux & dans ſa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au déſeſpoir de ſe voir ainſi retenu, & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer ſi violemment les cuiſſes, qu'en les avançant & retirant alternativement, malgré des douleurs inſupportables, il rompit enfin le javelot par le milieu & ordonna qu'on retirât les tronçons, chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ſes troupes, ſe jette au milieu des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des ſiens, qu'ils renverſerent tout & gagnerent le haut de la montagne.

Antigonus, ayant donc remporté cette victoire ſignalée, tendit un piege à ſes Macédoniens pour être informé de la vérité; & faiſant ſemblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit ſa cavalerie, pourquoi il avoit chargé

avant le ſignal contre l'ordre qu'il avoit donné. Alexandre lui répondit qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Mégalopolitain s'étoit hâté d'attaquer ſans attendre d'ordre. Alors, Antigonus, en riant, lui dit : *Ce jeune cavalier dont tu parles a fait l'action d'un grand capitaine ; & toi, tu as fait l'action d'un jeune cavalier.*

Depuis ce moment, Philopœmen fut dans une grande réputation ; Antigonus voulut l'avoir avec lui, & lui offrit de grands biens avec un commandement conſidérable dans ſes troupes, s'il vouloit entrer à ſon ſervice. Il le refuſa, parce qu'il ſe connoiſſoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile pour obéir à un Prince étranger. Mais, ne voulant pas non plus demeurer oiſif & ſans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le métier des armes, il s'embarqua & paſſa en Crete où il y avoit alors guerre.

Après avoir ſervi aſſez longtems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes ſortes de combats, & d'ailleurs très-tempérans & accoutumés à un régime très-ſévere, il s'en retourna chez les Achéens avec une ſi grande réputation, qu'à ſon arrivée il fut fait général de la cavalerie. D'abord, il examina l'état de ſes troupes. Il vit que lorſqu'il falloit marcher, les cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux qu'ils prenoient ſans choix ; que la plupart même n'alloient point en campagne & en envoyoient d'autres à leur place, & qu'en général le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & baſſeſſe de courage. Philopœmen ne put diſſimuler ni ſouffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un déſir de gloire, châtiant même ceux qui avoient beſoin d'être forcés, & leur faiſant faire très-ſouvent l'exercice des revues, des joutes & des tournois, dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de ſpectateurs. Par ce moyen, en très-peu de tems, il les rendit tous ſi robuſtes, ſi adroits, ſi courageux, & ce qui eſt le principal dans les tactiques, ſi légers & ſi prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens, à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, ſoit de tous les eſcadrons enſemble, ſoit de chaque cavalier ſeul, ils les faiſoient avec tant d'adreſſe & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un ſeul & même corps qui ſe remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans un combat que les Achéens eurent à ſoutenir près de la riviere de Lariſſe contre les Étoliens & les Éléens, le Général de la cavalerie de ces derniers, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueuſement contre Phi-

lopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme ; & le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au dessous d'un Gendarme pour un coup de main, ni inférieur aux plus vieux Capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre, & à commander.

Après avoir fait pencher la balance de son côté dans tous ses premiers combats, il releva le courage des Achéens accoutumés à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens généreux & proportionnés à leur grandeur & à leur puissance. Il fit plusieurs réformes dans leurs troupes, il changea leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient fort défectueuses ; car, ils ne portoient que des boucliers très-légers, parce qu'ils étoient très-minces & si étroits, qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps. Ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macédoniens, avec lesquelles ils pouvoient combattre & frapper de loin ; car, à cause de leur légereté, elles étoient faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi, ils avoient toujours du désavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle Spirale, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui, n'ayant point de front qui présentât plusieurs piques à la fois, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble & bien serrés, comme la phalange des Macédoniens, étoient facilement ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre ; car, au lieu de petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & fort boucliers ; & au lieu de petites piques légeres, il leur donna des lances, il les arma de casques, de cuirasses & de cuissarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme & en gagnant toujours du terrein, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légerement armées qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même les jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & par ce moyen il leur inspira une telle confiance, qu'ils se regardoient comme invincibles.

Ensuite, il modéra & régla leur luxe & leur excessive dépense ; car, il n'étoit pas possible de déraciner entierement cette forte passion qu'ils avoient pour toute vanité & superfluité, comme une maladie trop invétérée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuse, & les tables les plus somptueuses & les plus délica-

tes. Mais, après qu'il eut commencé à corriger ce penchant & à les faire paſſer de l'amour des choſes ſuperflues à celui des choſes utiles & honnêtes, il les eut bientôt perſuadés & comme forcés de retrancher les dépenſes journalieres pour le ſoin & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems, on vit par-tout les boutiques de fourbiſſeurs pleines de coupes & de vaſes d'or & d'argent mis en pieces ; de cuiraſſes, de boucliers & de freins que l'on doroit & argentoit, & les ſtades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armés de toutes pieces. On ne voyoit entre les mains des femmes que des caſques, qu'elles ornoient de panaches teints dans les plus vives couleurs, des cottes d'armes de cavaliers & des caſques de ſoldats qu'elles brodoient. Cette vue ſeule, augmentant leur audace, excitoit en eux un vif déſir d'affronter les plus grands dangers, & une ſorte d'impatience de ſe couvrir de gloire. La ſomptuoſité dans toutes les autres choſes qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne immanquablement après elle le luxe, & inſpire une ſecrete molleſſe à ceux qui les regardent & qui s'y livrent ; les ſens enchantés & éblouis par ces charmes trompeurs, conſpirant à ſéduire l'eſprit même, & à l'affoiblir par ces douces ſollicitations. Mais, au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet, releve le courage & le fortifie. C'eſt ainſi, ajoute Plutarque, qu'Homere feint qu'Achille, dès que ſa mere eut mis à ſes pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eut pas plutôt jetté la vue, qu'il ſe ſentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en ſervir.

Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par ſa réflexion dans ce paſſage du dix-neuvieme livre de l'Iliade, lorſque Thétis apporte à Achille ces armes que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à ſes pieds ! « Le ſeul » Achille, dit-il, en les voyant, » ſent rallumer ſon courage & » redoubler ſa fureur ; les » éclairs de ſes yeux ſont com- » me les éclairs du tonnerre ; » la joie qu'il a de les voir » entre ſes mains, l'anime d'un » nouveau feu, &c. » On croit ne voir là qu'une grande force de Poëſie ; mais, Plutarque y découvre une grande force de ſens, & nous fait voir qu'Homere, très-inſtruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de véritables couleurs les mouvemens que la vue d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un Héros.

Quand Philopœmen eut accoutumé les jeunes gens à ſe parer de leurs armes, il les exerça, & les forma ; car, ils

obéiſſoient avec grand plaiſir à tous les mouvemens qu'il vouloit leur apprendre, & il y avoit entre eux une ſorte d'émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enſeigna, leur plut merveilleuſement, parce que ces rangs ainſi ſerrés leur parurent plus difficiles à rompre. Leurs armes leur parurent plus aiſées & plus légeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaiſir, à cauſe de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les eſſayer & de les voir teintes du ſang de leurs ennemis.

Dans ce tems-là, les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, qui, avec une puiſſante armée, épioit l'occaſion d'aſſujettir tous les Péloponnéſiens. Dès qu'on eut appris qu'il étoit déjà arrivé ſur les terres de Mantinée, Philopœmen ſe mit promptement en campagne contre lui à la tête de ſes troupes. Ils ſe mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de leur païs & avec beaucoup d'étrangers ſoudoyés. Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas, avec ſes troupes étrangeres, mit d'abord en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faiſoient l'aîle gauche & couvroient les Achéens; & au lieu d'aller tout de ſuite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faiſoit ferme, il ſe laiſſa emporter à pourſuivre les fuyards, en laiſſant ſa phalange découverte, pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant ſemblant de n'être pas touché de ce malheur & de le regarder comme peu conſidérable. S'étant enſuite apperçu de la faute que les ennemis faiſoient de s'abandonner à pourſuivre ſon aile gauche, en s'éloignant de leur phalange & en laiſſant dans leur bataille un endroit vuide, il ne ſe mit nullement en devoir de s'y oppoſer & de les arrêter; au contraire, il les laiſſa aller; & quand ils furent aſſez éloignés, il alla attaquer l'infanterie des Lacédémoniens qu'il voyoit dénuée de ſon aîle droite. Tournant donc à gauche, il alla prendre par les flancs cette phalange qui n'avoit plus ſon Général, & qui ne s'attendoit point à être attaquée; car, elle croyoit que la victoire étoit remportée & les ennemis défaits, voyant que Machanidas étoit à leur pourſuite.

Après qu'il eut renverſé cette infanterie avec un grand carnage, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacédémoniens, il marcha contre Machanidas qui revenoit de ſa pourſuite avec ſes troupes étrangeres. Entre ces deux Généraux il ſe trouva un foſſé fort profond qui les ſéparoit. Ils le

parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer; l'un à deſſein de prendre la fuite, & l'autre à deſſein de s'y oppoſer. A les voir, on eût dit que c'étoient, non deux Généraux animés au combat, mais deux bêtes féroces que l'extrême néceſſité réduit à ſe défendre, ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laiſſer échapper ſa proie. Le cheval du Tyran, qui étoit fort courageux, & que les éperons déſeſpéroient & mettoient tout en ſang, ſe hazarda à franchir le foſſé; & avançant tout le devant au de-là du bord, il s'efforçoit de s'élancer de l'autre côté. Dans ce moment, Simmias & Polyénus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui ſe tenoient auprès de ſa perſonne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux les piques baiſſées. Mais, Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint; & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que ſon cheval, déjà dreſſé pour s'élancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le ſien; & prenant ſa javeline, il la pouſſa de toute ſa force & l'enfonça dans le corps du Tyran qu'il renverſa dans le foſſé.

Les Achéens, remplis d'admiration pour cette action de leur Général, & pour la ſageſſe qu'il avoit témoignée dans cette bataille dont le gain étoit dû à ſa bonne conduite, lui érigerent une ſtatue de bronze où ils le repréſenterent dans cette attitude, & qu'ils placerent à Delphes dans le temple d'Apollon. On dit que, dans l'aſſemblée des jeux Néméens, Philopœmen, élu pour la ſeconde fois général des Achéens, peu de tems après qu'il eut gagné cette célebre bataille de Mantinée, & ſe trouvant alors libre à cauſe de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revue de ſa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire ſon exercice ordinaire pour leur donner le plaiſir de voir avec quelle adreſſe, quelle force, quelle légereté elle faiſoit tous les mouvemens que l'art ordonne ſans jamais confondre ni troubler les rangs; qu'enſuite il entra dans le théâtre où les muſiciens diſputoient le prix de la muſique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de leur âge, tous pleins de reſpect pour leur Général, & tous faiſant paroître une jeune audace guerriere qu'avoient inſpirée & nourrie pluſieurs glorieux combats.

Dans le moment que Philopœmen entroit avec cette floriſſante jeuneſſe, par hazard le muſicien Pylade, qui chantoit ſur ſa lyre les Perſes de Timothée, prononça le premier vers qui dit :

C'eſt lui qui couronne nos têtes
Des fleurs de la liberté.

La majesté de ce vers admirablement bien soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'assemblée. En même tems, tous les Grecs jetterent les yeux sur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joie, rappellant déjà leur ancienne gloire par leur fierté; & se croyant même déjà parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage,

Comme on dit, remarque Plutarque, que les jeunes chevaux désirent toujours ceux qui ont coutume de les monter, & que, si quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangere, il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre, & qu'il s'agissoit de donner des combats, si l'on avoit nommé quelqu'autre Général, elle perdoit d'abord courage & cherchoit toujours des yeux Philopœmen; & dès qu'il paroissoit, elle étoit relevée & prête à agir par la grande confiance qu'elle avoit en son courage & en sa prudence, sentant bien qu'il étoit le seul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vue, & dont la gloire & le nom les faisoient trembler, comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

Philippe, roi de Macédoine, persuadé que, s'il pouvoit se défaire de Philopœmen, tous les Achéens lui seroient soumis, envoya secrétement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais, cette embûche fut découverte, & Philippe devint l'objet de la haine & du mépris de tous les Grecs.

Les Béotiens assiégeoient Mégare & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place; tout d'un coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au secours des assiégés & qu'il étoit déjà bien proche. A cette nouvelle, quoique fausse, les Béotiens abandonnent leurs échelles déjà plantées contre les murs & prennent la fuite.

Nabis, qui fut tyran de Lacédémone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. Philopœmen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lysippe, alors général des Achéens, à marcher au secours des Messéniens. Lysippe, ne voulant pas y entendre, & disant toujours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perdue, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à son secours avec ses seuls citoyens qui n'attendirent ni décret, ni élection qui lui déféraissent le commandement. Il ne fut pas plutôt arrivé dans le voisinage de Messene, que Nabis, averti de son approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville; mais, sortant par une autre porte, il délogea très-

promptement & emmena toute ſon armée, regardant comme une fortune ſignalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Meſſene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen, & qui ne ſçauroit être contredit. Mais, le ſecond voyage qu'il fit en Crete, à la priere des Gortyniens qui l'appellerent pour le faire leur Général dans une guerre qu'ils avoient à ſoutenir, ne fut pas regardée de même par tout le monde, car il donna lieu de le calomnier & de dire que, pendant que ſa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, il s'étoit retiré, ou par lâcheté, ou pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller ſe montrer aux étrangers. Il eſt vrai que dans ce tems-là les Mégalopolitains étoient ſi preſſés, qu'ils ſe voyoient réduits à ſe renfermer dans leurs murailles & à ſemer leurs places & leurs rues pour avoir dequoi ſe nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée, & les Lacédémoniens campant preſque à leurs portes. Philopœmen cependant faiſoit la guerre aux Crétois, & s'étoit fait élire Général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit à ſes ennemis un prétexte de l'accuſer qu'il fuyoit la guerre allumée dans ſon païs pour ne pas ſecourir ſa patrie. Il y en avoit pourtant d'autres qui diſoient que les Achéens ayant élu d'autres Généraux, Philopœmen, qui ſe trouvoit ſimple particulier & ſans charge, étoit allé s'occuper à commander les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la pareſſe & de l'inaction, & très-perſuadé qu'il en eſt de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choſes utiles & néceſſaires. Il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement, ſi l'on veut s'y rendre habile. C'eſt ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit ſur le roi Ptolémée. Beaucoup de gens louoient un jour hautement ce Prince qui étudioit tous les jours le métier de la guerre & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien ſon corps par les exercices des armes. *Eh!* dit-il, *qui eſt-ce qui peut louer & admirer un Roi qui, à l'âge où il eſt, s'amuſe encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris?*

Les Mégalopolitains, irrités de ſon abſence qu'ils prenoient pour une déſertion & pour une trahiſon, vouloient le bannir par un décret public & le priver du droit de bourgeoiſie. Mais, les Achéens s'y oppoſerent, en envoyant à Mégalopolis le général Ariſtene, qui, quoiqu'il eût quelques différends avec Philopœmen ſur le gouvernement de la République, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là, Philopœmen ſe voyant mépriſé

de ſes Citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur reſſort, & les fit ſoulever, en leur ſuggérant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Mégalopolis, & en leur aidant à ſoutenir ce prétexte & à opprimer la ville dans le conſeil des Achéens; mais, obſerve Plutarque, cela n'arriva que dans la ſuite.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Péloponneſe & en Arcadien, ouvertement & généreuſement; mais, prenant les mœurs & les manieres des Crétois, & ſe ſervant contre eux mêmes de leurs ſtratagêmes, de leurs ruſes, de leurs ſurpriſes & de leurs embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans qui n'imaginoient que des choſes inſenſées & vaines, au prix de celles qu'invente un Capitaine habile & expérimenté. Après s'être fait admirer de ces peuples dans toutes ces choſes & avoir acquis une très-grande réputation par ſes exploits, il s'en retourna couvert de gloire dans le Péloponneſe. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait en bataille par T. Quintius Flaminius, & que les Achéens & les Romains faiſoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu général de cette ligue; & ayant donné un combat naval, il eut le même ſort qu'avoit eu Épaminondas dans un cas pareil. Il vit diminuer ſa réputation & la grande idée que l'on avoit de ſon courage & de ſa prudence, pour avoir malheureuſement combattu par mer.

Philopœmen, perſuadé que la ſcience qu'il avoit acquiſe en commandant des armées de terre, lui ſuffiroit pour bien commander auſſi des troupes de mer, apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice, & combien il ajoute de puiſſance & de force à ceux qui ſe le ſont rendu familier; car, il ne fut pas ſeulement vaincu dans ce combat naval à cauſe de ſon peu d'expérience, mais il commit encore une très-grande faute en ſe ſervant d'un vaiſſeau qui avoit beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux & qui n'avoit pas ſervi depuis quarante ans, & en le faiſant monter par ſes Citoyens qui manquerent d'y périr tous.

Voici, ſelon la remarque de M. Dacier, un grand Général de terre, qui croit pouvoir commander auſſi des troupes de mer. L'expérience fit bien voir combien il ſe trompoit. Et pour illuſtrer ce paſſage, nous croyons que le Lecteur ne ſera pas fâché que nous lui rapportions ici ce que dit un jour un des plus grands Capitaines que la France, que diſons-nous? que la terre ait jamais portés; c'eſt le grand prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce Prince dit qu'il ſouhaiteroit paſſionnément en voir une, &

que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec une grande application. Un officier de Marine qui étoit préſent, lui dit: *Monſeigneur, ſi votre Alteſſe y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit bruſquement le Prince, *je me garderois bien de dire ſeulement mon avis, je me tiendrois bien tranquillement ſur le pont, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'inſtruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon ſens & la modeſtie de ce Prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

Voyant donc qu'après ce mauvais ſuccès les ennemis le mépriſoient comme un homme qui avoit renoncé entierement à la mer, & qu'ils aſſiégeoient avec inſolence la ville de Gythium, il s'embarqua promptement & alla à eux, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cauſe de leur victoire ils étoient diſperſés çà & là ſans aucune précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes. Arrivant la nuit, il mit ſes gens à terre, brûla entierement leur camp & fit un grand carnage de leurs troupes. Quelques jours après, Nabis s'étant préſenté tout à coup devant lui, comme il avoit à paſſer des défilés très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'eſprit des Achéens qui ne croyoient pas qu'il fût poſſible de ſe tirer de ces paſſages difficiles par eux mêmes, & dont les ennemis leur fermoient l'iſſue, Philopœmen s'arrêta un peu de tems; & après avoir conſidéré de l'œil la nature du païs, il fit voir en cette occaſion, dit Plutarque, que l'art des tactiques eſt la perfection de l'art militaire; car, il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de ſa phalange pour l'accommoder à l'aſſiette du lieu, qu'il ſurmonta toutes ces difficultés très-facilement & ſans aucun trouble; de maniere qu'il tomba ſur les ennemis qui croyoient le tenir & les mit en fuite. Mais, comme il vit qu'ils ne ſe retiroient pas tous enſemble vers leur ville, qu'ils ſe diſperſoient çà & là, & que le païs étoit très-difficile pour la cavalerie à cauſe des ruiſſeaux & des fondrieres, il fit ſonner la retraite & campa dans ce lieu-là même, quoiqu'il fût encore grand jour. Mais, comme il ſe douta bien que, dès que la nuit ſeroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, ſe retireroient vers la ville un à un & deux à deux, il plaça en embuſcade, tout autour, dans tous les paſſages ſur les ruiſſeaux & ſur les collines, de petits corps de ſoldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis; de ſorte qu'à peine ce tyran conſerva la quatrieme partie de ſon armée. Philopœmen, l'ayant renfermé dans ſa ville, ravagea pendant un mois entier toute la Laconie; &, après avoir conſidérablement affoibli les forces du Tyran, il retourna chez lui, chargé de butin

& de gloire. Ces grandes actions faiſoient que tous les Grecs aimoient & eſtimoient ſingulierement Philopœmen, & que dans les théâtres ils le combloient d'honneurs.

Bientôt après, Nabis fut tué en trahiſon par les Étoliens. Cette mort cauſa du trouble & du déſordre dans Sparte; & Philopœmen, ſaiſiſſant cette occaſion, y marcha avec une ſi puiſſante armée, & fit ſi bien que, gagnant les uns par ſes raiſons & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens. Ce ſuccès augmenta merveilleuſement ſa réputation parmi ces peuples; car, ce n'étoit pas un petit ſervice que d'avoir acquis à la ligue une ville auſſi puiſſante que Sparte & d'une ſi grande autorité. Par-là il gagna auſſi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui eſpérerent l'avoir pour garant & pour défenſeur de leur liberté. Voilà pourquoi, quand la maiſon & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils réſolurent, par un décret public, de lui faire préſent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à cent vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambaſſade pour le prier de les recevoir.

Ce fut en cette occaſion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand perſonnage étoit bien pure, & qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement; car, on ne trouva pas un ſeul Spartiate qui voulût ſe charger de la commiſſion de lui aller offrir ce préſent. Mais, ſaiſis de reſpect & de crainte, ils s'en excuſerent tous; de ſorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la propoſition par un de ſes hôtes, nommé Timolaüs. Ce Timolaüs, étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopœmen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de conſidérer la gravité de ſa converſation, la frugalité de ſa vie & la ſévérité de ſes mœurs qui le rendoient imprenable & inacceſſible à l'argent; & il fut ſi étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'oſa jamais lui ouvrir la bouche du préſent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelque autre prétexte à ſon voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une ſeconde fois & ne fut pas plus hardi. Enfin, au troiſieme voyage, il ſe hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Philopœmen l'écouta avec plaiſir; mais, ſur l'heure même, il alla à Sparte, & il conſeilla aux Spartiates de ne pas dépenſer leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours uſer & jouir de leur vertu & de leur ſageſſe ſans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux, qui dans les

conſeils brouilloient & diviſoient la ville par leurs diſcours ſéditieux, afin que l'argent les obligeant à ſe taire, ils leur fiſſent moins de peine dans le gouvernement. « Car, il vaut » beaucoup mieux, dit-il, fermer la bouche à ſes ennemis » qu'à ſes amis. » Voilà quelle étoit la nobleſſe & la magnanimité de Philopœmen ſur-tout ce qui regardoit l'argent.

Dans la ſuite, Diophane, général des Achéens, averti que les Lacédémoniens penſoient à des nouvautés, ſe diſpoſoit à les châtier; & les Lacédémoniens de leur côté ſe préparoient à la guerre, & mettoient tout le Péloponneſe en combuſtion. Philopœmen tâcha d'adoucir l'eſprit de Diophane & d'appaiſer ſa colere, en lui repréſentant que, pendant que le roi Antiochus & les Romains ſe faiſoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées ſi puiſſantes, le devoir du Général des Achéens étoit de tourner toutes ſes penſées de ce côté-là & d'avoir toujours l'œil ſur eux; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre inteſtine, & qu'au contraire il étoit de la prudence de diſſimuler quelques fautes qui auroient été commiſes, & de faire ſemblant de ne les pas voir. Diophane ne fit point état de ſes remontrances; il entra à main armée dans la Laconie avec T. Q. Flaminius, & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entrepriſe & du mépris qu'on avoit fait de ſon avis, hazarda une action qui, ſi on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne, ni juſte, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner. Il ſe jetta dans Sparte, & ſimple particulier, il empêcha le Général des Achéens & le Conſul Romain d'y entrer. Il appaiſa les troubles qui diviſoient la ville, & raffermit les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Quelque tems après, Philopœmen, élu encore Général, ayant eu quelques ſujets de plainte contre les Lacédémoniens, les obligea de rappeller les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingts Spartiates, ſelon Polybe, & ſelon Ariſtocrate, trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis, raſa leurs murailles, leur retrancha une bonne partie de leur territoire qu'il ajoûta au territoire de Mégalopolis, chaſſa tous ceux à qui les Tyrans avoient donné droit de bourgeoiſie dans Sparte, & les tranſféra dans l'Achaïe, excepté trois mille qui ne voulurent pas ſortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente, il en fit bâtir à Mégalopolis un portique magnifique, comme pour leur inſulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable. Enfin, pour aſſouvir ſon reſſentiment contre les Lacédé-

moniens, & pour achever de les humilier, quoique leur humiliation fût déjà assez grande, & plus grande qu'ils ne l'avoient mérité, il fit contre eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur Gouvernement, il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur païs pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que, pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de Lycurgue, ils seroient toujours fiers & n'auroient que des pensées nobles & généreuses.

Plutarque a raison d'appeller cette insulte, la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte; car, l'unique moyen de la détruire entierement, c'étoit d'y abolir un établissement qui l'avoit déjà maintenue florissante & glorieuse pendant plus de sept cens ans. C'est porter une plaie mortelle à un État, que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs & la discipline, & qui y entretiennent une noblesse & une fierté, seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le roi Antiochus, Philopœmen étoit simple particulier; & voyant qu'Antiochus, qui hivernoit à Chalcis, passoit le tems en galanteries; que malgré son âge il célébroit des noces en épousant une jeune fille, & que ses Syriens, vivant dans la derniere licence sans Capitaines & sans Chefs, se dispersoient dans toutes les villes, où ils commettoient mille insolences & mille désordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus Général des Achéens, & qu'il envioit aux Romains une victoire si facile & qui leur couteroit si peu. « Car, pour » moi, dit-il, si j'avois le » commandement, je les rail- » lerois tous en pieces dans » les tavernes. »

Après que les Romains eurent défait Antiochus, ils s'appliquerent tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grece; & avec toutes leurs forces, ils tenoient déjà les Achéens comme enveloppés. Ils avoient même un puissant parti dans toutes les villes par le moyen des Orateurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnés. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems, il cédoit en quelque chose & se laissoit entraîner, & tantôt se roidissant il résistoit de toutes ses forces & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté.

Le consul Manius Acilius, ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux bannis de Lacédémone

mone de retourner dans leur ville, & T. Q. Flamininus favoriſoit cette demande de Manius Acilius. Philopœmen s'y oppoſa, non qu'il fût ennemi des bannis, mais c'eſt qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de T. Q. Flamininus & des Romains, & que ſes bannis en euſſent toute l'obligation aux Acheens & à lui. En effet, ayant été élu Général deux ans après, il ramena lui-même les bannis, tant ſa fierté & ſon grand courage le portoient naturellement à ſe révolter & à ſe roidir contre les Puiſſances qui vouloient tout emporter par autorité.

Il fut élu pour la huitieme fois Général des Achéens à l'âge de ſoixante-dix ans; & il eſpéroit non-ſeulement qu'il paſſeroit ſon année ſans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre; car, comme les maladies ſemblent diminuer & affoiblir à meſure que les forces du corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoibliſſoit, à meſure qu'elles ſentoient diminuer leur puiſſance. Mais, dit Plutarque, la Déeſſe de la vengeance, qui a ſoin de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de ſa courſe, comme un athlete qui, ayant fourni ſa carriere fort heureuſement, tombe au pied de la borne. Car, on raconte que dans une aſſemblée quelques-uns étant venus à louer un certain perſonnage, comme un grand Général, Philopœmen dit: *Comment peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main, s'eſt laiſſé prendre en vie par les ennemis?*

Peu de jours après, il arriva que Dinocrate le Meſſénien, qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cauſe de ſa méchanceté & de ſa mauvaiſe vie, détacha Meſſene de la ligue des Achéens; & en même tems on apprit qu'il étoit ſur le point de s'emparer d'un poſte conſidérable. Philopœmen étoit alors malade de la fievre à Argos. Dès qu'il eut reçu cette nouvelle, il partit pour ſe rendre à Mégalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le jour même, ayant fait plus de quatre cens ſtades. Il ne s'y arrêta point; mais, prenant avec lui quelques gens de cheval des plus conſidérables des citoyens, tous jeunes gens qui, pour l'affection qu'ils lui portoient, & auſſi pour l'amour de la gloire, le ſuivirent volontairement, il marcha contre Meſſene. A moitié chemin, ſur la colline d'Évandre, il trouva Dinocrate qui venoit à ſa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais, cinq cens chevaux, qui gardoient le plat païs de Meſſene, étant ſurvenus, & ceux qui avoient été pouſſés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant tou-

tes les hauteurs de la colline, Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit ſauver les jeunes cavaliers qui l'avoient ſuivi, ſe retiroit dans des lieux difficiles, ſe tenant toujours à la queue, & tournant ſouvent tête aux ennemis pour les attirer à lui & pour les empêcher de ſuivre ſes cavaliers. Mais, les ennemis n'oſoient le joindre & ſe contentoient de caracoller tout-autour avec de grands cris.

Après s'être avancé pluſieurs fois contre eux, pour donner à ſes jeunes gens le tems de faire leur retraite, il ne ſe donna pas de garde qu'il ſe trouva ſeul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui; mais, en l'accablant de traits, ils firent ſi bien qu'ils le pouſſerent dans des lieux pleins de rochers & de précipices où il ne pouvoit faire paſſer ſon cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieilleſſe lui laiſſoit encore toute ſa légereté & ſa force, à cauſe du continuel exercice où il s'entretenoit, & elle ne l'empêchoit nullement de ſe ſauver; mais, malheureuſement, il étoit affoibli par la maladie & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait & du travail qu'il avoit ſoutenu, de ſorte qu'il étoit peſant & qu'il ne pouvoit ſe remuer. En cet état, ſon cheval venant à broncher, le jetta par terre; ſa chûte fut rude; il ſe fit une ſi grande plaie à la tête qu'il demeura long-tems étendu ſur la place ſans voix & ſans mouvement. Les ennemis, le croyant mort, s'approcherent, & commencerent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment, il leva la tête & ouvrit les yeux. Les ennemis, voyant qu'il étoit en vie, ſe jetterent en foule ſur lui, lui lierent les mains derriere le dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Meſſene, en lui faiſant, avec une inſolence ſans bornes, tous les outrages & toutes les indignités dont ils purent s'aviſer; outrages que ce grand homme n'auroit jamais imaginés, non pas même en ſonge, pouvoir un jour ſouffrir de cet infame Dinocrate.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Meſſene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Meſſéniens furent ſi tranſportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais, quand ils virent Philopœmen qu'on traînoit ainſi lié & garrotté malgré ſa dignité & la gloire de ſes exploits & de ſes trophées, la plupart furent touchés de pitié & compatirent à ſon malheur, juſqu'à verſer des larmes & à mépriſer & déplorer cette grandeur humaine comme une grandeur trompeuſe & infidelle, & comme un néant. De ſorte que bientôt il courut dans toutes les bouches des propos pleins d'humanité; tous diſoient qu'on devoit ſe ſouvenir des bienfaits

qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit rendue à l'Achaïe en chaſſant le tyran Nabis. Mais, il y en avoit d'autres, quoiqu'en très petit nombre, qui, voulant faire leur cour à Dinocrate, diſoient qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate, s'il échappoit après les indignités qu'il lui avoit faites & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même tems, ils le conduiſirent dans un lieu appellé le Tréſor. C'étoit un caveau ſous terre qui ne recevoit aucun air ni aucun jour du dehors, & qui n'avoit point de porte, mais qui ſe bouchoit avec une groſſe pierre qu'on rouloit à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau; & l'ayant bien bouché avec ſa pierre, ils mirent des ſoldats tout-autour pour le garder.

Les jeunes cavaliers Mégalopolitains, revenus de leur frayeur & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'eſt pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent; & comme il ne paroît point & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent là aſſez long-tems & ſe diſent les uns aux autres qu'ils s'étoient ſauvés avec honte & contre toute juſtice, en abandonnant aux ennemis leur Général qui n'avoit mépriſé ſa vie que pour l'amour d'eux. En même tems, ils courent çà & là; & s'informant par-tout, enfin ils apprennent qu'il a été pris, & auſſi-tôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligés de cette priſe & la regardant comme un très-grand malheur, réſolurent de le redemander aux Meſſéniens, de leur envoyer pour cet effet une Ambaſſade & de ſe préparer cependant à marcher contre eux avec toutes leurs forces, s'ils le refuſoient.

Pendant que cela s'exécute, Dinocrate, qui craignoit ſurtout le retardement comme le ſalut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens, dès que la nuit fut venue & que le peuple ſe fut retiré, ouvrit la priſon & y fit deſcendre l'exécuteur pour porter le poiſon à Philopœmen, avec ordre de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il l'eût avalé. Quand l'exécuteur deſcendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché ſur ſon manteau ſans dormir & tout occupé de ſa douleur & de ſa triſteſſe. Dès qu'il vit de la lumiere, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant, & prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes cavaliers, & ſurtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit entendu dire

qu'ils s'étoient preſque tous ſauvés. Philopœmen le remercia d'un ſigne de tête ; & le regardant avec douceur : *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne ſommes donc pas malheureux en tout.* Et ſans dire une ſeule parole de plus, ſans jetter le moindre ſoupir, il but le poiſon & ſe recoucha ſur ſon manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poiſon, car il étoit ſi abattu & ſi foible qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abattement qu'on ne ſçauroit exprimer. Auſſi-tôt, tous leurs jeunes gens, qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs Magiſtrats, ſe rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conſeil qui fut tenu, on réſolut de ne pas différer un ſeul moment la vengeance d'un ſi horrible attentât ; & ayant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur général, ils ſe jetterent dans la Meſſénie où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens épouvantés prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il méritoit, ſe tua lui-même ; & tous ceux, qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, ſuivirent ſon exemple. Mais, quant à ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre pour les faire expirer dans les tourmens.

Après qu'on eut brûlé le corps du Philopœmen, qu'on eut ramaſſé ſes cendres & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette marche ne ſe fit point d'une maniere tumultueuſe ni pêle mêle ; mais avec une belle ordonnance & en mêlant à ce convoi funebre une ſorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes & tous fondant en larmes. Après cette infanterie ſuivoient les ennemis chargés de chaînes. Le fils du Général, le jeune Polybe, marchoit enſuite portant dans ſes mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit ſi couverte de bandelettes & de couronnes qu'elle ne paroiſſoit preſque point. Autour de Polybe, marchoient les plus nobles & les plus conſidérables des Achéens. L'urne étoit ſuivie de *toute* la cavalerie magnifiquement armée, & montée ſuperbement, qui fermoit la marche, ſans donner ni de grandes marques d'abattement pour un ſi grand deuil, ni de grands ſignes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir & lui faire honneur, quand il revenoit de ſes expéditions couvert de gloire ; &

après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient jusques dans la ville de Mégalopolis, qui répondoit à ces cris par ses gémissemens, pressée de son affliction, & pleurant d'autant plus amerement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit persuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la prééminence qu'elle avoit sur les Achéens. Philopœmen fut donc enterré très-honorablement, & les prisonniers de Messene furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui décernerent les plus grands honneurs & plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

Pausanias rapporte celle que ceux de Tégée mirent à la statue qu'ils érigerent à ce grand homme; elle est en huit vers élégiaques & d'une si grande beauté, qu'elle mérite d'être rapportée. Le lecteur ne sera pas fâché de la voir. La voici comme elle est rapportée dans les Arcadiques de Pausanias.

Τοῦ δ' ἀρετὰ καὶ δόξα καθ' Ἑλλάδα πολλὰ μετὰ ἀλκαῖς,
Πολλὰ δὲ καὶ Ζουλαῖς ἔργα ποιησαμένου,
Ἀρκάδος, αἰχμητᾶ Φιλοποίμενος, ᾧ μέγα κῦδος
Ἕστηκ' ἐν Πτολέμῳ δούρατος ἀγεμόνι.
Μανύει δὲ τρόπαια τετυγμένα δισσὰ τυράννων
Σπάρτας, αἰζομέναν δ' ἄρατο δουλοσύναν.
Ὧ νεύεκεν Τεγέα Μεγαλόφρενα Κραύγιδος υἱὸν
Στᾶσεν ἀμωμήτου κράντορ' ἐλευθερίας.

C'est-à-dire, « La valeur & » la gloire de Philopœmen » d'Arcadie, de ce grand capitaine qui a exécuté plusieurs grands exploits par sa » force, & plusieurs autres » par sa sagesse & par sa » prudence, ont retenti par toute » la Grece. Deux trophées, » érigés de la défaite de deux » Tyrans de Sparte, & cette » ville délivrée du joug de la » servitude, en sont des témoins irréprochables. Pour » ces grands bienfaits, la ville » de Tégée, pleine de reconnoissance, a élevé cette statue au magnanime fils de » Craugis, comme à l'auteur » de sa liberté. ».

Plusieurs années après, dans les tems les plus malheureux de la Grece, lorsque Corinthe fut brûlée & détruite par le proconsul L. Mummius, un misérable Orateur fit tous ses efforts pour faire abattre les statues de Philopœmen, & le poursuivre lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'en-

nemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la choſe fut portée au Conſeil devant L. Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accuſation & expliqua tous ſes moyens. Mais, après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni L. Mummius, ni ſes Lieutenans ne voulurent ordonner ni ſouffrir que l'on détruiſît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût oppoſé comme une digue aux proſpérités des Romains.

DIGRESSION

ſur le caractere de Philopœmen.

Ayant pris Épaminondas pour ſon modele, il imita admirablement ſa prudence à délibérer & à réſoudre, ſon activité & ſon audace à exécuter, & ſon parfait déſintéreſſement. Mais pour ſa douceur, ſa patience, ſa modération dans les différends qui naiſſent ordinairement dans le gouvernement d'un État, c'eſt ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain eſprit de contention, qui étoit la ſuite de ſon caractere violent & emporté, le rendoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Auſſi, dès ſon enfance, il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à cette profeſſion; comme à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Comme il paroiſſoit très-bien conſtitué & très-bien formé pour la lutte, & que quelques amis particuliers l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda ſi cet exercice des athletes étoit propre à faire un bon ſoldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre que la vie des Athletes, obligés de garder un régime fixe & réglé, de prendre de certaines nourritures & toujours aux mêmes heures, & de donner un certain tems au ſommeil, pour conſerver leur embonpoint qui faiſoit la plus grande partie de leur mérite; que cette vie, dis-je, étoit toute différente de celle des gens de guerre, qui ſont ſouvent dans la néceſſité de ſupporter la faim & la ſoif, le froid & le chaud, & qui n'ont pas toujours des heures réglées ni pour la nourriture ni pour le repos. Depuis cette réponſe, il eut un ſouverain mépris pour les exercices Athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public & pour l'État, & les trouvant dès-là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talens, & quelque amour pour ſa patrie.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il s'occupoit à ſe rendre robuſte & léger par les exercices de la chaſſe, ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre, car il avoit un bel héritage à une lieue de la ville, où il alloit tous les jours après ſon dîner ou après ſon ſouper. Le ſoir

il ſe jettoit ſur une méchante paillaſſe comme l'un de ſes eſclaves, & paſſoit ainſi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ſes vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ſes laboureurs; après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques avec ſes amis & les Magiſtrats. Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépenſoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ſes citoyens qui avoient été faits priſonniers. Il tâchoit d'augmenter ſon revenu en mettant ſes terres en valeur, qui eſt le plus juſte de tous les gains; & il ne ſe contentoit pas de s'y arrêter en paſſant & pour ſon ſeul plaiſir, mais il y donnoit tous ſes ſoins, perſuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité & d'honneur que de faire profiter ſon bien en s'abſtenant de celui des autres.

Philopœmen écoutoit volontiers les diſcours des Philoſophes, & liſoit avec plaiſir leurs traités; non pas tous indifféremment, mais ſeulement ceux qui pouvoient l'aîder à faire des progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiſer le courage, & porter aux grandes actions; & ce Poëte en eſt plein, jamais Écrivain n'ayant peint la valeur avec des traits ſi vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures, il aimoit ſur-tout à lire les traités d'Évangélus qu'on appelle les Tactiques, c'eſt-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les hiſtoires de la vie d'Alexandre. Car, il penſoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique, eſtimant peu des lectures qui n'ont pour but que de ſatisfaire une vaine curioſité, ou de procurer un plaiſir rapide & paſſager. Quand il avoit lu les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faiſoit nul cas d'en voir les démonſtrations par des plans dreſſés ſur des planches; mais, il en faiſoit l'application ſur les lieux mêmes en pleine campagne. Car, dans ſes marches, il obſervoit exactement la poſition des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & les irrégularités du terrein, toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les eſcadrons ſont obligés de prendre à cauſe des ruiſſeaux, des ravins, des défilés, qui les forcent de ſe reſſerrer ou de s'étendre; & après y avoir fait de ſérieuſes réflexions en lui-même, il en raiſonnoit avec ceux qui l'accompagnoient.

En général, il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes; qu'il embraſſoit la guerre comme une profeſſion qui donnoit plus d'étendue à la vertu; en un mot, qu'il mépriſoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier,

nemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la chose fut portée au Conseil devant L. Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation & expl[...] qua tous ses moyens. Mais [...] que Polybe lui eut répo[...] le réfuter, ni L. [...] ni ses Lieutenans [...] ordonner ni souff[...] truisît les mon[...] de ce grand [...] eût oppo[...] aux pro[...]

[...] S de la [...] elle il étoit [...] femme, ayant ap- [...] des Grecs al- [...] chez elle, se tour- [...] s'empressoit pour lui [...] son mari sur [...] à souper, [...] par hasard n'étant pas au logis. [...] Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un manteau fort simple; elle le prit pour un de ses domestiques ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer son logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuisine. D'abord, Philopœmen, sans autre façon, jetta son manteau & se mit à fendre du bois. Cependant, le mari revient; & ayant vu Philopœmen en cet état, car il le connoissoit: *Que faites-vous donc là, seigneur Philopœmen*, lui dit-il? *Rien autre chose*, lui répondit Philopœmen en son langage Dorique, *que porter la peine de ma mauvaise mine.*

T. Q. Flamininus le raillant un jour sur sa taille, lui dit: *Philopœmen, vous avez de belles mains & de belles jambes, mais vous* roissoit très-bien [...] *En effet*, très-bien form[...] *[...]ou* de la ce in- & que que[...] *cette* raillerie tom- liers l'[...] *sur* l'état de ses trou- que [...] *que sur* la taille, car il *avoit une* bonne infanterie & *une bonne* cavalerie, mais le *plus souvent* il n'avoit pas de *quoi* les nourrir.

PHILOPSEUDE, *Philopseudes*, φιλοψευδὴς, (a) de φιλέω, *amo*, j'aime, & ψεῦδος, *mendacium*, mensonge. C'est le titre d'un dialogue de Lucien. Cet auteur s'y moque des contes que l'on fait des apparitions des esprits, & accuse la magie de fausseté & d'imposture.

PHILOSOPHES, *Philosophi*, Φιλοσόφοι, (b) nom que l'on a donné à ceux qui s'attachent à la recherche de la sagesse, de la nature & des mœurs, du Grec σοφὸς *sapiens*, sage, & φίλος, *amicus*, ami, amateur, &c.

Dans tous les tems & dans tous les païs du monde, il y a eu des Philosophes ou Sages, qui ont porté différens noms, parmi différens peuples. Les Patriarches ont été les plus anciens Philosophes. Les Chaldéens, les Babyloniens & les Assyriens eurent parmi eux des Sages. Bérose assure qu'étant allé en Égypte, il communiqua à leurs Prêtres la science des astres & des nombres, qu'ils ignoroient avant sa venue. Ceux-ci passent communément pour les auteurs de la Géométrie, comme les Phéniciens sont

(a) Lucian. T. II. p. 461. & seq.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XIII. p. 487.

les inventeurs de l'Arithmétique. Les Perſes ont eu leurs Mages, dont la ſageſſe étoit ſi eſtimée, que leurs Princes ne pouvoient parvenir à l'Empire ſans l'avoir étudiée. Le premier & le plus célebre de ces Philoſophes a été le fameux Zoroaſtre. Les Indiens ſe ſont glorifiés de leurs Brachmanes, ou Gymnoſophiſtes, entre leſquels on fait mention de ce fameux Mandane, qui mépriſa Alexandre & ſes Prêtres. Les Gymnoſophiſtes s'étendirent juſqu'en Éthyopie, ainſi que nous l'apprenons de l'hiſtoire d'Apollonius de Tyanes, qui les y alla chercher. Les Africains avoient leurs Philoſophes Atlantiques, dont Saint Auguſtin fait mention, & dont Atlas roi de Mauritanie fut le chef. Les Scythes ont eu leurs Anacharſis; & les autres peuples du Septentrion, leurs Philoſophes Hyperboréens. Les Druides étoient célebres parmi les Gaulois, & avoient ſuccédé aux Saronides & aux Bardes. Confucius a été & eſt encore en vénération parmi les Chinois comme un grand Philoſophe. L'hiſtoire des Incas du Pérou nous enſeigne que les Péruviens ont eu des Philoſophes, qu'ils nommoient les Amantas. Les Grecs ont excellé dans la Philoſophie, & ont formé pluſieurs ſectes, dont les deux plus anciennes ſont l'Ionique & l'Italique.

Le nom de Philoſophes, qui étoit honorable & reſpecté dans les commencemens, fut bientôt décrié, & avili par ceux qui le porterent dans la ſuite. Ils étoient rampans & flatteurs auprès des Grands, vains & orgueilleux de la profeſſion d'une fauſſe ſageſſe. En faiſant ſemblant de mépriſer les richeſſes, ils les recherchoient avec avidité, & faiſoient trafic de leurs leçons & de leurs préceptes de vertu. Lucien appelle leurs écoles des boutiques où la ſageſſe eſt à l'encan. Les Philoſophes n'avoient pas les vertus; ils n'en n'avoient que le faſte & l'orgueil.

Saint Cryſoſtôme parle avec un grand mépris des Philoſophes Gentils de ſon tems, remarquables par une longue barbe, par leur manteau de forme ſinguliere, qu'il appelle tantôt τρίβωνα, tantôt ῥάκωμις, & par le bâton qu'ils portoient toujours à la main. « Où ſont à préſent, » dit-il, ces hommes couverts » de manteaux, qui font parade d'une barbe épaiſſe, » qui ont un bâton à la main » droite; ces Philoſophes Gentils, ces Cyniques, qui expient les crimes, à ce qu'ils » diſent, plus mépriſables que » ces chiens qui ſe tiennent ſous » la table, prêts à tout faire » pour remplir leur ventre? »

Dans les colleges, on donne le nom de Philoſophes aux écoliers qui étudient la Logique, la Morale, la Phyſique & la Méthaphyſique.

PHILOSOPHIE, *Philoſophia*,

glorifié comme Dieu ; & ne lui ayant point rendu graces. Aucune école n'a jamais oſé ſoutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philoſophes fuſſent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'eſt & ce que peut l'homme abandonné à lui ſeul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux eſprits, ſi ſubtils, ſi pénétrans, ſi profonds, n'ont ceſſé de diſputer, d'examiner, de dogmatiſer, ſans pouvoir convenir de rien entre eux, & ſans rien finir. Ce n'étoient pas eux que Dieu avoient deſtinés pour être la lumiere du monde.

Le nom de Philoſophe demeura long-tems vague. Il compienoit dans ſa vaſte enceinte, outre la connoiſſance des choſes divines & humaines, celle des loix, de la médecine, & même des diverſes branches de l'érudition, comme la Grammaire, la Rhétorique, la Critique, ſans en excepter l'Hiſtoire & la Poëſie. Bien plus, il paſſa dans l'Égliſe ; le Chriſtianiſme fut appellé la Philoſophie ſainte ; les Docteurs de la Religion qui en enſeignoient les vérités, les Aſcetes qui en pratiquoient les auſtérités, furent qualifiés Philoſophes.

Les diviſions d'une ſcience, conçue dans une telle généralité, furent fort arbitraires. La plus ancienne & la plus reçue a été celle qui rapporte la Philoſophie à la conſidération de Dieu & à celle de l'homme.

Ariſtote en introduiſit une nouvelle ; la voici. *Tria genera ſunt theoreticarum ſcientiarum, Mathematica, Phyſica, Theologica.* Un paſſage de Séneque indiquera celle de quelques autres ſectes. *Stoici verò Philoſophiæ tres partes eſſe dixerunt, moralem, naturalem & rationalem ; prima componit animum ; ſecunda rerum naturam ſcrutatur ; tertia proprietatis verborum exigit & ſtructuram & argumentationes, ne pro veris falſa ſubrepant. Epicurei duas partes Philoſophiæ putaverunt eſſe, naturalem atque moralem ; rationalem removerunt. Deinde cùm ipſis rebus cogerentur ambigua ſecernere, falſa ſub ſpecie veri latentia coarguere, ipſi quoque locum, quem de judicio & regulâ appellant, alio nomine rationalem induxerunt ; ſed eum acceſſionem eſſe naturalis partis exiſtimant. . . . Cyrenaïci naturalia cum rationalibus ſuſtulerunt & contenti fuerunt moralibus, &c.*

Les écoles ont adopté la diviſion de la Philoſophie en quatre parties, Logique, Métaphyſique, Phyſique & Morale.

Autant que l'étude de la Philoſophie, dit M. Hardion, eſt profitable aux bons eſprits, pour les faire marcher d'un pas plus ferme & plus aſſuré dans les routes que la droite raiſon leur a ouvertes, autant eſt-elle dangereuſe pour ceux que le déréglement de l'imagination & la perverſité du cœur rendent incapables de connoître & d'ai-

mer la vérité. Bien loin de les délivrer des ténebres où ils ſe plaiſent à errer, cette étude ne ſert qu'à les y plonger plus avant. Ils emploient, pour établir le menſonge, les moyens qu'elle fournit pour le détruire; & leur audace, ſoutenue d'un langage flatteur & ſéduiſant, impoſe aux petits eſprits, toujours avides de ce qui a un air de nouveauté & de ſingularité, & prévaut auprès d'eux, ſur le langage ſimple & modeſte de la raiſon & du bon ſens.

PHILOSOPHIQUES [HYMNES]. *Voyez* Hymnes.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*a*) Athénien, du bourg de Colonos, étoit fils de Denys. Il eſt fait mention de ce Philoſtrate dans la harangue de Démoſthene contre Néera.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*b*) le plus diſcret & le plus éloquent des Philoſophes de ſon tems, faiſoit ſemblant d'être de la ſecte Académique, lorſqu'il démentoit cette doctrine par la vie qu'il menoit, & qui étoit celle d'un véritable Épicurien. *Voyez* Arée.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*c*) fameux Sophiſte de l'iſle de Lemnos, vécut ſous l'empire de Néron, ſuivant Suidas, & enſeigna à Athenes. On lui attribue pluſieurs ouvrages, entre autres, des panégyriques, des déclamations, &c.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*d*) petit-fils du précédent, étoit auſſi de l'iſle de Lemnos; & il fut, comme ſon grand-pere, un fameux Sophiſte. Il étoit du nombre des hommes de lettres qui fréquentoient la cour de l'impératrice Julie, femme de Sévere. Il profeſſa l'éloquence à Athenes, & enſuite à Rome ſous Sévere. La vie d'Apollonius, compoſée par Damis le plus zélé de ſes diſciples, qui n'étoit proprement que des mémoires aſſez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philoſtrate, qui, ſur ces mémoires, ſur ce qu'il put tirer des ouvrages d'Apollonius même, & ſur quelques autres écrits, compoſa l'hiſtoire que nous en avons.

Euſebe ſoutient qu'il ſeroit facile de montrer qu'une grande partie de ſes narrations ſe détruiſent d'elles-mêmes, & qu'elles ne ſentent que la fable & le Roman. Auſſi, il ne craint point d'aſſurer que tout ſon ouvrage eſt plein de fictions & de fauſſetés. Photius, qui rapporte en abrégé une partie des faits de cette hiſtoire, en traite pluſieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier, outre la vie d'Apollonius, attribue à Phi-

(*a*) Demoſth. Orat. in Neær.
(*b*) Plut. T. I. p. 953.
(*c*) Suid. T. II. p. 1062.
(*d*) Suid. T. II. p. 1062, Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 43. Créy. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 105. T. V. p. 129. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. I. p. 241, 243, T. IX p. 163.

loſtrate beaucoup d'écrits, & entre autres quatre livres de tableaux & de deſcriptions que nous avons encore, qui ont paſſé pour un ouvrage fort beau, bien ſoutenu, & écrit dans toute la délicateſſe de la langue Attique.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*a*) neveu de celui qui précede, naquit auſſi dans l'iſle de Lemnos, & fut comme ſes proches un célebre Sophiſte. Après avoir enſeigné à Athenes, il revint dans ſa patrie où il mourut, laiſſant pluſieurs ouvrages, dont Suidas donne la liſte. Il avoit épouſé la fille de ſon oncle Philoſtrate.

PHILOSTRATE, *Philoſtratus*, Φιλόστρατος, (*b*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Dorcas, Pannychis & Polémon.

PHILOTAS, *Philotas*, (*c*) Φιλώτας, fils de Parménion, étoit un des principaux Lieutenans d'Alexandre le Grand, & paſſoit, dit Plutarque, pour celui qui avoit le plus de crédit & d'autorité parmi les Macédoniens; car, il étoit vaillant de ſa perſonne, très-patient dans les travaux, & après Alexandre, il n'y avoit point de Seigneur dans toute l'armée qui fût ſi libéral, ni qui aimât ſi tendrement ceux qui s'attachoient à lui. On dit qu'un jour un de ſes amis lui ayant demandé quelqu'argent, il ordonna qu'on le lui donnât. Son Intendant répondit qu'il n'en avoit point. *Eh quoi*, repartit bruſquement Philotas, *n'as-tu donc point quelque vaiſſelle d'argent à moi, ou quelque meuble?*

Un jour, un certain Dymnus, peu conſidéré à la Cour, ayant formé une conſpiration contre Alexandre pour quelque mécontentement particulier, en fit part à un jeune homme nommé Nicomachus, qui s'en ouvrit à Cébalinus ſon frere. Celui-ci le déclara auſſitôt à Philotas, & le pria inſtamment d'en donner avis au Roi, parce que le tems preſſoit, & que dans trois jours ce criminel deſſein devoit être mis à exécution. Philotas, ayant loué ſa fidélité, rentre de ce pas chez le Roi, avec qui il s'entretint long-tems de toute autre choſe, ſans dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur le ſoir, Cébalinus le prenant à la ſortie, & lui demandant s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié, il lui répondit qu'il n'avoit pu en parler au Roi, & paſſa outre. Le lendemain, ce jeune homme ſe préſenta encore à lui comme il entroit au palais, & le conjura de ſe ſouvenir de ce qu'il lui avoit communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avoit garde d'y manquer, &

(*a*) Suid. T. II. p. 1062.
(*b*) Lucian. T. II. p. 727. *& ſeq.*
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 5. L. V. c. 2, 4. L. VI. c. 7. *& ſeq.* L. VII. c. 1, 2. Plut. T. I. p. 669, 692, 693. Diod. Sicu. p. 566, 597, 604. Juſt. L. XII. c. 5. Toll. Hiſt. Anc. T. III. p. 568, 700. *& ſuiv.*

toute fois il n'en parla point encore. Alors, Cébalinus commença à ſe défier de lui, & craignant que ſi la choſe venoit à ſe découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de ſon ſilence, la fit ſçavoir à Alexandre par une autre voie. Ce Prince, ayant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'étoit paſſé, & les inſtances réitérées qu'il avoit faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci, ſe doutant bien pourquoi le Roi le mandoit, ſe paſſa ſon épée au travers du corps. Les gardes, l'ayant empêché de s'achever, l'emporterent au palais. Le Roi lui demanda quelle raiſon il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du Royaume de Macédoine. Mais, il avoit déjà perdu la parole; de ſorte, qu'après un profond ſoupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'eſprit.

Le Roi enſuite fit venir Philotas, & lui parlant ſeul à ſeul & ſans témoins, il s'informa de lui-même s'il étoit vrai que Cébalinus l'eût preſſé à diverſes repriſes de lui parler d'une conſpiration formée contre lui. Philotas, ſans faire paroître de trouble, l'avoua ingénument, mais s'excuſa ſur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faiſoit connoître qu'il avoit eu grand tort de garder un ſi long ſilence dans une affaire de cette nature; & ſe reconnoiſſant coupable, il embraſſa les genoux du Roi, & le ſupplia d'avoir plus d'égard à ſa vie paſſée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaiſe intention, mais dans la crainte d'allarmer mal à propos le Roi par un avis qui lui paroiſſoit ſans fondement. Il n'eſt pas aiſé de dire ſi Alexandre le crut, ou ſi alors il diſſimula. Quoi qu'il en ſoit, il lui donna la main en ſigne de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt mépriſé l'avis, qu'il ne l'avoit célé.

Philotas avoit beaucoup d'envieux & d'ennemis à la Cour; & il étoit difficile que cela fût autrement, parce qu'entre tous les Courtiſans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité & de crédit auprès du Roi. Au lieu de tempérer & d'amortir l'éclat d'une faveur ſi brillante par un air de douceur & de bonté, & par une ſage modération, il ſembloit au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faſte inſenſé qui dominoit généralement dans ſes vêtemens, dans ſon train, dans ſes équipages, dans ſa table; & encore plus dans des manieres pleines de hauteur & de fierté, qui le faiſoient haïr de tout le monde. Parménion ſon pere, choqué de cet air faſtueux, lui dit un jour: *Mon fils, fais-toi plus petit.* Ce mot eſt plein de ſens, & marque un homme qui connoiſſoit

parfaitement la Cour. Il lui donnoit ſouvent de pareils avis; mais, une trop grande proſpérité rend ſourd & aveugle, & l'on ne croit pas qu'une faveur ſi bien établie puiſſe jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Alexandre avoit d'anciens ſujets de plainte contre lui. Il ſe donnoit la liberté de parler peu reſpectueuſement du Prince, & fierement de lui-même. Ouvrant un jour ſon cœur à une femme qu'il aimoit, & qui s'appelloit Antigona, il ſe mit à vanter inſolemment les ſervices de ſon pere & les ſiens. « Qu'auroit été Philippe, diſoit-il, » ſans Parménion? Et que ſeroit » Alexandre ſans Philotas? Que » deviendroit ſa prétendue di» vinité, & ſon pere Ammon, » ſi nous nous oppoſions à cette » fable? » Tous ces diſcours furent rapportés à Alexandre, & le fait fut conſtaté par la dépoſition même d'Antigona. Il l'avoit cependant diſſimulé juſques-là, ſans que jamais il eût laiſſé échapper contre lui aucune plainte à ce ſujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ſes amis, pas même à Éphéſtion, pour qui il n'avoit rien de ſecret. Mais, l'accuſation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Auſſi-tôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conſeil avec ſes principaux confidens. Cratérus, qui etoit fort bien dans ſon eſprit, & qui, par cette raiſon la même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occaſion de ſupplanter ſon rival. Cachant donc ſa haine ſous une apparence de zele, il fit ſentir au Roi « combien il » avoit à craindre, & de la » part de Philotas même, parce » que le pardon ne change point » un cœur qui a pu concevoir » un parricide ſi exécrable; & » de celle de Parménion ſon » pere, qui ne pourra, diſoit» il, ſoutenir cette penſée, » qu'il doit au Prince la vie » de ſon fils. Il eſt des bien» faits, qui deviennent à charge, » & dont on ne cherche qu'à » abolir la mémoire, quoi qu'il » en doive coûter. Votre intérêt & celui de l'État demandent qu'on mette à la queſtion Philotas, pour s'aſſurer » du fait, & pour connoître » ſes complices. » Ce fut l'avis de tous ceux qui aſſiſtoient au Conſeil, & le Roi s'y rendit. Il les congédia, après leur avoir recommandé le ſecret; & pour mieux cacher ſa réſolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il invita même Philotas à ſouper.

Au commencement de la nuit, différens corps de gardes ayant été diſpoſés où il étoit néceſſaire, on entra chez Philotas. Il dormoit d'un profond ſommeil. S'étant éveillé en ſurſaut, comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria: « Ah! » Seigneur, la rage de mes » ennemis a prévalu ſur votre

» bonté. » Après quoi, on lui couvrit le visage, & on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain, les Macédoniens ayant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'étoit une ancienne coutume, qu'en tems de guerre l'armée connoissoit des crimes capitaux, & en tems de paix, le peuple; de sorte que la puissance du Prince n'avoit pas lieu, si elle n'étoit autorisée de l'un ou de l'autre; & il falloit que le Roi commençât par persuader, avant que de pouvoir user de son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sçachant ce qu'il avoit fait, ni par quelle aventure il étoit mort. Puis, le Roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, & toute sa Cour de même, chacun attendant où aboutiroit ce funebre appareil. Le Roi tint long-tems les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin, ayant repris ses esprits, il parla de la sorte: « Peu s'en » est fallu, soldats, que je ne » vous aie été ravi par la tra» hison d'un petit nombre de » scélérats; mais, me voici » encore plein de vie par la » providence & la miséricorde » des dieux; & je proteste » que rien ne m'anime plus à » la poursuite des parricides, » que la vue de cette assem» blée, dont l'intérêt m'est plus » cher que ma propre conser» vation. Car, je ne souhaite » de vivre que pour vous, & » le plus doux fruit de ma vie, » pour ne pas dire l'unique, » est la satisfaction que j'aurois » de pouvoir reconnoître les » services de tant de braves » hommes à qui je dois tout. » A ces mots, il fut interrompu par les cris & les gémissemens des soldats qui se mirent tous à pleurer. « Hé, que sera-ce » donc, poursuivit-il, quand je » vous aurai nommé les auteurs » d'un si horrible attentat? Je » n'y puis penser sans frémir. » Ceux, que j'avois le plus » comblés de mes bienfaits, à » qui j'avois le plus témoigné » d'amitié, en qui j'avois mis » toute ma confiance, & qui » étoient les dépositaires de » mes secrets les plus intimes, » Parménion & Philotas. » A ces mots, tous les soldats se regardoient l'un l'autre, n'osant s'en rapporter au témoignage de leurs yeux & de leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voyoient & ce qu'ils entendoient. On fit venir Nicomachus, Métron & Cébalinus, qui déposerent tout ce qu'ils sçavoient. Pas un d'eux ne chargeoit Philotas d'avoir part à la conjuration. L'assemblée, dans un trouble & un saisissement, qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, gardoit un triste & morne silence.

On amena Philotas, qui avoit les mains liées derriere le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle! Tout hors de lui-même,

n'oſoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il tomba évanoui entre les bras de celui qui le tenoit. Comme on lui eſſuyoit les pleurs dont il avoit le viſage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu à peu, il ſembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens ſeroient ſes juges, il ſe retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de ſe juſtifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la queſtion, n'avoit dépoſé contre lui comme complice de la conſpiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des conjurés; & s'il y eût eu part, & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus ſûrement dans ſon complot. Si Philotas s'étoit ſenti coupable, ſçachant que Cébalinus, inſtruit de tout, cherchoit avec empreſſement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraiſemblable qu'il fût demeuré tranquille deux jours entiers, ſans prendre aucune meſure ou pour ſe défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution ſon projet, ce qui lui eût été très-facile. Il mit ces preuves, & beaucoup d'autres, dans tout leur jour, & n'oublia pas les raiſons qui lui avoient fait mépriſer l'avis qu'on lui avoit donné, comme imaginaire & ſans fondement. Puis, tournant tout d'un coup ſon diſcours vers Alexandre, comme s'il eût été préſent: « Seigneur, dit-il, quelque part que vous ſoyez, [car on a cru qu'il écoutoit tout, caché derriere un rideau] ſi j'ai failli en ne vous communiquant point l'avis que j'avois reçu, je vous ai confeſſé ma faute, & vous me l'avez pardonnée. Vous m'avez donné votre main royale pour gage, & vous m'avez même fait l'honneur de m'admettre à votre table. Si vous m'avez cru, je ſuis innocent, ſi vous m'avez pardonné, j'ai ma grace. Je m'en tiens à votre jugement. Quel nouveau crime ai-je commis depuis? Je dormois d'un profond ſommeil, quand mes ennemis m'ont éveillé en me chargeant de chaînes. Eſt-ce là l'état d'un homme qui ſe ſent coupable du plus horrible des crimes? Ma conſcience, & votre parole, Seigneur, me procuroient cette tranquillité. Ne ſouffrez pas que l'envie de mes ennemis l'emporte ſur votre clémence & ſur votre juſtice. »

Le réſultat de l'aſſemblée fut que Philotas ſeroit mis à la queſtion. C'étoient ſes ennemis les plus déclarés qui y préſidoient. Il n'y eut ſorte de torture qu'on ne lui fît ſouffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de conſtance. Les tourmens ne purent lui arracher une ſeule parole, pas même un ſeul ſoupir. Mais enfin, vaincu par la dou-

leur, il s'avoua coupable, nomma pluſieurs complices, & chargea même ſon pere. Le lendemain, on fit lecture des réponſes de Philotas en pleine aſſemblée, lui préſent. Il fut condamné tout d'une voix, & auſſitôt après aſſommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, ſelon la coutume de Macédoine.

PHILOTAS, *Philotas*, (*a*) Φιλώτας, un des principaux Officiers d'Alexandre le Grand, & différent du précédent, fut établi, après la mort de ce Prince, gouverneur de la Cilicie. Mais, dans la ſuite, on lui ôta ce gouvernement pour en gratifier Philoxene, & on donna à Philotas la Phrygie ſur l'Helleſpont. Pendant qu'il étoit Gouverneur de cette derniere contrée, Antipater l'invita à lui prêter main-forte pour l'exécution des volontés d'Alexandre, lui offrant même à ce ſujet une de ſes filles en mariage. Philotas fut tué par Pithon, qui vouloit mettre à ſa place Eudamus ſon frere.

PHILOTAS, *Philotas*, (*b*) Φιλώτας, ſurnommé Angée, autre Lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince ayant un jour propoſé des prix pour les plus vaillans de ſes Officiers, Philotas Angée obtint le troiſieme.

PHILOTAS, *Philotas*, (*c*) Φιλώτας, Officier ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand. *Voyez* Attale, beau-frere de Perdiccas.

PHILOTAS, *Philotas*, (*d*) Φιλώτας, Officier qui commandoit dans Abyde pour le roi Antiochus. L'an de Rome 562, & 190 avant Jeſus-Chriſt, les Romains attaquerent cette place. Les ſoldats de la garniſon, après avoir ſoutenu le ſiege pendant pluſieurs jours, épuiſés de fatigues & de veilles, déclarerent qu'ils ne pouvoient plus réſiſter aux efforts des ennemis, & permirent aux Magiſtrats d'aller trouver C. Livius Salinator, pour traiter avec lui de la reddition de la place. Le ſeul article qui les arrêtoit étoit la ſortie des ſoldats de la garniſon, C. Livius Salinator voulant qu'ils livraſſent leurs armes, & eux les voulant conſerver. A cette difficulté près, l'affaire alloit être terminée, lorſque la nouvelle d'une défaite que les Rhodiens venoient d'eſſuyer, arracha à C. Livius Salinator la victoire d'entre les mains.

PHILOTIME, *Philotimus*, (*e*) dont Cicéron fait mention dans pluſieurs de ſes lettres. C'étoit un affranchi de ſa femme Térentia. T. Annius Milon, ami de Cicéron, accuſé d'avoir tué P. Clodius, ſe voyant en

(*a*) Juſt. L. XIII. c. 4, 6. Q. Curt. L. X. c. 10. Diod. Sicul. pag. 628, 633, 678.
(*b*) Q. Curt. L. V. c. 2.
(*c*) Diod. Sicul. p. 679.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 19.
(*e*) Cicer. ad T. Pompon. Attic. L. V. Epiſt. 8. L. VI. Epiſt. 1. L. X. Epiſt. 10.

danger d'être exilé, convint avec Cicéron que s'il étoit condamné, & ſes biens par une ſuite néceſſaire expoſés en vente, Philotime s'en rendroit adjudicataire ; à la charge que, lorſqu'il ſeroit en état de s'en remettre en poſſeſſion, Philotime les lui rendroit, & que T. Annicus Milon, pour récompenſe du ſoin & de la fidélité avec laquelle il les auroit entretenus & conſervés, lui donneroit une ſomme d'argent telle que Cicéron jugeroit à propos.

PHILOTIS, *Philotis*, Φιλωτὶς, (*a*) jeune eſclave qui rendit un ſervice important aux Romains.

On dit que les Latins, ſoit qu'ils ne cherchaſſent qu'un prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils vouluſſent véritablement renouveller par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, envoyerent des Ambaſſadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnés ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre ; car, d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes ; & de l'autre côté, ils ſoupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienſéance ils couvroient cette injuſte prétention du nom ſpécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune eſclave, nommée Tutéla ; ou, ſelon d'autres, Philotis, s'adreſſa aux Magiſtrats, & leur conſeilla de choiſir parmi toutes leurs eſclaves, les plus jeunes, les plus belles & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laiſſer le ſoin du reſte. Les Magiſtrats, approuvant ce conſeil, choiſirent autant d'eſclaves qu'elle crut en avoir beſoin ; & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins qui étoient campés près de la ville.

La nuit venue, toutes ces eſclaves ſe ſaiſirent des épées des ennemis, & Tutéla, ou Philotis, montant ſur un figuier ſauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau tout allumé qui pouvoit être vu de la ville ſans être apperçu du camp, car c'étoit là le ſignal dont elle étoit convenue avec les Magiſtrats, ſans qu'aucun autre citoyen en eût connoiſſance. Cela fut cauſe que les gens de guerre qui furent commandés pour cette expédition, ſortirent avec beaucoup de confuſion & de déſordre, en s'appellant les uns les autres, à meſure qu'ils étoient preſſés par leurs Officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis qui ne s'y atten-

(*a*) Plut. T. I. p. 36, 37, 146.

doient point, & qui dormoient tranquillement, en tuerent la plus grande partie, & ſe rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7 de Juillet, qu'ils appelloient alors Quintilis, c'eſt-à-dire, le cinquieme mois. Ce jour-là, on célébroit une fête en l'honneur de cette action. *Voyez* Caprotines.

PHILOTIS, *Philotis*, (*a*) nom d'une Courtiſanne, dont parle Térence dans ſon Hécyre.

PHILOXENE, *Philoxenus*, (*b*) Φιλόξενος, Poëte Muſicien, qui, ſelon la plus commune opinion, étoit né à Cythere, capitale de l'iſle du même nom. Cependant, Calliſtrate, au rapport de Suidas, le diſoit natif d'Héraclée, ville de Pont. Le même Suidas lui donne Eulétide pour pere. Il naquit l'an 175 de la chronique de Paros, la ſeconde année de la LXXXVe. Olympiade, qui répond à l'an 439 avant l'ere vulgaire. Cette date de ſa naiſſance eſt aiſée à recueillir de celle de ſa mort & de ſon âge, marqués l'un & l'autre dans cette chronique. Il floriſſoit ainſi du tems de Platon & des deux Denys, tyrans de Sicile, & il fut non-ſeulement contemporain, mais rival de Timothée, de Téleſte & de Polyide, trois poëtes dithyrambiques & des plus diſtingués. C'eſt ainſi que Diodore de Sicile les qualifie en y comprenant Philoxene.

Les Lacédémoniens ayant réduit en ſervitude les habitans de Cythere, notre jeune Poëte devint l'eſclave du Spartiate Agéſyle, qui lui donna le ſurnom de Μύρμηξ, *Formica*, Fourmi, & après la mort duquel Philoxene paſſa entre les mains de Ménalippide, poëte muſicien de réputation, dont il devint le diſciple. Ses diſpoſitions naturelles pour la Poëſie & pour la Muſique, ſous un tel maître, ſe perfectionnerent au point de faire de l'écolier un Poëte dithyrambique des plus excellens, & capable même de réuſſir dans le poëme tragique; d'où lui eſt venue, dans Suidas, la qualification de τραγωδοδιδάσκαλος, maître en fait de tragédie.

Avec de pareils talens ſoutenus de tous ceux qui rendent aimable, & qui font ſouhaiter dans les parties de plaiſir un homme de cette profeſſion, il s'introduiſit aiſément à la Cour de Syracuſe, où l'on n'avoit pas moins de goût pour la muſique & la poëſie, que pour la bonne chere & les autres voluptés. Celles de la table, ſur-tout, avoient de grands attraits pour Philoxene, dont l'appétit alloit ſouvent juſqu'à l'extrême gourmandiſe. On en fait divers contes, & dont pluſieurs pourroient

(*a*) Terent. T. III. p. 235.
(*b*) Suid. Tom. II. p. 1057, 1058. Plut. T. I. p. 668. Lucian. T. II. p. 549. Athen. p. 5. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 421, 461. Pauſ. p. 3. Ælian. L. X. c. 9. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 214. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XIII. pag. 200. *& ſuiv.*

peut-être appartenir à un Philoxene de Leucade, fameux Parasite de ce tems-là. On a dit de l'un ou de l'autre, qu'il souhaitoit avoir le gosier long de trois coudées, pour faire durer plus long-tems le plaisir de savourer les viandes ; & l'on a dit d'un troisieme, fils d'Éryxis, qu'il crachoit dessus, pour en dégoûter les convives, & en avoir meilleure part.

Quoi quil en soit, notre Philoxene, au milieu de la débauche, sçavoit conserver assez de liberté d'esprit, pour désrayer agréablement la compagnie par des traits singuliers & des rencontres ingénieuses, dont l'antiquité a eu soin de nous transmettre quelques-unes. Comme il soupoit un jour à la table de Denys, on servit des barbeaux à tous les convives. On en mit un d'une grosseur énorme devant le Prince, & un fort petit devant Philoxene. Celui-ci, mécontent d'un tel partage, » prend à la main son barbeau, feint de lui parler à l'oreille, puis l'approche de la sienne, comme pour mieux entendre la réponse. Denys, lui ayant demandé l'explication de ce badinage : « Seigneur, lui répondit » Philoxene, comme je travaille actuellement au Poëme » de Galatée, l'une des Néréides, & que j'ai besoin » d'être informé de plusieurs » circonstances qui la concernent, ainsi que de son pere » Nérée, j'interrogeois ce petit » poisson, pour en apprendre » des nouvelles. Mais, il m'a » répondu qu'il étoit encore » trop jeune pour me donner » là-dessus les éclaircissemens » nécessaires ; que je devois » plutôt m'adresser au vôtre, » qui, comme plus âgé, devoit » être beaucoup mieux instruit. » Denys, comprenant d'abord de quoi il s'agissoit, fit servir à Philoxene le gros barbeau. Surquoi il est bon d'observer que Galatée étoit le nom d'une joueuse de flûte, aimée du Tyran, & que La Fontaine a fait de ce conte une de ses fables, intitulée *le Rieur & les Poissons*. C'est la huitieme du second livre de la troisieme partie.

Quelle que fût pour Denys la complaisance de Philoxene dans les repas, lorsqu'il n'étoit question que d'y brûler le verre à la main, il ne put avoir celle de trouver bon & de louer des vers assez mauvais de la façon de ce Prince, qui avoit le ridicule entêtement de s'ériger en poëte tragique. Philoxene lui en dit ses sentimens avec tant de franchise, que Denys indigné l'envoya aux Carrieres [c'étoit la prison publique] pour le punir de sa trop grande sincérité. Plutarque ajoute que ce Tyran avoit confié une de ses pieces à ce Poëte, pour la revoir & la corriger ; & que celui-ci avoit eu la cruauté de la raturer d'un bout à l'autre. Quelques jours après cet emprisonnement, Denys, à la follicitation des amis du Poëte, voulut bien lui faire grace en le

rappellant à la Cour; & perſuadé que le châtiment l'auroit rendu plus circonſpect, il lui lut une piece nouvelle, qu'il venoit de compoſer, & lui en demanda ſon avis. Philoxene, ayant rêvé quelques momens, ſe mit en devoir de ſe retirer ſans rien dire. Mais, le Prince voulant ſçavoir où il alloit: « Seigneur, » lui répondit le Poëte, je re» tourne aux Carrieres, or» donnez qu'on m'y remene. » Et par cette repartie ſpirituelle, il fit, dit-on, ſa paix avec Denys.

Une autre circonſtance put contribuer encore dans la ſuite à rendre cette réconciliation plus parfaite. Philoxene, à la perſuaſion des Courtiſans de ſes amis & de Denys lui-même, qui l'exhortoient à devenir moins ſévere & moins difficile ſur les poëſies d'autrui, promit d'en uſer à l'avenir de maniere, que ſans bleſſer la vérité, il auroit pour le Prince toute la condeſcendance qui lui étoit due; & il tint parole. Denys lui ayant lu des vers de ſa compoſition, qui tendoient à émouvoir la pitié, lui demanda ce qu'il en penſoit. Le Poëte s'en expliqua auſſi-tôt par le terme Grec ὀικτρὰ, qui pouvoit ſignifier; que la piece étoit des plus touchantes, ou qu'elle étoit pitoyable & miſérable. Denys prit le mot dans le premier ſens; mais, nul autre que lui n'y fut trompé.

Quelques Auteurs prétendent que Philoxene fut renvoyé une ſeconde fois aux Carrieres, pour avoir lié un commerce trop particulier & trop tendre avec la joueuſe de flûte, dont nous venons de parler; & que ce fut dans ce triſte ſéjour, qu'il compoſa la tragédie du Cyclope, où Denys faiſoit le perſonnage de Polypheme, qu'il repréſentoit aſſez bien par ſa taille, ſa cruauté & ſes mauvais yeux. La Muſicienne jouoit le rôle de Galatée, & le Poëte celui d'Ulyſſe. On dit que dans cette piece il introduiſoit ſur la ſcene le Cyclope une cithare à la main, pour mieux charmer Galatée, le faiſant accompagner d'un valet, qui lui donnoit le ton de cet inſtrument, en lui chantant pluſieurs fois τριτταταὶ, *trittataï*. Ce mot imitoit l'harmonie de l'un des deux tétracordes, dont la cithare étoit formée, comme en François *drelin*, *drelin*, imite le ſon d'une ſonnette. On ajoute que Philoxene, s'étant ſauvé des Carrieres, ſe retira dans la ville de Tarente; que Denys lui écrivit une lettre pour l'inviter à retourner en Sicile; mais que le Poëte, pour toute réponſe, lui récrivit un billet, dont toutes les lignes ne contenoient que des *Omicron*; ce caractere s'employant très-ſouvent en la place de la diphthongue οὐ, & cette diphthongue tenant lieu, comme l'on ſçait, de notre négative *non*.

Pour revenir au merveilleux appétit de Philoxene, on aſſure que dans toutes les occaſions

où il pouvoit diſpoſer des cuiſiniers, il les obligeoit de ſervir les mets ſi brûlans, que lui ſeul pouvoit y toucher, par la longue habitude qu'il en avoit contractée, en ſorte qu'il avoit le tems de dévorer la meilleure partie des viandes, avant qu'elles fuſſent en état d'être mangées par les autres convives. Une de ſes occupations journalieres, étoit de faire, au ſortir du bain, une eſpece de ronde, ſuivi de pluſieurs valets, qui portoient de l'huile, du vinaigre, une ſorte de ſaumure appellée *garum*, du vin & pareils aſſaiſonnemens. Avec ce cortege, il entroit dans les maiſons où il étoit connu, & où l'on faiſoit la meilleure cuiſine. Il y contrôloit les ſauces, & y mettoit la derniere main ſelon ſon goût, & par-là prétendoit s'acquérir le droit d'y revenir ponctuellement à l'heure marquée pour le repas, & d'en manger ſa part.

Étant à Épheſe, & ne trouvant rien au marché pour ſes proviſions de bouche, il s'informa de la cauſe d'une telle diſette. On lui répondit que tout avoit été enlevé pour une noce. Il y court auſſi-tôt ſe mêle parmi les convives, chante à la fin du ſouper, pour payer ſon écot, un épithalame ou cantique nuptial à la louange des nouveaux mariés, & charme toute la compagnie. L'époux lui demande s'il ne ſera pas du lendemain? *Très-volontiers*, répond Philoxene, *mais à condition qu'il ne ſe trouve rien à vendre au maché.*

C'eſt encore un conte qui fait foi de la prodigieuſe voracité de Philoxene, que celui qui eſt rapporté par Athénée, d'après Machon, poëte comique, & que l'inimitable La Fontaine a rimé ſi ingénieuſement, en l'abrégeant, ſous le titre du Glouton. Il commence par ces vers:

A ſon ſouper un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe, il creve, on y court;
On lui donne maints clyſteres, &c.

Quoique l'Hiſtoire ne nous apprenne point ſi Philoxene ſurvécut à cette indigeſtion ſi violente, il y a grande apparence qu'il ſe tira d'affaire, puiſque ce fut à Syracuſe que l'accident lui arriva, & que ce ne fut pas là qu'il ceſſa de vivre. Ce que l'on ſçait de plus certain là-deſſus, c'eſt qu'il mourut à Épheſe, âgé de ſoixante ans, l'an 116 de la chronique de Paros, la premiere année de la C^e. Olympiade, qui répond à l'an 380 avant l'Ere Chrétienne.

Des divers ouvrages de poëſie qu'on lui attribue, tels que vingt-quatre poëmes dithyrambiques, la généalogie des Æacides en vers lyriques, ſon Cyclope, & peut-être quelques autres, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. On le fait encore auteur d'un poëme intitulé *le Souper*, & dont on trouve quelques paſſages dans

Athénée. Mais, cet Écrivain paroît incertain lui-même, ſi ce poëme eſt de Philoxene de Cythere, ou du Paraſite du même nom, natif de Leucade. Pour preuve de l'eſtime que Philoxene faiſoit de ſes poëſies dityrambiques, le poëte Machon lui fait dire en mourant ces deux vers :

Τοὺς διθυράμβους σὺν θεοῖς καταλιμπάνω
Η'δρωμένους καὶ πάντας ἐστεφανωμένους.

C'eſt-à-dire, « Je laiſſe ſous la » protection des Dieux mes » dithyrambes, tous adultes, » pleins de vigueur, & qui ont » mérité des couronnes. »

On trouve dans un fragment du poëte comique Antiphane, le caractere de la poëſie & de la muſique de Philoxene, exprimé par ſix vers, qu'on peut traduire ainſi : « Philoxene l'emporte de beaucoup ſur tous les » Poëtes, premierement par » l'uſage continuel qu'il ſçait » faire des termes nouveaux, » & qui lui ſont particuliers. » Mais de plus, quel agrément » ne répand-il point dans ſes » chants, par un juſte mêlange » des nuances & du chromatique ! Il faut le regarder » comme un Dieu parmi les » hommes, tant il poſſede véritablement l'art de la muſique. »

Il faut conſulter, ſur les différens Philoxenes, le ſçavant Périzonius, qui en diſtingue juſqu'à quatre, dans ſes notes ſur Élien; ſçavoir, 1°. Philoxene de Cythere, poëte dithyrambique & grand mangeur; 2°. Philoxene, poëte lyrique, & qui pour ne point s'endetter, quitta un honnête établiſſement qu'il avoit en Sicile, au rapport de Plutarque; 3°. Philoxene de Leucade, poëte & paraſite de profeſſion; 4°. Philoxene fils d'Éryxis, autre gourmand & diſciple d'Anaxagore.

PHILOXENE, *Philoxenus*, (*a*) Φιλόξενος. Dans les comédies qui nous reſtent d'Ariſtophane, il eſt parlé d'un Philoxene en trois endroits; mais, c'eſt d'un Athénien de ce nom, décrié pour ſa molleſſe & pour ſa lâcheté; ce n'eſt nullement du poëte Philoxene. Sans doute il étoit queſtion de celui-ci dans quelqu'une des pieces d'Ariſtophane, qui ne ſont point venues juſqu'à nous. Ce Poëte comique y témoignoit que Philoxene étoit un de ceux qui, dans les chœurs ou danſes en rond, célébrées en l'honneur de Bacchus, avoient fait entrer des cantiques en vers lyriques & dithyrambiques, & par conſéquent d'un genre de poëſie & de muſique différent de celui qu'on y employoit anciennement, & qui étoit le genre nomique. Cela revient à ce que dit Plutarque, en parlant de Timothée contemporain de Phi-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XV. p. 354.

loxene ; ſçavoir, que le premier, dans ſes airs, avoit fait un mêlange de la poëſie épique ou nomique avec la dithyrambique

PHILOXENE, *Philoxenus*, Φιλόξενος, (*a*) Lieutenant général d'Alexandre le Grand, commandoit les troupes que ce prince avoit laiſſées dans les provinces maritimes. Voulant obliger les Athéniens de lui livrer Harpalus, qui avoit enlevé les tréſors du Roi ſon maître, Philoxene prit du moins l'Intendant de cet Officier, comme il s'enfuyoit à Rhodes. Quand il l'eut en ſa puiſſance, il le fit appliquer à la queſtion pour ſçavoir de lui tous ceux qui avoient pris de l'argent d'Harpalus; après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenoit les noms de tous ces traîtres, & la ſomme que chacun d'eux avoit touchée. Dans cette lettre, il n'étoit fait aucune mention de Démoſthene, quoiqu'Alexandre le haït mortellement, & que Philoxene fût ſon ennemi particulier.

Cet Officier écrivit un jour à Alexandre qu'il avoit chez lui un certain Théodore de Tarente, qui avoit deux beaux garçons à vendre, & lui demanda s'il vouloit qu'il les achetât. Alexandre fut très-irrité de cette lettre, & s'emporta extrêmement, diſant tout haut à ſes amis : « Quelle vilaine action Philoxene m'a-t-il jamais » vu commettre, pour oſer me » propoſer une telle infamie, » & m'y exciter ? » Dans la réponſe qu'il lui fit, après l'avoir fort maltraité, il lui ordonna de renvoyer ce marchand Tarentin avec ſon infame marchandiſe.

PHILOXENE, *Philoxenus*, Φιλόξενος, (*b*) autre Lieutenant général d'Alexandre le Grand, fut établi, après la mort de ce prince, gouverneur de la Cilicie. Cette province avoit été donnée d'abord à Philotas, qu'on en dépouilla pour la donner à Philoxene. Celui-ci eſt peut-être le même que le précédent.

PHILOXENE, *Philoxenus*, Φιλόξενος, (*c*) poëte Grec, dont on a des pieces dans l'Anthologie manuſcrite de la bibliotheque du Roi.

PHILTÉRÉ, *Philtere*, (*d*) un des perſonnages que Térence fait paroître dans ſon Heautontimoruménos.

PHILUMENE, *Philumenes*. *Voyez* Calocérus

PHILUMENE, *Philumena*, (*e*) un des perſonnages que Térence introduit dans ſon Andrienne. Ce Poëte la fait auſſi paroître dans ſon Hécyre, où il la dit fille de Phidippe & femme de Pamphile.

PHILUS, *Philus*, un de ceux

(*a*) Pauſ. pag. 148. Plut. Tom. I. pag. 676, 677.
(*b*) Juſt. L. XIII. c. 6. Diod. Sicul. p. 648.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles Lettr. T. II. p. 266.
(*d*) Terent. T. II. p. 145.
(*e*) Terent. T. I. p. 75. T. III. p. 235.

que Cicéron fait parler dans les livres de la République, avec Scipion, Lélius & Manilius. Cicéron le fait paroître auſſi dans ſon traité de l'amitié.

PHILYRE, *Philyra*, Φιλύρα, (*a*) fille de l'Océan, devint maîtreſſe de Saturne. Rhéa, femme de Saturne, les ayant ſurpris, Saturne ſe transforma en cheval pour ſe ſauver; & Philyre fut ſi confuſe, qu'elle quitta le païs, & s'en alla errer par les montagnes des Pélaſges, où elle accoucha du centaure Chiron. Elle eut tant de regret d'avoir mis ce monſtre au monde, qu'elle demanda aux Dieux d'être métamorphoſée; elle le fut en tilleul, parce que le nom de Philyre, en Grec, eſt le nom de cet arbre.

PHILYRIDÈS, ou PHILLYRIDÈS, *Philyrides*, ou *Phillyrides*, nom donné à Chiron, parce qu'il étoit fils de Philyre.

PHILYREIUS HEROS, Chiron fils de Philyre. *Voyez* Philyridès.

PHINÉE, *Phineus*, Φινεὺς, (*b*) fils de Phœnix, vivoit du tems des Argonautes. Il y a des Auteurs qui font régner Phinée dans la Bithynie; d'autres, dans l'Arcadie; mais, l'opinion la plus commune, & celle que ſuit Servius, eſt qu'il étoit Roi de Selmideſſe dans la Thrace. Il avoit épouſé Cléobule, ſelon le même auteur, ou Cléopatre fille d'Orythie & d'Apollon, ou plutôt de Borée roi d'une autre partie de la Thrace, & ſon voiſin, & en avoit eu deux fils, Plexippe & Pandion. Mais, Phinée ayant dans la ſuite répudié cette Princeſſe pour épouſer Idéa fille de Dardanus, cette marâtre, pour ſe défaire de ces deux Princes, les accuſa d'avoir voulu la déshonorer; & le trop crédule Phinée leur fit crever les yeux. Les Dieux, ajoute-t-on, pour le punir, ſe ſervirent du miniſtere de l'Aquilon, qui l'aveugla; ce qui veut dire, ſans doute, que Borée ſon beau-pere lui fit le même traitement qu'il avoit fait à ſes deux fils. Comme les traditions de ces anciennes hiſtoires n'étoient jamais uniformes, il y a des Auteurs qui prétendent que Phinée fut aveuglé par Neptune, pour avoir enſeigné aux Argonautes le chemin de la Colchide; d'autres enfin, que ce fut pour avoir révélé les ſecrets des Dieux, ce qui marque quelque indiſcrétion de ce Prince. On ajoute qu'il fut en même tems livré à la perſécution des Harpyies, qui corrompoient ſes viandes, ou les enlevoient, quand elles étoient ſur ſa table. Phinée fut tourmenté par ces monſtres, juſqu'à l'arrivée des

(*a*) Virg. Georg. L. III. v. 550. Ouid. Metam. L. VII. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 323. T. VIII. p. 74.

(*b*) Pauſ. p. 321. Virg. Æneïd. L. III. v. 212. Diod. Sicul. p. 172. Lucian. T. I. p. 70. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 404. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XII. p. 111, *& ſuiv.*

Argonautes, qu'il reçut favorablement. Calaïs & Zéthès, enfans de Borée, qui avoient des aîles, chaſſerent les Harpyies, & les pourſuivirent juſqu'aux iſles Strophades. *Voyez* Harpyies.

Diodore de Sicile raconte autrement ce qui ſe paſſa entre les Argonautes & Phinée. Cet Hiſtorien, qui ne parle point des Harpyies, dit ſeulement que Phinée tenoit ſes deux enfans enfermés dans une étroite priſon. Dès qu'Hercule & ceux qui l'accompagnoient furent arrivés dans le païs, on raconte, dit Diodore de Sicile, que ces jeunes gens les invoquerent comme des Dieux, & que leur ayant appris la raiſon pour laquelle leur pere les avoit ſi cruellement traités, ils les prierent de les délivrer de leur miſere. Mais, Phinée étant accouru au devant de ces étrangers, leur dit avec aigreur qu'ils ne ſe mêlaſſent point de ſes affaires, & qu'il n'y avoit aucun pere qui punît un fils d'une maniere ſi rigoureuſe, ſi la grandeur de ſes forfaits n'avoit étouffé en lui l'amitié naturelle que les peres ont pour leurs enfans. Cependant, les Boréades, freres de Cléopatre, qui ſe trouvoient avec les Argonautes, s'armerent pour ſecourir ces jeunes gens qui étoient leurs parens. Ayant d'abord briſé les chaînes dont ils étoient liés, ils tuerent tous les barbares qui avoient voulu s'oppoſer à cette délivrance. Phinée, accourant à ce tumulte, ſe mit en devoir de combattre les Argonautes, & un grand nombre de Thraces ſe joignirent à lui. Mais, Hercule, qui les ſurpaſſoit tous en courage, tua le Roi lui-même & pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient. S'étant enſuite rendu maître du palais, il fit ſortir Cléopatre de priſon, & rendit aux enfans de Phinée le Royaume de leur pere. Comme ils vouloient condamner leur marâtre à une mort honteuſe, Hercule leur perſuada de n'en rien faire, & de la renvoyer ſeulement dans la Scythie, chez ſon pere, en le priant de les venger des injures qu'ils avoient reçues d'elle. Les enfans de Cléopatre ayant exécuté le conſeil que leur avoit donné Hercule, le Scythe condamna ſa fille à mourir. Pour eux, ils s'acquirent chez les Thraces la réputation d'être doux & équitables.

PHINÉE, *Phineus*, Φινεὺς, (*a*) frere du roi Céphée, & oncle d'Andromede. Cette jeune Princeſſe lui avoit été promiſe en mariage; mais, il n'oſa combattre le monſtre marin auquel elle étoit expoſée, ſelon la fiction des Poëtes. Ce fut Perſée qui le tua. Phinée voulut néanmoins enlever Andromede le jour de ſes noces, & aſſaſſiner

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 1. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 204, 211, 212.

ſon libérateur ; mais, Perſée le changea en pierre en lui montrant la tête de Méduſe. *Voyez* Andromede & Perſée.

PHINÉÈS, *Phinees*, Φινεὲς, (*a*) troiſieme Grand-Prêtre des Juifs, fils d'Éléazar, & petit-fils d'Aaron, ſuccéda à ſon pere dans la ſouveraine Sacrificature, l'an du monde 2571, & avant Jeſus-Chriſt 1425. Il eſt principalement loué dans l'Écriture par le zele qu'il fit paroître à venger la gloire de Dieu, lorſque les Madianites envoyerent leurs filles dans le camp d'Iſraël, pour engager les Hébreux dans la fornication & dans l'idolâtrie. Zambri étant entré publiquement dans la tente d'une femme Madianite nommée Cozbi, Phinéès ſe leva du milieu du peuple, prit un poignard, entra après Zambri dans le lieu infame, & perça les deux coupables d'un ſeul coup, l'homme & la femme, dans les parties que la pudeur cache ; & la plaie ou la maladie dont le Seigneur avoit déjà commencé à frapper Iſraël, ceſſa auſſi-tôt.

Nous liſons un autre trait mémorable de Phinéès, dans lequel il fit encore éclater ſon zele pour le Seigneur. C'eſt lorſque les Iſraëlites d'au-delà du Jourdain ayant élevé ſur le bord de ce fleuve un grand monceau de terre, ceux d'endeça le fleuve, craignant qu'ils ne vouluſſent abandonner le Seigneur pour ſe faire une autre religion, leur députerent Phinéès & d'autres principaux d'entre eux, pour s'informer de leur intention dans l'érection de ce monument. Dès que les députés eurent appris qu'on n'avoit fait cela que dans la vue de conſerver la mémoire de leur union & de leur commune origine, Phinéès en loua le Seigneur en diſant : « Nous » ſçavons maintenant que le » Seigneur eſt avec nous, puiſ- » que vous n'êtes point coupa- » bles de la prévarication que » nous avions ſoupçonnée. »

Voici l'éloge que Jeſus fils de Sirach a fait de Phinéès. « Phinéès, fils d'Éléazar, eſt » le troiſieme en gloire ; il » eſt le troiſieme depuis Aaron » qui ait été honoré de la ſou- » veraine Sacrificature. Il imita » Aaron dans la crainte du » Seigneur. Il demeura ferme » durant la chûte honteuſe de » ſon peuple, & il appaiſa » la colere de Dieu allumée » contre Iſraël, par ſa bonté » & par ſon zele. C'eſt pour- » quoi, Dieu a fait avec lui » une alliance de paix. Il lui a » donné la principauté des » choſes Saintes & de ſon peu- » ple, afin que lui & ſa race » poſſedent pour jamais la di- » gnité du Sacerdoce. Telle » fut l'alliance du Seigneur » avec David, pour lui donner

(*a*) Numer. c. 25. v. 7. *& ſeq.* Joſu. c. 22. v. 30. *& ſeq.* Eccleſiaſtic. c. 45. v. 28. *& ſeq.*

» le Royaume à lui & à ſa race; » telle fut auſſi celle qu'il fit » avec Phinées, pour répandre » la ſageſſe dans nos cœurs, » pour juger ſon peuple dans » la juſtice, & pour rendre » leur gloire immortelle dans » la ſuite de leurs races. »

On ne ſçait pas préciſément l'année de la mort de Phinées. Mais, comme il a vécu après la mort de Joſué, & avant la premiere ſervitude ſous Chuſan-Raſarbaïm, pendant le tems qu'il n'y avoit ni Rois, ni Juges dans le païs, & que chacun faiſoit ce qu'il jugeoit à propos, on met ſa mort vers l'an du monde 2590, & avant Jeſus-Chriſt 1410. Ce fut ſous ſon pontificat qu'arriverent les hiſtoires de Michas, de ceux de la tribu de Dan, & de l'outrage fait à la femme du Lévite de la montagne d'Éphraïm. Phinées eut pour ſucceſſeur dans la grande Sacrificature Abiézer ou Abiſué.

Les Rabbins donnent une très-longue vie à Phinées. Il y en a qui croient qu'il a vécu juſqu'au tems du grand-prêtre Héli, ou même juſqu'au tems de Samſon. D'autres veulent qu'il ſoit le même que le grand-prêtre Héli, ou plutôt que le prophete Élie; ce qui augmenteroit encore ſon âge de quelques ſiecles. L'Auteur des traditions Hébraïques ſur les livres des Rois, dit que les Juifs croient que l'homme de Dieu qui vint trouver le grand-prêtre Héli de la part du Seigneur, pour lui reprocher ſon indolence ſur le ſujet de ſes fils, étoit Phinées. Il y en a qui le font vivre encore au tems de David; d'autres, au tems de Samuël. Mais, il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont voulu ſimplement marquer que l'on vit dans la perſonne du prophete Élie tout le zele du grand-prêtre Phinées, comme l'Ange diſoit que Saint Jean-Baptiſte viendroit dans l'eſprit & avec le zele d'Élie. Les Juifs croyoient une eſpece de métempſycoſe pour les ames des gens de bien.

PHINÉES, *Phinees*, Φινεὲς, fils du grand-prêtre Héli, & frere d'Ophni. *Voyez* Ophni.

PHINÉIDES, *Phineidæ*, (*a*) Φινεῖδαι, nom donné aux enfans de Phinée. *Voyez* Phinée.

PHINON, *Phinon*, Φινὼν, (*b*) fils d'Éla, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Idumée, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Cénez.

PHIRRICHUS [CLAUDIUS], *Claudius Phirrichus*, (*c*) commandant des galeres de l'iſle de Corſe, fut mis à mort par l'ordre de Décimus Pacarius, vers l'an de J. C. 69.

PHISINE, *Phiſinus*, (*d*) de l'iſle de Chio, fut un de ceux qui introduiſirent dans cette iſle Memnon, général des Perſes.

PHISON, *Phiſon*, Φισὼν, (*e*)

(*a*) Diod. Sicul. p. 172.
(*b*) Geneſ. c. 36. v. 41.
(*c*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 16.
(*d*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.
(*e*) Geneſ. c. 2. v. 11, 12. Plin. T. I. p. 304. Strab. p. 499.

un des quatre grands fleuves qui arroſoient le Paradis terreſtre. Moyſe dit que ce fleuve tourne dans toute la terre d'Hévilath, où l'on trouve d'excellent or.

D. Calmet penſe que c'eſt le Phaſe, qui fait une infinité de détours, à cauſe de la rencontre des montagnes. De-là vient que du tems de Pline il y avoit juſqu'à cent vingt ponts ſur ce fleuve ; & c'eſt peut-être auſſi ce que Moyſe a voulu marquer, lorſqu'il a dit que le Phiſon tournoie dans toute la terre d'Hévilath, que nous croyons être la Colchide. L'or de ce païs eſt très-célebre. Toute l'Antiquité vante les richeſſes de la Colchide. Strabon remarque que les fleuves & les torrens de ce païs-là, ou des païs voiſins, car nous ne ſçavons pas préciſément quelles étoient anciennement ſes limites, charrioient dans leurs eaux des pailles d'or, que les habitans recueilloient ſur des peaux de mouton couvertes de leurs toiſons, ou dans des machines de bois faites en forme d'auges, & percées exprès. On croit que l'or de Phal, d'Uphaz ou d'Ophaz, dont il eſt quelquefois parlé dans l'Écriture, eſt le même que celui du Phiſon ou du Phaſe. Pluſieurs croient que le Phiſon eſt le Gange ; mais, ce fleuve eſt trop éloigné de l'Euphrate & du Tigre, que Moyſe nous dit avoir été dans le Paradis terreſtre, auſſi-bien que le Phiſon & le Géhon.

PHITHOM, *Phithom*, (*a*) Φιθώμ, une des deux villes que les Hébreux bâtirent à Pharaon en Égypte, pendant le tems de leur ſervitude. L'autre étoit Rameſſès. On croit que Phithom pourroit bien être la même ville que celle de Patumos, dont parle Hérodote, & qu'il place ſur le canal que les rois Nécho & Darius avoient fait faire pour joindre la Mer Rouge au Nil, & par-là à la Méditerranée. On trouve auſſi dans les anciens Géographes un bras du Nil, nommé Pathméticus, Pathmicus, Phatmicus, ou Phaniticus. Un auteur moderne dit que Phitom & Rameſſès ſont à cinq lieues au-deſſus de la diviſion du Nil, & au-delà de ce fleuve ; mais, cela n'a aucun fondement dans l'antiquité. Cet auteur ſe contente de rapporter ce que l'on diſoit de ſon tems dans l'Égypte. Marsham veut que Phithom ſoit la même que Péluſe ou Damiette.

PHITHON, *Phithon*, (*b*) Φιθών, un des deſcendans de Saül, fut l'aîné des fils de Micha.

PHLA, *Phla*, Φλά. *Voyez* Philes.

PHLAGRORIOPOLITANA PRÆFECTURA. *Voyez* Phlagroriopolis.

PHLÉGÉTHON, *Phlegethon*, (*c*) un des fleuves des

(*a*) Exod. c. 1. v. 11. Herod. L. II. c. 158.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 35.
(*c*) Lucian. T. I. p. 327. Virg. Æneid. L. VI. v. 265, 551. Myth. par M.

Enfers. Les Poëtes ont imaginé que le Phlégéthon étoit un torrent impétueux, qui entouroit le Tartare, & dont les ondes enflammées entraînoient avec fracas les débris des rochers.

Le mot *Phlegethon* n'eſt pas différent de celui de *Pyriphlegethon*, qui ſignifie brûlant.

PHLÉGIAS, *Phlegias*, (*a*) un de ceux qui périrent à l'occaſion du mariage de Perſée avec Andromede.

PHLÉGIUS, *Phlegius*, (*b*) Φλέγιος, Roi dont il eſt fait mention dans un des hymnes attribués à Homere.

PHLÉGON, *Phlegon*, (*c*) φλέγων, dont parle Saint Paul, fut fait, ſelon les Grecs, évêque de Marathon dans l'Attique. Ils en font la fête le 8 d'Avril; & les Latins en font ſeulement mémoire le même jour. On ne ſçait aucune particularité de ſa vie.

PHLÉGON, *Phlegon*, (*d*) Φλέγων, né à Tralles, étoit un affranchi d'Adrien, à qui il prêta ſon nom pour la publication d'un ouvrage, dans lequel cet empereur avoit lui-même écrit ſa vie. Ce fut un Auteur fécond, & on cite grand nombre de livres compoſés par lui, & remplis de recherches ſçavantes. Il nous intéreſſe particulierement par le témoignage qu'il a rendu à l'éclipſe miraculeuſe arrivée le jour de la paſſion de notre Sauveur. Voici ſes termes rapportés par Euſebe: « Dans la quatrieme » année de la CCII^e. Olym» piade, arriva l'éclipſe de ſo» leil, la plus mémorable qui » ait jamais été. A midi, le » jour fut changé en une » nuit ſi ténébreuſe, que l'on » vit les étoiles au ciel. » L'année exprimée par Phlégon dans ce paſſage eſt regardée par les Sçavans comme celle de la mort de J. C.

Phlégon avoit fait un ouvrage ſur ceux qui ont vécu longtems, & un autre ſur les choſes extraordinaires. On en a encore quelques fragmens. Suidas attribue auſſi à Phlégon une deſcription de la Sicile, trois livres des fêtes des Romains, un écrit des lieux célebres de Rome, & de leurs noms, ſeize livres des Olympiades, juſqu'à la CCXXIX^e. commencée l'an de J. C. 137, où il rapportoit ſur chaque Olympiade, & ſur chacune de leurs années, ce qui s'étoit fait de plus remarquable dans toute la terre. On voit par la CLXXVII^e. Olympiade, que Photius nous a conſervée, de quelle maniere cet ouvrage étoit compoſé, & qu'il éclairciroit extrêmement l'hiſtoire, s'il étoit venu juſqu'à

l'Abb. Ban. Tom. V. p. 36, 59. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. III. p. 6.

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.

(*b*) Homer. Hymn. in Æſculap.

(*c*) Ad Rom. Epiſt. 16. v. 14.

(*d*) Suid. T. II. p. 1071. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 300, 340.

nous.

nous. Photius blâme juſtement l'Auteur de s'être amuſé à marquer tous ceux qui avoient remporté quelque prix aux jeux Olympiques, & à ramaſſer toutes ſortes d'Oracles. Il remarque encore que le ſtyle n'en étoit pas tout à fait pur, & que néanmoins il ne manquoit pas d'élévation. Il n'en avoit vu que les cinq premiers livres, qui finiſſoient avec la CLXXVII^e. Olympiade; mais, il témoigne que l'ouvrage devoit aller juſqu'à Adrien. C'eſt dans le treizieme livre de cet ouvrage, qu'on croit qu'il a marqué l'éclipſe arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt. On a encore un aſſez long fragment tiré du quatorzieme livre. Étienne de Byzance en cite divers endroits. Suidas dit que Phlégon avoit mis en huit livres les mêmes choſes qui étoient dans ces ſeize livres des Olympiades; & il ne s'explique pas davantage. Il avoit fait en deux autres livres un abrégé de l'hiſtoire de ceux qui avoient vaincu aux jeux Olympiques.

Dans ſon livre des évenemens extraordinaires, il fait la deſcription d'un hippocentaure, pris ſur une montagne de l'Arabie. Le Roi de ce païs l'envoya en Égypte, pour être mené à l'Empereur; & il ſemble que ce fut à Adrien, lorſqu'il étoit en Égypte. Cet animal mourut bientôt. Néanmoins, le Gouverneur d'Égypte l'ayant fait embaumer, le fit porter à Rome, où il fut mis dans le palais de l'Empereur. Phlégon invitoit ceux qui douteroient de ſon récit, à s'en aſſurer par eux-mêmes. Il rapporte une autre hiſtoire bien plus ſurprenante, d'une fille, laquelle environ ſix mois après ſa mort, avoit paru marcher, manger, & faire toutes les fonctions d'une perſonne vivante. Son pere & ſa mere, en ayant eu la nouvelle, accoururent pour la voir, & la virent effectivement; mais, elle leur dit que leur curioſité lui étoit funeſte, parce qu'elle terminoit le tems qui lui avoit été donné pour vivre; & elle tomba morte à leurs pieds. Le bruit qui s'éleva ſur ce prodige, attira un grand nombre de perſonnes, qui virent le corps étendu ſur un lit, & Phlégon même fut de ce nombre. Ne ſe contentant pas de cela, il fit ouvrir la cave où ceux de la famille étoient enterrés. On les trouva, dit-il, chacun ſur leur lit; mais, celui où la fille avoit été miſe ſix mois auparavant, étoit vuide. Il circonſtancie toutes ces choſes très-exactement, & marque même tous les noms des perſonnes. Nous en ſçaurions aſſurément le lieu & l'année, ſi le commencement de la narration n'étoit perdu.

PHLÉGON, *Phlegon*, (a) Φλέγων, nom d'un des chevaux du ſoleil. Ce mot veut dire

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 148.

brillant, de φλέγω, *fulgeo*, je brille.

PHLÉGON, *Phlegon*, (*a*) Φλέγων, non d'un chien de chaſſe, ſuivant Xénophon ; ce mot ſignifie ardent, &c. comme ci-deſſus.

PHLÉGRA, *Phlegra*, Φλέγρη, ville de Macédoine, qui fut enſuite appellée Pallene. *Voyez* Pallene.

PHLÉGRA, *Phlegra*, Φλέγρη (*b*) ville de Grece dans la Theſſalie. Ce fut, ſelon les Poëtes, dans les plaines voiſines de cette ville, appellées *Phlegræi Campi*, que les Géans combattirent contre les Dieux, & qu'ils furent foudroyés. Il y en a qui mettent cette ville dans la Macédoine, & alors il faut l'entendre de celle dont il eſt parlé ci-deſſus.

PHLEGRÆI CAMPI, (*c*) nom qui fut donné à un canton d'Italie dans la Campanie. Pline met *Phlegræi Campi*, immédiatement après Putéoles. Ce canton étoit un païs délicieux. Auſſi, le même Pline dit-il dans un endroit : *Quantùm autemu niverſas terras campus Campanus antecedit, tantùm ipſum pars ejus, quæ Laboriæ vocantur, quem Plegræum Græci appellant.* Il y en a qui, au rapport de Strabon, croient que ce païs fut appellé du nom de Phlégra, à cauſe du ſouffre, du feu & des eaux chaudes dont il étoit rempli.

PHLEGRÆI CAMPI, plaines que les uns mettent dans la Theſſalie, d'autres dans la Macédoine, d'autres dans la Thrace, &c. *Voyez* Phlégra.

PHLÉGRÉON, *Phlegræon*, (*d*) un des Lapithes, fut renverſé par le centaure Démoléon.

PHLÉGYADE, *ou plutôt* PHLÉGYANTIDE, *Phlegyantis*, Φλεγύαντις, (*e*) contrée de Grece, ainſi nommée de Phlégyas. *Voyez* Phlégyas.

PHLÉGYAS, *Phlegyas*, (*f*) Φλεγύας, fils de Mars, fut pere d'Ixion & de la nymphe Coronis.

Nous trouvons Phlégyas dans le Tartare, où il eſt dans une continuelle appréhenſion de la chûte d'un rocher qui lui pend ſur la tête. Son crime fut d'avoir fait brûler le temple d'Apollon de Delphes, parce qu'il crut que ce Dieu avoit débauché ſa fille ; apparemment que quelque prêtre qui en étoit devenu amoureux, avoit pris l'habit & l'équipage de ce Dieu. Phlégyas eſt le prédicateur de ces triſtes lieux, ſi nous en croyons Virgile. « Apprenez, » dit-il aux ombres d'une voix » fort élevée, à ne point mé-

(*a*) Xenoph. p. 987.

(*b*) Solin. p. 103, 104. Ovid. Metam. L. X. c. 4. Strab. p. 330.

(*c*) Plin. T. I. p. 154. T. II. p. 113, Solin. p. 61. Strab. p. 243, 245, 281. Diod. Sicul. p. 159.

(*d*) Ovid. Metam. L. XII. c. 10.

(*e*) Pauſ. p. 596.

(*f*) Virg. Æneid. L. VI. v. 618. *& ſeq.* Pauſ. p. 132, 133, 459, 556, 596. *& ſeq.* Homer. Iliad. L. XIII. v. 302. Ovid. Metam. L. XI. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. III. pag. 75.

» priſer les Dieux, & à ren-
» dre juſtice à tout le monde. »
Inutile ſermon, puiſqu'il eſt fait à des gens qui ne ſont plus en état de pratiquer de ſi belles leçons.

Stace ajoute que le pauvre Phlégyas étoit à jeun & accablé ſous la peſanteur d'un effroyable rocher; ſituation bien gênante pour un prédicateur, & on aura ſans doute de la peine à comprendre comment Virgile le fait crier ſi fort, étant à jeun, & ayant un poids ſi lourd ſur l'eſtomach. Comme Pauſanias eſt celui des Anciens qui s'eſt le plus étendu ſur l'hiſtoire de Phlégyas, nous allons rapporter tout ce qu'il en dit.

« Étéocle, roi des Béotiens,
» étant mort ſans enfans, les
» deſcendans d'Halmus prirent
» poſſeſſion de ſes États, car
» il n'avoit que deux filles,
» Chryſogénie & Chryſé. Cel-
» le-ci, ayant eu une intrigue
» avec Mars, devint mere de
» Phlégyas, qui dans la ſuite
» occupa le Trône de ſon ayeul
» maternel, & fit changer de
» nom à la contrée qui s'ap-
» pelloit Andréide, & qui
» depuis fut nommée Phlégya-
» de. Ce Prince, ayant fait
» bâtir une ville de ſon nom,
» la peupla de tout ce qu'il
» put ramaſſer de plus brave
» dans toute la Grece. De ce
» mêlange, il ſe forma un
» peuple audacieux, qui pré-
» tendit faire un corps à part; &
» s'étant ſéparé des Orchomé-
» niens, il ne ſongea qu'à s'a-
» grandir aux dépens de ſes
» voiſins. Il porta même ſon
» audace juſqu'à marcher con-
» tre Delphes, & à vouloir
» piller le temple d'Apollon.
» Philammon vint au ſecours
» des habitans de cette ville
» avec une troupe d'Argiens
» choiſis; mais, lui & les ſiens
» furent tués dans un combat
» qui ſe donna ſous les murs
» de Delphes. Cette victoire
» augmenta l'audace des Phlé-
» gyens; auſſi, Homere les
» repréſente-t-il comme un peu-
» ple fort belliqueux. C'eſt
» dans cet endroit de l'Iliade
» où le Poëte parle de Mars,
» & de la Terreur qui a ce
» Dieu pour pere; il met les
» Phlégyens dans le même rang
» pour la valeur. Le feu du
» Ciel, dit Pauſanias, la peſte,
» & des tremblemens de terre
» continuels exterminerent en-
» fin cette nation. Ceux qui ſe
» ſauverent, paſſerent dans la
» Phocide, & il n'en fut plus
» parlé. Phlégyas, ajoute le
» même Auteur, fit un voyage
» dans le Péloponneſe, en ap-
» parence par curioſité, mais
» en effet pour examiner le
» païs en lui-même, & voir
» ſi les habitans étoient en
» grand nombre & belliqueux;
» car, ce Prince étoit le plus
» grand guerrier de ſon tems,
» & de quelque côté qu'il ſe
» jettât, il ravageoit la campa-
» gne, & remportoit toujours
» beaucoup de butin. Il n'a-
» voit qu'une fille qui s'étant

» laiſſé ſéduire par quelque » Prêtre d'Apollon, devint mere d'Eſculape. Phlégyas étant » mort ſans enfans, Chryſès ſon » neveu lui ſuccéda. »

Les deux fables qu'on a mêlées dans cette hiſtoire, l'une que Phlégyas étoit fils de Mars, l'autre qu'il étoit puni dans le Tartare, ſont aiſées à expliquer. Son extrême valeur lui fit ſans doute donner pour pere le Dieu de la guerre; & d'ailleurs on ne manquoit gueres de mettre ſur le compte de quelque Dieu les intrigues des filles du rang de Chryſé ſa mere. Son entrepriſe contre Delphes eſt ſans doute ce qui le fit regarder comme un impie. Le genre de ſupplice dont il étoit puni, n'eſt qu'une imagination poëtique à laquelle apparemment ſon caractere inquiet & ambitieux a donné lieu. Si nous en croyons cependant Saint Auguſtin, qui avoit recueilli pluſieurs traditions de la Grece, ce ne fut pas Phlégyas, mais Danaüs qui fut l'auteur de l'incendie du temple de Delphes.

PHLÉGYENS, *ou plutôt* PHLÉGYIENS, *Phlegyæ*, *Phlegyiæ*, Φλεγύαι, Φλεγυίαι, (*a*) peuple de Grece dans la Theſſalie, ſelon Strabon. Ce Géographe dit que les Gyrtoniens furent anciennement appellés Phlégyens du nom de Phlégyas, frere ou plutôt pere d'Ixion. *Voyez* Phlégyas.

PHLIARUS, *Phliarus*, Φλιάρος, fleuve de Grece dans la Béotie. *Voyez* Hoplite.

PHLIAS, *Phlias*, Φλίας, (*b*) donna ſon nom à la Phliaſie, qui étoit un canton du Péloponneſe. « Je ne puis croire, » dit Pauſanias, au ſujet de » Phlias, qu'il ait eu pour pere » Céſus fils de Téménus, comme le dit l'hiſtoire des Argiens; car, je ſçais qu'il paſſoit pour fils de Bacchus, & » qu'il fut un de ceux qui s'embarquerent ſur le navire Argo. » Le Poëte de Rhodes en rend » témoignage par ces vers :

» *Phlias, l'illuſtre fils du puiſ-*
» *ſant dieu Bacchus,*
» *Plein d'ardeur accourut des*
» *rives d'Aſopus.*

» Je ſuis perſuadé auſſi que ſa » mere fut Aréthyrée, & non » Chthonophyle, qui étoit plutôt ſa femme, dont il eut un » fils nommé Androdamas. »

PHLIASIE, *Phliaſia*, (*c*) Φλιασία, contrée du Péloponneſe, qui confinoit au païs de Sicyone. La capitale de cette contrée étoit Phliunte. *Voyez* Phliunte.

PHLIASIENS, *Phliaſii*, Φλιάσιοι, les habitans de la Phliaſie. *Voyez* Phliaſie.

(*a*) Strab. p. 442. Homer. Iliad. L. XIII. v. 302.

(*b*) Pauſ. p. 107, 108. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 386, 387. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles Lettr. T. IX. p. 85, 86.

(*c*) Strab. p. 382, Pauſ. p. 106.

PHLIASIUS AGER, le territoire de Phliaſie. *Voyez* Phliaſie.

PHLIUNTE, *Phlius*, (*a*) Φλιοῦς, ville du Péloponneſe, capitale de la Phliaſie, étoit ſituée à quarante ſtades de Titane. De Sicyone à Phliunte le chemin étoit tout droit.

Les Phliaſiens n'étoient point Arcadiens de nation; cela eſt évident par un endroit d'Homere où ce poëte fait le dénombrement des Arcadiens, ſans y comprendre les Phliaſiens. Auſſi, au commencement étoient-ils Argiens, & ils devinrent Doriens après le retour des Héraclides dans le Péloponneſe, ainſi qu'on le verra ci-après.

« Comme je n'ignore pas, » dit Pauſanias, que les opi» nions ſont fort partagées ſur » l'origine de ces peuples, je » ne rapporterai ici que les » choſes qui paſſent pour les » plus conſtantes. On aſſure » donc qu'il y eut autrefois » dans cette contrée un cer» tain Aras, originaire du païs, » qui bâtit une ville ſur une » hauteur appellée encore au» jourd'hui le mont Arantius, » & qui n'eſt pas éloignée » d'une autre colline où les » Phliaſiens ont encore une » citadelle & un temple conſa» cré à Hébé. Il choiſit ce lieu » pour y bâtir une ville, & » de ſon nom la ville & le » païs étoient anciennement » appellés Arantia. Ce fut ſous » ſon regne qu'Aſope qui, à » ce que l'on dit, étoit fils de » Neptune & de Cégluſe, dé» couvrit la ſource de ce » fleuve qui de ſon nom a été » appellé l'Aſope. Aras eut » pour fils Aoris, & pour fille » Aréthyrée. Les Phliaſiens di» ſent qu'ils furent l'un & l'au» tre grands guerriers & grands » chaſſeurs. Aréthyrée étant » morte, ſon frere Aoris, pour » faire honneur à la mémoire » de ſa ſœur, voulut que tout » le païs portât le nom d'A» réthyrée, & Homere a parlé » de ce païs ſous ce nom-là, » en faiſant le dénombrement » des peuples qui ſuivoient les » enſeignes d'Agamemnon.

» Je crois, continue Pauſa» nias, qu'il ne faut pas cher» cher la ſépulture des enfans » d'Aras ailleurs qu'au mont » Arantin; Car, dans le tem» ple de Cérès qui eſt ſur une » hauteur, il y a encore des » colomnes fort remarquables » & fort belles, vers leſquel» les les Phliaſiens, avant que » de célébrer les myſteres de » la Déeſſe, ont coutume de » ſe tourner, en mêlant le nom » d'Aras dans leurs chants, & » en appellant ſes enfans com» me pour les inviter à aſſiſter » à leurs libations, d'où l'on » peut raiſonnablement conjec» turer que c'eſt là le lieu de

(*a*) Pauſ. pag. 106. *& ſeq.* Strab. p. 382. Plin. T. 1. p. 192. Ptolem. L. III. c. 16. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 7. Xenoph. p. 524. *& ſeq.* Plut. Tom. 1. pag. 607, 817. Diod. Sicul. p. 478.

» leur sépulture. Phlias fut le » troisieme qui, dans la suite, » donna son nom à cette con» trée. »

Après le retour des Héraclides, tous les peuples du Péloponnese se trouverent dans le trouble & la confusion, excepté les Arcadiens. Tous les autres furent obligés de recevoir garnison Dorienne dans leurs villes, ou se virent chassés par de nouveaux habitans qui prirent leur place. Dans cette révolution presque générale, voici ce qui se passa à Phliunte. Rhégnidas Dorien, fils de Phalcès, & petit-fils de Téménus, après avoir traversé l'Argolide & la Sicyonie, vint camper devant Phliunte. Avant que de faire aucune hostilité, il proposa aux habitans de lui déférer le Royaume, & d'assigner aux Doriens qui étoient venus avec lui, des terres pour leur subsistance; qu'à cette condition il laisseroit la ville en paix & en liberté. La plus grande partie du peuple écoutoit ces propositions; mais, Hippasus s'y opposa avec ceux de sa faction, disant qu'il étoit honteux d'abandonner sans coup férir de riches héritages à des étrangers. Cependant, le peuple suivit un parti tout contraire. Voilà ce que les Phliasiens racontoient eux-mêmes des antiquités de leur païs.

Passons maintenant à ce qu'il pouvoit y avoir de remarquable ou de singulier chez eux. On voyoit dans la citadelle un bois de cyprès, & dans ce bois un temple qui avoit été en grande vénération de tout tems; la Déesse à laquelle il étoit consacré, étoit appellée par les Anciens Ganymede; ceux qui étoient venus depuis, l'avoient nommée Hébé. *Voyez* Hébé.

En sortant de la grande place, on trouvoit à gauche un temple où l'on voyoit une statue de marbre de Pâros. Mais, dans la citadelle, il y avoit une autre enceinte consacrée à Cérès, avec un temple, où on voyoit des statues de Cérès & de Proserpine. Quand on descendoit de la citadelle, on trouvoit sur la droite un temple d'Esculape, où le dieu étoit représenté sans barbe. Au bas étoit le théâtre qui touchoit presque à un autre temple de Cérès, où il y avoit plusieurs statues assises & d'une grande antiquité. Les Phliasiens avoient placé au milieu du marché une chevre d'airain qui étoit dorée pour la plus grande partie, & le culte qu'ils lui rendoient étoit fondé sur ce que la constellation à laquelle on donnoit le nom de chevre, avoit coutume de nuire aux vignes quand elle se levoit. Pour avoir cette constellation favorable, ils avoient élevé dans le marché une chevre qu'ils avoient soin d'embellir, en la faisant redorer de tems en tems, outre le culte qu'ils lui rendoient d'ailleurs.

On voyoit dans le même lieu le tombeau d'Aristias, fils de Pratinas. Derriere le marché

étoit une maiſon que les Phliaſiens regardoient comme ſacrée, & où ils s'imaginoient que l'on prenoit l'eſprit prophétique, parce qu'Amphiaraüs y ayant paſſé une nuit, à ſon réveil, ſi on les en croit, ſe trouva inſpiré & ſçavant dans la connoiſſance des choſes à venir. Depuis ce tems-là, ils avoient toujours tenu cette maiſon fermée. Près de-là étoit un endroit qu'ils diſoient être le centre du Péloponneſe, & qui l'étoit en effet, ſi leur eſtimation étoit juſte. Plus loin, on montroit un vieux temple de Bacchus, un autre conſacré à Apollon, & un autre à Iſis. Les ſtatues de Bacchus & d'Apollon étoient expoſées aux yeux de tout le monde; mais, pour celles d'Iſis, il n'y avoit que les Prêtres de la Déeſſe qui puſſent les voir. Ces peuples avoient une vieille tradition, qu'Hercule à ſon retour de Libye, & après avoir enlevé les pommes des Heſpérides, vint à Phliunte pour quelque affaire particuliere; que durant le ſéjour qu'il y fit, Œnéus ſon beau-pere accourut de l'Étolie pour le voir, & qu'un jour qu'ils mangeoient enſemble, le jeune Cyathus, dont la fonction étoit de verſer à boire à Œnéus, ayant déplu à Hercule, en reçut une chiquenaude à la tête, dont il mourut ſur le champ. Les Phliaſiens, pour conſerver le ſouvenir de cet évenement, avoient pratiqué dans le temple d'Apollon une niche où l'on voyoit deux ſtatues de marbre, l'une d'Hercule, l'autre du jeune Cyathus qui lui préſentoit un gobelet. De Phliunte à Célée il n'y avoit tout au plus que cinq ſtades.

Strabon dit que la ville d'Aréthyrée, que l'on appelloit de ſon tems Phliaſie, étoit dans une contrée de même nom, près de la montagne Cœloſſa; que dans la ſuite, les habitans changerent de place, & allerent à trente ſtades de ce lieu bâtir une ville, qui fut appellée Phliunte. C'eſt ce qu'Étienne de Byzance ne diſtingue point. Il dit ſimplement que Phlius ou Phliunte s'appelloit anciennement Arantia & Aréthyrée.

PHLOGIDAS, *Phlogidas*, Φλογίδας, (*a*) auteur, ſelon quelques-uns, du décret que l'on fit à Lacedémone, du tems de Lyſandre, pour proſcrire de cette ville l'or & l'argent.

PHLOGIUS, *Phlogius*, (*b*) Φλόγιος, l'un des Héliotes, ſelon Lucien.

PHLOGIUS, *Phlogius*, (*c*) Φλόγιος un des compagnons d'Antolycus fils de Chione. *Voyez* Antolycus.

PHLYA, *Phlya*, (*d*) bourgade de l'Attique dans la tribu Cécropide, ſelon quelques-uns. Mais, ceux-ci pourroient s'être trompés, en mettant

(*a*) Plut. T. 1. p. 442.
(*b*) Lucian. T. 1. p. 724.
(*c*) Plut. T. 1. p. 506.
(*d*) Pauſ. p. 59. Plut. T. 1. p. 112.

Phlya dans la tribu Cécropide ; car, le marbre des treize tribus, rapporté par Spon & Héſychius la place dans la tribu Ptolémaïde. Harpocration nous apprend qu'Euripide étoit de cette bourgade. Mais, comme il y a eu pluſieurs Euripides, lequel doit-on entendre ?

Les Phlyens avoient un temple où l'on voyoit pluſieurs autels dédiés, l'un à Apollon Dionyſodotus, l'autre à Diane Luciféra, un autre à Bacchus le Fleuri, un autre aux Nymphes Iſménides, & un autre à la Terre qu'ils nommoient la grande Déeſſe.

PHLYENS, *Phlyenſes*, Φλυέες, les habitans de Phlya. *Voyez* Phlya.

PHLYUS, *Phlyus*, Φλυὸς, (*a*) fils de la Terre, ſelon les Athéniens, ce qui, dit Pauſanias, s'accorde avec l'hymne que Muſée avoit faite pour les Lycomedes en l'honneur de Cérès. On prétend que Phlyus avoit donné ſon nom à la bourgade de Phlya.

PHNI, *Phni*, Φνεῖ, (*b*) terme qu'emploie Lucien dans ſon dialogue contre ceux qui parlent un langage inconnu.

PHOBÉTOR, *Phobetor*, (*c*) un des fils du Sommeil, appellé auſſi Icele. *Voyez* Icele.

PHOCÉAS, *Phoceas*, (*d*) Φωκέας, nom que Thucydide donne à un certain lieu de la ville de Léontium.

PHOCÉE, *Phocæa*, Φωκία, (*e*) ville de l'Aſie Mineure, ſituée ſur le bord de la mer, à l'endroit où finiſſoit l'Éolide & où commençoit l'Ionie. Telle eſt la poſition que lui donne Strabon ; & cette poſition, qui eſt ſelon la plus exacte vérité, eſt cauſe qu'entre ceux qui ont parlé de cette ville, les uns l'ont donnée à l'Éolide & les autres à l'Ionie.

Le même Strabon attribue la fondation de Phocée aux Athéniens, qui y furent conduits par Philogene. Pauſanias ne penſe pas de même, puiſque, ſelon lui, les habitans de cette ville étoient des Phocéens de Grece, qui s'étoient tranſplantés en ce lieu-là. Selon Velleius Paterculus, les Ioniens, partis d'Athenes ſous la conduite d'Ion, bâtirent la ville de Phocée.

Tite-Live décrit très-bien la ſituation de Phocée. « Cette » ville, de figure oblongue, » dit-il, eſt ſituée ſur un golfe. » Elle eſt enfermée d'un mur » qui a du côté de la terre deux » mille deux cens pas, & douze » cens du côté de la mer, où

(*a*) Pauſ. pag. 217, 218.
(*b*) Lucian. T. I. pag. 968.
(*c*) Ovid. Metam. L. XI. c. 16.
(*d*) Thucyd. p. 345.
(*e*) Strab. p. 179, 252, 582, 632, 633, 647, 663. Pauſ. p. 144, 402, 405, 623. Vellei. Paterc. L. I. c. 4. Thucyd. p. 11. Plin. T. I. p. 142, 280. Herod. L. I. c. 80, 142, 163. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. V. c. 34. L. XXXVI. c. 45. L. XXXVII. c. 9, 11, 31, 32. L. XXXVIII. c. 39. Lucan. L. III. v. 583. Juſt. L. XXXVII. c. 1. L. XLIII. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 198, 199. Hiſt. Rom. T. V. p. 190. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. V. p. 71.

» ſes deux extrêmités ſe rapro-
» chent & ſe rétreciſſent. De-
» là s'avance mille pas dans la
» mer une pointe que les ha-
» bitans appellent Lampter,
» du mot Grec λαμπτὴρ, qui
» ſignifie Phare. Cette pointe
» coupe le golfe en deux, &
» forme deux ports à l'endroit
» où elle tient au continent.
» Celui qui eſt à l'orient, eſt
» appellé Nauſtathme à cauſe
» de ſa grandeur capable de
» contenir un grand nombre de
» vaiſſeaux. L'autre eſt auprès
» du Lampter même. »

On prétend, lit-on dans Hérodote, que les Phocéens, qui ne ſe ſervoient que de vaiſſeaux à rames, ont été les premiers des Grecs qui ont fait de longues navigations, & qu'ils ont les premiers tracé le chemin de la Tyrrhénie, de l'Eſpagne & de Tarteſſe. A peine furent-ils arrivés à Tarteſſe, qu'ils ſe concilierent les bonnes graces du roi nommé Arganthonius, qui avoit déjà régné quatre-vingts ans ſur les Tarteſſiens, & qui en vécut cent vingt. Ils ſe rendirent ſi agréables à ce Prince, qu'il voulut d'abord qu'ayant quitté l'Ionie ils habitaſſent par-tout où ils voudroient dans ſon Royaume. Puis, quand il vit qu'il ne pouvoit leur perſuader de demeurer, il leur donna de l'argent en abondance pour faire bâtir une ville & l'environner de murailles.

Harpagus, un des Généraux d'Aſtyage, ayant mené ſes troupes du côté de Phocée, mit le ſiege devant cette ville; mais, avant que de commencer l'attaque, il fit ſçavoir aux Phocéens, qu'il ſe tiendroit ſatisfait s'ils vouloient ſeulement abattre une partie de leurs remparts où il pût faire un logement. Les Phocéens, qui avoient la ſervitude en horreur, lui répondirent qu'ils demandoient un jour pour conſulter ſur ce ſujet, & que pendant qu'ils conſulteroient, ils ſouhaitoient qu'Harpagus fît éloigner ſon armée de la ville. Quoiqu'Harpagus ſçût bien leur deſſein, il leur donna néanmoins le tems qu'ils demandoient pour délibérer. Mais, auſſi-tôt qu'il eut fait éloigner ſon armée, les Phocéens équiperent leurs vaiſſeaux, y mirent leurs femmes, leurs enfans, tous leurs meubles, & outre cela toutes les ſtatues des temples & tous les préſens qu'on y avoit faits, excepté les peintures & ce qui reſtoit de fer ou de pierre; après quoi, s'étant embarqués, ils firent voile vers Chio. Cependant, les Perſes entrerent dans Phocée qu'ils trouverent toute déſerte. Mais, quand les Phocéens furent arrivés à Chio, & qu'ils virent que les habitans ne leur vouloient pas vendre les iſles Œnuſſes, parce qu'ils craignoient qu'on n'y tranſportât le commerce, & que leur iſle n'en fût privée, ils prirent la route de l'iſle de Cyrne; car, il y avoit déjà vingt ans, que ſuivant la réponſe de l'O-

racle, ils y avoient bâti une ville qui fut appellée Alalie; & durant ce tems-là Arganthonius mourut. Au reſte, les Phocéens, voulant paſſer à Cyrne, retournerent auparavant à Phocée, & taillerent en pieces la garniſon des Perſes, qu'Harpagus y avoit laiſſée pour la garde de la ville. Après avoir exécuté cette entrepriſe, ils firent de grandes imprécations contre tous ceux de leur flotte qui voudroient demeurer dans cette ville; ils jetterent dans la mer une groſſe maſſe de fer, & s'obligerent par ſerment de ne jamais revenir à Phocée, que ce fer ne revînt au-deſſus de l'eau. Mais, comme ils étoient déjà ſur mer, la plus grande partie eut du regret & de la douleur d'avoir abandonné leur ville & leur patrie. C'eſt pourquoi, quelques-uns, ſans ſe ſoucier de leur ſerment, retournerent à Phocée; & les autres plus fermes & plus réſolus, voulurent tenir leur parole, partirent des Œnuſſes & s'en-allerent droit à Cyrne. Ils y vécurent dans une eſpece de communauté avec les habitans qu'ils y trouverent, & y bâtirent pluſieurs temples. Mais, quand on vit qu'ils pilloient leurs voiſins, & qu'ils faiſoient de tous côtés des actes d'hoſtilité, les Tyrrhenes & les Carthaginois réſolurent d'un commun conſentement de leur faire la guerre, & marcherent enſemble contre eux avec ſoixante voiles. Les Phocéens de leur coté équiperent autant de vaiſſeaux, & allerent au-devant de leurs ennemis ſur la mer de Sardaigne, où la bataille fut donnée. Les Phocéens en ſortirent victorieux, mais leur victoire leur fut funeſte, car ils y perdirent quarante vaiſſeaux, & les vingt qui leur reſterent, furent briſés & rendus entierement inutiles. Quand ils furent de retour dans Alalie, & qu'ils eurent pris leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils purent mettre dans leurs vaiſſeaux, ils partirent de Cyrne & prirent la route de Rhege. Tous ceux qui étoient dans les vaiſſeaux qu'ils perdirent, & qui tomberent entre les mains des Tyrrhenes & des Carthaginois, ayant été menés à terre, furent miſérablement aſſommés à coups de pierre.

Il y a apparence que ce fut vers ce même tems que les Phocéens vinrent s'établir à Marſeille.

L'an 190 avant Jeſus-Chriſt, il s'éleva une ſédition à Phocée, par les intrigues de ceux qui vouloient engager les habitans dans le parti d'Antiochus. Les quartiers d'hiver de la flotte Romaine leur étoient à charge, auſſi-bien que le tribut qu'ils étoient obligés de payer, & les cinq cens robes & autant de tuniques qu'ils devoient fournir; ſans parler de la diſette des bleds, qui étoit ſi grande que la flotte & la garniſon furent même obligées de ſe retirer; ce qui donna aux partiſans du Roi une li-

berté entiere de ſoulever la ville en ſa faveur, par les harangues qu'ils faiſoient contre les Romains dans toutes les aſſemblées. Il eſt vrai que le Sénat & les Grands tenoient autant qu'ils pouvoient pour eux; mais, les auteurs de la révolte avoient plus de crédit ſur l'eſprit de la multitude; de ſorte que la place fut livrée à Antiochus. Mais, peu de tems après, la flotte Romaine s'empara des deux ports de Phocée. Cependant, avant que les ſoldats commençaſſent à battre les murailles ou à les eſcalader, le préteur L. Émilius Régillus envoya ſonder les Magiſtrats & les principaux de la ville; & voyant qu'ils refuſoient d'écouter ceux qui venoient de ſa part, il fit avancer ſes machines par deux endroits en même tems. Dans l'un, il y avoit peu de maiſons; il étoit rempli preſque tout entier de temples conſacrés aux Dieux. Ce fut par-là qu'il fit d'abord battre les murs & les tours à coups de bélier; & le peuple étant accouru en foule pour les défendre, il fit auſſi attaquer l'autre partie. Malgré les efforts que firent les ſoldats, les uns pour entrer dans la ville par les breches, les autres pour monter avec le ſecours de leurs échelles, les aſſiégés combattirent avec tant d'acharnement, qu'il fut aiſé de juger qu'ils comptoient beaucoup plus ſur leur valeur & ſur leurs armes, que ſur la bonté de leurs murailles. L. Émilius Régillus, voyant le péril que couroient les ſoldats, fit ſonner la retraite, pour ne les point expoſer à la furie de ces déſeſpérés. Ils ne ſe tinrent pas même en repos après que le combat eut ceſſé; mais, ils travaillerent tous avec un égal empreſſement à relever les murailles que le bélier avoit abattues, ou à en conſtruire de nouvelles derriere les breches.

Pendant qu'ils étoient occupés à ces travaux, Q. Antonius alla encore les trouver de la part du Préteur, pour leur reprocher leur obſtination, & leur faire entendre que les Romains craignoient plus qu'eux-mêmes que le combat ne ſe terminât par la deſtruction entiere de leur ville; que s'ils vouloient modérer la fureur à laquelle ils ſe laiſſoient tranſporter, il les recevroit ſous la protection du peuple Romain aux mêmes conditions qu'ils s'étoient déjà rendus à C. Livius. Après avoir entendu ces propoſitions, ils demanderent cinq jours pour en délibérer. Pendant cet intervalle, ils envoyerent prier Antiochus de les ſecourir; & ce Prince ayant déclaré à leurs Ambaſſadeurs qu'il n'étoit pas en état de rien faire pour eux, ils ouvrirent leurs portes au Préteur, ſur la parole qu'il leur donna, qu'on ne les traiteroit point en ennemis. Les ſoldats entrerent auſſi-tôt dans la ville enſeignes déployées; & quoique le Pré-

teur leur eût déclaré qu'il vouloit qu'on épargnât les habitans, puiſqu'ils s'étoient rendus ſur ſa parole, ils s'écrierent de toutes parts, que c'étoit une choſe indigne, que les Phocéens toujours infideles dans l'obſervation des traités, toujours cruels & furieux dans la guerre, ſe jouaſſent impunément des Romains. Ces mots furent comme un ſignal que le Préteur leur eût donné, auquel ils ſe diſperſerent dans la ville pour la piller. L. Émilius Régillus ſe mit d'abord en devoir de les retenir, en leur remontrant que c'étoient les villes priſes d'aſſaut, & non celles qui ſe rendoient, qu'on avoit coutume de piller; ce qui dépendoit même des ordres ou de la permiſſion du Général, & non du caprice & de la cupidité des ſoldats. Mais, comme la colere & l'avarice l'emportoient ſur la diſcipline & l'autorité, il envoya ſes hérauts par la ville ordonner de ſa part à toutes les Perſonnes libres, de venir ſe ranger autour de lui dans la place publique, pour éviter les injures des ſoldats. Ce Général leur tint parole en tout ce qu'il put, car il leur rendit leur ville, leurs campagnes & leurs loix; & comme l'hiver approchoit, il aſſigna à ſa flotte les ports de Phocée, pour y ſéjourner pendant la rigueur de cette ſaiſon.

Dans la ſuite, [vers l'an 129 avant Jeſus-Chriſt] le Sénat ordonna qu'on détruiſît Phocée, en punition de ce qu'elle s'étoit déclarée contre les Romains en pluſieurs circonſtances. Les habitans de Marſeille, touchés du danger de leurs fondateurs, comme s'il ſe fût agi de leur propre ville, députerent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du Sénat & du peuple. Quelque juſte que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuſer ſa grace aux vives ſollicitations d'un peuple pour lequel ils avoient une extrême conſidération, & qui s'en rendoit encore plus digne par la tendre reconnoiſſance qu'il témoignoit pour ſes peres & ſes fondateurs.

Selon Spon, il y a aujourd'hui deux villes de Phocée voiſines l'une de l'autre. Elles portent l'une le nom de Foglia Vecchia, l'autre celui de Foglia Nova. La vieille, ou Foglia Vecchia, eſt la fameuſe ville de Phocée qui n'eſt préſentement qu'un miſérable village. Elle tiroit apparemment ſon nom du mot Phocas, qui ſignifie un veau marin, parce qu'il ſe pêche près de-là quantité de ce poiſſon, & même dans tout le golfe de Smyrne. Un médaillon de l'empereur Philippe ſemble le confirmer par ſon revers; où il y a un chien qui eſt aux priſes avec un de ces phocas, & le mot ΦΩ-ΚΑΙΕΩΝ à l'entour, qui veut dire que c'eſt une médaille des Phocéens. Peut-être que le chien eſt pour annoncer que la

puiſſance des Phocéens ſur terre étoit égale à leurs forces maritimes, ou bien pour exprimer leur fidélité à l'Empereur ; le poiſſon ſemble déſigner leur ville. Spon ne paroît pas lui même fort attaché à ces conjectures ; & il laiſſe la liberté d'en juger. *Phocæenſes* étoit le nom des habitans, & *Phocaïcus* étoit le poſſeſſif, comme on le voit dans ce vers de Lucain :

Phocaïcis Romana ratis vallata carinis.

Phocaïcis eſt là pour *Maſſilienſibus*, parce que la ville de Marſeille eſt une colonie des Phocéens. A la vérité Lucain ſe ſert auſſi ailleurs du nom *Phocicus*, qui n'appartient qu'aux habitans de la Phocide, dans la Grece ; mais, Saumaiſe en a repris ce Poëte dans ſes remarques ſur Solin.

PHOCÉENS, *Phocæenſes*, Φωκαίεις, nom des habitans de la ville de Phocée. *Voyez* Phocée.

PHOCÉENS, *Phocenſes*, Φωκεῖς, nom des habitans de la Phocide. *Voyez* Phocide.

PHOCÉRETH, *Phocereth*, Φακαρὲθ, (*a*) de la race des Sacrificateurs, étoit né de Sabaïm fils d'Amon. Ses enfans revinrent de la captivité de Babylone en Judée.

PHOCIDE, *Phocis*, Φωκὶς, (*b*) province de la Grece, qui étoit ſituée entre la Béotie, la Locride & le golfe de Corinthe. Elle eut anciennement des bornes plus étendues ; car, ſelon Strabon, elle s'étendoit d'une mer à l'autre, c'eſt-à-dire, depuis le golfe de Corinthe juſqu'à l'Euripe, ou cette mer qui ſéparoit l'iſle d'Eubée du continent. Denys le Périégete aſſure que la Phocide s'étendit autrefois juſqu'aux Thermopyles. Mais, les Phocéens perdirent de bonne-heure une partie de leur païs, & furent reſſerrés dans des bornes plus étroites.

I. Dès les tems les plus reculés, la partie de la Phocide qui avoiſinoit Delphes & Tithorée, avoit pris ſon nom de Phocus fils d'Ornytion natif de Corinthe. Mais, quelque tems après, les Eginetes ſous la conduite d'un autre Phocus, fils d'Éacus, ayant débarqué en ces lieux & s'y étant établis, du nom de ce dernier Phocus on s'accoutuma inſenſiblement à appeller Phocide tout le païs qui étoit compris ſous ce nom, du tems de Pauſanias. Les peuples qui l'habitoient alors, du côté qu'ils regardoient le Péloponneſe, & du côté de la Béotie, s'étendoient juſqu'à la mer ; du pre-

(*a*) Eſdr. L. II. c. 7. v. 59.

(*b*) Strab. p. 332, 336, 390, 416. *& ſeq.* Pauſ. pag. 92. 609. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 15. Plin. Tom. I. p. 198. Pompon. Mel. p. 110. Diod. Sicul. p. 283, 285, 439, 487, 522. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXXII. c. 18. Herod. L. VIII. c. 27. *& ſeq.* Juſt. L. VIII. c. 1. *& ſeq.* L. XI. c. 3. Plut. T. I. p. 854. Thucyd. p. 69, 70. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 4. T. III. p. 473. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. Tom. IX. p. 97. *& ſuiv.* T. XII. p. 177. *& ſuiv.*

mier côté par Cirrha qui étoit le port & l'arſenal de Delphes, & de l'autre par la ville d'Anticyre. Car, du côté du golfe Maliaque, les Locriens Hypocnémidiens étoient entre eux & la mer; & au-delà d'Élatée étoient les Scarphes, comme au de-là d'Hyampolis il y avoit les Abantes qui habitoient Opunte, & Cynos l'arſenal des Opuntiens.

II. Diſons un mot de ce que les Phocéens ont fait de mémorable, lorſqu'ils ont agi de concert & du commun conſentement de tout l'État. Premierement, ils allerent au ſiege de Troie. En ſecond lieu, avant l'irruption des Perſes en Grece, ils eurent la guerre avec les Theſſaliens & y acquirent beaucoup de gloire. Car, ayant appris que les Theſſaliens prenoient le chemin d'Hyampolis pour entrer dans la Phocide, ils ſe porterent de ce côté-là, & joncherent la campagne de pots de terre qu'ils couvrirent ſi bien, qu'il n'étoit pas poſſible de s'en appercevoir. La cavalerie Theſſalienne, marchant avec confiance & à toutes brides, tomba dans ces pieges, s'y embarraſſa & fut taillée en pieces. Mais, ce mauvais ſuccès ne rebuta pas les Theſſaliens. Au contraire, animés du déſir de ſe venger, ils firent des levées dans toutes leurs villes, & eurent bientôt mis ſur pied une armée plus nombreuſe que la premiere. Les Phocéens furent fort allarmés de ces préparatifs; ils craignoient ſur-tout la cavalerie Theſſalienne, plus redoutable encore par ſa réputation & par ſon adreſſe que par le nombre. Dans le péril dont ils ſe voyoient menacés, ils envoyerent conſulter l'Oracle de Delphes, qui répondit en ces termes: *Un mortel & un Dieu vont ſe livrer de ſanglans combats, tous les deux remporteront la victoire, mais le mortel aura l'avantage.*

Sur cette réponſe, les Phocéens donnent à Gélon trois cens hommes d'élite avec ordre de partir la nuit, & d'aller obſerver les mouvemens des Theſſaliens, mais ſur-tout d'éviter le combat & de revenir au camp par des ſentiers détournés. Gélon s'étant mis en chemin eut le malheur de tomber entre les mains des ennemis: lui & ſes trois cens hommes périrent ou foulés aux pieds des chevaux, ou impitoyablement maſſacrés. La nouvelle en étant venue au camp des Phocéens, ils en furent ſi conſternés, que ſe croyant perdus, ils n'écouterent plus que leur déſeſpoir. Réſolus de vaincre ou de périr, tous juſqu'au dernier ils mettent en un même lieu leurs femmes & leurs enfans, leur bagage, les ſtatues de leurs Dieux, avec tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent, de meubles & d'effets les plus précieux. Ils élevent auprès un grand bûcher, ils en donnent la garde à trente hommes des plus déterminés, leur diſent qu'ils vont tenter le hazard

d'une bataille, & leur enjoignent, s'ils apprenoient que la bataille fût perdue, d'égorger à l'inſtant leurs femmes & leurs enfans, de mettre le feu au bûcher, de brûler tout ce qui étoit commis à leur fidélité, & enſuite de s'entretuer les uns les autres, ou de chercher une mort glorieuſe en ſe jettant au milieu des eſcadrons ennemis. Voilà juſqu'où alla leur fureur. Depuis ce tems-là, le déſeſpoir des Phocéens étoit paſſé en proverbe chez les Grecs pour ſignifier toute réſolution extrême & violente.

Les Phocéens, après avoir ainſi pris leur parti, marcherent droit aux ennemis. Ils avoient pour chef Rhœus de la ville d'Ambryſſe qui commandoit l'infanterie, & Daïphane d'Hyampolis qui commandoit la cavalerie. Tellias Éléen étoit extrêmement conſidéré de ces Généraux, il faiſoit la fonction de devin dans l'armée, & c'étoit ſur-tout en lui que les Phocéens mettoient leurs eſpérances. Au moment de la mêlée, ils ſe repréſenterent ce qu'ils avoient ordonné de leurs femmes & de leurs enfans, chacun fit réflexion que le ſalut de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, & le ſort de l'État dépendoient du ſuccès de la bataille. Animés par cette penſée, ils firent des prodiges de valeur & ſe battirent en déſeſpérés. Enfin, le Ciel ſecondant leur courage, ils remporterent la plus belle victoire dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire de ce tems-là. Ce fut pour lors que le ſens de l'Oracle devint manifeſte à tous les Grecs ; car, comme les Généraux des deux armées donnoient le mot ſelon la coutume, il ſe trouva que les Theſſaliens avoient pour mot Minerve Itonia, & que les Phocéens avoient Phocus. Ainſi, un mortel & un Dieu, ou plutôt une Déeſſe, avoient combattu l'un contre l'autre. Les Phocéens envoyerent pour préſens à Delphes une ſtatue d'Apollon, une autre de leur devin Tellias, avec les ſtatues de leurs Généraux & des Héros de leur nation. C'étoit Ariſtomédon d'Argos qui les avoit faites.

Ces peuples ne ſe conduiſirent pas moins ſagement dans une autre occaſion. Car, ayant ſçu que les Theſſaliens ſe préparoient à entrer ſur leurs terres, ils détacherent cinq cens hommes choiſis, qui, profitant de la pleine lune, attaquerent de nuit les ennemis, après s'être barbouillés de plâtre & en avoir blanchi leurs armes. Les Theſſaliens crurent voir des ſpectres & furent ſi effrayés que cette poignée de gens les défit entierement. On attribue encore ce ſtratagême à Tellias.

On dit que lorſque l'armée des Perſes paſſa en Europe, les Phocéens furent contraints de prendre le parti de Xerxès, mais ils le quitterent d'eux-mêmes, & ils payerent de leurs perſonnes avec les autres Grecs à la fameuſe journée de Platées.

Dans la ſuite, ils furent con-

damnés à une groſſe amende par les Amphictyons, pour avoir fait labourer à leur profit la plus grande partie d'un territoire qui étoit conſacré au Dieu de Delphes. Comme ils avoient peine à ſe ſoumettre à cet arrêt, & que les eſprits étoient déjà fort irrités, Philomélus les aigrit encore. Ayant aſſemblé le peuple, il lui repréſenta que l'amende impoſée par les Amphictyons étoit ſi forte, qu'en vain s'efforceroit-on de la payer; qu'il n'y avoit pas de juſtice à exiger une ſomme ſi exhorbitante, & que s'il en étoit cru, on feroit bien mieux de ſonger à ſecouer le joug, & à aller piller le temple de Delphes. Il n'oublia rien pour faire goûter cette réſolution, & il dit entr'autres choſes qu'ayant toujours été amis des Athéniens & des Lacédémoniens, ils n'avoient rien à craindre de leur part, & que s'ils étoient traverſés par les Thébains ou par quelques autres, ils auroient aiſément l'avantage ſur eux, tant par leurs propres forces, que par les richeſſes qu'ils trouveroient à Delphes. Ce diſcours ne déplut pas aux Phocéens, ſoit que Dieu, dit Pauſanias, les eût frappés d'aveuglement, ſoit qu'ils fuſſent naturellement d'humeur à préférer l'intérêt & le gain à la Religion. En un mot, ils réſolurent de prendre la ville de Delphes & la prirent en effet ſous l'Archontat d'Héraclide à Delphes même, & ſous celui d'Agathocle à Athenes, la quatrieme année de la CV^e. Olympiade, en laquelle Prorus de Cyrene remporta le prix du Stade. S'étant rendus maîtres du dépôt ſacré que l'on gardoit dans le temple, ils ne tarderent pas à ſoudoyer de bonnes troupes qu'ils tirerent de toutes les parties de la Grece. Mais auſſi-tôt, les Thébains leur déclarerent la guerre, & ne manquerent pas une ſi belle occaſion de leur témoigner le reſſentiment qu'ils avoient depuis long-tems contre eux.

Cette guerre dura dix ans entiers, pendant leſquels tantôt les Phocéens, aidés de troupes étrangeres, eurent l'avantage, & tantôt les Thébains. Enfin, dans un grand combat qui ſe donna auprès de Néone, les Phocéens furent mis en déroute. Philomélus, contraint de prendre la fuite, ſe précipita du haut d'un rocher & ſe tua. Les Amphictyons condamnerent au même genre de mort tous ceux qui l'avoient ſuivi. Après Philomélus, Onomarque eut le commandement de l'armée. Ce fut en ce tems-là que Philippe de Macédoine, qui avoit fait alliance avec les Thébains, s'étant mis à leur tête, remporta une victoire ſur les Phocéens. Onomarque ſe retira du côté de la mer, mais il y fut jetté par ſes propres ſoldats, qui imputoient leur défaite à ſa lâcheté & à ſon peu d'expérience dans le métier de la guerre. Ainſi [c'eſt la remarque de Pauſanias] périt cet impie

par

par un effet de la colere du Ciel. Son frere Phayllus fut fait Général en ſa place. Mais, à peine eut-il pris le commandement des troupes, qu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduiſit au tombeau. Après ſa mort, les Phocéens élurent pour Général ſon fils Phalécus; mais, il fut bientôt révoqué pour s'être approprié les deniers du dépôt ſacré. Enſuite, s'étant embarqué avec tous ceux qui voulurent le ſuivre, Phocéens & autres, il paſſa en Crete, & parce que Cidonie lui refuſa l'argent qu'il en exigeoit, il mit le ſiege devant cette ville; mais, il y perdit une bonne partie de ſes troupes, & il y périt lui-même.

Dix ans après que le temple de Delphes eut été pillé, Philippe termina enfin cette guerre, que l'on nomma depuis la guerre Sacrée, ou la guerre Phocique. Théophile étoit pour lors archonte à Athenes, & ce fut la premiere année de la CVIII^e. Olympiade, remarquable par la victoire de Polyclès de Cyrene, qui remporta le prix du Stade. Les villes de la Phocide, qui ſe reſſentirent le plus des malheurs de la guerre, furent Lilée, Hyampolis, Anticyre, Parapotamie, Panopée & Daulis. Ces villes, connues de tout tems, & même célebres par les Poëſies d'Homere, furent non-ſeulement priſes, mais raſées & entierement détruites. D'autres, qui avoient déjà été brûlées par les troupes de Xerxès, & que cette calamité avoit fait connoître dans toute la Grece, eurent auſſi le même ſort que les premieres. On les nommoit Éroque, Charadra, Amphiclée, Néone, Téthronium, & Drymée. Car, à la réſerve d'Élatée, toutes les autres, comme Trachys, Médéon, Échédamie, Ambryſe, Phlygonium & Sterrhis, n'étoient nullement connues avant la guerre Phocique. Toutes les villes, que nous venons de nommer, détruites de fond en comble, n'eurent tout au plus que la figure de villages. Il n'y eut qu'Aba qui ne fut point enveloppée dans cette ruine; auſſi, les habitans n'avoient-ils eu aucune part à la ſacrilege entrepriſe des Phocéens, & non-ſeulement ils n'avoient pas pillé le temple de Delphes, mais ils s'étoient abſtenus de prendre parti durant la guerre Sacrée.

Après la guerre, on interdit aux Phocéens l'entrée du temple de Delphes. Ils ne furent plus reçus à envoyer des députés aux États Généraux de la Grece, & le droit de ſuffrage qu'ils y avoient, fut transféré aux Macédoniens par les Amphictyons. Mais, quelque tems après, les Phocéens rebâtirent leurs villes, & quitterent la campagne pour les aller habiter, excepté quelques unes qui furent négligées à cauſe de leur ancienne foibleſſe, & parce que l'argent manquoit. Ce furent les Athéniens & les Thébains eux-mêmes qui conſeillerent ce

rétabliſſement avant la malheureuſe bataille de Chéronée, qui épuiſa toutes les forces de la Grece. Les Phocéens firent leur devoir à cette bataille; ils combattirent enſuite auprès de Lamia & à Cranon contre Antipater roi de Macédoine. Mais, ils ſe diſtinguerent ſur-tout à pourſuivre les Gaulois, lorſqu'ils vinrent ſaccager Delphes, & ils n'oublierent rien en cette occaſion pour appaiſer la colere du Dieu, & pour expier leur ancien crime. Voilà ce que les Phocéens, en divers tems, ont fait de plus mémorable.

Le conſul T. Quintius Flamininus, étant entré dans la Phocide, l'an 198 avant J. C. y prit du premier aſſaut Phanotée, ou plutôt Panopée. Antycire ne l'arrêta pas long-tems. Il reçut enſuite à compoſition Ambryſe & Hyampolis. Pour Daulis, comme elle étoit ſituée ſur une hauteur, il ne pouvoit la prendre ni par eſcalade, ni par les ouvrages qu'il avoit fait faire. Mais, à force de lancer des traits contre ceux qui la défendoient, il les attira hors de la place; de façon que les deux partis, accoutumés peu-à-peu à s'attaquer & à s'éviter réciproquement l'un l'autre, en vinrent juſqu'à un tel point de négligence & de ſécurité, qu'à la fin les Romains ayant pourſuivi les aſſiégés juſqu'à leurs portes, entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. La ſeule terreur de leurs armes leur ſoumit encore ſix autres châteaux peu conſidérables de la Phocide. Mais, ceux d'Élatée leur fermerent leurs portes, réſolus de ne les point ouvrir ni au Conſul, ni à ſon armée, à moins qu'ils n'y fuſſent forcés.

La Phocide fait aujourd'hui partie de la Livadie, province de la Turquie d'Europe.

PHOCIE, *Phocia*, Φωκὶη, (a) nom qu'Hérodote attribue dans un endroit à la ville de Phocée. *Voyez* Phocée.

PHOCION, *Phocion*, (b) Φωκίων, célebre capitaine Athénien, n'étoit pas d'une naiſſance abſolument obſcure, ni de bas lieu. Car, ſi, comme un Auteur l'a prétendu, il eût été fils d'un faiſeur de pilons à mortier, Glaucippus, dans le traité qu'il avoit fait contre lui, où il avoit raſſemblé toutes les injures qu'il avoit pu, n'auroit jamais oublié de lui reprocher la baſſeſſe de ſon extraction, & lui-même il n'auroit point eu une éducation ſi honnête & ſi ſage. Car, étant fort jeune, il fut diſciple de Platon, & enſuite de Xénocrate.

Quand il fut devenu grand,

(a) Herod. L. I. c. 80.

(b) Plut. T. I. pag. 741. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 532, 570, 661. *& ſeq.* Corn. Nep. in Phocion. c. 1. *& ſeq.* Lucian. T. II. p. 184. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 502. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 27. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 276, 277. Tom. VIII. p. 160. *& ſuiv.* Tom. X. p. 182, 183.

il ſuivit à la guerre Chabrias, & apprit de lui beaucoup de choſes concernant ce métier. Mais, il y eut des circonſtances où il fut très-utile à Chabrias. Car, comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage, il échauffoit la lenteur de Chabrias, & ralentiſſoit ſa trop grande impétuoſité; de ſorte que ce Général, qui étoit naturellement doux & plein de généroſité & de bonté, l'en aimoit & eſtimoit, l'avançoit aux premieres charges, lui confioit des commandemens importans, & le faiſoit connoître aux Grecs, en ſe ſervant de lui dans les affaires les plus hazardeuſes & de la plus grande conſéquence. Sur-tout à la bataille navale de l'iſle de Naxos, il lui fit acquérir beaucoup de réputation & d'honneur; car, il lui donna le commandement de ſon aile gauche, où les ennemis firent leurs plus grands efforts, & qui décida très-promptement de la victoire. Ce ſuccès cauſa beaucoup de joie à la ville d'Athenes, qui dès-lors commença à faire un cas particulier de Phocion, comme d'un Capitaine capable de la bien ſervir.

Quelque tems après, Chabrias envoyant Phocion pour recevoir les contributions que les iſles devoient fournir, & voulant lui donner vingt vaiſſeaux pour faire cette recette, Phocion lui dit que, s'il l'envoyoit contre des ennemis, vingt vaiſſeaux ne ſuffiſoient pas; & que s'il l'envoyoit vers des alliés, il en avoit aſſez d'un. En effet, il s'embarqua ſur ſa ſeule galere; & après avoir parlé aux villes, & s'être abouché avec les principaux Officiers & les Commandans, & avoir traité avec eux ſimplement & bonnement, il s'en retourna avec beaucoup de galeres que les alliés envoyoient pour porter tout l'argent qu'ils devoient. Phocion ne continua pas ſeulement d'honorer Chabrias, & de lui faire la cour pendant ſa vie, mais encore après ſa mort il eut un très-grand ſoin de tous ceux qui lui appartenoient, & n'oublia rien pour rendre honnête homme ſon fils Ctéſippe.

Voyant que ceux qui ſe mêloient alors du Gouvernement, avoient partagé entr'eux comme au ſort les charges de la guerre & celles de la ville, & que les uns, comme Eubulus, Ariſtophon, Démoſthene, Lycurgue & Hypéride, ne faiſoient que haranguer le peuple & propoſer tous les décrets; & que les autres, comme Diopithe, Meneſthée, Léoſthene & Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre; il aima mieux imiter la maniere de gouverner de Périclès, d'Ariſtide & de Solon, comme plus parfaite, étant compoſée de l'une & de l'autre, de la civile & de la militaire. Car, chacun de ces trois hommes-là étoit tout enſemble, comme dit

Archiloque, & bon ſerviteur de Mars, & grand courtiſan des aimables Muſes. Il voyoit même que la Déeſſe, patrone d'Athenes, étoit & s'appelloit effectivement Polémique & Politique, c'eſt-à-dire, propre à conduire des armées & à gouverner des villes.

S'étant donc formé ſur ce modele dans toute ſa maniere de gouverner, il eut toujours en vue le repos & la paix comme le but de tout gouvernement ſage. Cependant, il fit plus d'expéditions tout ſeul, non-ſeulement qu'aucun Capitaine de ſon tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui; non qu'il demandât ni qu'il briguât les charges; mais c'eſt qu'il ne les fuyoit point & ne les refuſoit point, quand ſa ville l'y appelloit. Car, c'eſt une choſe conſtante & avouée de tout le monde, qu'il fut élu quarante-cinq fois Capitaine général, & qu'il ne ſe trouva pas une ſeule fois aux élections, mais qu'il fut nommé toujours abſent, ſes citoyens l'ayant toujours mandé pour le charger de la conduite de leurs armées. Les têtes peu ſenſées ne pouvoient aſſez s'étonner de cette conduite du peuple d'en uſer ainſi pour Phocion, qui le plus ſouvent s'oppoſoit à ſes volontés, & qui jamais ne faiſoit & ne diſoit rien pour lui plaire. Auſſi, un jour qu'on lut en pleine aſſemblée du peuple un Oracle de Delphes, qui portoit que tous les Athéniens étant d'accord; il y en avoit un ſeul qui n'étoit pas de l'avis des autres, Phocion ſe leva & dit qu'on s'épargnât la peine de chercher; que c'étoit lui dont parloit l'Oracle, car il étoit le ſeul à qui tout ce qu'on faiſoit déplaiſoit au dernier point. Une autre fois, ayant dit ſon avis devant le peuple, il fut applaudi & ſuivi de tout le monde. Étonné de cette approbation, il ſe tourna vers ſes amis & leur dit: *Ne m'eſt-il point échappé quelque ſottiſe, ſans que je m'en ſois apperçu?*

Quand les Athéniens envoyoient des flottes ſur mer, ſi c'étoit un autre que Phocion qui les commandât, toutes les villes maritimes de leurs alliés & les inſulaires, regardant ces flottes comme ennemies, fortifioient leurs murailles, combloient leurs ports, & retiroient de la campagne dans les villes, leurs troupeaux, leurs eſclaves, leurs femmes, leurs enfans, tous leurs meubles & tous leurs effets. Mais, quand c'étoit Phocion qui les commandoit, tous ces peuples ſortoient au-devant de lui couronnés de chapeaux de fleurs & pleins de joie, & le menoient eux-mêmes dans leurs ports.

Philippe, cherchant à ſe gliſſer dans l'Eubée pour s'en ſaiſir par ſurpriſe, y faiſoit paſſer des troupes de la Macédoine, & attiroit les villes dans ſon parti par le moyen des Tyrans

qui les gouvernoient, & qui vouloient ſe fortifier de ſa protection. Sur cela, Plutarque d'Érétrie appella les Athéniens & les conjura de venir délivrer cette iſle qui étoit déjà occupée par les Macédoniens. Les Athéniens envoyerent d'abord Phocion avec peu de troupes, dans l'eſpérance que tous les peuples de l'iſle ſe joindroient d'abord à lui. Mais, Phocion à ſon arrivée trouva toute l'iſle pleine de traîtres, & il s'apperçut que tout y étoit ruiné & miné par l'argent que Philippe y avoit répandu. Il ſe vit donc d'abord dans un très-grand danger. Il prit le parti de ſe ſaiſir d'une éminence qui étoit ſéparée de la plaine de Tamynes par un ravin fort profond; il s'y fortifia, & retint enſemble tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, exhortant ſes Capitaines à ne pas ſe mettre en peine de tous ces ſoldats mutins, cauſeurs & peu diſciplinés, qui ſe retiroient du camp & qui déſertoient. « Car, diſoit-il, non-ſeulement » par leur peu de diſcipline » ils nous ſeroient ici très-inutiles, mais ils deviendroient » nuiſibles & pernicieux en » détournant & embarraſſant » ceux qui ſont diſpoſés à bien » faire; & quand ils ſeront de » retour à Athenes, comme ils » ſe ſentiront coupables de déſertion, ils crieront moins » contre nous, & ne nous calomnieront pas avec tant d'impudence. »

Quand les ennemis ſe furent approchés, il commanda à ſes troupes de ſe tenir ſous les armes ſans branler, juſqu'à ce qu'il eût fait ſon ſacrifice. Cela dura aſſez de tems, ſoit qu'il eût de la peine à trouver des ſignes heureux, ſoit qu'il voulût par-là engager les ennemis à s'avancer davantage. Plutarque crut d'abord que ce délai venoit de la peur qui l'avoit ſaiſi, & qu'il balançoit à combattre; c'eſt pourquoi, ſans attendre l'ordre, il s'ébranla, & marcha avec les étrangers qu'il avoit à ſa ſolde. Mais, il fut mis en fuite. La plupart des ennemis, croyant avoir tout vaincu, donnerent juſques dans le camp, & travailloient à en abattre la clôture & à s'en rendre maîtres. Dans ce moment, le ſacrifice de Phocion ſe trouvant achevé, les Athéniens tomberent ſur eux & les mirent en fuite, après en avoir tué la plus grande partie dans les retranchemens mêmes qu'ils abattoient. En même tems, Phocion donne ordre à ſon corps de bataille de ſe tenir là ſans bouger, pour attendre & recevoir ceux qui avoient été rompus d'abord à la premiere attaque, & qui s'étoient débandés; & lui, avec l'élite de ſes gens, il alla charger l'ennemi. La mêlée fut fort rude, & les uns & les autres combattirent avec beaucoup de valeur & ſans aucun ménagement pour leur vie. Enfin, la victoire reſta du côté des Athéniens. Après le

combat ; Phocion chaſſa Plutarque d'Érétrie, & s'étant emparé du fort appellé Zarétra, il ne voulut pas permettre qu'on prît les Grecs priſonniers, de peur que les Orateurs d'Athenes ne portaſſent un jour le peuple à exercer contre eux quelque cruauté par un emportement de colere & de vengeance.

Après ce grand ſuccès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les alliés regretterent ſa bonté & ſa juſtice, & que les Athéniens reconnurent ſa grande capacité, ſa valeur & ſon expérience. Car, Moloſſus, qui lui ſuccéda, & qui prit après lui le commandement, fit la guerre de maniere qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. Philippe, qui n'avoit que des vues fort vaſtes, & dont les eſpérances n'embraſſoient rien que de grand, vint dans le païs de l'Helleſpont avec toutes ſes forces, ne doutant point qu'à la faveur de cette conjoncture il ne ſe rendît maître auſſi-tôt de la Cherſonneſe, de Périnthe & de Byzance.

Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoyer du ſecours, les Orateurs les déterminerent, par leurs harangues, à y envoyer Charès pour général. Il s'embarqua donc avec une bonne flotte, & ne fit rien qui répondît à ce grand appareil. Les villes mêmes ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports ; mais, ſuſpect à tout le monde, il étoit forcé de roder le long des côtes, rançonnant les alliés & mépriſé des ennemis. Le peuple, irrité par les Orateurs, étoit dans une grande colere & ſe repentoit d'avoir envoyé du ſecours à Byzance. Phocion ſe levant alors dit qu'il ne falloit point s'indiſpoſer contre les alliés qui ſe défioient, mais contre les Généraux qui donnoient lieu à cette défiance. Car, ce ſont ceux-ci, ajouta-t-il, qui vous rendent odieux & formidables à ceux-mêmes qui ne ſçauroient ſe ſauver que par votre ſecours.

Le peuple, frappé de ce diſcours, changea d'avis ſur le champ, & ordonna qu'il allât lui-même avec de nouvelles forces au ſecours des alliés dans l'Helleſpont. Ce choix contribua plus que toute autre choſe au ſalut de Byzance ; car, la réputation de Phocion étoit fort grande, & Cléon, l'un des premiers de Byzance en vertu & en autorité, & qui avoit lié une amitié particuliere avec lui dans l'Académie, fut ſa caution envers la ville. Les Byzantins ne ſouffrirent donc point qu'il campât dehors comme il le vouloit ; mais, lui ouvrant leurs portes, ils le reçurent dans leur ville, & mêlerent parmi eux les Athéniens, qui, touchés de la confiance qu'on avoit dans leur bonne foi, ſe montrerent très-ſages, très-tempérans, & entierement irréprochables dans leur maniere de vivre, & très-

hardis dans tous les combats. Philippe fut chaſſé de l'Helleſpont, après y avoir beaucoup perdu de ſa réputation ; car, juſques-là, il avoit paſſé pour invincible, & rien n'avoit oſé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaiſſeaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garniſon, & ayant fait des deſcentes en pluſieurs endroits de ſes terres, il courut & pilla tout le plat païs, juſqu'à ce que des troupes s'étant aſſemblées, & étant venues au ſecours, il fut bleſſé & obligé de s'en retourner.

Quelque tems après, ceux de Mégare l'envoyerent prier ſecrétement de venir les ſecourir & prendre poſſeſſion de leur ville. Phocion, qui craignit que les Béotiens, avertis de ce complot, ne le prévinſſent avant qu'il pût y être arrivé, fit tenir dès le matin une aſſemblée de ville où il fit part aux Athéniens de ce que les Mégaréens lui avoient mandé. Les Athéniens ayant ordonné ſur le champ qu'on iroit à leur ſecours, Phocion auſſi-tôt fit ſonner la trompette pour donner le ſignal de prendre les armes & de partir, & ſans autre délai il les mena à Mégare. Les Mégaréens le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie ; il fortifia d'abord le port de Niſée, tira deux bonnes murailles depuis la ville juſqu'à ce port, & joignit par ce moyen la ville à la mer ; de ſorte que ne craignant plus les ennemis du côté de la terre, elle fut entierement à la diſpoſition des Athéniens.

Athenes s'étant donc ouvertement déclarée ennemie de Philippe, & ayant élu, en l'abſence de Phocion, d'autres Capitaines pour les envoyer à cette guerre, Phocion à ſon retour conſeilla d'abord au peuple, puiſque Philippe ne cherchoit qu'à vivre en paix avec eux, d'accepter les propoſitions qu'il offroit ; & comme quelqu'un de ces Orateurs, accoutumés à paſſer leur vie dans le tribunal de l'Héliée, & à ne faire d'autre métier que d'accuſer tantôt l'un, tantôt l'autre, s'oppoſa à ſon avis, & lui dit : « Oſez-vous bien, Phocion, » détourner les Athéniens de » faire la guerre, lorſqu'ils » ont déjà les armes à la main ? » Oui, ſans doute, lui répondit Phocion, je l'oſe, & cela, » quoique je ſçache fort bien » que ſi on fait la guerre je » te commanderai, & que ſi » l'on fait la paix tu me commanderas. » Mais, ſon avis n'étant pas ſuivi, & celui de Démoſthene, qui conſeilloit aux Athéniens d'aller donner la bataille à Philippe le plus loin qu'ils pourroient de l'Attique, l'emportant, & entraînant tout le monde, Phocion lui dit tout haut : « Mon ami, ne cherchons » point où nous donnerons la » bataille, mais comment nous » remporterons la victoire. Car, » voilà le ſeul moyen d'éloigner la guerre de nous ; au

» lieu que si nous sommes bat-
» tus, toutes sortes de maux &
» de dangers seront toujours à
» nos portes. »

Après que les Athéniens eurent perdu la bataille, les plus mutins & les plus turbulens de la ville, & ceux qui ne cherchoient que des nouveautés, traînerent Charideme au Tribunal pour le faire élire Capitaine ; ce qui allarma tous les gens de bien qui eurent recours au Sénat de l'Aréopage, & là au milieu de l'assemblée, par leurs larmes & par leurs prieres ils obtinrent enfin, quoiqu'avec peine, qu'on remît la ville entre les mains de Phocion. Alors, Phocion dit que son sentiment étoit qu'il falloit recevoir les reglemens & les articles pleins d'humanité que proposoit Philippe. Mais, l'orateur Démadès ayant proposé que la ville fût comprise dans la paix générale, & qu'elle entrât dans l'assemblée de la Grece, Phocion s'y opposa, & soutint qu'il n'en falloit rien faire qu'on n'eût sçu auparavant les demandes que Philippe feroit aux Grecs dans cette assemblée. Son avis ne fut pas le plus fort à cause des tems fâcheux ; & bientôt après, voyant les Athéniens fort tristes & dans un cuisant repentir de ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils étoient obligés de fournir des galeres & de la cavalerie à Philippe, il leur dit : « Eh, voilà justement ce » que je craignois, quand je » m'opposois à cet avis. Mais, » puisque vous avez reçu ces » conditions, il faut supporter » votre mal avec patience, & » ne pas vous décourager. » Ressouvenez-vous que vos » ancêtres même, donnant tan- » tôt la loi, tantôt la rece- » vant des autres, & rempliss- » sant fort bien tous les de- » voirs de ces deux différens » états, ont sauvé leur ville & » toute la Grece en même tems. »

La nouvelle de la mort de Philippe étant portée à Athenes, il ne voulut pas souffrir que le peuple fît des sacrifices pour remercier les Dieux de cette bonne nouvelle. « Car, » il n'y a rien, leur dit-il, » qui marque plus de bassesse » de courage, que de se ré- » jouir de la mort d'un ennemi. » D'ailleurs, l'armée qui vous » a défaits à Chéronée, n'est af- » foiblie que d'un seul homme. »

Démosthene s'emportoit & invectivoit un jour extrêmement contre Alexandre qui s'avançoit déjà contre Thebes avec des troupes. Phocion, trouvant cela fort mauvais, lui dit : « Mal- » heureux, pourquoi voulez- » vous piquer & irriter encore » davantage cet homme barbare, » violent & avide de gloire ? » Lorsque vous voyez un si » furieux embrasement s'allu- » mer tout-autour de vous, » voulez-vous aussi y précipi- » ter votre ville ? Pour moi, » je ne souffrirai point que les » Athéniens se perdent, quand » ils le voudroient, & ce » n'est que pour l'empêcher que

» j'ai accepté cette charge de » Capitaine. »

Quelque tems après, Thebes ayant été priſe & raſée, & Alexandre ayant envoyé ſommer les Athéniens de lui remettre entre les mains Démoſthene, Lycurgue, Hypéride & Charideme, toute l'aſſemblée jetta en même tems les yeux ſur Phocion, & l'appella pluſieurs fois par ſon nom pour ſçavoir ce qu'il penſoit. Il ſe leva donc enfin; & faiſant avancer un de ſes amis, celui qui lui étoit le plus cher & auquel il avoit le plus de confiance, nommé Nicoclès, il parla en ces termes: « Les gens qu'Alexandre vous » demande, ont jetté la ville » dans l'état malheureux où » elle ſe trouve. S'il me de- » mandoit cet ami que j'aime » ſi tendrement, [en montrant » Nicoclès] tout innocent qu'il » eſt, je ſerois d'avis qu'on le » livrât; car moi-même, je » regarderois comme un grand » bonheur de mourir pour vous » ſauver la vie. Il eſt vrai, » hommes Athéniens, que j'ai » grande compaſſion de ces » malheureux Thébains qui ſe » ſont retirés dans votre ville; » mais, il ſuffit que les Grecs » pleurent Thebes, ſans qu'ils » pleurent encore Athenes. » C'eſt pourquoi, il vaut mieux » intercéder auprès du vain- » queur, & demander grace » pour l'une & pour l'autre, » que de prendre les armes » pour achever de ſe ruiner. »

On dit qu'Alexandre rejetta le premier décret qui fut fait d'après cette délibération, & qu'il tourna même le dos aux Ambaſſadeurs qui le lui préſenterent. Mais, quant au ſecond qui lui fut porté par Phocion, il le reçut parce qu'il avoit oui dire aux plus âgés de ſa Cour, que ſon pere Philippe faiſoit grand cas de cet homme. C'eſt pourquoi, non-ſeulement il lui donna une audience très-favorable, & reçut ſes prieres, mais il écouta même ſes conſeils; car, Phocion lui obſerva que s'il déſiroit du repos, il falloit qu'il renonçât à la guerre; & que, ſi au contraire il étoit entêté de la gloire, il devoit tourner ſes armes contre les barbares & laiſſer là les Grecs.

Rien ne marque mieux le grand ſens de Phocion & ſa grande habileté dans la politique que cette négociation; car, il profita merveilleuſement du penchant & de l'inclination d'Alexandre, & s'en ſervit avec un art admirable pour éloigner la guerre de ſon païs.

Phocion, ayant donc jetté ainſi adroitement dans ſes diſcours beaucoup de choſes conformes au naturel & aux ſentimens d'Alexandre, le changea tellement & l'adoucit ſi fort, que ce Prince lui dit que les Athéniens devoient avoir l'œil aux affaires, & être attentifs à tout ce qui ſe paſſeroit, parce que s'il venoit à mourir, c'étoit à eux ſeuls qu'il appartenoit de commander. Enfin, il

le goûta ſi bien, qu'il lia avec lui une amitié particuliere. Il la fortifia encore par le lien de l'hoſpitalité, & il lui fit des honneurs qu'il ne faiſoit qu'à un très-petit nombre de ſes plus aſſidus Courtiſans. On ajoute qu'Alexandre, après qu'il eut acquis cette gloire qui le rendit très-grand, & qu'il eut défait Darius, retrancha de toutes les lettres qu'il écrivoit le mot *chairein*, c'eſt-à-dire, *ſalut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion. Il n'y eut que lui & Antipater à qui il écrivoit avec cette ſalutation.

Quant aux préſens qu'il lui fit, tout le monde convient qu'il lui envoya cent talens. Cet argent porté à Athenes, Phocion demanda à ceux qui en étoient chargés, *pour quelle raiſon & dans quelle vue Alexandre le choiſiſſoit lui ſeul parmi un ſi grand nombre d'Athéniens pour lui envoyer une ſi groſſe ſomme ! C'eſt*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge ſeul honnête homme & homme de bien. Cela étant*, repartit Phocion, *qu'il me laiſſe donc paſſer pour tel & être tel.* Ces envoyés ne laiſſerent pas de le ſuivre juſques dans ſa maiſon, où ils virent une ſimplicité qui les ſurprit. Car, ils trouverent ſa femme qui pêtriſſoit, & lui-même en leur préſence alla tirer de l'eau au puits pour ſe laver les pieds. Sur cela, ils le preſſoient encore davantage de recevoir le préſent du Roi, & ſe fâchoient, lui diſant que c'étoit une choſe horrible qu'étant un des principaux amis d'un ſi grand Prince, il vécut ſi pauvrement. Dans ce moment, Phocion vit paſſer un citoyen fort pauvre, couvert d'un vieux manteau ſale & uſé; il leur demanda, *s'ils le jugeoient inférieur à ce bon homme. A Dieu ne plaiſe*, lui répondirent-ils d'abord. *Cependant*, continua Phocion, *ce bon homme vit de beaucoup moins que moi, & il eſt content. En un mot, c'eſt en vain que je poſſéderai tant d'or, ſi je ne m'en ſers point; & ſi je m'en ſers, je me décrierai moi-même, & je décrierai votre maître auprès de mes citoyens.* C'eſt ainſi que cet argent retourna d'Athenes à Alexandre, après avoir fait voir aux Grecs que le moyen d'être plus riche que celui qui faiſoit un préſent ſi conſidérable, c'étoit de n'en avoir que faire & de ſçavoir s'en paſſer.

Alexandre fut très fâché de ce refus, & écrivit encore à Phocion pour lui déclarer qu'il ne prenoit point pour ſes amis ceux qui refuſoient ſes graces. Mais, Phocion n'en fut pas plus porté à les accepter. Il demanda ſeulement la liberté du ſophiſte Échécratide, d'Athénodore d'Imbros & de deux Rhodiens, Démaratus & Sparton, accuſés de quelques crimes, & qui étoient retenus priſonniers à Sardes. Alexandre les fit délivrer ſur le champ. Envoyant enſuite Cratérus en Macédoine, il lui commanda de donner à Phocion à ſon choix une de

ces quatre villes d'Aſie ; Clo ; Gergithe, Mylaſſe, ou Élées, & de l'aſſurer qu'il ſeroit encore plus fâché que la premiere fois s'il la refuſoit. Malgré toutes ſes inſtances, Phocion la refuſa opiniâtrément ; & Alexandre mourut quelque tems après.

On montroit encore du tems de Plutarque, dans le bourg de Mélite, la maiſon de Phocion, qui étoit lambriſſée de plaques de cuivre, mais du reſte fort ſimple & ſans ornement.

Il fut marié deux fois. On ne trouve rien de ſa premiere femme ; on ſçait ſeulement qu'elle étoit ſœur de Céphiſodote, excellent ſculpteur. Mais, la ſeconde fut auſſi célebre à Athenes par ſa ſageſſe, par ſa modeſtie & par ſa ſimplicité, que Phocion par ſa bonté & par ſa juſtice.

Après la mort de Léoſthene qui avoit précipité la ville d'Athenes dans la guerre Lamiaque, ceux qui craignoient que Phocion ne fût élu Général, & ne mît fin à cette guerre, apoſterent un certain homme aſſez obſcur, qui s'étant levé, dit en pleine aſſemblée, qu'il étoit ami particulier de Phocion, & qu'il avoit été ſon camarade d'école ; qu'il leur conſeilloit donc de ménager ce grand homme & de le bien conſerver, parce qu'ils n'en avoient pas un autre comme lui, & pour cet effet d'envoyer Antiphyle à la tête de l'armée. Déjà les Athéniens ſe rendoient à cet avis, lorſque Phocion, s'avançant, dit qu'il n'avoit jamais été à l'école avec cet homme, & qu'il ne l'avoit jamais connu, ni n'avoit été de ſes amis. *Mais*, ajouta-t-il en lui adreſſant la parole, *je commence d'aujourd'hui à te compter pour mon ami & pour mon meilleur ami, car tu as conſeillé tout ce qu'il y avoit pour moi de plus utile.*

Les Athéniens voulant abſolument entreprendre la guerre contre les Béotiens, Phocion s'y oppoſa de tout ſon pouvoir ; & comme ſes amis lui repréſentoient que les Athéniens, irrités de cette oppoſition opiniâtre, le feroient mourir, il leur répondit : *Oui, ils me feront mourir ; mais injuſtement ſi je conſeille ce qui eſt utile, & très-juſtement ſi je prévarique pour les flatter.* Mais, voyant que, malgré tout ce qu'il pouvoit faire & dire, ils ne ſe rebutoient point, & crioient de plus en plus contre lui, il ordonna au Héraut de publier que tous les Athéniens, depuis l'âge de quatorze ans, juſqu'à ſoixante, priſſent du pain pour cinq jours, & qu'ils le ſuiviſſent, ſans autre délai, au ſortir de l'aſſemblée. Voilà d'abord un grand trouble & un grand tumulte qui s'élevent parmi le peuple ; tous les vieillards ſe mettent à crier & à ſe retirer. *Qu'y a-t-il donc là de ſi terrible*, leur cria Phocion, *& moi qui ai quatre-vingts ans, ne ſerai-je pas à votre tête ?* Cette parole les adoucit, les changea & leur fit perdre cette

envie démesurée de faire la guerre. Mais, quelque tems après, toute la côte étant ravagée par le capitaine Micion qui, avec un grand nombre de Macédoniens & d'autres troupes étrangeres, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Rhamnus, & pilloit tout le païs, Phocion y courut & mena contre lui les Athéniens. Là chacun s'empresse autour de lui, l'un vient d'un côté, l'autre de l'autre, & ils se mêlent tous de faire les capitaines & de lui conseiller ce qu'ils jugeoient à propos; celui-ci dit qu'il faut occuper une telle colline; celui-là, qu'il faut envoyer la cavalerie en tel endroit; cet autre, qu'il faut choisir un tel camp, & s'y placer de telle & telle maniere. *O Hercule*, s'écria Phocion, *combien je vois de Capitaines, & combien peu de soldats!*

Quand il eut rangé son armée en bataille, un de ses gens de pied sortit des rangs & s'avança fierement au milieu des deux armées; un des ennemis sortit aussi de son côté & s'avança pour le combattre. Alors, l'Athénien saisi de crainte, se retira & regagna sa troupe. Phocion voyant cela: *Jeune homme*, lui dit-il, *n'as tu point de honte, d'avoir quitté en un même jour deux postes, le premier celui où ton Capitaine t'avoit placé, & l'autre celui où tu t'étois placé toi-même?* Après quoi il chargea les ennemis, les rompit, les mit en fuite, & tua leur capitaine Micion avec quantité de ses gens.

Un jour, Antipater marchoit contre Athenes. A son approche, Démosthene & Hypéride abandonnerent la ville. Démadès, se trouvant alors en pleine liberté, fit un décret qui portoit qu'on enverroit à Antipater des Ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Mais, le peuple, qui craignoit ceux qu'on pourroit y envoyer, appella d'une commune voix Phocion, disant qu'il étoit le seul à qui il pût confier une commission si importante & si délicate. Alors, Phocion se leva & leur dit: *Si vous m'aviez cru lorsque je donnois mes conseils, nous ne serions pas présentement réduits à délibérer sur des affaires de cette conséquence.* Ainsi, le décret de Démadès ayant été approuvé & confirmé, Phocion fut envoyé à Antipater qui étoit campé dans la Cadmée, & qui se préparoit à entrer dans l'Attique.

La premiere chose qu'il lui demanda, ce fut qu'il traitât avec lui avant que de décamper du lieu où il étoit. Sur cela Cratérus s'écrie: « Phocion nous demande une chose » qui n'est ni juste, ni raisonnable, que demeurant ici nous » achevions de manger les terres de nos amis & de nos alliés, lorsque nous pouvons » aller vivre aux dépens de » nos ennemis. » Antipater, le prenant par la main, lui dit qu'il falloit faire ce plaisir à

Phocion. Mais, quant à toutes les conditions de la paix, il lui déclara qu'il falloit que les Athéniens s'en rapportaſſent entierement à lui, comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiégé dans la ville de Lamia, s'en étoit entierement rapporté pour la capitulation à Léoſthene leur capitaine.

Phocion alla rapporter cette réponſe à Athenes, & les Athéniens ayant accepté cette condition par néceſſité, il s'en retourna à Thebes avec les autres Ambaſſadeurs qu'on lui avoit aſſociés. Antipater ne voulut écouter que Phocion; & après qu'il eut parlé, Antipater lui répondit qu'il étoit prêt à faire alliance & amitié avec les Athéniens à ces conditions, « qu'ils lui livreroient Démoſthene & Hypéride; qu'ils rétabliroient » le Gouvernement ſur l'ancien » pied où les charges étoient » données aux riches; qu'ils » recevroient garniſon dans le » port de Munychie; qu'ils » paieroient tous les frais de » la guerre, & outre cela une » groſſe amende dont on con» viendroit. » Comme Phocion le preſſoit & le ſupplioit de ſe relâcher ſur l'article de la garniſon de Munychie, on aſſure qu'Antipater lui dit: *O Phocion, nous voulons te faire plaiſir en toutes choſes, excepté en celles qui cauſeroient enfin ta ruine & la nôtre.* Ainſi, les Athéniens furent obligés de recevoir dans Munychie une garniſon Macédonienne, qui étoit commandée par Ményllus, très-honnête homme, & des amis particuliers de Phocion. Mais, cette condition fut trouvée très-dure & très-ſuperbe, & on la regarda plutôt comme une exceſſive vanité de la part d'un homme qui veut abuſer de ſon pouvoir avec inſolence, que comme une ſage précaution priſe pour ſa ſûreté & pour le bien de ſes affaires. Malgré toute la dureté d'Antipater, Phocion ne laiſſa pas d'obtenir de lui par ſes prieres le rappel de pluſieurs bannis; & quant à ceux qu'il ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignés.

Antipater, en mourant, ayant déclaré Polyperchon général de ſon armée, & ſon fils Caſſandre capitaine de mille hommes, Caſſandre, peu content de ce partage, s'empara d'abord des affaires; & ſans perdre un moment, il envoya Nicanor ſuccéder à Ményllus dans l'emploi de Commandant de la garniſon d'Athenes, avant que la nouvelle de la mort de ſon pere fût divulguée, & lui ordonna de ſe rendre maître de la forteresſe de Munychie. Cela fut exécuté; & peu de jours après les Athéniens apprirent la mort d'Antipater. Ils accuſerent d'abord Phocion de l'avoir ſçue & de l'avoir cachée en faveur de Nicanor, ce qui lui donna une mauvaiſe réputation. Mais, Phocion ne s'en mit nullement en peine; au contraire, il eut de fréquens entretiens avec Nicanor; & par les entretiens qu'il

eut avec lui, il le rendit non-seulement très-doux & très-gracieux pour les Athéniens, mais encore il lui inspira l'ambition de se distinguer par sa magnificence, & de donner des jeux au peuple.

Cependant, Polyperchon, voulant surprendre Cassandre, envoya aux Athéniens des lettres qui portoient que le Roi leur rendoit leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens sans distinction étoient admis aux charges. C'étoit un piege qu'il tendoit à Phocion; car, voulant se rendre maître de la ville d'Athenes, comme cela parut bientôt après par sa conduite, il n'espéra pas en venir à bout, s'il ne trouvoit moyen de faire chasser Phocion. Or, il ne doutoit pas qu'il ne fût chassé, dès que ceux qu'il avoit exclus du Gouvernement seroient rétablis dans leurs anciens droits.

Les Athéniens furent émus à la lecture de ces lettres; & Nicanor, voulant leur parler au Pirée, ils s'y assemblerent. Dercyllus, qui commandoit dans le païs, en ayant été averti, se mit en devoir de l'aller prendre dans le Pirée; mais, Nicanor, qui fut informé de son dessein, se sauva avant qu'il fût arrivé, & fit assez connoître qu'il se vengeroit de cette trahison sur la ville. D'abord, Phocion fut accusé de ne l'avoir pas retenu comme il le pouvoit, & de l'avoir laissé échapper. Il répondit qu'il se fioit aux promesses de Nicanor, & qu'on ne devoit rien craindre de sa part; mais que quand bien même Nicanor auroit de mauvais desseins, il aimoit beaucoup mieux être surpris souffrant l'injustice, que la commettant.

Cette réponse, à qui l'examinera par rapport à lui seul, dit Plutarque, paroîtra certainement partir d'un grand fond de magnanimité, de vertu & de justice; mais, quand on pensera qu'il voyoit en danger le salut de sa patrie, & qui plus est, de sa patrie dont il étoit le Général & le premier Magistrat, je ne sçais, ajoute Plutarque, si on ne trouvera pas qu'il violoit un droit beaucoup plus grand & une foi plus ancienne & d'une obligation sans contredit plus respectable & plus forte, en négligeant le soin qu'il devoit avoir de ses citoyens. Car, on ne sçauroit alléguer pour sa défense qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jetter sa ville dans une guerre sûre. On peut dire tout au plus qu'il vouloit se mettre en droit de faire valoir la foi & la justice qu'il lui avoit gardées, afin que Nicanor à son tour, touché de respect pour lui & pour les obligations essentielles qu'il lui avoit, se tînt en paix & ne fît aucun mal aux Athéniens. Mais, la vérité est qu'il avoit une entiere confiance en Nicanor, & ce fut ce qui le trompa; car,

on eut beau le lui déférer & l'accuſer auprès de lui comme un homme qui tendoit des embûches pour s'emparer du Pirée, qui pour cet effet faiſoit paſſer ſecrétement à Salamine des troupes étrangeres, & qui tâchoit de corrompre & de gagner les principaux habitans du Pirée même, il ne voulut jamais croire ces rapports, ni les écouter. Il fit plus encore. Philomede, du bourg de Lampra, ayant fait un décret qui ordonnoit à tous les Athéniens de prendre les armes & d'obéir aux ordres de Phocion leur général, il négligea l'exécution de ce décret, juſqu'à ce que Nicanor, ſorti de la forteresſe de Munychie avec des troupes, eut environné de tranchées le port du Pirée. Alors, Phocion voulut mener contre lui les Athéniens, mais il les trouva ſi obſtinés, qu'il ne put ſe faire obéir.

Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polyperchon, qui venoit avec une groſſe armée ſous prétexte de ſecourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en ſaiſir lui-même, s'il lui étoit poſſible, en profitant de la diviſion où elle étoit. Car, les bannis qui l'avoient ſuivi, y entrerent d'abord; & tous les étrangers, la plus grande partie de la populace, & tous les hommes perdus ou autrement notés d'infamie, ſe rendirent auprès d'eux; de ſorte qu'il y eut une aſſemblée confuſe de gens ramaſſés, & ſans aucun ordre ni diſcipline, dans laquelle Phocion fut dépoſé de ſa charge, & on élut d'autres Généraux. Enſuite, l'orateur Agnonidès ayant accuſé Phocion de trahiſon, Callimédon & Périclès qui craignoient le même ſort, prirent promptement le parti de ſortir de la ville, & Phocion, avec tous ſes autres amis, qui étoient reſtés, ſe retira vers Polyperchon. Solon de Platées & Dinarque de Corinthe, pour lui faire plaiſir, voulurent être de la partie & l'accompagner, car ils ſe vantoient d'avoir avec Polyperchon une grande liaiſon d'amitié & de familiarité. Mais, Dinarque étant tombé malade en chemin, ils furent obligés de s'arrêter pluſieurs jours à Élatée, pendant leſquels Agnonidès, ſur le décret que propoſa Archeſtratus, perſuada au peuple d'envoyer des Ambaſſadeurs à Polyperchon pour accuſer Phocion d'avoir voulu livrer ſa ville.

Les deux parties arriverent en même tems auprès de Polyperchon; mais, la balance ne fut pas tenue bien égale entre elles. Car, Polyperchon interrompit ſouvent Phocion; & enfin, tranſporté de colere, & frappant la terre avec ſon bâton, il lui commanda de ſe taire & de ſe retirer. Auſſi-tôt, les gardes l'environnerent, ainſi que ſes amis qui étoient auprès de lui. Ils furent conduits à Athenes, en apparence pour y

être jugés, mais en effet pour y être mis à mort, comme déjà jugés & condamnés. La maniere augmente encore la rigueur & la honte de cette conduite; car, on les conduiſoit dans des charettes le long du Céramique juſqu'au théâtre, où on les retint juſqu'à ce que les Archontes euſſent fait aſſembler le peuple. On n'exclut de cette aſſemblée ni eſclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie; le tribunal & le théâtre furent ouverts à toutes ſortes de gens, de tout ſexe & de toute condition. D'abord, on lit publiquement les lettres du Roi, qui marquoient qu'il avoit trouvé ces gens atteints & convaincus de trahiſon, mais qu'il leur en renvoyoit le jugement, comme à des hommes libres, & qui avoient leurs privileges & leurs loix.

En même tems, ces priſonniers furent préſentés au peuple. Les plus gens de bien, voyant Phocion, baiſſerent la vue, & ſe couvrant la tête ſe mirent à pleurer; & il y en eut un qui eut le courage de dire tout haut, que ſi le Roi laiſſoit au peuple le jugement d'une affaire de telle conſéquence, il étoit bon de faire ſortir de l'aſſemblée les eſclaves & les étrangers. Mais, la populace s'y oppoſa, & ſe mit à crier qu'il falloit plutôt lapider ces partiſans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Il n'y eut donc plus perſonne qui oſât parler pour Phocion. Mais, lui-même ayant enfin obtenu audience, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, il dit: *Seigneurs Athéniens, comment voulez-vous nous faire mourir? eſt-ce juſtement ou injuſtement?* Quelques-uns ayant répondu, *juſtement: Eh*, repartit Phocion, *comment pourrez-vous vous aſſurer que c'eſt juſtement, ſi vous ne daignez pas nous entendre?* Mais, voyant qu'ils n'en étoient pas plus diſpoſés à les écouter, il s'avança & dit: *Pour moi, j'avoue que je vous ai fait de grandes injuſtices, & je me condamne moi-même à la mort pour toutes les fautes que j'ai commiſes dans le Gouvernement; mais, pour ceux-ci, Seigneurs Athéniens, pourquoi les ferez-vous mourir, puiſqu'ils ne vous ont jamais fait aucun tort, & qu'ils ne ſont point coupables?* Le peuple ſe mit à crier: *C'eſt parce qu'ils ſont tes amis.*

Cette réponſe ouie, Phocion ſe retira ſans repliquer une ſeule parole, & ſe tint en repos en attendant tranquillement ce qui alloit être ordonné. Alors, Agnonidès lut le décret qu'il avoit préparé, & qui ordonnoit que le peuple donneroit ſes ſuffrages & jugeroit à la pluralité des voix ſi les priſonniers étoient coupables, & que, s'ils étoient jugés tels, on les feroit tous mourir ſans différer. Ce décret ayant été confirmé, & le jugement admis à la pluralité des voix, il n'y eut perſonne qui demeurât aſſis, ils ſe leverent tous, & la plûpart ſe couronnerent

donnerent de chapeaux de fleurs. Tous les ſuffrages furent à la mort. Avec Phocion étoient Nicoclès, Thudippe, Hégémon & Pythoclès. Mais, Démétrius de Phalere, Callimédon, Charicles & quelques autres, quoiqu'abſens, furent auſſi condamnés.

L'aſſemblée ainſi finie, ces infortunés furent menés dans la priſon. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens & de leurs amis, qui venoient les embraſſer dans les rues, & leur dire les derniers adieux, marchoient en pleurant & en déplorant leur malheureuſe deſtinée; mais, Phocion avoit le même viſage & la même contenance, que lorſqu'il ſortoit de l'aſſemblée pour aller commander l'armée, & que lorſque les Athéniens l'accompagnoient chez lui pour lui faire honneur. Ceux qui le voyoient, ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette fermeté & cette grandeur d'ame qui le rendoient inſenſible aux accidens de la fortune; mais, pluſieurs de ſes ennemis le côtoyant le chargeoient d'injures. Il y en eut un qui, plus inſolent que les autres, vint pardevant & lui cracha au viſage. Phocion ne fit que ſe tourner vers les Magiſtrats, & leur dit: *Quelqu'un ne veut-il pas empêcher cet homme de commettre des choſes ſi indignes?*

Quand tous les autres eurent bu, il ſe trouva que le poiſon vint à manquer, & qu'il n'y en avoit plus pour Phocion. L'exécuteur dit qu'il n'en broieroit pas davantage, ſi on ne lui donnoit douze drachmes, qui étoient le prix que chaque doſe coûtoit. Comme cela emportoit du tems & cauſoit quelque retardement, Phocion appella un de ſes amis, & lui dit que, puiſqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athenes, il le prioit de donner ce peu d'argent à l'exécuteur. C'étoit le dix-neuvieme du mois de Mai, jour auquel les Chevaliers faiſoient une proceſſion à cheval dans toutes les rues en l'honneur de Jupiter. En paſſant devant la priſon, les uns ôterent les couronnes de deſſus leur tête; les autres, jettant les yeux ſur la porte de cette priſon, fondirent en larmes; & tous ceux, à qui il reſtoit quelque ſentiment d'humanité, & qui n'avoient pas l'ame entierement corrompue & aveuglée par la colere & par l'envie, trouverent que c'étoit une très-grande impiété à la ville de n'avoir pu ſe contenir ce jour-là, ni s'empêcher, pendant une fête ſi ſolemnelle, de ſe ſouiller de la mort violente d'un citoyen. Ainſi mourut Phocion, âgé de plus de quatre-vingts ans, vers l'an 318 avant Jeſus-Chriſt.

Cependant, ſes ennemis trouvant qu'il manquoit encore quelque choſe à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion ſeroit exilé & porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun

des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher ſes funérailles. C'eſt pourquoi, aucun de ſes amis n'oſa ſeulement toucher à ſon corps; mais, un certain homme, accoutumé à gagner ſa vie à ces ſortes de fonctions funebres, prit le corps pour quelques pieces d'argent qu'on lui donna, le porta au-delà des terres d'Éleuſis; & ayant pris du feu ſur celles de Mégare, il lui dreſſa un bûcher & le brûla. Une Dame de Mégare, qui aſſiſta par hazard à ſes funérailles avec ſes ſervantes, lui éleva dans le même endroit un tombeau vuide ſur lequel elle fit les effuſions accoutumées; & mettant dans ſa robe les os qu'elle recueillit avec grand ſoin, elle les porta la nuit dans ſa maiſon, & les enterra ſous ſon foyer, en lui adreſſant ces paroles: *Mon cher foyer, je te confie & je mets en dépôt dans ton ſein ces précieux reſtes d'un homme de bien. Conſerve-les fidelement pour les rendre un jour au tombeau de ſes ancêtres, quand les Athéniens ſeront devenus plus ſages.*

En effet, bientôt les affaires qui arriverent, firent vivement ſentir aux Athéniens quel vigilant Magiſtrat & quel fidele gardien de la tempérance & de la juſtice ils avoient fait mourir. Ils lui éleverent une ſtatue de bronze, & enterrerent honorablement ſes os aux dépens du public. Quant à ſes accuſateurs, ils furent condamnés à mort par tous les ſuffrages.

DIGRESSION

ſur le caractere de Phocion.

Dès le commencement, Phocion avoit formé ſes mœurs & ſa vie ſur le modele de la plus parfaite vertu. On aſſure que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni ſe baigner dans les étuves publiques, ni avoir ſes mains hors de ſon manteau quand il étoit habillé. D'ailleurs, lorſqu'il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours nus-pieds & ſans manteau, à moins qu'il ne fît un froid exceſſif & inſupportable; de ſorte que les ſoldats diſoient en riant: *Voilà Phocion habillé, c'eſt ſigne d'un grand hiver.*

Quoiqu'il fût d'un naturel très-doux & très-humain, il avoit un air ſi rude que ceux qui ne le connoiſſoient point, auroient craint de ſe trouver ſeul avec lui. C'eſt pourquoi, un jour que l'orateur Charès parloit fortement contre ſes ſourcils terribles, les Athéniens s'étant pris à rire, Phocion leur adreſſa la parole & leur dit: *Jamais ces ſourcils ne vous ont fait aucun mal; mais, les riſées de ces beaux rieurs ont fait ſouvent verſer bien des larmes à votre ville.*

Sa maniere de parler, toujours pleine de conceptions heureuſes & de penſées nobles, étoit utile & ſalutaire, toujours renfermée dans une brieveté propre au commandement, & aſſaiſonnée d'une auſtérité qui n'étoit mêlée d'au-

cune douceur. Car, comme Zénon disoit que le Philosophe ne doit point proférer de parole qui ne soit trempée dans le bon sens, tous les discours de Phocion renfermoient beaucoup de sens en peu de mots.

Il étoit persuadé qu'il en est des paroles comme des monnoies. Celles, qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinseque, sont les plus estimées. De même le prix du discours consiste à faire entendre beaucoup de choses en peu de mots. On dit qu'un jour dans le théâtre qui étoit plein de monde, Phocion se promenoit au-dessus de la scene tout pensif & renfermé en lui-même, & qu'un de ses amis lui ayant dit: *Phocion, vous avez bien l'air d'un homme qui médite, vous avez raison*, lui répondit-il; *je médite effectivement si je ne pourrois pas retrancher quelque chose du discours que je dois faire aux Athéniens.* Aussi Démosthene, qui mépriſoit tous les autres Orateurs, dès que Phocion se levoit pour parler, avoit accoutumé de dire tout bas à ses amis: *Voilà la hache de mes discours qui se leve.*

Il nous sembleroit qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répete souvent les mêmes choses, & que pour les rendre plus intelligibles on leur donne plus d'étendue. Mais, il n'en étoit pas ainsi des Athéniens, vifs, pénétrans, amateurs du sens sous-entendu, ils se piquoient d'entendre à demi-mot un Orateur, & l'entendoient en effet. Phocion les servoit à leur gré, & sur cet article il l'emportoit même sur Démosthene. C'est beaucoup dire. Mais, peut-être que c'est aux mœurs de Phocion qu'il faut faire tout l'honneur du grand effet que produisoit son éloquence; car, souvent un mot, un signe, un clin d'œil d'un homme de bien, ont plus de pouvoir & de force pour persuader, que les périodes les plus travaillées & les figures les plus pathétiques.

Un jour, les Athéniens demandoient qu'on se cottisât pour faire un grand sacrifice, & la plûpart avoient déjà donné libéralement. On s'adressa plusieurs fois à Phocion qui répondit: *Demandez aux riches; car, pour moi, j'aurois honte de vous donner, n'ayant pas encore payé celui-ci*, leur montrant un usurier. Mais, comme on ne cessoit de crier après lui & de l'importuner, il leur conta cette fable: « Un jour un homme fort poltron s'enrôla pour aller à la » guerre. Le voilà parti; tout » d'un coup il entend des corbeaux croasser, il pose les » armes & s'arrête. Un moment après il se rassure, reprend ses armes & recommence à marcher. Les corbeaux encore de croasser, & » lui de poser encore les armes » & de s'arrêter. Enfin, après » plusieurs reprises, il leur dit:

» Vous croaſſerez tant qu'il vous » plaira, mais vous ne tâterez » pourtant pas de ma peau, & » s'en retourna. »

Quelque tems après, à l'armée, les Athéniens voulurent forcer Phocion de les mener contre l'ennemi, & il n'en voulut rien faire. Ils l'appellerent poltron, lâche, & il leur répondit : *Ni vous ne ſçauriez me rendre vaillant, ni moi vous rendre timides ; mais, nous nous connoiſſons, demeurons-en là.*

Dans des tems fort difficiles, le peuple, devenu fort inſolent, s'emporta contre lui, & vouloit que ſur le champ il lui rendît compte de ſa conduite ; il ne fit que leur dire : *Mes bonnes gens, avant toutes choſes, penſez comment vous vous tirerez de tout ceci.*

Comme pendant la guerre les Athéniens étoient fort humbles & fort ſouples par la crainte du péril, & que d'abord après la paix faite ils étoient arrogans & crioient contre Phocion, lui reprochant qu'il leur avoit ravi la victoire qu'ils tenoient entre les mains, il leur dit : *Vous êtes bien heureux d'avoir un Capitaine qui vous connoît, car ſans cela il y a déjà long-tems que vous ſeriez perdus.*

Un jour qu'ils refuſoient de terminer par les voies de la juſtice les différends qu'ils avoient avec les Béotiens pour leurs limites, & qu'ils vouloient prendre les armes, il leur conſeilla *de combattre contre eux avec des paroles, en quoi ils étoient les plus forts, & non avec des armes, en quoi ils étoient les plus foibles.*

Une autrefois qu'ils ne faiſoient aucune attention à ce qu'il diſoit dans le Conſeil, il leur dit : *Vous pouvez bien me forcer de faire ce que je ne veux pas, mais jamais vous ne me forcerez de dire contre mon ſentiment ce qu'il ne faut pas.*

Démoſthene, un des orateurs qui lui étoient oppoſés dans le Gouvernement, lui dit un jour : *Phocion, les Athéniens vous feront mourir, s'ils rentrent jamais dans leur fureur. Et vous, ils vous feront mourir*, lui repartit-il, *s'ils rentrent jamais dans leur bon ſens.*

PHOCIS, *Phocis*, (*a*) nom que Pomponius Méla donne à la ville de Phocée. *Voyez* Phocée.

PHOCUS, *Phocus*, Φῶκος, (*b*) fils d'Éacus & de Pſamathé ſœur de Thétis, étoit frere de Pélée & de Télamon qui avoit eu pour mere une fille de Chiron. Phocus donna ſon nom à la Phocide, & fut tué par un de ſes freres. *Voyez* Phocide, Pélée & Éacus.

Le poëte Aſius, au rapport de Pauſanias, donnoit à Phocus deux fils, Panopée & Criſus. On voyoit à Épidaure le

(*a*) Pompon. Mel. p. 80.

(*b*) Heſiod. deor. Generat. v. 1004. Pauſ. p. 138, 140, 609, 667. Ovid. Metam. L. VII. c. 17. L. XI. c. 16. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 202. T. VII. p. 335. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. p. 10.

tombeau de Phocus ; c'étoit une petite éminence environnée d'une baluſtrade & couverte d'une grande pierre toute brute.

PHOCUS, *Phocus*, Φῶκος, (*a*) Corinthien, étoit fils de Neptune, ſelon la fable, & d'Ornytion, ſelon la vérité. *Voyez* Phocide.

Ce Phocus étoit petit-fils de Siſyphe. Un jour, ayant rencontré Antiope fille de Nyctéus, qui, hors d'elle même, couroit toute la Grece, la guérit, & l'épouſa enſuite.

PHOCUS, *Phocus*, Φῶκος, (*b*) fils du lapithe Cénée, eſt mis par Hygin au nombre des Argonautes.

PHOCUS, *Phocus*, Φῶκος, (*c*) un des amis de Solon. Plutarque raconte que Solon, dans ſes Poëſies, s'adreſſant à Phocus, lui dit : « Si j'ai épargné » ma patrie, & que je n'aie » pas voulu m'en rendre le ty» ran, ni m'élever par la force » & par la violence, en me » déshonorant & en ſouillant » toute la gloire que j'avois » acquiſe, je n'en ai point de » honte & je ne m'en repens » point ; au contraire, je pré» tends avoir ſurpaſſé en cela » tous les hommes. »

PHOCUS, *Phocus*, Φῶκος, (*d*) Athénien, fils de Phocion, mais de mœurs bien différentes de celles de ſon pere. Il n'eut pas du moins la réputation d'être un fort honnête homme. On dit qu'étant devenu amoureux d'une eſclave, qui ſervoit chez un de ces infames marchands qui vendoient des filles, il entendit un jour par aventure dans le Lycée Théodore le ſophiſte qui faiſoit cet argument : « S'il n'eſt pas » honteux de délivrer de ſervi» tude un ami, il ne l'eſt pas » non plus de délivrer une » amie ; & s'il ne l'eſt pas de » tirer de captivité un compa» gnon, il ne ſauroit l'être » d'en tirer une compagne. » Le jeune homme, frappé de ce diſcours, & l'accommodant à ſa paſſion, comme une regle ſûre qu'il devoit ſuivre, courut incontinent chez le marchand, & délivra ſa maîtreſſe.

Un jour, Phocus voulant aller combattre aux jeux des fêtes Panathénées, ſon pere le lui permit, mais à condition qu'il courroit à pied, non qu'il fît grand cas de cette victoire, mais afin que ſon fils exerçant & fortifiant ſon corps par la courſe, en devînt plus ſage & plus raiſonnable.

Il ſemble qu'on n'eſt pas entré dans la fineſſe de ce paſſage de Plutarque, & qu'on ne l'a pas bien expliqué. Phocus demandoit à ſon pere la permiſſion d'aller combattre aux jeux des fêtes Panathénées. Phocion, qui connoiſſoit la vanité de ſon fils, & qui ſentoit qu'il ne demandoit cette permiſſion que

(*a*) Pauſ. p. 92, 568, 609.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. IX. p. 93.
(*c*) Plut. T. I. p. 85, 86.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 750, 751, 758, 759.

pour paroître ſur un char magnifique, lui permit d'y aller, mais à condition qu'il ne paroîtroit que pour la courſe, & qu'il ne combattroit qu'à pied. La maniere dont Plutarque s'explique eſt très-élégante & très-fine. Phocus demandoit à aller paroître aux Panathénées dans la courſe des chars, & Phocion ne lui permet que d'aller combattre à pied, il le fait deſcendre de ce char dont ſon imagination eſt remplie & flattée; ἀποβάτην ἐφῆκεν, il l'envoie piéton; c'eſt-à-dire, qu'il le renvoie avec la permiſſion de combattre ſeulement à pied. Cela donne à ce paſſage beaucoup de grace. On ſçait que les Grecs appelloient ἀποβάτην celui qui deſcendoit du char pour combattre à pied. Phocion faiſoit par-là deux choſes avantageuſes à ſon fils, il rabaiſſoit ſa vanité, & il lui impoſoit la néceſſité de s'exercer & de fortifier ſon corps par la courſe.

Phocus ayant remporté le prix de ces jeux, pluſieurs de ſes amis demanderent à Phocion la liberté de faire un feſtin pour célébrer cette victoire. Phocion la refuſa à tous les autres, & ne permit qu'à un ſeul de témoigner par cette fête l'attachement qu'il avoit pour ſa maiſon. L'heure du ſouper venue, il ſe rendit chez ce jeune homme. Là il trouva des préparatifs magnifiques; entr'autres choſes, il vit qu'on y préſentoit à tous les conviés de grandes cuvettes pleines de vin préparé avec toutes ſortes d'aromates pour leur laver les pieds. Il appella ſon fils & lui dit: *Phocus, ne veux-tu pas corriger ton ami qui gâte & corrompt ta victoire par ces délices indignes?* Pour le retirer & l'éloigner abſolument de cette maniere de vivre ſi pleine de luxe, il le mena à Lacédémone, & le mit avec les jeunes gens qui étoient élevés dans toute la rigueur de la diſcipline de Sparte. Cela affligea les Athéniens, qui prirent cette action de Phocion pour une marque qu'il négligeoit & mépriſoit même les mœurs & les coutumes de ſon païs. L'orateur Démadès lui dit un jour à ce ſujet: « Phocion, pourquoi ne » conſeillons-nous pas aux A» théniens de prendre & d'i» miter la forme du gouverne» ment de Lacédémone? Si vous » l'ordonnez, je ſuis tout prêt » à le propoſer au peuple & » à en dreſſer le décret. En » vérité, lui répondit Phocion, » il te ſiéroit bien à toi, parfu» mé d'eſſence & couvert d'un » ſi beau manteau, de prêcher » aux Athéniens la frugalité » des Lacédémoniens, & de » louer Lycurgue. »

Phocion, étant près de boire le poiſon fatal, quelqu'un de ſes amis lui demanda s'il avoit quelque choſe à mander à ſon fils: *Oui certainement*, dit-il, *j'ai quelque choſe d'important à lui mander, c'eſt qu'il ne cherche jamais à ſe venger des Athéniens*,

& qu'il perde le ſouvenir de leur injuſtice.

Phocus ne laiſſa pas de donner des marques d'un vif reſſentiment contre ſes ennemis, & contre ceux qui avoient accuſé ſon pere. Il obtint qu'on fît mourir Agnonidès, ſon accuſateur, pourſuivit Épicure & Démophile, & vengea par leur mort celle de ſon pere, à qui il fit élever une ſtatue.

PHOCYLIDE, *Phocylides*, Φωκυλίδης, (*a*) Philoſophe & Poëte Grec, né à Milet dans l'Ionie, avoit fait des vers héroïques & élégiaques. Il floriſſoit ſous la LXe. Olympiade, vers l'an 540 avant J. C. Son ſtyle étoit pur, &, ce qui lui fait encore plus d'honneur, l'on apprenoit par la lecture de ſes ouvrages, à bien vivre & à bien parler.

Nous avons encore à préſent des vers d'un Poëte qui ſe nomme Phocylide; mais, cet auteur eſt ſuppoſé. Quelques-uns ont cru que c'étoit un Chrétien, qui vivoit dans les premiers ſiecles de l'Égliſe; à quoi il y a bien de l'apparence, ſi on fait réflexion qu'on trouve dans ce livre la vérité de la réſurrection des corps, qui n'a jamais été bien connue des Anciens.

PHŒBADES, *Phœbades*, (*b*) Prêtres, qui, chez les Romains, avoient ſoin du culte d'Apollon.

PHŒBÉ, *Phœbe*, Φοίβη, (*c*) fille du Ciel & de la Terre, épouſa Cœus ſon frere, & devint mere de Latone & d'Aſtérie.

PHŒBÉ, *Phœbé*, Φοίβη, (*d*) la même que Diane, ou la Lune. Diane étoit appellée Phœbé dans le Ciel. *Voyez* Diane.

PHŒBÉ, *Phœbe*, Φοίβη, ſœur d'Hilaïre. *Voyez* Hilaïre.

PHŒBÉ, *Phœbe*, Φοίβη, (*e*) affranchie de Julie fille d'Auguſte, étoit miniſtre & complice des débauches de cette Princeſſe. Pour éviter le ſupplice qu'elle avoit ſi bien mérité, elle ſe pendit elle-même. Auguſte, l'ayant appris, dit qu'il eût mieux aimé être le pere de Phœbé.

PHŒBÉ, *Phœbe*, Φοίβη, (*f*) Diaconeſſe de l'Égliſe de Cenchrées, port de Corinthe. Saint Paul avoit une conſidération particuliere pour cette ſainte femme; & Théodoret prétend que l'Apôtre logea chez elle quelque tems, pendant ſon ſéjour à Corinthe & aux environs. On croit qu'elle porta à Rome la lettre qu'il écrivit aux Romains, & où elle eſt louée &

(*a*) Suid. T. II. pag. 1098. Athen. p. 58. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. VIII. pag. 118. *& ſuiv.*

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 514.

(*c*) Heſiod. deor. Generat. v. 134, 136, 404. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. XVIII. p. 3.

(*d*) Virg. Georg. L. I. v. 431. Æneid. L. X. v. 216.

(*e*) Dio. Caſſ. p. 555. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 186.

(*f*) Ad Romam. Epiſt. c. 16. v. 1.

recommandée d'une maniere ſi avantageuſe. « Je vous recommande notre ſœur Phœbé, » dit-il, diaconeſſe de l'Égliſe » qui eſt au port de Cenchrées, » afin que vous la receviez au » nom du Seigneur d'une maniere digne des Saints, & » que vous l'aſſiſtiez dans toutes les choſes où elle pourroit » avoir beſoin de vous ; car, » elle en a aſſiſté elle-même » pluſieurs, & moi en particulier. »

Quelques Modernes ont avancé que Phœbé étoit femme de Saint Paul ; mais, aucun Ancien n'a rien dit de ſemblable. On croit qu'en qualité de Diaconeſſe, elle étoit employée dans l'Égliſe à quelque miniſtere convenable à ſon ſexe & à ſa condition ; comme de viſiter & d'inſtruire les femmes Chrétiennes, de les ſervir dans leurs maladies, de leur diſtribuer des aumônes. Les martyrologes font mémoire de Phœbé le troiſieme jour de Septembre.

PHŒBEUM, *Phœbeum*, (*a*) lieu du Péloponneſe, aux environs de Sparte, ſelon Tite-Live. Cet hiſtorien dit que ce lieu étoit tout ouvert & ſans murailles. On croit que ce pouvoit être un temple d'Apollon.

PHŒBIDAS, *Phœbidas*, (*b*) Φοιβίδας, général Lacédémonien. L'an 382 avant J. C. il fut envoyé au ſecours d'Amyntas roi de Macédoine & pere de Philippe à la tête d'une armée avec laquelle il devoit faire le ſiege d'Olynthe ; & comme il prenoit ſa route par Thebes, un petit nombre de Thébains, qui vouloient s'appuyer des forces des Lacédémoniens pour être en état de réſiſter à la faction contraire, le ſolliciterent de s'emparer de la citadelle de cette ville, qui portoit le nom de Cadmus ſon fondateur. Phœbidas, qui avoit beaucoup d'ambition & peu de tête, & qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler par quelqu'action d'éclat, ſans en examiner les ſuites ni les conſéquences, ſe laiſſe facilement perſuader. Pendant que les Thébains, tranquilles & en ſûreté ſous la bonne foi du traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, & ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hoſtilité, Phœbidas s'empare de la citadelle. Mais, dit Cornélius Népos, parce qu'il s'étoit engagé dans cette entrepriſe de ſon propre mouvement, & qu'il n'en avoit aucun ordre de ſes Souverains, les Lacédémoniens lui ôterent le commandement, & le condamnerent à une amende de dix mille drachmes. Tout cela n'étoit de la part des Lacédémoniens qu'un pur jeu de politique. Car, Plutarque aſſure que Phœbidas avoit l'ordre ſe-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 38.
(*b*) Diod. Sicul. p. 567, 568, 574. Plut. T. I. p. 280, 285, 608 609. Xenoph. p. 556. *& ſeq.* Corn. Nep. in Pelop. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 333. *& ſuiv.*

cret du roi Agéſilaüs. Diodore de Sicile marque auſſi que les Éphores avoient donné commiſſion ſecrete aux Chefs & aux autres Officiers, de s'emparer de cette citadelle; & il ajoute au même endroit le tems dont on étoit convenu, & le motif qui avoit déterminé les Lacédémoniens. Ainſi, cette condamnation de Phœbidas n'étoit que pour la forme & pour mieux déguiſer cette perfidie. Xénophon le dit à-peu-près de même. Ce qui acheve de confirmer ſans replique cette aſſertion, c'eſt que les Lacédémoniens ne laiſſerent pas de retenir la citadelle des Thébains, & d'y mettre une bonne garniſon.

Polybe n'a pas manqué de relever un procédé ſi étrange & ſi injuſte. En parlant des Étoliens qui avoient élu pour Préteur Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, ſans leur avoir déclaré la guerre par un décret public, il dit que de ne pas faire la guerre par un décret public, & cependant commettre tous les actes d'hoſtilité, n'en point punir les auteurs, & au contraire les honorer & les élire pour Généraux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injuſtices enſemble; c'eſt ce que les Lacédémoniens firent après que Phœbidas ſe fut emparé de la Cadmée contre la bonne foi & contre tous les traités. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, & ne retirerent point leur garniſon, comme ſi l'injuſtice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commiſe, & comme ſi c'étoit là ſatisfaire les Thébains. Les mêmes Lacédémoniens, du tems de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laiſſoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirerent pas d'une ſeule les Gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir ſaccagé les Mantinéens & ruiné leur ville, ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injuſtice, parce que d'une ſeule ville ils les avoient fait paſſer dans pluſieurs. Or, ajoute Polybe, c'eſt une démence jointe à une malice énorme, de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuſe maxime de politique, a attiré ſur ces deux peuples de grandes calamités, & jamais ceux qui voudront prendre de bons conſeils & proſpérer, ne doivent la ſuivre, ni dans les affaires publiques, ni dans leurs affaires particulieres.

Cinq ans après, Phœbidas commandoit une forte garniſon dans Theſpies, où il fut aſſiégé par les Thébains. Mais, ceux-ci, après avoir livré inutilement à la place pluſieurs aſſauts, prirent le parti de ſe retirer. Phœbidas ſe mit auſſi-tôt à leur pourſuite; & tombant tout-à-coup ſur eux, il leur tua plus de cinq cens hommes. Mais, après avoir glorieuſement combattu, & reçu beaucoup de plaies toutes par devant, il

mourut en Héros dans cette sortie, l'an 373 avant J. C.

PHŒBIGENA, *Phœbigena*, (*a*) c'est à dire, fils de Phœbus. C'est le nom que Virgile donne à Esculape, comme fils de Phœbus ou Apollon, & de Coronis.

PHŒBIS, *Phœbis*, Φοιβις, (*b*) jeune Spartiate, qui avoit été élevé avec Cléomene fils de Léonidas.

PHŒBIS, *Phœbis*, Φοιβις, (*c*) fameuse Courtisanne, dont il est fait mention dans un des dialogues de Lucien.

PHŒBUS, *Phœbus*, Φοιβος, (*d*) le même qu'Apollon. *Voyez* Apollon.

On donnoit ce nom à Apollon, pour faire allusion à la lumiere du soleil, & à sa chaleur qui donne la vie à toutes choses. le mot Φοιβος veut dire *lucidus*, lumineux, luisant.

PHŒBUS, *Phœbus*, Φοιβος, (*e*) affranchi de Néron. L'impatience avec laquelle Vespasien supportoit la honte qui rejailliſſoit sur tout l'Empire des procédés de Néron travesti en acteur & en musicien de théâtre, lui ayant attiré une disgrace, & une défense de paroître à la Cour, il demandoit à Phœbus, qui rempliſſoit l'office d'Huiſſier de la chambre, où il se retireroit, où il iroit. L'insolent affranchi lui répondit par un terme qui revient à ce que nous dirions, *à la potence*. Quand Vespasien fut devenu Empereur, Phœbus fut étrangement allarmé; il se présenta pour lui faire d'humbles excuses, & lui demanda grace. Vespasien se contenta de répéter son expreſſion: *Va-t-en*, dit-il, *à la potence*.

PHŒNICE, *Phœnice*, (*f*) Φοινικη, ville de Grece dans l'Épire, selon Tite-Live & Polybe. Strabon nous en donne la situation. Il assure qu'elle étoit au-dessus du golfe voisin de Buthrotum. Cellarius dit que comme la table de Peutinger met un espace de cinquante-six milles entre Phœnicé & Buthrotum, il faut qu'il y ait erreur dans cette table, & qu'on ait mis le mot *Buthrotum* pour celui de *Panormus*, ce que confirment les chiffres de Ptolémée. Ainsi, Phœnice étoit dans la Chaonie, où la met effectivement Ptolémée. Cependant, si elle eût été aussi voisine de Buthrotum que l'assure Strabon, elle se seroit trouvée dans la Thesprotie. L'Itinéraire d'Antonin écrit Pœnice pour Phœnice; c'est une faute.

Ce fut à Phœnice que le roi Philippe eut une entrevue d'abord avec Éropus, Darda & Philippe, préteurs des Épirotes, & ensuite avec T. Sem-

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 778.
(*b*) Plut. T. I. p. 808.
(*c*) Lucian. T. II. p. 713.
(*d*) Virg. Æneid. L. III. v. 371. L. VI. v. 18, 56. L. X. v. 316. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 204.
(*e*) Dio. Caſſ. p. 750. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 443. T. III. p. 353.
(*f*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. Strab. p. 323. Ptolem. L. III. c. 14.

pronius. Ils conclurent enſemble un traité de paix, dans lequel furent compris tous les peuples de la Grece. C'étoit alors l'an 205 avant J. C.

PHŒNICE *Phœnice*, Φοινίκη, (*a*) lieu ou iſle qu'Hérodote met ſur le golfe Mariandynus en Bithynie dans l'Aſie mineure.

PHŒNICE, *Phœnice*, (*b*) Φοινίκη, nom d'un port de l'iſle de Crete, ſitué au couchant d'hiver & d'été. S. Paul ayant mouillé à Phœnice, lorſqu'on le menoit à Rome, étoit d'avis que l'on y paſſât l'hiver, parce que la ſaiſon étoit trop avancée.

PHŒNICIE, *Phœnicia*, (*c*) Φοινίκη, province maritime de l'Aſie, dont les limites n'ont pas toujours été les mêmes, il s'en faut bien.

I. Quelquefois, on a étendu la Phœnicie du nord au midi, depuis Orthoſie juſqu'à Péluſe. D'autrefois, on l'a bornée, du côté du midi, au mont Carmel & à Ptolémaïde. Il eſt certain que depuis la conquête de la Paleſtine par les Hébreux, elle étoit aſſez bornée, & ne poſſédoit rien dans le païs des Philiſtins, qui occupoient preſque tout le païs depuis le mont Carmel, le long de la Méditerranée, juſqu'aux frontieres de l'Égypte. Elle avoit auſſi très-peu d'étendue du côté de la terre, parce que les Iſraëlites, qui occupoient la Galilée, la reſſerroient ſur la Méditerranée. Ainſi, lorſqu'on parle de la Phœnicie, il faut bien diſtinguer les tems.

Avant que Joſué eût fait la conquête de la Paleſtine, tout ce païs étoit occupé par les Chananéens, fils de Cham, partagés en onze familles, dont la plus puiſſante étoit celle de Chanaan, fondateur de Sidon, & chef des Chananéens proprement dits, auxquels les Grecs donnerent le nom de Phœniciens. Ce furent les ſeuls qui ſe maintinrent dans l'indépendance ſous Joſué, ſous David, ſous Salomon & ſous leurs ſucceſſeurs. Mais, ils furent aſſujettis par les Rois d'Aſſyrie & par ceux de Chaldée. Ils obéirent enſuite ſucceſſivement aux Perſes, aux Grecs & aux Romains, & aujourd'hui la Phœnicie eſt ſoumiſe aux Ottomans,

(*a*) Herod. L. IV. c. 38.
(*b*) Actu Apoſt. c. 27. v. 12.
(*c*) Strab. p. 48, 149, 150, 175, 176, 735, 749, 756. *& ſeq.* Pompon. Mel. p. 68. Plin. T. I. p. 137, 259. Ptolem. L. V. c. 15. Herod. L. I. c. 1, 2. L. II. c. 104. L. IV. c. 39, 42. L. V. c. 58. L. VII. c. 89, 90. Juſt. L. XV. c. 1. L. XVIII. c. 3. Cæſ. de Bell. Civil. L. III. c. 577. Q. Curt. L. IV. c. 1. *& ſeq.* L. X. c. 10. Diod. Sicul. p. 123, 208, 216, 235, 244. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 635, 637. Lucan. L. III. v. 220, 221. Matth. c. 15. v. 22. Marc. c. 7. v. 26. Corn. Nep. in Cimon. c. 2. in Conon. c. 4. Pauſ. p. 203, 309, 337, 443, 583. Thucyd. p. 6. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 326. T. V. p. 512, 513. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. II. p. 490. *& ſuiv.* T. V. pag. 82, 83. T. XVI. p. 155. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 180. T. XXVIII. p. 291. *& ſuiv.*

n'ayant point eu de Rois de leur nation, ni de forme d'État indépendant, depuis plus de deux mille ans ; car, les Rois que les Aſſyriens, les Chaldéens, les Perſes, les Grecs y ont quelquefois laiſſés, étoient leurs tributaires, & n'exerçoient qu'un pouvoir emprunté.

Les principales villes de Phœnicie étoient Sidon, Tyr, Ptolémaïde, Ecdippe, Sarepta, Bérythe, Biblis, Tripoli, Orthoſie, Simire, Arade. Les Phœniciens poſſédoient auſſi anciennement quelques villes dans le Liban.

Quelquefois les auteurs Grecs comprennent toute la Judée ſous le nom de Phœnicie. Dans les anciennes notices Eccléſiaſtiques, on diſtingue la Phœnicie de deſſus la mer, & la Phœnicie du Liban. La premiere contient les villes de Tyr, de Bérythe, d'Arcé, Gégarta, Panéas, Triérii, Sidon, Biblos, Orthoſie, Arade, Gonaïticus, Saltus, Ptolémaïde, Tripoli, Botrys, Entarade, Poſitiane ; & la Phœnicie du Liban contient Édeſſe, Abila, Juſtinianopolis, Laodicée, Damas, Palmyre, Salaminias, Ellopolis, le canton des Jambrudes, le canton des Magludes, le canton Oriental. On voit par-là combien grande étoit alors l'étendue de la Phœnicie.

II. « Les hiſtoriens de Perſe, » dit Hérodote, rapportent » que les Phœniciens ont été les » premiers auteurs de tous les » déſordres ; que de la mer » Rouge étant entrés dans la » nôtre, & s'étant établis dans » le païs qu'ils habitent encore » aujourd'hui, ils s'appliquerent auſſi-tôt à la navigation, » & entreprirent ſur mer de » longs voyages ; que comme » ils portoient de tous côtés des » marchandiſes d'Égypte & » d'Aſſyrie, ils vinrent auſſi à » Argos, qui ſurpaſſoit en ce » tems-là toutes les autres villes de cette contrée, qu'on » appelle aujourd'hui la Grece ; » qu'y étant arrivés, ils mirent » en vente leurs marchandiſes, » & que le cinquieme ou ſixieme jour d'après, un grand nombre de femmes vinrent ſur le » rivage de la mer, & avec elles la fille du roi Inachus » appellée Io, du même nom » que lui donnent les Grecs ; » que tandis que ces femmes » étoient auprès du vaiſſeau, » & qu'elles marchandoient chacune à leur fantaiſie ce qui » lui plaiſoit davantage, les » Phœniciens encouragés les » uns par les autres, firent effort pour les enlever ; que » quelques-unes ſe ſauverent » par la fuite, & qu'Io ayant » été ravie avec d'autres, les » Phœniciens firent voile en » même tems vers l'Égypte. » C'eſt donc ainſi, & non pas » comme le rapportent les » Grecs, que les Perſes diſent qu'Io paſſa en Égypte ; » & c'eſt-là, ſuivant leur opinion, le premier outrage qui

» donna lieu aux diſſenſions de » ces peuples. Ils ajoutent que » quelques Grecs, dont ils ne » peuvent dire les noms, mais » qui étoient de l'iſle de Crete, » étant arrivés à Tyr, enle- » verent la fille du Roi, ap- » pellée Europe, & que par » ce moyen ils rendirent la pa- » reille aux Phœniciens. »

On voit, d'après ce récit, que, ſuivant Hérodote, les Phœniciens habiterent d'abord les côtes de la mer Rouge, & que de-là ils vinrent s'établir ſur la Méditerranée, entre la Syrie & l'Égypte. Cette opinion, ſelon D. Calmet, peut aiſément ſe concilier avec celle de Moyſe. Car, ce dernier fait venir les Phœniciens de Cham, qui peupla l'Égypte & les païs voiſins. Le nom de Phœnicie ne ſe trouve point dans l'Écriture, dans les livres écrits en Hébreu, mais ſeulement dans ceux dont l'original eſt Grec, comme les Maccabées & les livres du nouveau Teſtament. L'Hébreu lit toujours Chanaan. Cependant, Saint Matthieu, qui écrivoit en Hébreu ou en Syriaque, appelle Chananéenne une femme que Saint Marc qui écrivoit en Grec, a appellée Syrophénicienne, ou Phœnicienne de Syrie, parce que la Phœnicie faiſoit alors partie de la Syrie, & pour la diſtinguer des Phœniciens d'Afrique ou des Carthaginois.

On dérive le nom de Phœniciens, ou des palmiers, appellés en Grec *Phoinix*, qui ſont communs dans la Phœnicie, ou d'un Tyrien, nommé Phœnix, dont parle la Fable, ou de la mer Rouge, d'où vient *Puniceus* & *Phœniceus color*. D'autres le font venir de l'Hébreu *Pinchas* ou *Phinees*; d'autres, de *Bene-Anak*, fils d'Énak, ou deſcendu des Énacim. On ſçait que les Géans, fils d'Énak, étoient très-fameux dans la Paleſtine.

On attribue aux Phœniciens pluſieurs belles inventions. Par exemple, l'art d'écrire.

Phœnices primi, fama ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

On dit de plus qu'ils ont les premiers inventé la navigation, le commerce, l'aſtronomie, les voyages de long cours. Bochart a montré, par un travail incroyable, qu'ils avoient envoyé des colonies, & laiſſé des veſtiges de leur langue dans preſque toutes les iſles & toutes les côtes de la Méditerranée. Mais, la plus fameuſe de leurs colonies eſt celle de Carthage. On croit qu'à l'arrivée de Joſué pluſieurs ſe retirerent en Afrique & en d'autres lieux. Procope dit que l'on trouva à Tingis en Afrique deux colomnes de marbre blanc, dreſſées près de la grande fontaine, où l'on liſoit en caracteres Phœniciens: *Nous ſommes des peuples qui avons pris la fuite devant le voleur Jeſu, fils de Navé.*

III. L'énumération des païs, fréquentés également par tous les Phœniciens, seroit à peu de chose près celle de toutes les régions qui formoient l'ancien monde dans la seconde période des tems historiques, c'est-à-dire, depuis le regne de Sésostris jusqu'à celui de Cyrus; période pendant laquelle l'orient & le midi étoient aussi connus que l'occident l'a été dans les siecles postérieurs. Les fondateurs de ces puissantes Monarchies, auxquelles a succédé l'Empire des Perses, avoient frayé, par leurs armes, les immenses régions de l'Asie & de l'Inde à des Conquérans d'un autre genre, aux Phœniciens, qui, marchant pour ainsi dire à la suite & sur les traces de ces heureux usurpateurs, établissoient leur commerce dans tous les lieux où s'étendoit la domination des premiers. L'Égypte même, l'Égypte fermée autrefois aux étrangers, comme la Chine l'est aujourd'hui, étoit accessible aux Phœniciens. Les Navires, portant ce pavillon, pouvoient remonter le Nil par une de ses embouchures; & leurs Négocians avoient à Memphis, dans le voisinage du temple de Vulcain, un quartier appellé le Canton des Tyriens, du nom de leur ville principale.

Ce furent les Phœniciens qui apporterent en Angleterre les cérémonies d'Astarté ou d'Isis, long tems même avant que cette Divinité pût être connue en Saxe. Que l'on consulte sur ce point quelques-uns de nos habiles critiques, Bochard, Vossius, M. Huet, & autres sçavans; ils nous diront que les Phœniciens, ayant fait la découverte des isles Britanniques, avant même la prise de Troie, y établirent un commerce réglé, qu'ils y entretinrent pendant plusieurs siécles; que dans la suite, les Carthaginois, colonie Phœnicienne, y continuerent leur négoce à l'exclusion des autres nations, à qui ils en cachoient si religieusement le parage, comme Strabon le remarque, qu'un Capitaine d'une barque Carthaginoise se voyant suivi d'un bâtiment Romain, aima mieux faire fausse route, & échouer sur une autre côte, que d'aborder à cette terre; tant les Carthaginois étoient jaloux de jouir seuls des profits immenses qui se tiroient de l'étain fin de ces isles si connues chez les Grecs sous le nom de Cassitérides.

Qui peut douter que la correspondance qu'eurent les anciens Bretons pendant tant de siecles, soit avec les Phœniciens, soit avec les Carthaginois, ne leur eût donné une connoissance parfaite, non-seulement des mœurs & des coûtumes, mais aussi de la Religion Phœnicienne dont Astarté ou Uranie, c'est-à-dire, Isis, prise pour la lune, révérée à Carthage depuis sa fondation, faisoit le principal objet?

Ce commerce même n'auroit

pu ſe ſoutenir pendant un ſi long eſpace de tems, ſi les Phœniciens n'euſſent point eu dans ces iſles de grands établiſſemens, avec la liberté d'y faire profeſſion publique de leur Religion, qui, par conſéquent, ne pouvoit être ignorée des naturels du païs.

Diodore de Sicile raconte que le feu ayant pris à une forêt épaiſſe dont les monts Pyrénées étoient couverts, l'embraſement devint ſi conſidérable, que l'on vit couler ſur le terroir des environs, des ruiſſeaux d'un argent raffiné & dégagé de la matiere qui le renfermoit. Les naturels du païs en ignoroient alors l'uſage, & les Phœniciens qui en connoiſſoient le prix, leur donnerent en échange d'autres marchandiſes de peu de valeur. Tranſportant enſuite cet argent dans l'Aſie, dans la Grece & en d'autres endroits, ils en retirerent des profits immenſes. Leur avidité pour ce métal fit qu'en ayant amaſſé plus qu'ils n'en pouvoient charger ſur leurs vaiſſeaux, ils s'aviſerent d'ôter tout le plomb qui entroit dans la fabrique de leurs ancres, & d'employer à cet uſage l'argent qu'ils avoient de trop. Les Phœniciens, ayant continué ce commerce pendant un fort long-tems, devinrent ſi riches, qu'ils envoyerent pluſieurs colonies dans la Sicile & dans les iſles voiſines, dans l'Afrique, dans la Sardaigne & dans l'Ibérie même.

IV. La coutume ſanguinaire d'immoler des victimes humaines, étoit établie chez les Phœniciens. C'eſt de la Phœnicie qu'elle paſſa dans la Grece, & de la Grece les Pélaſges la porterent en Italie. Les Juifs l'avoient empruntée de leurs voiſins. C'eſt un reproche que leur font les Prophetes; & les livres hiſtoriques de l'ancien Teſtament fourniſſent plus d'un fait de ce genre. Carthage, colonie Phœnicienne, avoit adopté le même uſage, qu'elle conſerva long-tems. Platon, Sophocle & Diodore de Sicile le diſent en termes formels.

PHŒNICIE, *Phœnicia*, Φοινίκη, nom que porta anciennement la Carie. *Voyez* Carie.

PHŒNICIENS, *Phœnices*, Φοίνικες, les habitans de la Phœnicie. *Voyez* Phœnicie.

PHŒNICUNTE, *Phœnicus*, Φοινικοῦς, (*a*) montagne de l'Aſie mineure dans la Lycie. Strabon dit qu'on la nommoit auſſi Olympe.

PHŒNICUNTE, *Phœnicus*, Φοινικοῦς, (*b*) port de l'iſle de Cythere. Il eſt fait mention de ce port dans Xénophon.

PHŒNICUNTE, *Phœnicus*, Φοινικοῦς, (*c*) port du Péloponneſe dans la Meſſénie, étoit ſitué dans le voiſinage des iſles Œnuſſes, près du promontoire

(*a*) Strab. p. 666.
(*b*) Xenoph. p. 536.
(*c*) Paul. p. 282.

Acrite, ſelon Pauſanias. Cet auteur nous apprend que c'étoit le port des Aſinéens.

PHŒNICUNTE, *Phœnicus*, Φοινικους, (*a*) port de l'Aſie mineure dans la Lycie, ſitué à deux milles de la ville de Patare. Les vaiſſeaux y étoient à l'abri des vents & de la marée. Mais, il étoit dominé par des rochers d'une hauteur extrême.

PHŒNICUNTE, *Phœnicus*, Φοινικους, (*b*) autre port de l'Aſie mineure, dans le territoire d'Érythres, ville de l'Ionie. Thucydide met ce port au pied du promontoire Mimas. Tite-Live dit que c'étoit le premier port de la contrée Érythréenne, ou du territoire d'Érythres. Les Romains mouillerent l'ancre au port de Phœnicunte, l'an 191 avant J. C.

PHŒNISSA, *Phœniſſa*, (*c*) nom que Virgile donne à Didon, parce qu'elle étoit de Phœnicie.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοινιξ, (*d*) ville & port de l'iſle de Crete, ſelon Ptolémée.

Ce port, dans les Actes des Apôtres, eſt ſitué au vent d'Afrique & au couchant ſeptentrional; mais, au lieu de ces deux mots, le Syriaque a traduit au midi; & en effet, dans les cartes Géographiques, l'Afrique eſt au midi de Phœnix; mais, il ne s'enſuit pas que le port ſoit ſitué au midi. Le vent d'Afrique qu'il regarde d'un côté, eſt entre le midi & le couchant, qu'on nomme encore aujourd'hui dans cette mer Libeccio, & c'eſt le même mot qui eſt dans le Grec, c'eſt-à-dire, vent de Libye ou d'Afrique. Nous l'appellons dans l'Océan ſud-oueſt. Quant à la poſition au couchant ſeptentrional, il y a dans le Grec & dans le Latin *corus*, qui eſt un mot Latin; c'eſt le vent qu'on nomme dans l'Océan nord-oueſt, & dans la Méditerranée Maëſtro. Il falloit, ſelon cette ſituation, que le port de Phœnix ne fût pas droit, mais en forme d'arc. On croit que ce port s'appelle aujourd'hui Finichia.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοινιξ, (*e*) ville dont Appien fait mention au cinquieme livre des guerres civiles. Il la met dans le voiſinage du promontoire Coccynum, qui n'eſt pas trop connu.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοινιξ, (*f*) fleuve du Péloponneſe dans l'Achaïe. Après avoir arroſé le païs d'Égium, il alloit tomber dans la mer au-deſſous de cette ville.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοινιξ, (*g*) fleuve de Grece dans la Theſſalie. Hérodote en parle comme d'un fleuve qui n'étoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 16.
(*b*) Thucyd. p. 578. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 45.
(*c*) Virg. Æneïd. L. I. v. 674, 718.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 17. Actu. Apoſt. c. 27. v. 12.
(*e*) Appian. p. 735.
(*f*) Pauſ. p. 443.
(*g*) Plin. T. I. p. 290. Herod. L. VII. c. 176, 200. Lucan. L. VI. v. 374.

pas

pas conſidérable. Il le fait ſortir des montagnes, d'où il alloit ſe perdre dans l'Aſope. Du Phœnix aux Thermopyles, Hérodote ne met qu'un eſpace de quinze ſtades. La ville ou le bourg d'Anthéla étoit près de ce fleuve.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοίνιξ, (*a*) fils d'Agénor & frere de Cadmus, donna, ſelon quelques-uns, ſon nom à la Phœnicie, & fut le ſecond Roi de Sidon. Il conduiſit une colonie dans la Bithynie, où il porta la connoiſſance des Dieux de ſon païs. Ce Prince inventa, dit-on, les lettres ou caracteres de l'écriture, & trouva le moyen de ſe ſervir d'un petit vermiſſeau, pour teindre en couleur de pourpre.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοίνιξ, (*b*) fils d'Amyntor, quitta ſon païs pour ſe mettre à couvert des emportemens de ſon pere, qu'une cruelle jalouſie avoit mis en fureur contre lui. Amyntor aimoit une jeune perſonne dont il n'étoit point aimé, & il mépriſoit ſi fort ſa femme, qu'il ne pouvoit la ſouffrir. Cette Princeſſe, pour ſe venger, étoit tous les jours à ſolliciter Phœnix ſon fils de devenir le rival de ſon pere, de s'attacher à cette jeune femme, & de le prévenir, ne doutant point qu'il n'en fût bientôt écouté, & que ſon pere qui étoit âgé & mal reçu, ne lui devînt encore plus inſupportable; enfin, Phœnix lui obéit.

Il eſt bon de remarquer en paſſant la bienſéance d'Homere qui fait ce récit. Pour écarter toutes les idées déſagréables & fâcheuſes que l'on pourroit avoir ſur cette intrigue de Phœnix avec la maîtreſſe de ſon pere, ce Poëte a ſoin de faire entendre par un ſeul mot, qu'Amyntor n'en étoit point aimé. Ainſi, cette action de Phœnix étoit excuſable en quelque façon. Il ne la fit que pour obéir à ſa mere, & pour ramener ſon pere & l'obliger à bien vivre avec elle; & ſon pere n'avoit eu aucun commerce avec cette maîtreſſe dont il contrefit l'amant. Si cela n'eût pas été, & que Phœnix eût commis cette eſpece d'inceſte, ni Homere n'auroit préſenté cette image à ſes lecteurs, ni Pélée n'auroit choiſi Phœnix pour le faire gouverneur d'Achille, comme nous le dirons tout à l'heure. Mais, reprenons le premier récit d'Homere.

Amyntor, qui s'apperçut auſſi-tôt de l'attachement de Phœnix, s'emporta à un tel excès, qu'il fit les plus horribles imprécations contre lui, & qu'il invoqua les terribles Furies, les conjurant qu'il ne pût jamais

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 112, 115. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. 3. p. 105.

(*b*) Homer. Iliad. L. IX. v. 168. & *ſeq.* Pauſ. p. 660. Plut. T. I. p. 356. Xenoph. p. 897. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. II. p. 20, 21. T. V. p. 29. T. IX. p. 208, 220. & *ſuiv.*

faire aſſeoir ſur ſes genoux un fils ſorti de lui. Ces formidables Déeſſes, avec le Dieu des enfers & la cruelle Proſerpine, exaucerent ſes imprécations. Dans ce moment, la douleur & le déſeſpoir penſerent faire commettre à Phœnix le plus grand de tous les crimes; il ſe vit ſur le point d'aller plonger un poignard dans le ſein de ſon propre pere; mais, quelque Dieu ſecourable le retint au milieu de ſa fureur, en lui remettant devant les yeux les reproches éternels qu'il alloit s'attirer, & les noms odieux d'impie & de parricide, dont il alloit ſe noircir. Il prit donc le parti de quitter le palais de ſon pere, pour n'être pas expoſé à ſon reſſentiment. Tous ſes amis & tous ſes proches s'empreſſoient de le retenir, & ne ſe contentoient pas de le prier, ils alloient juſqu'à lui faire violence & ne le quittoient pas un ſeul moment; ce n'étoit que feſtins continuels, & que ſacrifices que l'on offroit aux Dieux. On le retint ainſi neuf jours entiers, pendant leſquels on ſe relayoit pour le garder à vue; le palais étoit éclairé toute la nuit, on faiſoit des feux ſous les portiques & dans le veſtibule qui menoit à ſon appartement; mais enfin, la dixieme nuit étant venue, il trompa ſes gardes malgré leur vigilance; il rompit les portes, & il ſauta par-deſſus le mur de la cour, ſans être vu. Il traverſa toute la Grece, & arriva dans le palais du roi Pélée, qui le reçut avec bonté, le combla de biens, & lui donna un grand Royaume, car il l'établit roi des Dolopes. Pélée lui confia en même tems l'éducation de ſon fils Achille, auquel Phœnix s'attacha dès ce moment avec une véritable tendreſſe, & dont il prit tous les ſoins poſſibles. Il s'appliqua ſur-tout à le former à l'éloquence & à la vertu, en lui montrant de quelle maniere il falloit parler & agir.

Il étoit fort avancé en âge, lorſqu'il accompagna ſon éleve au ſiege de Troie, & il eſt repréſenté dans Homere comme un des deux plus illuſtres vieillards de l'armée Grecque. Achille, ne conſultant que ſon impétuoſité naturelle, ſe brouille avec Agamemnon, mépriſe les remontrances de Phœnix, & n'eſt pas long-tems ſans ſe repentir de n'avoir pas écouté la voix de ce ſage gouverneur. Le caractere de la vieilleſſe ne paroît pas moins dans les diſcours que dans les actions. Le diſcours de Phœnix eſt tellement propre à ce vieillard, qu'il ne peut convenir qu'à lui ſeul. Il y a beaucoup d'art, d'autant plus que l'on ne s'apperçoit preſque pas qu'il y en ait.

Achille vient de rejetter avec hauteur les propoſitions qui lui ont été faites de la part d'Agamemnon; & bien loin d'accorder aux Grecs le prompt ſecours qu'ils lui demandent, il déclare qu'il eſt réſolu de partir

dès demain pour s'en retourner en Theſſalie. Il s'agit de faire une nouvelle tentative auprès de lui, & de tâcher d'emporter ce que l'éloquence d'Ulyſſe n'a pu obtenir. Phœnix s'y prend d'une maniere adroite & inſinuante. Comme il voit qu'Achille n'eſt pas diſpoſé à entendre parler de réconciliation, il lui parle d'abord de toute autre choſe. Il commence par lui expoſer les raiſons qu'il a de demeurer toujours attaché à ſa perſonne. Il le fait ſouvenir des ſoins qu'il a pris de ſon enfance. Il le promene ainſi par de longs circuits, juſqu'à ce qu'il ne ſoit plus ſur ſes gardes, & tout d'un coup il trouve le moyen de le ramener au but. Pour lors, il met tout en œuvre pour le perſuader. Il lui propoſe l'exemple des Dieux. Il lui remet devant les yeux les offres d'Agamemnon. Il lui raconte ce qui arriva autrefois à Méléagre, pour avoir été trop opiniâtre dans ſa colere. Enfin, il lui demande avec inſtance ce que d'abord il n'auroit pas oſé lui propoſer.

Le diſcours eſt long; mais, on ne doit pas trouver étrange qu'un vieillard parle long-tems, ſur-tout lorſqu'il entreprend de vaincre l'opiniâtreté d'un jeune homme fier & indocile.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοῖνιξ, (*a*) capitaine Grec, un de ceux à qui les Grecs, après la priſe de Troie, confierent la garde du butin immenſe qu'ils avoient aſſemblé ſous les portiques du temple de Junon.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοῖνιξ, (*b*) un des chefs de ceux que Philippe, roi de Macédoine, avoit bannis de Thebes. Les Capitaines Macédoniens, qui commandoient dans Cadmée, qui étoit la citadelle de cette ville, en étant un jour ſortis, parce qu'ils ne ſoupçonnoient aucune embûche, furent aſſaſſinés par les ſoldats de Phœnix. Bien plus, comme ceux-ci furent ſecondés par les citoyens, qui accoururent en foule ſous le prétexte ſpécieux de mettre la patrie en liberté, ils aſſiégerent la garniſon, & l'enfermerent d'un double rempart & d'un double foſſé, afin qu'on ne pût lui faire paſſer ni vivres, ni ſecours. Enſuite, ils envoyerent des Ambaſſadeurs aux villes Grecques, pour les prier de n'abandonner pas un peuple qui faiſoit des efforts pour recouvrer la liberté qu'on lui avoit ſi injuſtement ravie. Mais, ces précautions furent inutiles, parce que les Macédoniens inſtruits de ce qui ſe paſſoit, marcherent promptement au ſecours des leurs, & exercerent dans Thebes toute ſorte de cruautés.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοῖνιξ, (*c*) Officier, natif de Ténédos, commandoit un corps de cava-

(*a*) Virg. Æneid. L. II. v. 762.
(*b*) Plut. T. I. p. 670. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 586.

lerie étrangere dans l'armée d'Eumene.

PHŒNIX, *Phœnix*, Φοῖνιξ, (*a*) oiſeau fabuleux qui n'exiſta jamais que dans l'imagination des Anciens. C'étoit, diſoient-ils, un oiſeau d'Arabie, ſeul dans ſon eſpece, de la grandeur d'un aigle, qui avoit une houpe ſur la tête comme l'aigle. Son coup reſſembloit comme l'or, & ſa tête étoit toute rayonnante. Son plumage étoit de couleur de pourpre; ſa queue étoit bleue, entremêlée de plumes de couleur de roſe. Il vivoit, ſelon certains Auteurs, 340 ans; d'autres lui donnoient 500 ans de vie; d'autres, 600; quelques-uns même, juſqu'à 1460. Après quoi il ſe renouvelloit lui-même, & ſe donnoit une nouvelle vie & une nouvelle jeuneſſe; ce qui a été pris pour une image de la réſurrection par des Auteurs Eccléſiaſtiques. Nous voyons le Phœnix repréſenté ſur une médaille de Conſtantin le Jeune, ſur le haut d'un rocher eſcarpé, tout rayonnant de lumiere, avec l'inſcription *Felix Temporum Reparatio*, l'heureux rétabliſſement des tems; ce qui revient à l'opinion des Anciens, que le Phœnix ſe renouvelloit. Une autre médaille de Conſtantin le Grand nous offre deux hommes, dont l'un préſente à l'autre un globe d'une main, & de l'autre un Phœnix rayonnant comme le précédent. On voit pluſieurs fois la figure du Phœnix dans les images de l'Éternité.

Les Égyptiens, dit Hérodote, ont un oiſeau, qu'ils regardent comme ſacré. C'eſt le Phœnix que je n'ai jamais vu qu'en peinture. . . . Lorſque chargé d'années, il voit ſa fin approcher, il ſe forme un nid de bois & de gommes aromatiques, dans lequel il meurt. De la moëlle de ſes os il naît un ver d'où ſe forme un autre Phœnix. Le premier ſoin de celui-ci eſt de rendre à ſon pere les honneurs de la ſépulture; & voici comment il s'y prend, ſelon le même Hérodote.

Il forme avec de la myrrhe une maſſe en forme d'œuf; il eſſaie enſuite, en la ſoulevant, s'il aura aſſez de force pour la porter. Après cet eſſai, il creuſe cette maſſe, y dépoſe le corps de ſon pere, qu'il couvre encore de myrrhe; & quand il l'a rendue du même poids qu'elle étoit auparavant, il porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du Soleil.

Les anciens Hiſtoriens ont compté quatre apparitions du Phœnix; la premiere, ſous le regne de Séſoſtris; la ſeconde, ſous celui d'Amaſis; la troiſieme, ſous le troiſieme des Ptoléméés. Dion Caſſius donne la quatrieme apparition du Phœ-

(*a*) Herod. L. II. c. 73. Tacit. Annal. L. VI. c. 28. Ovid. Metam. L. XV. c. 9. Lucian. T. II. p. 773. Plin. T. I. p. 402, 546, 612, 668, 685. T. II. p. 498. Dio. Caſſ. p. 638. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 332, 400. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 458. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 35.

aix en Égypte ſous l'empire de Tibere. Pline la fait tomber à l'année du conſulat de Quintus Plancius, qui vivoit l'an 36 de l'Ere vulgaire ; & il ajoute qu'on apporta à Rome le corps de ce Phœnix ; qu'il fut expoſé dans la grande place, & que la mémoire en fut conſervée dans les regiſtres publics.

Rendons juſtice aux Anciens qui ont parlé de cet oiſeau fabuleux ; ils ne l'ont fait que d'une maniere qui détruit leur propre relation. Hérodote, après avoir raconté l'hiſtoire du Phœnix, ajoute qu'elle lui paroît peu vraiſemblable. Pline dit que perſonne ne douta à Rome que ce ne fût un faux Phœnix qu'on y avoit fait voir ; & Tacite donne la même concluſion à ſon récit.

PHOGOR, *Phogor*. *Voyez* Phagor.

PHOGOR, *Phogor*, Φογὼρ, (*a*) montagne de Paleſtine, ſituée au-delà du Jourdain, & qu'Euſebe place entre Héſébon & Liviade. Les monts Nébo, Phaſga & Phogor étoient près l'un de l'autre, & ne formoient apparemment que la même chaîne de montagnes. Il eſt aſſez croyable que Phogor prenoit ſon nom de quelque Divinité de ce nom, qui y étoit adorée ; car, Phégor, ou Phogor, ou Béel-Phégor, étoit connu dans ce païs-là.

PHOLLATHI, *Phollathi*, (*b*) Φολλαθὶ, de la race des Lévites, étoit le huitieme dans l'ordre des portiers du temple.

PHOLOÉ, *Pholoë*, Φολὼη, (*c*) montagne du Péloponniſe dans l'Arcadie. C'étoit, ſelon Strabon, une des montagnes les plus remarquables de cette province. Pline dit qu'il y avoit dans l'Arcadie une montagne nommée Pholoé, avec une ville. Pomponius Méla, Pauſanias, Xénophon, Diodore de Sicile, parlent de cette montagne. Pauſanias en fait ſortir le fleuve Leucyanias ; Xénophon dit qu'on y trouvoit des cerfs, des ſangliers & des chevres ſauvages ; & Diodore de Sicile nous apprend qu'elle avoit pris ſon nom du centaure Pholus. *Voyez* Pholus.

PHOLOÉ, *Pholoë*, Φολόη, (*d*) jeune eſclave de l'iſle de Crete, ſçavante dans tous les arts de Minerve, fut donnée en préſent par Énée à Sergeſte. Elle étoit alors mere de deux enfans à la mamelle.

PHOLOÉ, *Pholoë*, Φολόη, (*e*) nom d'une Nymphe. C'étoit auſſi celui d'une jument du roi Admete.

PHOLUS, *Pholus*, Φόλος, (*f*) un des Centaures, fils de Si-

(*a*) Numer. c. 23. v. 28. c. 25. v. 3, 18. Pſalm. 106. v. 28.
(*b*) Paral. L. I. c. 26. v. 5.
(*c*) Strab. p. 336, 338, 388. Plin. T. I. p. 195. Pomp. Mel. p. 112. Pauſ. p. 385. Xenoph. p. 350. Diod. Sicul. p. 153, 154.
(*d*) Virg. Æneïd. L. V. v. 284, 285.
(*e*) Mythi par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 369.
(*f*) Ovid. Metam L. XII. c. 8, Diod.

lénus & de Mélia, avoit accordé l'hospitalité à Hercule. Il ouvrit en son honneur un tonneau de vin qu'il tira de terre. On dit que l'ancien Bacchus avoit donné ce tonneau à Pholus avec ordre de le conserver jusqu'à la venue d'Hercule. Ce héros étant donc arrivé dans ce païs après quatre générations, le Centaure se ressouvint de l'ordre de Bacchus. Il perça le tonneau ; & l'odeur excellente qui en sortit, causée par la bonté & l'ancienneté du vin, s'étant répandue jusqu'aux prochaines demeures des Centaures, fut pour eux comme un aiguillon qui les excita à s'assembler en fort grand nombre autour de l'habitation de Pholus, & à se jetter avec impétuosité sur cette boisson. Pholus, tremblant de peur, alla se cacher ; mais, Hercule se défendit avec un courage surprenant contre les Centaures qui vouloient à toute force emporter le tonneau. Il les battit vigoureusement, il en tua plusieurs, & mit les autres en fuite.

Il arriva un accident fort particulier à Pholus. Comme il étoit de la même famille que les Centaures, il enterroit tous ceux qui avoient été tués. En tirant un trait du corps d'un d'entr'eux, il s'en blessa lui-même ; & sa plaie étant incurable, il en mourut. Hercule donna à Pholus, sous une montagne voisine de son habitation, une sépulture qui lui fut plus honorable que ne l'auroit été une colomne élevée à sa gloire. Car, cette montagne ayant été nommée Pholoé, conserva fidélement la mémoire de celui qui y avoit été enterré, sans qu'il fût besoin d'aucune inscription. Tel est le récit de Diodore de Sicile ; mais, suivant Virgile, Pholus fut tué par Hercule.

PHOLUS, *Pholus*, Φόλος, (*a*) capitaine Troyen, perdit la vie, en combattant de près contre Turnus.

PHONEX, *Phonex*, Φόνιξ, (*b*) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot veut dire qui tue, &c.

PHONOLÉNIS, *Phonolenis*, (*c*) un des Lapithes, fut tué par le centaure Phéocome. *Voyez* Phéocome.

PHOQUES [l'Isle des], *Phocarum insula*, Φωκῶν νῆσος, (*d*) isle du golfe Arabique, située à l'extrêmité du continent, près du païs des Palmiers, fut ainsi appellée à cause de la prodigieuse quantité de veaux marins qui y paissoient.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*e*) fils d'Argus, regna à Argos. Eusebe, qui le donne pour

Sicul. p. 154. Virg. Georg. L. II. v. 456. Æneid. L. VIII. v. 294. Paus. p. 196. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 337, 340.

(*a*) Virg. Æneid. L. XII. v. 341.

(*b*) Xenoph. p. 987.

(*c*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

(*d*) Strab. p. 773, 776. Diod. Sicul. p. 123.

(*e*) Paus. p. 112. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 40.

le ſixieme roi d'Argos, place le commencement de ſon regne l'an 1589 avant Jeſus-Chriſt, & le fait regner pendant trente-cinq ans.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*a*) petit-fils du précédent, étoit fils de Triopas. Il fut pere de Pellen, & délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuſe de ſerpens qui déſoloient leur iſle, ſur-tout d'un furieux dragon qui avoit dévoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, après ſa mort il fut placé dans le ciel avec le dragon qu'il avoit tué, & c'eſt la conſtellation appellée par les Grecs *Ophiucus*, & par les Latins *Serpentarius*. A Rhodes, toutes les fois que les vaiſſeaux partoient du port, les Rhodiens faiſoient un ſacrifice à l'heureuſe arrivée de Phorbas, pour demander à Apollon que ceux qui partoient, euſſent une auſſi heureuſe aventure que celle qu'avoit eue Phorbas, & que par quelque grande action ils puſſent mériter la même gloire.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*b*) pere de Dioméda, une des concubines d'Achille.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*c*) fils de Priam & d'Épithéſie, fille de Staſippus roi de Mygdonie, l'aîné & le plus vigoureux de tous les fils de Priam, fut tué par Ménélaüs. Virgile feint que le Dieu du ſommeil prit ſa figure pour tromper Palinure.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*d*) Égyptien de la ville de Syene, périt en même tems qu'Amphimédon, dans le combat qui ſe donna à la cour de Céphée, au ſujet du mariage de Perſée avec Andromede.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*e*) un des Lapithes. Le déſordre & le bruit cauſé par le combat des Centaures contre les Lapithes, n'avoient pas eu la force de réveiller le centaure Alphidas, qui dormoit ſur la peau d'un ours, & qui avoit encore le pot à la main. Phorbas, l'appercevant en cet état, & dans un ſi grand repos au milieu de tant de trouble : « Il » faut, dit-il, en approchant » de lui, que tu mettes dans » ton vin de l'eau du Styx ; » & ſans parler davantage, il lui tira une fleche qui lui traverſa la gorge. Ainſi ce Centaure mourut ſans aucun ſentiment de la mort, & remplit de ſon ſang, & le lit où il repoſoit, & le pot qu'il avoit vuidé. Tel eſt le récit d'Ovide.

Selon Diodore de Sicile, Phorbas étoit fils de Lapithe & d'Orſinome, nommée Hyrmine dans Pauſanias. Il choiſit Olene pour le lieu de ſa demeure. Quelque tems après, Alector roi des Éléens, craignant la puiſſance de Pélops, appella

(*a*) Pauſ. p. 452. Plut. T. 1. p. 62.
(*b*) Homer. Iliad. L. IX. v. 661.
(*c*) Virg. Æneid. L. V. v. 842.
(*d*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*e*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9. Diod. Sicul. p. 189, 228. Pauſ. p. 289.

Phorbas à ſon ſecours & partagea ſon Royaume avec lui. Phorbas eut deux fils, Égée & Actor, qui furent après ſa mort rois des Éléens. *Voyez* Rhodes.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας. (*a*) homme cruel & violent, qui, s'étant ſaiſi de l'avenue par où on pouvoit aller par terre au temple d'Apollon de Delphes, contraignoit tous les paſſans de ſe battre contre lui à coups de poings, pour les exercer, diſoit-il, à mieux combattre aux jeux Pythiens; & après les avoir vaincus, il les faiſoit mourir cruellement, attachant leurs têtes à des arbres. Mais, Apollon, pour punir cet impie, ſe préſenta contre lui ſous la forme d'un athlete, & l'aſſomma à coups de poings. C'eſt-à-dire, que quelqu'un des Prêtres, qui voyoient diminuer tous les jours ces offrandes qu'on portoit dans le temple d'Apollon, par les incurſions de Phorbas, ſe déguiſa, & ayant été aſſez heureux pour tuer ce brigand, il publia que c'étoit Apollon lui-même qui avoit vengé l'inſulte faite à ſon temple.

PHORBAS, *Phorbas*, Φόρβας, (*b*) Archonte d'Athenes. Pauſanias obſerve que Phorbas fut archonte d'Athenes tant qu'il voulut, parce qu'alors les Athéniens n'avoient point d'Archontes annuels. Sous l'archontat de Phorbas, les Mégaréens remporterent une victoire conſidérable ſur les Corinthiens.

PHORCUS *ou* PHORCYS, *Phorcus*, *Phorcys*, Φόρκυς, (*c*) Dieu marin, étoit, ſi nous en croyons Héſiode, fils de Pontus & de la Terre, & il eut de ſa femme Céto les Grées, dont les cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance. Il en eut auſſi les Gorgones, qui demeurerent au-delà de l'Océan.

Homere parle de l'antre qu'habitoit Phorcys; & Porphyre a fait ſur ce Dieu marin un ſçavant commentaire qui ſe réduit à quelques idées d'une Phyſique myſtérieuſe & abſtraite. Varron eſt le ſeul qui ait ramené à l'hiſtoire ce que diſent ces deux Poëtes; & il prétend que Phorcys étoit un roi de Corſe. Comme il perdit la vie & une partie de ſon armée dans une bataille navale contre Atlas, ceux qui étoient reſtés de cette défaite, publierent qu'il avoit été changé en Dieu de la mer. *Voyez* Gorgones.

PHORCYDES, *ou* PHORCYNIDES, *Phorcydes*, *Phorcynides*, (*d*) nom que l'on donnoit aux Gorgones, parce qu'elles

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 200.

(*b*) Pauſ. p. 380.

(*c*) Heſiod. deor. Generat. v. 270. *& ſeq.* Virg. Æneïd. L. V. v. 240, 824. L. X. v. 328. Pauſ. p. 123. Homer. Odyſſ. L. XIII. v. 96. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. T. I. p. 196. Tom. IV. p. 353, 354. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. III. p. 36. *& ſuiv.* Tom. VII. p. 220. *& ſuiv.* P. XVIII. p. 6.

(*d*) Ovid. Metam. L. IV. c. 12.

étoient filles de Phorcus, ou Phorcys.

PHORCYS [Le port], *Phorcynis portus*, Φορκυος λιμὴν, (*a*) port de l'iſle d'Ithaque. Homere, dans ſon Odyſſée, en donne la deſcription ſuivante.

« Il y a ſur la côte d'Itha-
» que, un port qu'on appelle
» le port du vieillard Phorcys,
» un des Dieux marins. Il eſt
» entre deux grandes rades
» hériſſées de rochers qui avan-
» cent extrêmement dans la
» mer, & qui le mettent à l'a-
» bri des vents. Dès que les
» vaiſſeaux y ſont entrés, ils
» n'ont plus rien à craindre,
» & ils y ſont en ſûreté ſans
» y être attachés. Ce port eſt
» couronné par un bois d'oli-
» viers, qui par leur ombre y
» entretiennent une fraîcheur
» agréable, & près de ce bois
» eſt un antre profond & dé-
» licieux conſacré aux Nym-
» phes qu'on appelle Nayades.
» Tout autour de l'antre, en
» dedans, on voit de grandes
» urnes & des cruches de belles
» pierres qui ſervent de ru-
» ches à des eſſaims d'abeilles
» qui y font leur miel. On y
» voit auſſi de grands métiers
» taillés dans la pierre, ſur
» leſquels les belles Nymphes
» travaillent à des étoffes de
» pourpre qui ſont la merveille
» des yeux. Ce lieu charmant
» eſt arroſé par des fontaines,
» dont l'eau ne tarit jamais.
» Pour y entrer, il y a deux
» portes, l'une au ſeptentrion,
» toujours ouverte aux hom-
» mes, & l'autre au midi, plus
» divine; car, elle n'eſt ou-
» verte qu'aux Dieux. »

Ce port d'Ithaque étoit conſacré à Phorcys, & il y avoit peut-être un temple. Ce port exiſtoit ſans doute du tems d'Homere; & s'il n'eſt plus aujourd'hui, il en faut accuſer les ſiecles qui changent tout.

PHORCYS, *Phorcys*, (*b*) Φόρκυς, prince Phrygien, fils de Phénops, marcha au ſecours des Troyens contre les Grecs. Un jour, comme il s'avançoit pour couvrir le corps d'Hippothoüs, Ajax s'élance ſur lui, & lui donne un ſi terrible coup, qu'il lui perce la cuiraſſe & le ventre; ſes entrailles déchirées ſortent par la plaie; il tombe à la renverſe, & rend l'ame, après avoir lutté quelque tems contre la mort.

PHORÉTA, *Phoreta*, (*c*) Φαρεσαθὰ, le quatrieme des fils d'Aman, fut mis à mort avec ſon pere & ſes freres. Ils furent traités ainſi comme ennemis des Juifs.

PHORMION, *Phormio*, (*d*) Φορμίων, capitaine Athénien, fils d'Aſopius, ſuccéda à Callias dans le commandement des troupes, l'an 432 avant Jeſus-Chriſt. Trois ans après, il fut

(*a*) Homer. Odyſſ. L. XIII. v. 96. & *ſeq.*

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 369. L. XVII. v. 218, 312, & *ſeq.* Pauſ. pag. 660.

(*c*) Eſth. c. 9. v. 8.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 305, 311. Thucyd. p. 41, 42, 155, 156.

mis à la tête de vingt galeres, avec lesquelles il fit le tour du Péloponnese, & vint débarquer à Naupacte. S'étant rendu maître du golfe de Crissée, il en interdit l'entrée aux Lacédémoniens, qui formerent aussi-tôt une armée considérable, dont ils donnerent le commandement à un de leurs Rois. Phormion attaqua cette armée qui avoit quarante-sept vaisseaux, il coula à fond celui du Commandant, il en démâta plusieurs autres, il en fit périr douze, avec tous les hommes qui étoient dedans, & poursuivit le reste jusqu'au rivage. Les Lacédémoniens, battus d'une maniere si surprenante, se réfugierent avec leurs débris à Patras d'Achaie. Cette bataille fut donnée à la vue du promontoire de Rhion. Les Athéniens dresserent-là un trophée ; & ayant consacré à Neptune un vaisseau sur le rivage, ils allerent se reposer à Naupacte, ville qui leur étoit alliée. Les Lacédémoniens envoyerent d'autres vaisseaux à Patras, & rassemblerent au promontoire tout ce qui leur étoit échappé de leur désastre. Ils firent trouver au même endroit une armée d'infanterie, qui dressa son camp à la vue de la flotte. Phormion, animé par sa victoire récente, osa attaquer une seconde fois cette flotte renouvellée, & qui surpassoit encore la sienne ; il coula à fond quelques vaisseaux des ennemis ; mais, ayant perdu aussi quelques-uns des siens, il laissa la victoire douteuse. Quelque tems après, les Athéniens lui envoyerent un renfort de vingt galeres, qui mirent les Lacédémoniens en crainte ; de sorte que n'osant plus s'exposer à un combat, ils se retirerent à Corinthe.

PHORMION, *Phormio*, (*a*) Φορμίων, en faveur duquel Démosthene prononça une harangue. Plutarque observe que ce fut une grande tache à la réputation de Démosthene, parce que Phormion se servit de cette oraison contre Apollodore.

PHORMION, *Phormion*, (*b*) Φορμίων, philosophe Péripatéticien, pour lequel les Éphésiens avoient une estime particuliere. Annibal étant venu à Ephese, il lui arriva, au sujet de Phormion, une aventure fort extraordinaire & toute à fait plaisante. Les Éphésiens crurent ne pouvoir mieux régaler ce grand homme, qu'en lui faisant entendre leur Philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire ; ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir d'un Général d'armée & sur l'art de la guerre. Les Éphésiens charmés, demanderent à

(*a*) Plut. T. I. pᵍ 852.

(*b*) Cicer. de Orator. L. II. c. 41. & seq.

Annibal ce qu'il penſoit de ce perſonnage. Annibal, s'expliquant aſſez mal en Grec, mais avec une franchiſe digne de lui, dit qu'il avoit bien vu en ſa vie des vieillards radoter, mais qu'il n'avoit jamais vu un plus parfait radoteur que leur Philoſophe. En effet, quelle arrogance, ou plutôt, quelle démence & quelle demangeaiſon de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vu l'ennemi, ni même un camp, qui toute ſa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de ſe mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit diſputé tant d'années l'Empire aux Romains vainqueurs de toute la terre.

PHORMION, *Phormio*, titre d'une piece de Térence, que les Grecs appelloient Épidicazoménos. *Voyez* Épidicazoménos.

PHORONÉE, *Phoroneus*, Φορωνεύς, (*a*) fils d'Inachus, étoit roi d'Argos. Chez les Grecs, tout ce qui étoit antérieur à Phoronée, pouvoit en quelque maniere paſſer pour éternel; la plûpart d'entre-eux ne connoiſſoit point d'époque qui remontât plus haut que celle-là, & cela eſt ſi vrai, qu'un ancien Poëte parle de Phoronée comme du premier homme. Dans ſon poëme intitulé *la Phoronide*, il eſt appellé le pere des mortels. Pline lui-même lui donne le titre du plus ancien Roi de la Grece.

On croit que ce fut Phoronée qui raſſembla les Argiens diſperſés dans la ville d'Argos, qui leur donna des loix, & qui fit la guerre aux peuples voiſins. On croit auſſi que ce fut du tems de ce Prince qu'arriva le déluge d'Ogygès. Il y avoit à Argos un temple de Phoronée, & Pauſanias remarque que de ſon tems on faiſoit encore l'anniverſaire de ce Héros. Il avoit épouſé Cerdo. Pluſieurs penſent qu'il monta ſur le Trône d'Argos l'an 1807 avant Jeſus-Chriſt, & qu'il regna ſoixante ans. Il eut pour ſucceſſeur Argus ſon petit-fils, ſuivant Pauſanias.

La Fable fait Phoronée fils du fleuve Inachus; c'eſt-à-dire, que ſes deſcendans, par vanité, s'imaginerent & voulurent faire croire qu'ils tiroient leur origine du fleuve Inachus. Car, dans tous les tems, l'orgueil a porté les hommes à ſe méconnoître & à ſe faire une généalogie, ſinon fabuleuſe, du moins fauſſe & illuſoire. Mais au fond, Phoronée étoit fils d'Inachus roi d'Argos.

PHORONIDE. *Voyez* Phoronée.

PHOSECH, *Phoſech*, (*b*) Φαακ, de la tribu d'Aſer, étoit l'aîné des enfans de Jephlat.

PHOSPHORE, *Phoſphorus*, Φωσφόρος, de φῶς, *lux*, lumiere, & φέρω, *fero*, je porte, nom

(*a*) Plin. T. I. p. 413. Pauſ. p. 73, 112, 118, *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 40, 42. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. III. p. 150, 151. T. VII. p. 113.

(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 33.

que l'on donne à la déeſſe Até, à Diane, à Lucifer, ou étoile de Vénus, &c.

PHOTIN, *Photinus*, (*a*) un des principaux Seigneurs de la Cour d'Égypte, fut mis à mort par l'ordre de Jules Céſar. C'eſt le même que d'autres nomment Pothin. *Voyez* Pothin.

PHRAATA, *Phraata*, (*b*) Φράατα, ville d'Aſie dans la Médie. Plutarque, dans la vie de M. Antoine, en parle comme d'une grande ville où étoient les femmes & les enfans du Roi des Medes. On lit à peu près la même choſe dans Appien.

PHRAATACE, *Phraataces*, Φραατάκης, (*c*) fils de Phraate IV, roi des Parthes, commença à occuper le Trône des Arſacides, peu de tems après la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il n'y étoit monté qu'en tuant ſon pere, vengeant ainſi un parricide par un autre, & tournant contre Phraate l'exemple que celui-ci lui avoit donné.

Le nouveau Roi des Parthes ne s'effraya pas beaucoup d'abord des préparatifs que les Romains faiſoient contre lui, & il montra même de la hauteur, tant que le danger fut éloigné. Il avoit écrit à Auguſte au ſujet des différends des deux Empires; & Auguſte, dans ſa réponſe, ne lui ayant point donné le titre de Roi, il repliqua ſur le même ton, appellant l'Empereur ſimplement par ſon nom de Céſar, pendant qu'il ſe qualifioit lui-même Roi des Rois. Mais, lorſqu'il ſçut l'arrivée de Caïus en Syrie, il changea de langage; il fit des ſoumiſſions à Auguſte, & lui demanda à quelles conditions il pouvoit regagner ſon amitié. Auguſte n'exigea autre choſe de Phraatace, ſinon qu'il ne ſe mêlât plus des affaires de l'Arménie. Le Roi des Parthes, outre la diſproportion des forces, craignoit ſes ſujets, à qui il s'étoit rendu odieux par ſes cruautés. Ainſi, la paix lui étoit, non pas avantageuſe, mais néceſſaire; & il ſe ſoumit ſans difficulté à la loi qu'Auguſte lui impoſoit. Malgré cela, il fut chaſſé par les Parthes.

PHRAATE I, *Phraates*, (*d*) Φραάτης, fils de Priapatius, ſuccéda à ſon pere au royaume des Parthes. Il dompta les Mardes, & ne ſurvécut pas longtems à ſa victoire. Il avoit pluſieurs fils; mais, paſſant par-deſſus tous les égards du ſang & de la nature, il laiſſa préférablement le royaume à ſon frere Mithridate, prince d'une inſigne vertu. Il crut qu'il devoit plus au nom de Roi qu'à celui de pere, & que l'intérêt de ſa patrie devoit prévaloir en ſon cœur ſur la fortune de ſes enfans.

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. L. III. p. 686.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 933. Appian. p. 158.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 619, 620. Dio. Caſſ. pag. 555. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 189, 190, 381.
(*d*) Juſt. L. XLI. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 272.

PHRAATE II, *Phraates*, (*a*) Φραάτης, monta ſur le trône des Parthes, après la mort de Mithridate ſon pere, l'an 131 avant Jeſus-Chriſt. Antiochus Sidete, roi de Syrie, mena contre lui une puiſſante armée, ſous prétexte de délivrer ſon frere Démétrius Nicator, qui depuis long-tems étoit retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu & tué dans une derniere, & ſon armée entierement taillée en pieces. Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, & le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoya en Syrie pour le faire enterrer honorablement avec ſes ancêtres; & ayant trouvé parmi les captives une de ſes filles, il fut frappé de ſa beauté, & l'épouſa.

Enflé de ſes ſuccès, & de la victoire qu'il avoit remportée, Phraate voulut porter la guerre en Syrie, pour tirer vengeance de l'invaſion qu'Antiochus avoit faite dans ſes États. Mais, pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs pour cette expédition, il lui ſurvint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna aſſez d'occupation chez lui pour ne plus ſonger à inquiéter les autres. Lorſqu'il étoit preſſé vivement par Antiochus, il avoit demandé du ſecours à ces peuples. Quand ils arriverent, l'affaire étoit déjà terminée; & n'ayant plus beſoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les ſommes dont il étoit convenu. Les Scythes tournerent auſſitôt leurs armes contre lui-même, & lui firent la guerre pour ſe venger de l'injuſtice qu'il leur faiſoit.

C'étoit une grande faute à ce Prince que d'avoir mécontenté des peuples ſi puiſſans par une baſſe & ſordide avarice. Il en fit une ſeconde dans la guerre même, qui n'eſt pas moins conſidérable. Pour ſe fortifier contre cette nation, il chercha du ſecours parmi des gens dont il s'étoit fait encore plus haïr que des Scythes; c'étoient les troupes étrangeres Grecques, qui avoient été à la ſolde d'Antiochus dans la derniere guerre contre lui, & qui avoient été faites priſonnieres. Phraate s'aviſa de les incorporer dans ſes troupes, croyant par-là les renforcer conſidérablement. Mais, dès que ces ſoldats Grecs ſe virent les armes à la main, ils réſolurent de ſe venger des injures & des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits pendant leur captivité; & quand on en fut aux mains, ils paſſerent dans l'armée ennemie, & firent ſi bien pencher la balence, que Phraate fut battu, & qu'il ſe fit un grand carnage de ſon armée. Il y périt lui-même dans la déroute, &

(*a*) Juſt. L. XXXVIII. c. 9. L. XLII. c. 1. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 450. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 202 & ſuiv.

preſque toute l'armée avec lui, l'an 129 avant J. C.

PHRAATE III, *Phraates*, Φραάτης, (*a*) ſurnommé Théos ou Dieu, fils de Sintricus ou Sinatrucus, ſuccéda à ſon pere au royaume des Parthes, l'an 66 avant Jeſus-Chriſt. Il envoya des Ambaſſadeurs à L. Lucullus après la grande victoire que les Romains venoient de remporter ſur Tigrane roi d'Arménie. Il conſervoit en même tems une intelligence ſecrete avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluſte nous a conſervée. Phraate avoit marié une de ſes filles à un des fils de Tigrane, qui portoit le même nom que ſon pere. Ce jeune Prince s'étant révolté contre ſon pere, & ayant été vaincu par lui, ſe retira auprès de ſon beau-pere. Phraate non-ſeulement le recueillit, mais de concert avec Cn. Pompée, il le remena en Arménie, à la tête d'une armée conſidérable, & alla mettre le ſiege devant Artaxate, qui étoit une place bien munie & bien défendue. Mais, comme le ſiege traînoit en longueur, Phraate, appellé ailleurs par le beſoin de ſes propres affaires, retourna dans ſon Royaume. Les Lieutenans de Cn. Pompée lui donnoient de la jalouſie en s'avançant trop près de ſes frontieres.

Il auroit pourtant été bien aiſe de profiter de l'affoibliſſement où les Romains avoient réduit le Roi d'Arménie, pour faire revivre de vieilles prétentions. Il revendiquoit en particulier la Gordyene, & il y étoit entré en armes. Mais, il n'oſa pas défendre ce païs contre Afranius envoyé par Cn. Pompée, qui, s'en étant ainſi rendu maître ſans réſiſtance, le reſtitua à Tigrane. Phraate & Cn. Pompée ſe craignoient mutuellement. Phraate voyoit ſes voiſins trop maltraités par les Romains, pour avoir envie de s'expoſer à une ſemblable diſgrace; & Cn. Pompée ne déſiroit nullement de s'engager en une nouvelle guerre dans des païs inconnus, & contre des peuples qui ſe battoient d'une façon à laquelle ſes troupes n'étoient point accoutumées. Il ne ſouhaitoit que de ſortir d'affaire honorablement, & en conſervant la majeſté du nom Romain. Ainſi, ſans écouter ni les plaintes de Tigrane, qui lui demandoit du ſecours, ni les exhortations de ſes amis, qui n'enviſageoient que la gloire & le profit d'une nouvelle conquête, il réſolut de ne point ſe déclarer ennemi de Phraate; & content d'humilier ſon orgueil, en lui refuſant le titre de Roi des Rois, dont ce Prince étoit fort jaloux, du reſte, il ſe porta pour arbitre & médiateur entre lui & Tigrane, & dépêcha trois Commiſſaires pour terminer ſur

(*a*) Dio. Caſſ. p. 32, 116. Plut. T. I. pag. 637. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 273, 377. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 331, 337, 347, 348.

les lieux leurs querelles, & régler les limites des deux Royaumes.

Il paroît que la médiation des Romains étoit peu néceſſaire. Tigrane & Phraate ne demandoient qu'à ſe concilier. Le premier étoit mécontent de n'avoir pas été ſecouru par Cn. Pompée ; l'autre, toute réflexion faite, s'étoit perſuadé qu'il lui étoit avantageux que Tigrane ſubſiſtât, parce qu'il pourroit trouver en lui un allié, ſi dans la ſuite les Romains attaquoient les Parthes ; au lieu qu'en allumant une guerre, il étoit à craindre qu'après qu'ils auroient épuiſé leurs forces l'un contre l'autre, le vainqueur & le vaincu ne devinſſent également la proie des Romains. Ainſi, tout ſe diſpoſa à la paix, & la tranquillité fut parfaitement rétablie entre les deux Princes.

Phraate fut tué dans la ſuite par ſes deux fils, Orode & Mitridate, l'an 56 avant J. C.

PHRAATE IV, *Phraates*, (a) Φραάτης, fils d'Orode, prit poſſeſſion de la couronne des Parthes, l'an 36 avant Jeſus-Chriſt. Orode avoit de différentes femmes trente fils, qui tous aſpiroient au trône, & ſecondés de leurs meres, fatiguoient par des ſollicitations importunes l'eſprit du foible vieillard. Enfin, après avoir long-tems balancé, Orode, pour ſon malheur & pour celui de l'empire des Parthes, ſe détermina en faveur de Phraate l'aîné de tous, mais le plus méchant.

A peine Phraate ſe vit-il aſſuré de la ſucceſſion au Trône, qu'il s'impatienta de n'en pas jouir aſſez tôt ; & trouvant que ſon pere le lui retenoit trop long-tems, il le fit mourir. On juge bien qu'il n'épargna pas davantage le ſang de ſes freres, qui tous lui faiſoient ombrage, & dont quelques-uns avoient des titres de préférence ſur lui par la nobleſſe de leurs meres, au lieu que Phraate étoit né d'une femme ſans nom. L'aîné même de ſes fils, qui ſe trouvoit en âge de lui donner de la jalouſie, fut ſacrifié à ſes ſoupçons. Les grands du Royaume, allarmés & irrités d'une telle barbarie, qui s'étendoit auſſi ſur eux & abattoit toutes les premieres têtes de la nobleſſe, entrerent dans des diſpoſitions de révolte, dont les Romains auroient pu aiſément profiter. Mais, les Seigneurs mécontens du gouvernement de Phraate, n'étant point ſoutenus par les Romains, ſe virent contraints de s'exiler eux-mêmes en différens païs. Monéſes, l'un des plus illuſtres & des plus

(a) Plut. T. I. p. 932. & *ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 406, 456, 519, 525. Juſt. L. XLII. c. 4, 5. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 619, 620. Vellei Paterc. L. II. c. 91. Horat. L. II. Ode. 2. v. 17. & *ſeq.* L. I. Epiſt. 12. v. 27, 28. Appian. p. 155. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 306, 307. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 390. & *ſuiv.* Créy. Hiſt. des Emp. T. I. p. 57, 58, 71, 72, 189, 381.

puiſſans, ſe retira auprès de M. Antoine.

Ce Général étoit allé mettre le ſiege devant Praaſpa, s'imaginant qu'il feroit aiſément la conquête de cette place; mais, il fut trompé. Les divers mauvais ſuccès qu'il eut ſucceſſivement, l'irriterent au point qu'un jour quelques cohortes ayant lâché le pied honteuſement, il les décima. La ſituation des Romains étoit fâcheuſe, & ils ſe voyoient menacés d'un avenir encore plus triſte. Car, ils ne pouvoient plus aller au fourrage, ni faire aucune proviſion ſans livrer des combats, dans leſquels on leur tuoit ou bleſſoit beaucoup de monde. Ainſi, à la crainte de l'ennemi ſe joignoit celle de la diſette. Phraate, de ſon côté, n'étoit pas ſans inquiétude. Déjà les premiers froids de l'automne commençoient à ſe faire ſentir; & il ſçavoit que les Parthes n'avoient ni l'habitude, ni la volonté de tenir la campagne pendant l'hiver, de ſorte que, ſi les Romains s'armoient de perſévérance, il appréhendoit d'être abandonné de ſes troupes, & obligé de ſe retirer. Pour éviter cet inconvénient, il eut recours à la fraude, & il entreprit de tromper M. Antoine par de faux ſemblans d'amitié.

En conſéquence de ce nouveau projet, & conformément à ſes ordres, les principaux des Parthes, au lieu d'agir avec leur vivacité accoutumée contre les Romains dans les fourrages, & dans les autres occaſions où ils ſe rencontroient vis-à-vis d'eux, prirent des manieres de douceur, s'écartant à deſſein pour leur laiſſer emporter des vivres, ou ne s'approchant que pour louer leur valeur ſurprenante, & les aſſurer de toute l'eſtime, & même de l'admiration de Phraate. Ils en vinrent enſuite juſqu'à lier avec eux des converſations tranquilles & familieres, dans leſquelles ils blâmoient beaucoup M. Antoine de ce qu'il ne profitoit pas de la bonne volonté du Roi des Parthes, qui ſouhaitoit la paix, & qui n'avoit nullement intention de faire périr tant de braves guerriers. « Votre général, diſoient-ils, » s'opiniâtre à attendre ici les » deux plus redoutables ennemis du genre humain, la faim » & l'hiver, qui ſuffiſent pour » le détruire, & auxquels il » lui ſeroit bien difficile d'échapper même avec notre ſecours. »

Ces diſcours, rendus à M. Antoine, firent impreſſion ſur lui, & l'eſpérance amollit la fermeté de ſa réſolution. Cependant, il ne voulut point hazarder une démarche, ni rechercher de paix avec les ennemis, qu'auparavant il n'eût fait demander aux porteurs de ces belles paroles, s'ils étoient autoriſés par Phraate à tenir un pareil langage. Ils répondirent qu'ils n'avoient exprimé que les vrais ſentimens de leur Prince; &

& que M. Antoine pouvoit s'y fier en toute sûreté.

Cette réponse détermina le Général Romain à négocier avec Phraate, & il lui envoya quelques-uns de ses amis. Seulement, pour sauver en quelque façon son honneur, & pour ne pas paroître se trouver heureux de pouvoir fuir en liberté, il les chargea de proposer encore la restitution des aigles Romaines & des prisonniers qui étoient restés au pouvoir des Parthes depuis la défaite de M. Crassus. Le Roi reçut cette députation avec faste, assis sur un trône d'or, & tenant à la main un arc dont il pinçoit la corde. Un appareil si superbe annonçoit une réponse fiere. Aussi, rejetta-t-il, comme déplacée, la proposition de rendre les prisonniers & les drapeaux; il se répandit en reproches amers contre les Romains, leur promettant néanmoins paix & sûreté s'ils vouloient se retirer. Il fallut bien que M. Antoine se contentât de ce qu'accordoit un ennemi en état de donner la loi, & il ordonna que l'on fît tous les préparatifs du départ. On sçait combien les Romains furent troublés par les Parthes dans cette retraite.

Les succès qu'avoient eus Phraate contre M. Antoine, lui ayant enflé le courage, il se livra avec plus d'audace & moins de retenue que jamais à sa férocité naturelle, & il versa des flots de sang. Ses sujets poussés à bout perdirent enfin patience. Ils secouerent le joug, chasserent Phraate, & mirent Tiridate en sa place. Le Roi détrôné recourut aux Scythes, & avec les troupes qu'ils lui fournirent, il rentra dans son Royaume. Tiridate s'efforça de se maintenir sur le Trône. Ainsi, les Parthes se trouverent en guerre civile en même tems que les Romains. Tiridate & Phraate rechercherent l'un & l'autre l'amitié d'Auguste, & lui demanderent du secours. Mais, il entendoit trop bien ses intérêts, pour n'être pas charmé que les forces d'un Empire puissant & seul rival de celui de Rome, se détruisissent par elles-mêmes; & il répondit que ses propres affaires l'occupoient tout entier. Pendant qu'il étoit en Égypte, la guerre entre les Parthes fut terminée par la victoire de Phraate, & l'expulsion de Tiridate, qui se retira en Syrie avec l'un des fils de son ennemi, qu'il avoit trouvé moyen d'enlever. Auguste se vit encore sollicité par les deux Princes. Tiridate le pressoit de le rétablir, en promettant de se rendre son vassal. Phraate, au contraire, lui envoya des Ambassadeurs, pour demander qu'on lui livrât Tiridate esclave rebelle, & qu'on lui remît son fils. Auguste n'écouta les propositions d'aucun des deux. Il se contenta d'assurer un asyle à Tiridate dans la Syrie, & il résolut d'emmener le fils de Phraate, comme ôtage, à Rome, où il se disposoit à retourner.

Quelques années après, Phraate par ſes Ambaſſadeurs, & Tiridate en perſonne, renouvellerent leurs inſtances pour intéreſſer les Romains dans leur querelle. Auguſte voulut que Tiridate & les Ambaſſadeurs de Phraate ſe préſentaſſent à l'audience du Sénat, & ce ne fut qu'après que l'affaire lui eut été renvoyée par un Sénatuſconſulte, qu'il entreprit de la décider. Il n'accorda ſatisfaction ni à l'un, ni à l'autre des contendans. Il étoit bien éloigné d'entreprendre pour Tiridate une guerre contre les Parthes, & il ne crut pas non plus qu'il lui fût permis de livrer un Prince ſuppliant, qui étoit venu chercher un aſyle entre ſes bras. Pour ce qui eſt du fils de Phraate, il conſentit de le rendre à ſon pere; mais à condition que Phraate de ſon côté lui remettroit les priſonniers & les drapeaux qui étoient reſtés au pouvoir des Parthes depuis les diſgraces de M. Craſſus & de M. Antoine.

Phraate ne ſe hâta pas d'accomplir cette condition. Mais, un voyage qu'Auguſte fit en Syrie bientôt après, donna de l'inquiétude à Phraate, qui, voyant l'Empereur ſi voiſin de ſes États, appréhenda que ſon deſſein ne fût d'y porter la guerre. Il crut qu'il étoit tems d'accomplir les conditions du traité conclu en dernier lieu avec Auguſte, & qu'il paroiſſoit juſques-là avoir entierement oublié. Il lui renvoya les drapeaux & les priſonniers Romains. Il fit encore envers Auguſte une démarche qui ſembleroit plus ſoumiſe que la reſtitution même des drapeaux & des priſonniers Romains. Il lui donna, comme en ôtage, ſes quatre fils avec leurs femmes & leurs enfans. Mais, en agiſſant ainſi, ſon point de vue étoit bien moins de marquer ſa déférence envers la grandeur Romaine, que de pourvoir à ſa propre ſûreté. Haï & déteſté de ſes ſujets, & ſçachant qu'il méritoit de l'être à cauſe de ſes cruautés, il regardoit ſes enfans comme des rivaux, & il craignoit ſans ceſſe que les Parthes ne vouluſſent tranſporter ſa couronne ſur la tête de quelqu'un d'eux; au lieu que s'il les éloignoit une fois, il n'appréhenderoit plus aucune révolution, connoiſſant l'attachement de ſa nation pour le ſang des Arſacides. Ces Princes furent traités & entretenus royalement dans Rome. Phraate vécut depuis en paix avec les Romains.

Ce Prince, quoiqu'il eût pluſieurs fils légitimes, devint éperdument amoureux d'une Italienne, que l'Empereur lui avoit envoyée entr'autres préſens qu'il lui avoit faits, & qui étoit parfaitement belle. Il ne la conſidéra au commencement que comme l'une de ſes concubines, mais ſa paſſion croiſſant toujours & ayant déjà eu d'elle Phraatace, il l'épouſa. Comme elle étoit toute puiſſante ſur ſon eſprit, elle conçut le deſſein de faire tomber l'Empire des Par-

thes entre les mains de ſon fils ; & parce qu'elle ne le pouvoit eſpérer qu'en faiſant éloigner les enfans légitimes de Phraate, elle lui propoſa & le pria de les envoyer en ôtage à Rome. Ce Prince, qui ne pouvoit lui rien refuſer, s'y réſolut ; & ce déteſtable fils eut tant d'impatience de regner, que ſe laſſant d'attendre la mort de ſon pere, il le fit tuer un an ou deux avant Jeſus-Chriſt par le conſeil de ſa mere, avec laquelle on étoit perſuadé qu'il vivoit d'une maniere abominable. L'horreur de ce parricide, joint à un inceſte, excita contre lui une telle haine & ſi générale, qu'il fut chaſſé & mourut avant que d'avoir pu s'affermir dans ſa criminelle domination.

PHRAATE V, *Phraates*, Φραάτης, (*a*) fils du précédent, étoit encore à Rome, l'an de Jeſus-Chriſt 35. Cette année, les principaux Seigneurs Parthes s'étant révoltés contre Artabane leur roi, il ne leur manquoit qu'un Prince des Arſacides qu'ils puſſent mettre ſur le Trône. Ils eurent recours à Tibere, pour lui demander Phraate. Leurs Députés lui repréſenterent qu'ils n'avoient beſoin que d'un nom qui les autoriſât ; & que pourvu qu'un Prince des Arſacides parût ſur les bords de l'Euphrate avec l'agrément de l'Empereur Romain, le ſuccès de leur entrepriſe étoit infaillible. C'étoit entrer dans le ſyſtême de Tibere, dont la politique fut toujours d'employer les ſourdes pratiques contre l'étranger, & non les armes. Il accorda donc volontiers ce qu'on lui demandoit, & il fit partir Phraate avec un équipage & un cortege dignes de ſa naiſſance, & de la grandeur à laquelle on le deſtinoit. Mais, Phraate qui avoit vécu à la Romaine pendant plus de cinquante ans, voulant prendre les mœurs des Parthes, ne put ſoutenir le changement. Sa ſanté y ſuccomba, & étant tombé malade en Syrie, il y mourut.

PHRAATE VI, *Phraates*, Φραάτης, le même que d'autres nomment Phraatace. *Voyez* Phraatace.

PHRAATE, *Phraates*, (*b*) Φραάτης, ſeigneur Parthe, étoit Gouverneur d'une des plus grandes & des plus puiſſantes provinces du Royaume, l'an de J. C. 36. *Voyez* Hiéron.

PHRADATE, *Phradates*, (*c*) officier qui commandoit les troupes Caſpiennes dans l'armée de Darius. Après la mort de ce Prince, Phradate, qui étoit alors gouverneur des Tapyriens, fut amené à Alexandre le Grand, qui le traita ſi humainement, qu'il ſervit d'exemple à pluſieurs pour éprouver ſa clémence. Phradate fut conſervé dans ſon Gouvernement juſqu'à ce qu'il donna lieu de le ſoupçon-

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31, 32. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 592, 593.
(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 42, 43.
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 12, L. VI. c. 4. L. VIII. c. 3. L. X. c. 1.

ner d'aſpirer à la Couronne. Alors, Phratapherne fut envoyé en ſa place, avec ordre de ſe ſaiſir de lui & de le faire conduire au Roi ſous bonne eſcorte. Alexandre le fit punir du dernier ſupplice.

PHRADMON, *Phradmon*, Φράδμων, (*a*) fut pere d'Agélaüs, qui tomba ſous les coups de Diomede.

PHRADMONIDE, *Phradmonides*, Φραδμονίδης, (*b*) nom qu'Homere donne à Agélaüs, parce qu'il étoit fils de Phradmon.

PHRAGANDES, *Phragandæ*, (*c*) ville de Thrace au païs des Medes. Le Roi Philippe fit ravager les terres de cette ville, l'an 211 avant J. C.

PHRAORTE, *Phraortes*, Φράορτης, fut pere de Déjoce, premier fondateur de la monarchie des Medes.

PHRAORTE, *Phraortes*, (*d*) Φράορτης, fils de Déjoce, & petit-fils du précédent, ſuccéda à ſon pere au royaume des Medes, l'an 657 avant J. C. Ce Prince, qui étoit d'une humeur fort belliqueuſe, ne ſe contentant point du royaume de la Médie que ſon pere lui avoit laiſſé, attaqua les Perſes, & les ayant vaincus dans un grand combat, il les aſſujettit à ſon Empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voiſines les unes après les autres, en ſorte qu'il ſe rendit le maître de preſque toute la haute Aſie, qui comprenoit tout ce qui étoit au nord du mont Taurus, depuis la Médie juſqu'au fleuve Halys.

Ces heureux ſuccès lui enflerent extrêmement le cœur. Il oſa porter la guerre contre les Aſſyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de pluſieurs nations, mais encore très-puiſſans par eux-mêmes. Nabuchodonoſor leur roi, appellé autrement Saoſduchin, aſſembla dans ſon païs une grande armée, & envoya des Ambaſſadeurs à pluſieurs peuples de l'Orient pour leur demander du ſecours. Tous le refuſerent avec mépris, & traiterent ignominieuſement ſes Ambaſſadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cet Empire, qui avoit autrefois tenu la plupart dentr'eux dans une dure ſervitude.

Le Roi, aigri à l'excès d'un traitement ſi indigne, jura par ſon Trône & par ſon regne, qu'il ſe vengeroit de toutes ces nations, & qu'il les paſſeroit au fil de l'épée. Il ſe diſpoſa enſuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là que ſe donna cette grande bataille qui fut ſi funeſte à Phraorte. Il fut défait; ſa cavalerie prit la fuite; ſes chariots furent renverſés & mis en déſordre; enfin, Nabucodo-

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 257.
(*b*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 257.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 25.
(*d*) Herod. L. I. c. 102, 103 Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 371, 372. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. V. p. 401.

noſor remporta une victoire entiere. Profitant de la déroute des Medes, il entra dans leur païs, ſe rendit maître des villes, pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Ecbatane, emporta d'aſſaut ſes tours & ſes murailles, donna la ville au pillage à ſes ſoldats, & la dépouilla de tous ſes ornemens.

L'infortuné Phraorte, qui s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabuchodonoſor; ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot, l'an 635 avant Jeſus-Chriſt. Son fils Cyaxare I lui ſuccéda.

Il y en a qui croient que Phraorte eſt le même qu'Arphaxad, dont il eſt parlé dans le livre de Judith. *Voyez* Arphaxad.

PHRAORTE, *Phraortes*, Φράορτης, (*a*) nom que Plutarque donne à Phraate IV, roi des Parthes. *Voyez* Phraate IV.

PHRAOTE, *Phraotes*, (*b*) Roi Philoſophe dans les Indes. *Voyez* Apollonius de Tyanes.

PHRASICLÈS, *Phraſicles*, Φρασικλῆς, (*c*) neveu de Thémiſtocle, épouſa après la mort de ce grand homme une de ſes filles, nommée Nicomaché, & ſa propre couſine. Il ſe chargea en même tems de la plus jeune des filles de Thémiſtocle, appellée Aſie, & ſe retira dans la ville de Magnéſie.

PHRASICLIDE, *Phraſiclides*, Φρασικλείδης, (*d*) préteur des Athéniens. Sous l'adminiſtration de Phraſiclide, les Athéniens conclurent la paix avec leurs ennemis.

PHRASICRIDE, *Phraſicrides*, Φρασικρίδης, (*e*) Athénien, dont il eſt fait mention dans la harangue de Démoſthene contre Polyclès.

PHRASICRIDE, *Phraſicrides*, Φρασικρίδης, (*f*) étoit, ſelon Démoſthene, un ſcélérat, couvert des crimes les plus atroces.

PHRASIUS, *Phraſius*, (*g*) Φράσιος, Athénien. Démoſthene en fait mention dans ſa harangue contre Callippe.

PHRASTOR, *Phraſtor*, (*h*) Φράστωρ, Athénien du bourg d'Égilium, ſelon Démoſthene dans ſa harangue contre Néera.

PHRATAPHERNE, *Phrataphernes*, Φραταφέρνης, (*i*) Satrape de Darius, vint, après la mort de ce Prince, ſe rendre à Alexandre le Grand, avec ceux qui l'avoient accompagné dans ſa fuite.

PHRATAPHERNE, *Phrataphernes*, Φραταφέρνης, (*k*) Sa-

(*a*) Plut. T. I. p. 932. *& ſeq.*
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 119, 120.
(*c*) Plut. T. I. p. 128.
(*d*) Demoſth. Orat. in Neær. pag. 866.
(*e*) Demoſth. Orat. in Polycl. pag. 1090.
(*f*) Demoſth. Orat. in Ariſtocr. pag. 758.
(*g*) Demoſth. Orat. in Calipp. pag. 1098.
(*h*) Demoſt. Orat. in Neær. p. 869. *& ſeq.*
(*i*) Q. Curt. L. VI. c. 4.
(*k*) Q. Curt. L. VIII. c. 1.

trape des Choraſmiens pour les Perſes. Voyant les Maſſagetes & les Dahes ſes voiſins, ſubjugués par les Macédoniens, il envoya vers Alexandre le Grand pour ſe rendre à lui.

PHRATAPHERNE, *Phrataphernes*, Φραταφέρνης, (*a*) fut établi par Alexandre le Grand Satrape de l'Hyrcanie, des Mardes & des Tapyriens, avec ordre de ſe ſaiſir de Phradate, auquel il ſuccédoit, & de l'envoyer ſous bonne garde.

PHRATAPHERNE, *Phrataphernes*, Φραταφέρνης, (*b*) Satrape des Parthaniens, reçut un jour ordre d'Alexandre le Grand, d'apporter des vivres tout cuits ſur des chameaux & des dromadaires.

PHRATAPHERNE, *Phrataphernes*, Φραταφέρνης, (*c*) obtint, après la mort d'Alexandre le Grand, le gouvernement de l'Arménie, ſelon Juſtin. Diodore de Sicile lui donne celui de la Parthie & de l'Hyrcanie.

La plupart de ces Phratapherne pourroient bien n'être qu'une ſeule & même perſonne.

PHRÉAR, *Phrear*, Φρέαρ, (*d*) bourgade de l'Attique dans la tribu Léontide, étoit ſituée ſur le bord de la mer, près du Pirée. On lui avoit donné ce nom qui ſignifie un puits, à cauſe d'un puits remarquable par cette ſingularité. Ceux, qui avoient été exilés pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappellés, étoient accuſés d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller ſe juſtifier devant des Juges aſſis près de ce puits; mais, comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit pas juſte ni de laiſſer un nouveau crime impuni, ni de le punir ſans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accuſés, & on leur permettoit de parler à leurs Juges ſans ſortir de leur vaiſſeau. Ainſi, ils ſe repréſentoient; & ſans violer leur ban, ils ſatisfaiſoient à la piété & à la juſtice. Il eſt parlé de ce tribunal du puits dans l'oraiſon de Démoſthene contre Ariſtocrate. Il eſt appellé Phréattys dans Pauſanias, qui ajoute que Teucer fut le premier qui ſe purgea ainſi du meurtre d'Ajax en préſence de Télamon.

La bourgade de Phréar avoit vu naître Thémiſtocle, qui s'acquit une ſi grande réputation. Il y en a qui, au lieu de Phréar, liſent Phréarrhi.

PHRÉARIEN, *Phrearius*, qui eſt du bourg de Phréar. *Voyez* Phréar..

PHRÉARRHI, *Phrearrhi*. *Voyez* Phréar.

PHRÉATTYS, *Phreattys*,

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 3.
(*b*) Q. Curt. L. VI. c. 4.
(*c*) Juſt. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. p. 628. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 24.
(*d*) Pauſ. p. 53. Plut. T. I. p. 111, 112.

Φρεαττὺς, nom d'un tribunal. *Voyez* Phréar.

PHRICIUM, *Phricium*, (*a*) Φρίκιον, montagne de Grece dans la Locride, au-deſſus des Thermopyles, ſelon Strabon.

Tite-Live fait mention d'une ville du même nom, & il ſemble la placer dans le même quartier où étoit cette montagne.

PHRIXUS, *Phrixus*, Φρίξος, (*b*) fils d'Athamas, roi de Thebes, & de Néphelé qu'Athamas avoit épouſée après avoir répudié Ino, fille de Cadmus. Phrixus avoit une ſœur nommée Hellé. Il y en a qui prétendent qu'Athamas ayant repris Ino, celle-ci ſollicita fortement Phrixus de commettre un inceſte avec elle. Déſeſpérée de n'avoir pu l'y faire conſentir, elle l'accuſa d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Le Roi, déférant à cette fauſſe accuſation, réſolut de faire mourir Phrixus. Cependant, on conſulta l'Oracle pour ſçavoir par quel moyen on feroit ceſſer la famine qui affligeoit tout le Royaume. L'Oracle répondit que les Dieux n'appaiſeroient leur courroux que par le ſang de deux Princes. Phrixus & ſa ſœur Hellé furent deſtinés pour ſervir de victimes. Mais, ayant été informés de la réſolution qu'on avoit priſe, ils crurent devoir fuir hors de la Grece. S'imaginant être guidés par une providence particuliere des Dieux, ils paſſerent d'Europe en Aſie, ſur un bélier à toiſon dorée. Mais, Hellé tomba dans la mer, qui pour cette raiſon même fut appellée l'Helleſpont. Pour Phrixus, ayant heureuſement achevé ſa courſe, il aborda enfin dans la Colchide. Là il ſacrifia ſon bélier pour obéir à un Oracle, & il appendit ſa dépouille dans le temple de Mars.

PHRIXUS, *Phrixus*, Φρίξος, (*c*) Spartiate, apporta un jour aux Béotiens, de la part d'Agéſilaus, dix talens pour prix de leur retraite.

PHRONIME, *Phronime*, (*d*) Φρονίμη, fille d'Étéarque, roi d'Oaxus. *Voyez* Étéarque.

PHRONIUS, *Phronius*, (*e*) Φρόνιος, fut pere de Noëmon, qui prêta un jour ſon vaiſſeau à Télémaque pour aller à Pylos.

PHRONTIS, *Phrontis*, (*f*) Φροντὶς, Princeſſe d'une grande ſageſſe, avoit épouſé Panthus, duquel elle eut Euphorbe.

PHRONTIS, *Phrontis*, (*g*) Φρόντις, pilote Grec, fils d'Onétor, conduiſoit la galere Capitaineſſe de Ménélaüs, au retour du ſiege de Troie. Un jour que l'on avoit abordé à Sunium,

(*a*) Strab. pag. 582, 621. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 13.

(*b*) Diod. Sicul. p. 174. Pauſ. p. 42, 84, 594. Lucian. T. I. p. 989. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 98, 355. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. IX. pag. 57. *& ſuiv.*

(*c*) Plut. T. I. p. 614.

(*d*) Herod. L. IV. c. 154, 155.

(*e*) Homer. Odyſſ. L. II. v. 386.

(*f*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 40.

(*g*) Homer. Odyſſ. L. III. v. 277. *& ſeq.* Pauſ. p. 657. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. VI. p. 446, 452.

Apollon le tua tout d'un coup par ſes douces fleches, comme il étoit au gouvernail. C'étoit le plus habile de tous les Pilotes, & le plus expérimenté, & celui qui ſçavoit le mieux gouverner un vaiſſeau pendant les plus affreuſes tempêtes. Quelque preſſé que fût Ménélaüs de continuer ſa route, il fut retenu là pour enterrer ſon compagnon & pour faire ſur ſon tombeau les ſacrifices ordinaires.

« Les ſeuls noms qu'Homere » donne à ſes perſonnages, dit » Madame Dacier, enſeignent » ſouvent des choſes utiles & » curieuſes, comme je l'ai déjà » remarqué. Le premier Pilote » de Ménélaüs s'appelle Phron» tis, c'eſt-à-dire, prudent, & » il eſt fils d'Onétor, qui ſignifie utile, profitable. C'eſt » pour faire entendre que l'art » des Pilotes demande beau» coup de prudence, & que » c'eſt en cet art que conſiſte » toute la marine, qui eſt aux » hommes d'une grande utilité. » Au reſte, les arts méchani» ques ſont ſi peu honorés dans » notre ſiecle, que j'ai vu des » gens s'étonner de voir qu'Ho» mere nomme ici le pere d'un » Pilote, & que dans le cin» quieme livre de l'Iliade il a » fait la généalogie d'un char» pentier. *Phéréclus*, dit-il, *fils* » *d'un charpentier très-habile &* » *petit-fils d'Harmonus.* Mais, » dans ces tems-là, les arts » étoient honorés, & ceux qui » s'y diſtinguoient, étoient mis » parmi les perſonnages les plus » conſidérables, C'eſt ainſi que » l'Écriture Sainte a traité les » célebres artiſans. Dans le » troiſieme livre des Rois, elle » marque qu'Hiram, célebre fon» deur, étoit fils d'une femme » veuve de la tribu de Neph» thali, & que ſon pere étoit de » Tyr. Je prends plaiſir à rap» peller ces conformités d'i» dées & de ſtyle, parce que » rien ne fait tant d'honneur à » Homere. »

Telles étoient les mœurs de ce tems-là. Aujourd'hui, un bon Pilote n'eſt qu'un Pilote. Alors, c'étoit un homme utile à l'État, & tout mérite glorieux ou utile à l'État avoit ſa récompenſe. Une inſcription, une ſtatue, un tombeau élevé aux dépens du public, ces marques d'honneurs entretenoient l'émulation, & portoient les hommes à toutes ſortes de belles actions.

PHRONYME. *Voyez* Phronime.

PHRURA, *Phrura*, Φρουρὰ, (*a*) nom d'un chien de chaſſe dans Xénophon. Ce mot veut dire garde, garniſon, &c.

PHRYGIA, *Phrygia*, (*b*) eſclave attachée à Bacchis, dans l'Heautontimoruménos de Térence.

PHRYGIE, *Phrygia*, Φρυγία, (*c*) province de l'Aſie mineure,

(*a*) Xenoph. p. 987.
(*b*) Terent. T. II. p. 5.
(*c*) Plin. T. I. p. 283, 289, 290. Q. Curt. L. III. c. I. L. IV. c. 12. L. VI.

ſur les bornes de laquelle il y a de grandes difficultés parmi les Auteurs qui en ont fait mention.

I. M. d'Anville, dans ſes cartes, fait occuper à la Phrygie tout le centre de l'Aſie mineure, & lui donne pour limites, à l'orient la Cappadoce, au nord la Galatie & la Bithynie, à l'occident la Myſie, la Lydie & la Carie, & au midi la Lycie, la Piſidie & la Cilicie. De cette maniere, l'Iſaurie & la Lycaonie ſe trouvent jointes à la Phrygie. Ces limites, qui paroiſſent aſſez exactes, ne s'accordent pas cependant avec celles dont il eſt parlé dans nos anciens Géographes. Mais, ceux-ci ne ſont pas non plus d'accord enſemble ſur cet article.

Pline, par exemple, étend la Phrygie à l'entour de la Troade, & la borne au nord par la Galatie, au midi par la Lycaonie, la Piſidie & la Mygdonie, & à l'orient par la Cappadoce. Mais, toute la Phrygie ne ſe trouve pas renfermée dans ces bornes; car, elles ne comprennent pas la Phrygie de l'Helleſpont, qui étoit la partie la plus conſidérable de la Troade. Elles ne comprennent pas non plus la Mygdonie, qui, ſelon Étienne de Byzance, faiſoit partie de la grande Phrygie, quoique l'on puiſſe avec encore plus de raiſon la ranger ſous la Phrygie Épictete de Strabon, à laquelle elle touche. La faute de Pline vient de ce qu'en marquant les bornes de la Phrygie du côté du midi, il joint la Mygdonie avec la Lycaonie & la Piſidie, quoique deux chapitres plus haut, il l'eût jointe avec d'autres païs. Il y a donc dans la deſcription de Pline, un dérangement qui vient, ou de la négligence de l'auteur, ou de celle des copiſtes.

La Phrygie eſt diviſée dans les anciens Auteurs en grande & en petite. C'eſt pourquoi, Tite-Live, en parlant de ce païs, dit: *Phrygia utraque*, l'une & l'autre Phrygie. Dans un autre endroit, il dit, en parlant des terres que les Romains ôterent à Antiochus, & qu'ils donnerent à Eumene: « Ils ajoute-» rent en Aſie les deux Phry-» gies, l'une qui eſt ſur l'Hel-» leſpont, & l'autre qu'on ap-» pelle la grande Phrygie. » Strabon & Ptolémée connoiſſent auſſi deux Phrygies; mais, Ptolémée place dans la grande Phrygie des villes qui ſe trouvoient renfermées dans les bornes qu'il donne à la petite, & Strabon varie ſur les noms, appellant

c. 11. L. X. c. 10. Tit. Liv. L. XXIX. c. 11. L. XXXVII. c. 54. L. XXXVIII. c. 39. Juſt. L. XIII. c. 4. Plut. T. I. p. 496, 674, 711. Strab. p. 129, 130, 543, 563. *& ſeq.* Pomp. Mel. p. 20. Ptolem. L. V. c. 2. Corn. Nep. in Alcibiad. c. 9, 10. in Datam. c. 2, 8. Herod. L. I. c. 28. L. II. c. 2. L. VII. c. 73. Pauſ. p. 337, 560. Homer. Iliad. L. III. v. 103, 104. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 326. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. IV. p. 254. T. V. p. 323. T. XVI. p. 76. T. XXII. p. 15.

la petite Phrygie, tantôt Phrygie de l'Helleſpont, tantôt Phrygie Épictete, c'eſt-à-dire, Phrygie acquiſe. Quelquefois il paroît diſtinguer ces deux noms; quelquefois il les confond, comme s'ils ſignifioient la même choſe; & quelquefois il ſemble renfermer la Phrygie Épictete dans la grande Phrygie. « Le païs, » dit-il, qui eſt en de-çà du » fleuve Halys, contient la Bi» thynie, la Mœſie & la Phry» gie qui eſt ſur l'Helleſpont, » & dont la Troade fait par» tie . . . & dans les terres, » ajoute-t-il, cette Phrygie, » dont la Gallogrece, ap» pellée Galatie, l'Épictete, » la Lycaonie & la Lydie font » partie. » Mais, Strabon étend trop loin les bornes de la grande Phrygie; car, il y comprend la Lydie & la Lycaonie, que les autres Géographes en ſéparent. Il eſt certain que les Gallogrecs s'emparerent d'une partie de la Phrygie. Mais, pour ce qui eſt de l'Épictete que Strabon joint ici avec la grande Phrygie, ailleurs il la comprend ſous le nom de petite Phrygie, c'eſt-à-dire, ſous le nom de la Phrygie, qui étoit ſous l'Helleſpont. Le fleuve Gallus, dit-il, prend ſa ſource près de Modra, dans la Phrygie qui eſt ſur l'Helleſpont; & c'eſt celle qui eſt appellée Épictete. Il ajoute un peu plus bas, en parlant de la Phrygie ſur l'Helleſpont, qu'autrefois on l'appelloit petite Phrygie, & que les rois Attales la nommoient Épictete. Enfin, il dit dans un autre endroit, que la grande Phrygie eſt celle dont Midas étoit roi, & dont les Galates occuperent une partie, & que la petite Phrygie étoit ſur l'Helleſpont, de même que dans le voiſinage du mont Olympe, & qu'on l'appelloit Épictete. On voit par-là que la petite Phrygie étoit compoſée de deux parties; l'une étoit ſur l'Helleſpont, & en tiroit ſon nom; l'autre étoit éloignée de l'Helleſpont, & s'étendoit du côté du mont Olympe. Celle-ci avoit été ſoumiſe au roi Pruſias, & fut cédée aux rois Attales ou à Eumene; ce qui fut cauſe qu'ils la nommerent Épictete. Ainſi, l'Épictete, dans un ſens étendu, étoit la même que la petite Phrygie; mais, l'Épictete, proprement dite, étoit diſtinguée de la Phrygie de l'Helleſpont.

Euſtathe remarque ſur le 810e. vers de Denys le Périégete, qu'il y avoit trois Phrygies, 1°. la grande Phrygie, qui étoit le royaume de Midas; 2°. la petite, qui étoit ſur l'Helleſpont & aux environs de l'Olympe; 3°. la Phrygie Épictete. Cette diſtinction eſt juſte par rapport au nombre; mais, il paroît qu'Euſtathe ſe trompe en joignant la Phrygie ſituée dans le voiſinage du mont Olympe avec celle qui étoit ſur l'Helleſpont, & en la ſéparant de l'Épictete, quoique, ſelon Strabon, la Phrygie des environs de l'Olympe & l'Épictete ſoient la même choſe; ce qui paroît

par les villes que Strabon place dans l'Épictete, qui ſont Azani, Nacoléa, Cotacium, Midaium, Dorilæum & Cadi. Cependant, Strabon ne ſemble pas s'accorder en cela avec lui-même; car, dans le livre ſecond, il met ces villes dans la grande Phrygie.

II. M. Fréret a montré, par une ſuite de témoignages combinés entr'eux, que les Phrygiens, ainſi que tous les peuples de l'Aſie mineure, formoient dans l'origine une même nation avec les Pélaſges, ou Grecs Européens. De toutes les preuves qui établiſſent ce fait, nous n'en rapporterons qu'une ſeule; c'eſt que la langue de toutes ces nations Aſiatiques, la même malgré les différences qui caractériſoient les dialectes, avoit beaucoup de rapport pour le fond avec celle des Grecs d'Europe, comme le montrent les noms Grecs donnés dans l'Iliade aux Troyens & à leurs alliés, & les entretiens que leurs Chefs ont, ſans interprete, avec ceux de l'armée Grecque.

Hérodote dit que les Phrygiens étoient plus anciens que les Égyptiens, de l'aveu même de ces derniers. Il ajoute ailleurs que les Phrygiens s'appelloient Brygiens, tant qu'ils demeurerent en Europe, & qu'ils ne changerent ce nom en celui de Phrygiens que lorſqu'ils furent paſſés d'Europe en Aſie. Homere, qui ſemble ne reconnoître que trois peuples illuſtres, compte dans ce petit nombre les Phrygiens, quoiqu'il les traite encore de barbares.

III. Cybele & Atys ſon amant étoient les grandes Divinités des Phrygiens. Tout le monde ſçait qu'on en a débité des fables monſtrueuſes, auxquelles on ne peut rien entendre aujourd'hui, parce qu'on n'en connoît pas le premier état. Mais, on n'y perdra rien, ſi on veut ſeulement ſçavoir quelles étoient ces Divinités. Lorſque Ménélaüs, près de ſe battre avec Pâris, demanda que les offres qu'Hector venoit de faire aux Grecs, fuſſent aſſurées par un traité ſolemnel: « Afin de con-» clure ce traité, dit-il aux » Troyens, faites apporter un » agneau blanc & une brebis » noire, que vous ſacrifierez à » la Terre & au Soleil, & » nous ferons de notre côté un » ſacrifice à Jupiter. » Voilà d'une part le Dieu ſouverain des Grecs, & de l'autre les grandes Divinités des Phrygiens. On fit les ſacrifices; & afin qu'on y reconnoiſſe mieux Cybele & Atys, ce fut un héraut Idéen qui amena les victimes de Troie.

IV. On attribue aux Phrygiens l'invention de l'art avec l'aiguille; leur ouvrage étoit relevé en boſſes. Les Babyloniens au contraire ne formoient qu'un tiſſu qui n'étoit chargé que de la différence des couleurs; après quoi ils ne laiſſoient pas cependant d'employer l'aiguille. Les uns & les autres rendoient également les figures.

V. La Phrygie fait aujourd'hui

partie de la Turquie d'Aſie. Ce qu'on appelloit la grande Phrygie, ſe nomme préſentement Germian ou Dargu-Lili; & la petite Phrygie s'appelle Sarcum.

PHRYGIE ÉPICTETE, *Phrygia Epictetos*, Φρυγία Ἐπίκτητος. *Voyez* Phrygie.

PHRYGIE SUR L'HELLESPONT, *Phrygia Helleſpontiaca*, Φρυγία Ἑλλησποντιακή. *Voyez* Phrygie.

PHRYGIE PACATIANE, *ou* CAPATIANE, *Phrygia Pacatiana*, *Capatiana*, Province de l'Aſie mineure. Elle eſt connue dans les notices Eccléſiaſtiques.

PHRYGIE PARORÉE, *Phrygia Paroreios*, Φρυγία Παραώρειος, (*a*) c'eſt-à-dire, Phrygie Montueuſe. Il eſt parlé de cette contrée dans Strabon. C'étoit une partie de la Phrygie. Elle eſt ſurnommée Montueuſe, parce qu'elle étoit ſituée vers les montagnes.

PHRYGIE SALUTAIRE, *Phrygia Salutaris*, province de l'Aſie mineure. Les notices Eccléſiaſtiques en font mention.

PHRYGIEN [Le mode], un des principaux & des plus anciens modes de la muſique des Grecs. Le caractere en étoit fier & guerrier; auſſi étoit-ce, ſelon Athénée, ſur le ton Phrygien que l'on ſonnoit les trompettes & autres inſtrumens militaires. Ce mode occupe le milieu entre le Lydien & le Dorien, & eſt à un ton de l'un & de l'autre. *Voyez* Mode.

PHRYGIENS, *Phryges*, Φρύγες, peuple de l'Aſie mineure, qui habitoit la Phrygie. *Voyez* Phrygie.

PHRYGIUS AMNIS, (*b*) ruiſſeau ou fleuve Phrygien, dont parle Tite-Live. Il le met dans le voiſinage de Magnéſie, au pied du mont Sipyle. On croit que c'eſt le fleuve Hyllus.

PHRYGIUS, *Phrygius*, Φρύγιος, (*c*) un des principaux confidens d'Alexandre le Grand, pendant que ce prince étoit encore jeune, fut banni de Macédoine par Philippe. Mais, il fut rappellé dans la ſuite par Alexandre, & jouit de la plus grande faveur auprès de ce Prince.

PHRYNÉ, *Phryne*, Φρύνη, (*d*) fameuſe courtiſanne, vivoit environ l'an 328 ans avant J. C. Praxitele en devint fort amoureux. Un jour, Phryné l'ayant prié de lui donner le plus bel ouvrage qui fût ſorti de ſes mains, à la vérité il ne la refuſa pas; mais, comme il ne vouloit pas lui dire quel étoit celui de ſes ouvrages qu'il eſtimoit le plus, elle vint à bout de le connoître par une ruſe dont elle s'aviſa. Un jour que Praxitele étoit chez elle, un domeſtique à qui elle avoit donné le mot, accourant de toute ſa force, vint dire à Praxitele, que le feu étoit à ſa maiſon; qu'une bonne

(*a*) Strab. p. 576.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 37.
(*c*) Plut. T. I. p. 669.
(*d*) Lucian. T. I. p. 446. Athen. p. 558, 567, 583, 585, 591. Quintilian. L. II. c. 16. Pauſ. p. 34, 581, 582, 635. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 611. *& ſuiv.*

partie de ſes ouvrages étoit déjà brûlée, & qu'il n'en reſtoit que fort peu qui ne fuſſent pas endommagés. Praxitele ſortant auſſi-tôt s'écria : *Je ſuis perdu, ſi mon Satyre & mon Cupidon ſont brûlés.* Alors, Phryné le raſſura, & lui dit qu'aucun malheur n'étoit arrivé ; qu'elle avoit ſeulement voulu ſçavoir par lui-même quel étoit celui de ſes ouvrages dont il faiſoit le plus de cas ; & ſur le propre témoignage de Praxitele, elle fit choix de ſon Cupidon.

On juge bien que Praxitele, livré comme il étoit à Phryné, ne manqua pas d'employer le travail de ſes mains pour celle qui s'étoit rendue la maîtreſſe de ſon cœur. Une des Statues de Phryné fut placée depuis à Delphes même, entre celles d'Archidame roi de Sparte & de Philippe roi de Macédoine. Si les richeſſes étoient un titre pour y trouver place, elle la méritoit bien ; car, les ſiennes étoient immenſes. Elle eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thebes à ſes dépens, pourvu qu'on y mît cette inſcription : *Alexandre a détruit Thebes, & Phryné l'a rétablie.*

Apollodore diſtingue deux courtiſannes du nom de Phryné, dont l'une étoit ſurnommée Saperdion & l'autre Clauſigélota. On leur donne encore d'autres ſurnoms. Car, on dit que l'une s'appelloit Seſtos, parce qu'elle dépouilloit ſes amans de leurs biens, & l'autre Theſpienne du nom du lieu de ſa patrie. C'eſt de celle-ci qu'on raconte ce qui eſt rapporté ci-deſſus. Ariſtogiton, dans ſa harangue contre Phryné, dit que ſon nom propre étoit Mnéſarete.

Quintilien parle d'une Phryné qui fut accuſée d'impiété. Son Avocat gagna ſa cauſe en lui découvrant le viſage, d'autres diſent le ſein, devant ſes juges.

PHRYNICHUS, *Phrynichus*, Φρύνιχος, (*a*) nom commun à trois Poëtes, qui, ſuivant la plus commune opinion, ſe ſont diſtingués dans le genre dramatique, deux pour la tragédie, & le troiſieme pour la comédie.

Le premier Phrynichus étoit Athénien, fils de Polyphradmon, ſelon quelques-uns, & de Minyras ou de Choroclès, ſelon quelques autres, au rapport de Suidas, qui le fait pere de Polyphradmon, auſſi poëte tragique. Il fut diſciple de Theſpis, l'inventeur de la tragédie ; & par conſéquent, il doit paſſer pour très-ancien, & même pour antérieur à Eſchyle ; comme il ſemble que l'on puiſſe le recueillir d'Ariſtophane, chez qui Euripide accuſe Eſchyle d'avoir produit ſur la ſcene d'impertinens acteurs, élevés & inſtruits chez Phrynichus, duquel il les avoit empruntés. De-là il s'enſuit qu'Euſebe a eu tort de le

(*a*) Suid. T. II. pag. 1091, 1092. Herod. L. VI. c. 21. Plut. T. I. p. 114, 201. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XIII. p. 273. *& ſuiv.* T. XV. p. 263, 264.

ranger après Eſchyle ſous la LXXIVe. Olympiade, & que Suidas, qui le fait fleurir & remporter le prix dès la LXVIIe. eſt beaucop mieux fondé, comme le remarque Périzonius ſur Élien. Cette ancienneté paroît de plus confirmée par cette conſidération, que pour perfectionner la tragédie encore informe de ſon tems, il y introduiſit divers uſages, comme l'aſſure le même Suidas. Tel fut celui des maſques, pour transformer les acteurs en actrices; [car les femmes ne ſe montroient point ſur le théatre des Grecs, & les Poëtes dramatiques originairement ne compoſoient pour elles aucun rôle;] & tel fut encore l'uſage des vers ïambes tétrametres, ou de huit pieds, dont le Scholiaſte d'Ariſtophane aſſure que Phrynichus fut l'inventeur. Ce fut lui qui compoſa la tragédie dont Thémiſtocle fit les frais, ſous l'archontat d'Adimante, dans la LXXVe. Olympiade, & dont il donna le ſpectacle aux Athéniens avec tant de ſuccès, qu'il remporta le prix ſur ſes concurrens, & conſacra une plaque d'airain, dont l'inſcription devoit immortaliſer cette victoire. Plutarque, à qui nous devons cette particularité touchant le poëte Phrynichus, ne nous apprend point le nom de cette tragédie, qui fit tant d'honneur à Thémiſtocle & à l'Auteur.

Suidas lui en attribue neuf, dont voici les noms: 1°. Les Égyptiens; 2°. Alceſte; 3°. les Danaïdes; ces trois ſont auſſi miſes ſur ſon compte par Héſychius; 4°. Actéon; 5°. Antée ou les Libyens 6°. les Juſtes; 7°. les Perſes; 8°. les Aſſeſſeurs; 9°. & Pleuron; c'eſt le nom d'un Grec, fils d'Étolus, & celui d'une ville. Il eſt fait mention de cette derniere piece dans les Scholies de Tzetzès ſur Lycophron, & dans les Phociques de Pauſanias, où cet écrivain déclare que pour la fable de ce tiſon fatal, donné par les Parques à Althée, de la durée duquel dépendoit la vie de Méléagre, & que ſa mere irritée alluma elle-même, c'eſt Phrynichus fils de Polyphradmon, qui l'a débitée le premier dans ſa piece intitulée *Pleuron*. « Méléagre, dit-il, ne put évi» ter la mort, ſa cruelle mere » mit le feu au tiſon fatal, & » du même feu ſon malheureux » fils ſe ſentit conſumer. » Après quoi, Pauſanias ajoute cette réflexion: Qu'à la verité Phrynichus ne s'étend pas ſur cet évenement, comme tout Poëte a coutume de le faire ſur une idée qu'il imagine, & qu'il veut rendre croyable, mais qu'il dit ſimplement le fait, comme ſi c'eût été une choſe connue de toute la Grece.

Suidas parle d'un ſecond Phrynichus, Athénien fils de Mélanthe & poëte tragique. Il le fait auteur de deux pieces, Andromede & Érigone, ainſi que de pluſieurs airs appellés Pyrrhiques, dont la cadence & les paroles animoient au com-

bat, & que de jeunes gens armés chantoient en danſant avec grande vivacité. Il lui attribue encore une troiſieme piece, intitulée *la priſe de Milet par Darius roi de Perſe*, laquelle fit verſer des larmes aux ſpectateurs; ce qui fut cauſe que les Athéniens, intéreſſés dans la perte de cette ville, condamnerent le Poëte à une amende de mille drachmes, après l'avoir chaſſé du théâtre, pour le punir d'avoir, par cette tragédie, rouvert une plaie ſi ſenſible à toute la nation; & ils défendirent de rejouer à l'avenir cette piece. Ce fait eſt rapporté par Hérodote, par Strabon, par Plutarque, par Élien & par d'autres; & la conſternation où une telle diſgrace jetta Phrynichus, avoit paſſé en proverbe chez les Grecs; en ſorte qu'on diſoit de quiconque ſe trouvoit accueilli de quelque infortune: *Phrynichus tremble de peur*, πτήσσει ὁ Φρύνιχος.

M. Bentley, dans ſa diſſertation Angloiſe ſur Phalaris, publiée à Londres, *in*-8°., ne croit point, ſur la foi d'Élien & du Scholiaſte d'Ariſtophane, que cette expreſſion πτήσσει ὁ Φρυνιχος, ait paſſé en proverbe chez les Grecs, pour marquer un homme qui tremble de peur. Sa raiſon d'en douter eſt fondée ſur les mots ſuivans, ὥσπερ ἀλέκτωρ, comme un coq; ce qui fait, ſelon lui, une comparaiſon très-peu juſte, le coq étant, dit-il, un oiſeau des plus courageux & des plus hardis. Cette conſidération détermine le ſçavant Anglois à faire un changement dans ce texte, en liſant πλήσσει, il frappe, au lieu de πτήσσει, il tremble. Mais, ce qui ſembleroit s'oppoſer à une pareille conjecture, c'eſt un paſſage de Plutarque, où il compare Alcibiade humilié par les leçons de Socrate, à un coq baiſſant l'aîle & craintif; ce que l'Hiſtorien exprime par ce vers:

Ἐ πτῆξ' ἀλέκτωρ δ' οὖλον ὡς κλίνας πτερόν.

M. Bentley ne diſſimule point l'uſage que l'on pourroit faire de ce paſſage contre ſon opinion. Mais, il trouve une grande différence entre ce paſſage & celui d'Ariſtophane. Il s'agit dans le premier d'un coq qui a été battu, & qui par-là peut fort bien être mis en comparaiſon avec Alcibiade, dont Socrate rabat la préſomption; au lieu que dans le dernier, il eſt queſtion d'un coq ayant toute ſa vigueur. On doute cependant que la réflexion de M. Bentley, quoique ſpécieuſe, perſuade les Critiques moins hazardeux que lui, de la néceſſité de corriger le texte Grec d'Ariſtophane en cet endroit, contre le témoignage, non-ſeulement du Scholiaſte, mais encore d'un auteur tel qu'Élien.

On eſt en peine de ſçavoir, ſi ce ſecond Phrynichus ne doit pas être confondu avec le premier, malgré la diſtinction de Suidas. Périzonius, dans ſes

ſçavantes notes ſur Élien, ſeroit aſſez de cet avis, & il s'appuie pour cela ſur les raiſons ſuivantes. 1°. Les Auteurs qui parlent de la tragédie ſur la priſe de Milet, la donnent tous à Phrynichus le poëte tragique, qu'ils nomment tout ſimplement & ſans y joindre aucune qualification qui pût faire ſoupçonner qu'ils reconnuſſent ſous ce nom plus d'un Poëte de ce genre. 2°. La diverſité des peres donnés par Suidas & par les Scholiaſtes aux deux Phrynichus prétendus, eſt de peu d'autorité, pour décider la queſtion; puiſque s'il falloit admettre autant de Phrynichus différens, que les noms de leurs peres allégués par ces écrivains ſouffrent de variations, on multiplieroit ces Poëtes juſqu'au nombre de quatre. D'où il ſuit qu'on ſeroit également, & peut-être mieux fondé à les réduire au ſeul Phrynichus, diſciple de Theſpis. 3°. Tzetzès, dans ſes Scholies ſur Héſiode, dit formellement qu'avant Eſchyle, Phrynichus, poëte tragique, fut puni par une amende de mille drachmes, pour avoir dit la vérité dans ſa tragédie intitulée *la priſe de Milet*. 4°. Rien n'empêche que l'Auteur de cette piece n'ait pu vivre juſqu'au tems de Thémiſtocle. De toutes ces raiſons, on pourroit conclure, ſelon Périzonius, que les deux Phrynichus de Suidas ne ſont qu'un ſeul & même Poëte tragique.

Aux douze tragédies, ſpécifiées plus haut ſous le nom de Phrynichus, il faut ajouter encore ces deux-ci, Tantale, ſelon Héſychius, & les Phéniciennes, ſelon Athénée. M. Bentley, dans ſa diſſertation Angloiſe citée plus haut, & publiée deux ans avant l'édition des notes ſur Élien, dues à Périzonius, eſt perſuadé, comme celui-ci, que les deux Phrynichus, produits par Suidas comme deux Poëtes tragiques différens, n'en font qu'un ſeul.

A l'égard du Poëte comique de ce nom, il étoit auſſi d'Athenes, & floriſſoit vers la LXXXVIe. Olympiade, parmi les derniers Poëtes de la vieille comédie, au rapport de Suidas qui le fait auteur de dix pieces de ce genre. Il étoit contemporain d'Alcibiade, & Plutarque, dans la vie de celui-ci, fait mention de ce Phrynichus, & en allegue un paſſage favorable à ce fameux Athénien. On accuſoit ce Poëte d'être froid dans ſes comédies. Périzonius prétend qu'on l'a confondu mal-à-propos avec un Athénien du même nom, que ſes concitoyens élurent Général d'armée, parce que, ſuivant Élien, il avoit compoſé pour le Théâtre des chanſons & des danſes guerrieres, qui avoient occupé agréablement les ſpectateurs, & mérité leurs applaudiſſemens; ce qui arriva du tems d'Alcibiade, vers la XCII^e. Olympiade.

PHRYNICHUS,

PHRYNICHUS, *Phrynichus*, Φρύνιχος, (a) Athénien, du bourg de Dirade. Alcibiade, après s'être retiré auprès de Tiſſapherne, envoya un jour ſecrétement à Samos vers les principaux de l'armée Athénienne, leur donner quelque eſpérance qu'il leur procureroit l'amitié de Tiſſapherne, non pas pour faire plaiſir au peuple qui lui étoit toujours ſuſpect & dont il ſe défioit, mais pour obliger & ſervir les Nobles, s'ils avoient aſſez de courage pour entreprendre de réprimer l'inſolence du peuple & de ſe rendre maîtres des affaires. Tous les Chefs de l'armée prêterent volontiers l'oreille à ſes promeſſes. Phrynichus, l'un d'eux, fut le ſeul, qui, ſoupçonnant, ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'oligarchie que de la démocratie, & qu'en blâmant & en calomniant le peuple, il ne cherchoit qu'à ſe mettre dans les bonnes graces des Nobles & à ſe faire rappeller, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux réſolutions qu'on vouloit prendre. Mais, voyant que ſon avis n'avoit pas été ſuivi, & ſentant bien que par cette oppoſition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner ſous main avis à Aſtyochus, capitaine général de la flotte ennemie, de faire obſerver & arrêter Alcibiade qui étoit infidele aux deux partis. Il ne ſçavoit pas; l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adreſſoit à un autre traître. Car, Aſtyochus, de ſon côté, faiſoit la cour à Tiſſapherne; & comme il ſçavoit qu'Alcibiade étoit tout puiſſant auprès de lui, il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Alcibiade, ſans perdre un moment, envoya à Samos dénoncer & accuſer Phrynichus, qui, voyant que tout le monde étoit irrité & ſoulevé contre lui, & qu'il n'y avoit aucun autre remede à ſes malheurs, tâcha de remédier à ce crime par un plus grand crime. Sur le champ, il envoya à Aſtyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le ſecret qu'il lui avoit confié, & lui offrir de lui livrer les vaiſſeaux & toute l'armée des Athéniens; mais, cette nouvelle perfidie de Phrynichus devint inutile par la ſeconde perfidie d'Aſtyochus, qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faiſoit. Phrynichus preſſentit heureuſement ce qu'on tramoit contre lui; & s'attendant de jour à autre à une ſeconde accuſation de la part d'Alcibiade, pour le prévenir, il avertit les Athéniens que les ennemis devoient venir inceſſamment fondre ſur eux, & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaiſſeaux & à fortifier leur camp. Les Athé-

(a) Plut. T. I. p. 204, 205 Thucyd. p. 574. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 490, 491.

niens avoient à peine profité de cet avis, qu'ils reçurent d'autres lettres d'Alcibiade qui les pressoit d'avoir l'œil sur Phrynichus qui s'étoit engagé de livrer leur flotte aux Spartiates ; mais, ils n'ajouterent point de foi à cette accusation, dans la pensée qu'Alcibiade, informé du dessein des ennemis, s'étoit adroitement servi de cette conjoncture pour calomnier Phrynichus à cause de la haine qu'il lui portoit.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus, ayant été blessé quelque tems après en pleine assemblée d'un coup de poignard par un des gardes d'Hermon, capitaine du guet, & étant mort de sa blessure, la chose examinée en justice, les Athéniens firent le procès au mort, le déclarant coupable de trahison, & décernerent des couronnes à Hermon & à ses complices.

PHRYNION, *Phrynion*, (*a*) Φρυνίων, frere de Démochare, selon Démosthene dans sa harangue contre Néera.

PHRYNIS, *Phrynis*, Φρύνις, (*b*) poëte musicien, étoit de Mitylene, capitale de l'isle de Lesbos. Suidas, sur la foi d'Ister, dans ses Mélopées, le fait fils de Canope, que Pollux nomme Cabon ou Camon ; & Suidas ajoute qu'il fut d'abord cuisinier chez Hiéron le tyran, qui, le voyant s'exercer à jouer de la flûte, le mit avec quelques autres chez Aristoclide ou Aristoclite pour s'y perfectionner dans la musique. Suidas, qui n'est presque ici que le copiste du Scholiaste d'Aristophane, trouve peu d'apparence de vérité dans ce témoignage de l'historien Ister. Il est persuadé que si Phrynis eût été originairement esclave & cuisinier, les Poëtes comiques qui n'étoient pas de ses amis, & qui se sont déchaînés souvent contre lui, n'auroient pas manqué de lui reprocher la bassesse de sa premiere condition ; sur quoi le Gyraldi a pris le change. Quoi qu'il en soit, il fut l'écolier d'Aristoclyte pour la cithare, & il ne pouvoit tomber en de meilleures mains ; ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre, & florissant vers le tems de Xerxès.

Phrynis devint donc grand joueur de cithare, & fut, dit-on, le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athenes sous l'archontat de Callias, c'est-à-dire, vers la cent quatre-vingt-treizieme année de la chronique de Paros, la quatrieme année de la LXXXe. Olympiade, 457 ans avant J. C. Il n'eut pas le même bonheur lorsqu'il disputa le prix contre le musicien Timothée. Car, ce

(*a*) Demosth. Orat. in Neær. p. 866. & *seq.*

(*b*) Suid. T. II. p. 1091. Plut. T. I. p. 799. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 678, 679. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. X. p. 268. & *suiv.* T. XV. p. 346. & *suiv.*

dernier fut proclamé vainqueur, comme il s'en glorifioit lui-même par des vers que Plutarque nous a conservés.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changemens arrivés dans l'ancienne musique, par rapport au jeu de la cithare. Ces changemens consistoient, 1°. dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui; 2°. dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle, mais qui étoit devenue efféminée, rompue dans ses cadences, ornée de *fleurtis*, de diminutions & d'inflexions de chants difficiles à exécuter. Les Poëtes comiques, dit Suidas, ou plutôt le Scholiaste cité plus haut, se soulevèrent contre ces nouveautés, & s'en moquoient sur les théâtres; & de ce nombre étoit principalement Aristophane & Phérécrate. Car, c'est ainsi qu'il faut corriger avec Méziriac le texte du Scholiaste qui porte Aristocrate, nom tout-à-fait inconnu parmi les comiques Grecs.

Voici l'endroit d'Aristophane où il est question de Phrynis. C'est dans la comédie des Nuées, où la Justice parle ainsi de l'ancienne éducation des jeunes gens: « Ils alloient ensemble » chez le joueur de cithare... » où ils apprenoient à chanter » l'hymne de la redoutable Pal- » las, ou quelqu'autre cantique, entonnant les sons conformément à l'harmonie qu'ils » tenoient de leurs ancêtres. » Si quelqu'un d'entr'eux s'avisoit de chanter d'une maniere bouffonne, ou de mêler » dans son chant quelque inflexion de voix semblable à » celles qui regnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis, on le châtioit sévérement. » le poëte Phérécrate nous a laissé sur ces innovations de Phrynis dans l'ancienne musique, un détail plus circonstancié, que nous devons à Plutarque.

Phrynis s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa cithare à neuf cordes, l'éphore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'enhaut & celles d'enbas. Timothée, peu de tems après, s'étant trouvé en pareil cas aux jeux Carniens, les Éphores en uférent de même à son égard. Proclus, outre la multiplication des cordes de la cithare, attribue encore à Phrynis d'avoir introduit dans la poëfie nomique l'union alternative d'un vers dithyrambique avec un vers hexametre.

PHRYNON, *Phrynon*, (*a*) Φρύνων, capitaine Athénien, se battit contre Pittacus, qui le vainquit & le tua.

PHRYNON, *Phrynon*, (*b*)

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 75.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XIV. p. 88.

Φρύνων, autre capitaine Athénien, fut un des députés que l'on envoya un jour d'Athenes en Macédoine, pour y préparer les premieres voies d'un accommodement avec le roi Philippe.

PHRYNON, *Phrynon*, (*a*) Φρύνων, Grec du tems de Démosthene, fut un mauvais citoyen.

PHRYNON, *Phrynon*, (*b*) Φρύνων, Athénien, avoit prostitué son propre fils. Ce Phrynon pourroit bien être le même que le précédent.

PHRYNONDAS, *Phrynondas*, Φρυνώνδας, (*c*) fameux scélérat, dont parle Platon dans son Protagoras, & Lucien dans son faux Prophete. Étant à Athenes, il se mêla dans les affaires du Péloponnese. C'étoit un homme adroit, malin, trompeur, toujours prêt à entrer dans quelque mauvaise intrigue; en sorte que son nom étoit passé en proverbe, & qu'on disoit d'un homme qui lui ressembloit: *C'est un autre Phrynondas.*

PHTHIA, *Phthia*, Φθία, (*d*) femme d'Admete roi des Molosses. Thémistocle étant arrivé à la Cour de ce Prince, pour implorer sa protection, on prétend que ce fut Phthia qui lui enseigna la maniere de se rendre suppliant du Roi son mari, qui se montra favorable aux vœux de ce grand homme.

PHTHIA, *Phthia*, Φθία, (*e*) fille de Ménon le Thessalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, épousa Éacidas, roi des Molosses, & devint mere de Pyrrhus, de Deidamie & de Troiade.

PHTHIA, *Phthia*, Φθία, (*f*) fille d'Alexandre, roi d'Épire, & d'Olympias. Après la mort d'Alexandre, Olympias ayant été déclarée régente du Royaume, implora le secours de Démétrius, roi de Macédoine, contre les Étoliens, & lui donna sa fille Phthia en mariage, quoiqu'il eût déjà épousé la sœur d'Antiochus, roi de Syrie, pour en obtenir par le droit de cette alliance ce qu'il refusoit à la pitié. Phthia fut donc mariée à Démétrius.

PHTHIE, *Phthia*, Φθία, (*g*) ville de Grece dans la Thessalie, ou plutôt dans la Phthiotide, sur le golfe Maliaque.

Alexandre le Grand voulut que cette ville fût exempte de toutes charges, parce que c'étoit la patrie d'Achille, dont il croyoit être descendu.

Pline donne Phthie comme la plus célebre ville de la Phthiotide. Pomponius Méla, Étienne de Byzance & d'autres Auteurs la connoissent. Procope dit que de son tems la ville de Phthie ne paroissoit plus, & que le tems qui détruit tout,

(*a*) Lucian. T. II. p. 942.
(*b*) Demosth. p. 383.
(*c*) Lucian. T. I. p. 860.
(*d*) Plut. T. I. p. 124.
(*e*) Plut. T. I. p. 383.
(*f*) Just. L. XXVIII. c. 1.
(*g*) Strab. p. 431, 432. Plin. T. I. p. 109. Pomp. Mel. p. 110. Homer. Iliad. L. II. v. 190. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

n'en avoit laiſſé aucun veſtige ; ce qui ne favoriſe pas le ſentiment de ceux qui prétendent qu'on la nomme préſentement Pharſala.

PHTHIENS, *Phthii*, Φθῖοι, (*a*) les habitans de la ville de Phthie. Strabon remarque que l'on n'appelloit pas ſeulement Phthiens ceux qui, au ſiege de Troie, étoient commandés par Achille, mais encore ceux qui obéiſſoient à Protéſilaüs & à Philoctete. *Voyez* Phthie.

PHTHIOTES, *Phthiotæ*, Φθιῶται, les habitans de la Phthiotide. *Voyez* Phthiotide

PHTHIOTIDE, *Phthiotis*, (*b*) Φθιῶτις, contrée de Grece dans la Theſſalie.

Strabon diviſe toute la Theſſalie en quatre parties, dont la premiere étoit la Phthiotide. Elle comprenoit la partie méridionale de la Theſſalie, ſituée près du mont Œta, depuis les golfes Maliaque & Pylaïque juſqu'à la Dolopie & au mont Pinde d'un côté, & de l'autre juſqu'aux terres de Pharſale & aux plaines de la Theſſalie. Le même Strabon donne un état des villes & des peuples qui appartenoient à la Phthiotide. Entre autres villes, il nomme Alos, Thebes, Échine, Lamia, Érinée, Coronée, Mélitée, Thaumacus, Proërna, Pharſale, Érétrie, Héraclée, &c ; & parmi les peuples qui habitoient la Phthiotide, il compte les Parachéloïtes, les Œtéens qui étoient diviſés en quatorze cantons, les Œneiades, les Dolopes, &c. Avant cette énumération, Strabon avoit dit que tous les Phthiotes s'appelloient Achéens. Auſſi, Tite-Live dit les Phthiotes Achéens, & la Phthiotide Achaïe.

PHTHIRES, *Phthiræ*, (*c*) Φθειραι, nom d'une montagne de l'Aſie mineure dans la Carie. Nous apprenons d'Homere, que les habitans de cette montagne marcherent au ſecours des Troyens contre les Grecs. Hécatée aſſure que c'eſt le mont Latinus, près d'Héraclée.

PHTHUR, *ou* PHTHURI. *Voyez* Phaturès.

PHTHURIS, *Phthuris*. *Voyez* Phaturès.

PHUA, *Phua*, Φουὰ, (*d*) le ſecond des fils d'Iſſachar, fut chef de la famille des Phuaïtes.

PHUA, *Phua*, Φουὰ, (*e*) de la tribu d'Iſſachar, fut pere de Thola, un des Juges d'Iſraël.

PHUA, *Phua*, Φουὰ, (*f*) ſage-femme des Hébreux en Égypte. Il y en avoit dans le même tems une autre nommée Séphora. Pharaon ordonna à ces deux ſages-femmes, quand elles accoucheroient des femmes Iſraëlites, de faire mourir

(*a*) Strab. p. 432.
(*b*) Strab. p. 430. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 13. Plin. T. I. p. 199. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6. L. XXXIII. c. 32, 34. L. XXXVI. c. 15. L. XLI. c. 22. Diod. Sicul. pag. 633. Herod. L. I. p. 56.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 375.
(*d*) Numer. c. 26. v. 23.
(*e*) Judic. c. 10. v. 1.
(*f*) Exod. c. 1. v. 15. *& ſeq.*

tous les enfans mâles, & de ne réſerver que les filles. L'Écriture dit qu'elles n'obéirent pas au commandement du Roi, & que retenues par la crainte de Dieu, elles conſerverent les enfans mâles. Et lorſque Pharaon leur en fit des reproches, elles répondirent : « Les femmes » des Hébreux ne ſont pas com- » me les Égyptiennes; car, elles » ſçavent elles-mêmes accou- » cher, & avant que nous » ſoyons venues, elles ſont dé- » livrées. » Le texte Hébreu porte à la lettre : « Les femmes » des Hébreux ſont des bêtes » farouches ; elles accouchent » avec autant de facilité que » les bêtes de la campagne. » D'autres traduiſent : « Elles ſont » ſi pleines de vigueur, qu'el- » les n'ont pas beſoin du ſecours » de ſages-femmes pour accou- » cher. »

On croit que Phua & Séphora firent un menſonge, en diſant cela au Roi ; car, quoique les femmes Égyptiennes, & en général les femmes d'Orient, accouchent avec beaucoup de facilité, & que ſouvent elles n'aient pas beſoin de ſages-femmes, on ne peut pas aſſurer que cela ait été général pour toutes les femmes des Hébreux. Quand Moïſe dit que Dieu récompenſa les ſages-femmes & établit leurs maiſons, en conſidération de la crainte de Dieu qu'elles avoient fait paroître, il ne loue pas ni n'approuve pas le menſonge, mais ſeulement la piété, la compaſſion, la crainte de Dieu dont elles donnerent des marques dans cette rencontre.

Au lieu de ces paroles, *Dieu établit leurs maiſons*, l'Hébreu porte ſimplement, *il leur bâtit des maiſons*. Ce que les uns entendent comme ſi Pharaon avoit fait faire exprès des maiſons pour y loger ces ſages-femmes, afin que les femmes des Hébreux s'y rendiſſent pour y faire leurs couches, en préſence des Commiſſaires nommés par le Roi, qui examinoient ſi les enfans étoient mâles ou femelles. D'autres le rapportent à Dieu, qui récompenſa les ſages-femmes, en leur donnant une nombreuſe poſtérité ; car, c'eſt le ſens de ces paroles : *Il leur bâtit des maiſons*. Mais, le texte Hébreu fait voir que cela regarde, non les ſages-femmes, mais les Hébreux, dont Dieu établit les maiſons, en leur donnant beaucoup d'enfans.

PHUAITES, *Phuaïtæ*, famille Hébraïque. *Voyez* Phua.

PHUL, *Phul*, Φουλ, (*a*) roi d'Aſſyrie. L'Écriture nous apprend que Phul étant venu dans la terre d'Iſraël, Manahem, roi des dix tribus, lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le ſecourût, & qu'il affermît ſon regne.

On croit que ce Phul eſt le roi de Ninive qui fit pénitence

(*a*) Reg. L. IV. c. 15. v. 19, 20. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 346, 347. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. V. p. 337, 398.

avec tout ſon peuple à la prédication de Jonas.

On le croit auſſi pere de Sardanapale, dernier roi des Aſſyriens, appellé, ſelon la coutume des Orientaux, Sardanphul, c'eſt-à-dire, Sardan, fils de Phul.

PHULLIS, *Phullis. Voyez* Phillis.

PHUNON, *Phunon*, Φινὼ, (*a*) un des campemens des Iſraëlites dans le déſert. De Salmona ils vinrent à Phunon, & de Phunon ils allerent camper à Oboth. Phunon s'appelle auſſi Phæno, Phaino & Metallo Phænon, parce qu'il y avoit là des mines de métaux. Euſebe dit que ce lieu étoit ſitué entre Pétra & Ségor; & ailleurs, il le met à quatre milles de Dedan. Saint Athanaſe dit que ces mines de Phainos, ſont ſi dangereuſes, que les meurtriers qu'on condamne à y travailler, n'y peuvent vivre que peu de jours. On trouve quelques Evêques de Phunon dans les ſouſcriptions des Conciles.

On croit que ce fut à Phunon que Moïſe éleva le ſerpent d'airain, pour la guériſon des Iſraëlites murmurateurs, qui avoient été mordus par des ſerpens. D'autres croient que ce fut au campement de Salmona.

PHUR, PHURIM, (*b*) ou, comme prononcent les Hébreux, PUR, PURIM, *Phur*, *Phurim*, *Pur*, *Purim*, terme qui veut dire ſort, fortune. Il vient de la racine *Phur*, qui ſignifie rendre inutile, briſer & mettre en pieces. C'étoit une fête très-ſolemnelle parmi les Juifs, qui fut inſtituée à Suſe par Mardochée & Eſther, femme du roi Aſſuérus, en mémoire & en action de graces de ce que Dieu avoit fait avorter les deſſeins d'Aman, & tomber ſur lui & ſur toute ſa famille le ſupplice qu'il leur préparoit.

Les Juifs célébroient cette fête le quatorzieme ou le quinzieme du mois d'Adar, qui eſt notre lune de Février; parce que ce fut en ce jour qu'ils ceſſerent de tuer leurs ennemis, dont le nombre des morts ſe montoit à ſoixante-quinze mille, tant de ceux qui furent égorgés dans Suſe, que dans les autres provinces de l'Empire. Ils commencerent ce grand carnage le premier jour d'Adar, & dans celui-ci, & dans les ſuivans, ils firent mourir dans la ſeule capitale huit cens hommes, ſans compter Aman, ſes dix fils, & toute la famille de ce barbare. Cela fut cauſe que les Juifs qui habitoient à Suſe, ne faiſoient cette fête que le quinzieme du mois d'Adar, parce qu'ils ne ceſſerent de tuer que ce jour-là; au lieu que les autres la célébroient le quatorzieme, parce qu'ils finirent le maſſacre un jour plutôt. Ils conſacroient ces jours-là uniquement aux plaiſirs & à la réjouiſſance; on ne voyoit que danſes, que banquets & que

(*a*) Numer. c. 33. v. 42, 43.

(*b*) Eſth. c. 3. v. 7.

feſtins, & on n'entendoit partout que cris de joie & que chanſons. Dans la ſuite, on ſe prépara à cette grande fête par un jeûne qui la précédoit, & on l'appelloit le jeûné des clameurs, des cris & des gémiſſemens, parce qu'à tel jour les Juifs furent dans les pleurs & les cris, pour la crainte qu'ils eurent de l'arrêt qu'Aman avoit obtenu contr'eux.

Les juifs d'aujourd'hui, quand ils liſent dans leurs ſynagogues l'hiſtoire de ce cruel perſécuteur de leur nation, font un bruit épouvantable avec des maillets, battant des mains, & frappant de toutes leurs forces leurs bancs & leurs chaiſes. Ils écrivent en gros caracteres le nom d'Aman, ſur lequel ils crachent & qu'ils déchirent en mille pieces, déteſtant avec mille malédictions & imprécations ce nom infame, comme le remarque Antoine Margarit dans le livre qu'il a fait des coutumes des Juifs, & Grégoire de Toulouſe dans le livre de ſes Documens. On dit que les Juifs avoient auſſi autrefois la coutume de faire une croix de bois, ſur laquelle ils faiſoient peindre Aman, & le traînoient ainſi par la ville & dans la campagne, afin que tout le monde pût la voir. Après lui avoir fait toutes les ignominies qu'ils pouvoient s'imaginer, ils la brûloient & en jettoient les cendres dans la riviere, ainſi que l'écrit Saint Athanaſe. Mais, parce que pluſieurs Juifs, après la mort de Jeſus Chriſt, ſous prétexte de ſe moquer d'Aman, inſultoient à la croix du Fils de Dieu, les empereurs Honorius & Théodoſe leur firent défenſe de jouer dans la ſuite cette eſpece de comédie.

PHUT *ou* PHUTH, *Phut*, *Phuth*, Φουδ, Φουθ. (*a*) le troiſieme des fils de Cham. On croit qu'il peupla le canton de Phthemphu, où Phthembuthi, ou Phthemphuthi, marqué dans Pline & dans Ptolémée, dont la capitale étoit Tava, dans la baſſe Égypte, tirant vers la Libye; ou le canton ſurnommé Phthénéthu ou Phthénotès, dont Butus étoit la capitale. Les Prophetes parlent aſſez ſouvent de Phuth. Du tems de Jérémie, Phuth obéiſſoit à Néchao roi d'Égypte. Nahum met le peuple de Phut au nombre de ceux qui doivent venir au ſecours de No-Ammon ou Dioſpolis.

PHUTIEL, *Phutiel*, Φυτιὴλ, (*b*) fut pere d'une fille qu'épouſa Éléazar fils d'Aaron.

PHYACE, *Phyaces*. *Voyez* Phylax.

PHYGADOTHÉRAS, *Phygadotheras*, Φυγαδοθήρας, (*c*) c'eſt-à-dire, le limier des fuyards, de φυγὴ, *fuga*, fuite, & θήρα, *venatio*, chaſſe, ſurnom qui fut donné à Archias, capitaine des gardes d'Antipater,

(*a*) Geneſ. c. 10. v. 6. Paral. L. 1. c. 1. v. 8. Nahum. c. 3. v. 9. Plin. T. 1. p. 254. Ptolem. L. IV. c. 5.

(*b*) Exod. c. 6. v. 25.

(*c*) Plut. T. 1. p. 859. Paul. p. 14.

parce qu'il s'étoit chargé d'une commiſſion bien barbare, de remettre entre les mains du roi ſon maître, tous ceux des Athéniens qu'il pourroit prendre. Il en ſaiſit pluſieurs, entr'autres, l'orateur Hypéride. Il n'y eut que Démoſthene qu'il ne put livrer à Antipater. *Voyez* Démoſthene.

On dit que cet Archias étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des tragédies, & que le comédien Polus d'Égine, cet excellent acteur qui ſurpaſſoit infiniment tous les autres dans ſon art, avoit été ſon diſciple. Mais, Hermippus compte cet Archias parmi les diſciples du rhéteur Lacritus, & Démétrius aſſure qu'il avoit été à l'école d'Anaximene.

PHYGÉEN, *Phygeenſis*, (*a*) qui eſt du bourg de Phyga, ou Phygé. Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, fait mention d'un héraut, nommé Théodore, qu'il dit être Phygéen.

PHYGÉLA, *Phygela*. *Voyez* Pygéla.

PHYGELLA, *Phygella*. *Voyez* Pygéla.

PHYLACE, *Phylace*, (*b*) Φυλάκη, ville de Grece dans la Moloſſide. Elle fut ſoumiſe aux Romains par L. Anicius, l'an 167 avant J. C.

PHYLACE, *Phylace*, Φυλάκη, (*c*) ville de Theſſalie dans la Phthiotide. Il en eſt fait mention dans Homere. Strabon dit que Protéſilaüs étoit maître de cette ville. Ses habitans, en effet, allerent au ſiege de Troie ſous la conduite de ce Capitaine. Phylace n'étoit pas éloignée du païs des Maliens. *Voyez* Phylacus.

PHYLACE, *Phylace*, Φυλάκη, (*d*) ville du Péloponneſe dans l'Arcadie. L'Alphée prenoit ſa ſource près de cette ville. Les Phylacéens firent partie anciennement des Tégéates, s'il en faut croire Pauſanias.

PHYLACÉENS, *Phylacenſes*, Φυλακεῖς, les habitans de Phylace. *Voyez* Phylace, ville du Péloponneſe.

PHYLACIE, *Phylacia*, (*e*) Φυλακία, ville dont il eſt fait mention dans Plutarque. Nous apprenons de cet Auteur, qu'Aratus fut défait dans une bataille près de cette ville, par Bithys, l'un des Lieutenans du roi Démétrius.

Plutarque n'en dit pas aſſez pour faire connoître dans quel païs on doit placer la ville de Phylacie. Il y a apparence que c'eſt la même que quelqu'une de celles que d'autres nomment Phylace. *Voyez* Phylace.

PHYLACIS, *Phylacis*, (*f*) Φυλακὶς, fille d'Apollon & d'Acacallis.

PHYLACIUM, *Phylacium*, Φυλάκιον, (*g*) courtiſanne entretenue par Stratoclès. *Voyez* Stratoclès.

(*a*) Plut. T. I. p. 202.
(*b*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.
(*c*) Strab. p. 433. Homer. Iliad. L. II. v. 202. Odyſſ. L. XI. v. 165. L. XV. v. 236.
(*d*) Pauſ. pag. 528, 541.
(*e*) Plut. T. I. p. 1042.
(*f*) Pauſ. p. 637.
(*g*) Plut. T. I. p. 893.

PHYLACTERES, *Phylacteria*, Φυλακτήρια. (a) Ce nom, qui signifie en Grec *ce qui conserve* ou *ce qui préserve*, a été donné à ce que les Juifs appelloient *Thephilim*, c'eſt-à-dire, inſtrument de la priere. Ces Phylacteres des Juifs étoient des morceaux de parchemin bien choiſis, ſur leſquels on écrivoit en lettres quarrées, avec ſoin & avec de l'encre préparée, des paroles de la Loi. On les rouloit enſuite, & on les enveloppoit dans une peau de veau noir; on les attachoit enſuite à deux morceaux quarrés de la même peau, dont l'un étoit attaché au front, & l'autre au bras. Il eſt parlé de ces Phylacteres dans l'Évangile de Saint Matthieu, où il eſt dit que les Phariſiens étendoient leurs Phylacteres; c'eſt-à-dire, qu'ils les portoient plus grands que les autres.

Quelques-uns croient que Moïſe eſt auteur de ces Phylacteres, & ſe fondent ſur ce commandement du Deutéronome: *Vous lirez ces paroles pour ſignes ſur vos mains, & elles vous ſeront comme des fronteaux entre vos yeux.* Mais, Saint Jérôme ſoutient, avec raiſon, que ce ſont les Phariſiens qui ont introduit cet uſage, & que l'expreſſion de Moïſe dans le Deutéronome, eſt figurée; qu'il veut ſeulement dire que les Juifs doivent toujours avoir la loi de Dieu devant les yeux & la pratiquer, comme il ſe ſert de la même expreſſion ſur la cérémonie de la Pâque, afin d'en recommander le ſouvenir & la pratique.

La ſuperſtition d'écrire ces Phylacteres s'eſt beaucoup augmentée parmi les Juifs, & quelques-uns ont été aſſez extravagans pour ſe perſuader que Dieu portoit des *thephilim* ſur la tête.

PHYLACUS, *Phylacus*, (b) Φύλακος pere d'Iphiclus, étoit fils de Déjonée, roi de la Phocide. Il avoit donné ſon nom à la ville de Phylace en Theſſalie où il regnoit.

PHYLACUS, *Phylacus*, (c) Φύλακος, prince Grec, dont le petit fils, nommé Podarce, alla au ſiege de Troie. Il doit être le même que le précédent.

PHYLACUS, *Phylacus*, (d) Φύλακος, Capitaine qui fut tué au ſiege de Troie par Léitus, qui l'abattit à ſes pieds.

PHYLACUS, *Phylacus*, (e) Φύλακος, fameux Héros, honoré à Delphes, où on lui avoit conſacré une enceinte. On dit qu'il étoit venu ſauver cette ville de l'irruption des Perſes.

PHYLANDRE, *Phylander*, Φυλάνδρος, (f) fils d'Apollon & de la nymphe Acacallis.

(a) Exod. c. 13. v. 9, 16. Deuter. c. 6. v. 8. Matth. c. 23. v. 5.
(b) Homer. Odyſſ. L. XV. v. 231.
(c) Homer. Iliad. L. II. v. 211, 212. L. XIII. v. 698.
(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 35.
(e) Pauſ. p. 623, 653.
(f) Pauſ. p. 637.

PHYLARQUE, *Phylarchus*, Φύλαρχος, (*a*) célebre Hiſtorien, dont le nom ſe trouve écrit différemment dans les ouvrages des Anciens. Il eſt appellé Philarque par les uns, & Phylarque par les autres, & ceux-ci ſont en plus grand nombre. Il y a bien de l'apparence que le texte des premiers eſt corrompu. En effet, pluſieurs varient dans leurs citations; tantôt ils le nomment Philarque, & tantôt Phylarque. Tels ſont Suidas & le compilateur de l'Étymologique.

Dans les ouvrages de Porphyre, de Plutarque, de Parthénius, de Diogene Laerce & d'Apollonius Dyſcolus, on lit Phylarque. Les uns & les autres ont ſuivi Polybe, à l'autorité duquel on doit ici déférer infiniment. Il avoit examiné les écrits de Phylarque, & preſque contemporain, il ne pouvoit gueres ignorer ſon véritable nom. Polybe, comme le prouve Voſſius, eſt né la quatrieme année de la CXLIII^e. Olympiade, & Phylarque, dans ſes écrits, avoit parlé d'évenemens poſtérieurs à la CXLVII^e. Le tems précis, & de ſa naiſſance, & de ſa mort, eſt abſolument inconnu. Nous dirons la même choſe de ſa patrie, tant les ſentimens ſont partagés là-deſſus. Athénée nous aſſure que ſelon les uns il étoit Athénien, & Naucratite ſelon les autres; il y en avoit encore d'autres, au rapport de Suidas, qui le croyoient de Sicyone. Quant à ceux qui le font Égyptien, on ne doit pas les regarder comme les auteurs d'une quatrieme opinion, puiſque Naucratis eſt comptée parmi les villes de l'Égypte. Reſteroit maintenant à diſcuter laquelle de ces traditions mérite la préférence. Malheureuſement elles ne fourniſſent aucune des preuves néceſſaires pour former une déciſion favorable. Il eſt viſible que les Anciens eux-mêmes ont été aſſez mal informés de la patrie de Phylarque. Bien plus, aucun d'eux n'a pris ſoin de nous apprendre le détail des circonſtances de ſa vie; ainſi, nous paſſerons aux ouvrages qui lui ont acquis quelque réputation.

Le plus conſidérable de tous étoit une hiſtoire de l'expédition de Pyrrhus roi d'Épire, dans le Péloponneſe. C'eſt le titre que portoit cet écrit, au rapport de Suidas, Mais, ce titre paroît fort ſuſpect, à cauſe de l'étendue de l'ouvrage. Celui d'hiſtoire conviendroit infiniment mieux; & il n'eſt preſque pas douteux que Phylarque ne l'eût employé. Les Anciens ne le citent jamais autrement. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſçauroit aſſez regretter la perte de ce monument. A en juger par les fragmens qui nous en reſtent, il commençoit à la mort d'Alexandre, & finiſſoit à celle de

(*a*) Suid. T. II. p. 1098. Athen. p. 58. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. VIII. pag. 118 & *ſuiv.*

Cléomene roi de Lacédémone. Cet intervalle, qui comprend plus de cent ans, a été fécond en grands évenemens. Lorſque les Macédoniens ſe virent ſans Chef, l'ambition mit les armes à la main des Généraux les plus diſtingués de la nation; l'Empire fut partagé, & chacun de ces Princes laiſſa des ſucceſſeurs, qui chercherent preſque toujours à s'agrandir aux dépens de leurs voiſins. Voilà les matériaux dont Phylarque avoit formé ſon hiſtoire, qui comprenoit outre cela les démêlés des villes Grecques. Le but que ſe propoſoit l'Auteur, étoit de tranſmettre à la poſtérité ce qui regardoit la Grece proprement dite, & les Monarques qui en tiroient leur origine. Que ſi quelquefois il venoit à parler des nations étrangeres, il y étoit entraîné par la liaiſon néceſſaire que certains faits avoient avec ſon objet principal.

Cependant, il étoit arrivé de tems en tems à Phylarque de ſe jetter dans des digreſſions abſolument inutiles. Plutarque l'en accuſe, & a produit un endroit, où, dans la vue de remuer le lecteur, il fait tenir à un certain Nicocle de Démopolis, fils de Thémiſtocle, des diſcours dont la fauſſeté ſe découvroit ſans peine aux yeux des perſonnes les moins habiles & les moins attentives. Pourvu que cet écrivain excitât la commiſération, il ne lui importoit pas que ce fût au préjudice des regles, que tout bon Hiſtorien doit ſcrupuleuſement obſerver. Ces ſortes de déclamations, quand elles ſont déplacées, bien loin de plaire, ne manquent jamais de cauſer du dégoût; & que penſer de celles de Phylarque puérilement écrites, au jugement de Polybe? Il ajoute que cet Auteur avoit ſouvent déguiſé la vérité. Cléomene étoit ſon héros; toujours attentif à le juſtifier, il avoit tout mis en œuvre pour noircir la mémoire d'Aratus & d'Antigonus, ennemis de ce Prince. Il arrive bien des choſes dans la guerre, qui, détachées de leurs cauſes & de leurs motifs, ſemblent cruelles & inhumaines. Phylarque, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, rendre les Achéens odieux, s'étoit attaché particulierement à relever certaines actions barbares en apparence, juſtes pourtant, & néceſſaires eu égard aux circonſtances qui les avoient précédées. Les repréſailles de tout tems ont été permiſes, & la trahiſon ne doit jamais reſter impunie. Or, notre Auteur, content de rapporter les faits, diſſimuloit malicieuſement les perfidies qui avoient attiré tant de malheurs ſur les alliés de Cléomene. De pareilles infidélités ne ſçauroient s'excuſer, & Polybe en donne des preuves qui ne ſouffrent point de replique.

Il fait voir de plus, que l'exagération étoit fort du goût de Phylarque. Il eſt vrai que ſon peu d'adreſſe à la ménager ne pouvoit gueres en impoſer à

des perſonnes éclairées. En voici un exemple; il aſſuroit que la priſe de Mégalopolis avoit produit près de ſix mille talens aux Lacédémoniens; ſupputation qui ne fait honneur ni à ſa ſincérité, ni à ſon jugement, comme le démontre le raiſonnement de Polybe. Toutes les richeſſes du Péloponneſe ne montoient point à cette ſomme de beaucoup trop forte pour une ville inférieure à pluſieurs autres de la Grece. Mantinée pouvoit avec avantage lui diſputer la préférence. Cependant, le butin de Mantinée, dont les habitans même avoient été vendus, n'excédoit pas trois cens talens. Il y a plus, c'eſt que Cléomene, dont, au récit de Phylarque, les finances étoient épuiſées, ſe vit forcé, contre ſes propres intérêts, d'en venir aux mains avec Antigonus; & cela, dans des circonſtances où la perte de la bataille le privoit de ſes États, preſque ſans apparence de remonter jamais ſur le Trône de ſes ancêtres; en quoi cet Écrivain ſe contredit groſſierement. Cléomene, ſelon lui, venoit de remplir ſes coffres. Il pouvoit aiſément avec ſix mille talens payer ſes troupes, & par conſéquent ne point hazarder un combat dont il connoiſſoit l'importance.

Malgré tant de défauts eſſentiels, il ſeroit à ſouhaiter que les tems euſſent reſpecté cet ouvrage de Phylarque; on y apprendroit bien des choſes inconnues aujourd'hui, & la plûpart ſeroient également curieuſes & intéreſſantes. Il s'en ſeroit trouvé nombre de ce genre dans un autre morceau que cet Auteur avoit publié, & dont les démêlés d'Antiochus le Grand & d'Eumene faiſoient le ſujet. Lorſque les Romains déclarerent la guerre au premier de ces Princes, il tenta la voix de la négociation, pour engager le Roi de Pergame à joindre ſes troupes à celles de Syrie; ce fut en vain; Eumene demeura fidele à ſes alliés; & Antiochus, réſolu de prévenir la jonction de ſes ennemis, entra dans les terres de la domination d'Eumene. Il y eut vraiſemblablement des combats & des ſieges, dont à peine reſte-t-il quelques veſtiges dans les écrits des Anciens, qui ſont échappés à la barbarie des ſiecles paſſés. L'hiſtoire dont il eſt queſtion en a extrêmement ſouffert. Il ne paroît pas qu'il en exiſte le moindre fragment. Suidas, le ſeul qui faſſe mention de cet ouvrage, ne marque pas de combien de livres il étoit compoſé.

On eſt un peu plus inſtruit de celui que Phylarque avoit mis au jour ſous le titre d'*Abrégé de la Mythologie*. Il devoit être conſidérable; le Scholiaſte d'Apollonius en cite le ſeptieme livre; & Sextus Empiricus, le neuvieme, à l'occaſion de la mort d'Eſculape. Phylarque prétendoit que la guériſon des enfans du malheureux Phinée, avoit attiré ſur le fils d'Apollon la colere de Jupiter.

Nous joindrons à cet abrégé

un ouvrage de Phylarque, qui naturellement ne doit pas en être séparé. Il étoit intitulé περὶ τῆς τοῦ Διὸς ἐπιφανείας, *de l'apparition de Jupiter*. Les Dieux, suivant la doctrine des Payens, honoroient quelquefois de leur présence les temples & les villes. On y conservoit avec soin le souvenir de ces sortes de faveurs; & il est probable que Phylarque avoit composé son traité dans la vue de rendre plus célebre quelqu'un de ces endroits, où Jupiter avoit coutume de se manifester. Après tout, il n'est guere possible aujourd'hui de faire connoître quel étoit le dessein de cet Auteur. Le nom de l'ouvrage est la seule chose qui soit venue jusqu'à nous; & cela, graces à l'attention de Suidas, qui de plus fait mention de deux autres morceaux, qui sans lui seroient entierement ignorés.

Les découvertes, faites en différens siecles, étoient le sujet du premier. Plusieurs Écrivains avant Phylarque avoient travaillé sur la même matiere; & les uns & les autres se proposoient de marquer la naissance, le progrès, les auteurs & les avantages de tant de rares inventions dont ils étoient redevables à l'industrie de ceux qui les avoient précédés. Tel étoit le plan que notre Historien avoit suivi dans l'ouvrage que nous examinons.

Le second & le seul dont il nous reste à parler, traitoit, à ce que prétend Suidas, περὶ παρεκβάσεων, terme qui ne se trouve nulle autre part, & dont par conséquent on ne sçauroit entreprendre de fixer la signification. Peut-être même que cet endroit est corrompu, & peut-être, toutes réflexions faites, vaudroit-il mieux lire περὶ παρεκβάσεων. Alors, le sens de Suidas sera que Phylarque avoit publié neuf livres de digressions, qui probablement étoient une espece de supplément à ses autres ouvrages. Dans la chaleur de la composition, on omet souvent des choses qui paroissent ensuite nécessaires. Il s'en présente d'autres très-propres, à jetter un grand jour sur des événemens peu développés. On seroit donc tenté de penser que notre Auteur, dans le dessein de ne rien laisser à désirer à ses lecteurs, avoit donné cet ouvrage, ne jugeant point à propos de travailler à une nouvelle édition de ses histoires.

Nous finirons cet article par le jugement que les Anciens avoient porté des traités de Phylarque. On lit dans Polybe, que quelques personnes en faisoient une estime particuliere; mais, il soutient en même tems, que cette estime ne lui étoit point justement due. Nous n'en rapporterons point les preuves, elles ont été produites ci-dessus. Venons donc au style, qui, quoique moins essentiel dans un Historien que le discernement & l'impartialité, ne sçauroit être pourtant négligé par ceux qui souhaitent que leurs travaux soient reçus favorable-

ment du public. L'utile & l'agréable doivent marcher de compagnie. Preſque tous les hommes ſont ſenſibles aux charmes du langage ; on ne mépriſe pas impunément le choix & l'arrangement des mots dont réſulte l'harmonie ; elle plait aujourd'hui, elle a plu dans tous les ſiecles où les ſciences ont été cultivées. Les Grecs & les Romains en faiſoient une étude ſérieuſe, & la plûpart en ont pratiqué les regles avec ſuccès.

Quelle différence, par exemple, entre le ſtyle d'Hérodote & celui de Polybe. Apulée ne reſſemble point à Cicéron ; & Phylarque, à ce que nous apprend Denys d'Halicarnaſſe, critique habile & judicieux, avoit abandonné les grands modeles. Sa diction d'ailleurs étoit peu chatiée ; Phrynicus du moins traite avec le dernier mépris certaines perſonnes, qui, ſur l'autorité de cet Écrivain, avoient oſé hazarder une expreſſion vicieuſe. Ceci, joint à tant d'autres défauts, prouve ſuffiſamment que Phylarque méritoit à peine de tenir une place parmi les Écrivains médiocres de la Grece.

PHYLARQUE, *Phylarches*, *Phylarchus*, Φυλάρχης, Φυλαρχος, chef d'une tribu, de φυλὴ, *tribus*, tribu, & ἀρχὴ, *imperium*, commandement.

Le peuple des grandes villes Grecques, étoit partagé en un certain nombre de tribus qui parvenoient ſucceſſivement & dans des tems réglés au gouvernement de la République. Chaque tribu avoit ſon Chef ou Phylarque qui préſidoit aux aſſemblées de ſa tribu, & qui avoit l'intendance & la direction de ſon tréſor & de ſes affaires. Ariſtote, dans ſes Politiques, parle de ces Phylarques. Hérodote rapporte que Calliſthene, ayant augmenté le nombre des tribus d'Athenes, & en ayant formé dix de quatre anciennes, il augmenta auſſi dans la même proportion, le nombre des Phylarques. Les marbres de Cyzique font mention de pluſieurs Phylarques ; on lit ſur un marbre de Nicomédie, qu'Aurélius-Earinus avoit été Phylarque d'une des tribus de cette ville.

Dans la ſuite, ce terme perdit ſa ſignification naturelle & primitive, en devenant le titre d'une dignité militaire. On y ſubſtitua le nom d'Épimelete, Adminiſtrateur, Préſident, afin d'éviter toute équivoque, & de n'être pas ſans ceſſe dans le riſque de confondre le commandement d'une troupe de cavalerie, avec un Magiſtrat.

Il eſt auſſi parlé de Phylarques dans l'empire Grec, où l'on donnoit ce nom au Chef des troupes, que l'on fourniſſoit aux alliés, ou que les alliés fourniſſoient à l'Empire ; c'eſt ainſi qu'il fut donné au Chef des Sarrazins, parce que leurs troupes auxiliaires étoient diviſées en tribus.

PHYLAS, *Phylas*, Φύλας,

(*a*) pere de Midée, de laquelle Hercule eut Antiochus, regna ſur les Dryopes. *Voyez* Dryopes.

PHYLAS, *Phylas*, Φύλας, (*b*) fils d'Antiochus, & petit-fils d'Hercule, épouſa Déiphile, de laquelle il eut Hippotès & Théro qui ſçut charmer Apollon.

PHYLAS, *Phylas*, Φύλας, (*c*) fut pere de Polymele qui eut de Mercure Eudorus. *Voyez* Eudorus.

PHYLAX, *Phylax*, Φύλαξ, (*d*) roi de Scythie, eſt repréſenté par Ovide comme un très-cruel Prince. Il y en a qui liſent Piache; d'autres, Phyace.

PHYLAX, *Phylax*, Φύλαξ, (*e*) nom d'un chien de chaſſe, ſelon Xénophon. Ce mot veut dire ſentinelle, &c.

PHYLE, *Phyle*, (*f*) nom que quelques-uns donnent à la ville d'Éléphantine. Ce mot en Arabe veut dire Éléphant. *Voyez* Éléphantine.

PHYLÉ, *Phyle*, Φυλὴ, (*g*) place forte de Grece dans l'Attique. Ce fut là que Thraſibule, ayant formé le généreux deſſein d'affranchir Athenes ſa patrie, ſe cantonna avec trente perſonnes ſeulement, qui voulurent être les compagnons de ſa fortune.

Phylé étoit une bourgade de l'Attique, ſituée près de Tanagre ſur les confins de la Béotie, au nord d'Athenes, à environ cent ſtades de cette derniere ville. Mais, les cartes de M. d'Anville donnent à cette bourgade une poſition bien différente, puiſqu'elles la mettent au midi d'Athenes, au pied du mont Hymette.

Étienne de Byzance place Phylé dans la tribu Œnéide. Oroſe lit mal-à-propos Philene, au lieu de Phylé. Les habitans ſont appellés Philéens dans Suidas.

PHYLÉE, *Phyleus*, Φυλεὺς, (*h*) fut pere de Mégès, un des capitaines Grecs qui partirent pour le ſiege de Troie. Homere dit que Phylée fut aimé de Jupiter, & qu'ayant encouru l'indignation de ſon pere, il fut obligé de ſe retirer à Dulichium. Par ces mots, *fut aimé de Jupiter*, Homere fait alluſion à l'hiſtoire de Phylée, qui, pour avoir rendu témoignage à la vérité contre ſon propre pere Augéas, roi d'Élide, qui refuſoit de donner à Hercule la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, & dont il étoit convenu, attira ſon indignation; mais, il fut protégé par Jupiter. L'hiſtoire eſt racontée au long par Apol-

(*a*) Pauſ. pag. 626. Diod. Sicul. pag. 168.
(*b*) Pauſ. p. 92, 605, 606.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 181.
(*d*) Ovid. de Ponto. L. IV. Epiſt. 10. v. 23.
(*e*) Xenoph. p. 987.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. V. p. 320.
(*g*) Corn. Nep. in Thraſyb. c. 2. Strab. p. 404. Xenoph. p. 470. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 413, 414. Suid. T. II. p. 1098. Plut. T. I. p. 893. Juſt. L. V. c. 9.
(*h*) Homer. Iliad. L. II. v. 135, 136. L. XV. v. 530. *& ſeq.*

lodore. Ceux qui aiment la vérité ſont aimés de Jupiter.

Phylée avoit apporté autrefois de la ville d'Éphyre des bords du fleuve Selléis, une cuiraſſe dont le Roi Euphete lui avoit fait préſent pour gage de l'hoſpitalité qui étoit entre-eux. Elle l'avoit fidelement ſervi dans pluſieurs batailles, & l'avoit toujours garanti de la mort. Lorſque Mégès partit pour le ſiege de Troie, Phylée lui donna cette cuiraſſe, & elle lui rendit les mêmes ſervices qu'elle avoit rendus à Phylée.

PHYLÉE, *Phylæus*, Φύλαιος, (a) fils d'Euryſace & petit-fils d'Ajax, donna aux Athéniens l'iſle de Salamine, & fut fait citoyen d'Athenes.

PHYLIDÈS, *Phylidès*, (b) Φυλείδης, c'eſt-à-dire, fils de Phylée. Homere appelle ainſi Mégès, parce qu'il étoit fils de Phylée.

PHYLIS, *Phylis*, (c) Romain à qui Horace adreſſe une ode, dans laquelle il l'invite à venir célébrer chez lui la naiſſance de Mécene.

PHYLLIDAS, *Phyllidas*, Φυλλίδας, Thébain, que d'autres nomment Philidas. *Voyez* Philidas.

PHYLLIS, *Phyllis*. *Voyez* Phillis.

PHYLLIS, *Phyllis*, (d) fille de Lycurgue, roi des Dauliens, peuple de Thrace. Démophoon, roi d'Athenes, fils & ſucceſſeur de Théſée, étant paſſé à Daulis, s'en fit aimer; mais, ayant appris que Mneſthée étoit mort au retour de la guerre de Troie, il fut obligé de partir pour aller prendre poſſeſſion du royaume d'Athenes que ce Prince avoit uſurpé ſur Théſée. Il promit à Phyllis de revenir dès que ſes affaires ſeroient finies, & lui marqua à peu près le tems. Le jour qu'elle l'attendoit étant arrivé, elle courut neuf fois au rivage où il devoit aborder, & n'en apprenant aucune nouvelle, elle ſe pendit de déſeſpoir, ou, ſelon d'autres, ſe jetta dans la mer. Le lieu où elle finit ſes jours fut appellé les Neuf Chemins, en mémoire de cette courſe neuf fois réitérée. Ç'a été auſſi le premier nom de la ville d'Amphipolis, bâtie au même endroit, qu'Antipater dans une épigramme de l'Anthologie appelle le tombeau de Phyllis.

Nous avons dans Ovide une belle épître de cette Princeſſe à Démophoon, où elle lui marque tout ſon amour, & l'empreſſement qu'elle a de le revoir, & dans laquelle il paroît que Démophoon avoit promis de revenir au bout de quatre mois. Voilà la véritable hiſtoire de Phyllis: mais, pour donner du merveilleux à cette aventure, on publia que les Dieux

(a) Pauſ. p. 64.
(b) Homer. Iliad. L. XIII. v. 692.
(c) Horat. L. IV. Ode 10.
(d) Xenoph. p. 566, 567.
(e) Perſi. Satyr. 1. v. 48. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 77. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles Lettr. Tom. II. p. 293, 294.

l'avoient changée en amandier ; parce qu'en effet cet arbre s'appelle en Grec Phylla, ſelon quelques-uns. Hygin ne parle point de cette métamorphoſe ; il dit ſeulement qu'il vint des arbres ſur le tombeau de cette fille, dont les feuilles dans une certaine ſaiſon de l'année paroiſſent mouillées, comme ſi elles répandoient des larmes pour elle. Il ne falloit dans ces anciens tems qu'un peu de reſſemblance pour coudre une métamorphoſe au bout d'une véritable hiſtoire. Mais, ſi on demande la raiſon pour laquelle, au retour de Démophoon, l'amandier fleurit, on répondra que cette circonſtance n'eſt que le jeu de l'imagination de quelque Poëte, ou qu'elle renferme, tout au plus, quelque trait peu important de Phyſique. On prétend que comme l'amandier fleurit pendant que le vent Zéphyre ſouffle, & que ce vent ſouffle dans la Thrace du côté d'Athenes, on dit que c'étoit l'amant de Phyllis qui venoit la viſiter, & qu'elle ſe réjouiſſoit de ſon retour en s'épanouiſſant.

PHYLLIS, *Phyllis*, (*a*) nom d'une bergere, dont parle Virgile dans ſes Éclogues. Elle étoit fort aimée de Ménalque.

PHYLLIS, *Phyllis*, (*b*) nourrice de Domitien, prit ſoin de la ſépulture de ce Prince. Elle lui fit de modiques funérailles dans une maiſon de campagne qu'elle avoit ſur la voie Latina. Enſuite, elle fit porter furtivement les cendres dans le temple de la maiſon Flavia, & elle les mêla avec celles de Julie fille de Tite, qu'elle avoit auſſi élevée dans ſon enfance.

PHYLLIUS, *Phyllius*, Φύλλιος, Héros fabuleux. *Voyez* Hyrie.

PHYLLIUS, *Phyllius*, (*c*) Φύλλιος, Spartiate, ſe diſtingua entre tous les autres par la maniere courageuſe dont il combattit contre les troupes de Pyrrhus qui aſſiégeoit en perſonne Lacédémone. Après avoir réſiſté long-tems, & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient préſentés devant lui pour forcer le paſſage, enfin ſentant ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues, & par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, il appella un des Officiers qui commandoient à ce poſte, lui céda ſa place & alla tomber mort au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

PHYLLODOCE, *Phyllodoce*, (*d*) une des Nymphes compagnes de Cyrene. Ce mot eſt compoſé de φύλλον, *folium*, feuille, & δέχομαι, *capio*, je prends.

PHYLO, *Phylo*, Φυλὼ, (*e*)

(*a*) Virg. Eclog. 3. v. 76. & *ſeq.* Eclog. 5. v. 10. Eclog. 7. v. 10, 59, 63.

(*b*) Dio. Caſſ. p. 768. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 100.

(*c*) Plut. T. I. p. 402.

(*d*) Virg. Georg. L. IV. v. 338.

(*e*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 125 & *ſeq.*

la troiſieme des femmes d'Hélene, ſelon Homere.

PHYRCUS, *Phyrcus*, (*a*) Φύρκος, lieu fortifié de Grece, ſelon Thucydide. Cet auteur n'en dit pas aſſez pour faire juger dans quel endroit ce lieu étoit ſitué.

PHYSCA, *Phyſca*, Φύσκα, (*b*) ville de Mygdonie, dans le canton nommé Eordie. Il eſt fait mention de cette ville dans Thucydide.

PHYSCON, *Phyſcon*, (*c*) Φύσκων, c'eſt-à-dire, Ventru, ſurnom donné à Ptolémée Évergete, roi d'Égypte.

PHYSIGNATHUS, *Phyſignathus*, Φυσίγναθος, (*d*) un des Rois des Grenouilles dans la Batrachomyomachie.

PHYSIQUE, *Phyſica*, (*e*) du Grec φύσις, *natura*, nature, ſcience que l'on appelle auſſi quelquefois Philoſophie naturelle. C'eſt la ſcience des propriétés des corps naturels, de leurs phénomenes & de leurs effets, comme de leurs différentes affections, mouvemens, &c.

On fait remonter l'origine de la Phyſique aux Barbares, c'eſt-à-dire, aux Brachmanes, aux Mages, aux Prêtres Égyptiens, &c. De ceux-ci elle paſſa aux Sages de la Grece. Elle fit ſeule, ou preſque ſeule, pendant pluſieurs ſiecles, leur occupation & leurs délices. Elle regna dans cette contrée pendant quatre cens ans.

Les Philoſophes Grecs ſe partagerent en deux écoles fameuſes, l'Ionique, dont Thalès fut le chef, & l'Italique qui ſuivit Pythagore. Mais, les Philoſophes qui ſe ſont fait le plus de réputation par rapport à la Phyſique, ſont Démocrite & Leucippe, parce qu'Épicure adopta leur ſyſtême, qui nous a été expoſé avec étendue par Lucrece.

Ce ſyſtême n'admettoit pour principes que les atomes & le vuide; deux points, dont l'un, le vuide, n'eſt guere concevable, & l'autre répugne à la raiſon, ſur-tout par rapport à l'inclinaiſon qu'Épicure donne à ſes atomes. Malgré les obſcurités qui ſe trouvent dans ce ſyſtême, les Épicuriens ſont néanmoins, à proprement parler, les ſeuls Phyſiciens de l'Antiquité. Ils ont vu au moins qu'il ne falloit chercher les cauſes de ce qui arrive aux corps, que dans les corps mêmes, & leurs propriétés, le mouvement, le repos, la figure; & avec ce principe, ils n'expliquent pas mal certains effets de détail, quoiqu'ils ſoient dans des erreurs groſſieres ſur les premieres cauſes.

Ce ne fut qu'un ſiecle avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt que la Phyſique commença à ſe produire à Rome, & à y parler

(*a*) Thucyd. p. 379.
(*b*) Thucyd. p. 168.
(*c*) Plut. T. I. p. 218.
(*d*) Homer. Batrochom.
(*e*) Roll. Hiſt Anc. T. VI. p. 568 & ſuiv.

le langage des Romains par la bouche de Lucrece. « Enfin, » dit ce poëte phyſicien, les » ſecrets de la nature ne ſont » plus des myſteres ; & je puis » me vanter d'avoir fait paroî- » tre le premier la Phyſique » dans Rome avec les agrémens » de notre langue. » Séneque avoue que c'eſt depuis peu qu'on y connoît certainement la cauſe des éclipſes de lune, & de pluſieurs autres phénomenes de la nature. On ne ſçait s'il a raiſon. Dans le ſiecle de Pline, il y avoit déjà long-tems que l'on prédiſoit & le jour & l'heure des éclipſes, & Cicéron aſſure que dès ſon tems l'heure & la grandeur de toutes les éclipſes, tant de la lune que du ſoleil, avoient été annoncées pour tous les ſiecles à venir. On ſçait que Sulpicius Gallus, la veille du combat que devoit donner Paul Émile contre Perſée, prédit une éclipſe de lune qui devoit arriver la nuit ſuivante, & en découvrit la raiſon à l'armée. L'éclipſe arriva préciſément à l'heure marquée, ce qui le fit regarder comme un homme divin. Cet exemple prouve que ces ſortes de connoiſſances étoient fort rares alors parmi les Romains, & ils ne ſe ſont jamais fortement appliqués à l'étude de la Phyſique, ni des autres ſciences ſupérieures.

Il n'en avoit pas été ainſi des Grecs ; elles furent long-tems cultivées parmi eux ; & ſi l'honneur de l'invention ne leur eſt pas dû, on ne peut leur refuſer celui de les avoir beaucoup perfectionnées. Il eſt difficile de trouver un ſyſtême du monde applaudi de nos jours, que les Anciens au moins naient entrevu. Si nous fixons la terre, comme Tycho, pour faire tourner autour d'elle le ſoleil environné de Mercure & de Vénus, c'eſt un ſyſtême connu de Vitruve. Il y en a qui fixent le ſoleil & les étoiles pour faire tourner la terre préciſément ſur ſon centre de l'occident à l'orient ; & c'eſt le ſyſtême d'Ecphante, Pythagoricien, du moins en partie, & celui de Nicétas le Syracuſain. Le ſyſtême à la mode aujourd'hui, c'eſt celui qui met le ſoleil au centre d'un tourbillon, qui range la terre au nombre des planetes, & qui fait tourner les planetes autour du ſoleil dans cet ordre. Mercure, le plus proche du ſoleil ; Vénus, la terre tournoiant ſur ſon centre avec la lune qui circule autour de la terre ; Mars, Jupiter, Saturne. Ce ſyſtême de Copernic n'eſt point nouveau ; c'eſt celui d'Ariſtarque, & d'une partie des Mathématiciens de l'Antiquité, celui de Cléanthe de Samos, celui de Philolaüs, des Pythagoriciens enfin, & apparemment de Pythagore même.

En effet, il ſeroit étonnant que ce ſyſtême de Copernic, qui paroît ſi raiſonnable, ne fût venu dans l'eſprit d'aucun des anciens Philoſophes. Nous diſons que ce ſyſtême paroît fort raiſonnable. Car, ſi la terre étoit immobile, il faudroit que le ſoleil & tous les autres aſtres,

qui ſont de très-grands corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immenſe ; & que les étoiles fixes, qui ſeroient dans le plus grand cercle, où le mouvement eſt toujours le plus fort, parcouruſſent en un jour trois cens millions de lieues, & allaſſent plus loin que d'ici à la Chine, dans le tems qu'on pourroit prononcer ces mots : *Allez vîte à la Chine.* Car, il faut que tout cela arrive, ſi la terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues, leſquelles, en comparaiſon de trois cens millions, ne ſont qu'une bagatelle.

Parmi les Modernes, la Phyſique raiſonnée, juſqu'à Deſcartes, avoit fait peu de progrès. Il prit des Épicuriens le principe, que pour expliquer les effets corporels, il ne faut recourir qu'aux corps. Mais, éclairé par la Religion, il rejetta leurs principes impies de la néceſſité & du hazard. Il poſe pour principe de ſa Phyſique un Dieu créateur, & premier moteur. Il proſcrivit auſſi le vuide qu'on ne conçoit point, & les atomes, reconnoiſſant la matiere diviſible à l'infini, ou, comme il parle lui-même, à l'indéfini.

Avec de la matiere & du mouvement, qu'il reconnoît ne pouvoir recevoir que de Dieu, il eut l'audace de créer un monde ; & au lieu de remonter des effets à leurs cauſes, il prétendit établir les cauſes, & en déduire les effets. De-là ſon Hypotheſe des tourbillons, qui eſt ce que l'on a dit juſqu'ici de plus vraiſemblable ſur les cauſes de l'Univers, quoique dans un grand nombre de conſéquences de détail, Deſcartes, par un effet de la foibleſſe attachée à la nature humaine, ſe ſoit aſſez ſouvent trompé.

Sa Phyſique regnoit paiſiblement, lorſque M. Newton à entrepris de troubler cette poſſeſſion. Il a renouvellé le vuide ; il a prétendu démontrer l'impoſſibilité des tourbillons ; en un mot, renverſer toute la Phyſique Carteſienne. Grande guerre, dans le monde littéraire, & qui ſe pouſſe avec beaucoup de vivacité & de chaleur de part & d'autre. Si le ſçavant Anglois a réuſſi ou non, c'eſt une queſtion qui ne ſera pas ſitôt décidée. Au moins, il a été plus circonſpect que Deſcartes, en ce qu'il s'eſt propoſé de partir d'effets connus pour découvrir les cauſes.

En général, il faut avouer que par rapport aux matieres de Phyſique, les Modernes ont beaucoup perfectionné les connoiſſances des Anciens, & qu'ils y ont ajouté beaucoup de découvertes nouvelles & très-importantes. Et cela n'a pu arriver autrement. Seroit-il poſſible que dans le cours de tant de ſiecles, tant de beaux génies, qui ſe ſont appliqués ſucceſſivement à obſerver la nature,

n'euſſent point enrichi la Phyſique, ſur-tout depuis qu'ils ont trouvé des ſecours extraordinaires pour réuſſir dans ce travail, leſquels ont manqué aux Anciens. La nature eſt un fond inépuiſable, & la curioſité n'a gueres de bornes, Auſſi, ce n'étoit point illuſion, quand Séneque prévoyoit que la poſtérité découvriroit dans la nature beaucoup de ſecrets ignorés de ſon tems. « La nature, diſoit ce » grand homme, ne dévoile pas » tous ſes myſteres à la fois. » On verra un tems où la lu» miere ſe répandra ſur les cho» ſes qui nous ſont cachées. On » ſera ſurpris qu'elles nous aient » échappé, & le vulgaire même » ſçaura ce que nous ne ſçavons » pas. » Ce ſentiment eſt tout à fait raiſonnable & plein de bon ſens. Pluſieurs raiſons ont contribué au progrès conſidérable, que la Phyſique a fait dans les derniers tems.

On peut dire qu'elle a changé entierement de face, & qu'elle a pris un nouvel eſſor, depuis qu'on s'eſt fait une loi d'étudier la nature dans la nature même, de faire uſage de ſes yeux & de ſa raiſon pour en découvrir les myſteres, de ne plus s'aſſujettir aveuglément & ſans examen au jugement des autres; en un mot, depuis qu'on a ſecoué le joug de l'autorité, laquelle, dans les matieres de Phyſique, n'a point droit d'aſſervir nos eſprits, & n'eſt propre qu'à les retenir, par cet imbécille reſpect, dans une oiſive & préſomptueuſe ignorance. Quel progrès la Phyſique a-t-elle fait dans le cours de quatorze ou quinze ſiecles, où l'autorité d'Ariſtote & celle de Platon faiſoient la loi tour à tour? Cette voie n'a ſervi qu'à exciter de vaines diſputes, qu'à arrêter tout effort, qu'à éteindre toute curioſité & toute émulation; & la vie des Philoſophes les plus capables de perfectionner la Phyſique, ſe paſſoit à ſçavoir ce que l'on avoit jadis penſé, plutôt que ce que l'on devoit penſer.

On ſçait juſqu'à quel point la nature ſemble affecter de nous cacher ſes ſecrets. Pour découvrir ſes myſteres, il faut la ſuivre pas à pas; il faut, pour ainſi dire, la ſurprendre dans ſes opérations; il faut des obſervations, des expériences; il faut un juſte amas de phénomenes, pour établir un principe propre à les expliquer; il faut des expériences pour vérifier les conjectures. Les Anciens ont pratiqué tout ce que nous venons de dire juſqu'à un certain point & avec quelque ſuccès. Mais, la ſagacité des Modernes, aidée par l'invention de pluſieurs inſtrumens nouveaux, a beaucoup enchéri ſur leurs connoiſſances. Ces inventions nouvelles ſont principalement le téleſcope, le microſcope, le tuyau de Toricelle & la machine Pneumatique.

Nous ajouterons que ce qui a le plus contribué au progrès des obſervations Phyſiques, eſt

rétabliſſement des Académies. Le dernier ſiecle en vit naître quatre fort célebres preſqu'en même tems, ſous la protection des Princes; à Florence, l'Académie del-Cimento; à Londres, la Société Royale d'Angleterre; à Paris, l'Académie Royale des Sciences; en Allemagne, l'Académie des Curieux de la Nature. Le déſir de ſoutenir la réputation de ſa compagnie, & de s'y diſtinguer ſoi-même par des ouvrages importans, eſt un puiſſant éguillon pour des Sçavans, qui ne leur laiſſe gueres de repos. D'ailleurs, il n'y a que des Compagnies, & des Compagnies protégées par le Prince, qui puiſſent ſuffire à faire l'amas néceſſaire d'obſervations & de faits bien avérés, pour établir dans la ſuite un ſyſtême. Ni les lumieres, ni les ſoins, ni la vie, ni les facultés d'un particulier n'y ſuffiroient. Il faut un trop grand nombre d'expériences, il en faut de trop d'eſpeces différentes, il faut trop répéter les mêmes, il les faut varier de trop de manieres, il faut les ſuivre trop long-tems avec un même eſprit.

PHYTALIDES, *Phytalidæ*, Φυταλίδαι, les deſcendans de Phytalus. *Voyez* Phytalus.

PHYTALUS, *Phytalus*, (*a*) Φυτάλος, Athénien, reçut, dit-on, chez lui Cérès; & cette Déeſſe, par reconnoiſſance, lui fit préſent de l'arbre qui porte des figues. Ce fait, ſi l'on en croit Pauſanias, étoit atteſté par une épitaphe en vers, qui, du tems de cet auteur, ſe liſoit encore ſur le tombeau de Phytalus.

La divine Cérès ſatisfaite du zele
Que Phytalus un jour ſçut témoigner pour elle,
Fit préſent au Héros d'un fruit délicieux,
Que l'on ne connoiſſoit qu'à la table des Dieux;
Ce fruit des autres fruits obſcurciſſant la gloire
Du Héros dont il vient fait bénir la mémoire.

Les deſcendans de Phytalus furent appellés de ſon nom Phytalides. Ce fut par eux que Théſée ſe fit purifier après qu'il eut ſouillé ſes mains dans le ſang d'une multitude de brigands, & entr'autres de Sinis ſon propre parent. Ce Prince, pour les récompenſer de l'accueil diſtingué qu'ils lui avoient fait, leur donna dans la ſuite l'intendance d'un ſacrifice qu'il avoit établi.

PHYTIE, *Phytia*, Φυτία, (*b*) ville du Péloponneſe dans l'Élide. Thucydide fait mention de cette ville.

PHYTON, *Phyton*, Φύτων, (*c*) un des principaux habitans

(*a*) Pauſ. p. 69. Plut. T. I. p. 5, 16.
(*b*) Thucdy p. 244.
(*c*) Diod. Sicul. p. 551. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 208, 209.

de Rhege, fut établi par ſes concitoyens Commandant de leurs troupes, l'an 388 avant Jeſus-Chriſt, pour défendre la ville contre le tyran Denys qui l'aſſiégeoit. Phyton, qui étoit un homme brave & intrépide, que le danger rendoit encore plus courageux, faiſoit de fréquentes & rudes ſorties, dans l'une deſquelles Denys reçut une bleſſure, dont il eut bien de la peine à ſe remettre. Après un ſiege de onze mois, ce Prince ſe rendit maître de la place par la famine; & il fit tomber ſur Phyton tout le poids de ſa colere & de ſa vengeance. Il commença par faire jetter ſon fils dans la mer. Pour lui, il le fit attacher à une très-haute machine, comme s'il alloit donner en ſa perſonne le ſpectacle d'un ſupplice extraordinaire. Là, il lui envoya dire par un de ſes gens que ſon fils avoit été jetté dans la mer dès la veille. Phyton répondit que ſon fils avoit été plus heureux d'un jour que ſon pere. Après cela, Denys le fit promener par toute la ville ſuivi d'un homme qui le fouettoit, & qui lui faiſoit toutes ſortes d'outrages, & précédé d'un crieur public, qui diſoit que Denys châtioit ainſi très-juſtement un homme qui avoit excité ſa ville à la guerre. Mais, Phyton, qui avoit défendu Rhege courageuſement, pendant le ſiege, & dont toute la vie avoit été ſans reproche, ſupporta courageuſement encore ſa fin malheureuſe; & conſervant juſques au bout la conſtance de ſon ame, il diſoit à haute voix qu'il n'étoit puni que pour n'avoir pas voulu livrer ſa patrie à un vainqueur injuſte, dont le Ciel tireroit bientôt vengeance. La vertu & la conſtance de Phyton porterent la compaſſion juſques dans l'ame des ſoldats de Denys; & l'on appercevoit déjà quelque mouvement parmi eux. De ſorte que Denys, craignant qu'on n'arrachât Phyton d'entre ſes mains, fit ceſſer les mauvais traitemens, & le fit promptement jetter dans la mer avec toute ſa famille. Telle fut la cruelle & indigne fin de cet homme vertueux. La plupart d'entre les Grecs déplorerent long-tems ſon malheur, qui dans la ſuite ſervit même de ſujet de lamentation ou d'élégie à différens Poëtes.

PHYTON, *Phyton*, Parthe d'origine, le même que d'autres appellent Pithon. *Voye* Pithon.

P I

PIACHE, *Piaches*. *Voyez* Phylax.

PIALIE, *Pialia*, ville de Grece dans la Theſſalie, ſituée au pied du mont Cercétius, ſelon Étienne de Byzance.

PIALIS, *Pialis*. *Voyez* Piélus.

PICENTES, *Picentes*. *Voyez* Picénum.

PICENTINS, *Picentini*, (a)

(a) Strab. pag. 251. Plin. Tom. I. pag. 157, 170. Pomp. Mel. pag. 130, 132 Ptolem. L. III. c. 1.

peuple d'Italie. Les Picentins habitoient ſur les côtes de la mer Thyrrhene, depuis le promontoire de Minerve, qui les ſéparoit de la Campanie, juſqu'au fleuve Silarus, qui étoit la borne entre les Picentins & les Lucaniens. Dans les terres, ils s'étendoient juſqu'aux limitus des Samnites & des Hirpiniens, limites qui nous ſont abſolument inconnues. Les Campaniens occuperent anciennement le païs; ce qui eſt cauſe que Strabon, en donnant les bornes de l'ancienne Campanie, la fait plus grande que la nouvelle, car il l'étend juſqu'au fleuve Silarus.

Selon cet Auteur, les Picentins étoient une colonie des habitans du Picénum, païs ſitué ſur la mer Adriatique. Ils avoient été transférés de ce païs par les Romains ſur le golfe Poſidoniate, appellé depuis Pæſtanus; d'où vient que la ville, ſituée au milieu de ce golfe, fut nommée Pæſtus. Strabon ajoute que les Picentins avoient eu pour capitale Picentia, mais que de ſon tems ils n'habitoient plus que dans des villages, ayant été chaſſés de leur ville par les Romains, en punition de ce qu'ils s'étoient joints à Annibal.

Strabon confond le nom des Picentins avec celui des habitans du Picénum. Pline eſt bien plus exact à diſtinguer les noms de ces deux peuples. Il appelle *Picentes* les habitans du Picénum ſur la mer Supérieure, & nomme *Picentini* ceux que les Romains trasférerent des bords de la mer Supérieure ſur ceux de la mer Inférieure, entre la Campanie & la Lucanie. Ptolémée diſtingue pareillement les *Picentini* des *Picentes* ou *Piceni*; mais, il ſe trompe, en ce qu'il attribue aux premiers Nole, Nucérie, Sapi, Oſtia & Surrentum, lieux que tous les Anciens mettent dans la Campanie. Pomponius Méla ſe trompe encore davantage, en attribuant à la Lucanie tous les lieux qui ſe trouvent depuis le golfe Pæſtanus & la ville de même nom, juſqu'au promontoire de Minerve, ſans en excepter même ce promontoire.

PICÉNUM, *Picenum*, (*a*) contrée d'Italie, baignée par la mer Adriatique, depuis l'embouchure de l'Êſus juſqu'au lieu nommé par les Anciens *Caſtrum novum*.

Strabon dit que les habitans du Picénum étoient Sabins d'origine; qu'ils avoient quitté leur patrie pour ſe retirer dans ce païs, où ils avoient été conduits par un pivert, en Latin *picus*, & que c'étoit de-là qu'ils avoient pris leur nom. Ils regardoient cet oiſeau comme conſacré au

(*a*) Strab. p. 240, 241. Plin. T. I. p. 170. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 124. Tit. Liv. L. X. c. 10. L. XXI. c. 62. L. XXII. c. 9. L. XXVII. c. 43. Salluſt. in L. Catil. c. 18. Tacit. Annal. L. III. c. 9. Hiſt. L. III. c. 42. Vellei. Patercul. L. I. c. 15. Plut. T. I. p. 621. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 444. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. III. p. 88.

dieu Mars. Ils habitoient les plaines ſituées entre les montagnes & la mer ; & leur païs étoit beaucoup plus long que large. Il produiſoit toutes les choſes néceſſaires à la vie, mais il étoit cependant plus fécond en fruits qu'en froment. Ce païs, dans ſa largeur, depuis les montagnes juſqu'à la mer, étoit aſſez inégal en divers lieux. Depuis l'Éſus juſqu'à Caſtrum Novum, la diſtance par mer, en côtoyant le rivage, étoit de huit cens ſtades. Toutes ces circonſtances nous ont été conſervées par Strabon, qui met dans cette contrée Ancone, Auxumum, Septempéda, Pneuentia, Potentia, Firmum Picenum, fanum Cypræ, villes ſituées, ſur le bord de la mer, ou à peu de diſtance, enſuite le fleuve Truentinus avec une ville du même nom, & le fleuve Matrinus. Strabon ajoute à cette énumération Adria & Aſculum, deux villes qu'il place dans les terres.

Pline compte le Picénum pour la cinquieme région de l'Italie. Ce fut autrefois, ſelon cet Auteur, un païs très-peuplé, puiſque les habitans étoient au nombre de trois cens ſoixante mille, lorſqu'ils ſe ſoumirent aux Romains, l'an 268 avant J. C. Pour perpétuer la mémoire d'un évenement ſi mémorable, on en grava la repréſentation ſur ſur la monnoie d'argent qui fut frappée cette même année.

Le Picénum eſt appellé *Picenus ager* dans pluſieurs Auteurs. Il y en a même qui ſe ſervent indifféremment du terme *Picenum*, & de l'expreſſion *Picenus ager*, pour déſigner ce païs. Les habitans étoient nommés Picentes, & il ne faut pas les confondre avec les Picentins, autre peuple d'Italie. Cependant, Strabon appelle les premiers Πικεντίνους, *Picentinos*, & les derniers Πικέντες, *Picentes* dans un endroit, & Πικεντίνους, *Picentinos* dans un autre. Mais, cette façon d'écrire les noms de ces deux peuples ne s'accorde pas avec celle des auteurs Latins, qui diſtinguent expreſſément les Picentes des Picentins.

PICTES, *Picti*, (*a*) Peuple de la Grande Bretagne, dont l'origine eſt aſſez obſcure.

Lorſque les Romains attaquerent la Grande Bretagne, les Pictes occupoient la partie orientale de l'iſle, depuis la Tine juſqu'à l'extrêmité ſeptentrionale. Sous les premiers Empereurs Romains, il ne ſe paſſa dans la Grande Bretagne rien de remarquable où les Pictes aient eu part. Leur nom paroît pour la premiere fois dans l'Hiſtoire ſous le regne de Conſtance Chlore ; & cette nation pourroit bien être la même que celle contre laquelle l'empereur Séveré avoit, cent ans auparavant, exercé ſes armes ; & qui, au rapport d'Hérodien, étoit dans

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. T. VI. p. 218.

l'uſage de ſe taillarder le corps; & d'y deſſiner avec le fer des figures d'animaux; d'où le nom de *Picti* ou peints leur aura été donné par les Romains. Conſtance Chlore marcha en perſonne contre les Pictes, & mourut à Yorck au retour de cette expédition, l'an de J. C. 306. Julien, à qui l'on avoit donné le gouvernement de l'Occident, inſtruit des courſes que les Pictes & les Écoſſois faiſoient dans la Grande Bretagne, envoya Lupicinus pour les réprimer; mais, il le rappella bientôt. Sous Valentinien I, l'on commença à attaquer les Pictes. Ces peuples, de concert avec leurs voiſins, ayant attaqué la province Romaine, Nectaridius, gardien des côtes, le duc Buchobaude, Sévere & Jovin, entreprirent de les ſoumettre. Ce fut encore inutilement, car ils furent défaits tour à tour. Enfin, Théodoſe l'Ancien, y ayant été envoyé, augmenta les terres des Romains d'un grand païs qui appartenoit aux Pictes.

Dans la ſuite, les Pictes remuant encore, on envoya contre eux Maxime, qui, dans le deſſein de conquérir toute l'iſle, fit alliance avec les Pictes; &, avec leur ſecours, il ſe rendit maître du païs des Écoſſois. Mais, lorſqu'il voulut tomber ſur les Pictes mêmes, il lui ſurvint des affaires qui l'en détournerent. Stilicon, tuteur d'Honorius, envoya Victorinus dans la Grande Bretagne pour réprimer les Pictes, qui, depuis la mort de Théodoſe, recommençoient à faire des courſes dans la province Romaine. Les Pictes, voyant que Victorinus vouloit les traiter avec hauteur, rappellerent les Écoſſois, qu'ils avoient aidés aux Romains à chaſſer; & ces deux nations s'étant réunies, ſe firent céder tout le païs au nord de l'Humber, dont elles ſe mirent en poſſeſſion.

Vers l'an 511 de J. C., les Pictes s'étant alliés avec des Saxons, aſſiégerent Aréclute; mais, Arthur fit lever le ſiege, ravagea leur païs d'un bout à l'autre, & l'auroit entierement ruiné, ſans l'interceſſion des Évêques.

Depuis l'irruption des Anglo-Saxons, la Bretagne avoit été partagée entre les Bretons ou Gallois, les Écoſſois, les Pictes & les Anglo-Saxons. Les Pictes & les Écoſſois habitoient la partie ſeptentrionale de l'iſle. L'Eſca & la Twede, avec les montagnes qui ſont entre ces deux rivieres, les ſéparoient des Anglois. Les Pictes étoient à l'orient, les Écoſſois à l'occident. Le mont Grasbain étoit leur borne commune, depuis l'embouchure de la Nyſſe juſqu'au lac Lomond. Alberneth étoit la capitale des Pictes, & Édimbourg étoit encore à eux. Ils ne ſe contenterent pas de ces terres. En 670, ils attaquerent Egfrid, roi de tout le Northumberland, qui les battit & les contraignit de lui céder une partie de leur païs pour avoir la paix. Peu de tems après, ils

eurent leur revanche, & s'emparerent d'une province de la Bernicie. Mais, l'an 840 ayant perdu deux grandes batailles contre Kneth roi d'Écoſſe, le vainqueur, qui vouloit venger la mort de ſon pere, qu'ils avoient tué, & dont il avoient trainé le corps avec indignité, en uſa avec eux de la maniere la plus inhumaine. Il les exterminа tellement, que depuis ce tems il n'eſt plus reſté que la mémoire de cette nation; c'eſt par la deſtruction des Pictes que Kneth eſt regardé par les Écoſſois comme un des principaux fondateurs de leur Monarchie.

PICTONES, *Pictones*, (*a*) Πίκτονες, peuple de la Gaule Celtique. Il eſt fait mention des Pictones en pluſieurs endroits des Commentaires de Jules Céſar; & comme leurs dépendances s'étendoient juſqu'à la mer, Jules Céſar dit en avoir tiré des bâtimens, ainſi que du païs des Santones, dans la guerre qu'il fit aux Vénetes.

Strabon & Ptolémée font connoître que les Pictones n'étoient bornés que par la Loire, qui les ſéparoit des Namnetes. Car, ſelon Strabon, la Loire ſe rend dans la mer entre les Pictones & les Namnetes; & ſelon Ptolémée, les Pictones occupent la partie ſeptentrionale de l'Aquitaine, le long de la mer & ſur la Loire. Ainſi, les Géographes, qui, dans les cartes précédentes de la Gaule, ont limité les Pictones par les bornes actuelles du dioceſe de Nantes, ne ſont point conformes au témoignage formel des Anciens. Ils paroiſſent avoir ignoré que le dioceſe de Nantes ne s'étend au midi de la Loire, que parce qu'au neuvieme ſiecle la juriſdiction ſpirituelle des Évêques de Poitiers a ſouffert un démembrement de ce côté-là. On ſçait d'ailleurs que le territoire des Pictones renfermoit un canton qui a été uni au dioceſe dangers, & qui ſe nomme les Mauges. Au reſte, perſonne n'ignore que le dioceſe de Maillezais, dont le ſiege a été transféré à la Rochelle, & celui de Luçon, ſont des parties détachées du dioceſe de Poitiers par Jean XXII, pour l'établiſſement de ces Évêchés, en 1317.

Quant au nom de *Pictones*, comme il ſe lit dans les plus anciens Auteurs, Jules Céſar, Strabon, Pline, Ptolémée, la forme un peu différente qu'il a priſe dans le nom de *Pictavi*, doit avoir été uſitée avant la chûte de l'Empire dans la Gaule, puiſque c'eſt ainſi que la capitale, lorſqu'elle a été déſignée comme la plûpart des autres, par le nom du peuple,

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 102. L. VII. pag. 268, 269. *& ſeq.* Strab. p. 190. Ptolem. L. II. c. 7. Plin. Nom. I. pag. 226. Lucian. I. I. v. 436. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 519, 520. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XIX. p. 692, *& ſuiv.*

eſt appellée dans Ammien Marcellin & dans les Notices.

Vercingétorix ſe joignit aux Pictones & à divers autres peuples pours'oppoſer aux Romains; & les Princes de la Gaule ordonnerent aux Pictones de fournir huit mille hommes, lorſqu'il fut queſtion de lever le ſiege de devant Aliſe.

Lucain parle des Pictones comme d'un peuple libre; & Ptolémée leur donne deux villes, Auguſtoritum & Limonum. Cette derniere prit dans la ſuite le nom de *Pictavi*, d'où s'eſt formé celui de Poitiers qu'elle porte aujourd'hui. Pour les Pictones, leur dénomination s'eſt auſſi conſervée dans celle de Poitou, qu'on attribue à préſent à la Province dont Poitiers eſt la Capitale.

PICUMNUS, *Picumnus*, (*a*) frere de Pilumnus. On les honoroit tous deux comme des Dieux. Picumnus avoit inventé l'uſage de fumer les terres, d'où il fut ſurnommé Sterquilinus; & Pilumnus, celui de moudre le bled, c'eſt pourquoi il étoit particulierement honoré par les meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus & Picumnus préſidoient aux auſpices des mariages, & pour appuyer ſon opinion il cite un paſſage de Varron, qui dit que ſi l'enfant que venoit de recevoir la ſage-femme, avoit l'apparence de vivre long-tems, elle le poſoit à terre pour conjecturer s'il ſeroit d'une taille bien droite; & qu'on dreſſoit dans les temples des lits pour les dieux Pilumnus & Picumnus, divinités qui préſidoient aux mariages.

PICUS, *Picus*, (*b*) fils de Saturne & roi des Aborigenes, peuple d'Italie, fut un Prince accompli. Ovide fait un portrait charmant de ce Prince. Comme il périt à la chaſſe dans un âge peu avancé, & qu'on ne trouva point ſon corps, on publia qu'il avoit été changé en pivert, oiſeau dont le nom latin eſt le même que le ſien; & pour donner quelque créance à cette fable, on ajouta que c'étoit Circé qui avoit opéré ce changement. Elle l'avoit rencontré, dit le Poëte que l'on vient de citer, dans un bois où elle étoit venue cueillir des herbes pour ſes opérations magiques; elle avoit ſenti dans le moment un violent amour pour lui; & l'ayant trouvé inſenſible, elle le frappa de ſa baguette, & auſſi-tôt ſon corps fut revêtu de plumes, & il diſparut, &c.

Servius prétend que cette fiction n'eſt fondée que ſur ce que ce Prince, qui ſe vantoit d'exceller dans l'art de connoître l'avenir, ſe ſervoit d'un pivert qu'il avoit ſçu apprivoiſer. On peut aſſurer que la reſſemblance du nom de ce Prince avec celui

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 345. T. IV. p. 461.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 8, 9. Juven. Satyr. 8. v. 131. Virg. Æneïd. L. VII. v. 48, 171, 187. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 445, 446. T. IV. p. 477. *& ſuiv.*

dans la partie méridionale de ce royaume, le long du golfe Thermaïque.

Ptolémée borne la Piérie, au nord par le fleuve Lydius, & au midi par le fleuve Pénée, & y met quatre villes, Dium & Pydne sur le bord de la mer, Valles & Phylaces dans les terres. L'Aliacmon & le Pharibus, selon le même Ptolémée, arrosoient la Piérie.

Strabon donne des bornes différentes à cette contrée. Il ne la fait commencer, du côté du midi, qu'à l'Aliacmon, & la termine, du côté du nord, à l'Axius.

Pline dit que la Piérie fut ainsi appellée d'une forêt. C'est la forêt de Piérie, dont il est parlé ci-après. Il ne met dans la Piérie qu'une seule ville qu'il appelle Égimium.

PIÉRIE, *Pieria*, Πιερία, (*a*) contrée d'Asie dans la Syrie. Elle tiroit son nom du mont Piérus, que les Macédoniens avoient ainsi nommé à l'imitation du mont Piérius qui étoit dans leur patrie. On ne peut point dire quelle ville maritime Ptolémée donne à la Piérie; car, dans sa description de la Syrie, il se contente de rapporter tout de suite les lieux qui sont le long de la côté, depuis la Cilicie jusqu'à la Phénicie, sans distinguer ceux qui appartiennent à la Piérie, à la Séleucide & à la Cassiotide. Il donne seulement à la Piérie trois ou quatre places dans les terres.

PIÉRIE, *Pieria*, Πιερία, (*b*) montagne d'Asie, ainsi appellée à l'imitation d'une montagne du même nom en Grece. Cette montagne donnoit le nom à une contrée qui faisoit partie de la Séleucide. Strabon dit qu'elle s'étendoit du midi au nord, & alloit se joindre avec le mont Amanus. Ortélius soupçonne que ce pourroit être la même montagne que Guillaume de Tyr appelle Mortana Nigra.

PIÉRIE [La forêt de], *Pieria sylva*, (*c*) forêt de Macédoine dans la Piérie, avoit donné son nom à cette contrée. Ce fut dans cette forêt que se retira le roi Persée, après avoir été vaincu par les Romains, l'an 168 avant J. C.

PIÉRION, *Pierion*, Πιερίων, (*d*) Poëte inconnu. On sçait seulement qu'il avoit fait des vers contre les Lieutenans d'Alexandre le Grand, qui s'étoient laissé battre par les Barbares.

PIÉRIS, *Pieris*. *Voyez* Piérus, ville de Grece dans la Thessalie.

PIÉRIUS, *Pierius*, Πιέριος, montatagne, que d'autres appellent Piérus. *Voyez* Piérus.

PIÉRIUS, *Pierius*, Πιέριος, prince Macédonien, que d'autres nomment Piérus. *Voyez* Piérus.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Strab. p. 751. Plin. T. I. p. 259, 265.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 15. Strab. p. 751.

(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 43.

(*d*) Plut. T. I. p. 693.

PIERRE, *Petrus*, Πέτρος, (*a*) Prince des Apôtres, né à Bethſaïde, étoit fils de Jean, & frere de Saint André. Son premier nom étoit Simon. Le Sauveur, en l'appellant à l'Apoſtolat, changea ce nom en celui de Céphas, c'eſt-à-dire, en Syriac, Pierre, ou rocher. Il étoit marié & avoit ſa maiſon, ſa belle-mere & ſa femme à Capharnaüm, ſur le lac de Génézareth. Saint André, ayant été le premier appellé par Jeſus-Chriſt, rencontra Simon ſon frere, & lui dit: Nous avons trouvé le Meſſie; & il l'amena à Jeſus. Jeſus, l'ayant regardé, lui dit: Vous êtes Simon fils de Jean, vous ſerez dans la ſuite appellé Céphas, c'eſt-à-dire, Pierre ou rocher. Après avoir paſſé un jour avec le Sauveur, ils s'en retournerent à leur occupation ordinaire qui étoit la pêche. On croit cependant qu'ils aſſiſterent avec lui aux noces de Cana.

Sur la fin de la même année, Jeſus-Chriſt étant ſur le bord du lac de Génézareth, vit Pierre & André occupés à pêcher, & qui lavoient leurs filets. Il entra dans une de leurs barques, & dit à Pierre de jetter les filets pour pêcher. Pierre obéit, quoiqu'il eût déjà pêché toute la nuit ſans rien prendre. Mais, ils prirent tant de poiſſons que leurs barques en furent entierement remplies. Alors, Pierre ſe jetta aux pieds de Jeſus, & lui dit: Éloignez-vous de moi, Seigneur; car je ne ſuis qu'un pécheur. En même tems, Jeſus lui dit: Suivez-moi, & je vous ferai pêcheur d'hommes. Il dit la même choſe à Jacques & à Jean; & auſſi-tôt ils quitterent leurs barques & leurs filets, & ſuivirent le Sauveur.

Quelque tems après, Jeſus, étant venu à Capharnaüm, entra dans la maiſon de S. Pierre, où il trouva ſa belle-mere qui avoit la fievre; il la guérit auſſi-tôt, & cette femme commença à le ſervir. Peu de tems avant la fête de Pâques de l'année ſuivante, Jeſus étant de retour en Galilée, fit choix de douze Apôtres, à la tête deſquels S. Pierre eſt toujours marqué. Une nuit que Jeſus-Chriſt marchoit ſur les eaux du lac de Génézareth, Saint Pierre lui demanda la permiſſion d'aller vers lui. Jeſus le lui permit. Mais, ayant vu une groſſe vague, il eut peur, & commença à enfoncer. Alors, Jeſus le retint, & lui dit: Homme de peu de foi, pourquoi craignez-vous? Étant enſuite abordé de l'autre côté du lac, & les troupes qu'il avoit nour-

(*a*) Matth. c. 8. v. 14, 15. c. 10. v. 2. c. 14. v. 28. *& ſeq.* c. 16. v. 13. *& ſeq.* c. 17. v. 1. *& ſeq.* c. 18. v. 21, 22. c. 19. v. 27. *& ſeq.* c. 26. v. 40. *& ſeq.* Marc. c. 1. v. 29. *& ſeq.* c. 9. v. 32. *& ſeq.* c. 11, 12. *& ſeq.* c. 14. v. 37. *& ſeq.* c. 16. v. 7. Luc. c. 4. v. 38, 39. c. 5. v. 1. *& ſeq.* c. 6. v. 13. *& ſeq.* c. 9. v. 46. *& ſeq.* c. 22. v. 7. *& ſeq.* c. 24. v. 12. *& ſeq.* Joan. c. 1. v. 40. *& ſeq.* c. 6. v. 69, 70. c. 13. v. 6. *& ſeq.* c. 18. v. 10. *& ſeq.* c. 20. v. 2. *& ſeq.* Actu. Apoſt. c. 1. *& ſeq.*

ries le jour précédent au-delà de ce lac, étant venues le trouver à Capharnaüm, il leur parla de ſon corps & de ſon ſang, qu'il devoit donner à manger & à boire à ſes Diſciples. Cela ayant ſcandaliſé les troupes, & pluſieurs l'ayant quitté, il demanda à ſes Apôtres s'ils vouloient auſſi s'en aller. Mais, Pierre prenant la parole, lui dit: Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.

Un jour, le Sauveur étant aux environs de Céſarée de Philippes, demanda à ſes Apôtres qui l'on diſoit qu'il étoit. Ils lui répondirent: Les uns diſent que vous êtes Jean-Baptiſte; les autres, Élie; les autres, Jérémie, ou quelqu'un des anciens Prophetes. Et vous, qui dites-vous que je ſuis? Simon Pierre lui dit: » Vous êtes le Chriſt, Fils » du Dieu vivant. Jeſus lui dit: » Vous êtes heureux, Simon » fils de Jean, parce que ce ne » ſont point la chair ni le ſang » qui vous ont révélé ces cho- » ſes, mais c'eſt mon Pere qui » eſt dans le Ciel. Et moi je » vous dis que vous êtes Pierre, » & que ſur cette Pierre je » bâtirai mon Égliſe, & les » portes de l'Enfer ne prévau- » dront point contre elle. Je » vous donnerai les clefs du » Royaume des Cieux; tout ce » que vous aurez lié ſur la terre » ſera lié dans le Ciel; & tout » ce que vous aurez délié ſur » la terre ſera délié dans le » Ciel. » Environ huit jours après, le Sauveur, voulant ſe transfigurer ſur une montagne à l'écart, prit avec lui Pierre, Jacques & Jean, & leur fit voir un échantillon de ſa gloire. Alors, Saint Pierre, tout hors de lui-même, voyant Moïſe & Élie avec Jeſus, s'écria: « Sei- » gneur, il fait bon ici, fai- » ſons-y, s'il vous plaît, trois » tentes, une pour vous, une » pour Élie & une pour Moïſe. »

Comme Jeſus s'en retournoit de-là à Capharnaüm, les Apôtres diſputoient en chemin qui d'entr'eux ſeroit le plus grand dans le Royaume de Dieu, qu'ils croyoient être fort proche. Jeſus & Saint Pierre arriverent les premiers à Capharnaüm, aſſez long-tems avant les autres Diſciples; & ceux qui levoient le demi-ſicle par tête pour le temple, vinrent demander à Pierre ſi ſon maître le vouloit payer. Alors, Jeſus dit à Pierre de jetter ſa ligne dans la mer, & qu'il trouveroit de quoi payer le demi-ſicle pour eux deux, dans la gueule du premier poiſſon qu'il prendroit. Pierre obéit, trouva un ſicle dans la gueule du poiſſon, & le donna pour Jeſus & pour lui. Alors, les Apôtres arriverent; & Jeſus leur ayant demandé de quoi ils s'entretenoient en chemin, leur donna de belles leçons d'humilité & de modeſtie, montrant aſſez qu'il n'ignoroit rien de ce qu'ils avoient dit entr'eux.

Un jour que Jeſus parloit ſur le pardon des injures, S. Pierre lui demanda combien de fois il

falloit pardonner, s'il suffisoit de pardonner sept fois. Jesus lui dit : Je ne vous dis pas de pardonner seulement sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. Dans une autre occasion, comme le Sauveur parloit du danger des richesses, Pierre lui dit : Seigneur, nous avons quitté toutes choses pour vous suivre, quelle récompense en recevrons-nous ? Jesus lui répondit : « En vérité je vous le » dis, que vous qui avez quitté » toutes choses pour me suivre, vous recevrez le centuple dès ce monde, & la vie » éternelle dans l'autre ; & au » dernier jour, lorsque le Fils de » l'Homme s'asseïera pour juger » le monde, vous serez assis » sur douze trônes pour juger » les douze tribus d'Israël. »

Le mardi d'avant la Passion, Pierre montra au Sauveur le figuier qu'il avoit maudit la veille, & qui étoit desséché ; & le lendemain étant assis sur la montagne des Oliviers, il demanda à Jesus avec les autres Apôtres, quand le temple seroit détruit. Le Jeudi, il fut envoyé avec Saint Jean, pour disposer toutes choses pour la Pâque ; sur le soir Jesus étant venu dans la ville avec les Apôtres, & s'étant mis à table, lorsqu'il parla de celui qui devoit le trahir, Saint Pierre fit signe à Saint Jean de lui demander qui c'étoit. Après la Cene, comme les Disciples étoient en dispute, pour sçavoir qui d'entr'eux seroit le plus grand, Jesus-Christ quitta ses habits & se mit en devoir de leur laver les pieds, pour leur donner en sa personne un exemple d'humilité. Saint Pierre fit d'abord beaucoup de difficulté à se laisser laver les pieds par son maître. Mais, Jesus lui ayant dit : Si je ne vous lave point les pieds, vous n'aurez point de part avec moi, Saint Pierre répondit : Seigneur, lavez-moi non-seulement les pieds, mais même les mains & la tête.

Quelque tems après, Jesus lui dit : « Pierre, Satan vous a » demandé, pour vous cribler, » vous & les autres Apôtres, » comme on crible le froment. » Mais, j'ai prié pour vous, » afin que votre foi ne défaille » point ; & lorsque vous vous » serez relevé, confirmez vos » freres. » Il vouloit marquer la chûte prochaine de S. Pierre, & son renoncement, dont avec le secours de Dieu, il devoit se relever. Saint Pierre lui demanda où il alloit, & lui déclara qu'il étoit prêt de le suivre par-tout, jusqu'à la prison, & à la mort même. Mais, J. C. lui prédit que bien loin de le suivre jusqu'à la mort, il le renonceroit trois fois cette même nuit, avant le chant du coq, ou avant le point du jour. Au sortir de la Cene, étant allé au Jardin des Oliviers, il prit Pierre, Jacques & Jean, & alla avec eux à l'écart, afin qu'ils fussent témoins de son agonie. Pierre, qui avoit témoigné tant de courage, s'endormit cepen-

dant comme les autres, ce qui fut cauſe que Jeſus-Chriſt lui dit: Simon, vous dormez? vous n'avez pu veiller une heure avec moi.

Judas étant venu avec des ſoldats pour arrêter Jeſus, Pierre mit la main à l'épée, & coupa l'oreille droite d'un homme nommé Malchus, qui étoit un des ſerviteurs du Grand Prêtre. Mais, Jeſus lui dit de remettre ſon épée dans le fourreau, & que tous ceux qui frapperoient de l'épée, périroient par l'épée, & en même tems il guérit l'oreille de Malchus. Pierre ſuivit Jeſus-Chriſt de loin juſqu'à la maiſon de Caïphe, & il y entra même, par le moyen d'un autre Diſciple, qui étoit connu dans cette maiſon. Les ſoldats & les ſerviteurs qui avoient arrêté Jeſus, ayant allumé du feu au milieu de la cour, Pierre ſe mêla avec eux pour ſe chauffer; & une ſervante l'ayant regardé attentivement, dit: Aſſurément cet homme étoit avec Jeſus de Nazareth. Pierre répondit: Je ne ſçais ce que vous voulez dire; je ne connois point cet homme-là. Un moment après, il ſortit de la cour & alla dans le veſtibule. Une autre ſervante dit à ceux qui étoient préſens: Cet homme étoit avec Jeſus de Nazareth. Pierre le nia avec ſerment. Environ une heure après, un homme de la compagnie aſſura que Pierre étoit diſciple de Jeſus. Les autres inſiſterent, & dirent qu'aſſurément il en étoit, & que ſon langage même étoit une preuve qu'il étoit Galiléen. Enfin, un de ceux-là, qui étoit parent de Malchus, que Saint Pierre avoit bleſſé, lui dit: Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Pierre le nia avec ſerment, proteſtant qu'il ne connoiſſoit point cet homme. En même tems, le coq chanta. Alors, Jeſus qui étoit dans cette même cour, & aſſez près de Pierre, le regarda; & Pierre, ſe ſouvenant de ce que Jeſus lui avoit dit, qu'avant que le coq chantât, il le renonceroit trois fois, ſortit de la cour de Caïphe, & pleura amerement.

Il demeura apparemment caché, & dans les pleurs pendant tout le tems de la Paſſion, c'eſt-à-dire, tout le vendredi & le ſamedi ſuivans. Mais, le dimanche au matin, Jeſus étant reſſuſcité, & Marie étant allée au tombeau, n'y trouva point le Corps de Jeſus, & vint promptement à la ville, pour dire à Pierre & à Jean qu'on avoit enlevé ſon maître, & qu'elle ne ſçavoit où on l'avoit mis. Pierre & Jean y coururent. Jean arriva le premier, mais n'entra pas dans le Sépulcre. Pierre arriva enſuite, ſe pencha & vit les linges qui avoient enveloppé le Corps; il entra dans le Sépulcre, & Jean avec lui; après quoi ils s'en retournerent à Jeruſalem, ne ſçachant ce que c'étoit que tout cela. Mais bientôt après, Jeſus s'apparut aux Saintes Femmes qui étoient venues les premieres au Sépulcre, &

leur dit de donner avis de ſa Réſurrection aux Apôtres, & en particulier à Pierre. Et le même jour le Sauveur s'apparut auſſi à Pierre, comme pour le conſoler, & l'aſſurer qu'il avoit ſa pénitence pour agréable.

Quelques jours après, Saint Pierre s'en étant retourné en Galilée, comme Jeſus le lui avoit dit, & étant allé pêcher dans la mer de Galilée, ou dans le lac de Génézareth, avec quelques-autres Apôtres, Jeſus leur apparut ſur le bord, & leur dit de jetter leurs filets du côté droit du bateau; ils les jetterent, & ils prirent une telle quantité de poiſſons, qu'ils ne pouvoient plus retirer leurs filets. Alors, Saint Jean dit à Pierre: C'eſt le Seigneur. Auſſitôt Pierre ſe ceignit de ſa tunique, car il étoit nu; & s'étant jetté à la nage, il arriva où étoit Jeſus; & ayant tiré à bord les filets pleins de poiſſons, Jeſus dîna avec eux. Après le repas, Jeſus dit à Pierre: Simon fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Il répondit: Oui, Seigneur, vous ſçavez que je vous aime. Jeſus lui dit: Paiſſez mes agneaux. Il lui fit une ſeconde fois la même queſtion; & Pierre ayant répondu de même, Jeſus lui dit: Paiſſez mes agneaux. Enfin, le Sauveur lui ayant fait une troiſieme queſtion ſemblable aux deux premieres, Saint Pierre en fut affligé, & il répondit: Vous ſçavez, Seigneur, que je vous aime. Jeſus lui repartit: « Paiſſez mes brebis. Je vous dis » en vérité que quand vous » étiez jeune, vous vous ceigniez & alliez où vous vouliez; mais à préſent que vous » êtes vieux, un autre vous » ceindra & vous menera où » vous ne voudriez pas. » Ce que Jeſus diſoit pour lui prédire le genre de mort qu'il devoit ſouffrir. En même tems, Pierre ayant apperçu Saint Jean l'évangéliſte, dit au Sauveur: Seigneur, que deviendra celui-ci? Jeſus lui répondit: Si je veux qu'il demeure ainſi, que vous importe? ſuivez-moi, ne voulant point lui dire de quelle maniere Saint Jean finiroit ſa vie.

Après que Jeſus-Chriſt fut monté au Ciel, & que les Apôtres eurent été témoins de ſon Aſcenſion, ils revinrent à Jéruſalem, pour y attendre le S. Eſprit, que le Sauveur leur avoit promis; & s'étant aſſemblés dans une maiſon, ils y demeurerent dans la priere & dans l'union de la charité, juſqu'au moment que le S. Eſprit deſcendit ſur eux en forme de langues de feu. Pendant cet intervalle, Saint Pierre propoſa aux Apôtres & à l'aſſemblée des fideles de faire remplir la place que le traître Judas avoit par ſa mort laiſſée vacante dans l'Apoſtolat. La propoſition fut agréée de tout le monde, & on préſenta deux perſonnes, Joſeph Barſabas & Matthias. Tous ſe mirent en prieres, pour demander à Dieu qu'il lui plût déclarer ſa

volonté ſur le choix de l'un de ces deux ſujets. On jetta le ſort, & le ſort tomba ſur Matthias, qui dès-lors fut compté parmi les douze Apôtres.

Le dixieme jour après l'Aſcenſion du Sauveur, le S. Eſprit étant deſcendu ſur les Apôtres & ſur tous les fideles qui étoient aſſemblés avec eux, & les ayant remplis de ſes dons ſurnaturels, & ſur-tout du don des langues, tous ceux qui furent témoins de ce miracle, en témoignerent leur admiration. Comme c'étoit le jour de la Pentecôte, & qu'il y avoit alors à Jérusalem des Juifs de toutes les provinces d'Orient, ils ne pouvoient comprendre comment ces gens, qui pour la plûpart étoient Galiléens, parloient les langues de chacun d'eux en particulier. Quelques-uns diſoient que les Apôtres étoient remplis de vin: Saint Pierre, prenant la parole, leur dit que ce qu'ils voyoient ne pouvoit être l'effet de l'ivreſſe, mais que c'étoit l'exécution de la promeſſe que le Saint-Eſprit avoit faite par le prophete Joël, d'envoyer ſon S. Eſprit ſur toute chair, & de donner l'eſprit de prophétie aux jeunes & aux vieux, aux hommes & aux femmes. Il leur parla enſuite de Jeſus-Chriſt, & il leur dit qu'il étoit le vrai Meſſie; qu'il étoit reſſuſcité comme l'Écriture l'avoit prédit; que lui & les autres Apôtres avoient été témoins de ſa Réſurrection; qu'il étoit monté au Ciel, & qu'il leur avoit envoyé le Saint-Eſprit, dont ils voyoient les effets de leurs yeux, par le don des langues dont ils avoient été ſubitement remplis.

Alors, ceux qui l'écoutoient, furent touchés de componction, & demanderent aux Apôtres: Mes freres, que ferons-nous? Pierre leur répondit: Faites pénitence, que chacun de vous reçoive le baptême, & vous recevrez le S. Eſprit. Il les inſtruiſit donc, les baptiſa, & il y eut ce jour-là trois mille perſonnes qui embraſſerent la Foi. Quelques jours après, S. Pierre & S. Jean allant au temple à l'heure de None, qui étoit l'heure de la priere, ils trouverent à la porte du temple un homme âgé de plus de quarante ans, qui, depuis ſa naiſſance, étoit tellement perclus de ſes jambes, qu'il ne pouvoit marcher. Cet homme, voyant Pierre & Jean, leur demanda l'aumône. Alors, Pierre lui dit: Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne au nom de Jeſus-Chriſt de Nazareth; levez-vous, & marchez. Auſſitôt il ſe leva, marcha & entra avec eux dans le temple, levant ſa voix & glorifiant Dieu. Il tenoit Saint Pierre, & racontoit au peuple aſſemblé ce qui lui étoit arrivé. Alors, Pierre prenant la parole, dit à tout le peuple, que ce n'étoit pas par ſa propre vertu qu'il avoit fait le miracle qu'ils admiroient; que c'étoit par la vertu de J. C. que cet homme avoit reçu la guériſon. Il leur repréſenta en-

ſuite le crime qu'ils avoient commis, en faiſant mourir J. C., qui étoit le Sauveur du monde, & le Meſſie ; & après leur avoir montré que ſelon toutes les prophéties, le Chriſt devoit mourir, il les exhorta à la pénitence, & à profiter de la mort du Fils de Dieu.

Il parloit encore au peuple, lorſque les Prêtres & les Sadducéens étant ſurvenus, ſe ſaiſirent de lui & de Jean, & les menerent en priſon juſqu'au lendemain ; car, il étoit déjà aſſez tard. Or, le nombre de ceux qui furent convertis ce jour-là à cette ſeconde prédication de Saint Pierre, fut d'environ cinq mille. Le lendemain, les Sénateurs, les Magiſtrats, & les principaux des Prêtres s'étant aſſemblés, on fit comparoître les deux Apôtres devant eux, & on leur demanda au nom de qui ils avoient fait le miracle de la guériſon de cet homme perclus de ſes jambes. Saint Pierre leur répondit, c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt de Nazareth, que vous avez crucifié, & que Dieu a reſſuſcité d'entre les morts. C'eſt lui qui eſt la pierre angulaire que vous avez rejettée, mais qui eſt le ſeul en qui nous puiſſions eſpérer de trouver le ſalut. La réſolution de Pierre & de Jean les étonna : & les ayant fait ſortir hors de l'aſſemblée, pour délibérer entr'eux ſur ce qu'ils avoient à faire, ils réſolurent de leur ordonner de ne plus parler au nom de Jeſus-Chriſt ; & les ayant fait rentrer dans la ſalle, ils leur firent défenſe de rien dire ou enſeigner en ſon nom. Mais, Pierre & Jean leur répondirent : Jugez vous-mêmes s'il eſt plus juſte devant Dieu de vous obéir, que d'obéir à Dieu ; car, nous ne pouvons ne pas parler de ce que nous avons vu & ouï. Les Sénateurs les renvoyerent, en leur faiſant de grandes menaces, s'ils n'obéiſſoient pas à leurs ordres.

Les deux Apôtres revinrent donc trouver leurs freres, & leur raconterent ce qui s'étoit paſſé. Quand ils eurent entendu cela, ils éleverent leurs voix, & demanderent à Dieu qu'il leur donnât la force d'annoncer ſa parole avec une entiere liberté ; & lorſqu'ils eurent achevé leur priere, le lieu où ils étoient aſſemblés trembla, & ils furent de nouveau remplis du Saint-Eſprit. En ce tems-là, pluſieurs Fideles vendirent leurs biens, & en apporterent le prix aux pieds des Apôtres. De ce nombre furent un homme nommé Ananie, & Saphire ſa femme, leſquels de concert retinrent une partie du prix de leurs fonds, & apporterent le reſte à Saint Pierre. Ananie vint le premier, & Saint Pierre lui ayant dit : Ananie, comment Satan a-t-il tenté votre cœur, pour vous porter à mentir au Saint-Eſprit, & à détourner une partie de votre fonds de terre ? Ce n'eſt pas aux hommes que vous avez menti, mais

à Dieu ; auſſi-tôt, Ananie tomba mort ; on l'emporta, & on l'enterra. Environ trois heures après, Saphire ſa femme vint auſſi. Saint Pierre lui dit à peu près la même choſe qu'à ſon mari ; & ſur le champ, elle tomba à ſes pieds, & rendit l'eſprit. Cet évenement répandit une grande frayeur dans l'Égliſe, & parmi tous ceux qui en entendirent parler.

Le nombre de ceux qui croyoient augmentoit de jour en jour ; de ſorte qu'on apportoit les malades dans les rues, afin que lorſque Pierre paſſeroit, ſon ombre couvrît quelqu'un d'eux, & qu'ils fuſſent guéris de leurs maladies. Alors, le Grand-Prêtre & ceux de ſa ſuite, c'eſt-à-dire, les Sadducéens, firent arrêter les Apôtres, & les firent mettre en priſon. Mais, un Ange les en tira, & leur dit d'aller dans le temple annoncer les paroles de vie que Dieu leur avoit enſeignées. Ils obéirent ; & les Princes des Prêtres les ayant fait venir en leur préſence, & leur ayant demandé pourquoi ils n'avoient pas obéi aux ordres qui leur avoient été donnés de ne pas parler davantage au nom de Jeſus-Chriſt, Pierre & les autres Apôtres répondirent : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Cette réponſe les remplit de fureur, & ils étoient ſur le point de les faire mourir. Mais, Gamaliel les fit changer de réſolution, en leur remontrant que ſi cette affaire venoit de Dieu, il ſeroit inutile de s'y oppoſer ; que ſi elle n'en venoit pas, elle ſe diſſiperoit d'elle-même. Ainſi, on renvoya les Apôtres, après leur avoir fait donner trente-neuf coups de fouet, avec défenſe de parler à l'avenir au nom de J. C.

Après le martyre de Saint Étienne, la perſécution s'alluma contre les Fideles à Jéruſalem, & ils furent obligés de ſe retirer en divers endroits. Les Apôtres ſeuls demeurerent à Jéruſalem. Le diacre S. Philippe étant allé à Samarie, les Samaritains reçurent la parole du Seigneur, & pluſieurs furent baptiſés. Alors, Saint Pierre & Saint Jean y vinrent, pour leur donner le Saint-Eſprit ; ce que Saint Philippe, n'étant que diacre, n'avoit pu faire. Simon le magicien, qui avoit reçu le baptême avec les autres, admirant la puiſſance qu'avoient les Apôtres de donner le S. Eſprit, voulut acheter le même pouvoir & offrit pour cela de l'argent à Saint Pierre. Alors, Pierre lui dit : « Que ton argent périſſe » avec toi ; toi qui as cru que » le don de Dieu pouvoit s'ac» quérir avec de l'argent. Tu » n'as point de part, & tu ne » peux rien prétendre à ce mi» niſtere ; car, ton cœur n'eſt » pas droit devant Dieu. Fais » donc pénitence de cette mé» chanceté, & prie Dieu, que » s'il eſt poſſible, il te pardonne » cette mauvaiſe penſée de ton » cœur. » Après cela, Pierre & Jean revinrent à Jéruſalem.

Lorſque le feu de la perſécution fut éteint, Saint Pierre ſortit de Jéruſalem, & viſitant de ville en ville tous les Diſciples, vint auſſi voir les Saints qui habitoient à Lydde. Il y trouva un homme, nommé Énée, qui étoit paralitique depuis huit ans. Saint Pierre lui dit: Énée, levez-vous; le Seigneur Jeſus-Chriſt vous guérit. Auſſi-tôt il ſe leva; & tous ceux qui demeuroient à Lydde, ayant été témoins du miracle, ſe convertirent au Seigneur. Il y avoit auſſi à Joppé une ſainte femme nommée Tabithe. Cette femme étant venue à mourir pendant que Saint Pierre étoit à Lydde, les Diſciples l'envoyerent prier de venir juſques chez eux. S. Pierre y vint auſſi-tôt; & étant entré dans la chambre où étoit Sabithe, il fit ſortir tout le monde, ſe mit en prieres; puis, ſe tournant vers le corps, il dit: Tabithe, levez-vous. Au même inſtant, elle ouvrit les yeux; & ayant vu Pierre, elle ſe mit ſur ſon ſéant. Ce miracle fit grand bruit à Joppé, & fut cauſe que pluſieurs ſe convertirent. Saint Pierre y demeura pluſieurs jours chez un corroyeur nommé Simon.

Il y avoit à Céſarée de Paleſtine un centenier, nommé Corneille & craignant Dieu, à qui il fut dit par un Ange d'envoyer chercher à Joppé un homme qui s'appelloit Simon Pierre, & qui lui diroit ce qu'il devoit faire. Auſſi-tôt Corneille fit partir deux de ſes domeſtiques; & pendant qu'ils étoient en chemin, le Seigneur envoya à S. Pierre une viſion, pour le diſpoſer à aller ſans difficulté chez un homme qui n'étoit pas Juif; car, juſqu'alors la porte de l'Évangile n'étoit pas encore ouverte aux Gentils. Saint Pierre étant au haut de la maiſon où il logeoit, fut ravi en extaſe, & vit comme une grande nappe qui deſcendoit du Ciel, & qui étoit remplie de toutes ſortes d'animaux & de reptiles purs & impurs. Il eut cette viſion juſqu'à trois fois, & il entendit une voix qui lui dit: Levez-vous, & mangez. Pierre répondit: Je n'ai garde, Seigneur; car, je n'ai jamais mangé rien d'impur. La voix lui repartit: N'appellez pas impur ce que Dieu a purifié. Après cela, la nappe fut retirée dans le Ciel. Dans le même tems, arriverent les hommes que Corneille avoit envoyés. Ils lui raconterent ce qui étoit arrivé à leur maître, & le prierent de venir avec eux à Céſarée. Le lendemain, S. Pierre partit avec eux, & quelques-uns des Freres de la ville de Joppé l'accompagnerent.

Il trouva Corneille avec ſes parens & ſes amis qui l'attendoient. Dès que Corneille l'eut apperçu, il ſe jetta à ſes pieds & l'adora. Mais, Pierre le relevant, lui dit: Je ne ſuis qu'un homme ainſi que vous. Étant entré dans la maiſon, Pierre dit à ceux qui étoient aſſemblés: « Vous ſçavez combien les Juifs » ont d'horreur de ceux qui ne

» ſont pas circoncis, & avec » quelle précaution ils évitent » de ſe rencontrer avec eux, » & d'aller dans leurs maiſons; » mais, Dieu m'a fait voir que » je ne devois regarder aucun » homme comme impur & » & ſouillé; c'eſt pourquoi je » n'ai fait nulle difficulté de ve- » nir. Je vous prie donc de me » dire pourquoi vous m'avez » mandé. » Alors, Corneille lui raconta ce qui lui étoit arrivé; & Pierre, après avoir rendu graces à Dieu, qui n'a point d'égard aux conditions des perſonnes, commença à prêcher Jeſus-Chriſt à Corneille & à tous ceux qui étoient préſens. Pendant qu'il parloit encore; le Saint-Eſprit deſcendit ſur tous ceux qui l'écoutoient, & ils parloient diverſes langues. Alors, Pierre dit: Peut-on refuſer l'eau du Baptême à ceux qui ont déjà reçu le S. Eſprit comme nous? Et il commanda qu'on les baptiſât au nom du Seigneur Jeſus-Chriſt.

Saint Pierre étant de retour à Jéruſalem, les Fideles circoncis lui dirent: Pourquoi avez-vous été chez des hommes incirconcis, & pourquoi avez-vous mangé avec eux? Mais, Pierre leur ayant raconté tout ce qui s'étoit paſſé, ils s'appaiſerent & glorifierent Dieu, qui avoit accordé aux Gentils comme aux Juifs, le don de la Pénitence, qui mene à la vie. On croit que peu de tems après, Saint Pierre alla à Antioche, & y fonda l'Égliſe Chrétienne, dont il fut le premier évêque. Saint Chryſoſtome dit qu'il y demeura long-tems; & on croit qu'il y fut ſept ans, non de ſuite, mais en diverſes repriſes. Il alla pendant ce tems-là à Jéruſalem, dans les provinces de l'Aſie Mineure, dans la Bithynie, dans la Cappadoce & dans le Pont, comme on l'infere de l'épître qu'il adreſſa aux Fideles de ces provinces quelque tems après. De-là, il alla à Rome, l'an de Jeſus-Chriſt 42, & la deuxieme année de l'empire de Claude, environ vingt-cinq ans avant ſon martyre, qui eſt le tems que l'Égliſe Romaine donne communément à l'épiſcopat de Saint Pierre. On croit qu'en quittant Antioche, il y établit Saint Ignace en ſa place.

On dit qu'étant à Rome ſous Claude, il y fit amitié avec Philon, juif d'Alexandrie, & qu'il eut des conférences avec lui. On croit auſſi que le principal ſujet de ſon voyage, étoit de combattre Simon le magicien, qui par ſes preſtiges avoit trompé un grand nombre de perſonnes, & y avoit même été honoré comme un Dieu. La préſence de Saint Pierre, & les vrais miracles qu'il oppoſa aux preſtiges de Simon, ruinerent, ou du moins affoiblirent beaucoup la puiſſance de cet impoſteur. Si Saint Pierre ne demeura pas pour cette fois aſſez long-tems à Rome, pour y détromper tous ceux que Simon avoit ſéduits, il y revint dans

la ſuite, & le renverſa du milieu des airs comme nous le verrons bientôt.

Saint Pierre étant venu à Jéruſalem à Pâque, l'an de J. C. 44, Hérode Agrippa ſe mit à perſécuter l'Égliſe. Il fit mourir par l'épée Saint Jacques le Majeur, frere de Jean; & voyant que cette mort avoit été agréable aux Juifs, il fit encore arrêter Pierre & le mit en priſon, dans le deſſein de le faire mourir devant le peuple après la fête de Pâque. Cependant, l'Égliſe faiſoit ſans ceſſe des prieres à Dieu pour lui. Mais, la nuit même qu'Hérode devoit le faire mourir, comme Pierre dormoit entre deux ſoldats, chargé de deux chaînes, l'Ange du Seigneur l'éveilla, briſa ſes chaînes, lui ouvrit les portes de la priſon, & le conduiſit le long d'une rue. Alors, l'Ange l'ayant quitté, il dit: Je reconnois maintenant que le Seigneur m'a tiré des mains d'Hérode, & de toute l'attente des Juifs. De-là, il vint à la maiſon de Marie mere de Jean, ſurnommé Marc, où pluſieurs Fideles étoient aſſemblés en prieres. Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée Rhodé, étant venue pour la lui ouvrir, & ayant reconnu ſa voix, courut toute tranſportée de joie dire dans la maiſon que c'étoit Pierre. Ceux qui l'ouirent, n'en voulurent rien croire; & ils diſoient que c'étoit ſon Ange, au lieu de lui. Mais, enfin, comme il continuoit à frapper, on lui ouvrit la porte, & il leur raconta ce qui lui étoit arrivé.

Il ſortit de Jéruſalem; mais, on ne nous apprend pas ce qu'il fit juſqu'au Concile de Jéruſalem, tenu l'an de Jeſus-Chriſt 51. Avant ce tems, il y a aſſez d'apparence qu'il alla une ſeconde fois à Rome, d'où il écrivit ſa premiere Epître, vers l'an de Jeſus-Chriſt 50. Elle eſt datée de Babylone, c'eſt-à-dire, de Rome, comme les Anciens l'ont expliqué. On croit que Saint Marc, qui étoit ſon interprete, lui aida à la compoſer pour les termes. Elle eſt adreſſée aux Fideles de la Bithynie, du Pont, de la Galatie, de l'Aſie & de la Cappadoce. Elle regarde principalement les Juifs convertis, quoiqu'elle s'adreſſe auſſi aux Fideles paſſés de la Gentilité dans l'Égliſe. Elle fut envoyée par Sylvain, qui eſt apparemment celui qui eſt ſi célebre dans les Actes, ſous le nom de Silas. Elle a été écrite en Grec, & on y reconnoît une force & une vigueur dignes du Prince des Apôtres.

Saint Pierre fut obligé de ſortir de Rome, par l'ordre que l'empereur Claude donna à tous les Juifs d'en ſortir, à cauſe des tumultes qu'ils y excitoient continuellement, pouſſés par un certain Chriſt, dit Suétone; entendant apparemment par ce nom Jeſus-Chriſt. Le Prince des Apôtres revint en Judée, où l'on tint le Concile

de Jéruſalem, dans lequel S. Pierre, après avoir beaucoup examiné avec les Apôtres & les Prêtres aſſemblés, la matiere dont il s'agiſſoit, leur parla avec beaucoup de ſageſſe, diſant que Dieu ayant donné ſon Saint-Eſprit & le don de ſa Foi aux Gentils, comme aux Juifs, ſans exception de perſonne, ils ne devoient point impoſer aux nouveaux convertis le joug des cérémonies légales, que ni nous, ni nos peres, dit-il, n'avons pu porter. Mais, nous croyons que c'eſt par la grace de J. C. que nous ſerons ſauvés, auſſi-bien qu'eux. S. Jacques le Mineur, évêque de Jéruſalem, appuya le ſentiment de Saint Pierre; & le Concile conclut que l'on n'impoſeroit aucune nouvelle obligation aux Gentils, mais ſeulement qu'on leur diroit de s'abſtenir de la fornication, de l'uſage du ſang & des viandes immolées aux idoles. On écrivit la réſolution du Concile aux Fideles d'Antioche, parce que c'étoit chez eux que cette diſpute avoit commencé.

Quelque tems après, Saint Pierre étant venu à Antioche, buvoit & mangeoit avec les Gentils, ſans s'arrêter à la diſtinction des viandes marquées par la loi. Mais, quelque tems après, des Fideles de Jéruſalem, du nombre des Juifs convertis, étant venus à Antioche, Saint Pierre de peur de les bleſſer, ſe ſépara des Gentils convertis, & ne voulut plus manger avec eux comme auparavant. Saint Paul, craignant que l'on n'interprétât ce que faiſoit Saint Pierre, comme s'il avoit voulu obliger les Gentils à Judaïſer & à ſe ſoumettre au joug de la loi, & détruire ainſi ce que lui-même avoit propoſé dans le Concile de Jéruſalem, lui réſiſta en face & le reprit devant tout le monde, lui diſant qu'il avoit tort de vouloir obliger les Gentils, par ſa maniere d'agir, à vivre comme les Juifs. Saint Pierre reçut cette réprimande avec ſilence & humilité, & ne ſe prévalut point de ſa primauté pour ſoutenir ce qu'il avoit fait; & toute l'Égliſe, dit le pape Pélaſge, révere l'humilité avec laquelle il a cédé aux raiſons de Saint Paul, & a changé de ſentiment. Tout le monde ſçait la diſpute qu'il y eut autrefois entre S. Auguſtin & S. Jérôme, au ſujet de cette réprimande faite à S. Pierre par S. Paul. Mais, elle n'eſt point de notre ſujet.

On ignore les particularités de la vie de Saint Pierre, depuis l'an de Jeſus-Chriſt 51, que ſe tint le Concile de Jéruſalem, juſqu'à ſon dernier voyage de Rome, quelque tems avant ſa mort. Alors, ayant appris par révélation que le tems de ſa fin étoit proche, il voulut écrire aux Fideles qu'il avoit convertis, & les faire reſſouvenir des vérités qu'il leur avoit enſeignées. Il leur envoya donc ſa ſeconde Épître, par laquelle il les exhorte à perſévérer dans

ſa doctrine des Apôtres & dans la pratique des bonnes œuvres, ſans ſe laiſſer ſéduire par les faux Docteurs. On croit qu'il en veut aux diſciples de Simon le magicien. Il parle avec éloge des Épîtres de Saint Paul, dont il dit que quelques ignorans abuſoient dès-lors. On a douté, pendant quelque tems, de la canonicité de cette lettre, où l'on croyoit remarquer un ſtyle différent de celui de la premiere Épître. Mais, cette diverſité pouvoit venir de la différence des Interpretes; car, les Anciens nous apprennent qu'outre Saint Marc, il avoit auſſi pour interprete Glaucias, que l'héréſiarque Baſilide ſe glorifioit d'avoir eu pour maître.

Saint Pierre & Saint Paul arriverent à Rome vers le même tems, c'eſt-à-dire, vers l'an de Jeſus-Chriſt 65. Ils y firent pluſieurs miracles & pluſieurs converſions. Simon le magicien continuoit à tromper le peuple par ſes preſtiges, voulant ſe faire reconnoître pour le Meſſie, & ayant même entrepris de monter au Ciel. Mais, comme il s'étoit fait enlever en l'air par les Démons dans un chariot de feu, Saint Pierre & Saint Paul ſe mirent en prieres; & cet impoſteur, abandonné de ſes Démons, tomba par terre & mourut de ſa chûte, non ſur le champ; mais, s'étant caſſé les jambes, il ſe fit porter dans un lieu, où il ſe précipita de douleur & de honte, du haut en bas de la maiſon où il étoit. S. Ambroiſe raconte que les Payens, irrités contre Saint Pierre, à cauſe de ce qui étoit arrivé à Simon le magicien, le cherchoient pour le faire mourir, & que les Fideles le preſſoient de ſortir de Rome, pour ſe ſouſtraire à leur fureur. Il étoit déjà à la porte de Rome, lorſqu'il vit Jeſus-Chriſt qui entroit par la même porte. Il lui demanda: Seigneur, où allez-vous? Jeſus-Chriſt répondit: Je viens à Rome pour y être crucifié de nouveau. Saint Pierre comprit à ces paroles, que le Fils de Dieu vouloit qu'il le glorifiât par ſa mort. Il rentra, & raconta aux Fideles ce qui lui étoit arrivé; il fut pris & mis en priſon, où l'on croit qu'il demeura neuf mois. Enfin, il fut crucifié à Rome ſur le chemin d'Oſtie, le 29 de Juin, le même jour & au même endroit que Saint Paul fut décapité. On aſſure qu'il fut attaché à la croix ou au poteau, la tête en bas, comme il l'avoit lui-même demandé aux exécuteurs. Il le fit par un ſentiment d'humilité, de peur qu'on ne crût, dit S. Ambroiſe, qu'il affectoit la gloire de Jeſus-Chriſt, & pour augmenter encore la douleur de ce ſupplice.

On dit que le corps de Saint Pierre fut d'abord enterré aux Catacombes, à deux milles de Rome; & que de-là on le tranſporta au Vatican, où il a été toujours depuis. On fait ſa fête avec celle de Saint Paul le 29 de Juin. Saint Pierre mourut

l'an de Jesus-Christ 66, après avoir tenu le siege de Rome pendant environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il pouvoit être âgé de soixante-dix ou soixante-quinze ans. On lui donne ordinairement Saint Lin pour successeur. Selon Nicéphore, Saint Pierre n'étoit pas gros, mais assez grand & droit; il avoit le visage blanc & un peu pâle; la chevelure & la barbe épaisses, crépues & non longues. Ses yeux étoient noirs & comme arrosés de sang; ses sourcils, éminens & fort en dehors; son nez, assez long, & plutôt camus que pointu.

PIERRES ROUGES. *Voyez* Roches Rouges.

PIERRES. On voyoit, du tems des Anciens, à côté des grands chemins, des tas de Pierres, auxquelles chacun de ceux qui passoient, se faisoit un devoir de religion d'en ajouter une en l'honneur de Mercure, à qui ces tas de Pierres étoient consacrés. On donnoit même à ces tas de Pierres le nom de Mercures.

PIÉRUS, *Pierus*, Πίερος, (*a*) montagne de Grece dans la Thessalie, selon Pline. Pausanias la place dans la Macédoine, & dit qu'elle prit son nom de Piérus Macédonien. Cette montagne devoit être dans la Piérie, contrée de Macédoine. Thucydide l'appelle Piérius, & la met, comme Pline, dans la Thessalie. Apparemment qu'elle étoit sur les confins de cette province & de la Piérie, qui étoient limitrophes.

PIÉRUS, *Pierus*, Πίερος, (*b*) ville de Grece dans la Thessalie, suivant quelques éditions de Pline. Mais, cet auteur ne dit point que ce soit une ville; il fait entendre au contraire qu'il parle d'une contrée, qui s'étend depuis Pheres jusqu'à la Macédoine. Le Pere Hardouin, qui l'entend aussi d'une contrée, prétend qu'il faut lire *Pieris* au lieu de *Pierus*, & que cette contrée est la même que celle qui se nomme plus communément Piérie.

PIÉRUS, *Pierus*, Πίερος, (*c*) fleuve du Péloponnese dans l'Achaïe. « Le fleuve Piérus, dit » Pausanias, passe fort près des » murs de Phares; c'est le même » je crois, qui baigne les ruines d'Olene, & qui est appellé Pirus du côté de la mer. » On voit sur ses rives comme » une forêt de platanes; ces » arbres sont si vieux, que vous » les trouvez creux pour la » plupart, & il sont en même » tems d'une si prodigieuse grosseur, que plusieurs personnes y peuvent manger & dormir comme dans un antre. »

PIÉRUS, *Pierus*, Πίερος, (*d*) prince Macédonien, qui donna son nom à une montagne de

(*a*) Plin. T. 1. p. 199. Paus. p. 584. Thucyd. p. 352.
(*b*) Plin. T. 1. p. 199.
(*c*) Paus. p. 440. Herod. L. 1. c. 145.
(*d*) Paus. p. 584. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. X. p. 199. & *suiv.*

Macédoine. « Étant venu à Thef-
» pies, dit Pauſanias, il établit le
» nombre de neuf Muſes, & im-
» poſa à toutes les neuf les noms
» qu'elles ont aujourd'hui, ſoit
» qu'il fût inſpiré par ſa pro-
» pre ſageſſe, ou guidé par
» quelqu'Oracle, ſoit qu'il eût
» pris ces connoiſſances de
» quelque Thrace; car, de tout
» tems, les Thraces ont été plus
» ſçavans que les Macédoniens,
» & plus ſoigneux des choſes
» divines. D'autres diſent que
» ce Piérus avoit neuf filles,
» & qu'il leur donna les mêmes
» noms dont on appelloit les
» Muſes, d'où il eſt arrivé que
» ſes petits-fils ont paſſé dans
» l'eſprit des Grecs pour être
» les enfans des Muſes. Cepen-
» dant, Mimnerme, qui a écrit
» en vers élégiaques le combat
» des Smyrnéens contre Gygès
» roi de Lydie, nous apprend
» dès l'entrée de ſon poëme,
» que les Muſes les plus an-
» ciennes ſont filles du Ciel, &
» qu'il y en a d'autres d'une
» moindre antiquité, qui ſont
» filles de Jupiter. »

Plutarque, qui, au lieu de Piérus, lit Piérius, dit que ce prince étoit natif de Piérie, & il ajoute que c'étoit un poëte muſicien, qui avoit fait des ouvrages ſur les Muſes.

Tzetzès fait Piérus pere de Linus. Le Gyraldi ſoutient, au contraire, que Piérus étoit fils de Linus, & cite pour garant Charax, hiſtorien Grec, que nous n'avons plus. Si l'on en croit M. Fabricius dans ſa Bibliotheque Grecque, on mettra d'accord ces deux Écrivains, en liſant dans le texte de Tzetzès Λίνου φυτόπορις, l'accent aigu ſur l'antépénultieme, fils de Linus, au lieu de Λίνου φυτοπόρις, l'accent ſur la pénultieme, pere de Linus. Mais, ce que n'a pas obſervé ici M. Fabricius, comme il eſt eſſentiel aux vers politiques, tels que ceux de Tzetzès, compoſés de quinze ſyllabes, d'avoir l'accent ſur la quatorzieme; il faudroit donc alors tranſpoſer les deux derniers mots du vers, & lire φυτοπόρος Λίνου, au lieu de Λίνου φυτοπόρος. On ne peut guere à moindres frais accorder deux Auteurs. Il n'en coûte qu'un accent déplacé, & la tranſpoſition de deux mots.

Du reſte, ſi l'on conſidere l'extrême dévouement de Piérus aux neuf Muſes, ſon zele pour l'établiſſement de leur culte, les talens des Piérides ſes filles pour la Poëſie & pour la Muſique, on ne doutera point qu'il n'ait lui même excellé dans l'un & dans l'autre de ces arts, & que l'hiſtoire fabuleuſe de ces Divinités, ainſi que leurs louanges, n'ait fait le principal ſujet de ſes poëmes, comme nous l'apprend Plutarque, d'après Héraclide de Pont.

PIÉTÉ, *Pietas*, Εὐσέβεια (*a*). vertu déifiée par les Anciens,

(*a*) Valer. Maxim. L. V. c. 4. Plin. T. I. p. 394, 395. Tit. Liv. L. XL. c. 34. Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. I. pag. 351. & ſuiv.

qui l'honoroient comme Déeſſe. Stace l'invoque dans une de ſes pieces. Nous voyons ſouvent ſon image ſur les monumens de l'antiquité.

Les Anciens entendoient par la Piété, non ſeulement la dévotion des hommes envers les Dieux, & le reſpect des enfans pour leurs peres & meres, mais auſſi certaines actions pieuſes des hommes envers leurs ſemblables. Il eſt peu de gens qui n'affectent cette bonne qualité, lors même qu'ils ne l'ont pas. Tous les Empereurs ſe faiſoient appeller Pieux, les plus impies & les plus cruels comme les autres.

La Piété étoit repréſentée comme une femme aſſiſe, ayant la tête couverte d'un grand voile, tenant de la main droite un timon, & de la main gauche une corne d'abondance. Elle avoit devant ſes pieds une cigogne, qui eſt le ſymbole de la Piété, à cauſe du grand amour de cet oiſeau pour ſes petits. C'eſt pour cela que Pétrone appelle la cigogne *Pietatis cultrix*, amatrice de la Piété. La Piété eſt quelquefois défiguée ſur des médailles par d'autres ſymboles, tantôt par un temple, ou par les inſtrumens des ſacrifices; tantôt par deux femmes qui ſe donnent la main ſur un autel flamboyant.

Il ne faut pas oublier ici le temple bâti dans Rome à la Piété par Manius Acilius Glabrion, en mémoire d'une belle action d'une fille envers ſa mere. Voici comme Valere Maxime raconte la choſe. Une femme de condition libre, convaincue d'un crime capital, avoit été condamnée par le Préteur & livrée à un Triumvir pour être exécutée dans la priſon. Celui-ci, n'oſant poſer ſes mains ſur cette criminelle, qui lui paroiſſoit digne de compaſſion, réſolut de la laiſſer mourir de faim, ſans autre ſupplice. Il permit même à une fille qu'elle avoit d'entrer dans la priſon; mais avec cette précaution, qu'il la faiſoit fouiller exactement, de peur qu'elle ne portât à ſa mere de quoi vivre. Pluſieurs jours ſe paſſent, & la femme eſt toujours en vie. Le Triumvir étonné, obſerva la fille, & découvrit qu'elle donnoit à tetter à ſa mere. Il alla auſſi-tôt rendre compte au Préteur d'une choſe ſi extraordinaire. Le Préteur en fit ſon rapport aux Juges, qui firent grace à la criminelle. Il fut même ordonné que la priſon ſeroit changée en un temple conſacré à la Piété, ſelon Pline, & les deux femmes furent nourries aux dépens du public. Les Peintres ont ſuivi cette tradition dans les tableaux où ils ont repréſenté cette hiſtoire, qu'on appelle communément des Charités Romaines.

Feſtus, & quelques autres Hiſtoriens, mettent un pere au

Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 349. T. V. p. 218.

lieu

lieu d'une mere dans l'anecdote qu'on vient de lire ; mais, cette circonſtance ne change rien au fait. Ce temple-ci étoit dans le marché aux herbes. Pline parle d'un autre temple conſacré à la Piété, & ſitué dans le neuvieme quartier près du théâtre de Marcellus. Nardini doute ſi ces deux temples ne ſont pas le même. Ce qui eſt certain, c'eſt que la Piété avoit divers temples & diverſes ſtatues dans les provinces.

Nous avons dans Boiſſard une ſtatue de femme vêtue de la ſtole, coëffée en cheveux, à la maniere de Matidie. Elle eſt de bout, ſa main droite eſt appuyée ſur ſa poitrine, de la gauche elle tient un pan de ſa robe. Devant elle eſt un autel ſur lequel eſt une préféricule & une patere. Au bas ſont gravés ces deux mots, *Pietati Auguſtæ*.

Elle eſt auſſi quelquefois repréſentée ſous la figure d'une femme nue, tenant un oiſeau dans ſa main. Dans Spon ſe trouve une inſcription à la Piété d'Adrien. Il y en a quatre autres dans Grutter.

PIGRÈS, *Pigres*, Πίγρης, (*a*) prince Carien, étoit, ſelon Suidas, frere d'Artémiſe I, reine de Carie. Mais, c'eſt une mépriſe de la part de ce grammairien. Peut-être a-t-il été trompé par le texte d'Hérodote, qui compte Pigrès parmi les Capitaines Cariens qui accompagnerent Xerxès dans ſon expédition ; mais, un peu d'attention auroit garanti Suidas de cette erreur. Car, Pigrès eſt nommé dans cet endroit-là même fils de Seldomus ; & Artémiſe, de l'aveu de tous les Hiſtoriens, étoit fille de Lygdamis. Elle fut mere de Pigrès, à ce que rapporte Plutarque, qui ne dit pas un mot, non plus que les autres Anciens, de la portion du Royaume qui lui échut en partage. Ils ſe ſont contentés de nous apprendre que ſes ouvrages de poëſie lui avoient acquis beaucoup de réputation. Suidas le fait auteur de la Batrachomyomachie, & du poëme connu autrefois ſous le titre de Μαργίτης. Il aſſure encore que Pigrès avoit mis l'Iliade en vers élégiaques. Malgré ſon attachement aux intérêts de la Perſe, dont Plutarque lui fait un crime, Piſendélis ſon frere, & vraiſemblablement ſon aîné, obtint le royaume d'Halicarnaſſe.

PIGRÈS, *Pigres*, Πίγρης, (*b*) fils de Seldomus, un des capitaines Cariens, qui ſuivirent Xerxès dans ſon expédition contre la Grece.

PIGRÈS, *Pigres*, Πίγρης, (*c*) interprete dans l'armée de Cyrus le Jeune.

PIGRÈS, *Pigres*, Πίγρης, (*d*) Capitaine de réputation du tems d'Eumene. Suivant le texte grec

(*a*) Suid. T. II. pag. 523. Herod. L. VII. c 98. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. IX. p. 143.

(*b*) Herod. L. VII. p. 98.
(*c*) Xenoph. p. 247, 256.
(*d*) Plut. T. I. p. 586.

de Plutarque, il faudroit lire Pigris, & non pas Pigrès.

PILA, *Pila*, (*a*) ville de Paleſtine. *Ululà, habitatores Pilæ*, lit-on dans Sophronie; c'eſt-à-dire, heurlez, vous qui habitez le lieu nommé Pila, ou le mortier. L'Hébreu porte *Machtes*. Quelques-uns croient que Machtès, dans l'endroit cité de Sophonie, ſignifie la ville de Jéruſalem, qui eſt nommée dans un ſens figuré, le mortier, dans lequel devoient être broyés & mis en poudre tous ceux qui s'y rencontreroient, au tems de ſa priſe par Nabuchodonoſor. Saint Jérôme ſemble croire que Machtès étoit un quartier de Jéruſalem près de la fontaine de Siloé. Ce quartier pouvoit être nommé le Mortier, à cauſe de ſa profondeur. Le rabbin Salomon l'explique de Tibériade, parce qu'elle étoit ſituée dans l'endroit le plus creux du païs. Le Chaldéen l'entend de la vallée de Cédron.

PILA HORATIA. *Voyez* Horatia.

PILATE [PONCE], *Pontius Pilatus*, Πόντιος Πιλάτος, (*b*) officier Romain, dont le nom n'eſt que trop célebre dans l'hiſtoire de la Paſſion de J. C. Nous ne connoiſſons ni ſa famille, ni ſa patrie; mais, on croit qu'il étoit de Rome, ou au moins d'Italie. Il fut envoyé ſous l'empire de Tibere, vers l'an de Jeſus-Chriſt 26 ou 27, pour ſuccéder à Gratus, commandant de la Judée, qu'il gouverna pendant dix ans. Comme il étoit d'un caractere violent & opiniâtre, il troubla le repos de la Judée, & donna lieu à des mouvemens & à des ſéditions.

Ayant envoyé ſes troupes de Céſarée à Jéruſalem pour y paſſer l'hiver, il y fit en même tems porter les drapeaux, où étoient les images de l'Empereur; au lieu que les autres Gouverneurs n'avoient pas voulu faire entrer les drapeaux dans la ville, pour ne pas irriter les Juifs, qui croyoient que toutes images & toutes repréſentations étoient contraires à leur Religion. C'eſt pourquoi, Pilate ne les fit entrer que couvertes, & ſeulement pendant la nuit. Mais, le lendemain, la choſe ayant été découverte, les Juifs de la campagne accoururent dans la ville, & allerent enſuite en grand nombre à Céſarée conjurer Pilate de faire ôter ces images. Pilate le refuſa, & le peuple perſiſta cinq jours & cinq nuits à le lui demander, ſans vouloir ſe retirer.

Enfin, le ſixieme jour, Pilate ayant fait dreſſer ſon tribunal dans une grande place de Céſarée, manda les Juifs, comme pour leur faire réponſe; mais,

(*a*) Sophon. c. 1. v. 11.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 44. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 621. *& ſeq.* Matth. c. 27. v. 2. *& ſeq.* Marc. c. 15. v. 1. *& ſeq.* Luc. c. 3. v. 1. c. 13. v. 1. c. 23. v. 1. *& ſeq.* Joann. c. 18. v. 29. c. 19. v. 1. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 284. T. II. p. 16.

il avoit fait poſter des ſoldats autour de la place, qui les enveloppèrent, lorſqu'ils furent aſſemblés, & les menacerent de les faire tous maſſacrer, s'ils ne ſe retiroient. Alors, les Juifs ſe jetterent le viſage contre terre, & préſenterent le col à découvert, comme prêts à recevoir la mort. Pilate, étonné de leur courage, fit auſſi-tôt reporter les images à Céſarée.

Saint Luc nous apprend que Pilate avoit mêlé le ſang de quelques Galiléens avec leurs ſacrifices, & que la choſe ayant été rapportée à Jeſus-Chriſt, il dit: « Penſez-vous que ces » Galiléens fuſſent les plus » grands pécheurs de tous ceux » de la Galilée, parce qu'ils » ont été traités ainſi? Non, » je vous en aſſure. Mais, ſi » vous ne faites pénitence, » vous périrez tous comme eux. » On ignore qui étoient ces Galiléens que Pilate fit tuer dans le temple, pendant qu'ils ſacrifioient; car, c'eſt ce que veulent dire ces paroles, dont il mêla le ſang avec leurs ſacrifices. Quelques-uns croient que c'étoient des diſciples de Judas le Gaulonite, qui enſeignoient que les Juifs ne devoient point payer de tribut aux Princes étrangers, & que Pilate en avoit fait tuer quelques-uns juſques dans le temple; mais, on n'a aucune preuve de ce fait.

Pendant la Paſſion du Sauveur, Pilate fit quelques tentatives pour le délivrer des mains des Juifs. Il ſçavoit qu'ils ne le lui avoient livré, & qu'ils ne pourſuivoient ſa mort avec tant de chaleur, que par haine & par jalouſie. Sa femme, qui avoit été tourmentée la nuit par de fâcheux ſonges, lui envoya dire qu'il ne ſe mêlât point de l'affaire de cet homme juſte. Il eſſaya de fléchir la colere des Juifs, & de leur donner quelque ſatisfaction, en faiſant fouetter Jeſus-Chriſt. Il chercha à le tirer de leurs mains, en propoſant au peuple de le délivrer, ou Barrabas, au jour de la fête de Pâque. Enfin, il voulut ſe décharger de porter un jugement contre lui, en le renvoyant à Hérode, roi de Galilée. Lorſqu'il vit que tout cela n'appaiſoit pas les Juifs, & qu'ils le menaçoient même en quelque ſorte, en diſant qu'il n'étoit point ami de l'Empereur, s'il le renvoyoit, il ſe fit apporter de l'eau en préſence de tout le peuple, lava ſes mains, & déclara publiquement qu'il étoit innocent du ſang de ce Juſte. En même tems, il le livra à ſes ſoldats, pour être crucifié. C'en étoit aſſez pour juſtifier Jeſus-Chriſt, & pour faire voir qu'il le tenoit pour innocent. Mais, c'en étoit trop peu pour mettre à couvert la conſcience & l'honneur d'un Juge, dont le devoir eſt de venger l'innocence opprimée, & de punir le crime & l'injuſtice.

Il fit mettre ſur la Croix du Sauveur comme le précis de ſa ſentence, & le motif de ſa condamnation, *Jeſus de Nazareth*,

Roi des Juifs; ce qui fut écrit en Latin, en Grec & en Hébreu. Quelques Juifs en ayant murmuré, & lui ayant remontré qu'il falloit écrire, *Jesus de Nazareth, qui se dit Roi des Juifs*; Pilate ne voulut rien changer à son inscription, & répondit: *Ce que j'ai écrit est écrit.* Sur le soir on vint lui demander la permission de détacher de la croix les corps de ceux qui avoient été crucifiés, afin qu'ils n'y demeurassent pas le lendemain, qui étoit la Pâque & le jour du Sabbath, & il le permit. Il accorda aussi à Joseph d'Arimathie, le Corps de Jesus, pour lui rendre les derniers devoirs. Enfin, lorsque les Prêtres, qui avoient sollicité la mort du Sauveur, vinrent le prier de faire mettre des gardes au tombeau, de peur que les Disciples ne le vinssent voler pendant la nuit, il leur répondit qu'ils avoient des troupes, & qu'ils pouvoient y en mettre eux-mêmes. Voilà à peu près ce que l'Évangile nous apprend de Pilate.

Après la mort de J. C., il entreprit de faire conduire des eaux à Jérusalem par un aqueduc. Ces eaux étoient à environ deux cens stades de la ville, c'est-à-dire, à sept ou huit lieues. Pour exécuter cette entreprise, Pilate prit l'argent du trésor sacré. Le peuple se souleva, & s'assembla par troupes de plusieurs mille, & commença à crier contre le Gouverneur. Il y en eut même qui s'emportèrent jusqu'à dire contre lui des paroles insolentes. Pilate, étant venu dans la ville, fit cacher plusieurs soldats déguisés parmi le peuple; & ayant assemblé la multitude, aussi-tôt qu'ils commencerent à crier & à parler insolemment, il fit signe aux soldats, qui frapperent indifféremment tous ceux qui se trouverent autour d'eux, sans distinguer l'innocent du coupable. Par ce moyen violent, il arrêta la sédition.

Après cette histoire, Joseph raconte celle des Samaritains, qu'un imposteur assembla en grand nombre, leur promettant de leur découvrir plusieurs vases précieux, qu'il disoit avoir été cachés par Moïse dans le mont Garizim. Le peuple, ayant pris les armes, se rendit au bourg de Tirathaba, afin de monter tous ensemble sur le mont Garizim. Mais, Pilate s'étant saisi de la hauteur avec de la cavalerie & de l'infanterie, alla attaquer les Samaritains dans Tirathaba, les battit, & en tua un grand nombre, mit le reste en fuite, & fit mourir les principaux qui tomberent entre ses mains. Alors, les Samaritains porterent leurs plaintes à Vitellius, gouverneur de Syrie, disant que l'assemblée du peuple à Tirathaba ne s'étoit pas faite dans un esprit de révolte, mais dans la vue de se mettre à couvert des vexations de Pilate. Sur cela, Vitellius envoya Marcellus, un de ses amis, en Judée, pour prendre soin de cette province, & donna ordre en

même tems à Pilate d'aller à Rome rendre compte de ſa conduite à l'empereur Tibere.

Ce ne fut là que le commencement des diſgraces de Pilate. Arrivé à Rome, il y en éprouva d'autres. La tradition de Vienne en Dauphiné eſt qu'il fut relégué dans cette ville. L'excès de ſes malheurs le porta au déſeſpoir, & le réduiſit à ſe tuer lui-même. Sa mort eſt rapportée par M. de Tillemont à l'an de J. C. 40.

PILENTUM, *Pilentum*, (*a*) eſpece de char couvert & ſuſpendu, en uſage chez les Romains, plus honorable que le carpentum, qui étoit un char découvert. Tite-Live rapporte que l'an de Rome 361, le Sénat, voulant récompenſer la magnanimité des Dames Romaines, qui avoient ſacrifié leurs joyaux, pour fournir la ſomme promiſe aux Gaulois, leur accorda le privilege d'uſer de ce char couvert & ſuſpendu, à condition cependant qu'elles ne s'en ſerviroient que les jours de fêtes pour ſe rendre aux jeux & aux ſacrifices, & que les jours ouvriers elles n'iroient dans les rues que dans des chars découverts. Mais, la ſimplicité des Dames Romaines rendit cette permiſſion inutile; elles ne ſongerent point à en profiter. Le changement de leurs mœurs produiſit dans la ſuite l'effet contraire; la ſévérité des loix échoua, quand il fut queſtion de borner leur luxe; elles les tranſgreſſerent avec hauteur, & elles ne voulurent plus que des voitures douces, des brancards, des litieres, des chars à quatre roues, tous dorés, & tirés par des chevaux blancs.

PILÉON, *Pileon*, Πιλεον, (*b*) nom d'une grenouille dans la Batrachomyomachie. Elle fut tuée par une autre nommée Troglodyte.

PILÉUS, *Pileus*, (*c*) eſpece de bonnet, dont la forme que nous voyons ſur les médailles, approchoit aſſez de nos bonnets de nuit. On le donnoit aux eſclaves, lorſqu'on les affranchiſſoit, & qu'on les mettoit en liberté; c'eſt par-là que le Piléus devint le ſymbole de la liberté. On le voit ſouvent au revers des médailles Romaines avec l'inſcription *Libertas*. Suétone dit qu'à la mort de Néron, le peuple plein de joie ſortit ayant le bonnet ou le Piléus en tête.

Selon Servius, ce mot *Pileus* étoit un nom générique qui marquoit pluſieurs ſortes de bonnets. Sytonius, dit-il, en met trois différens dont les Prêtres ſe ſervoient; le premier nommé apex; le ſecond, tutulus; le troiſieme, galerus. L'apex étoit fort léger, & avoit une verge

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 25. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 191.

(*b*) Homer. Batrachom.

(*c*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 32. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 34.

au milieu ; le tutulus fourré de laine s'éleyoit en pointe ; le galerus étoit fait de peaux de victimes.

PILIA, *Pilia*, (*a*) Dame Romaine qu'avoit épouſée T. Pomponius Atticus, au rapport de Cornélius Népos. Cet auteur aſſure que les Athéniens, non contens d'avoir dreſſé des ſtatues à T. Pomponius Atticus, après qu'il eut quitté leur ville, firent le même honneur à Pilia ſa femme. Mais, le mariage de T. Pomponius Atticus ſuivit de trop loin ſon retour d'Athenes, pour que les Athéniens aient ſongé à ériger des ſtatues à ſa femme. Cornélius Népos y auroit-il fait ſi peu d'attention, pour nous parler des ſtatues de Pilia, ſans dire ce qu'elle étoit? La famille Pilia ne fait aucune figure dans l'ancienne hiſtoire Romaine. Il eſt étonnant que notre Auteur ne diſe ni bien, ni mal de cette Dame ; qu'il ait même, ſuivant les apparences, oublié de marquer ſon nom ; & qu'il faille que d'autres nous l'apprennent. T. Pomponius Atticus l'épouſa, l'an de Rome 697. Il n'étoit plus jeune ; il avoit cinquante-trois ans ; il ne s'étoit pas hâté de s'enrôler dans cette milice ; l'Hiſtoire ne dit pas comment il ſe comporta avec elle. Il ne ſe vanta de rien là-deſſus. On peut cependant recueillir de quelques unes des lettres de Cicéron, que Pilia aimoit ſon mari ; car, par un autre paſſage de ces mêmes lettres, où quelques-uns ont cru voir qu'elle ſongeoit à faire divorce, il eſt viſible qu'il doit être autrement lu, & qu'il ſignifie qu'elle étoit menacée de paralyſie.

PILIUS, *Pilius*, (*b*) qui accuſa de concuſſion M. Servilius, étoit allié de T. Pomponius Atticus, à cauſe du mariage de Pilia ſa ſœur avec ce dernier. *Voyez* Pilia.

PILUM, *Pilum*, (*c*) eſpece de javelot, ou d'arme de jet, que portoient chez les Romains, les Haſtats & les Princes. Pline attribue à l'amazone Pentéſilée l'invention du Pilum, que les Grecs appellent σάυνα. C'étoit l'arme propre des Romains, comme le dit Servius. Feſtus prétend que c'eſt pour cette raiſon que le peuple Romain étoit caractériſé dans l'hymne des Saliens par l'épithete de *Pilumnus*. Les auteurs Grecs & Romains s'accordent à ne donner cette arme qu'aux ſoldats légionnaires. Lucain & Valérius Flaccus déſignent les bataillons Romains par les aigles & par le Pilum qui leur étoit auſſi propre que les aigles.

Ovide, pour dire que les premiers Romains ne connoiſſoient d'autre étude que celle de la guerre, s'exprime ainſi :

(*a*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 3.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. VIII. Epiſt. 8.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 63, 64. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XXIX. p. 331. *& ſuiv.*

Qui bene pugnabat, Romanam noverat artem;
Mittere qui poterat Pila, diſertus erat.

Florus fait nettement entendre que cette eſpece de javelot n'étoit point en uſage chez les Grecs, lorſque dans la guerre contre Philippe, il repréſente les Macédoniens effrayés des grandes bleſſures que leur faiſoient, dit-il, non pas des traits, des fleches, ni des armes employées chez les Grecs, & plus petites que celles des Romains, mais de gros javelots & des épées pareilles, qui s'ouvroient un paſſage beaucoup plus large qu'il ne falloit pour porter la mort.

Les Sçavans ont beaucoup travaillé pour expliquer la forme de ce javelot; & Joſeph Scaliger, peu ſatisfait de tout ce qui avoit été dit à ce ſujet, s'occupoit encore de cette recherche lorſqu'il mourut. Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, Appien, Végece, & la figure même de ces javelots, que l'injure des tems a épargnée ſur quelques monumens antiques, ſemblent pourtant nous donner ſur ce point aſſez de lumiere.

Voici ce qu'en dit Polybe: « Ces javelots ont plus ou moins » de groſſeur; les plus forts » ſont tantôt ronds, tantôt quarrés; ils ont quatre doigts de » contour; les moindres reſſemblent à des épieux de » groſſeur médiocre; la hampe » des uns & des autres eſt à » peu-près de trois coudées; » elle eſt armée d'un fer de » même longueur, qui ſe termine à la baſe, en deux pointes un peu recourbées. Ce fer » emboite la hampe juſqu'au » milieu de ſa longueur, & y » eſt attaché par pluſieurs chevilles de fer d'une maniere » ſi ſûre & ſi ſolide, que dans » l'effort du coup, le fer rompt » plutôt qu'il ne ſe détache, » quoiqu'il ait un doigt & demi » de groſſeur dans la partie inférieure où il joint le bois. »

Il y a dans le texte Grec de ce paſſage quelques difficultés, ſur leſquelles on peut conſulter les notes de Juſte-Lipſe. Suivant cette deſcription, le javelot avoit quatre doigts de contour; ſa longueur étoit de quatre coudées & demie diviſée en trois parties égales, chacune d'une coudée & demie, c'eſt-à-dire, de deux pieds trois pouces. Ces trois parties étoient, le bois hors du fer, le bois revêtu du fer, & le fer hors du bois. Les deux pieds trois pouces de fer qui excédoient la hampe, n'étoient pas entierement employés à faire la pointe triangulaire; plus de la moitié de cette partie conſiſtoit en une verge de fer, qui faiſoit le col du javelot, & qui s'étendoit de la baſe du triangle à la tête de la hampe où elle ſe partageoit en deux branches pour embraſſer le bois, en ſorte que le triangle ne faiſoit guere que la ſixieme ou ſeptieme partie de javelot entier.

Denys d'Halicarnaſſe, ſur l'an de Rome 251, décrit le Pilum νόθος, d'une façon un peu différente. « C'eſt, dit-il, une arme » de jet, que les Romains lancent de près ſur l'ennemi, quand » ils en viennent aux mains; » la hampe eſt longue & de » groſſeur à remplir la main; » le fer qui s'allonge en ligne » droite par les deux extrêmités, n'a pas moins de trois » pieds de long. » Cette deſcription diffère en deux choſes de celle de Polybe. 1°. Elle donne trois pieds de longueur au fer; ſi Denys d'Halicarnaſſe n'entend que la partie du fer hors du bois, elle n'avoit, ſelon Polybe, que deux pieds trois pouces; s'il y joint la partie du fer qui enclavoit le bois, le fer avoit quatre pieds & demi. Juſte-Lipſe croit que l'Auteur repréſente le Pilum tel qu'il étoit de ſon tems, & que la longueur du fer entier avoit été réduite de quatre pieds & demi à trois pieds, dont la moitié ſervoit à emmencher la hampe. 2°. Denys arme ce javelot par les deux extrêmités. Juſte-Lipſe corrige le texte en cet endroit, & au lieu d'ἑκατέρου τῶν ἄκρων, au deux bouts, il lit: ἐκ θατέρου, ou ἐξ ἑτέρου τῶν ἄκρων, à l'un des deux bouts. Cette correction ſemble juſte; le Pilum n'avoit à l'extrêmité inférieure qu'un fer obtus de trois ou quatre doigts, pour être plus aiſément fiché en terre. La pique des cavaliers pouvoit avoir une pointe aux deux bouts; c'étoit un double avantage de pouvoir la lancer, ſoit d'un côté, ſoit de l'autre; mais, comme les rangs des fantaſſins ſe ſuivoient de plus près, la ſeconde pointe auroit couru riſque de bleſſer le ſoldat de derriere, dans le mouvement par lequel on balançoit le javelot pour le jetter avec plus de force. Cependant, Fabretti remarque que ſur la colomne Trajane on voit un ſoldat qui tient de la main gauche un javelot long d'environ cinq pieds, avec une pointe des deux côtés. Si ce ſoldat n'eſt pas un cavalier démonté, la choſe eſt extraordinaire.

Appien, pour faire connoître aux Grecs, pour qui il écrit, la forme de ce javelot, lui donne d'abord le nom générique de haſte, δόρυ. « Il ne reſſemble » pas, dit-il, au javelot Grec » nommé ἀκόντιον; les Romains » l'appellent νόθος. La hampe, » qui fait la moitié de ce ja- » velot, eſt quarrée? le reſte » eſt d'un fer, auſſi quadrangu- » laire & mou, excepté à la » pointe. » On croit qu'Appien veut dire dans ce paſſage, que le bois, en y comprenant la partie emmanchée dans le fer, étoit quarré, & faiſoit la moitié de la longueur du javelot entier; que l'autre moitié étoit d'un fer quarré & mou, ſans doute afin qu'il ſe recourbât par la violence du coup, excepté la pointe qui étoit d'un fer triangulaire, dur & acéré. Mais, ſoit qu'il nous décrive le Pilum tel qu'il étoit du tems de la

guerre des Gaulois, dont il parle en cet endroit, & qui arriva l'an de Rome 395, environ deux cens ans avant Polybe, ſoit qu'il le donne tel qu'il étoit de ſon tems, c'eſt-à-dire, ſous Adrien, on voit que ſa deſcription differe de celle de Polybe, & il eſt certain que le Pilum a changé pluſieurs fois; du tems de Tite-Live, le bois étoit toujours quarré, du moins à l'extrêmité ſupérieure.

C. Marius y fit un changement que Plutarque exprime en ces termes : » La hampe du javelot emboitée dans le fer, » y étoit auparavant attachée » par deux chevilles de fer. » Marius en laiſſa ſubſiſter une; » mais, à la place de l'autre, il » employa une cheville de bois » aiſée à rompre, afin que cette » chevile étant rompue, le fer » ſe recourbât au moment qu'il » entroit dans le bouclier de » l'ennemi, & que le javelot, » formant un crochet par ſa » pointe, y reſtât engagé, ſans » pouvoir en être arraché.» Cette invention de C. Marius ſuppoſe que l'emboſture de la hampe ne conſiſtoit que dans deux lames de fer qui s'allongeoient le long du bois, & l'embraſſoient à droite & à gauche. La cheville ſupérieure, qui attachoit ces lames, étant rompue, le bois, qui n'étoit plus aſſujetti en cette partie, ſe déboſtoit & ſe rabattoit. Nous voyons par le récit de Jules Céſar, dans ſes Commentaires, que les Romains continuerent d'employer ce moyen d'embarraſſer l'ennemi, & de le mettre hors d'état de faire uſage de ſon bouclier.

Végece nous donne encore une autre deſcription du javelot. « L'infanterie peſamment » armée avoit, dit-il, deux ar» mes de jet, l'une plus grande; » le fer en étoit triangulaire, » de neuf pouces de long, ſur » une hampe de cinq pieds & de» mi; on l'appelloit autrefois Pi» lum, aujourd'hui on la nomme » Spiculum; c'étoit à lancer cet» te arme qu'on exerçoit princi» palement les ſoldats, parce » qu'étant jettée avec adreſſe & » avec force, elle perçoit ſou» vent les fantaſſins avec leurs » boucliers, & les cavaliers » avec leurs cuiraſſes. L'autre » javelot étoit plus petit; le » fer, qui étoit auſſi triangu» laire, n'étoit que de cinq » pouces, & la hampe de trois » pieds & demi; on le nommoit » alors verriculum, mainte» nant on le nomme verutum. » Il paroît par ces termes, que ces deux eſpeces de javelots ſubſiſtoient encore de ſon tems, ſous Valentinien II; mais, dans le premier livre, où il a déjà parlé de la premiere ſorte de javelots, il a obſervé qu'ils n'étoient plus guere en uſage. Sur la colomne Trajane, les javelots, qui ſont entre les mains des ſoldats, ſont conformes à la premiere eſpece décrite par Végece; on en voit une de la ſeconde eſpece à la vingt-quatrieme planche, dans la main gauche d'une figure, que Ci-

connus croit être Trajan donnant audience aux députés des Daces. Plusieurs sçavans Antiquaires renvoient pour la forme du Pilum à une médaille d'Héliogabale *ADVENTUS AUGUSTI*, gravée dans le livre de Guthérius, *de jure Pontif. vet. Roman.* Le Prince y est représenté à cheval, tenant de la main gauche le Pilum avec le fer triangulaire. Il y a au cabinet du Roi une médaille toute pareille; mais, on n'y apperçoit point du tout le triangle de fer, qui fait l'essence du Pilum, & qui se voit dans la gravure donnée par Guthérius. Dans Gruter, sont gravés sur le tombeau d'un affranchi, nommé C. Fulmonius Antiochus, quatre javelots, deux à deux, en sautoir; Scaliger croit que c'est le Pilum. Toutes ces descriptions diverses font connoître que cette arme a varié dans des tems différens; le fer & la hampe ont été tantôt plus longs, tantôt plus courts; le bois tantôt rond, tantôt quarré; mais, ce qui n'a jamais varié, c'est que le fer a toujours été triangulaire, & que ce javelot, sous toutes ces formes diverses, étoit une arme pesante, qui ne se lançoit que de près.

C'étoit aussi l'arme la plus meurtriere. Lancée avec roideur, elle perçoit tout à la fois le bouclier & la cuirasse. Tite-Live, comparant les armes des Romains avec celles des Macédoniens, donne au Pilum l'avantage d'avoir beaucoup plus de force que la hasta que lançoient les Grecs, comme les Romains lançoient la pique Vélitaire; mais, celle-ci, plus légere, se jettoit de loin; le Pilum ne partoit de la main du soldat qu'à quelques pas de l'ennemi. Saumaise a donc eu tort de croire que le Pilum se tenoit à la main, & ne se lançoit pas; il est démenti par cent endroits des auteurs Grecs & Latins. Végece, dans les passages cités ci-dessus, appelle ces javelots *missilia*. Polybe, racontant un combat contre les Gaulois, dit que les Tribuns firent donner aux manipules de la premiere ligne les piques des triaires, δόρατα, pour percer les Gaulois au visage. C'est une preuve que les javelots ἀκόντια, qui étoient l'arme des deux premieres lignes, étoient moins propres à être tenus à la main, le fer dont ils étoient chargés, leur donnant trop de pesanteur pour pouvoir être maniés avec facilité. Mais, on ne les lançoit que quand on étoit déjà sur l'ennemi, & près de tirer l'épée, comme l'assure Tite-Live. Et ce qui marque encore plus précisément que ces javelots ne se lançoient que de près, c'est ce passage de Lucain:

Ut rapido cursu, fati suprema morantem
Consumpsêre locum, parvæ tellure dirempti . . . .
Pila parata diu tensis tenuêre lacertis.

Auſſi voit-on ſouvent que les ſoldats Romains courent ſi vîte à l'ennemi, qu'ils n'ont pas aſſez d'eſpace pour lancer leurs javelots. Auſſi-tôt que le Pilum eſt jetté, on tire l'épée; & Végece, parlant d'un combat de près, dit: *Cùm ad Pila, ut appellant, venitur, & manu ad manum gladiis pugnatur.* Tibulle donne à ce javelot l'épithete de *lentum*, parce que ſa longueur & la peſanteur du fer le faiſoient plier. Pour le lancer, dit Végece, on portoit le pied gauche en avant, parce que dans cette attitude, le bras droit a plus de force.

Schélius a très-bien prouvé contre Saumaiſe, que le Pilum eſt toujours ce que les auteurs Grecs appellent ὑσσὸς, & non pas δόρυ, qui ne ſignifie que la pique. Joſephe donne à tous les légionnaires l'arme qu'il appelle ξύστον, qu'Héſychius & Suidas expliquent par ἀκόντιον; c'eſt le Pilum, que les autres auteurs Grecs nomment ὑσσὸς, quelquefois ἀκόντιον. Tous les légionnaires porterent cette arme depuis C. Marius.

PILUMNUS, *Pilumnus*, (*a*) fils de Jupiter & de Garamantis, & roi d'une partie de l'Apulie, fut ainſi appellé, ſelon quelques-uns, parce qu'il avoit inventé le moyen de piler ou écraſer le froment pour en faire de la farine & du pain. C'eſt lui qui reçut dans ſes États Danaë, fille d'Acriſius, fugitive. Il l'épouſa & en eut Danaüs, pere de Turnus, célebre par ſes guerres avec Énée. Pilumnus étoit frere de Picumnus. *Voyez* Picumnus.

PIMPLA, PIMPLEIUS, *ou* PIMPLEUS, *Pimpla, Pimpleius, Pimpleus*, (*b*) montagne que quelques Géographes joignent au mont Hélicon, & qu'ils diſent avoir été conſacrée aux Muſes; ce qui fait qu'Horace, en s'adreſſant à ſa Muſe, l'appelle *Pimplea dulcis*, & ce qui a fait dire à Catulle, *Pimpleum ſcandere montem.* Mais, peut-être, dit Cellarius, ſeroit-il plus naturel de placer cette montagne dans la Piérie, province de Macédoine; parce que Strabon dit que ce furent les Thraces qui conſacrerent aux Muſes la Piérie & les monts Olympe, Pimpla & Libéthrus; mais que de ſon tems, les Macédoniens poſſédoient tous ces lieux. Feſtus remarque que les Muſes furent appellées Pimpléides, du nom d'une fontaine de Macédoine, qui avoit été ainſi nommée à cauſe de la légereté de ſes eaux.

PIMPLÉENNES, *ou* PIMPLÉIDES, *Pimpleæ, Pimpleides*, un des noms donnés aux Muſes. *Voyez* Pimpla.

PINARE, *Pinara*, Πίναρα, (*c*) ville de l'Aſie Mineure dans

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 4. L. X. v. 76, 619. L. XII. v. 83. Myth. par M. l'Abb. T. I. p. 345. T. III. p. 281. T. IV. p. 416.

(*b*) Horat. L. I. Ode 21. v. 9. Strab. p. 471.

(*c*) Strab. p. 665, 669. Plin. T. I. pag. 270, 273. Ptolem. L. V. c. 3.

la Lycie. Strabon, qui met cette ville au-deſſous du mont Cragus, dit qu'elle étoit une des plus grandes de la Lycie, & qu'on y adoroit Pandare. Il ajoute que ce héros étoit peut-être le même que Pandare le Troyen.

« Étienne le géographe, dit » la Martiniere, place mal-à-» propos la ville de Pinare dans » la Cilicie. Il ajoute qu'elle » étoit bâtie ſur une montagne. » Dans un autre endroit, il dit » qu'une partie des Xanthiens » habitoient une colline ronde » ſur une montagne; qu'ils a-» voient nommé leur ville Pina-» ra, & que dans la langue des » Lyciens Πίναρα ſignifioit une » choſe ronde. Je crois, dit » Cellarius, que Pinara étoit » bâtie ſur une colline, au pied » du mont Cragus. Il y avoit, » ſelon Strabon, ſur le mont » Cragus, une ville du même » nom, c'eſt-à-dire, nommée » auſſi Cragus. Ainſi, il n'y a » pas d'apparence que la grande » ville de Pinara fût ſur la mê-» me montagne. Les habitans » de cette ville étoient appel-» lés *Pinaritæ*. »

Toutes ces réflexions ne ſont gueres que du verbiage. La raiſon en eſt qu'il y avoit dans la Cilicie, ainſi que dans la Lycie, une ville nommée Pinare, & une montagne appellée Cragus. Pline fait mention des deux villes, & Strabon parle des deux montagnes.

PINARE, *Pinara*, Πίναρα, (*a*) ville d'Aſie dans la Cœléſyrie, ſelon Pline, & dans la Piérie, ſelon Ptolémée. Pline la nomme *Pinaritæ*, Pinarites.

PINARE, *Pinarus*, Πίναρος, (*b*) fleuve d'Aſie dans la Cilicie. Il étoit ſur les confins de cette province & de la Syrie. Il avoit ſa ſource au mont Amanus, ſur les frontieres de la Comagene, & alloit ſe rendre dans la mer Méditerranée, à quelque diſtance d'Iſſus.

Le nom de ce fleuve eſt corrompu dans quelques Auteurs. On trouve Pyde dans Polybe, Pinde dans Strabon & Pindare dans Plutarque. Il y en a qui confondent mal-à-propos le Pinare avec le Pyrame, qui étoit un autre fleuve de la Cilicie. *Voyez* Pyrame.

PINARIA [la Famille], *Domus Pinaria*, (*c*) famille Romaine, avoit produit pluſieurs grands hommes. *Voyez* Pinarius.

PINARIENS, *Pinarii*, (*d*) Prêtres d'Hercule. Ce héros ayant tué Cacus en Italie, tous les paſteurs du voiſinage accoururent vers Évandre, qui étoit

Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

(*a*) Plin. T. I. p. 266. Ptolem. L. V. c. 15.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 269. Strab. pag. 676. Plut. T. I. p. 675. Q. Curt. L. III. c. 8.

(*c*) Virg. Æneïd. L. VIII. v. 270.

(*d*) Tit. Liv. L. I. c. 7. L. IX. c. 29. Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 9. Virg. Æneïd. L. VIII. v. 269, 281. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 197.

venu s'établir depuis peu dans ce païs, pour ſe plaindre du meurtre de leur confrere, & lui en demander vengeance. Évandre fit venir l'accuſé, qui lui avoua le fait, & lui apprit la raiſon qui l'avoit porté à punir ce brigand. Alors, remarquant dans cet étranger une taille, un air, une phyſionomie peu ordinaires dans un mortel, il lui demanda qui il étoit. Dès qu'il lui eut fait connoître ſa patrie & ſa naiſſance: « Hercule, fils de Jupiter, dit-il, » ſoyez le bien venu dans ce » païs. Ma mere, qui connoiſ- » ſoit la volonté des Dieux, & » qui l'interprétoit aux hom- » mes, m'avoit aſſuré que vous » vous éleveriez juſqu'au rang » des immortels par votre ver- » tu; & qu'on vous conſacre- » roit ici un autel, ſur lequel » la plus opulente de toutes les » nations vous offriroit des ſa- » crifices avec une vénération » ſinguliere. » Alors, Hercule lui préſenta la main, lui dit qu'il acceptoit l'augure, & qu'il auroit ſoin de remplir ſa deſtinée, & de ſe rendre digne des honneurs dont il le flattoit. Et dès-lors, l'autel ayant été élevé, on y immola pour la premiere fois, à ce Dieu préſumé, un bœuf choiſi dans ſon troupeau même. On choiſit les Potitiens & les Pinariens, les deux plus illuſtres familles du païs, pour avoir ſoin du ſacrifice & du feſtin dont il devoit être ſuivi. Par hazard, les Potitiens arriverent les premiers, & on leur ſervit les meilleures parties de la victime. Les Pinariens, étant venus trop tard, furent obligés de ſe contenter des reſtes. Ce fut une regle pour toute la ſuite des tems; & tant que les Pinariens ſubſiſterent, ils ne goûterent jamais des morceaux choiſis. D'où leur vient, dit on, le nom de *Pinarii*, *ἀπὸ τοῦ πεῖνᾶν*, *fame opprimi*, avoir faim. Les Potitiens apprirent d'Évandre même les cérémonies qui devoient s'obſerver à l'égard d'Hercule; & pendant pluſieurs ſiecles, ils ont été les Prêtres de ſon temple, juſqu'à ce qu'enfin ayant abandonné ce miniſtere aux exclaves publics, ils périrent avec toute leur race.

Tel eſt le récit que nous trouvons dans Tite-Live. Denys d'Halicarnaſſe raconte cette aventure avec quelque différence dans les circonſtances. « On prétend qu'Hercule, dit » ce dernier Hiſtorien, pria les » peuples du païs de lui con- » ſerver toujours les honneurs » divins, puiſqu'ils avoient été » les premiers à le reconnoître » comme un Dieu; qu'il les » conjura d'immoler tous les » ans un jeune taureau qui n'eût » point encore porté le joug, » & d'obſerver dans ces ſacri- » fices les cérémonies Grec- » ques; qu'en outre, afin que » leurs ſacrifices lui fuſſent » toujours agréables, il leur » enſeigna la maniere de les » faire; qu'il choiſit pour cet » effet deux des plus illuſtres » familles, celle des Potitiens

» & celle des Pinariens, qui » apprirent alors les cérémo- » nies Grecques. Leurs def- » cendans ont eu pendant plu- » ſieurs ſiecles l'intendance de » ces ſacrifices, ſelon le rit » inſtitué par Hercule; mais, » avec cette différence que les » Potitiens étoient les chefs de » la cérémonie, & participoient » les premiers à la victime dès » qu'on en avoit jetté les pré- » mices dans le feu; au lieu que » les Pinariens étoient exclus » de la participation des en- » trailles, & n'avoient que le » ſecond rang dans toutes les » fonctions que ces deux famil- » les faiſoient en commun; & » cela, dit-on, pour les punir » de ce qu'ayant eu ordre de ſe » trouver de bon matin au ſa- » crifice, ils y étoient venus » trop tard, les entrailles des » victimes étant déjà mangées. » Ce n'eſt plus aujourd'hui leur » poſtérité qui a le ſoin des ſa- » crifices; ce ſont de jeunes gens » achetés de l'argent du public » qui en font la cérémonie. »

PINARITÆ. *Voyez* Pinare.

PINARITES, *Pinarita*, Πιναρῖται, les habitans des villes du nom de Pinare. *Voyez* Pinare.

PINARIUS [L.], *L. Pinarius*, (*a*) fut créé Conſul avec P. Furius, l'an de Rome 182, & 470 avant J. C.

PINARIUS [L.] MAMERCINUS, *L. Pinarius Mamercinus*, (*b*) un des Tribuns militaires, qui furent créés, l'an de Rome 323, & 429 avant J. C.

PINARIUS [L.], *L. Pinarius*, (*c*) fut choiſi maître de la cavalerie par le dictateur L. Manlius Impérioſus, l'an de Rome 392, & 360 avant J. C. Quatorze ans après, il fut nommé Préteur, & eut ordre de défendre les côtes maritimes contre la deſcente & les incurſions des Grecs.

PINARIUS [L.], *L. Pinarius*, (*d*) Officier qui commandoit dans Enna la garniſon Romaine, l'an de Rome 538, & 214 avant Jeſus-Chriſt. En ce tems-là, de toutes parts, les garniſons Romaines étoient ou chaſſées des citadelles qu'elles gardoient, ou opprimées par la perfidie des habitans. C'eſt ce qui étoit arrivé depuis peu à Murgantie. La ville d'Enna projettoit d'en faire autant. Mais, le Commandant de la place n'étoit pas homme à ſe laiſſer ſurprendre. C'étoit un Officier plein de courage, appliqué, & qui faiſoit dépendre ſon ſalut de ſa vigilance & de ſes précautions, beaucoup plus que de la fidélité des Siciliens; & l'exemple de tant de villes qui ſe révoltoient, ou qui égorgeoient leurs garniſons, avoit encore augmenté ſa défiance naturelle. C'eſt pourquoi, jour & nuit, il étoit ſur pied, ayant grand ſoin que les ſentinelles & les corps-de-gardes ſe tinſſent alertes; & il ne permettoit pas aux ſoldats de quitter un moment leurs ar-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 56.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 25.
(*c*) Tit. Liv. L. VII. c. 3, 25.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 37. & ſeq.

mes ou leurs poſtes. Les premiers d'Enna, qui étoient déjà convenus avec Himilcon de lui livrer la garniſon Romaine, voyant que celui qui commandoit ne donnoit aucune priſe ſur lui, & qu'il n'étoit pas poſſible d'exécuter leur projet par la fraude, ſe déterminerent à employer la force ouverte. Ils déclarerent donc à L. Pinarius, qu'ils devoient avoir en leur puiſſance leur ville & leur citadelle, s'il étoit vrai qu'ils euſſent été admis dans l'amitié des Romains, comme des hommes libres, & non pas livrés à leur domination, comme des eſclaves que leurs maîtres tiennent enfermés. Qu'ainſi, il eut à leur rendre les clefs des portes. Que le plus ſûr lien de la ſociété étoit la bonne foi; & que le peuple Romain n'auroit pas grande obligation à ceux d'Enna, ſi la crainte ſeule lui répondoit de ſa fidélité & de ſon attachement. Le Gouverneur répondit qu'il tenoit de ſon Général l'autorité qu'il avoit ſur la garniſon & dans la place; que c'étoit ce même Général qui lui avoit confié les clefs des portes de la citadelle, avec ordre de les garder & de ne les livrer qu'à lui ſeul; que par conſéquent, il ne lui étoit pas libre d'en diſpoſer au gré des habitans; que ſelon la diſcipline & les loix des Romains, on ne pouvoit quitter ſon poſte ſans commettre un crime, que les peres mêmes avoient ſouvent expié par le ſang de leurs propres enfans; que le conſul M. Marcellus n'étoit pas bien éloigné; qu'ils lui envoyaſſent des Ambaſſadeurs, pour lui faire connoître leur intention, & apprendre la ſienne. Ceux d'Enna repliquerent fierement qu'ils n'avoient que faire d'envoyer à M. Marcellus; & que s'ils ne gagnoient rien par la douceur, ils étoient réſolus d'employer la force, pour recouvrer leur liberté. « Si vous avez de la répugnance à envoyer vers le » Conſul, dit alors L. Pinarius, » feignant de ſe radoucir, au » moins accordez-moi une aſ» ſemblée du peuple, afin que » je ſçache ſi vous me parlez au » nom de toute la ville, ou ſeu» lement de quelques particu» liers. » Ils accepterent ce parti, & indiquerent l'aſſemblée pour le jour ſuivant.

L. Pinarius ſe retira dans la citadelle après cet entretien; & ayant aſſemblé ſes ſoldats; « Je crois, leur dit-il, cama» rades, que vous n'ignorez » pas la trahiſon & la cruauté » que les Siciliens ont exercées » depuis quelques jours contre » les Romains qui étoient en » garniſon dans leurs villes. Si » vous avez évité ce malheur, » vous en êtes redevables pre» mierement à la bonté des » Dieux, puis à votre valeur, » à votre vigilance, & à la » précaution que vous avez pri» ſe, de reſter jour & nuit ſous » les armes. Plût aux Dieux » qu'il nous fût permis dans la » ſuite de conſerver notre vie, » ſans attaquer celle des autres

» Mais, les mesures que nous » avons prises jusqu'ici contre » les embûches secretes d'Enna, » vont nous devenir inutiles » contre la force ouverte qu'ils » sont sur le point d'employer. » Car, aujourd'hui, voyant » qu'ils ne peuvent nous op- » primer par la fraude & la » perfidie, ils me redemandent » hautement les clefs de la ci- » tadelle; & je ne les leur au- » rai pas plutôt rendues, que » les portes en seront ouvertes » aux Carthaginois; & nous » serons tous égorgés, avec en- » core plus d'inhumanité que la » garnison de Murgantie. Pour » vous faire connoître le dan- » ger qui vous menace, je leur » ai demandé un jour de délai, » sous prétexte de délibérer sur » leur demande; & j'ai eu bien » de la peine à l'obtenir. Dès » que le jour paroîtra, ils doi- » vent assembler le peuple, » pour nous accuser devant lui » & l'animer à notre perte. » Ainsi, vous devez vous at- » tendre que demain Enna sera » inondée ou de votre sang, » ou de celui de ses citoyens. » Si vous vous laissez préve- » nir, vous êtes perdus; si vous » prévenez vos ennemis, vous » n'avez rien à craindre. Ceux » qui tireront les premiers l'é- » pée, sont assurés de la vic- » toire. Munissez-vous donc de » vos armes; & en vous tenant » sur vos gardes, attendez le » signal que je vous donnerai. » Je serai dans l'assemblée, & » je tirerai les choses en lon- » gueur, en disputant contre » eux, pour vous laisser tout le » tems de vous bien préparer. » Quand je vous aurai donné » le signal avec ma robe, tirez » sur le champ vos épées, & » jettez-vous, en poussant de » grands cris, sur cette foule » confuse de peuple, & gar- » dez-vous bien de laisser » échapper qui que ce soit dont » vous puissiez appréhender ou » la perfidie, ou la violence. » Je vous prie & je vous con- » jure, Cérès & Proserpine, » & vous, Dieux, tant du Ciel » que des Enfers, qui habitez » ces lacs & ces bois sacrés, » de nous être favorables dans » un dessein que la seule né- » cessité de défendre notre vie » nous a fait former, & non » l'envie d'attenter à celle des » autres. Je vous ferois un plus » long discours, soldats, si vous » deviez trouver de la résistance » dans vos ennemis. Mais, ils » viendront à l'assemblée sans » crainte & sans armes. La lassi- » tude seule mettra des bornes » à votre vengeance; & ce qui » doit vous rassurer à l'égard » d'Himilcon & des Carthagi- » nois, c'est que le Consul est » près d'ici avec son armée. »

Les soldats, ayant entendu le discours de L. Pinarius, se retirerent pour aller prendre de la nourriture & du repos. Le lendemain, les uns se placerent d'un côté, les autres d'un autre, pour être plus en état de fermer le chemin de la retraite aux habitans. La plus grande

partie

partie ſe poſta aux environs du théâtre, ou ſur le théâtre même, ce qui ne donna aucun ſoupçon à un peuple qui les voyoit tous les jours aſſiſter avec lui aux aſſemblées ou aux ſpectacles. Les Magiſtrats de la ville ayant préſenté L. Pinarius au peuple, cet officier dit que c'étoit au Conſul, & non à lui, qu'il falloit s'adreſſer pour obtenir ce qu'ils demandoient; & il ajouta pluſieurs raiſons qu'il avoit déjà employées la veille. Alors, un petit nombre de gens d'abord, puis un plus grand, & enfin toute la multitude, d'une commune voix, le ſommerent de rendre les clefs, avec menaces de ſe porter contre lui aux dernieres extrêmités, s'il n'obéiſſoit. Comme il différoit encore, ils étoient ſur le point d'en venir à la derniere violence, lorſque L. Pinarius fit aux ſiens avec ſa robe le ſignal dont il étoit convenu. Auſſi-tôt, les ſoldats, qui attendoient depuis long-tems ce mouvement, après avoir pouſſé des cris affreux, ſe jetterent ſur cette populace qui leur tournoit le dos. Les uns fondent ſur elle d'un lieu élevé, les autres arrêtent aux portes ceux qui veulent s'échapper. Enfermés dans l'enceinte du théâtre, on les égorge comme des victimes; ils tombent par monceaux les uns ſur les autres, tant ceux qui ſont tués que ceux qui fuient & qui s'embarraſſent réciproquement; & l'on voit pêle-mêle renverſés par terre les vivans ſur les morts, & les ſains ſur les bleſſés. Enſuite, les ſoldats ſe diſperſent dans tous les quartiers de la ville, ils pillent, ravagent & tuent tout ce qui ſe trouve ſous leur main, comme ils auroient pu faire dans une place priſe d'aſſaut, auſſi irrités & auſſi furieux contre des gens ſans défenſe & ſans armes, que s'ils avoient trouvé de la réſiſtance, & que le péril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainſi qu'Enna fut conſervée aux Romains, par une entrepriſe que la néceſſité ſeule peut faire excuſer. M. Marcellus n'en ſçut pas mauvais gré à L. Pinarius. Il accorda même tout le butin aux ſoldats, convaincu que pour empêcher les Siciliens de ſacrifier les garniſons Romaines aux Carthaginois, il ne falloit pas moins que l'exemple d'une vengeance auſſi redoutable.

PINARIUS [M.] POSCA, *M. Pinarius Poſca*, (*a*) fut créé Préteur, l'an de Rome 570, & 181 avant Jeſus-Chriſt, & eut la Sardaigne pour département.

PINARIUS [L.], *L. Pinarius*, (*b*) petit-fils d'une des ſœurs de Jules Céſar, fut inſtitué héritier de ce dernier pour un huitieme ſeulement.

PINARIUS [T.], *T. Pinarius* (*c*) ami de Cicéron. » Je » vous recommande, écrit Ci-

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 18.
(*b*) Créy. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 70.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XII. Epiſt. 24.

» céron à un de ſes amis, T. » Pinarius mon bon ami le plus » affectueuſement & le plus for» tement qu'il m'eſt poſſible. Je » l'aime très-particulierement, » tant à cauſe de toutes ſes ra» res vertus, que de nos étu» des communes. C'eſt lui qui » conduit les affaires de notre » ami Denys, que vous aimez » beaucoup, & que j'aime plus » que perſonne. Je ne dois pas » vous le recommander; & » néanmoins je vous le recom» mande. Faites donc en ſorte » que T. Pinarius, qui eſt » l'homme du monde le plus re» connoiſſant, nous faſſe voir, » par ſes lettres, l'affection que » vous avez pour lui & pour » Denys. »

PINARIUS NATTA, *Pinarius Natta*, (*a*) client de Séjan, fut un des accuſateurs de Crémutius cordus, l'an de Jeſus-Chriſt 25.

PINARIUS VALENS, *Pinarius Valens*, (*b*) oncle de l'empereur Maxime, fut nommé par ce prince & par Balbin, préfet du Prétoire.

PINDARE, *Pindarus*, (*c*) Πίνδαρος, le prince des Poëtes lyriques Grecs, naquit à Thebes, capitale de la Béotie, ou peut-être dans un bourg voiſin, nommé Cynoſcéphale. C'eſt lui-même qui nous en aſſure, appellant cette ville ſa mere, & déclarant auſſi que par la beauté de ſes vers, il feroit bien voir que ſes compatriotes n'étoient plus de ces pourceaux de Béotie, tels que le vieux proverbe les qualifioit autrefois, à cauſe de leur groſſiereté. Ses parens, peu diſtingués par leur fortune, tiroient cependant leur origine des Ægides, tribu conſidérable à Sparte, & d'où ſortoit la famille d'Arcéſilaüs roi des Cyrénéens, à laquelle Pindare prétendoit être allié. Les Auteurs varient ſur le tems de ſa naiſſance. Mais, l'opinion de ceux qui la placent dans la LXVe. Olympiade, l'an 520 avant J. C., eſt la mieux fondée, puiſque Pindare, comme le témoignent divers écrivains, avoit quarante ans, lorſque les Grecs défirent la flotte de Xerxès à la bataille de Salamine, qui ſe donna la LXXVe. Olympiade, l'an 480 avant Jeſus-Chriſt. Plutarque obſerve que cette naiſſance concourut avec la célébration des jeux Pythiens, ajoutant que

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 34.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 335.

(*c*) Suid. T. II. p. 528. Pauſ. p. 3, 14, 76, 141, 211. *& ſeq.* Diog. Laërt. p. 274. Valer. Maxim. L. IX. c. 12. Athen. p. 19, 28, 40. *& ſeq.* Heſych. pag. 53. Plin. Tom. I. pag. 79, 391. Quintilian. L. VIII. c. 6. L. X. c. 1. Horat. L. IV. Ode. 2. v. 1. *& ſeq.* Cicer. Orat. c. 3. Vellei. Paterc. L. I. c. 18. Lucian. T. II. p. 240, 508, 902, 927. Strab. p. 155, 170. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 339. T. VI. pag. 142, 143. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. II. p. 35. *& ſuiv.* T. IV p. 486. *& ſuiv.* T. VI. p. 95. *& ſuiv.* T. VI. p. 283. *& ſuiv.* Tom. VII. p. 100. Tom. VIII. p. 327. Tom. IX. p. 366. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 97. Tom. XIII. p. 341. Tom. XV. p. 357. *& ſuiv.*

cette rencontre fut comme un préſage de la gloire que Pindare devoit acquérir par ſes hymnes en l'honneur d'Apollon, à qui cette fête étoit conſacrée.

Le pere de ce Poëte n'eſt bien décidé, ni pour le nom, ni pour la profeſſion. Les uns l'appellent Daïphante, & le diſent homme de guerre. Les autres le nomment Pagonide ou Scopélinus, & le font joueur de flûte. Il pouvoit être l'un & l'autre. La premiere dénomination paroît la plus vraiſemblable, ſoit par le plus grand nombre de ceux qui la lui donnent, ſoit parce qu'il y avoit alors un autre Pindare de Thebes, auſſi poëte lyrique, couſin du premier, & qui avoit pour pere un Scopélinus; ce qui aura cauſé une équivoque. Peut-être la mere de notre Pindare épouſa-t-elle en ſecondes nôces un joueur de flûte de ce nom, & qui par ce mariage devint le beau-pere de notre Poëte. On n'a pas plus de certitude ſur le vrai nom de la mere de Pindare, les uns l'appellant Clidice; les autres, Myrto. Mais, il y a grande apparence qu'on a confondu ſa mere avec la Myrtis qui lui enſeigna l'art poëtique. Il eut un frere nommé Érotion ou Éritime, dont l'Hiſtoire ne nous apprend autre choſe, ſinon qu'il étoit bon chaſſeur & bon athlete au Pugilat & à la Lutte.

On raconte que Pindare, encore au berceau, ayant été expoſé pendant quelque tems hors de la maiſon paternelle, les abeilles vinrent l'y nourrir de leur miel, au lieu de lait. Pauſanias rapporte différemment cette aventure; car, ce pourroit bien être la même, dont on en auroit fait deux. Selon lui, ce Poëte, étant encore dans ſa premiere jeuneſſe, un jour d'été qu'il s'en alloit à Theſpies, il ſe trouva ſi fatigué de la chaleur, qu'il ſe coucha à terre près du grand chemin, & s'endormit. Durant ſon ſommeil, des abeilles vinrent ſe repoſer ſur ſes levres, & y laiſſerent un rayon de miel, ce qui fut comme un augure de ce qu'on devoit un jour attendre de lui.

Son pere ou ſon beau-pere, après l'avoir inſtruit d'abord dans l'art de jouer de la flûte, qui étoit ſa profeſſion, le donna pour écolier à Myrtis, femme que diſtinguoit alors ſon talent pour la poëſie lyrique. Ce fut dans cette école qu'il fit connoiſſance avec Corinne, & qu'il mit à profit les bons avis de cette fille, par rapport à l'art poëtique. Il devint enſuite diſciple de Laſus, qui excelloit dans ce même genre de poëſie; & peut-être, ce Laſus eſt-il l'Agathocle dont il eſt parlé dans le petit poëme Grec en vers héroïques ſur la vie de Pindare. Celui-ci prit auſſi des leçons du célebre Simonide, déjà vieux. Mais, il ſurpaſſa bien-tôt tous ſes maîtres, & il floriſſoit en même tems que le poëte Eſchyle ſe ſignala dans le poëme dramatique, chez les Athéniens.

La haute réputation de Pindare pour le lyrique, le fit chérir de pluſieurs Princes ſes contemporains, & ſur-tout des athletes du premier ordre, qui ſe faiſoient un grand honneur de l'avoir pour panégyriſte, dans leurs victoires agoniſtiques. Alexandre, fils d'Amyntas roi de Macédoine, renommé pour ſes grandes richeſſes, étoit doué d'un goût naturel pour tous les beaux arts, & principalement pour la poëſie & pour la muſique. Il prenoit plaiſir d'attirer chez lui, par ſes bienfaits, ceux qui brilloient dans l'un ou l'autre genre, & il fut un des admirateurs de Pindare, qu'il honora de ſes libéralités. Ce Poëte n'eut pas moins de crédit à la Cour de Gélon & d'Hiéron, tyrans de Syracuſe; & de concert avec le poëte Simonide, il contribua beaucoup à cultiver & à orner l'eſprit de ce dernier Prince, à qui ſon application continuelle au métier de la guerre, avoit fait négliger totalement l'étude des belles-lettres; ce qui l'avoit rendu ruſtique & d'un commerce peu gracieux.

Pindare ſçut joindre aux agrémens de la poëſie, les préceptes les plus ſublimes de la philoſophie, ayant embraſſé celle de Pythagore, comme l'aſſure S. Clément d'Alexandrie, qui ajoute que ce Poëte avoit eu connoiſſance de l'Écriture Sainte, & en particulier du livre des Proverbes, dont il avoit emprunté quelques ſentences. Ce même Pere le donne encore pour l'inventeur de ces danſes, qui, dans les cérémonies religieuſes, accompagnoient les chœurs de muſique, & qu'on appelloit Hyporchêmes.

Sa piété envers les Dieux, éclate dans tous les ouvrages qui nous reſtent de lui. Il rendoit ſur-tout un culte ſpécial à Cybele, à Jupiter, à Pan & à Apollon. Ce n'étoit pas ſeulement en cantiques & en ſacrifices qu'il faiſoit conſiſter ce culte; il vouloit en perpétuer le ſouvenir par les monumens les plus durables. Il fit ériger à Thebes, près du temple de Diane, deux ſtatues, l'une à Apollon, l'autre à Mercure. Il fit conſtruire pour la mere des Dieux & pour le dieu Pan, au-delà du fleuve Dircé, une chapelle où l'on voyoit la ſtatue de la Déeſſe, faite de la main d'Ariſtomede & de celle de Socrate, habiles ſculpteurs Thébains. La maiſon de Pindare étoit tout auprès, & l'on en voyoit encore les ruines du tems de Pauſanias.

Le Scholiaſte Grec, d'après Ariſtodeme, auteur d'une vie de Pindare, laquelle nous n'avons plus, accompagne ce fait de quelques autres particularités. Il dit donc que Pindare & Olympique, l'un de ſes diſciples pour la flûte, s'étant retirés un jour ſur une montagne voiſine, pour y être plus tranquilles, furent fort étonnés d'entendre d'abord un grand bruit, puis de voir des flammes s'élan-

ver ; du milieu desquelles sortoit une statue de pierre, qui représentoit la déesse Cybele, & qui s'avançoit vers eux ; que Pindare, frappé vivement de ce prodige, fit poser devant sa maison la statue de la Déesse ; après quoi, ayant député à Delphes, pour s'informer de ce qu'il y avoit à faire en pareille occasion, l'Oracle répondit qu'il falloit bâtir un temple à la mere des Dieux ; ce qui fut accompli par Pindare. Depuis, on rendit à Cybele un culte public dans cet édifice sacré. Notre Poëte, non content d'avoir envoyé à l'Oracle de Jupiter Ammon des hymnes qu'il avoit composés en l'honneur de ce dieu, lui consacra, non une chapelle, comme l'avance un Écrivain moderne, mais seulement une statue, qui fut l'ouvrage du fameux sculpteur Calamis, & que Pindare dédia dans le temple que Jupiter Ammon avoit chez les Thébains.

Tant de marques de piété de la part de ce Poëte, ne lui furent point infructueuses. Les Dieux, ou leurs Ministres, eurent soin de l'en récompenser, par tout ce qu'ils exécuterent dans la suite en sa faveur. Le bruit s'étant répandu que le dieu Pan aimoit fort les cantiques de Pindare, & que sur les montagnes voisines il en chantoit quelques-uns & les dansoit en cadence, ce Poëte voulut en être témoin lui-même ; & ayant cru entendre ce Dieu les chanter, il en ressentit une extrême joie. Mais, ce qui mit le comble à sa gloire, dit Pausanias, ce fut cette fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offroit à Apollon. Et en conséquence, lorsque le Poëte assistoit aux sacrifices, le Prêtre lui crioit à haute voix de venir prendre sa part au banquet du Dieu. C'étoit sans doute en reconnoissance de tous les Péans & de toutes les autres poësies que sa Muse lui avoit dictés à la louange d'Apollon, & qu'il venoit chanter lui-même dans le temple de Delphes, assis sur une chaise de fer, qu'on y montroit encore du tems de Pausanias, comme un reste précieux d'antiquité.

Quant aux mœurs de Pindare, relativement aux autres devoirs de la société civile, on peut dire que la sublimité de ses idées & l'enthousiasme de sa poësie ne le rendoient pas d'un commerce plus épineux. Plein d'humanité, de candeur & de politesse, il se faisoit également aimer de ses citoyens & des étrangers. Ses ouvrages sont remplis de préceptes de la plus pure morale. On ne trouve point qu'il ait jamais dit du mal de personne, non pas même de ses ennemis ; se consolant de leur malignité par cette maxime, *Qu'il vaut mieux exciter l'envie que la pitié.* Il les menaçoit quelquefois de leur rendre la pareille, mais on ne voit nulle trace de sa vengeance.

Sa femme, connue seulement sous le nom de Timoxene, lui donna deux filles, Eumetis ou Polymetis, & Protomaque, & un fils, que Suidas appelle Diophante, & que tous les autres nomment Daïphante, comme son ayeul. C'est de ses deux filles, si l'on en croit les Scholiastes, que Pindare veut parler, lorsqu'il dit en quelque endroit, que des vierges alloient souvent pendant la nuit dans le temple de Cybele, pour y chanter les louanges de cette Déesse & celles du dieu Pan; & en effet, notre Poëte avoit sa maison tout-auprès.

On le taxoit d'aimer un peu trop l'argent, ce qu'il avoit de commun avec son vieux maître Simonide. Il ne s'en défend pas, ne parlant de l'or & des richesses qu'avec admiration, & déclarant en propres termes, que sa Muse étoit vénale comme l'étoit celle de tous les Poëtes de son tems. Cela fait dire à l'ancien Scholiaste, que tout le monde sçavoit la passion que Pindare avoit pour l'or; qu'il découvroit son caractere intéressé, non-seulement en faisant par-tout l'éloge des richesses, mais en insinuant à ses Héros que c'est au poids de l'or qu'on doit payer ses cantiques. Il n'étoit pas moins avide de louanges, & ne se les épargnoit pas lui-même, dans toutes les occasions; en quoi il a suivi l'exemple de presque tous ses confreres, qui ne se sont point piqués de modestie sur cet article, & qui ont été fidélement imités par leurs successeurs.

L'attachement aux richesses ne le dominoit pas tellement, qu'il lui eût ôté le goût pour d'autres objets plus aimables; c'est-à-dire, qu'il étoit d'une complexion très-amoureuse, & sa physionomie l'annonçoit. Parmi ses disciples, il y en avoit un qu'il affectionnoit plus que tous les autres, & qui se nommoit Théoxene. Il étoit de l'isle de Ténédos, & Pindare fit pour lui des vers, bien différens de ceux que nous lisons aujourd'hui dans ses Odes. On trouve quelques échantillons de ses poësies amoureuses dans les collections d'Athénée. Ils doivent nous faire regretter la perte de tout ce que Pindare avoit composé en ce genre; ce qui pouvoit le mettre en parallele avec Anacréon & Sapho.

Un Poëte du mérite & de la réputation de Pindare, ne pouvoit manquer d'avoir des jaloux & des rivaux, comme avant lui Homere & Hésiode avoient eu les leurs. Il eut donc pour censeur déclaré de ses poësies, un Amphiménès de l'isle de Cos, dont parle Diogene Laërce. Il se vit en concurrence avec Bacchylide, neveu de Simonide, pour les Odes, où ils chantoient l'un & l'autre les victoires remportées aux jeux publics de la Grece, par Hiéron roi de Syracuse; & il crut avoir lieu de se plaindre du peu d'égard qu'avoit pour lui un pareil concurrent. Myrtis, cette femme

qui lui avoit enſeigné les premiers élémens de la poëſie lyrique, voulut entrer en lice contre lui, dans ces mêmes ſolemnités. Mais, il lui fit ſentir toute la ſupériorité qu'il avoit ſur elle, & demeura victorieux. Il eſt vrai que Corinne, ſortie de la même école, fut plus heureuſe, & qu'ayant diſputé les prix contre Pindare, elle le vainquit juſqu'à cinq fois. Il eut encore le chagrin de voir ſes Dithyrambes décriés, & tournés en ridicule par les Poëtes comiques de ſon tems. Athénée remarque de plus qu'il s'attira la jalouſie, & peut-être le mépris de ſes confreres les lyriques, pour avoir compoſé une Ode qu'on appelloit Ὀϛγμοπαιγνιοϛ, parce que la lettre ὄϛγμα, ϛ, ne s'y trouvoit en aucun endroit; ſoit qu'il leur fût impoſſible d'en faire autant, ſoit qu'ils n'euſſent aucune eſtime pour cette eſpece de Poëſie.

Il reçut de la part de ſes citoyens une autre mortification, qui ne lui fut pas moins ſenſible. Les Thébains, alors ennemis déclarés des Athéniens, le condamnerent à une amende de mille drachmes, pour avoir appellé ces derniers, dans une piece de poëſie, le plus ferme appui de la Grece; & en conſéquence, il lui fallut eſſuyer les brocards & les railleries d'un peuple irrité. Mais, il en fut bien dédommagé par les Athéniens mêmes, qui, pour lui marquer combien ils lui étoient reconnoiſſans de ſes éloges, non-ſeulement lui rendirent le double de la ſomme qu'il avoit payée, mais lui firent ériger une ſtatue d'airain dans Athenes, devant le portique Royal, auprès du temple de Mars; honneur que ſes compatriotes n'ont pas daigné lui accorder, & cette ſtatue le repréſentoit vêtu, aſſis, la lyre à la main, la tête ceinte d'un diadême, & portant ſur ſes genoux un petit livre déroulé. On la voyoit encore dans Athenes, du tems de Pauſanias.

Cet Hiſtorien nous apprend que Pindare, ſur la fin de ſes jours, eut une viſion en ſonge. Proſerpine s'apparut à lui, ſe plaignant d'être la ſeule Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ſes vers. Mais, ajouta-t-elle, j'aurai mon tour. Quand je vous tiendrai, il faudra bien que vous faſſiez auſſi un cantique en mon honneur. Pindare ne vécut pas dix jours après ce ſonge. Il y avoit à Thebes une femme vénérable, parente du Poëte, & qui chantoit fort bien ſes Odes. Une nuit qu'elle dormoit, elle vit en ſonge Pindare, qui lui chanta un cantique qu'il avoit fait pour Proſerpine. Cette femme, à ſon réveil, ſe rappella le cantique, & le mit par écrit. Le Poëte y donnoit pluſieurs ſurnoms à Pluton, mais entr'autres celui de Chryſénius, qui, ſans doute, doit s'entendre de l'enlevement de Proſerpine, dans un char dont les chevaux avoient des rênes d'or.

Plutarque raconte que quelque tems avant la mort de Pindare, les Thébains, à sa sollicitation, envoyerent consulter l'Oracle de Delphes, sur ce qu'il y avoit de plus avantageux à l'homme. La Pythie répondit aux députés, que celui qui les avoit envoyés ne devoit pas l'ignorer, s'il étoit vrai que l'histoire d'Agamede & de Trophonius fût de lui; mais que la chose lui seroit bientôt manifestée. Cette histoire portoit qu'après que Trophonius & Agamede eurent construit à Delphes le temple d'Apollon, ils lui demanderent leur paiement; que le Dieu les remit à la huitaine, & leur ordonna de se bien réjouir en attendant, ce qu'ils ne manquerent pas d'exécuter; & que s'étant endormis la septieme nuit, le lendemain on les trouva morts dans leur lit. Pindare, ayant reçu cette réponse, se mit à penser sérieusement à la mort, & mourut en effet quelque tems après, dans le Gymnase ou dans le théâtre de Thebes. Sa mort fut des plus subites & des plus douces, selon ses souhaits. Durant le spectacle, il s'étoit appuyé la tête sur les genoux de Théoxene son élevé, comme pour s'endormir; & l'on ne s'apperçut qu'il étoit mort, que par les efforts inutiles que l'on fit pour l'éveiller avant que de fermer les portes.

Les Auteurs ne sont point d'accord entre-eux sur l'année de cette mort. Suidas ne fait vivre Pindare que cinquante-cinq ans. Thomas Magister ne lui donne d'abord que soixante-six ans de vie; puis, selon d'autres Écrivains, il le fait aller jusqu'à sa quatre-vingtieme année, qu'il place dans la LXXXVIe. Olympiade, & qu'il fait concourir avec l'archontat d'Abion chez les Athéniens. Mais, Thomas Magister s'est trompé; car, on ne trouve dans Diodore de Sicile, pour les Archontes des quatre années de cette LXXXVIe. Olympiade, que Nausimaque, Antilochide, Charès & Apseudès; & l'archontat de Bion, qui sans doute est l'Abion de Thomas Magister, remplit la troisieme année de la LXXXe. Olympiade, selon le même Diodore de Sicile. M. Fabricius prétend que ce Poëte mourut plus que nonagénaire.

On éleva un tombeau à Pindare dans l'Hippodrome de Thebes, & ce monument s'y voyoit encore du tems de Pausanias. On trouve dans l'Anthologie Grecque six épigrammes à la louange de Pindare, dont il y en a deux qui peuvent passer pour des épitaphes, & dont les quatre autres ont été faites pour servir d'inscriptions à différentes statues de ce Poëte.

Sa renommée se soutint après sa mort, jusqu'au point de mériter à sa postérité les distinctions les plus mémorables. Lorsqu'Alexandre le Grand saccagea la ville de Thebes, il ordonna expressément qu'on épargnât la maison du Poëte, & qu'on ne fît

aucun tort à ſa famille. Les Lacédemoniens, long-tems auparavant, ayant ravagé la Béotie, & mis le feu à cette capitale, en avoient uſé de même, avertis par cette inſcription qu'ils virent ſur la porte du logis : *C'eſt ici la maiſon de Pindare, ne la brûlez point.* La conſidération pour ce Poëte fut de ſi longue durée, que ſes deſcendans, du tems de Plutarque, dans les fêtes Théoxéniennes, jouiſſoient encore du privilege de recevoir la meilleure portion de la victime ſacrifiée.

Quant aux ouvrages de Pindare, il en avoit compoſé un grand nombre en divers genres de poëſie. Le plus conſidérable de tous, celui auquel il eſt principalement redevable de ſa grande réputation, & le ſeul qui nous reſte aujourd'hui, eſt le recueil de ſes Odes, deſtinées à chanter les louanges des Athletes vainqueurs dans les quatre grands jeux de la Grece, les Olympiques, les Pythiens, les Néméens & les Iſthmiens. Elles ſont toutes écrites dans le Dialecte Dorien & l'Eolien. Celles de ſes poëſies que nous n'avons plus, & dont il ne nous reſte que des fragmens, étoient l'ode où la conſonne ſigma ne ſe trouvoit en aucun vers, ainſi que nous l'avons déjà remarqué, des poëſies Bacchiques, d'autres qui ſe chantoient dans la fête des Portes-Lauriens, pluſieurs livres de Dithyrambes, dix-ſept tragédies, des éloges, des épigrammes en vers héroïques, des lamentations, des parthénies, des péans à la louange des hommes & des Dieux, ſur-tout d'Apollon, des proſodies, des chants ſcholiens, des hymnes, des hyporchêmes, & des poëſies faites pour la cérémonie de monter ſur le Thrône.

Preſque tous les anciens Auteurs, ſoit Grecs, ſoit Latins, qui ont fait mention de Pindare, n'en ont parlé qu'avec de grands éloges. Tels ſont Platon, Eſchine, Arcéſilaüs dans Diogene Laërce, Denys d'Halicarnaſſe, Longin, Pauſanias, Plutarque, Athénée, Horace, Pline, Quintilien, Macrobe, &c.

Ce qui fait le mérite perſonnel & le caractere dominant de Pindare, c'eſt cette nobleſſe, cette grandeur, cette ſublimité qui l'élevent ſouvent au-deſſus des regles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies ſoient ſervilement aſſujetties. On voit dans ſes odes un effet ſenſible de ce qu'on appelle enthouſiaſme. Il pourroit même y paroître un peu trop de hardieſſe, ſi un mélange de traits plus agréables n'y ſervoit d'adouciſſement. Le Poëte l'a bien ſenti ; & c'eſt ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi ſa rivale, la célebre Corinne, lui a même reproché l'excès.

Véritablement, Horace ne le loue que par le caractere de ſublimité. Selon lui, c'eſt un cygne qu'un effort impétueux & le ſecours des vents élevent

juſques dans les nues ; c'eſt un torrent, qui, groſſi par l'abondance des eaux, renverſe tout ce qui s'oppoſe à l'impétuoſité de ſon cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'eſt un ruiſſeau paiſible, dont l'eau claire & pure coule ſur un ſable d'or entre des rives fleuries. C'eſt une abeille, qui, pour compoſer ſon nectar, ramaſſe ſur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son ſtyle eſt toujours proportionné à ſa maniere de penſer, ſerré, concis, & ſans trop de liaiſons dans les mots. L'eſprit en découvre aſſez dans la ſuite des choſes qu'il traite ; & les vers en ont plus de force. Le ſoin d'ajuſter des tranſitions, ne feroit que rallentir le feu du Poëte, en donnant à l'enthouſiaſme le tems de ſe refroidir.

En parlant de Pindare, comme nous avons fait, nous ne prétendons pas le donner pour un auteur ſans défauts. Il en a, qu'il eſt difficile d'excuſer ; mais, le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent, doivent les couvrir, & les faire preſque diſparoître. Il falloit qu'Horace, bon juge en toute maniere, mais ſur-tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de ſon mérite, puiſqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, ſans une témérité viſible, prétendre l'égaler.

PINDARE, *Pindarus*, (a) Πίνδαρος, poëte lyrique, né à Thebes, comme le précédent, dont il étoit proche parent, étoit fils de Scopélinus. On lui attribue un poëme de la priſe de Troie, qui a été imprimé à Baſle & ailleurs.

PINDARE, *Pindarus*, (b) Πίνδαρος, un des affranchis de C. Caſſius. Ce général Romain, ayant été vaincu à la premiere bataille de Philippes, l'an de Rome 710, & 42 avant J. C., n'eut pas le courage de ſurvivre à ſa défaite. De déſeſpoir, il ſe retira dans une tente abandonnée, ſuivi de Pindare, qu'il gardoit auprès de ſa perſonne, depuis le temps des malheurs de M. Craſſus dans la guerre contre les Parthes, afin que dans le beſoin il devînt, en lui ôtant la vie, ſa derniere reſſource. Cet affranchi lui coupa la tête, car on la trouva ſéparée du corps. Pindare lui-même ne parut plus depuis ce moment ; ce qui fit ſoupçonner à quelques-uns, mais contre toute vraiſemblance, qu'il avoit agi ſans ordre.

PINDE, *Pindus*, Πίνδος, (c) montagne de Grece, conſacrée aux Muſes. Auſſi n'a-t-elle pas

(a) Suid. T. II. p. 528. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XV. pag. 358.

(b) Plut. T. I. p. 1004. Valer. Maxim. L. VI. c. 8. Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 254.

(c) Strab. pag. 327, 430, 434. Plin. T. I. p. 188, 190, 199. Ptolem. L. III. c. 15. Ovid. Metam. L. II. c. 5. Virg. Eclog. 10. v. 11. Xenoph. p. 995. Herod. L. I. c. 56. L. VII. c. 129.

été oubliée dans les écrits des Poëtes. Ce n'étoit pas proprement une montagne seule, mais une chaîne de montagnes, habitée par différens peuples de l'Épire & de la Thessalie, entr'autres par les Athamanes, les Æthices & les Perrhebes. Elle séparoit la Macédoine, la Thessalie & l'Épire. Le Pinde, dit Strabon, est une grande montagne qui a la Macédoine au nord, les Perrhebes au couchant, les Dolopes au midi, & qui est comprise dans la Thessalie. Pline la place dans l'Épire. Pour accorder ces deux auteurs, il suffit de dire que le Pinde étoit entre l'Épire & la Thessalie, & que les peuples qui l'habitoient du côté de la Thessalie, étoient appellés Thessaliens, & que ceux qui l'habitoient du côté de l'Épire, étoient réputés Épirotes. Tite-Live nomme cette montagne Lyncus; & Chalcondyle, de même que Sophien, dit que le nom moderne est Mezzovo.

PINDÉNISSE, *Pindenissus*, (*a*) ville de l'Asie Mineure, de la dépendance des Éleuthérociliciens, ou peuples libres de la Cilicie. Cicéron, ayant assiégé & pris cette place, en informa un de ses amis en ces termes: « Je fis avancer l'armée devant » Pindéniſſe, ville des peuples » libres de la Cilicie, située » sur un lieu très-élevé & » très-forte d'assiette, & d'ail- » leurs habitée par un peuple » qui n'avoit jamais voulu re- » connoître aucun Roi, qui » recevoit les fugitifs, & at- » tendoient fierement l'arrivée » des Parthes. Je crus qu'il y » alloit de l'honneur de l'Em- » pire Romain, de réprimer » leur audace, afin d'abattre » plus aisément le courage des » autres qui étoient mal in- » tentionnés pour nous. J'assié- » geai donc la place, & j'ou- » vris la tranchée; & ayant fait » faire autour six forts avec de » très-grandes lignes, je l'at- » taquai par des terrasses, des » vinées & des tours; & à force » d'instrumens & de machines » de guerre que j'y employai » avec un grand nombre d'ar- » chers, j'en vins enfin à bout » après cinquante-sept jours de » siege, avec beaucoup de tra- » vail, & sans que nos alliés » en eussent souffert aucune in- » commodité ni aucune dépen- » se; en sorte que tous les » quartiers de la ville étant ou » renversés, ou brûlés, ils fu- » rent forcés de se rendre à » ma discrétion. »

PINDÉNISSITES, *Pindenissitæ*, les habitans de la ville de Pindéniſſe. *Voyez* Pindéniſſe.

PINÉE, *Pineus*, (*b*) roi d'Illyrie, auquel les Romains envoyerent une ambassade, l'an de Rome 535, & 217 avant J. C., pour lui demander le paiement du tribut qu'il devoit, ou des ôtages, s'il n'étoit pas en état de payer à l'échéance.

(*a*) Cicer. ad Attic. L. II. Epist. 10. L. XV. Epist. 4. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epist. 20.

(*b*) Tit. Liv. L. XXII. c. 33.

PINÈS, *Pines*, (*a*) Pannonien, l'un des principaux chefs de sa nation, qu'il pacifia, en se livrant lui-même aux Romains, sous l'empire d'Auguste, l'an de Jesus-Christ 8.

PINN. *Voyez* Aurigarii.

PINUS, *Pinus*, Πῖνος, (*b*) lieu de l'isle de Chio, dont il est fait mention dans la vie d'Homere. Suivant le texte Grec, il faudroit lire Pitus.

PINUS, *Pinus*, Πῖνος, (*c*) un des fils de Numa Pompilius, fut, selon quelques-uns, la tige de la famille des Pinariens. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse donnent à cette maison une origine encore plus noble & plus ancienne; car, ils la font descendre des Pinariens qui étoient les Prêtres d'Hercule; & Virgile a suivi cette tradition.

PIPA, *ou* PIPARA; *Pipa*, *Pipara*, (*d*) fille d'Attale, roi des Marcomans, devint une des concubines de Gallien. Ce prince avoit cédé à Attale une province pour avoir sa fille.

PIPPA, *Pippa*, (*e*) Sicilienne, qui servit aux plaisirs de C. Verrès. C'étoit la femme d'un Syracusain, nommé Eschiron, qui avoit fourni matiere dans toute la Sicile à plusieurs chansons galantes sur ses amours avec C. Verrès.

PIQUE. *Voyez* Haste.

Les piques, que nous voyons (*f*) sur les monumens, sont du tems des Empereurs Romains. Elles sont à-peu-près d'une même longueur, d'environ six pieds & demi en y comprenant le fer. On les voit encore plus clairement dans les bas-reliefs de Trajan transportés à l'arc de Constantin, où elles semblent un peu passer cette mesure que l'on prend sur la taille de plusieurs hommes qui les portent. Les piques Herculiennes, dont parle Trebellius Pollion dans la vie de l'empereur Claude le Gothique, étoient peut-être des Piques plus longues ou plus ornées que les autres.

On remarque sur la colonne de Trajan deux Piques, dont le fer est en demi-lune convexe; Elles sont, entre les mains de ceux qu'on appelloit *primipili*, qui portoient des peaux de lion sur la tête. Les Piques étoient encore plus petites du tems de Marc-Aurele. On en voit un grand nombre sur sa colonne qui ne passent guere la taille des soldats. Il y en a d'autres beaucoup plus petites, comme des javelots que l'on voit quelquefois entre les mains de l'Empereur, & on en remarque de même sur l'arc de Constantin dans les combats de ce prince. Les Piques, du tems de Théodose, sont beaucoup plus petites, & ne paroissent avoir gue-

(*a*) Vellei. Paterc. L. II. c. 110, 114. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 223.
(*b*) Homer. Vit. c. 20.
(*c*) Plut. T. I. p. 73.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 443.
(*e*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 65.
(*f*) Antiq. Expl. par. D. Bern. de Montf. T. IV. p. 65.

ne plus de quatre pieds de long.

PIRAICE [Le païs], *regio Piraïce*, Γῆ Πειραϊκὴ, (*a*) païs de Grece dans la Béotie. Thucydide dit que les Péloponnéſiens, paſſant par la Béotie, ravagerent le païs de Piraïce, que cultivoient les Oropiens, aſſujettis aux Athéniens.

PIRASIENS, *Pirafii*, (*b*) Πειράσιοι, peuple de Grece dans la Theſſalie. Il en eſt fait mention dans Thucydide.

PIRÉE, *Piræus*, Πειραιεὺς, (*c*) port de la ville d'Athenes, qui, ſelon Strabon, étoit à trois cens cinquante ſtades de Schœnus, ville ſituée vers l'iſthme de Corinthe, & à trois cens trente du promontoire de Sunium. On prétend que ce lieu fut d'abord une iſle, qu'on appella Pirée, à cauſe de ſa ſituation au-delà du rivage de l'Attique, nommé Acté.

Ce fut ce port qui contribua le plus à la grandeur & à la puiſſance d'Athenes. Avant Thémiſtocle, c'étoit une ſimple bourgade. Les Athéniens, pour lors, n'avoient d'autre port que le Phalere, qui étoit fort borné & fort incommode. Thémiſtocle, qui ſongeoit à tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, ſentit bien qu'il falloit, pour faire réuſſir ce deſſein, véritablement digne d'un grand homme, préparer une retraite aſſurée pour un grand nombre de vaiſſeaux. Il jetta ſes vues ſur le Pirée, dont les terres ſe courboient en trois arcs différens, & faiſoient par leurs détours trois ports naturels, que l'ancrage, l'abri & la capacité rendoient admirables. Cette commodité du terrein engagea Thémiſtocle à préférer ce port à l'ancien port de Phalere. Il y fit travailler ſans relâche, eut ſoin de le bien fortifier, & le mit bien-tôt en état de recevoir de nombreuſes flottes. Mille vaiſſeaux, ſelon Pline, & quatre cens ſeulement, ſelon Strabon, pouvoient y mouiller commodément ſur neuf, dix, ou douze braſſes d'eau, & même en quelques endroits, ſur quinze. Mais, aujourd'hui que nos vaiſſeaux ſont de grandes machines, quarante ou cinquante auroient de la peine à s'y ranger.

Ce port étoit éloigné de la ville d'environ deux lieues, diſtance avantageuſe, ſelon la remarque de Plutarque, pour écarter de la ville la licence qui regne ordinairement dans les ports. La ville étoit en état d'être ſecourue par le Pirée, & le Pirée par la ville, ſans que le bon ordre qui devoit être obſervé dans la ville, en ſouffrît.

Ce fut Périclès qui joignit Athenes au Pirée par le fameux

(*a*) Thucyd. p. 115.
(*b*) Thucyd. p. 115.
(*c*) Strab. p. 58, 59, 391, 395, 396. Plin. T. I. p. 114, 197. Pauſ. p. 1, 2. Corn. Nep. in Themiſt. c. 6. in Alcibiad. c. 6. in Thraſyb. c. 2. Juſt. L. V. c. 8. Xenoph. p. 462. & *ſeq.* Diod. Sicul. p. 264, 312, 756. Thucyd. p. 62, 109, 163. & *ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 242, 243. T. V. p. 578, 579.

mur, dont la longueur étoit de deux lieues, qui faiſoit la beauté & la ſûreté du Pirée & de la ville; on l'appelloit la longue Muraille. Démétrius de Phalere, pendant qu'il gouvernoit Athenes, s'appliqua particulierement à fortifier & à embellir le Pirée. L'arcenal, qui y fut alors conſtruit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grece. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célebres Architectes de ſon tems. Il s'acquitta de cette commiſſion avec tout le ſuccès qu'on devoit attendre d'un homme de ſa réputation.

Nous trouvons dans Pauſanias le détail des monumens dont le Pirée étoit décoré. 1°. Un lieu conſacré à Jupiter & à Minerve, où le Dieu & la Déeſſe étoient en bronze; Jupiter tenoit un ſceptre & une victoire; Minerve, une pique. Dans ce lieu étoit encore un tableau d'Arcéſilaüs, qui repréſentoit Léoſthene & ſes enfans. 2°. Un grand & long portique, où l'on tenoit un marché pour ceux qui habitoient le long de la mer; car, ceux qui en étoient éloignés, avoient le leur à part. Le long du portique qui donnoit ſur la mer, on voyoit une ſtatue de Jupiter, & une autre qui repréſentoit le peuple d'Athenes, toutes deux faites par Léocharès. Enfin, ſur le bord de la mer, on voyoit un temple de Vénus, bâti par Conon, en mémoire du combat naval, où il défit la flotte de Lacédémone auprès de Gnide, dans la Cherſonneſe de Carie.

Les Grecs modernes appellent le Pirée Porto-Draco; & les François, Porto-Lione; l'un & l'autre à cauſe d'un beau lion de marbre trois fois plus grand que nature, qui eſt ſur le rivage au fond du port. Il eſt aſſis ſur ſon derriere, la tête fort haute, percée par un trou qui répond à la gueule; &, à la marque d'un tuyau qui monte le long du dos, on connoît qu'il ſervoit à une fontaine, comme celui qui eſt proche de la ville. Je ne pus apprendre, dit Spon, de nouvelles de celui qu'on dit être dans la citadelle, ſi ce n'eſt qu'on ait pris un devant de cheval dans le mur, au nord du château, pour celui d'un lion. Quelques-uns attribuent à l'imagination frappée de ces lions, le monſtre dont une femme Turque accoucha à Athenes, dans la citadelle, l'an 1665 au mois d'Octobre. Elle le porta neuf mois comme un enfant. Quand il vint au monde, il ſauta auſſitôt en terre, & commença à marcher, à crier & à marmotter certains accens, qui approchoient de l'aboiement d'un chien. Il avoit les oreilles droites comme un lievre, & ſon muſeau reſſembloit à celui d'un lion. Ses yeux étoient étincelans; deux groſſes dents lui ſortoient de la bouche. Ses pieds paroiſſoient comme ceux d'un enfant, & ſes mains comme des

ſerres d'un oiſeau de proie. Enfin, on eut de la peine à pouvoir diſcerner ſon ſexe. Le Vaivode & le Cadis l'allerent voir trois jours après ſa naiſſance, & ordonnerent qu'on feroit une grande foſſe, & qu'après y avoir jetté ce monſtre, on la rempliroit de pierres, ce qui fut exécuté le 8 d'Octobre.

L'entrée du port eſt étroite; de ſorte qu'à peine y pourroit-il paſſer deux galeres à la fois. Mais, quand on eſt dedans, il y a un bon fond par-tout, ſi ce n'eſt dans un enfoncement, qui étoit peut-être comme une darſe pour les galeres, & qui eſt preſque tout comblé. Il eſt de bonne tenue & bien fermé; & quand même les vaiſſeaux ſeroient portés à terre par quelque tempête, ils ne ſe romproient pas, parce qu'il y a aſſez d'eau & qu'il n'y a point de rochers, ni de briſans cachés; ce que l'on a vu par l'expérience de cinq vaiſſeaux Anglois, qui eurent tous leurs cables rompus dans une nuit par une bourraſque.

On voit le long du port quelques fondemens de murailles, & ceux d'une tour quarrée vers l'embouchure. Le tombeau de Thémiſtocle eſt près de là; mais, on n'oſeroit aſſurer que ce ſoit un grand cercueil de pierre, qui eſt environ à cent pas du port, près de quelques grottes taillées dans le roc. Il ne reſte plus rien de la petite ville de Pirée, ni de ſes beaux portiques, dont Pauſanias fait mention. Le ſeul bâtiment qui ſubſiſte, eſt un magaſin pour recevoir les marchandiſes, & y payer les droits de la douane.

En revenant de là à Athenes, on voit preſque tout le long du chemin, les fondemens de la muraille qui joignoit le Pirée à la ville, & qui fut détruite par L. Sylla.

PIRÉE *Piræus*, Πειραιὸς, (*a*) port que Thucydide attribue aux Corinthiens. Dès le tems de cet Hiſtorien, il étoit déjà déſert. Ce port étoit ſitué ſur les confins du territoire d'Épidaure.

PIRÉE [La porte, *ou* les portes du], (*b*) *porta Piraïca*, *portæ Piræicæ*, πύλη Πειραϊκὴ, πύλαι Πειραϊκαὶ, porte d'Athenes, qui, ſans doute, fut ainſi nommée, parce que c'étoit celle par où l'on ſortoit pour aller au Pirée.

PIRÉE, *Piræus*, Πείραιος, (*c*) fidele compagnon de Télémaque, étoit fils de Clytius. Un jour qu'il étoit arrivé un étranger, Télémaque, partant pour aller viſiter une petite terre qui n'étoit pas éloignée d'Ithaque, s'adreſſa à Pirée, & lui dit: « Mon cher Pirée, de tous vos » compagnons qui m'ont ſuivi » à Pylos, vous m'avez toujours » paru le plus attaché à moi, & le » plus prompt à exécuter mes » ordres; je vous prie de mener

(*a*) Thucyd. p. 564.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 13, 460.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. XV. v. 538. & *ſeq.* L. XVII. v. 55. & *ſeq.*

» chez vous cet hôte que je vous » confie ; ayez de lui tous les » soins poſſibles, & faites-lui » tous les honneurs qu'il mé- » rite, juſqu'à ce que je ſois » de retour à Ithaque. » Pirée lui répond : « Télémaque, vous » pouvez être ſûr que quel- » que long ſéjour que vous faſ- » ſiez à la campagne, j'aurai » ſoin de l'hôte que vous me » confiez, & qu'il ne manquera » chez moi d'aucune des cho- » ſes que demande l'hoſpita- » lité. »

Peu de tems après, Télémaque, de retour à Ithaque, voyant Pirée qui menoit à la place cet étranger, ſe leve promptement & va au-devant de lui. Pirée, en l'abordant, lui dit : « Or- » donnez tout-à-l'heure à des » femmes de votre palais de » venir chez moi, afin que je » vous envoie les préſens que » Ménélaüs vous a faits. » Télémaque lui répond : « Pirée, » ſi les pourſuivans de Péné- » lope viennent à bout de me » tuer en traîtres dans mon » palais & de partager mes » biens, j'aime mieux que vous » ayez ces préſens qu'aucun » d'eux ; & ſi j'ai le bonheur » de les faire tomber ſous mes » coups, alors vous aurez le » plaiſir de les faire porter » chez moi, & je les recevrai » avec joie. »

PIRENE, *Pirene*, Πειρήνη, (*a*) fontaine de Corinthe. « On rap- » porte, dit Pauſanias, que » Pirene, inconſolable de la » mort de Cenchrias ſon fils, » qui avoit été tué malheureu- » ſement par Diane, verſa tant » de larmes, qu'elle fut chan- » gée en cette fontaine, qui » depuis a porté ſon nom ; auſſi, » a-t-on pris grand ſoin de » l'embellir. Elle eſt bâtie de » marbre blanc, & l'on a pra- » tiqué des enfoncemens en ma- » niere de grottes, d'où l'eau » ſe répand dans un grand baſ- » ſin ; cette eau eſt fort bonne » à boire. Pluſieurs croient que » les Corinthiens plongent dans » ce baſſin leur cuivre au ſor- » tir de la fournaiſe, pour lui » donner une meilleure trempe, » mais c'eſt une erreur ; car, » les Corinthiens n'ont pas mê- » me de cuivre chez eux. Près » de cette fontaine, on a placé » un Apollon qui eſt entouré » d'un petit mur à hauteur » d'appui, où l'on a peint le » combat d'Ulyſſe contre les » amans de Pénélope. »

PIRENE, *Pirene*, Πειρήνη, (*b*) fille d'Achéloüs, ſelon quelques-uns. Cependant, dit Pauſanias, ſi l'on s'en rapporte à ce poëme qui a pour titre, *les Femmes Illuſtres*, Pirene fut fille d'Œbalus. La tradition des Corinthiens étoit que Cenchrias & Léchès étoient tous deux fils de Neptune & de Pirene. *Voyez* l'article précédent.

(*a*) Pauſ. p. 89. Ovid. Metam. L. VII. f. 9.

(*b*) Pauſ. p. 88.

PIRITHOUS,

PIRITHOUS, *Pirithoüs*, (*a*) Πειρίθους, fils d'Ixion & de Dia, ſuccéda à ſon pere au royaume des Lapithes, & fut lié d'une amitié ſi étroite avec Théſée, roi d'Athenes, qu'on a cités ces deux Princes dans tous les tems, comme un modele de deux parfaits amis. Voici, ſelon Plutarque, quelle fut l'occaſion qui fit naître leur amitié.

Pirithoüs, ayant entendu parler de la valeur de Théſée, voulut ſe meſurer avec lui, pour s'aſſurer ſi ſa réputation étoit fondée. Il ſe rendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs. Théſée, averti de cette inſulte, le ſuivit; & Pirithoüs, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, vint à ſa rencontre. Mais, quand ils furent en préſence, charmés tous deux de la bonne mine & de la hardieſſe l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de ſe battre; & Pirithoüs tendant le premier la main à Théſée, le fit lui-même le juge du dommage qu'il lui avoit cauſé dans cette courſe, lui promettant de le payer ce qu'il l'eſtimeroit; mais, Théſée ne lui demanda rien, & le pria ſeulement d'être ſon ami & ſon frere d'armes, & ſur le champ ils confirmerent leur amitié par ſerment.

Les Centaures, comme parens d'Ixion, voulurent avoir part à ſa ſucceſſion; & Pirithoüs ayant refuſé d'entrer en partage avec eux, ils lui déclarerent la guerre. Après quelques hoſtilités de part & d'autre, le jeune Prince entra en compoſition avec eux, & fit une paix qui ne dura pas long-tems. Ayant été priés à ſon mariage, ils réſolurent d'enlever Hippodamie ſon épouſe & les autres Dames qui aſſiſtoient à cette fête. Hercule, Théſée & les autres Lapithes vengerent l'honneur de Pirithoüs, & firent un grand carnage des Centaures; & après les avoir entierement chaſſés de la Theſſalie, ils les obligerent d'aller ſe cacher dans les montagnes d'Arcadie.

Après la mort d'Hippodamie, Pirithoüs alla trouver Théſée à Athenes. Là, ayant appris que Phedre, femme de Théſée, étoit morte, il lui perſuada d'enlever Hélene, fille de Jupiter & de Léda, qui étoit alors âgée de dix ans & extrêmement belle. Théſée & Pirithoüs, étant partis pour Lacédémone avec pluſieurs de leurs gens, & ayant trouvé une occaſion favorable, enleverent Hélene enſemble & l'emmenerent à Athenes. Ils convinrent

(*a*) Homer. Iliad. L. I. v. 263. c. 14. v. 318. Odyſſ. L. II. v. 630. L. XXI. v. 295. Plut. T. I. p. 14, 15. Diod. Sicul. p. 162, 184. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. XII. c. 6. Pauſ. p. 30, 58, 305, 466. Lucian. T. I. p. 133. Tom. II. pag. 1027. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 316. *& ſuiv.* T. VII. p. 111. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 161, 217, 401. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. III. p. 20, 21. Tom. VII. p. 158, 165. T. IX. p. 93.

enſuite que le ſort déclareroit à qui appartiendroit Hélene, & que celui à qui elle tomberoit en partage, feroit ſerment de s'expoſer à toutes ſortes de périls pour aider ſon ami à trouver une autre femme. Le ſort échut à Théſée. Mais, voyant les Athéniens irrités de cet enlevement, il jugea à propos d'envoyer cette jeune fille à Aphidne, ville d'Attique; & il la donna en garde à Æthra ſa mere, & aux plus braves de ſes amis. Pirithoüs de ſon côté voulut avoir Proſerpine pour femme, & il ſomma Théſée de l'aider dans cette entrepriſe. Théſée tâcha d'abord de le diſſuader de cette impiété; mais, Pirithoüs le preſſant toujours davantage, il fut enfin obligé de tenir ſa parole, & de l'accompagner dans les Enfers. Quand ils y furent deſcendus, on les y retint tous deux pour les punir de leur audace. Dans la ſuite, on délivra Théſée en conſidération d'Hercule; mais, Pirithoüs demeura dans les Enfers, pour y ſouffrir une punition éternelle.

Pour parler ſelon l'Hiſtoire, Proſerpine étoit femme d'Aidonée, roi d'Épire. Pirithoüs & Théſée partirent pour aller dans ce païs. Mais, Aidonée, qui fut informé de leur deſſein, étant allé à leur rencontre, fit lâcher quelques dogues qui ſe jetterent ſur Pirithoüs, & le déchirerent; & Théſée qui ſe déroba à leur fureur, fut retenu priſonnier juſqu'au tems où Hercule le délivra. Comme Aidonée faiſoit travailler aux mines, & habitoit dans un lieu bas par rapport au reſte de la Grece, c'eſt-à-dire, l'Occident, les lieux occidentaux, où l'on croyoit que les aſtres deſcendoient pour aller ſe plonger dans l'Océan, étoient auſſi regardés comme le ſéjour des morts; car, comme dit élégamment Pline, *in ſede manium opes quærimus, nos ad inferos adigunt.* Ainſi, on ne parla du voyage de ces deux Princes que comme d'une deſcente dans le royaume de Pluton, le Roi d'Épire ayant été confondu avec cette Divinité; & c'eſt ce qui a fait dire à Charon dans Virgile:

Nec verò Alcidem me ſum lætatus euntem
Accepiſſe lacu, nec Theſea Pirithoumque,
Quanquam dis geniti.

Ces derniers mots pourroient faire de la peine ſur la généalogie de Pirithoüs, qu'on ne fait pas ordinairement deſcendre des Dieux, ſi on ne ſçavoit que Jupiter dit lui-même dans Homere, qu'ayant été touché des charmes de la femme d'Ixion, il l'avoit rendue mere de Pirithoüs; ce qui veut dire que les grands hommes de ce ſiecle avoient toujours une origine divine.

Pauſanias nous apprend en deux mots le détail de cette expédition. « Ce qui m'a paru, » dit-il, de plus vraiſemblable, » ſe réduit à ceci; que Théſée

» vint dans la Theſprotie avec » Pirithoüs à deſſein de l'aider » à enlever la femme du Roi » des Theſprotiens ; qu'en effet » Pirithoüs, déſirant paſſionné- » ment de l'épouſer, étoit en- » tré dans le païs avec une ar- » mée, mais qu'ayant perdu » une grande partie de ſes trou- » pes, il avoit été pris lui & » Théſée par le Roi des Theſ- » protiens qui les tint priſon- » niers dans l'iſle de Cichyros. » Hercule, dans la ſuite, délivra Théſée, mais Pirithoüs mourut dans ſa priſon.

PIROMIS, *Piromis*, Πίρομις, (*a*) terme qui, dans la langue Égyptienne, ſignifioit bon & vertueux. Suivant Hérodote, on donnoit ce nom à des ſtatues de bois qui repréſentoient les Prêtres Égyptiens. Cet Hiſtorien dit qu'on lui en fit voir à Thebes, dans une grande ſalle, trois cens quarante-cinq. Il y avoit eu juſqu'alors un pareil nombre de Prêtres ; car, chaque Prêtre avoit ſoin de placer dans cette ſalle ſa ſtatue de ſon vivant. Il faut obſerver que ces Prêtres étoient en même tems Rois. On prétendoit que ces Prêtres Rois s'étoient ſuccédés ſans interruption ſous le nom de Piromis.

PIROUS, *Piroüs*, Πείρους, (*b*) capitaine Troyen, étoit avec Acamas à la tête des Thraces qu'enfermoit l'Helleſpont.

PIRUS, *Pirus*, Πεῖρος, fleuve. *Voyez* Piérus.

PIRUS, *Pirus*, Πείρος, (*c*) capitaine Troyen, fils d'Imbraſus, étoit venu de la ville d'Ænos, & commandoit les Thraces. Un jour, Pirus, ayant renverſé Diorès, général des Épéens, fut attaqué à ſon tour par Thoas qui lança contre lui ſon javelot, & le frappa au-deſſus de la mammelle. Le javelot lui perce le poulmon, & y demeure enfoncé. Thoas s'avance, arrache ce javelot, & tirant ſon épée, perce Pirus de part en part, & le renverſe mort ſur la pouſſière ; mais, il ne put le dépouiller de ſes armes. Car, les belliqueuſes troupes de Thrace, qui ne portoient des cheveux que ſur le haut de la tête, l'environnerent ; & ſans s'effrayer de ſa grande taille, de ſon audace, & des furieux coups qu'il porte à ceux qui le joignent de près, elles le repouſſent à grands coups de pique, & le forcent de ſe retirer.

PIRUSSES, *ou* PRUSSES, *Piruſſæ*, *Pruſſæ*, peuple. *Voyez* Piruſtes.

PIRUSTES, *Piruſtæ*, Πειρῶται, (*d*) peuple d'Illyrie. Jules Céſar, ayant appris que les Piruſtes faiſoient des courſes ſur la frontiere de la province, s'y rendit en diligence. Il ordonna d'abord à chaque ville de four-

(*a*) Herod. L. II. c. 142.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 351, 352.
(*c*) Homer. Iliad. L. IV. v. 520. *& ſeq.*
(*d*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 157. Strab. p. 314. Plin. T. I. p. 179. Pomp. Mel. p. 122. Ptolem. L. II. c. 17. Appian. p. 763. Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

nir un certain nombre de ſoldats, à qui il aſſigna un rendez-vous; mais, pendant ce tems-là les Barbares lui envoyerent dire qu'ils étoient prêts à réparer le dommage, & rejetterent la faute ſur quelques particuliers, alléguant que la choſe ne s'étoit pas faite par une délibération publique. Après avoir reçu leurs excuſes, il leur demanda des ôtages, qui ne furent pas plutôt fournis, qu'il élut des arbitres pour eſtimer la perte.

Il y a beaucoup de variétés dans les Auteurs pour la maniere d'écrire le nom de ce peuple. Strabon les appelle Pyruſtes; & ſon traducteur Latin, Peiruſtes. Le même Strabon les range parmi les nations Pannoniennes. Pline, ainſi que Pomponius Méla, lit Pyréens; Ptolémée, Piruſſes ou Pruſſes; & Appien, Pyriſſéens. On croit que ces différentes façons d'écrire ce nom, ne regardent que le même peuple.

PISANDRE, *Piſander*, (*a*) Πείσανδρος, capitaine Troyen, fils d'Antimaque & frere d'Hippolochus. *Voyez* Hippolochus.

PISANDRE, *Piſander*, Πείσανδρος, (*b*) autre capitaine Troyen, s'avança un jour contre Ménélaüs. Sa malheureuſe deſtinée, dit Homere, le traînoit à ſa derniere heure. Quand ils furent aſſez près l'un de l'autre pour ſe meſurer, Ménélaüs lance le premier ſa pique, & manque ſon coup. Piſandre donne dans le bouclier de Ménélaüs, & plein de joie, il ſe promet déjà la victoire; mais, le ſuccès répondit mal à ſon attente, car ſa pique ſe rompit ſous le bouclier. Ménélaüs tire en même tems ſon épée, & ſe jette ſur ſon ennemi, qui, ſe couvrant de ſon écu, prend une hache à deux tranchans, qui étoit pendue à ſon côté. Furieux, ils ſe portent des coups terribles. Piſandre, d'un coup de hache, abat l'aigrette du caſque de Ménélaüs; & comme il alloit redoubler, Ménélaüs lui décharge un grand coup d'épée ſur le bas du front au-deſſus du nez; ſes os firent un bruit effroyable ſous le tranchant de la fatale épée; ſes yeux ſanglans tombent à ſes pieds, & il eſt étendu ſur le ſable entre les bras de la mort. Ménélaüs le dépouille de ſes armes, qu'il donne à emporter à ſes compagnons.

PISANDRE, *Piſander*, (*c*) Πείσανδρος, capitaine Grec, fils de Ménélaüs, étoit, après Patrocle, le plus adroit des Theſſaliens à bien manier la lance. Il commandoit ſous Achille un corps conſidérable de troupes.

PISANDRE, *Piſander*, Πείσανδρος, fils de Bellérophon, appellé auſſi Iſandre. *Voyez* Iſandre.

PISANDRE, *Piſander*, (*d*) Πείσανδρος, un des pourſuivans de

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 122. *& ſeq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 601. *& ſeq.*
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 193. *& ſeq.*
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 243, 268.

Pénélope, ſuivant Homere, fut tué par Philoctius.

PISANDRE, *Piſander*, (*a*) Πείσανδρος, autre amant de Pénélope, ſuivant Ovide.

PISANDRE, *Piſander*, (*b*) Πείσανδρος, Héros dont Homere a décrit la hache; & Pauſanias remarque que d'après la deſcription que fait ce poëte de cette hache, il eſt prouvé que dans les tems héroïques toutes les armes étoient d'airain.

PISANDRE, *Piſander*, (*c*) Πείσανδρος, poëte Grec, né à Camire, ville de l'iſle de Rhodes, & plus ancien qu'Homere & qu'Héſiode, ſelon quelques Auteurs, mais ſelon d'autres, il vivoit en la XXXe. Olympiade. Il avoit écrit en vers les travaux d'Hercule; & ſi l'on en croit Macrobe, il avoit auſſi compoſé une hiſtoire fabuleuſe qui remontoit depuis ſon tems juſqu'au mariage de Jupiter avec Junon, & qui comprenoit toute la guerre de Troie.

PISANDRE, *Piſander*, (*d*) Πείσανδρος capitaine Athénien, étoit de la faction d'Alcibiade qu'on avoit exilé. Un jour, il fut envoyé de Samos à Athenes avec quelques-uns de la même faction pour propoſer le retour d'Alcibiade & l'alliance de Tiſſapherne, avec l'abolition de la démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du Roi de Perſe de puiſſans ſecours, qui ſeroient un moyen ſûr de triompher de Lacédémone. A cette propoſition, le plus grand nombre ſe récria, & ſur-tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entr'autres raiſons, les imprécations & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres Miniſtres de la Religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui propoſeroient de le rappeller. Mais, Piſandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils ſçavoient quelqu'autre moyen de ſauver la République dans le triſte état où elle étoit réduite. Et comme ils avouoient qu'ils n'en connoiſſoient point d'autres, il ajoura qu'il s'agiſſoit de ſauver l'État & non pas l'autorité des loix, auxquelles on pourroit pourvoir dans la ſuite; mais, que pour le préſent, c'étoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi & à celle de Tiſſapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y conſentit à la fin, dans l'eſpérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Piſandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, ſuivi de dix députés, traiter avec Alcibiade & Tiſſapherne.

Piſandre, de retour à Athenes, trouva les choſes bien avancées, pour le changement qu'il

(*a*) Ovid. Epiſt. 1. Heroïd. v. 91.
(*b*) Pauſ. p. 263.
(*c*) Pauſ. p. 156, 488. Strab. p. 655, 688.
(*d*) Plut. T. 1. p. 205. Thucyd. p. 588. & ſeq. Corn. Nep. in Alcibiad. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 491. & ſuiv.

avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniere main.

Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant, dans un tems marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils avoient fait. Quand ce tems fut expiré, ils convoquerent l'assemblée. On commença par statuer qu'il seroit permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairoit, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les loix, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite, il fut arrêté qu'on formeroit un nouveau Conseil, qui seroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magistrats. Pour cet effet, on établit cinq Présidens, qui nommerent cent hommes, dont ils faisoient partie; & chacun d'eux en choisit & en associa trois à sa volonté, ce qui faisoit en tout quatre cens, auxquels on donna un pouvoir absolu. Mais, pour amuser le peuple, & le consoler par une ombre de gouvernement populaire, pendant qu'ils établissoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces quatre cens appelleroient au Conseil cinq mille citoyens, quand ils le jugeroient à propos. Le conseil & les assemblées du peuple se tenoient à l'ordinaire; mais, rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des quatre cens. C'est ainsi que le peuple d'Athenes fut dépouillé de sa liberté, dont il jouissoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Ce décret fut proposé à la vérité par Pisandre. Mais, celui qui l'imagina, ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans son dernier livre.

PISANDRE, *Pisander*, (*a*) Πείσανδρος, capitaine Lacédémonien, fut établi commandant des troupes de mer par le roi Agésilaüs. En quoi ce prince parut avoir fait une faute considérable, parce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui pouvoit être utile à son païs, & pour honorer un allié & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte, emploi qui étoit bien au-dessus de ses forces, quoiqu'il ne fût point sans mérite.

En effet, la flotte de Pisandre rencontra bientôt près de Cnide celle des ennemis, commandée par Conon. Le combat s'engagea. Pisandre avoit de grands motifs de montrer du courage dans cette occasion, pour ne pas dégénérer de la gloire de son beau-frere, & pour justifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flotte. En effet, il fit paroître

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 605. Corn. Nep. in Conon. c. 4. Xenoph. p. 508, 518. Just. L. VI. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 919. 628, 629.

beaucoup de valeur ; & eut d'abord quelque avantage. Mais, le combat s'étant échauffé, & ſes alliés de Sparte ayant pris la fuite, il ne put ſe réſoudre à les ſuivre, & mourut les armes à la main, l'an 395 avant J. C.

PISANDRE, *Piſander*, (*a*) Πείσανδρος, certain perſonnage, que Xénophon introduit dans ſon traité du Banquet.

PISANUS AGER, le territoire de Piſe, ville d'Italie. *Voyez* Piſe.

PISANUS SINUS, (*b*) golfe de Piſe. Tacite appelle ainſi la partie de la mer Méditerranée, au-deſſus de laquelle étoit ſituée la ville de Piſe.

PISATIDE, *Piſatis*, Πισάτις, (*c*) nom que Strabon donne au païs de Piſe dans le Péloponeſe.

PISAURE, *Piſaurum*, (*d*) ville d'Italie, ſituée ſur le bord de la mer Adriatique, à l'embouchure du fleuve du même nom, dans le païs des Sénones, entre Ariminum & Fanum Fortunæ.

L'an de Rome 568, & 184 avant Jeſus-Chriſt, les Romains envoyerent une colonie à Piſaure, & on donna ſix arpens de terre à chacun de ceux qui la compoſoient. Les Triumvirs, qu'on chargea de la commiſſion de conduire cette colonie, & de lui diſtribuer les terres, furent Q. Fabius Labéon & M. & Q. Fulvius, l'un ſurnommé Flaccus & l'autre Nobilior. Dix ans après, M. Fulvius Flaccus fit paver Piſaure de terre graveleuſe, & conſtruire dans cette ville un Temple en l'honneur de Jupiter.

Suivant Plutarque, la ville de Piſaure étoit une colonie de M. Antoine, & elle fut engloutie dans un abîme qui s'entrouvrit ſous elle par un furieux tremblement de terre. Mais, elle ſe rétablit bientôt après. Elle avoit été priſe pluſieurs années auparavant par Jules Céſar, pendant la guerre civile.

On lit dans une inſcription *COLONIARUM. PISAVR. ET FANEST.*

Cette ville fut détruite par Totila, & rétablie quelque tems après par Béliſaire, plus belle qu'elle n'étoit auparavant. Elle eſt encore aujourd'hui en bon état. C'eſt la plus grande du duché d'Urbin. Elle ſe nomme Péſaro. Elle eſt dans une agréable ſituation, ſur une hauteur, au-deſſous de quelques petits côteaux. L'air en eſt aſſez pur ; cependant, il eſt dangereux, pendant les mois de Juillet & d'Août. Rien n'eſt ſi agréable que les petits côteaux qui environnent Piſaure ; c'eſt un mêlange réjouiſſant de pâturages, de vignobles & de vergers. Les olives en ſont admirables ; mais,

(*a*) Xenoph. p. 876.
(*b*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 42.
(*c*) Strab. p. 356.
(*d*) Plin. T. I. p. 171. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 127. Plut. T. I. p. 943. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 44. L. XLI. c. 27. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 446, 447. Vellei. Patercul. L. I. c. 15.

les figues surpassent les autres fruits en bonté & en réputation. Elle est passablement bien fortifiée, quoiqu'un peu à l'antique, & les maisons sont communément assez jolies. On n'y trouve aucun ancien monument. Il y a une fort belle fontaine dans la grande place, & une statue du pape Urbain VIII, sous le pontificat duquel cette ville & tout le duché d'Urbain furent réunis à l'état Ecclésiastique.

PISAURE, *Pisaurus*, (*a*) fleuve d'Italie, qui avoit sa source dans la même chaîne de montagnes que le Tibre; avec cette différence que l'un prenoit son cours vers le nord, & l'autre vers le midi. C'est le Pisaure qui couloit au nord, au travers du païs des Sénones, & alloit se rendre presqu'en ligne droite dans la mer Adriatique. Il donnoit son nom à une ville située à son embouchure.

Vibius Séquester dit qu'on le nommoit aussi Isaurus; & en effet, on lit dans Lucain:

Crustumiumque rapax & junctо
Sapis Isauro.

mais, peut-être la quantité a-t-elle obligé Lucain de dire *Isauro* pour *Pisauro*. Ce fleuve s'appelle aujourd'hui la Foglia, selon Magin, carte de la marche d'Ancone.

PISCATORIENS [Jeux], *Ludi Piscatorii*, (*b*) jeux des Romains, qui étoient renouvellés tous les ans au mois de Juin, par le Préteur de la ville en l'honneur de ceux des pêcheurs sur le Tibre, dont le gain étoit porté dans le temple de Vulcain, comme un tribut qu'on payoit aux morts.

PISCIS, *Piscis*, Ἰχθὺς, (*c*) nom d'un lieu du Peloponnese, vers l'embouchure de l'Alphée. C'étoit un port de mer, selon Xénophon.

PISCIS, *Piscis*, Ἰχθὺς, (*d*) nom d'un promontoire du Péloponnese, dans l'Élide, selon Thucydide.

PISE *ou* PISES, *Pisa*, *Pisæ*, Πίσα, Πίσαι, (*e*) ville d'Italie, dans l'Étrurie, vers les confins de cette contrée & de la Ligurie. Strabon place cette ville entre deux fleuves, l'Arnus & l'Éser, ou l'Auser, au confluent de ces deux fleuves. Il ajoute qu'elle fut fondée par les Piséens du Péloponnese, qui étoient partis pour la guerre de Troie avec Nestor, & qui, à leur retour, furent jettés les uns vers Métaponte, & les autres vers le territoire de Pise. Pline attribue la fondation de cette ville

(*a*) Plin. T. I. p. 171. Lucan. L. II. v. 405.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 171.
(*c*) Xenoph. p. 584.
(*d*) Thucyd. p. 116.
(*e*) Strab. p. 222, 225. Plin. T. I. p. 150. Pomp. Mel. p. 131. Ptolem. L. III. c. 1. Just. L. XX. c. 1. Tit. L. XXI. c. 39. L. XXXV. c. 3. L. XXXIX. c. 2. L. LX. c. 43. L. XLV. c. 13. Virg. Georg. L. III. v. 180. Æneïd. L. X. v. 179, 180. Lycoph. v. 1241.

à Pélops & aux Piséens du Péloponnese, ou aux Teutaniens, nation Grecque.

L'an de Rome 572, & 180 avant Jesus-Christ, les habitans de Pise étant allés offrir aux Romains des terres pour l'établissement d'une colonie, le Sénat leur en marqua beaucoup de reconnoissance. Les Triumvirs, que l'on créa pour conduire cette colonie dans le païs, furent Q. Fabius Butéon, M. & P. Potilius Lénas.

Les fondateurs de cette ville l'avoient nommée Alphée, du nom d'un fleuve de leur patrie. C'est du moins ce que dit Virgile au dixieme livre de l'Énéïde.

Alpheæ ab origine Pisæ
Urbs Etrusca solo.

On trouve la même chose dans Rutilius.

Alpheæ veterem contemplor originis urbem,
Quam cingunt geminis Arnus & Ausur aquis.

Il appelle Ausur le fleuve que Pline nomme Auser. Polybe, Ptolémée, Lycophron, & les autres Grecs, écrivent *Pissæ* pour *Pisæ*; mais, toutes les inscriptions Romaines portent *Pisæ*.

Cette ville conserve encore son nom. Elle a été la capirale d'une République, qui se rendit fameuse par ses conquêtes en Afrique, & dans la Méditerranée, où elle s'étoit emparée des isles Baléares, & de celles de Corse & de Sardaigne, qu'elle avoit conquises sur les Sarrasins. Son port, à deux lieues de l'embouchure de la riviere d'Arno, dans la mer, étoit un lieu d'un très-grand commerce. Elle a autrefois entretenu jusqu'à cinquante galeres; mais, les guerres civiles l'ayant affoiblie, les Florentins l'assiégerent & la prirent en 1406. Elle n'a jamais pu se relever depuis. On dit du moins qu'elle est encore à présent fort déserte, & que malgré les soins que l'on se donne pour augmenter le nombre de ses habitans, ses belles rues, presque toutes tirées au cordeau, & bordées de très-belles maisons, sont couvertes d'herbe comme un pré. C'est dans la vue d'y attirer du monde que l'on y a établi un arsenal de construction pour les galeres, qu'on y a placé le chef d'ordre des Chevaliers de Saint Étienne, qu'on a augmenté le nombre des Professeurs de l'université, &c. Ce n'étoit qu'un évêché; mais, sur la fin du onzieme siecle, on l'érigea en métropole.

PISE, *Pisa*, Πίσα, (*a*) ville du Péloponnese dans l'Élide. Du tems de Pausanias, il n'en restoit plus ni mur, ni édifices; ce lieu étoit alors un vignoble.

(*a*) Paus. p. 290, 384. *& seq.* Strab. L. V. c. 11, 13. Diod. Sicul. p. 497. p. 356. Plin. T. I. p. 193. Ovid. Metam. Herod. L. II. c. 7.

Hercule se préparoit un jour à châtier ceux de Pise, à cause du secours qu'ils avoient fourni aux habitans d'Élis contre lui. Mais, il en fut détourné par un Oracle qui l'avertissoit que Jupiter protégeoit Pise, ainsi qu'Apollon protégeoit Delphes. Pise fut redevable de son salut à cet Oracle.

On dit que cette ville avoit eu pour fondateur Pisus, fils de Périérès & petit-fils d'Éole. Les habitans furent eux-mêmes cause de leur ruine. Ils irriterent les Éléens en voulant célébrer les jeux Olympiques de leur propre autorité. Les Éléens, jaloux de leurs privileges, appellerent à leur secours Phidon d'Argos, qui par sa tyrannie s'étoit rendu odieux à tous les Grecs; & soutenus par un si puissant allié, ils donnerent ces jeux en la VIIIe. Olympiade. Les Piséens & Pantaléon leur roi, fils d'Omphalion, ayant rassemblé toutes leurs forces, donnerent à leur tour ce spectacle en la XXXIVe. Ces Olympiades étoient regardées par les Éléens comme de fausses Olympiades, & il n'en étoit point fait mention dans leurs Fastes, non-plus que de la CIV^e., en laquelle les Arcadiens voulurent présider aux jeux. En la XLVIIIe., Damophon, fils de Pantaléon, se rendit suspect aux Éléens, parce qu'après avoir marché avec eux contre Pise, à force de prieres & d'instances, il les obligea de revenir sans avoir rien exécuté de considérable. Sous le regne de Pyrrhus, second fils de Pantaléon & frere de Damophon, ceux de Pise déclarerent la guerre aux Éléens. En même tems, les Maciftiens & les Scilluntiens, peuples de la Thriphylie, se souleverent contre les Éléens; & ceux de Dispontе, qui étoient encore plus voisins, suivirent leur exemple. Ceux-ci avoient toujours eu une secrete inclination pour Pise, à cause de Dispontée, fils d'Énomaüs, qu'ils reconnoissoient pour leur fondateur. Mais, le succès de cette guerre fut que les Piséens & leurs alliés se virent chassés de leurs villes, d'où s'ensuivit leur ruine totale.

Quelques-uns, selon Strabon, ont prétendu qu'il n'y avoit jamais eu de ville du nom de Pise dans l'Élide.

PISÉENS, *Pisæi*, Πισαῖοι, Πισάται, les habitans de la ville & du païs de Pise, dans le Péloponnese. *Voyez* Pise, ville du Péloponnese.

PISÉNOR, *Pisenor*, Πισήνωρ, (*a*) fut pere de Clitus, compagnon de Polydamas.

PISÉNOR, *Pisenor*, Πισήνωρ, (*b*) fut pere d'Ops & ayeul d'Euryclée. Il n'est pas sans doute différent de celui qu'Homere dit ailleurs être un homme plein de prudence & de sagesse.

(*a*) Homer. Iliad. L. XV. v. 445.

(*b*) Homer. Odyss. L. I. v. 428. L. II. v. 38.

Il en fait au même endroit un Héraut.

PISÉNOR, *Piſenor*, Πεισήνωρ, (*a*) un des Centaures, prit la fuite avec pluſieurs autres Centaures, dans le combat qu'il y eut entre eux & les Lapithes.

PISIANAX, *Piſianax*, (*b*) Πεισίαναξ, Athénien; parent d'Alcibiade, & pere d'Euryptoleme.

PISIDIE, *Piſidia*, Πισίδια, Πισιδική, (*c*) province de l'Aſie Mineure, qui, ſelon les cartes de M. d'Anville, avoit au nord la Phrygie & l'Iſaurie, à l'orient partie de cette derniere avec la Cilicie, au midi la Pamphylie, & à l'occident la Lycie, la Milyade & partie de la Phrygie.

La Piſidie étoit un païs ſitué dans les montagnes, pour la plus grande partie, & qui comprenoit l'extrêmité occidentale du mont Taurus, ſelon Pline & Strabon. De-là, dit Cellarius, il naît une queſtion aſſez difficile à décider; ſçavoir, ſi la Piſidie doit être rangée dans la partie de l'Aſie qui eſt en de-çà du mont Taurus, ou dans celle qui eſt au-delà. Par le traité de paix fait entre Antiochus & les Romains, l'Aſie étoit partagée entre Antiochus & les Romains, de maniere que ce qui étoit en de-çà du mont Taurus, étoit aux Romains, & ce qui étoit au-delà étoit à Antiochus. Les Romains eux-mêmes ont été la cauſe du doute qui ſe trouve dans cette queſtion; car, le décret qu'ils rendirent en cette occaſion, ne parle point de la Piſidie, & ne preſcrit point les limites du païs qu'on ôtoit à Antiochus, en de-çà du mont Taurus. Tite-Live, en rapportant ce partage, dit ſeulement que la Lycie & la Carie juſqu'au Méandre, furent cédées aux Rhodiens, & que le roi Eumene eut l'une & l'autre Phrygie, la Myſie, la Lycaonie, la Myliade & la Lydie. Cependant, ſuivant le même Tite-Live, les Ambaſſadeurs de Rhodes dirent en plein Sénat, que toute la Piſidie avoit été ôtée à Antiochus. D'ailleurs, une choſe ſemble le décider; c'eſt que la Lycaonie qui eſt au-delà de la Piſidie, fut compriſe dans la partie qui étoit en de-çà du mont Taurus. Au reſte, ſoit que la Piſidie ait été à l'extrêmité du mont Taurus, ſoit qu'elle ait occupé une partie conſidérable de cette montagne, il eſt certain qu'elle ne s'étendoit pas au-delà du mont Taurus.

Nous apprenons de Strabon, que les Piſidiens des montagnes, diviſés entr'eux, de même que les Ciliciens, à cauſe de leurs

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.
(*b*) Xenoph. p. 439.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 271, 674. Strab. p. 34, 130, 569, 570, 577, 611, 629, 666, 678. Pomp. Mel. p. 20. Ptolem. L. V. c. 5. Tit. Liv. L. XXXV. c. 13. L. XXXVII. c. 54, 56. L. XXXVIII. c. 15. Diod. Sicul. pag. 630, 639. Corn. Nep. in Datam. c. 4, 6, 8. Plut. Tom. I. pag. 127. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11, 12.

Tyrans, étoient accoutumés aux brigandages ; & on dit, ajoute Strabon, que les Léleges, gens vagabons, s'étant mêlés anciennement avec eux, ils avoient vécu enſemble à cauſe de la reſſemblance de leurs mœurs.

Artémidore, cité par Strabon, compte parmi les villes de la Piſidie, Selge, Sagalaſſus, Petnéliſſus, Pityaſſus, Amblade, Anabure, Sinde, Caraſſus, Tarbaſſus & Termeſſus. Ces villes étoient ſituées, les unes dans les montagnes, les autres au pied des montagnes, vers la Pamphylie & la Myliade, ſur les confins des Phrygiens, des Lydiens & des Cariens.

On aſſure que la Piſidie ſe nomme aujourd'hui Verſacgli ou Verſacgeli ; ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt qu'elle fait maintenant partie de la Turquie d'Aſie.

PISIDIENS, *Piſidæ*, Πισίδαι, les habitans de la Piſidie. *Voyez* Piſidie.

PISISTRATE, *Piſiſtratus*, (*a*) Πεισίστρατος, fils aîné de Neſtor, étoit un Prince dont Homere fait ſur-tout remarquer l'humanité, la prudence & la juſtice. Il fut lié d'une étroite amitié avec Télémaque, qu'il accompagna dans ſes voyages. *Voyez* Télémaque.

Hérodote dit qu'Hippocrate, rappellant dans ſa mémoire Piſiſtrate, fils de Neſtor, donna à ſon fils le même nom. Ce dernier eſt ce Piſiſtrate qui ſe rendit tyran d'Athenes.

PISISTRATE, *Piſiſtratus*, (*b*) Πεισίστρατος, fils du Précédent, au rapport de Pauſanias. Cet auteur dit qu'il ignore ce que devint ce Piſiſtrate.

PISISTRATE, *Piſiſtratus*, (*c*) Πεισίστρατος, Athénien, étoit fils d'Hippocrate. De ſon tems, il y avoit à Athenes différentes factions, dont il ſçut habilement profiter pour envahir la Souveraineté. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine, & Mégaclès commandoit ceux de la côte. Piſiſtrate prit ſous ſa protection les montagnards, auxquels s'étoient joints les mercénaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville obſervoit néanmoins les loix de Solon ; mais il n'y avoit pas un de ſes habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne ſouhaitât de voir changer la forme du Gouvernement, non pas dans la vue de rétablir l'égalité, mais dans l'eſpérance que ce chan-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. III. *& ſeq.* Strab. pag. 350, 367. Herod. L. V. c. 65.

(*b*) Pauſ. pag. 117.

(*c*) Plut. T. I. p. 78, 79, 94. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 59. *& ſeq.* L. V. c. 63. *& ſeq.* Pauſ. p. 5, 40, 217, 452. Juſt. L. II. c. 8. Valer. Max. L. I. c. 3. L. V. c. 1, 3. L. VIII. c. 9. Aulu. Gell. L. VI. c. 17. L. XVII. c. 21. Athen. pag. 190, 532, 533. Strab. p. 394, 397. Corn. Nep. in Miltiad. c. 7. Roll. Hiſt. Anc. T. II. pag. 53. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. V. p. 276. Tom. VI. pag. 166. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 336, 400.

gement les mettroit au-dessus de leurs adversaires.

Pisistrate étoit un homme poli, doux, insinuant, prompt à secourir les pauvres, sage & modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avoit tous les dehors de la vertu au-dessus même des plus vertueux, qui paroissoit zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, & absolument déclaré contre toute innovation & tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant; mais, Solon connut tout d'un coup où il tendoit par ses déguisemens & ses artifices. Cependant, il le ménagea dans le commencement, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

Cependant, Pisistrate poussoit toujours sa pointe; & pour arriver à son but, il employa une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendoit. S'étant blessé lui-même, & ensanglanté par-tout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, & excita la populace en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de son zele pour la République. On convoqua sur le champ l'assemblée du peuple, & il y fut résolu, quelques remontrances que fit Solon, qu'on accorderoit cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, & par leur moyen se rendit maître de la citadelle. Tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville & étoit dans le trouble, excepté Solon, qui reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, & au Tyran sa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvoit lui donner une telle assurance & une telle hardiesse, c'est ma vieillesse, dit-il. En effet, il étoit fort âgé, & il sembloit ne hazarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours; si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raison & de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais, Pisistrate, après avoir tout soumis, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime & d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appellant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses loix, qu'il observoit effectivement lui-même, & qu'il faisoit observer par tous les autres. Solon, voyant qu'il n'étoit pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il étoit de la prudence de ne pas irriter l'usurpateur en rejettant les avances qu'il lui faisoit; il espéra qu'en entrant dans sa confidence & dans

ſon conſeil, il ſeroit en état de rectifier au moins & de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, & d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher. Auſſi, Piſiſtrate obſervoit-il preſque toutes les loix de Solon, & les faiſoit obſerver à ſes amis; juſques-là même qu'ayant été accuſé d'un meurtre devant la Cour de l'Aréopage, quoiqu'il fût le maître, il ſe préſenta modeſtement pour ſe défendre & pour ſe juſtifier; mais, l'accuſateur abandonna ſa pourſuite.

Piſiſtrate fit auſſi pluſieurs loix, & entr'autres celle-ci: *Que ceux qui auroient été eſtropiés à la guerre, ſeroient nourris aux dépens du public.* Héraclide dit pourtant que Solon avoit déjà fait ordonner la même choſe en faveur de Therſippe, & que Piſiſtrate ne fit que renouveller cette loi & la rendre générale. Théophraſte raconte encore que la loi contre les pareſſeux n'étoit pas de Solon, mais de Piſiſtrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paiſible & la campagne mieux cultivée.

Le commencement de la Tyrannie de Piſiſtrate ſe rapporte à l'an 560 avant Jeſus-Chriſt, & la mort de Solon arriva l'année ſuivante. Les deux partis, qui avoient pour chefs Lycurgue & Mégaclès, s'étant réunis, chaſſerent Piſiſtrate d'Athenes. Il y fut bientôt rappellé par Mégaclès même, qui lui donna ſa fille en mariage. Mais, un différend ſurvenu au ſujet de ce mariage, les ayant brouillés de nouveau, les Alcméonides eurent du deſſous, & furent obligés de ſe retirer. Piſiſtrate fut détrôné deux fois; & deux fois il ſçut remonter ſur le Trone. Les artifices l'y placerent, la modération l'y maintint; & ſans doute que ſon éloquence, fort grande, au jugement même de Cicéron, le fit beaucoup goûter aux Athéniens, déjà trop ſenſibles aux charmes de la parole, puiſqu'ils leur firent oublier le ſoin de leur liberté. Une exacte ſoumiſſion aux loix le diſtingua de ceux qui, comme lui, avoient uſurpé l'autorité, & la douceur de ſa domination fit honte à plus d'un Souverain légitime. Auſſi a-t-il mérité qu'on l'oppoſât aux autres Tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la maniere dont Jules Céſar uſeroit de la victoire après la journée de Pharſale, manda à ſon cher T. Pomponius Atticus: « Nous ne ſçavons pas encore » ſi le deſtin de Rome veut, ou » que nous gémiſſions ſous un » Phalaris, ou que nous vi» vions ſous un Piſiſtrate. »

En effet, ce Tyran, s'il faut l'appeller de ce nom, ſe montra toujours fort populaire & fort modéré, juſqu'à ſouffrir tranquillement les reproches & les injures qu'il pouvoit venger d'un ſeul mot. On dit que ce fut lui qui le premier ouvrit une bibliotheque publique à Athenes, laquelle s'augmenta beau-

coup dans la ſuite, & fut tranſportée en Perſe par Xerxès, lorſqu'il prit la ville. Mais, Séleucus Nicanor, long-tems après, la fit rapporter à Athenes. Cicéron croit que ce fut Piſiſtrate auſſi qui le premier donna aux Athéniens la connoiſſance des poëmes d'Homere, qui en diſpoſa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus & dérangés; & qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelloit Panathénées. Platon attribue cet honneur à ſon fils Hipparque.

Piſiſtrate mourut tranquillement, & tranſmit à ſes enfans la ſouveraineté qu'il avoit uſurpée il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit regné dix-ſept en paix. Ses enfans étoient Hippias & Hipparque. Thucydide en ajoute un troiſieme, qu'il appelle Theſſalus. Il paroît qu'ils avoient hérité de leur pere le goût pour les lettres & pour les gens ſçavans.

La durée de la tyrannie de Piſiſtrate & de celle de ſes deux fils, Hippias & Hipparque, a été en tout de cinquante-un ans, ſelon le témoignage formel de Thucydide & d'Ariſtote. Ces cinquante-un ans ont fini vingt ans avant la bataille de Marathon, & cent ans avant la tyrannie des quatre cens à Athenes. La bataille de Marathon, antérieure de dix ans à la bataille de Salamine, fut donnée l'an 490 avant Jeſus-Chriſt; la fin de la tyrannie des Piſiſtratides tombe par conſéquent à l'an 509, & le commencement de Piſiſtrate à l'an 560, ainſi que nous l'avons déjà obſervé.

Voici en deux mots le plus bel éloge qu'on puiſſe faire des qualités du cœur de Piſiſtrate. Il ſe faiſoit, dit-on, toujours ſuivre par deux ou trois eſclaves chargés de petites pieces d'argent, qu'il employoit à ſoulager les malades & à faire enterrer les pauvres; & quand il voyoit un homme triſte, il l'appelloit, & lui demandoit la cauſe de ſa triſteſſe; & ſi elle venoit de ſa pauvreté, il lui fourniſſoit ſur le champ tout ce qui lui étoit néceſſaire, non pas pour nourrir ſa pareſſe, mais pour lui donner le moyen de ſubſiſter de ſon travail. Il n'avoit point de portier à ſes jardins, ni à ſes maiſons de campagne; il en laiſſoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit beſoin. Au reſte, quand on parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône; car, il n'y avoit pas de ces miſérables à Athenes. En ce tems-là, dit Iſocrate, il n'y avoit point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en mendiant déshonorât ſa ville.

PISISTRATE, *Piſiſtratus*, (a) Πεισίστρατος, roi d'Orchomene. Les Sénateurs de cette ville,

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 26.

indignés que ce Prince fût plus favorable au peuple qu'à la nobleſſe, l'aſſaſſinerent; chacun d'eux emporta ſous ſa robe un de ſes membres; & Tléſimachus, pour prévenir une émotion populaire, feignit qu'il avoit vu Piſiſtrate monter au ſommet du mont Piſée, ſous la figure d'un Dieu. C'eſt ainſi que le rapporte Théophile dans ſon hiſtoire du Péloponneſe.

PISISTRATE, *Piſiſtratus*, (*a*) Πεισίστρατος, un des principaux des Béotiens. Ceux-ci, l'an de Rome 556, & 196 avant J. C., ayant choiſi pour Béotarque, ou Chef de la nation, un certain Brachyllas, Piſiſtrate, entr'autres, déſapprouva ce choix. Il eut même la plus grande part à la mort de Brachyllas qui fut tué peu de tems après qu'il eut été nommé Béotarque. Sur la dénonciation que firent des gens à qui on avoit donné la queſtion, Piſiſtrate fut arrêté; & après qu'on lui eut arraché de force l'aveu de ſon crime, on le fit mourir. *Voyez* Zeuxippe.

PISISTRATIDAS, *Piſiſtratidas*, Πεισιστρατίδας, (*b*) un des Ambaſſadeurs que les Lacédémoniens envoyerent un jour vers les Lieutenans du Roi de Perſe. Ces Seigneurs Perſans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur République, ou s'ils venoient de leur chef. *Si nous obtenons nos demandes*, répondit Piſiſtratidas, *nous venons de la part de notre République, ſi non nous venons de notre chef.*

PISISTRATIDES, *Piſiſtratidæ*, Πεισιστρατίδαι, (*c*) nom que l'on a donné aux deſcendans de Piſiſtrate, tyran d'Athenes. Les Lacédémoniens, à la ſollicitation des Alcméonides, envoyerent une armée pour chaſſer les Piſiſtratides. Ceux-ci, ayant appris cette nouvelle, demanderent du ſecours aux Theſſaliens, car ils avoient fait alliance avec eux; & les Theſſaliens leur envoyerent d'un commun conſentement mille hommes de cheval avec Cinéas leur roi. Quand les Piſiſtratides eurent reçu ce ſecours de leurs alliés, ils firent applanir la campagne de Phalere, pour y envoyer leur cavalerie contre les troupes des ennemis. De ſorte que cette cavalerie, tombant ſur les Lacédémoniens, en tua un grand nombre, & repouſſa les autres dans leurs vaiſſeaux. Ce mauvais ſuccès n'empêcha pas les Lacédémoniens d'envoyer de plus grandes troupes contre la ville d'Athenes, non pas par terre, mais par mer, ſous la conduite de Cléomene. Quand il fut entré ſur les frontieres de l'Attique, la cavalerie des Theſſaliens vint l'attaquer; mais, elle fut bientôt miſe en fuite. Quelques-uns reſterent ſur la place, & le reſte ſe retira en Theſſalie.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII, c. 27, 28.
(*b*) Plut. T. I. p. 55.
(*c*) Herod. L. V. c. 62. *& ſuiv.*

Après

Après cela, Cléomene marcha droit contre la ville avec les Athéniens qui vouloient recouvrer leur liberté, & assiégea les Tyrans qui avoient été réduits à se retirer dans la forteresse. Il est vrai que les Lacédémoniens, qui ne s'étoient point préparés à faire un siege, ne pouvoient pas aisément venir à bout des Pisistratides, qui avoient fait provision de toutes sortes de munitions. Aussi, après avoir tenu les Tyrans assiégés durant quelques jours, ils s'en retournerent à Sparte. Mais, il arriva une chose qui fut malheureuse pour les uns & heureuse pour les autres; c'est que les Lacédémoniens prirent les enfans des Pisistratides qu'on vouloit secrétement faire sortir du païs. Cet accident troubla si fort les affaires de ces derniers, qu'ils se soumirent, pour racheter leurs enfans, à toutes les conditions que leur prescrivirent les Athéniens, & s'obligerent de se retirer dans cinq jours du païs d'Athenes; ce qu'ils exécuterent après un regne de cinquante-un ans.

PISON, *Piſon*, Πείσων, (a) un des trente Tyrans, que les Lacédémoniens établirent à Athenes.

PISON, *Piſo*, (b) nom d'une branche de la famille Calpurnia, descendoit, à ce que l'on croit, de Numa Pompilius. Elle fut ainsi appellée à *piſo*, un pois, comme Lentulus à *lente*, une lentille, ou, selon Pline, à *piſendo*. Elle a produit quantité d'hommes illustres qui ont occupé les premieres places, & rendu de grands services à la République Romaine.

PISON [C. Calpurnius], (c) *C. Calpurnius Piſo*, fut créé Préteur, l'an de Rome 541, & 211 avant Jesus-Christ, & chargé de rendre la justice à Rome. Il commanda depuis les troupes Romaines dans l'Étrurie. Il étoit encore dans cette province, lorsque le dictateur Q. Fulvius lui écrivit de se rendre à Capoue, pour tenir dans cette ville, & dans l'armée qui étoit campée à ses portes, la place que la Dictature l'avoit obligé de quitter.

PISON [C. Calpurnius], *C. Calpurnius Piſo*, (d) fut élevé à la Préture l'an de Rome 566, & 186 avant Jesus-Christ, & eut pour département l'Espagne Ultérieure. On donna celui de l'Espagne Citérieure à L. Quintius Crispinus. Au commencement du printems de l'année suivante, nos deux Préteurs ayant tiré leurs troupes des quartiers d'hiver, se joignirent dans la Béturie, & passerent de-là dans la Carpétanie, où les ennemis étoient campés, dans le dessein de leur faire la guerre avec beaucoup d'union & de concert.

(a) Xenoph. p. 461.
(b) Plin. T. II. p. 97.
(c) Tit. Liv. L. XXV. c. 41. L. XXVI. c. 10, 15, 21. L. XXVII. c. 6, 21.
(d) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 6, 8, 30, 31, 41. L. XL. c. 29, 35, 37.

Les fourrageurs des deux partis en vinrent d'abord aux mains près des villes d'Hippone & de Tolede; & bientôt après les Généraux, à force d'envoyer du renfort aux leurs, mirent insensiblement toutes leurs troupes en bataille. Dans cette action tumultuaire, les ennemis profiterent si bien des avantages du lieu, & de la maniere dont le combat se donna, qu'ils mirent les deux armées Romaines en déroute, & les pousserent jusques dans leur camp. Mais, ils n'oserent l'attaquer du même pas, en sorte que les Préteurs, craignant que le lendemain ils ne revinssent à la charge, profiterent du silence de la nuit, & se retirerent à petit bruit avec leurs armées. Dès que le jour parut, les Espagnols s'approcherent en bataille des retranchemens des vaincus, & étant entrés dans le camp, qu'ils ne croyoient pas trouver abandonné, pillerent ce qu'une fuite précipitée n'avoit pas permis aux Romains d'emporter. Les Préteurs perdirent, tant dans le combat que dans la fuite, environ cinq mille hommes Romains ou alliés, dont la dépouille & les armes resterent aux vainqueurs, qui, après cette expédition, se retirerent vers le Tage.

Les Préteurs cependant ne perdirent pas leur tems, mais s'appliquerent à ramasser des secours parmi leurs alliés, & à rassurer leurs troupes allarmées de la perte du combat; & dès qu'ils purent compter sur leurs forces, & sur le courage des soldats qui furent les premiers à demander qu'on leur donnât occasion d'effacer leur premiere honte, ils allerent camper à douze milles du Tage; & dès la troisieme veille de la nuit suivante, ils se mirent en marche, rangés en bataillon quarré, & à la pointe du jour arriverent sur les bords de ce fleuve. Les ennemis étoient campés de l'autre côté sur une hauteur. Sur le champ, les Préteurs le firent passer à leurs troupes par deux endroits où il étoit guéable, C. Calpurnius Pison à la droite & L. Quintius Crispinus à la gauche; sans que les ennemis fissent aucun mouvement, étonnés qu'ils étoient de l'arrivée imprévue des Romains, & délibérant sur le parti qu'ils devoient prendre; au lieu de fondre sur eux, pour les mettre en désordre, comme ils le pouvoient, tandis qu'ils passoient la riviere. Pendant cette inaction des Espagnols, les Romains ayant aussi fait passer leurs bagages, les ramasserent dans un même lieu; & comme ils virent que l'ennemi commençoit à s'ébranler, & qu'ils n'auroient pas le tems de se retrancher, ils prirent le parti de se mettre en bataille. Ils placerent dans le centre les deux légions, dont C. Calpurnius Pison commandoit la cinquieme, & L. Quintius Crispinus la huitieme. C'étoit toute la force de leur armée. L'espace, qu'ils avoient devant

eux jusqu'au camp des ennemis, étoit entierement découvert, & ne leur laissoit appréhender aucune surprise.

Dès que les Espagnols s'apperçurent que les deux armées des Préteurs avoient passé le Tage, pour ne pas leur donner le tems de se joindre, & d'achever de se mettre en bataille, ils sortirent brusquement de leur camp, & coururent au combat avec beaucoup d'ardeur & de promptitude. L'action commença avec une extrême animosité entre deux armées, dont l'une étoit encore toute fiere de son premier succès, & l'autre cherchoit à laver dans le sang des Espagnols, une honte à laquelle elle n'étoit point accoutumée. Mais, comme c'étoit au corps de bataille, que les deux vaillantes légions des Préteurs portoient les plus grands coups, les ennemis, après avoir fait de vains efforts pour les enfoncer, formerent un bataillon pointu, avec lequel ils les pressoient vivement, envoyant sans cesse de nouveaux soldats pour le fortifier & pour prendre la place de ceux qui étoient las. Alors, le Préteur C. Calpurnius Pison les voyant sur le point de plier, envoya promptement T. Quinctilius Varus & L. Juventius Thalna, deux de ses lieutenans, chacun de leur côté, pour les exhorter à tenir ferme, & leur représenter que c'étoit de leur valeur que dépendoient la victoire & la conservation de l'Espagne. Que si elles lâchoient le pied; aucun soldat de toute cette armée ne reverroit l'autre rive du Tage, bien loin de retourner jamais en Italie. Pour lui, avec la cavalerie des deux légions, il fit un petit circuit, & vint prendre en flanc le bataillon Espagnol qui continuoit à mal mener les deux Légions. Dans le même tems, L. Quintius Crispinus, avec ses cavaliers, attaqua les ennemis par l'autre côté. Mais, ceux de C. Calpurnius Pison combattoient avec bien plus de vigueur, ayant à leur tête le Préteur qui leur donnoit l'exemple. Car, ce fut lui qui le premier frappa l'ennemi, & qui se jetta dans la mêlée, de façon qu'on distinguoit à peine de quel parti il étoit. Ainsi, comme la valeur du Général avoit ranimé la valeur des cavaliers, celle des cavaliers ranima l'infanterie. Les premiers Centurions eurent honte de voir le Préteur au milieu des armes ennemies, & de n'y pas courir sur ses pas. A l'envi les uns des autres, ils pressent les enseignes d'avancer, & les soldats de les suivre. Tous ensemble jettent de nouveaux cris, & fondent sur l'ennemi comme d'un lieu élevé. Semblable à un torrent impétueux, ils le poussent, ils le renversent, & le mettent en déroute, sans qu'il fasse la moindre résistance. La Cavalerie le poursuivit jusqu'à ses retranchemens, & pénétra dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Là elle fut obligée de mettre pied à terre, pour re-

commencer un nouveau combat contre ceux qu'on avoit laiſſés pour les garder. Ils en étoient aux mains, quand la cinquieme légion ſurvint, puis inſenſiblement tous les autres. On fit un grand carnage des Eſpagnols dans toutes les parties du camp, il ne s'en ſauva pas plus de quatre mille, dont trois mille qui avoient conſervé leurs armes, s'emparerent de la montagne voiſine, & les mille autres ſe diſperſerent dans les montagnes d'alentour. Ce fut tout ce qui échappa de plus de trente-cinq mille Eſpagnols qui s'étoient trouvés dans l'action. Les vainqueurs prirent cent trente-trois étendards. Les Préteurs ne perdirent guere plus de ſix cens hommes, tant Romains qu'alliés, avec autour de cent cinquante des troupes auxiliaires de la province. La mort de cinq Tribuns des ſoldats & de quelques cavaliers Romains, auroit pu faire juger la victoire plus ſanglante. Le vainqueur reſta dans le camp des ennemis, n'ayant pas eu le tems de fortifier le ſien. Le lendemain, C. Calpurnius Piſon fit en pleine aſſemblée l'éloge des cavaliers, leur fit préſent de pluſieurs riches harnois, & déclara que c'étoit ſur-tout par leur courage que les ennemis avoient été vaincus, & leur camp forcé & pris. L'autre Préteur donna à ſes cavaliers des agraffes, & les chaînes qui leur ſervoient de colliers. Pluſieurs Centurions, tant de l'une que de l'autre armée, eurent auſſi leur récompenſe, ſur-tout ceux qui avoient combattu dans le centre.

L'année ſuivante, C. Calpurnius Piſon & L. Quintius Criſpinus étant de retour à Rome, y obtinrent l'honneur du triomphe, du conſentement unanime des Sénateurs. C. Calpurnius Piſon triompha le premier des Luſitains & des Celtibériens, & fit expoſer quatre-vingt-trois couronnes d'or, & dix-huit mille marcs d'argent. Quelques jours après, L. Quintius Criſpinus triompha des deux mêmes nations, & porta dans ſa marche la même quantité d'or & d'argent que ſon collegue.

Dans la ſuite, la colonie de Graviſca ayant été transférée dans un canton de Toſcane, C. Calpurnius Piſon fut un des Triumvirs que l'on chargea de cet établiſſement. Il parvint au Conſulat avec A. Poſtumius Albinus Luſcus, l'an de Rome 572, & 180 avant J. C., mais il mourut, peu de tems après ſa nomination, d'une maladie contagieuſe qui déſoloit Rome & l'Italie. Sa mort néanmoins parut ſuſpecte, & on ſoupçonna Quarta Hoſtilia ſa femme de l'avoir empoiſonné.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (a) fut créé Conſul avec Sp. Poſtumius

(a) Appian. p. 66. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. V. p. 70.

Albinus, l'an de Rome 604, & 148 avant Jesus-Christ. Étant arrivé en Afrique, au commencement du printems, L. Calpurnius Pison n'y fit rien de considérable, pendant toute la campagne. Repoussé de devant Clupée, qu'il avoit attaquée par terre & par mer, il prit & pilla une autre ville voisine. De-là s'étant présenté devant Hippone, dont il se proposoit bien de punir les habitans, il assiégea en vain pendant tout l'été cette place où il croyoit faire un grand butin. Les assiégés, dans deux sorties qu'ils firent, brûlerent toutes les machines des ennemis. Enfin, L. Calpurnius Pison, n'ayant réussi heureusement dans presqu'aucune de ses entreprises, alla prendre des quartiers d'hiver à Utique. Voilà ce que nous apprend Appien, Il nous apprend encore que quand on sçut à Rome la maniere dont le Consul avoit fait la guerre, le peuple en témoigna beaucoup de mécontentement.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piso*, (a) surnommé Frugi, étoit Tribun du peuple au commencement de la seconde guerre Punique, l'an de Rome 603, & 149 avant J. C., sous le consulat de L. Marcius Censorinus & de Man. Manilius. L'avarice & l'injustice des Magistrats Romains, qui alloient toujours en croissant, donnerent lieu à L. Calpurnius Pison de proposer cette année, en qualité de Tribun du peuple, une loi très-sage, qui autorisoit les peuples sur qui les Gouverneurs de provinces avoient exercé des concussions, à s'adresser aux Juges pour se faire restituer ce qui leur avoit été enlevé injustement. Peut-être est-ce cette loi qui valut à L. Calpurnius Pison l'honorable surnom de Frugi, ou homme de bien.

Il fut créé Consul l'année suivante, avec Sp. Postumius Albinus. Il le fut de nouveau plusieurs années après, avec P. Mucius Scévola. La guerre des esclaves faisoit alors d'étranges ravages en Sicile. L. Calpurnius Pison, ayant eu cette isle pour département, arrêta le cours du mal par le bon ordre qu'il remit dans les troupes, & par la sévérité de la discipline qu'il rétablit. Un Officier Romain, qui commandoit un corps de cavalerie, s'étant laissé envelopper par les esclaves, s'étoit rendu à eux, & leur avoit livré ses armes, à condition d'avoir la vie sauve. L. Calpurnius Pison le condamna à demeurer, pendant tout le tems qu'il servi-

(a) Valer. Maxim. L. II. c. 7. L. IV. c. 3. Plin. T. I. p. 101, 176, 438, 692, 754. T. II. p. 33, 88, 103, 445, 608. *& seq.* Tit. Liv. L. XXV. c. 39. Aul. Gell. L. XIII. c. 14. Cicer. de Orat. L. II. c. 29. Orat. pro Fontei. c. 24. in Verr. L. V. c. 169. L. VI. c. 49, 50. Tuscul. Quæst. L. III. c. 48. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 268, 269. Crév. Hist. Rom. Tom. V. p. 173, 185, 186, 240, 243.

roit, depuis le matin jusqu'au soir pieds nuds dans la principale place du camp, avec une toge coupée ignominieusement & une tunique sans ceinture; toutes notes d'infamie. Il lui fut défendu d'user des bains, ni de se trouver à aucun repas; & tous ses cavaliers furent démontés & obligés de servir dans les compagnies de frondeurs, qui étoient regardées comme les derniers corps de l'armée. Une punition si marquée, reteint toutes les troupes & tous les Officiers dans le devoir, & fut suivie d'heureux succès. Les rebelles, indignés contre les Mamertins, qui seuls avoient contenu leurs esclaves dans l'obéissance & la soumission, parcequ'ils les avoient toujours traités avec bonté & avec douceur, assiégeoient actuellement leur ville, c'est-à-dire, Messine, avec de nombreuses troupes. L. Calpurnius Pison fit marcher son armée contre eux, & leur donna bataille. Huit mille restèrent sur la place, & tous ceux qu'on fit prisonniers, expirèrent sur la croix. Dans la distribution des récompenses dues à ceux qui s'étoient signalés dans le combat, il déclara que son fils méritoit une couronne d'or du poids de trois livres; mais que, comme il ne convenoit pas qu'un Magistrat fît faire à la République les frais d'un présent qui devoit entrer dans sa maison, il distingueroit l'honneur du prix d'avec la valeur de la matière; que comme son Général, il lui en accordoit actuellement l'honneur, & comme son pere il lui en assuroit la valeur par son testament. Une telle délicatesse vérifie bien le surnom de Frugi que portoit L. Calpurnius Pison, & est digne de celui qui le premier établit la loi contre les concussions.

C. Gracchus ayant ordonné qu'on distribueroit par mois aux dépens du public, une certaine quantité de bled aux pauvres citoyens, ces distributions se trouvèrent indéfinies, car il paroît qu'elles s'étendoient indistinctement aux riches & aux pauvres. L. Calpurnius Pison avoit été un de ceux qui s'étoient opposés le plus fortement à la loi de C. Gracchus. Quand cette loi eut vaincu tous les obstacles, & qu'elle commença à s'exécuter, C. Gracchus, le voyant parmi ceux qui se présentoient pour la distribution, l'apostropha devant tout le peuple, & lui reprocha qu'il étoit en contradiction avec lui-même, demandant sa part de bled en conséquence d'une loi dont il avoit combattu l'établissement. « Je ne voudrois pas, lui répliqua L. Calpurnius Pison, » que vous distribuassiez mon » bien aux citoyens. Mais, si » vous le faisiez, je viendrois » au moins en demander ma » part. » Parler ainsi, c'étoit condamner ouvertement la loi de C. Gracchus comme ruinant le trésor, & épuisant le patrimoine public, dont pourtant

C. Gracchus ſe vantoit dans tous ſes diſcours d'être le défenſeur & le conſervateur, mais ſes actions prouvoient tout le contraire.

L. Calpurnius Piſon fut Cenſeur avec Q. Cécilius Métellus Baléaricus. Il étoit Juriſconſulte, Orateur & Hiſtorien. Il avoit compoſé des oraiſons qui ne ſe trouvoient plus du tems de Cicéron, & des annales écrites d'un ſtyle aſſez bas, au jugement de cet orateur. Pline en porte un jugement plus favorable. Outre la loi dont nous avons fait mention, L. Calpurnius Piſon en avoit encore publié d'autres.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*a*) fils du précédent, ne dégénéra point de la délicateſſe de ſentimens que ſon pere avoit montrée. Il fut envoyé avec l'autorité de Préteur en Eſpagne, où il s'étoit élevé quelques mouvemens. Là, pendant qu'il s'exerçoit à faire des armes, il arriva que la bague d'or qu'il portoit au doigt ſe rompit. Il s'agiſſoit d'en faire une autre. L. Calpurnius Piſon, jaloux de ſe montrer digne de la vertu de ſon pere, & de l'honorable ſurnom de Frugi, ou homme de probité, qu'il avoit hérité de lui, & ne voulant point que perſonne pût ſoupçonner que la bague dont il ſe ſerviroit, fût un préſent qu'il eût reçu dans ſa province, prit une précaution bien ſinguliere. Il fit venir un orfevre dans la place publique de la ville de Cordoue, où il étoit actuellement; il lui donna & lui peſa l'or à la vue de tous ceux qui étoient dans la place, & lui commanda de le façonner, & de lui en faire une bague ſur le lieu même, en préſence de tout le monde. Ainſi, dit Cicéron, qui nous a conſervé ce fait, quoiqu'il ne fût queſtion que d'une demi-once d'or, L. Calpurnius Piſon voulut en conſtater l'origine, & que toute l'Eſpagne ſçût qu'il l'avoit fournie du ſien, & ne la tenoit de perſonne. Cette délicateſſe, que peut-être bien des gens parmi nous regarderoient comme exceſſive, ne peut déplaire aux juſtes eſtimateurs de la vertu. S'il y a de l'excès, que cet excès eſt louable! & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les hommes péchaſſent pour avoir trop de reſpect pour les loix, & trop de ſoin de conſerver pure leur réputation! L. Calpurnius Piſon fut tué en Eſpagne, on ne ſçait pas comment, ni à quelle occaſion.

PISON [Cn. Calpurnius], *Cn. Calpurnius Piſo*, (*b*) fut créé Conſul avec M. Pompilius Lénas, l'an de Rome 612, & 139 avant J. C.

PISON [C. *ou* Q. Calpurnius], *C.* ou *Q. Calpurnius Piſo*, (*c*) fut créé Conſul avec Ser. Ful-

(*a*) Cicer. in Verr. L. I. c. 35. L. III. c. 84. L. VI. c. 49, 50. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 293, 294.

(*b*) Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 131.

(*c*) Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 143.

vius Flaccus, l'an de Rome 617, & 135 avant J. C.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*a*) parvint au Conſulat avec M. Livius Druſus, l'an de Rome 640, & 112 avant Jeſus-Chriſt. Cinq ans après, il alla ſervir en qualité de Lieutenant ſous le conſul L. Caſſius, & fut tué avec ce général dans un combat contre les Tigurins.

PISON [C. Calpurnius], *C. Calpurnius Piſo*, (*b*) fut créé Conſul avec Man. Acilius Glabrio, l'an de Rome 685, & 67 avant Jeſus-Chriſt. La brigue, pour arriver aux honneurs, étoit alors portée à de grands excès. Outre les motifs ordinaires qui l'animoient, il y en avoit un récent qui en augmentoit l'activité. Le grand nombre de Sénateurs, dégradés par les derniers Cenſeurs, ſouhaitoient avec paſſion de recouvrer leur dignité, & la voie pour y réuſſir étoit d'obtenir du peuple une des charges Curules, en vertu deſquelles on avoit de droit l'entrée au Sénat. C. Cornélius, tribun du peuple, ſaiſit cette occaſion, & propoſa contre la brigue une loi plus ſévere que les précédentes. Le Sénat ne pouvoit pas s'oppoſer honnêtement à une pareille loi. Mais, il ne voulut pas ſe laiſſer inſulter par un Tribun. Il engagea le conſul C. Calpurnius Piſon, qui étoit reſté ſeul dans Rome, ſon collegue étant parti pour la Bithynie, à porter lui-même une loi contre cet abus, mais un peu différente de celle du Tribun. Cette loi conſulaire étoit très-rigoureuſe, & condamnoit celui qui ſeroit coupable de brigue, à perdre non-ſeulement la charge qu'il auroit briguée, mais le rang de Sénateur, & à payer encore une amende. Ni le Tribun du peuple ne renonça pour cela au projet de ſa loi, ni la brigue ne ceſſa d'aller ſon train avec une telle fureur, qu'il y eut des hommes tués dans la place publique. Le Conſul & le Sénat, obligés donc de réſiſter en même tems & aux déſordres de la brigue, & à l'opiniâtreté du Tribun, s'armerent de courage. Le Sénat ordonna qu'il fût informé contre les auteurs des meurtres commis dans les aſſemblées qui s'étoient tenues pour l'élection des Magiſtrats. Le Conſul prit une garde; & dans une vive conteſtation entre lui & le Tribun du peuple, ſe voyant pouſſé à bout, il éleva ſa voix, & employa cette formule conſacrée à marquer l'extrêmité du péril: *Que tous ceux qui aiment le ſalut public, ſe rangent autour de moi, & ſe réuniſſent pour faire paſſer la loi que je propoſe.* Il l'emporta enfin; & ſa loi fut autoriſée par les ſuffrages du peuple.

(*a*) Appian. p. 755. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 310, 399.

(*b*) Plut. T. I. p. 632, 633. Dio. Caſſ. p. 18. *& ſeq.* Valer. Maxim. L. III. c. 8. Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 75. Roll. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 298. *& ſuiv.*

C. Calpurnius Piſon, comme on le voit, étoit homme de tête; & c'eſt de quoi il donna une nouvelle preuve lorſqu'il s'agît de l'élection de ſes ſucceſſeurs au conſulat. La faveur populaire & la recommendation des Tribuns portoient à cette ſuprême dignité un certain M. Lollius Palicanus, homme fort propre à ſe faire écouter d'une multitude ignorante, mais du reſte ſans mérite, ſans naiſſance, ſans probité, ſans honneur. Les Tribuns, qui s'intéreſſoient pour lui, amenerent le conſul C. Calpurnius Piſon à la tribune aux Harangues, & là, en préſence du peuple aſſemblé, ils lui demanderent s'ils déclareroient M. Lollius Palicanus Conſul, ſuppoſé que ce candidat eût la pluralité des voix. Car, il appartenoit au Conſul qui préſidoit à l'élection de prononcer le réſultat des ſuffrages donnés par les Centuries, & de déclarer ou Conſul, ou Préteur, ou Cenſeur, celui que le peuple venoit d'élire. A la queſtion captieuſe des Tribuns, C. Calpurnius Piſon répondit qu'il ne croyoit pas que le peuple Romain pût être aſſez aveugle pour conférer la premiere charge de l'État à un ſujet auſſi indigne. « Mais, ſi le cas arrivoit, reprirent les Tribuns, que feriez-vous? Je proteſte, repliqua C. Calpurnius Piſon, » que je refuſerai de conclure, » & ne nommerai jamais Conſul » un homme tel que M. Lollius » Palicanus. » Cette fermeté du Conſul donna l'excluſion à ce ſéditieux, & épargna à la République la honte & le malheur d'avoir un ſi miſérable & ſi dangereux Chef.

C. Calpurnius Piſon ne montra pas moins de fermeté au ſujet de la loi que propoſa le Tribun du peuple A. Gabinius, pour donner à Cn. Pompée le commandement des mers. Il ſe ſignala dans cette affaire par-deſſus tous les autres, puiſqu'il ſe porta juſqu'à dire à Cn. Pompée, que puiſqu'il marchoit ſur les pas de Romulus, il devoit s'attendre à finir comme lui. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que Romulus, qu'on adoroit comme un Dieu ſous le nom de Quirinus, étoit, ſous un autre rapport & comme Roi, déteſté du Sénat, & paſſoit pour oppreſſeur des droits de la patrie & de la liberté publique. C. Calpurnius Piſon ſe vit expoſé aux mêmes dangers dont il menaçoit Cn. Pompée. La multitude s'attroupa autour de lui; & il auroit couru riſque de la vie, ſi A. Gabinius, qui ne vouloit pas ſe rendre odieux par un excès auſſi horrible que le meurtre d'un Conſul, n'eût retenu la fureur de la populace.

C. Calpurnius Piſon étoit orateur, & Cicéron parle ainſi de lui: « C. Calpurnius Piſon parloit ſans agitation; ſon diſcours étoit égal & uniforme; » il avoit la conception tardive; » mais, en payant de bonne » mine, & couvrant adroite-

» ment ſon jeu, il paroiſſoit » plus fin & plus habile qu'il » n'étoit. »

PISON [C.], *C. Piſo*, (*a*) hiſtorien, qui avoit écrit de la vie de C. Marius. Il eſt cité par Plutarque. C'eſt peut-être le même que le précédent.

PISON [Cn.], *Cn. Piſo*, (*b*) jeune homme factieux, que l'indigence & l'ambition rendoient capable de tout oſer, fut un des principaux complices de la premiere conjuration de L. Catilina. Le plan des conjurés étoit de tuer les deux Conſuls dans le Capitole, le premier de janvier de l'an de Rome 687, & 65 avant Jeſus-Chriſt. Mais, il y eut entre eux un mal entendu qui fit échouer cette criminelle entrepriſe. On ne fit point de recherche ſur des faits ſi graves; & le Sénat ayant voulu former un décret contre ceux que tout le monde regardoit comme coupables, un Tribun du peuple s'y oppoſa. Cn. Piſon fut même envoyé en Eſpagne par le crédit de M. Craſſus, qui vouloit ſe ménager un appui contre la puiſſance de Cn. Pompée, dont il prenoit beaucoup d'ombrage. On a prétendu que Jules Céſar [illegible] ira encore avec Cn. Piſon, [illegible] 'il fut convenu entre eux [illegible] travailleroient, l'un à faire ſoulever l'Eſpagne, l'autre la Gaule Ciſalpine. Mais, tous ces projets furent renverſés par la mort de Cn. Piſon, qui fut aſſaſſiné preſque en arrivant dans ſa province, ſoit que les Eſpagnols ne puſſent ſouffrir ſa dureté & ſon arrogance, ſoit que les meurtriers fuſſent les cliens de Cn. Pompée, qui le défirent d'un adverſaire qu'on élevoit contre lui.

PISON [C.], *C. Piſo*, (*c*) étoit ennemi implacable du Jules Céſar, qui l'avoit cité en juſtice comme concuſſionnaire, pour avoir puni injuſtement un certain homme de-de-là le Pô.

PISON [M. Pupius], *M. Pupius Piſo*, (*d*) Lieutenant & créature de Cn. Pompée, ſe mit ſur les rangs pour parvenir au Conſulat, l'an de Rome 691, & 61 avant Jeſus-Chriſt. Cn. Pompée, qui croyoit que dans le haut rang de gloire & de puiſſance où il étoit alors, on ne pouvoit lui rien refuſer, écrivit au Sénat pour prier que l'on différât les aſſemblées où ſe devoit faire l'Élection des Magiſtrats, afin qu'il eût le tems d'arriver & d'appuyer en perſonne les pourſuites de ſon Lieutenant. Dans le Sénat, on inclinoit aſſez à lui accorder ſa demande. Caton s'y oppoſa, non qu'il regardât la choſe en elle-même comme fort importante, mais afin que Cn. Pompée ne s'en autoriſât point pour pré-

(*a*) Plut. T. I. p. 432.
(*b*) Suet. in Juli. Cæſ. c. 9. Dio. Caſſ. p. 21. Salluſt. in L. Catil. c. 11, 13. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 388, 389.
(*c*) Salluſt. in L. Catil. c. 32.
(*d*) Cicer. ad Q. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. XIII. Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 4. Dio. Caſſ. p. 49, 50. Roll. Hiſt. Rom. T. VI. p. 5, 18. & *ſuiv.*

rendre donner la loi. Les assemblées se tinrent donc à l'ordinaire ; ce qui n'empêcha pas que la recommandation de Cn. Pompée n'eût son effet. M. Pupius Pison fut élu tout d'une voix. On lui donna pour collegue M. Valérius Messala.

M. Pupius Pison est caractérisé par Cicéron, dans une de ses lettres à T. Pomp. Atticus. « C'est, dit Cicéron, un petit » esprit ; & le peu qu'il a d'esprit, il l'a mauvais & mal » tourné. Il veut être plaisant, » mais il n'est que ridicule. Ce » n'est point un Consul populaire, & il se sépare totalement des Chefs de l'Aristocratie. La République n'a point » de bien à en espérer, parce » qu'il n'est pas capable de le » vouloir, ni aucun mal à en » craindre, parce qu'il n'est » pas assez hardi pour le faire. »

M. Pupius Pison étoit orateur, & on croit que c'est de lui que Cicéron a dit : « Il n'avoit rien » qu'il n'eût acquis par son » étude ; & l'on peut dire que » de tous ceux qui l'ont précédé, c'est celui qui a eu le » plus de connoissance des sciences des Grecs. La nature lui » avoit donné une subtilité de » génie, qu'il avoit sçu rendre plus parfaite par le secours de l'art. Il étoit subtil » & adroit à pointiller sur ses » paroles, & même en cela il » se rendoit souvent fâcheux » & incommode. Quelquefois » il racontoit froidement ; mais » d'autres fois aussi, il étoit » agréable. »

PISON [Cn. Calpurnius], *Cn. Calpurnius Piso*, (*a*) jeune homme qui en usa avec une grande liberté avec Cn. Pompée. Il accusoit un certain Manilius Crispus, notoirement & évidemment criminel, mais protégé par Cn. Pompée. Cn. Calpurnius Pison, voyant que le coupable alloit lui échapper, s'en prenoit à son protecteur, à qui il faisoit les plus sanglans reproches. « Que ne m'accusez-» vous donc moi-même, lui dit » Cn. Pompée. » Cn. Calpurnius Pison repartit : « Donnez » de bons garans à la Républi-» que, comme vous n'exciterez » point, si je vous accuse, une » guerre civile. En ce cas, je » vous déclare que je poursui-» vrai votre condamnation avant » celle de Manilius Crispus. »

PISON [C.], *C. Piso*, (*b*) surnommé Frugi, gendre de Cicéron, étoit un jeune homme d'un grand mérite. Pendant l'exil de Cicéron, il employa pour son rappel les sollicitations & les prieres les plus vives & les plus instantes. Mais, après s'être montré inviolablement attaché à la cause de son beau-pere, il ne put recueillir le fruit de sa

(*a*) Valer. Maxim. L. VI. c. 2. Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 98, 99

(*b*) Plut. T. I. p. 870. Cicer. Orat. ad Quirit. post. redit. c. 5. post. redit. in in Senat. c. 34. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 596, 605, 636, 637.

vertu, étant mort un peu avant que de le voir de retour.

PISON [C.], *C. Piſo*, (*a*) protecteur de Sext. Ébutius contre A. Cécina, au rapport de Cicéron.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, *b*) beau-pere de Jules Céſar, fut élevé au Conſulat avec A. Gabinius, l'an 58 avant Jeſus-Chriſt. Mais, avant que d'y parvenir, il fut accuſé, & ce ne fut pas ſon innocence qui le ſauva. Il revenoit d'un gouvernement de province, où il avoit vexé les ſujets de la République par toutes ſortes de rapines & de concuſſions. P. Clodius, digne vengeur des loix offenſées, ſe déclara ſon accuſateur. Le procès fut inſtruit; & pluſieurs des Juges opinoient avec ſévérité. L. Calpurnius Piſon, proſterné en terre, leur baiſoit les pieds pour tâcher de les fléchir; & comme il ſurvint dans ce moment une grande pluie, il ſe remplit tout le viſage de boue. Cette humiliation toucha ſes Juges, au rapport de Valere Maxime; mais, il eſt vraiſemblable que le crédit de Jules Céſar contribua bien davantage à faire abſoudre celui qui étoit, ou alloit devenir ſon beau-pere.

Ce fut ſous le Conſulat de L. Calpurnius Piſon & d'A. Gabinius, que Cicéron fut exilé par la faction du tribun P. Clodius. L. Calpurnius Piſon portoit un nom qui ſembloit conſacré à la vertu; & il en affectoit les dehors, un air ſévere, des manieres ſérieuſes & triſtes; qui annonçoient preſque l'auſtérité, un grand éloignement du luxe, & un goût de ſimplicité dans ſes équipages, dans ſon habillement & dans toute ſa perſonne. Par-là, il avoit impoſé non-ſeulement au public, mais à Cicéron lui-même, qui avoit d'autant plus aiſément eſpéré trouver en lui de l'appui, que ſon gendre étoit de la même famille & portoit le même nom que ce Conſul. Mais, L. Calpurnius Piſon n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit paroître. C'étoit un vrai Épicurien, non-ſeulement pour la ſpéculation, mais pour la pratique. Cicéron lui reproche des mœurs tout-à-fait corrompues. Ce n'eſt pas là-deſſus que nous inſiſtons; ce que nous obſerverons principalement, c'eſt que L. Calpurnius Piſon louoit & ſuivoit ces maximes Épicuriennes qui vont à la deſtruction de toute ſociété; que le ſage ne penſe qu'à ſoi, & rapporte tout à ſon utilité; qu'un homme ſenſé ne doit point ſe fatiguer du ſoin & de l'embarras des affaires publiques;

(*a*) Cicer. Orat. pro A. Cæcin. c. 25, & *ſeq.*

(*b*) Valer. Max. L. VIII. c. 1. Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 9. de Bell. Civil. L. I. p. 431. Cicer. Orat. in L. Calp. Piſo. c. 1. & *ſeq.* Plut. T. I. p. 875. Appian. p. 435. Dio. Caſſ. p. 66, 69, 150. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 580, 581, 594. & *ſuiv.* T. VII. p. 87, 88, 334, 335. T. VIII. p. 67, 68, 133. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. III. p. 246, 247.

que rien n'eſt plus excellent qu'une vie oiſive, & toute remplie par les plaiſirs ; & qu'au contraire, il y a de la folie & une ſorte de fanatiſme à penſer que l'on doive reſpecter les loix de l'honneur, procurer le bien public, conſulter dans la conduite de la vie ſon devoir & non ſon intérêt ; enfin, s'expoſer aux dangers, aux bleſſures, à la mort même pour la patrie. L. Calpurnius Piſon, gâté par ces principes ſi pernicieux, ſur-tout dans un ſouverain Magiſtrat, & A. Gabinius conduit au même but par inſtinct & par la ſeule corruption de ſon cœur, ſe concerterent aiſément avec P. Clodius ; & moyennant de bons gouvernemens de provinces, qui leur furent promis par ce Tribun, ils ſe montrerent tous deux prêts à ſeconder ſes fureurs.

L. Calpurnius Piſon ne tarda pas à faire connoître qu'il étoit d'intelligence avec A. Gabinius. Il le déclara nettement à Cicéron, dans une viſite que celui-ci vint lui rendre, accompagné de ſon gendre C. Piſon. « A. » Gabinius, dit le Conſul à » Cicéron, eſt abîmé ; il ne » peut ſe ſoutenir que par un » gouvernement de province. » Le Sénat ne le lui donnera » pas ; il l'attend du Tribun. » Moi, j'ai de la déférence » pour mon collegue, comme » vous en avez eu pour le vôtre » dans votre Conſulat. N'eſpé- » rez aucun appui de la part » des Conſuls. Chacun eſt ici » pour ſoi. » Cicéron fut donc obligé de quitter Rome, où il fut néanmoins rappellé dans la ſuite.

Cependant, L. Calpurnius Piſon obtint le gouvernement de Macédoine. Et Cicéron, de retour à Rome, auroit regardé comme une conſolation pour lui, qu'on eût rappellé de ſon gouvernement un de ſes ennemis déclarés. Ses déſirs en ce point étoient juſtes. Ce n'étoit pas ſeulement l'intérêt de ſa vengeance, c'étoit le bien de la République qui demandoit que l'on privât un homme auſſi vicieux du pouvoir qu'il n'avoit acquis que par le crime, & dont il ne ſe ſervoit que pour en commettre de nouveaux. En effet, L. Calpurnius Piſon ne rachetoit ſes vices par aucune vertu. Cruel envers les alliés, lâche vis-à-vis des ennemis, il avoit ſi mal réuſſi dans quelques petites guerres tentées mal-à-propos contre les nations barbares, voiſines de la Macédoine, qu'il n'avoit pas même oſé écrire à Rome pour demander les honneurs les plus communs. Malgré cela, il ne fut obligé d'abandonner ſon Gouvernement que l'année ſuivante.

Il parvint à la Cenſure avec App. Claudius Pulcher, l'an 50 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Cenſeurs ſont regardés comme les derniers qu'ait vus Rome libre. Mais, L. Calpurnius Piſon en particulier n'avoit pas aſſurément dequoi faire honneur à la Cenſure expirante. Il n'a-

voit pris cette magiſtrature qu'à regret & comme par force. Tout lui étoit indifférent, hormis ſa tranquillité & ſon repos, qu'il n'avoit garde de troubler en ſe faiſant des ennemis par une juſte ſévérité. D'ailleurs, étant beau-pere de Jules Céſar, il cherchoit, en uſant d'indulgence, à gagner à ſon gendre des amis & des créatures.

Après la mort tragique de ſon gendre, L. Calpurnius Piſon étant chargé de l'exécution de ſon teſtament, pluſieurs s'approcherent de lui & lui inſinuerent qu'il devoit le ſupprimer, & faire à petit bruit la cérémonie de la ſépulture. Il réſiſta; ils le preſſerent, diſant qu'il ſe rendroit reſponſable de la diſſipation de richeſſes immenſes qui devoient appartenir à la République. C'étoit ſuppoſer Jules Céſar tyran, & par cette raiſon ſa ſucceſſion caduque, & tout ce qu'il avoit poſſédé ſujet à confiſcation. Alors, L. Calpurnius Piſon éleva ſa voix, & invoqua l'autorité des Conſuls. « Quelle tyrannie, s'écrioit-il, de la part de ceux » qui ſe vantent de nous avoir » délivrés d'un tyran! Ils entreprennent de priver des derniers honneurs un Pontife; » ils me menacent, ſi je fais » paroître au jour ſon teſtament; ils prétendent confiſquer ſes biens. Hommes vraiment admirables! qui demandent que ce que Jules Céſar » leur a accordé demeure ſtable & ſolide, & que les diſpoſitions qu'il a faites de ce » qui lui appartenoit ſoient annullées. Sénateurs, la ſépulture de Jules Céſar dépend » de vous, mais ſon teſtament » eſt en ma puiſſance, & je ne » trahirai point le dépôt qui » m'a été confié, à moins qu'il » ne ſe trouve quelqu'un qui » me tue auſſi après lui. » Il n'étoit pas poſſible, après avoir confirmé les actes de Jules Céſar par rapport aux affaires publiques, de lui refuſer la libre diſpoſition de ſes poſſeſſions particulieres, ni de le priver de la ſépulture, dès qu'il n'étoit pas déclaré tyran. D'ailleurs, l'affaire avoit été agitée avec M. Brutus, qui, malgré l'oppoſition de C. Caſſius, avoit conſenti à tout. L. Calpurnius Piſon obtint donc ce qu'il voulut. Il fut laiſſé le maître d'ouvrir & de faire exécuter le teſtament de Jules Céſar, & l'on décerna au Dictateur l'honneur des funérailles publiques, c'eſt-à-dire, faites ſous l'autorité & aux dépens de l'État.

L'année ſuivante, L. Calpurnius Piſon fut député avec deux autres perſonnages Conſulaires vers M. Antoine. Mais, comme il étoit ami de ce dernier, il s'acquitta de ſa commiſſion en homme qui n'y apportoit pas un grand zele, & il ſe contenta de remettre par écrit à M. Antoine les ordres dont il étoit porteur. Il étoit ſi peu affectionné à la cauſe dont il étoit chargé, qu'il prit ſur lui de rapporter au Sénat la réponſe

de M. Antoine, qui pouvoit paſſer pour une déclaration de guerre.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*a*) fils du précédent, fut d'abord Gouverneur de Pamphylie. Pendant qu'il étoit dans cette province, il eut ordre de paſſer en Europe, pour s'oppoſer aux Beſſes, peuple de Thrace. Les Beſſes ne l'attendirent pas; mais, dès qu'ils ſçurent ſon arrivée, ils ſe retirerent. L. Calpurnius Piſon les alla attaquer dans leur païs, & reçut d'abord un échec. Enſuite, il les battit, ravagea leurs provinces, & celles des peuples voiſins qui s'étoient ſoulevés avec eux. Tous les révoltés ſe ſoumirent, les uns volontairement, les autres forcés par la crainte, ou défaits en bataille rangée. Il s'éleva encore, quelque tems après, de nouveaux troubles dans les mêmes provinces. L. Calpurnius Piſon les appaiſa, & ſubjugua les mutins. Pour le récompenſer, on ordonna en ſa faveur des prieres publiques, & on lui décerna les honneurs du triomphe. Ce fut à l'occaſion de cette guerre que l'armure Macédonienne, nommée *Cauſia*, fut préſentée à L. Calpurnius Piſon, & qu'Antipater le Theſſalonicien fit l'épigramme, ou l'inſcription qui devoit accompagner ce préſent.

L. Calpurnius Piſon devint dans la ſuite un compagnon de table de l'empereur Tibere, qui paſſa deux jours & deux nuits ſans interruption à manger & à boire avec lui & avec Pomponius Flaccus. Ce Prince récompenſa enſuite ſes compagnons de débauche, en faiſant Pomponius Flaccus gouverneur de Syrie, & L. Calpurnius Piſon préfet de la ville; & il n'eut pas honte de découvrir ſon motif dans les proviſions qu'il leur donna, où il les traitoit d'amis agréables, d'amis de toutes les heures.

Tacite remarque que L. Calpurnius Piſon ne ſe porta jamais de lui-même à ouvrir dans le Sénat un avis bas & ſervile, & lorſqu'il s'y voyoit contraint, il ſçavoit uſer de ſages tempéramens. Cependant, il jouit d'une longue vie, toujours en honneur & en dignité, & il mourut paiſiblement à l'âge de 80 ans. Peut-être fut-il en partie redevable de cette tranquillité fortunée, à ſa conformité avec Tibere dans l'inclination pour le vin. Séneque dit de lui qu'il ne s'enivra qu'une ſeule fois dans ſa vie, & que depuis le premier moment qu'il eut été ivre, il ne ceſſa de l'être juſqu'à ſa mort. Il paſſoit à table la plus grande partie de la nuit; & il dormoit juſqu'à midi; c'étoit-là ſon point du jour. Ce

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 10. Plin. T. I. p. 729. Vellei. Paterc. L. II. c. 98. Dio. Caſſ. p. 545, 633. Sueton. in Tiberi. c. 42. Senec. Epiſt. 83. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 156, 509, 510, 578. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. II. pag. 284. *& ſuiv.*

qui eſt étonnant, c'eſt qu'avec ce vice, il ne laiſſa pas de remplir, pendant une longue ſuite d'années, à la ſatisfaction du Prince & des Citoyens, une charge très-importante, & qui paroît ſur-tout demander de la vigilance.

Velleius Paterculus, dans le portrait qu'il fait de L. Calpurnius Piſon, ne s'éloigne pas de celui qu'en trace Tacite. Car, il lui donne pour caractere une grande douceur, & en même tems beaucoup de vigueur & de fermeté. « On auroit de la peine, » ajoute-t-il, à trouver une perſonne qui aime plus le repos; » & cependant, il n'y a guere » d'homme plus actif, ni qui ſoit » plus appliqué à faire, ſans aucune oſtentation, tout ce qui » eſt de ſon devoir. » Il avoit dit quelques lignes plus haut : *Quem hodieque diligentiſſimum atque eundem leniſſimum ſecuritatis urbanæ cuſtodem habemus.* D'où il paroît que L. Calpurnius Piſon vivoit encore, & étoit Préfet de la ville de Rome, dans le tems que l'Hiſtorien parloit de lui.

L'attachement que le poëte Antipater eut pour L. Calpurnius Piſon, eſt une preuve que cet illuſtre Romain aima les lettres, & ſur-tout la Poëſie. Après cela, il ne faut pas s'étonner ſi Horace lui dédia ſon Art Poëtique, ni ſi pluſieurs Critiques ont cru que c'étoit pour lui qu'avoit été fait le petit Poëme, qui paſſe aujourd'hui pour avoir été compoſé par Lucain en faveur d'un autre Piſon. Cette derniere opinion, dont Hadrianus Junius eſt l'auteur, ne nous paroît pas trop bien fondée; & nous ne trouvons rien dans tout le poëme qui ne convienne parfaitement au Piſon d'Antipater & d'Horace. A la vérité, nous ne nous opiniâtrerions pas à vouloir ſoutenir que cette piece fût d'Ovide, comme on l'a prétendu autrefois. Mais, nous aurions beaucoup de penchant à croire qu'elle ſeroit de quelque Poëte contemporain d'Ovide, ou même plus jeune que lui.

Lorſque L. Calpurnius Piſon eut triomphé des Beſſes, & des autres peuples qui s'étoient ſoulevés ſous prétexte d'honorer Bacchus & ſon Prêtre, il marqua ſa reconnoiſſance au Dieu dont il crut avoir éprouvé le ſecours, & lui érigea une ſtatue. Ce fut Antipater de Theſſalonique qui fit l'inſcription. Le ſujet & le ſtyle font aſſez voir qu'elle eſt de lui. Cependant, elle eſt attribuée à Antipater le Sidonien dans l'Anthologie imprimée, où elle eſt conçue en ces termes : « Fidele » gardien de cette maiſon dont » je fais le bonheur, je ſuis » Bacchus, le dieu tutélaire du » vaillant Piſon. Vous avez » choiſi une demeure digne de » vous, ô Bacchus. La maiſon » convient au Dieu, & le Dieu à » la maiſon. » *Voyez* Antipater.

PISON [Cn. Calpurnius],

Cn.

Cn. Calpurnius Piſo, (*a*) qu'Auguſte ſe donna pour collegue dans le Conſulat, l'an 23 avant Jeſus-Chriſt, avoit été l'un des plus fiers & des plus ardens ennemis de la grandeur des Céſars. Cn. Calpurnius Piſon ſignala ſon zele pour le parti Républicain dans la guerre que Scipion & Caton renouvellerent en Afrique contre Jules Céſar après la bataille de Pharſale. Il s'attacha enſuite à M. Brutus & à C. Caſſius; & lorſque ces deux défenſeurs de la liberté Romaine eurent péri, il obtint la permiſſion de revenir à Rome. Mais, conſervant toujours ſon caractere hautain, il s'abſtint de demander les charges; & il fallut qu'Auguſte fît les premieres démarches vers lui, & le priât de vouloir bien accepter le Conſulat.

PISON [Cn. Calpurnius], *Cn. Calpurnius Piſo*, (*b*) fils du précédent, fut, comme ſon pere, un homme altier, impérieux, violent, & qui ne ſçavoit point obéir; & ſa fierté naturelle s'étoit encore beaucoup augmentée par ſon mariage avec Plancine, en qui l'orgueil de la naiſſance, qu'elle tiroit du célebre Plancus, étoit rehauſſée par de grandes richeſſes.

Un jour, ſous l'an de Jeſus-Chriſt 16, il ne vouloit point que le Sénat ſongeât à prendre des vacations, quoique Tibere eût annoncé une abſence qui dureroit quelque tems. Il prétendoit au contraire que c'étoit un motif de travailler plus vivement aux affaires, & qu'il étoit honorable pour la République qu'en l'abſence ou en la préſence de l'Empereur, les Sénateurs & les Magiſtrats rempliſſent également leurs fonctions. Cet avis avoit un air de liberté qui pouvoit plaire à bien des perſonnes. Comme donc Cn. Calpurnius Piſon s'étoit ſaiſi de ce genre de mérite, un autre Sénateur, nommé C. Aſinius Gallus, prit le parti de faire ſa cour. Il ſoutint que les aſſemblées du Sénat tiroient leur principale dignité de la préſence du Prince, & qu'il convenoit de lui réſerver le concours qu'attiroient à Rome & de l'Italie, & des provinces, les jugemens & les délibérations du Sénat. La diſpute fut vive; on s'échauffa de part & d'autre, ſans que Tibere parût s'intéreſſer à la choſe, ni proférât une ſeule parole. L'avis des vacations l'emporta.

L'année ſuivante, Cn. Calpurnius Piſon fut nommé gouverneur de Syrie. Tibere, en lui donnant ce gouvernement, eut en vue de ménager un adverſaire à Germanicus qu'il avoit envoyé en Orient. Cn. Calpurnius Piſon, pour les raiſons que nous avons dites, ſe regardoit comme obligé

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. p. 753, 764. Tacit. Annal. L. II. c. 43. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 50. 51.

(*b*) Dio. Caſſ. p. 615, 656. Tacit. Annal. L. I. c. 13, 74, 79. L. II. c. 35, 43, 55. *& ſeq.* L. III. c. 7. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 375, 376, 385, 402. *& ſuiv.*

à peine de le céder à Tibere. Mais, pour les Princes ſes fils, il les croyoit beaucoup au-deſſous de lui; & il ſçavoit qu'il n'étoit mis en place que pour faire tête à Germanicus, & pour réprimer un vol qui paroiſſoit trop ambitieux à Tibere. Quelques-uns crurent que Cn. Calpurnius Piſon avoit ſur cela des ordres ſecrets. Quoi qu'il en ſoit, il ne remplit que trop bien les vues de l'Empereur.

Pour parvenir plutôt à l'exécution des projets de Tibere, Cn. Calpurnius Piſon vint bruſquement à Athenes; & après avoir effrayé les habitans par ſon entrée imprévue, il leur fit une ſévere réprimande qui tomboit indirectement ſur Germanicus, & à qui il reprochoit d'avoir abaiſſé la majeſté du nom Romain, en témoignant tant de bienveillance & de civilité, non aux Athéniens qui ne ſubſiſtoient plus qu'en idée, mais à un amas confus & mépriſable de diverſes nations, qu'il accuſoit au reſte d'avoir ſervi Mithridate contre L. Sylla, & M. Antoine contre Auguſte; à quoi il ajoutoit des reproches repris de fort loin, comme d'avoir formé contre les Macédoniens des deſſeins qui avoient tourné à la ruine de leur ville, & d'avoir uſé de violence & de cruauté envers leurs propres citoyens. Il étoit irrité en particulier contre ce peuple, de ce qu'il avoit refuſé à ſes prieres la grace d'un certain Théophile, que l'Aréopage avoit condamné comme fauſſaire. Cn. Calpurnius Piſon traverſa enſuite les iſles Cyclades, & par la route la plus courte, il alla joindre Germanicus à Rhodes, où on avoit déjà informé ce général des invectives qu'il avoit faites à Athenes contre lui. Mais, il avoit naturellement tant de douceur & d'humanité, qu'il envoya des triremes pour ſauver ſon ennemi d'un naufrage qu'une tempête ſoudaine rendoit inévitable, & qui pouvoit être imputée au hazard. Un ſervice ſi important n'adoucit point le naturel farouche de Cn. Calpurnius Piſon; de maniere qu'étant à peine reſté avec Germanicus un jour, il le quitta, & ſe rembarqua pour arriver le premier dans la province. Dès qu'il eut mis le pied dans la Syrie, il s'attacha à gagner la faveur des légions, par ſes largeſſes & ſes brigues, faiſant du bien aux plus vils des ſoldats, & les careſſant d'une maniere baſſe; & à force d'écarter les anciens Centurions & les Tribuns amis de la diſcipline, pour donner leurs places à ſes cliens, ou aux plus déréglés de l'armée, il introduiſit la pareſſe dans le camp, la licence dans les villes, & le pillage dans les campagnes, où les ſoldats erroient impunément; & la corruption alla ſi loin, qu'il ſouffrit que la multitude l'appellât publiquement le pere des Légions.

Cependant, Germanicus avoit déjà rétabli la paix parmi les

alliés ; mais, ce qui l'empêchoit de goûter la joie qu'il devoit en reſſentir, c'étoit l'orgueil de Cn. Calpurnius Piſon, qui, ayant eu ordre de mener une partie des légions en Arménie, ou de les y faire conduire par ſon fils, n'avoit exécuté ni l'un, ni l'autre. Enfin, ils ſe virent à Cyrrhus, où la dixieme légion hivernoit, Cn. Calpurnius Piſon affectant de paroître intrépide, & Germanicus cachant ſon reſſentiment, outre que naturellement il étoit porté à la douceur, comme nous l'avons déjà remarqué. Mais, ſes amis, pour profiter, comme il arrive d'ordinaire, de cette méſintelligence, l'aigriſſoient par leurs rapports mêlés de vrai & de faux, & formoient mille accuſations contre Cn. Calpurnius Piſon, Plancine & leurs enfans. A la fin, ils s'expliquerent en préſence de quelques-uns des principaux Officiers, Germanicus parlant en homme irrité, quoiqu'avec diſſimulation, & Cn. Calpurnius Piſon lui faiſant des excuſes forcées, & dans leſquelles ſon arrogance paroiſſoit aſſez clairement, en ſorte qu'ils ſe ſéparerent auſſi ennemis qu'auparavant. Depuis ce jour, Cn. Calpurnius Piſon ſe trouva rarement au tribunal de Germanicus, & n'y aſſiſta jamais qu'avec un air de fierté, & toujours oppoſé à ſes ſentimens. Il fit même éclater ſon dépit quelques jours après, à un repas que leur donnoit le Roi des Nabathéens. Car, comme on eut préſenté des couronnes d'or d'un poids conſidérable à Germanicus & à Agrippine, & de plus légeres à Cn. Calpurnius Piſon & aux autres conviés, il jetta la ſienne par terre, diſant que ce n'étoit pas pour le fils d'un Roi des Parthes, mais pour celui d'un Empereur Romain, que ce feſtin avoit été préparé. Et en même tems, il s'emporta beaucoup contre le luxe, taxant indirectement Germanicus, qui, quoique mécontent de cette liberté, la ſupportoit cependant avec patience.

On ne voit pas clairement quelle étoit la penſée de Cn. Calpurnius Piſon en parlant ainſi. Quelques-uns croient qu'il veut ſeulement condamner ce luxe comme contraire aux mœurs des Romains. Mais, il y a plus d'apparence que ſon deſſein étoit de faire entendre qu'on ne devoit pas mettre entre Germanicus & lui, tous deux nés à Rome, où la liberté n'étoit pas éteinte, & de familles également illuſtres, la même différence qui ſe trouvoit entre le fils d'un Souverain d'Orient, & ſes autres ſujets qui étoient tous eſclaves, ſuivant ce paſſage du 1. L. des Hiſt. de Tacite, où Galba dit à Piſon, en l'adoptant : « Il n'en eſt pas de Rome » comme des nations qui obéiſ- » ſent à des Rois, & où tous » les ſujets ſont eſclaves d'un » ſeul homme. Vous allez gou- » verner des citoyens qui ne » ſont pas encore aſſez ſoumis

» pour ſupporter la ſervitude, » ou qui n'ont pas encore ou- » blié leur liberté, juſqu'au » point de ſouffrir une entiere » ſervitude. »

Germanicus, à ſon retour d'un voyage qu'il avoit fait en Égypte, trouva tous les reglemens qu'il avoit donnés aux légions & aux villes, ou abolis, ou changés en d'autres tout-à-fait contraires; ce qui lui donna lieu de traiter durement Cn. Calpurnius Piſon, qui, de ſon côté, méditoit d'en tirer une cruelle vengeance. Quelque tems après, il réſolut de ſortir de Syrie. Mais, ayant changé de deſſein, ſur une maladie qui ſurvint à Germanicus, quand il apprit qu'il étoit mieux, & qu'on rendoit aux Dieux des actions de graces pour ſa convaleſcence, il ordonna à ſes licteurs d'aller renverſer les autels avec tout l'appareil des ſacrifices, & chaſſer des temples le peuple d'Antioche, que cette cérémonie y avoit aſſemblé. Enſuite, il s'en alla à Séleucie pour y attendre les ſuites d'une rechûte d'autant plus dangereuſe, que Germanicus étoit perſuadé qu'elle étoit cauſée par le poiſon que Cn. Calpurnius Piſon lui avoit donné. En effet, on trouvoit des cadavres arrachés de terre & des caveaux où ils avoient été placés, des charmes & des ſortileges, le nom de Germanicus gravé ſur des lames de plomb, des os à moité brûlés & encore ſanglans, & d'autres maléfices, par leſquels on faiſoit croire au vulgaire ignorant, que les ames étoient dévouées aux Divinités infernales. D'ailleurs, on voyoit aller & venir des gens, qu'on accuſoit Cn. Calpurnius Piſon d'apoſter pour épier les ſymptômes de la maladie du Prince, & lui en rendre compte. Toutes ces démarches, dont on informoit Germanicus, ne lui cauſoient pas moins d'allarmes que d'indignation. Enfin, il ſe détermina à écrire à Cn. Calpurnius Piſon pour lui déclarer qu'il renonçoit à ſon amitié; la plûpart ajoutent qu'il lui ordonna de ſortir de la province. Car, Cn. Calpurnius Piſon s'éloigna auſſi-tôt & ſe mit en mer, ſans cependant s'éloigner beaucoup des côtes de Syrie, pour être à portée d'y rentrer, dès que la mort de Germanicus le lui permettroit. Ce Prince, après avoir été flatté de quelqu'eſpoir de guériſon, retomba dans une langueur qui le conduiſit en peu de tems au tombeau.

Cn. Calpurnius Piſon reçut dans l'iſle de Cos la nouvelle de la mort de Germanicus. Il ne put contenir ſa joie; il alla au temple rendre graces aux Dieux, il immola des victimes; & Plancine, encore plus inſolente que lui, quitta à cette occaſion le deuil qu'elle portoit de ſa ſœur. En même tems, des Centurions, créatures de Cn. Calpurnius Piſon, ſe rendoient en grand nombre auprès de lui, l'aſſurant que les légions le déſiroient, & l'exhortant à venir ſe remettre

en poſſeſſion de ſon Gouvernement, dont on l'avoit injuſtement dépouillé, & qui reſtoit actuellement vacant. Il tint conſeil; & M. Piſon ſon fils ne fut pas de cet avis. Il penſoit au contraire que le bon parti étoit de ſe hâter d'aller à Rome. Domitius Céler, intime ami de Cn. Calpurnius Piſon, embraſſa le ſentiment oppoſé. Cn. Calpurnius Piſon, naturellement enclin aux partis hazardeux, ſe détermina aiſément à ſuivre un conſeil conforme à ſon goût. Il écrivit à Tibere une lettre pleine d'invectives contre Germanicus, qu'il accuſoit de luxe & d'arrogance. « Il m'a chaſſé de Syrie, » ajoutoit-il, afin de tramer » plus librement les complots » qu'il méditoit contre votre » ſervice. Maintenant je vais » reprendre le commandement » de l'armée avec la même fi» délité avec laquelle je l'ai » toujours exercé. » Après cette précaution, il diſpoſa toutes choſes pour l'exécution de ſon deſſein. Il fit partir promptement Domitius Céler, à qui il donna ordre de gagner la Syrie, en évitant les côtes & prenant le large. Pour lui, il travailla à ſe former un corps de troupes compoſé de gens ramaſſés, de déſerteurs qui accouroient à lui, de valets d'armée, de ſoldats de recrue qui alloient joindre les légions de Syrie; il envoya demander du ſecours aux petits Princes qui regnoient dans la Cilicie, ſe ſervant utilement pour ces différentes opérations du miniſtere de ſon fils, qui le ſecondoit avec courage dans une entrepriſe qu'il n'avoit point conſeillée. Cn. Calpurnius Piſon ſe remit enſuite en mer; & côtoyant la Lycie & la Pamphylie, il rencontra l'eſcadre qui menoit à Rome Agrippine veuve de Germanicus. La haine réciproque les porta d'abord à faire de part & d'autre les préparatifs d'un combat; mais, la crainte les retint, & ils ſe harcelerent ſeulement par des reproches & par des menaces.

Cn. Sentius Saturninus, averti des mouvemens de Cn. Calpurnius Piſon, prit toutes les meſures néceſſaires pour en empêcher l'effet. Il rendit inutiles les tentatives que Domitius Céler, arrivé à Laodicée en Syrie, faiſoit auprès des légions pour en corrompre la fidélité. Il marcha avec des forces de terre & de mer au-devant de Cn. Calpurnius Piſon; & celui-ci fut obligé de s'enfermer dans une place de Cilicie nommée Célendéris. Il ſe livra entr'eux un combat dans lequel Cn. Sentius Saturninus eut tout l'avantage. Mais, l'opiniâtreté de Cn. Calpurnius Piſon étoit indomptable, tant qu'il lui reſtoit quelque ombre d'eſpérance. Il eſſaya de ſurprendre la flotte ennemie; il ſe montra aux légions, & les haranguant du haut du mur, il tâcha de les attirer à lui. En effet, le porte-Enſeigne de la ſixieme légion paſſa avec ſon drapeau du côté de Cn. Calpurnius Piſon. Mais, Cn.

Sentius Saturninus fit ſonner toutes les trompettes, afin que l'on ne pût point entendre les diſcours du corrupteur ; & il ſe préparoit à donner l'aſſaut à la place, lorſqu'enfin Cn. Calpurnius piſon, qui ſentoit ſa foibleſſe, propoſa un accommodement, & offrit de mettre armes bas, pourvu qu'on lui permît de demeurer dans Célendéris, juſqu'à ce que l'Empereur eût expliqué ſes intentions ſur le gouvernement de la Syrie. Ses offres furent rejettées, & on ne voulut lui accorder que des vaiſſeaux, & la liberté de retourner en Italie. Il fallut qu'il ſe ſoumît à ces conditions ; & tel fut le ſuccès d'une entrepriſe inſenſée, qui, en ajoutant le crime d'État à ceux dont Cn. Calpurnius Piſon étoit déjà coupable ou ſuſpect, rendoit ſa condamnation & ſa perte infaillibles.

Après que l'on eut rendu à Rome les derniers devoirs à Germanicus, on fut occupé de la vengeance de ſa mort ; & le peuple murmuroit déjà de ce que Cn. Calpurnius Piſon, au lieu de ſe rendre à Rome pour répondre aux accuſations qui l'attendoient, ſe promenoit dans les contrées délicieuſes de l'Aſie & de l'Achaïe, & par ce délai également plein d'arrogance & d'artifice ruinoit les preuves de ſon crime. Cependant, il approchoit ; & lorſqu'il fut entré dans la mer Adriatique, il dépêcha ſon fils à Rome, avec des inſtructions qui tendoient à fléchir Tibere & à le rendre favorable à ſa cauſe. Pour lui, il alla ſe préſenter à Druſus, qui, après les obſeques de Germanicus, étoit retourné en Illyrie, & il parut devant lui avec confiance, comptant le trouver moins irrité de la mort d'un frére, que ſatisfait intérieurement d'être délivré d'un rival.

Tibere, affectant de ſe montrer équitable & impartial, reçut le jeune Piſon avec bonté, & lui accorda la gratification qui étoit d'uſage en pareil cas à l'égard des fils de famille d'une naiſſance illuſtre. Druſus répondit à Cn. Calpurnius Piſon, que ſi ce que l'on publioit étoit vrai, il lui appartenoit de donner l'exemple aux autres de la douleur & du reſſentiment ; mais qu'il ſouhaitoit que ces bruits ſe trouvaſſent vains & faux, & que la mort de Germanicus ne devînt funeſte à perſonne.

Ayant fait le trajet de la mer Adriatique, Cn. Calpurnius Piſon vint aborder à Ancône, où il laiſſa les vaiſſeaux qui l'avoient amené. De-là traverſant le Picénum, il joignit une légion qui venoit de la Pannonie à Rome, & qui devoit enſuite paſſer en Afrique pour la guerre contre Tacfarinas. Dans une perſonne odieuſe tout eſt remarqué, tout eſt ſuſpect. On prétendit qu'il s'étoit montré avec affectation aux ſoldats de cette légion, comme s'il eût eu deſſein de tenter leur fidélité,

& de ſe les attacher pour s'en faire un appui. C'étoit à quoi il ne penſoit guere vraiſemblablement. Arrivé à Narnia, ſoit pour éviter ce ſoupçon, que ſes amis de Rome ne lui avoient pas laiſſé ignorer, ſoit parce qu'un eſprit frappé de crainte change aiſément de réſolution, il prit la riviere & deſcendit le Nar, & enſuite le Tibre juſqu'à Rome. La multitude fut bleſſée de le voir aborder vis-à-vis des tombeaux des Céſars. On trouva mauvais qu'il fût deſcendu de ſon bateau en plein jour, ſur une rive très-fréquentée, eſcorté d'un grand nombre de cliens, & Plancine eſcortée d'un nombreux cortege de femmes, toux deux faiſant paroître ſur leur viſage un air d'aſſurance & de ſérénité. La maiſon de Cn. Calpurnius Piſon donnoit ſur la grande place; ainſi, rien de ce qui s'y paſſa ne put demeurer caché, & l'on remarqua avec indignation le repas par lequel Cn. Calpurnius Piſon célébra avec ſes amis ſon heureux retour, & toutes les marques de réjouiſſance, les feſtons & les lumieres dont les fenêtres étoient ornées.

Dès le lendemain, Fulcinius Trio ſe préſenta aux Conſuls, & demanda d'être reçu accuſateur contre Cn. Calpurnius Piſon. Vitellius, Véranius, & les autres amis du Prince mort s'y oppoſerent, ſoutenant que Fulcinius Trio n'avoit aucun titre pour s'immiſſer dans cette affaire; & qu'eux-mêmes ils ſeroient moins le rôle d'accuſateurs que celui de ſimples dénonciateurs, de témoins & de porteurs des ordres de Germanicus. Fulcinius Trio, pour ne pas ſe déſiſter tout-à-fait d'un miniſtere qui lui plaiſoit beaucoup, demanda & obtint la permiſſion d'accuſer Cn. Calpurnius Piſon, par rapport à ſa conduite paſſée, avant qu'il eût été choiſi pour gouverner la Syrie. L'Empereur fut ſupplié par les accuſateurs de ſe charger d'inſtruire & de juger lui-même cette grande affaire; & l'accuſé ne s'y refuſoit pas, craignant les diſpoſitions où étoient à ſon égard le Sénat & le peuple; au lieu qu'il connoiſſoit la fermeté de Tibere à ſe mettre au-deſſus des bruits du vulgaire inconſidéré. Il penſoit d'ailleurs qu'un ſeul Juge diſcerne mieux le vrai d'avec les fauſſes couleurs, que les interprétations malignes y ont ajoutées; & qu'au contraire, toute aſſemblée eſt ſujette à ſe laiſſer dominer par la haine & la prévention. Tibere ſentoit toute la difficulté & tout le poids du perſonnage de Juge dans une affaire ſi délicate. Il étoit informé des bruits qui couroient ſur ſon compte. Ainſi, bien réſolu de ne rien prendre ſur lui, il écouta ſeulement, aſſiſté de quelques amis, les menaces des accuſateurs, & les prieres de l'accuſé; & ſans entrer dans aucune diſcuſſion, il renvoya l'affaire au Sénat.

Cn. Calpurnius Piſon, obligé

de ſe défendre devant cette Compagnie, eut bien de la peine à trouver des Avocats. Tacite nomme cinq des plus illuſtres Orateurs de ce tems-là, qui tous s'excuſerent ſous divers prétextes. Enfin, M. Lépidus, L. Piſon & Livinéius Régulus, voulurent bien ſe charger de la cauſe. Toute la ville avoit les yeux ouverts ſur les amis de Germanicus, ſur l'accuſé, ſur Tibere. Jamais aucune affaire n'avoit excité un intérêt ſi vif. Sur-tout, on étoit attentif à examiner ſi Tibere ſeroit aſſez maître de lui-même pour cacher ſes ſentimens; & dans le cas où il ne les feroit pas éclater, on le devinoit d'avance, & on ſe permettoit d'en juger fort librement, mais tout bas & avec de grandes précautions. Tibere ouvrit la ſéance du Sénat par un diſcours préparé, dans lequel il s'étudia à garder une parfaite égalité. On fixa enſuite le tems qui ſeroit accordé pour la plaidoirie, deux jours aux accuſateurs, & après un intervalle de ſix jours trois à l'accuſé. Alors, Fulcinius Trio fit ſon perſonnage, qui étoit tout-à-fait hors d'œuvre, & rappellant des faits anciens, il avança que Cn. Calpurnius Piſon, lorſqu'il étoit Lieutenant pour Auguſte en Eſpagne, avoit mal rempli ce qu'il devoit, ſoit au Prince, ſoit aux peuples, s'étant rendu ſuſpect de manœuvres contraires au ſervice de l'un, & ayant pillé les autres; vaines allégations, qu'il étoit inutile à l'accuſateur de prouver; inutile à l'accuſé de réfuter, parce que la déciſion de la cauſe dépendoit de tout autre objet.

Les vrais adverſaires de Cn. Calpurnius Piſon furent Servéus, Véranius & Vitellius, ſur-tout le dernier, qui, égalant les autres par le zele, les ſurpaſſoit en éloquence. Ils prouverent que par haine contre Germanicus, & par des vues ambitieuſes, Cn. Calpurnius Piſon avoit corrompu l'armée, en lui donnant toute licence, en lui permettant de vexer impunément les peuples de la province; & qu'en récompenſe, il s'étoit fait déférer le titre de pere des légions par les plus vicieux de la ſoldateſque; qu'au contraire, il avoit affecté de maltraiter les meilleurs ſujets, & ſur-tout les amis de Germanicus, & tous ceux qui lui étoient attachés. Ils ajouterent qu'il avoit fait périr ce Prince par les ſortileges & par le poiſon. Ils citerent des ſacrifices magiques exécutés par Cn. Calpurnius Piſon & par Plancine. Enfin, ils lui objecterent pour dernier crime d'avoir excité une guerre civile; en ſorte que pour parvenir à le pourſuivre en juſtice, il avoit fallu commencer à le vaincre en bataille rangée.

L'accuſé ſe défendit mal ſur la plûpart de ces chefs; il n'y eut que le crime du poiſon dont il parut s'être purgé. Ce qu'alléguoient les accuſateurs eux-

mêmes n'étoit guere vraiſemblable. Ils diſoient que Cn. Calpurnius Piſon, étant à table chez Germanicus, & ſur un même lit avec lui, avoit empoiſonné de ſes propres mains les viandes que l'on ſervoit à ce Prince. Pouvoit-on croire qu'il eût oſé commettre ce crime dans une maiſon étrangere, obſervé par tant de regards curieux & défians, & ſous les yeux mêmes de Germanicus? Et Cn. Calpurnius Piſon, comme ſûr de ſon innocence, offroit ſes eſclaves pour être mis à la queſtion, & demandoit que l'on y appliquât ceux qui ſervoient le Prince dans ce repas. Mais, ſes Juges étoient implacables par différens motifs; l'Empereur, à cauſe de la guerre allumée par lui dans la province; & le Sénat, parce qu'on ne pouvoit s'ôter de l'eſprit qu'il n'y eût de la fraude & du crime dans la mort de Germanicus. Et l'on entendoit aux portes de la ſalle les cris de la multitude, qui proteſtoit que ſi le coupable échappoit à la condamnation du Sénat, le peuple s'en feroit juſtice par lui-même. Déjà l'on traînoit aux Gémonies les ſtatues de Cn. Carpurnius Piſon, & on les mettoit en pieces, ſi Tibere n'eût envoyé des ſoldats pour les protéger & les rétablir en leur place. Cn. Calpurnius Piſon, au ſortir du Sénat, s'étant mis dans une litiere, fut conduit à ſa maiſon par un Tribun d'une cohorte Prétorienne, que pluſieurs crurent chargé de l'ordre de le faire mourir. Il parut au contraire par l'évenement, que cet Officier lui avoit été donné pour l'eſcorter & le mettre à l'abri des inſultes de la populace.

Tant qu'il reſta à Cn. Calpurnius Piſon quelque eſpérance, Plancine lui déclaroit qu'elle partageroit ſa fortune, & qu'elle étoit réſolue de l'accompagner s'il le falloit juſqu'à la mort. Mais, lorſqu'elle vit que l'affaire tournoit mal, elle penſa différemment; elle fit agir ſecrétement Livie, & ſûre de ſa grace, elle commença à ſéparer peu-à-peu ſes intérêts de ceux de ſon mari. L'accuſé comprit que c'étoit-là le ſceau de ſa perte; & il douta s'il feroit encore une tentative. Sur les prieres & les exhortations de ſes fils, il ſe munit de courage, & ſe préſenta de nouveau au Sénat. Il y ſouffrit tout ce qu'on peut s'imaginer de plus dur, l'accuſation renouvellée avec plus de véhémence que jamais, les menaces des Sénateurs irrités. Mais, rien ne lui cauſa plus d'effroi que de voir Tibere froid & glacé, ne donnant aucun ſigne ni de compaſſion, ni de colere, ferme & impénétrable à tout ſentiment. De retour chez lui, il ſe mit à écrire, comme s'il eût voulu préparer ce qu'il lui faudroit dire le lendemain pour ſa défenſe; & ayant cacheté le papier, il le donna à un affranchi. Enſuite, il prit le bain & ſe mit à table.

Lorſque la nuit étoit déjà fort avancée, ſa femme étant ſortie de ſa chambre, il en fit fermer la porte. Le matin, on le trouva égorgé, & une épée à côté de lui ſur le plancher, l'an de Jeſus-Chriſt 20.

Tacite rapporte qu'il avoit entendu dire à des vieillards, contemporains du fait dont il s'agit, que l'on avoit vu plus d'une fois entre les mains de Cn. Calpurnius Piſon un mémoire qu'il n'avoit pas rendu public, & qui contenoit, ſuivant le rapport de ſes amis, des ordres de Tibere contre Germanicus; & que Cn. Calpurnius Piſon avoit été dans la diſpoſition de le produire en plein Sénat, & d'accuſer ainſi l'Empereur en face, s'il ne s'étoit laiſſé amuſer par les vaines promeſſes de Séjan. Ces vieillards ajouterent que la mort de Cn. Calpurnius Piſon n'avoit pas été volontaire, & qu'un miniſtre des volontés du Prince étoit venu le tuer dans ſa maiſon. Suétone eſt conforme en ce qui regarde les ordres donnés par Tibere à Cn. Calpurnius Piſon, & la penſée qu'avoit eue celui-ci d'en faire uſage pour ſa juſtification.

PISON [Cn. Calpurnius], *Cn. Calpurnius Piſo*, (*a*) fils aîné du précédent, n'avoit eu rien de commun avec la ſituation de ſon pere, puiſqu'il ne l'avoit pas ſuivi en Orient, étant reſté à Rome tout le tems de ſon abſence.

PISON [M. Calpurnius], *M. Calpurnius Piſo*, (*b*) frere du précédent, accompagna ſon pere en Orient. Ils étoient dans l'iſle de Cos lorſqu'ils apprirent la mort de Germanicus; & dans le conſeil qui fut tenu pour ſçavoir ſi Cn. Calpurnius Piſon devoit retourner en Syrie pour reprendre le gouvernement de cette province, M. Calpurnius Piſon fut d'avis que ſon pere n'y retournât pas; mais, le ſentiment oppoſé l'emporta. Cn. Calpurnius Piſon, en mourant, avoit laiſſé un écrit adreſſé à Tibere, & où l'on liſoit entr'autres choſes: « M. » Piſon n'approuvoit pas le » deſſein de retourner en Sy» rie. Et plût aux Dieux que » j'euſſe déféré à l'avis d'un fils » encore jeune, plutôt que lui » à l'autorité d'un pere avancé » en âge. C'eſt ce qui me porte » à vous prier avec d'autant » plus d'inſtance de ne point » ſouffrir qu'il porte la peine » de ma témérité, dont il eſt » innocent. Au nom de qua» rante-cinq ans de ſervices, » au nom de l'honneur que » j'ai eu d'être votre collè» gue dans le Conſulat, ac» cordez la vie d'un fils infor» tuné aux prieres d'un pere, » qui s'eſt vu eſtimé d'Auguſte, » qui a été votre ami, & qui » ne vous demandera plus au» cune grace. »

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 16.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 76. & *ſeq.* L. III. c. 8, 16. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 413. & *ſuiv.*

Dion Caſſius parle d'un L. Piſon, (*a*) qu'il fait fils de Cn. Calpurnius Piſon & de Plancine, & qui par conſéquent étoit frere des deux précédens. Dion Caſſius ajoute que ce L. Piſon étoit gouverneur d'Afrique ſous Caligula.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*b*) étoit Conſul avec Coſſus Cornélius Lentulus, l'année de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Ce pourroit être le même que quelqu'un de ceux qui précedent.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*c*) Sénateur illuſtre, mais d'un caractere bouillant & impétueux, donna une ſcene ſingulierе, vers l'an de Jeſus-Chriſt 16. Après avoir déclamé vivement contre la brigue qui regnoit parmi les candidats, contre la corruption des jugemens, contre l'audace cruelle des Orateurs, qui menaçoient d'accuſer les plus gens de bien, il conclut qu'il ne pouvoit plus vivre dans une ville remplie d'injuſtices, & qu'il alloit s'enfermer dans quelque campagne éloignée, où il n'entendît plus parler du genre humain; & ſur le champ il ſe mettoit en devoir de ſortir du Sénat. Tibere fut ému; & non content de tâcher par lui-même d'appaiſer le courroux de L. Calpurnius Piſon, il engagea ſes proches à le retenir par perſuaſion ou par prieres.

Peu de tems après, L. Calpurnius Piſon prouva par un nouveau témoignage ſon intrépide liberté, en faiſant aſſigner en juſtice Urgulania, favorite de Livie, & qui ſe croyoit par-là élevée au-deſſus des loix. Urgulania mépriſa donc l'aſſignation de L. Calpurnius Piſon; & au lieu de répondre, elle alla publiquement au palais de l'Empereur. L. Calpurnius Piſon, qui avoit le bon droit, ne lui céda pas en fierté; & quoique Livie ſe plaignît qu'on lui manquoit de reſpect, il n'en pouſſa pas ſon affaire avec moins de vigueur. Tibere, partagé entre la complaiſance pour ſa mere & ce qu'il devoit au maintien des regles, crut ſatisfaire à tout en prenant la réſolution de ſe tranſporter au tribunal du Préteur, & de ſolliciter par ſa préſence en faveur d'Urgulania. Il ſortit donc du palais, ayant ordonné à ſes gardes de le ſuivre de loin; & d'un air grave, converſant avec ceux qui l'accompagnoient, il s'avança à travers la foule du peuple, qui avoit les yeux attachés ſur lui. Cependant, tous les parens de L. Calpurnius Piſon le preſſoient de ſe déſiſter, mais inutilement. Il fallut que Livie lui fît remettre la ſomme dont il pourſuivoit le paiement. Ainſi finit cette affaire, qui fit honneur à L. Calpurnius Piſon, & encore plus à l'Empereur, qui néanmoins en conſerva un profond reſſen-

(*a*) Dio. Caſſ. p. 656.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 189.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 34 L. III. c. 11, 68. L. IV. c. 21. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 374, 375, 434, 470, 486, 487.

tinent, qui n'attendoit que l'occaſion de ſe manifeſter, comme cela arriva quelques années après.

En effet, L. Calpurnius Piſon éprouva, l'an de J. C. 24, que ce Prince diſſimulé avoit bonne mémoire. Q. Granius l'accuſa de diſcours tenus dans le ſecret contre le reſpect dû à la majeſté de l'Empereur; & il avança de plus qu'on trouveroit chez lui du poiſon, & qu'il venoit au Sénat portant une épée ſous ſa robe. Ces derniers reproches étoient trop violens pour être crus, & l'on n'y eut aucun égard. Les autres griefs en grand nombre dont l'accuſateur le chargeoit, furent écoutés. Pendant l'inſtruction du procès, la mort ſurvenue tout à propos, déroba L. Calpurnius Piſon à une condamnation inévitable. Il avoit été un des trois Avocats qui s'étoient chargés de plaider la cauſe de Cn. Calpurnius Piſon.

PISON [L.], *L. Piſo*, (*a*) préteur d'une Province d'Eſpagne, fut aſſaſſiné par un payſan de la nation des Termeſtins. Le meurtrier le tua d'un ſeul coup; & comme il avoit un excellent cheval tout prêt, il ſe ſauva à bride abattue, gagna les montagnes, & s'enfonçant dans des routes perdues, il échappa aiſément à ceux qui le pourſuivoient. On ne ſçavoit d'abord qui il étoit. Son cheval, qu'il laiſſa lorſqu'il fut dans les montagnes, ayant été pris, le fit reconnoître. On le trouva, & on lui donna la queſtion pour le forcer de nommer ſes complices. Mais, dans le tems même qu'on le tourmentoit, il crioit à haute voix dans ſa langue, qu'inutilement vouloit-on le contraindre de parler; que ceux qui étoient du ſecret, pouvoient ſans crainte reſter ſur le lieu & être témoins des ſupplices qu'on lui faiſoit ſouffrir; qu'aucune violence de douleur ne lui arracheroit la vérité. Le lendemain, on ſe préparoit à l'appliquer une ſeconde fois à la torture. Mais, pendant qu'on l'y menoit, il fit un effort pour ſe tirer ſubitement des mains de ſes gardes, & ſe frappa ſi rudement la tête contre la muraille, qu'il en mourut ſur le champ. On crut que le meurtre de L. Piſon étoit l'effet d'une conjuration des Termeſtins, qu'il traitoit avec une rigueur que des barbares ne pouvoient ſupporter.

PISON [C.], *C. Piſo*, (*b*) avoit épouſé Livie Oreſtille, qui lui fut enlevée par Caligula, le jour même de ſes noces. *Voyez* Livie Oreſtille.

PISON [L. Calpurnius], *L. Calpurnius Piſo*, (*c*) géra le Conſulat avec Néron, l'an de J. C. 57.

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 45. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 502.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 25.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 273.

PISON [L.], *L. Piſo*, (*a*) l'un des trois Conſulaires que Néron établit Inſpecteurs & Surintendans de tout ce qui appartenoit à la levée des impôts.

PISON [C. Calpurnius], *C. Calpurnius Piſo*, (*b*) Sénateur que ceux qui conſpirerent contre Néron, l'an de J. C. 65, prétendoient élever à l'Empire. Ce Sénateur, dont le nom annonce la nobleſſe, & qui tenoit à tout ce qu'il y avoit de grand dans Rome, s'étoit acquis l'eſtime & l'amitié de la multitude par la vertu, ou par des qualités qui en avoient l'apparence. Il avoit le talent de la parole, & il en faiſoit uſage pour défendre les cauſes des Citoyens. Libéral envers ſes amis, poli & affable même à l'égard des inconnus, il joignoit à ces qualités le mérite de la figure, une grande taille, une belle phyſionomie. Mais, il ne falloit chercher en lui ni gravité de mœurs, ni tempérance dans les plaiſirs. Une douceur indulgente, la magnificence, le luxe même avoit pour lui des charmes; & le grand nombre l'en aimoit davantage, parce que l'habitude du vice étant devenue alors ſi générale & ſi douce, on eût craint la ſévérité alliée à la ſouveraine puiſſance. Un homme du caractere de C. Calpurnius Piſon ne paroît pas propre à former une conjuration. Auſſi, n'en fut-il pas l'auteur.

Les conjurés avoient projeté d'exécuter leur deſſein dans la maiſon de campagne de C. Calpurnius Piſon même, auprès de Baies, où Néron venoit ſouvent, parce que le lieu lui plaiſoit; il y prenoit le bain, & y mangeoit familierement ſans le faire accompagner de ſa garde, & en ſe débarraſſant de l'appareil de ſa grandeur. C. Calpurnius Piſon ne voulut point y conſentir, alléguant l'odieuſe circonſtance des droits de l'hoſpitalité violés, des cérémonies religieuſes de la table ſouillées du ſang d'un Prince, criminel ſans doute, mais dont la mort paroîtroit en ce cas une perfidie & une impiété. Il dit que cette idée l'effrayoit; & qu'après tout, l'exécution d'un deſſein formé en vue de l'utilité publique, demandoit pour théâtre un lieu public, ou bien ce palais élevé ſur les ruines de la ville & orné des dépouilles de l'Univers. Ce n'étoit-là qu'un vain diſcours; le vrai motif qui retenoit C. Calpurnius Piſon, c'eſt qu'il craignoit un rival en la perſonne de L. Silanus, que ſon nom, l'honneur qu'il avoit d'être ſorti du ſang d'Auguſte, & l'excellente éducation qu'il avoit reçue de C. Caſſius ſon oncle, mettoient à portée d'aſpirer à tout; & ſi le meurtre de

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 65. L. XV. c. 48. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. II. *p.* 370.

(*b*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 65. L. XV. c. 48. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 414. *& ſuiv.*

Néron étoit mal pris dans le public, ſi les conjurés ſe faiſoient regarder comme violateurs des loix les plus ſaintes, il pouvoit arriver que L. Silanus recueillît le fruit de cette mort dont il ſeroit innocent, & fût élevé à l'Empire par ceux qui n'auroient point eu part à la conjuration. Pluſieurs penſerent que C. Calpurnius Piſon avoit auſſi appréhendé le conſul M. Veſtinus Atticus, qui n'étoit point du complot, & dont le génie vif & ardent pouvoit ou ſe laiſſer tenter aux charmes de la liberté, ou ſe porter à faire choix d'un autre Empereur qui lui eût obligation de ſa place. C. Calpurnius Piſon ne vouloit donc pas fournir à M. Veſtinus Atticus un prétexte de le noircir, & une occaſion d'agir auprès du Sénat dans le premier inſtant où la nouvelle de la mort de Néron arriveroit de Baïes à Rome, & mettroit toute la ville en combuſtion.

Mais, il en arriva bien autrement. La conjuration fut découverte; & dès le premier moment que l'avis en fut donné à Néron, les amis de C. Calpurnius Piſon l'exhorterent à aller au camp des Prétoriens, ou à monter ſur la tribune aux harangues, pour tenter les diſpoſitions des ſoldats & du peuple. « Si ceux qui ſont du ſecret ſe joignent à vous, lui » diſoient-ils, ils ſeront ſuivis de » bien d'autres; l'éclat ſeul d'un » coup ſi hardi vous attirera » des partiſans. Dans une pareille entrepriſe, c'eſt tout » que d'avoir commencé. Néron n'a rien de préparé contre cette attaque; & d'ailleurs, les hommes même les » plus courageux ſe troublent » dans les dangers imprévus, » bien loin que ce Comédien, » ſoutenu du ſerrail de Tigellinus, oſe recourir aux armes. Bien des choſes qui paroiſſent hazardeuſes aux timides, réuſſiſſent à l'épreuve. » En vain eſpéreriez-vous qu'un » ſi grand nombre de complices vous gardât fidélité. Rien » ne réſiſte aux tourmens ou » aux récompenſes. Vous allez » voir inceſſamment arriver des » ſoldats qui vous chargeront » de chaînes, qui vous feront » ſouffrir un ſupplice cruel & » ignominieux. Combien vous » ſera-t-il plus glorieux de périr, en faiſant les derniers » efforts pour ſauver la République, en invoquant le ſecours des bons Citoyens pour » la défenſe de la liberté? Si » les gens de guerre & le peuple vous abandonnent, au » moins votre mort ſera digne » de vos ancêtres & louée de » la poſtérité. » C. Calpurnius Piſon ne fut point touché de ces exhortations ſi vives; & après s'être un peu montré en public, il s'enferma chez lui, attendant l'arrêt de ſa mort. Bientôt ſa maiſon fut inveſtie de ſoldats, que Néron avoit choiſis parmi les plus récemment enrôlés; car, il ſe défioit des vieux ſoldats, & craignoit qu'on

ne les eût gagnés. C. Calpurnius Piſon ſe fit ouvrir les veines, laiſſant un teſtament rempli de honteuſes adulations pour Néron. Elles étoient l'effet de ſon amour pour ſa femme Arria Galla, qui ne méritoit pourtant guere l'affection d'un honnête homme, puiſqu'elle tenoit une conduite très-irréguliere, & n'avoit pour mérite que ſa beauté.

PISON [C.], *C. Piſo*, (a) ſurnommé Licinianus, fut, à cauſe de ſa vertu, adopté par Galba, & choiſi en même tems pour être ſon ſucceſſeur. A un âge déjà formé & à une illuſtre naiſſance, il joignoit une grande ſévérité de mœurs, qui paſſoit même pour miſanthropie auprès des amateurs du plaiſir. Il étoit fils de M. Craſſus & de Scribonia, & il avoit été adopté par un Piſon qui n'eſt pas connu d'ailleurs. Son pere & ſa mere furent mis à mort par Claude, auſſi-bien qu'un de ſes freres aînés, Cn. Pompéius Magnus. Un autre de ſes freres, qui paroît avoir été l'aîné de toute la famille, périt ſous Néron. Lui-même avoit été exilé, & vraiſemblablement il n'étoit revenu à Rome que par la révolution qui mit Galba ſur le Trône. Suétone aſſure que Galba avoit toujours beaucoup aimé C. Piſon, & qu'il étoit réſolu depuis long-tems de le faire héritier de ſes biens & de ſon nom. D'autres prétendoient, au rapport de Tacite, que C. Piſon fut redevable de ſon adoption à Lacon, qui avoit eu autrefois des liaiſons avec lui chez Rubellius Plautus, mais qui feignoit de ne le pas connoître, pour éviter de rendre ſon ſuffrage ſuſpect d'intérêt particulier. Ce qui eſt certain, c'eſt que le caractere de ſévérité qui ſe remarquoit dans C. Piſon, plaiſoit autant à Galba, qu'il donnoit d'inquiétude à la plupart des Courtiſans. L'Empereur donc ayant aſſemblé un conſeil, manda C. Piſon; & le prenant par la main, il lui fit un diſcours qu'il termina par ces termes:

« Le tems ne me permet pas » de m'étendre ici en paroles » pour vous donner des leçons; » & ſi mon choix eſt bon, tout » eſt dit. J'ajouterai ſeulement » en un mot, que le moyen le » plus ſûr & le plus court pour » vous de diſcerner les bonnes » & les mauvaiſes regles de » conduite, c'eſt de vous rappeller ce que vous avez ſouhaité, ce que vous condamniez dans les Princes ſous » leſquels vous avez vécu. Car, » il n'en eſt point de cet État » comme des autres, où une » ſeule maiſon regnante tient » tout le reſte de la nation dans » l'eſclavage. Vous avez à gouverner des hommes qui ne » peuvent ſupporter ni une pleine liberté, ni une entiere

(a) Tacit. Hiſt. L. 1. c. 14. & *ſeq.* L. III. c. 68. L. IV. c. 11, 40, 42. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 481. T. III. p. 24. & *ſuiv.* T. IV. p. 225.

» ſervitude. » Ainſi parloit Galba, comme inſtituant un héritier de l'Empire. Les autres adoroient déjà la fortune du nouveau Céſar.

C. Piſon ſe poſſéda parfaitement. Au premier coup d'œil lorſqu'il entra, & enſuite pendant un aſſez long-tems que tous les regards demeurerent fixés ſur lui, on ne remarqua ni trouble, ni aucun ſigne d'une joie immodérée. Il répondit d'une façon pleine de reſpect pour ſon pere & ſon Empereur, avec modeſtie ſur ce qui le touchoit lui-même; nul changement ni dans ſon viſage, ni dans tout ſon maintien. Il n'étoit point ému, & ne paroiſſoit point inſenſible; & on avoit lieu de le juger plus capable qu'avide de la premiere place.

Cependant, Othon prenoit des meſures pour envahir l'Empire. Tout d'un coup il ſe répand un bruit que l'on conduit au camp des Prétoriens un Sénateur, dont on ne pouvoit pas d'abord dire le nom. Bientôt on apprit que c'étoit Othon. Sur le champ, on tint conſeil, & il fut réſolu de ſonder les diſpoſitions de la cohorte qui étoit actuellement de garde. C. Piſon fut chargé de cette commiſſion.

Le diſcours de C. Piſon eut ſon effet. Les ſoldats qu'il avoit harangués, n'étoient prévenus d'aucune impreſſion contraire à leur devoir; & habitués à reſpecter les ordres des Céſars, ils ſe mirent ſous les armes, & déployerent leurs drapeaux. Mais, leur fidélité tenoit à peu de choſe, puiſqu'ils ſe déclarerent auſſi-tôt pour Othon. Galba fut mis à mort, ſans que perſonne ſe mît en devoir de le ſecourir. Mais, C. Piſon trouva un défenſeur dans la perſonne de Sempronius Denſus, capitaine de ſes gardes. Ce généreux Officier, le ſeul digne du nom Romain, que le Soleil, pour nous ſervir de l'expreſſion de Plutarque, ait vu en ce jour de crime & d'horreur, tira ſon poignard, alla au-devant des aſſaſſins, & leur reprochant leur perfidie, il tourna contre lui-même leurs efforts, ſoit par les coups, ſoit par les défis qu'il leur porta; & enfin, aux dépens de ſa vie, il procura à C. Piſon le moyen de ſe ſauver, quoique bleſſé, dans le temple de Veſta. Un eſclave public l'y reçut; & touché de compaſſion, il le cacha dans ſa petite chambre, où à l'abri, non de la ſainteté de l'aſyle, mais d'une retraite ignorée, il gagna quelques momens. Bientôt deux ſoldats, chargés nommément de le tuer, le chercherent ſi bien, qu'ils le trouverent, & l'ayant tiré dehors, ils l'égorgerent à la porte du temple, l'an de J. C. 69. Sa tête fut portée à Othon, qui ne pouvoit ſe laſſer de promener ſes regards avides ſur cet indigne ſpectacle, parce que n'enviſageant dans C. Piſon qu'un ennemi, il goûtoit alors

alors tranquillement le plaiſir de s'en voir délivré.

C. Piſon n'étoit âgé que de trente-un ans lorſqu'il périt, laiſſant une meilleure renommée que ſa fortune n'avoit été heureuſe. Après qu'il eut éprouvé les plus douloureuſes diſgraces dans ſa famille & dans ſa perſonne, la grandeur ſuprême, qui lui promettoit l'adoption de Galba, s'évanouit pour lui en quatre jours, & ne ſervit qu'à hâter ſa mort. Il reçut les honneurs de la ſépulture de Vérania ſa femme & de ſon frere Scribonianus.

PISON [L.], *L. Piſo*, (*a*) Proconſul d'Afrique, fut la victime des ombrages de Mucien. Il eſt pourtant difficile d'aſſurer que L. Piſon fût abſolument innocent. Mais, il n'étoit point turbulent par caractere, & il ſe trouva dans une poſition plus malheureuſe que criminelle. L'Afrique, dont il avoit le gouvernement, étoit de longue-main mal diſpoſée à l'égard de Veſpaſien. De plus, au commencement de l'an de J. C. 70, les convois qui avoient coutume de venir de cette province à Rome, manquerent par les vents contraires; & le peuple, qui de tous les objets publics n'eſt ſenſible qu'à celui des vivres, en murmuroit déjà, & s'imaginoit que le Proconſul retenoit les vaiſſeaux & les empêchoit de partir. Ces bruits étoient augmentés par les ennemis ſecrets du Gouvernement actuel. Dans une telle circonſtance, d'anciens amis de Vitellius, qui étoient venus chercher un aſyle en Afrique firent quelques tentatives auprès de L. Piſon. Ils lui repréſenterent la fidélité chancelante des Gaules, la révolte déclarée de la Germanie, ſes propres dangers, tout à craindre pour lui dans la paix, & plus de ſûreté dans la guerre. Il n'eſt pas dit que L. Piſon prêtât l'oreille à ces diſcours; mais, Mucien réſolut de le prévenir; & ſur de ſi foibles préſomptions, il fit partir un Centurion chargé de l'ordre de le tuer.

Cet ordre ne fut pas tenu ſi ſecret, qu'un Colonel de cavalerie, attaché à L. Piſon, n'en eût quelques lumieres. Cet Officier paſſe la mer, arrive avant le Centurion, & inſtruit L. Piſon de tout. Il le preſſe de ſe révolter, en lui citant l'exemple de Calpurnius Galérianus ſon couſin & ſon gendre, qui venoit d'être mis à mort. « Une » ſeule voie de ſalut vous eſt » ouverte, lui dit-il; c'eſt de » tout oſer. Vous avez ſeulement à délibérer ſi vous prendrez ici ſur le champ les armes, ou s'il vaut mieux que » vous paſſiez en Gaule, & que » vous alliez vous offrir pour » chef aux armées ſur le Rhin, » qui tiennent encore pat le

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 38, 48. *& ſeq.* Créy. Hiſt. des Emp. Tom. III, p. 294. *& ſuiv.*

» cœur à Vitellius. » L. Piſon ne ſe laiſſa point ébranler par ces repréſentations, & il ſe détermina à attendre l'événement.

Cependant, le Centurion envoyé par Mucien, entre dans le port de Carthage; dès qu'il fut débarqué, il éleve la voix, comme chargé d'apporter à L. Piſon la nouvelle de ſon élévation à l'Empire; il fait des vœux pour ſa proſpérité, & il invite à ſe joindre à lui tous ceux qu'il rencontre, & qu'une proclamation ſi étrange & ſi imprévue rempliſſoit d'étonnement. La populace s'attroupe, & habituée à la flatterie, indifférente pour le vrai ou pour le faux, elle court à la place & appelle L. Piſon avec de grands cris d'une joie tumultueuſe. Le Proconſul averti d'avance, & d'ailleurs homme qui ſçavoit ſe poſſéder, ne ſortit point, & ne ſe livra point à la faveur d'une multitude inconſidérée; mais, il fit entrer le Centurion, & l'ayant interrogé, lorſqu'il eut ſçu de lui la vérité, il le fit exécuter publiquement, moins dans l'eſpérance de ſauver ſa vie que pour ſatisfaire ſa juſte colere contre un meurtrier de profeſſion, qui avoit déjà tué Clodius Macer en Afrique ſous Galba. Il rendit enſuite une ordonnance, par laquelle il improuvoit ſévérement la licence que s'étoient donnée les habitans de Carthage. Du reſte, il ſe tint enfermé dans ſon palais, ne rempliſſant pas même les fonctions ordinaires de ſa charge, parce qu'il vouloit éviter toute occaſion de trouble & de mouvement parmi le peuple.

Depuis Caligula, la légion que les Romains tenoient en Afrique, n'obéiſſoit plus au Proconſul, mais à un Lieutenant de l'Empereur. Celui qui occupoit alors ce poſte ſe nommoit Valérius Feſtus, homme ambitieux, indigent à cauſe des folles dépenſes de ſa jeuneſſe, & ſuſceptible d'inquiétude dans les circonſtances où ſe trouvoient les affaires, parce qu'il étoit allié de Vitellius. Si par ces motifs il ſe porta à des penſées de révolte, dont il s'ouvrit à L. Piſon, ou ſi au contraire il réſiſta aux tentatives par leſquelles L. Piſon le ſonda, c'eſt ce qui eſt demeuré incertain, parce que nul n'avoit été admis à leurs conférences ſecretes, & qu'après la mort de L. Piſon, Valérius Feſtus eut toute liberté de charger celui qu'il avoit tué.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eut pas plutôt appris l'émotion de la populace de Carthage & le ſupplice du Centurion, qu'il envoya des cavaliers pour tuer le Proconſul. Ils vinrent en diligence; & de grand matin, avant que le jour fût bien décidé, ils entrerent avec violence dans le palais de L. Piſon, l'épée nue à la main. La plûpart ne le connoiſſoient pas, ayant été choiſis à deſſein entre les naturels du païs & les

Maures, parce que Valérius Festus se fioit mieux, pour une pareille exécution, à des étrangers qu'à des Romains. Arrivés près de la chambre, ils rencontrèrent un esclave qu'ils sommerent de leur faire connoître L. Pison, & le lieu où il étoit. L'esclave eut assez de générosité pour répondre qu'il étoit L. Pison; & sur le champ il fut égorgé. Mais, en sacrifiant sa vie, il ne sauva pas celle de son maître. Car, à la tête des meurtriers marchoit un chef qu'il n'étoit pas possible de tromper, Bébius Massa, l'un des Intendans de l'Afrique, qui faisoit dès-lors l'essai de l'horible métier qu'il exerça cruellement sous Domitien, en se rendant l'instrument de la perte des plus honnêtes gens. C'est ainsi que L. Pison fut tué.

PISON [L. Calpurnius], (a) *L. Calpurnius Piso*, l'un des plus illustres membres du Sénat, sous l'empire de Gallien, fut chargé par Macrien d'aller tuer Valens, proconsul d'Achaïe. Valens étoit regardé par Macrien comme un rival dangereux. Mais, Valens, informé de l'ordre donné à L. Calpurnius Pison, prit la pourpre. L. Calpurnius Pison de son côté, voyant qu'il ne pouvoit surprendre Valens, & craignant sa vengeance, se fit proclamer Empereur par le petit nombre de soldats qui l'accompagnoient; & comme c'étoit en Thessalie qu'il recevoit les titres de la puissance impériale, il en prit occasion, par un exemple tout nouveau, de s'attribuer le nom de Thessalonique. Sa fortune, ou plutôt l'ombre vaine qu'il avoit embrassée, s'évanouit en un instant. Il n'en couta à Valens qu'un ordre donné à quelques troupes d'aller tuer L. Calpurnius Pison.

On donne de grands éloges à la probité de L. Calpurnius Pison, qui, digne héritier, dit-on, des anciens Pisons, retraçoit dans ses mœurs l'image de leur austere vertu, admirée dès le tems du Gouvernement républicain. On assure que Valens, son ennemi & son meurtrier, disoit lui-même qu'il seroit puni dans les Enfers pour avoir ôté la vie à un si honnête homme. On ajoute que le Sénat décerna à L. Calpurnius Pison les honneurs divins. Nous donnons tout cela tel qu'on le trouve dans Trébellius Pollion, sans prétendre en garantir la vérité; & il faut avouer que l'attachement de L. Calpurnius Pison à Macrien, la commission qu'il accepta d'aller tuer Valens, la maniere dont il se fit Empereur, tout cela ne répond guere à la haute idée que l'on veut nous donner de sa vertu. En supposant ce récit vrai, il doit se rapporter à l'an de Jesus-Christ 261.

Occon a donné une médaille de L. Calpurnius Pison, où il est dit au revers qu'il fut Thessal. August. Mais, cette légende

(a) Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 451.

n'eſt pas dans le goût des médailles. Il eſt ſûr auſſi que la médaille Égyptienne de Goltzius eſt ſuppoſée, puiſque c'étoit Macrien, & non pas L. Calpurnius Piſon, qui étoit alors reconnu en Égypte.

PISON, *Piſo*, (*a*) un des principaux Seigneurs & des plus braves d'Aquitaine, dont l'ayeul avoit eu la Principauté de ſon païs, & avoit été déclaré allié & ami du peuple Romain. Il fut tué un jour comme il vouloit ſecourir ſon frere, qui avoit été enveloppé par les barbares; car, après l'avoir dégagé, il fut porté par terre, ſon cheval ayant été bleſſé ſous lui, & tomba percé de pluſieurs coups, après s'être défendu vaillamment; ce que ſon frere ayant apperçu, retourna à la charge & ſe fit tuer de déſeſpoir.

PISSYRE, *Piſſyrus*, Πίσσυρος, (*b*) ville de Thrace, ſelon Hérodote. Cet auteur raconte qu'il y avoit dans cette ville un lac de près de trente ſtades de circuit, très poiſſonneux, & dont l'eau étoit extrêmement ſalée. Les ſeules bêtes de ſomme de l'armée de Xerxès tarirent entierement les eaux de ce lac.

PISTIAS, *Piſtias*, Πιστίας, (*c*) artiſan, du tems de Socrate, faiſoit des cuiraſſes. Un jour, Socrate étant entré chez Piſtias, ils eurent enſemble un entretien, que Xénophon rapporte.

PISTUS, *Piſtus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

PISUS, *Piſus*, Πίσος, Héros qui fonda la ville de Piſe. *Voyez* Piſe, ville du Péloponneſe.

PISUTHNE, *Piſuthnes*, (*d*) Πισούθνης, ſeigneur Perſe, fils d'Hyſtaſpe, fut établi Gouverneur de Sardes. Dans le tems que les Samiens étoient en guerre avec les Miléſiens, comme Piſuthne favoriſoit pour des raiſons ſecretes les premiers, il envoya un jour dix mille pieces d'or à Périclès pour l'engager à faire déclarer les Athéniens en leur faveur. Mais, Périclès n'accepta point les offres de Piſuthne. Au contraire, étant allé à Samos avec une groſſe flotte, il y abolit le gouvernement Oligarchique, & emmena pour ôtages cinquante des plus conſidérables de la ville, avec autant de jeunes enfans. Mais, Piſuthne trouva le moyen d'enlever ces ôtages, & les rendit aux Samiens, qui ſe révolterent auſſi-tôt contre les Athéniens. Les raiſons ſecretes qui portoient Piſuthne à favoriſer les Samiens, étoient que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perſes.

PISUTHNE, *Piſuthnes*, (*e*) Πισούθνης, autre ſeigneur Perſe, fut mis à mort par Darius No-

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. IV. p. 133.
(*b*) Herod. L. VII. c. 109.
(*c*) Xenoph. p. 782.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 166. Thucyd. p. 74.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 403.

thus. Étant Gouverneur de Lydie, Pisuthne voulut secouer le joug de l'Empire des Perses, & se rendre Souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir, fut le corps de troupes Grecques qu'il avoit ramassées & prises à son service, sous le commandement de Lycon, Athénien. Darius envoya Tissapherne contre ce rebelle, & lui donna, avec une bonne armée, la commission de Gouverneur de Lydie, dont il falloit déposséder l'autre. Tissapherne, qui étoit un homme plein de ruses, & capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moyen de parler aux Grecs de Pisuthne, & à force de présens & de promesses il gagna les troupes & le Général, qui se donnerent à lui. Le rebelle, trop affoibli par cette désertion pour soutenir la démarche qu'il avoit faite, se rendit, dans l'espérance d'obtenir sa grace, comme on l'en avoit flatté; & dès qu'on l'eut amené devant le Roi, il fut condamné à être étouffé dans la cendre, & eut le même sort que les rebelles qui l'avoient précédé. Sa mort n'appaisa pas entierement tous les troubles. Amorgès son fils, avec le reste de son armée, se maintint encore contre Tissapherne; & pendant deux ans, il ravagea les provinces maritimes de l'Asie Mineure, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnese à Lassus, & livré par eux à Tissapherne.

PITANAIDE, (*a*) nom d'une des tribus de Sparte, selon M. l'abbé Fourmont. Pitanica, dit-il, lieu subsistant encore au milieu de la plaine qui s'étend de Sparte à Thérapné, en étoit la capitale, & lui donnoit son nom; de-là, on a tout lieu de soupçonner que ceux de cette tribu étoient les laboureurs de cette plaine, & ne composoient pas la plus petite tribu de ce peuple, leur occupation étant la plus nécessaire aux hommes. Ce doit être la même tribu qu'Hérodote nomme Pitane. *Voyez* ci-après Pitane.

PITANATES, *Pitanatæ*, les habitans du lieu ou quartier de Lacédémone nommé Pitane. *Voyez* Pitane.

PITANE, *Pitane*, Πιτάνη, (*b*) ville maritime de l'Asie Mineure, dans l'Éolide, vers les frontieres de cette province. Elle étoit riche & commode par les deux ports qu'elle avoit pour recevoir des troupes de l'Europe. Elle étoit située à quelque distance du Caïcus, vis-à-vis l'isle de Lesbos, en face de Mitylene. L'Événus arrosoit les murs de Pitane. On assure qu'il se faisoit dans cette ville des briques qui nageoient sur l'eau; assertion qui est appuyée sur le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XV. p. 411.

(*b*) Strab. p. 581, 607, 611, 614, 622. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 81. Plin. T. I. p. 281. Plut. T. I. p. 493. Diod. Sicul. p. 132. Herod. L. I. c. 149. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12.

» tés ; & ſi quelqu'un les tue, » il eſt condamné irrémiſſible- » ment à la mort comme un » criminel au dernier chef. De » ſorte qu'un proverbe établi » parmi eux, contre ceux qui » paroiſſent capables des plus » noires entrepriſes, eſt de leur » dire : *Vous avez bu du ſang* » *de ſinge.* Eumachus, ayant em- » porté de force une de ces » trois villes, la livra au pil- » lage de ſes ſoldats, & prit » les deux autres par compo- » ſition. »

PITHO, *Pitho*, Πειθὼ, (*a*) Déeſſe de la perſuaſion, nommée par les Latins *Suada*, *Suadela*, mérita d'être invoquée principalement par les Orateurs. Il eſt du moins certain qu'elle eut pluſieurs temples ou chapelles dans la Grece. Théſée, ayant perſuadé à tous les peuples de l'Attique de ſe réunir dans une ſeule ville, pour ne faire déſormais qu'un peuple, introduiſit à cette occaſion le culte de la déeſſe Pitho. Hypermneſtre, après avoir gagné ſa cauſe contre Danaüs ſon pere, qui la pourſuivoit en juſtice, pour avoir ſauvé la vie à ſon mari contre ſes ordres, dédia une chapelle à la même Déeſſe. Enfin, elle avoit dans le temple de Bacchus, à Mégare, une ſtatue de la main de Praxitele. Pauſanias nous apprend que cette Déeſſe avoit à Égialée un temple, qui fut conſtruit à cette occaſion. Apollon & Diane, ayant tué le ſerpent Python, allérent à Égialée pour être expiés de ce meurtre. Mais, on leur y fit une ſi grande frayeur, qu'ils furent obligés de paſſer en Crete, & d'avoir recours à Cramanor. Égialée ayant été auſſi-tôt frappée de la peſte, on alla conſulter l'Oracle, qui répondit que pour être délivré de ce fléau, il falloit appaiſer Diane & Apollon, ce qu'on exécuta en leur envoyant ſept jeunes garçons & autant de jeunes filles, qui par leurs prieres les fléchirent ; & en reconnoiſſance, on bâtit un temple à la Perſuaſion.

PITHO, *Pitho*, Πειθὼ, (*b*) l'une des Graces. C'eſt Herméſianax, poëte élégiaque, qui met Pitho au nombre des Graces, par un ſentiment qui lui eſt particulier, dit Pauſanias.

PITHOLÉON, *Pitholeon*, (*c*) poëte de l'iſle de Rhodes. Il faiſoit de méchantes Épigrammes, & mêloit ridiculement dans ſes pieces les mots Grecs avec les Latins. C'eſt le reproche que lui fait Horace, en ſe moquant de lui.

PITHON, *Pithon*, Πίθων, (*d*) Parthe d'origine, & un des Ca-

(*a*) Pauſ. p. 38, 81, 98.
(*b*) Pauſ. p. 596. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 249. T. IV. p. 215. T. V. p. 238, 239. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 64, 210.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 20. & *ſeq.*
(*d*) Juſt. L. XIII. c. 8. Diod. Sicul. pag. 628, 630. *&* *ſeq.* Q. Curt. L. IX. c. 8 L. X. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 52, 72. *&* *ſuiv.*

pitaines les plus distingués & les plus braves de l'armée d'Alexandre le Grand. C'étoit un homme de cœur & de tête. Il avoit été un des Gardes du corps du Roi. Après la mort de ce Prince, il obtint le gouvernement de la Médie.

Les Grecs, établis dans les Satrapies Supérieures ou Boréales par Alexandre même, se voyant ainsi confinés aux extrémités de son nouvel Empire, avoient subi leur destination du vivant d'un Roi si puissant & si célebre. Mais, après sa mort, ils commencerent à regretter le climat & les mœurs de la Grece; & se donnant pour chef Philon d'Ænia en Macédoine, ils composerent entr'eux une armée de plus de vingt mille hommes de pied, & de trois mille cavaliers, tous exercés de longue-main à la guerre & naturellement très-courageux. Perdiccas, apprenant cette espece de révolte, forma un corps de Macédoniens de trois mille fantassins, & de huit cens hommes de cheval, auxquels il permit de nommer eux-mêmes leur Chef. Ce fut Pithon dont Perdiccas confirma le choix. Mais de plus, il lui remit des lettres qui s'adressoient aux Satrapes, par lesquelles il les chargeoit de lui donner encore dix mille fantassins & huit mille chevaux pour arrêter cette colonie de déserteurs. Pithon, né ambitieux, & qui avoit ses vues particulieres, fut ravi de se voir à la tête de cette armée, pour la gagner par ses caresses, & l'employer à se mettre lui-même au-dessus des autres Satrapes. Mais, Perdiccas qui s'apperçut de son dessein, lui donna ordre de faire égorger tous les Macédoniens dont il alloit empêcher le départ, & de distribuer leurs dépouilles à ses soldats.

Ainsi, Pithon partant à la tête des troupes qu'on lui avoit données, & de celles qui lui avoient été fournies par les autres Satrapes, vint s'opposer à la marche des Grecs qui se retiroient; & ayant même trouvé le moyen de corrompre, par l'entremise d'un homme d'Ænia, le Chef de trois mille de ces mécontens, nommé Lipodorus, il remporta aisément la victoire sur eux. Car, dès le commencement du combat, & lorsque le succès en étoit encore très-incertain, Lipodorus abandonnant avec ses trois mille hommes son corps d'armée, se retira tout d'un coup sur une hauteur voisine. Ainsi, tous les autres, croyant qu'il ne s'agissoit plus que de fuir, se rompirent & se dissiperent. Pithon, demeurant par-là vainqueur, envoya ordre aussitôt aux vaincus de mettre les armes bas & de retourner tranquillement dans leurs maisons, sur la parole qu'il leur donnoit. Les sermens ayant été reçus de part & d'autre, & les Grecs se mêlant déjà avec les Macédoniens, Pithon commençoit à se réjouir du succès de son expédition. Mais, les Macédoniens, qui se souvenoient des ordres

pagne seulement de douze heures. Cette isle étoit presque aussi grande que celle de Corcyre & médiocrement fertile; elle portoit fort peu de vignes; on n'y voyoit que quelques oliviers sauvages. Mais, on vantoit extrêmement la beauté de ses jaines. Elle étoit entrecoupée de collines & de vallées. Sa ville qui s'appelloit Érese, avoit été bâtie par les Carthaginois. Le port en étoit très beau, les murailles très-hautes & les maisons fort commodes. Elle étoit habitée par des gens de toutes nations, mais particulierement par des Carthaginois qui y envoyerent une colonie cent soixante ans après la fondation de Carthage.

Quelques-uns, au lieu de l'isle Pithyuse, lisent les isles Pityuses, supposant deux isles auxquelles ce nom étoit commun. Strabon appelle l'une Ébuse & l'autre Ophiuse; mais, Pline assure que de son tems elles s'appelloient l'une & l'autre Ébuse, n'étant séparées que par un petit détroit. Elles étoient, selon le même Pline, à sept cens stades de Dianium, ville d'Espagne, située près du promontoire du même nom, au païs des Contestains.

On prétend qu'aujourd'hui ces isles sont comprises sous le nom de Baléares, depuis que ces dernieres ont fait un Royaume à part sous l'Empire des Maures.

PITTACUS, *Pittacus*, (a) Πιττακὸς, l'un des sept Sages de la Grece, fils de Caïcus, ou, selon d'autres, d'Hyrrhadius, Thrace de nation, & de Lesbie, naquit à Mitylene, ville de Lesbos. Uni aux freres d'Alcée, fameux poëte lyrique, & à Alcée lui-même qui s'étoit mis à la tête des exilés, il chassa de cette isle le Tyran qui s'en étoit rendu maître.

Ceux de Mitylene étant en guerre avec les Athéniens, Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoyens, il offrit de se battre contre Phrynon, qui étoit le chef des ennemis. Le parti fut accepté. Pittacus le vainquit & le tua. En reconnoissance, les habitans de Mitylene, d'un commun accord, lui donnerent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta, & se conduisit d'une maniere si sage & si modérée, qu'il fut toujours considéré & chéri de ses sujets.

Cependant, Alcée, ennemi déclaré des Tyrans, n'épargna pas celui-ci dans ses vers, quelque douceur qu'il fît paroître, & l'attaqua vivement. Pittacus, entre les mains de qui il étoit tombé, loin de s'en venger, lui rendit la liberté, & montra par cette action de clémence & de générosité, qu'il

(a) Suid. T. II. p. 532. Diog. Laërt. p. 50. *& seq.* Corn. Nep. in Thrasyb. c. 4. Strab. p. 600, 617, Juven. Satyr. 8. v. 6. Lucian. T. II. p. 640. Herod. l. I. c. 27. Paus. p. 655. Plut. T. I. pag. 85. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 75, 76. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. IX. pag. 352, 353.

n'avoit que le nom de tyran. Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité & de ſageſſe, il abdiqua volontairement l'autorité, & ſe retira.

Pittacus enſeignoit que le meilleur Gouvernement populaire étoit celui où les méchans n'avoient aucune autorité pour commander; que la maiſon la plus commode étoit celle où il ne manquoit rien, & où il n'y avoit point de ſuperflu; que le devoir du Prince n'étoit point de ſe faire craindre, mais plutôt de faire en ſorte que ſes ſujets craigniſſent pour lui.

Un jour, il régaloit quelques amis. Sa femme, qui ſurvint fort courrouſſée au milieu du repas, renverſa la table avec tout ce qui étoit deſſus. Les convives en furent tout honteux. Mais, Pittacus ne fit que rire, diſant qu'il n'y avoit perſonne, au bonheur de qui il ne manquât quelque choſe; mais que pour lui, il n'y avoit rien qui l'empêchât d'être heureux, que la mauvaiſe tête de ſa femme.

Il ne vouloit pas qu'on ſe donnât jamais la liberté de médire d'un ami, ni même d'un ennemi.

Cornélius Népos rapporte que Pittacus, craignant l'envie qu'attiroient les grands préſens, refuſa un fond de pluſieurs milliers d'arpens, que les habitans de Mitylene lui vouloient donner. « Ne me faites point, leur » dit-il, un préſent qui m'attire l'envie de pluſieurs, » & qui irriteroit la convoi» tiſe d'un plus grand nombre » de perſonnes. Je n'accepte » de tout votre don que cent » arpens, qui ſuffiront pour » faire connoître ma modéra» tion, & pour donner à votre » libéralité tout le prix qu'elle » mérite. » En effet, la poſſeſſion des petits préſens peut être de longue durée; mais, rarement voit-on les libéralités exceſſives ſe perpétuer dans une famille.

On croit que Pittacus mourut âgé de cent ans, dans la LIIe. Olympiade, l'an 570 avant Jeſus-Chriſt.

PITTACUS, *Pittacus*, (*a*) Πίτταχος, autre Philoſophe, vécut poſtérieurement au précédent.

PITTALACUS, *Pittalacus*, Πιτταλακος, (*b*) fut accablé d'injures par Hégéſandre & Timarque, ſelon Eſchine.

PITTHÉE, *Pittheus*, Πιτθεὺς, (*c*) un des fils de Pélops & d'Hippodamie, eut la réputation d'être l'homme le plus ſage de ſon tems. Il ſe retira avec ſon frere Trœzen chez Aëtius, & ils devinrent l'un & l'autre Rois du païs. Après la mort de ſon frere, Pitthée joignit enſemble Hypérée & Anthée, & de ces deux

(*a*) Diog. Laërt. p. 54.
(*b*) Æſchin. Orat. in Timarch. p. 269.
(*c*) Plut. T. I. p. 2. & *ſeq.* Pauſ. p. 38, 50, 142, 143. Levitic. c. 19. v. 13. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 145. T. VII. p. 96. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. IX. p. 211.

villes il n'en fit qu'une, qu'il appella Trœzene du nom de ſon frere.

S'il fut le plus ſage des hommes, il fut en même tems le plus ſçavant. La ſcience qui étoit alors en uſage, conſiſtoit particulierement en ſentences & en moralités, comme celles qui ont tant fait eſtimer Héſiode dans ſon ouvrage intitulé : *Les Œuvres & les Jours.* Parmi les ſentences de ce Poëte, en voici une qu'on donne à Pitthée : *Tiens toujours prête la récompenſe que tu as promiſe à ton ami.*

Le précepte que contient cette ſentence de Pitthée, a pour but de prévenir l'injuſtice de ceux qui retiennent le ſalaire des domeſtiques, des mercénaires, ou qui ne le paient que fort tard, injuſtice qui n'eſt que trop commune. Le Lévitique contient un précepte ſemblable à celui-là : *Non morabitur opus mercenarii tui apud te uſque mane.* « Le ſalaire » de ton mercénaire ne demeu» rera point chez toi juſqu'au » lendemain matin. » Car, Héſiode appelle le mercénaire ami.

Ariſtote attribue à Pitthée la ſentence qu'on vient de lire ; & Euripide, en appellant Hippolyte le diſciple du ſaint Pitthée, fait aſſez connoître la grande opinion qu'on avoit de lui.

Égée, n'ayant point d'enfans & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon ; & l'on dit que la Prêtreſſe lui rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle lui défendoit de voir aucune femme avant ſon retour à Athenes ; mais, comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Égée, à ſon retour, paſſa par Trœzene pour communiquer à Pitthée cette réponſe du Dieu, dont voici les propres termes : *Grand Prince, ne délie point le pied du bouc, avant que tu ſois de retour au milieu de ton peuple.* On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle ; mais, ou par perſuaſion, ou par adreſſe, il fit coucher Égée avec ſa fille Æthra, qui devint mere de Théſée.

On voyoit à Trœzene le tombeau de Pitthée, ſur lequel il y avoit trois ſieges de marbre blanc, où l'on dit qu'il rendoit la juſtice avec deux hommes de mérite qui étoient comme ſes aſſeſſeurs. Pauſanias aſſure que Pitthée enſeignoit à Trœzene la Rhétorique, dans une chapelle conſacrée aux Muſes, & il ajoute qu'il avoit lu un livre compoſé par cet ancien Roi, & rendu public par un homme d'Épidaure. On peut douter de ce fait, mais il eſt néanmoins poſſible.

PITTHÉIDE, *Pittheis*, (*a*) Πιτθὶς, c'eſt-à-dire, fille de Pitthée. C'eſt Æthra qu'on appelloit ainſi.

PITUANIUS [L.], *L. Pituanius*, (*b*) aſtrologue, fut précipité du haut du roc Tarpeien, ſous l'empire de Tibere.

(*a*) Plut. T. I. p. 11.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 32.

PITYAS, *Pityas*, Πιτύας, (*a*) nom commun à deux Éphores des Lacédémoniens, pendant la guerre du Péloponnese. Ce fut sous le gouvernement de l'un de ces Éphores, que le temple de Minerve fut brûlé à Athenes.

PITYÉE, *Pityea*, Πιτύεια, (*b*) ville de l'Asie Mineure, dans la Troade, entre Parium & Priapus, près d'un lieu maritime nommé Linum. Cette ville étoit dominée par une montagne qui produisoit beaucoup de pins, & elle avoit donné son nom au canton dans lequel elle étoit située. Strabon qui nomme ce canton Pityonte, dit qu'il étoit situé dans le territoire de Parium.

Les habitans de Pityée & ceux de quelques autres villes voisines, marcherent au secours des Troyens contre les Grecs. Ils étoient commandés par Adraste & Amphius, deux freres, fils du devin Mérops.

Quelques manuscrits, au lieu de *Pityea*, portent *Pitya*; & c'est ainsi qu'écrivent les Interpretes d'Apollodore, qui disent que Pitya est l'ancien nom de la ville de Lampsaque, & qu'il lui avoit été donné, parce que Phrixus y avoit caché son trésor. Πιτύνη, chez les Thraces, signifie trésor.

PITYNE, *Pityne*, Πιτύνη, (*c*) titre d'une comédie que Cratinus avoit faite à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Malgré cela, ce poëte remporta le prix pour cette piece.

PITYOCAMPTE, *Pityocamptes*, Πιτυοκάμπτης, (*d*) c'est-à-dire, le Ployeur de Pins. On appelloit ainsi le géant Sinnis. *Voyez* Sinnis.

PITYOCAMPTE, *Pityocamptes*, Πιτυοκάμπτης, (*e*) fameux voleur, assassinoit les voyageurs qui avoient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule délivra la terre de ce monstre.

PITYŒSSA. *Voyez* Lampsaque.

PITYONTE, *Pityus*, Πιτυοῦς. *Voyez* Pityée.

PITYONTE, *Pityus*, (*f*) Πιτυοῦς, ville d'Asie dans la Colchide, étoit située sur le Pont-Euxin, au fond d'un golfe, à l'embouchure du fleuve Corax, vers la frontiere qui séparoit les Colques des Hénioques.

Strabon, parlant de cette ville, dit Pityonte la Grande, & la place à trois cens soixante stades de Dioscuriade. Le Périple d'Arrien met Pityonte à trois cens cinquante stades seulement de Dioscuriade, & la donne pour la borne de l'Empire Romain de ce côté-là, ce qui est confirmé par le témoignage de Suidas. Pline connoît aussi dans ces quartiers la ville de Pityonte, & il dit qu'elle fut ruinée par

(*a*) Xenoph. p. 442, 462.
(*b*) Strab. p. 588. Homer. Iliad. L. II. v. 336.
(*c*) Lucian. T. II. p. 644.
(*d*) Plut. T. I. p. 4.
(*e*) Lucian. T. II. p. 205.
(*f*) Strab. p. 496, 497. Plin. T. I p. 395. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 424, 425.

les Hénoques. Elle le fut de nouveau ſous l'empire de Valérien par les Borans, qui d'abord repouſſés de devant cette place, revinrent quelque tems après à la charge, & l'emporterent d'emblée.

Cette ville a été épiſcopale, comme il paroît par le Concile de Nicée, tenu l'an de Jeſus-Chriſt 325, & auquel ſouſcrivit *Stratophilus Pityuntis.*

PITYUS, *Pityus*, (*a*) fleuve d'Aſie dans la Colchide. Le P. Hardouin remarque qu'avant Hermolaüs, qui introduit ce mot *Pityus* dans Pline, on liſoit *Peniùs*; & pour prouver que c'eſt ainſi qu'il faut lire, outre l'autorité de pluſieurs manuſcrits, il allegue celle d'Ovide, qui ſe ſert du mot *Penius.*

Huc Lycus, huc Sagaris, Peniuſque, Hypaniſque, Crateſque
Inſluit, & crebro vertice tortus
Halys.

PITYUSE, *Pityuſa*, (*b*) Πιτύουσα, nom qu'ont porté anciennement l'iſle de Salamine, celle de Chio, la ville de Milet & celle de Lampſaque, ſans doute parce que leur territoire produiſoit beaucoup de pins.

PITYUSES, *Pityuſæ*, Πιτυοῦσαι, iſle de la mer Méditerranée. Il y en a qui liſent Pityuſe. *Voyez* Pityuſe.

PIXODARE, *Pixodarus*, (*c*) Πιξώδαρος, le troiſieme des fils d'Hécatomnus, roi de Carie. Après la mort d'Idriéus, frere de Pixodare, les Cariens déférerent la Couronne à la princeſſe Ada, ſœur & femme du défunt. Quelque tems après, Pixodare réſolut de la chaſſer du Trône; l'entrepriſe étoit difficile, & la tendreſſe des peuples pour leur Reine mettoit un obſtacle invincible à ſes ambitieux projets. Le ſeul moyen qui lui reſtât pour parvenir à ſes fins, étoit d'engager dans ſes intérêts quelque favori du Roi de Perſe; il s'aboucha donc avec Orontobate, & le fit aiſément entrer dans ſes vues. Pixodare avoit eu d'Aphnéis ſa femme, Cappadocienne de naiſſance, ou plutôt fille de Syennéſis, roi de Cilicie, une fille qui ſe nommoit Ada; il la donna en mariage au Satrape, & la Cour de Perſe accorda au beau-pere l'inveſtiture du Royaume de Carie. Ada ſe défendit avec courage; enfin, dépouillée de ſes États, après les avoir gouvernés l'eſpace de quatre ans, elle ſe retira dans la forteresſe d'Alinda, où elle ſe maintint juſqu'au paſſage d'Alexandre en Aſie.

C'eſt de ce Pixodare apparemment que parloit le poëte Épigene dans une de ſes Comédies; dans ce cas, ce Prince

(*a*) Plin. T. I. p. 305. Ovid. de Ponto. L. IV. Eleg. 10. v. 47, 48.
(*b*) Strab. p. 394, 589. Plin. T. I. p. 278, 287, 288.
(*c*) Herod. L. V. c. 118. Plut. T. I. p. 669. Diod. Sicul. p. 546, 549. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 8. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Leur. T. IX. p. 132, 147, 159, *& ſuiv.*

auroit

auroit fait un voyage à Athenes du vivant de ſes freres. Ils avoient toujours entretenu des correſpondances avec la Grece, & Pixodare, malgré les obligations qu'il avoit à la Perſe, ne s'écarta point des maximes de ſa maiſon. A peine la couronne étoit-elle affermie ſur ſa tête, qu'il entama avec Philippe de Macédoine des négociations très-préjudiciables aux intérêts de la Perſe ; elles furent pouſſées très-loin, & Pixodare, afin d'en hâter la concluſion, offrit d'unir ſa fille avec Aridée, fils naturel du Prince Macédonien. La propoſition fut infiniment agréable à Philippe ; l'établiſſement étoit conſidérable ; & il lui importoit beaucoup de ſe lier étroitement avec un Prince dont les États & les richeſſes lui frayoient le chemin à la conquête de l'Aſie ; il dépêcha donc Ariſtocritus à la cour du Roi de Carie. Quelque ſecrettes que fuſſent les inſtructions de l'Ambaſſadeur, Olympias vint à bout de les pénétrer ; elle & les amis d'Alexandre en conçurent de violens ſoupçons, & tous de concert firent entendre à ce jeune Prince, qu'une pareille alliance tendoit à lui enlever la Couronne, que les forces & les tréſors de Pixodare mettroient Aridée en état de lui diſputer. Après bien des délibérations, on envoya Theſſalus en Carie ; il avoit ordre de repréſenter à Pixodare, que l'imbécillité & le défaut de naiſſance rendoient Aridée indigne d'un ſi haut parti ; il avoit ordre encore de demander la Princeſſe pour Alexandre même, autant ſupérieur à ſon rival par la grandeur du rang, que par les qualités perſonnelles. On juge bien que le Roi de Carie ne tint point contre des offres ſi avantageuſes ; il lui étoit glorieux de placer ſa fille ſur le trône de Macédoine. Mais, Philippe fut averti à tems de ce qui ſe paſſoit à Halicarnaſſe ; outré de colere, il mande Alexandre, lui reproche avec aigreur un pareil choix, & lui fait ſentir combien il étoit honteux à l'héritier préſomptif du royaume de Macédoine de vouloir devenir le gendre d'un Carien, vil eſclave des rois de Perſe. Non content de cette réprimande, il bannit les confidens de ſon fils, & obligea les Corinthiens de lui livrer Theſſalus pieds & mains liés. Ainſi échouerent les eſpérances de Pixodare ; la mort l'enleva après un regne de cinq ans. Il eut pour ſucceſſeur Orontabate ſon gendre.

P L

PLACENTIE, *Placentia*, (*a*)

(*a*) Plin. T. I. p. 172. Strab p. 216. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXI. c. 25, 26. *& ſeq.* L. XXVII. c. 10, 39, 43. L. XXXI. c. 21. L. XXXIV. c. 56. L. XXXVII. c. 46. Tacit. Annal. L. XV. c. 47. Hiſt. L. II. c. 18. *& ſeq.* Vellei. Patercul. L. I. c. 14. Roll. Hiſt Rom. T. III. p. 55, 596. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 94. *& ſuiv.*

Πλακεντία, ville d'Italie, dans la Gaule Ciſalpine, étoit ſituée au milieu d'une plaine ſur la rive méridionale du Pô, au-deſſous de l'embouchure du fleuve Trébie. Pline, qui met cette ville au nombre des colonies Romaines, la place dans la huitieme région de l'Italie. Strabon la range parmi les villes illuſtres, dont les murs étoient baignés par le Pô; il ajoute qu'elle n'étoit pas éloignée de Crémone, & que ces deux villes étoient ſituées preſque au milieu du païs.

Ce fut pendant la ſeconde guerre Punique, l'an 218 avant Jeſus-Chriſt, que les Romains envoyerent une colonie à Placentie. Les Triumvirs, choiſis pour aller faire la diſtribution des terres à ceux dont cette colonie étoit compoſée, furent C. Lutatius, C. Servilius & T. Annius. Quelques Hiſtoriens mettent Q. Acilius & C. Hérennius à la place de C. Servilius & de T. Annius. D'autres leur ſubſtituent P. Cornélius Aſina & C. Papirius Maſon. Quoi qu'il en ſoit, les Inſubriens, irrités contre les Romains à cauſe de l'établiſſement de cette nouvelle colonie, prirent bruſquement les armes; & s'étant répandus dans le païs, ils y jetterent tant de conſternation & d'effroi, que non-ſeulement les gens de la campagne, mais même les Triumvirs, ne comptant pas aſſez ſur les murailles de Placentie, ſe réfugierent à Modene avec beaucoup de précipitation. Il y en a même qui prétendent que les Inſubriens ſe jetterent ſur ces Magiſtrats, dans le tems qu'ils meſuroient les terres pour en faire la diſtribution.

Placentie fut une des dix-huit colonies qui demeurerent fidelles aux Romains, l'an 209 avant Jeſus-Chriſt, tandis que douze autres refuſerent d'obéir. Deux ans après, elle fut aſſiégée par Aſdrubal. Ce général Carthaginois avoit cru qu'il ſe rendroit aiſément maître de cette ville, ſituée au milieu d'une plaine, & que par la ruine d'une colonie ſi illuſtre, il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Mais, il fut trompé dans ſon attente, ayant été obligé d'abandonner le ſiege qu'il avoit commencé.

Placentie, dans la ſuite, comme tant d'autres villes, eut le titre de Municipe. Cicéron l'appelle *Placentinum Municipium*, & Tacite dit qu'elle étoit recommandable par ſa force & par ſes richeſſes. C'eſt aujourd'hui la ville de Plaiſance, dans le duché du même nom, dont elle eſt la capitale, avec un évêché ſuffragant de Boulogne. Elle eſt grande & belle, dans un païs charmant & bien cultivé.

PLACENTINUS [Ager], le territoire de Placentie. *Voyez* Placentie.

PLACENTINS, *Placentini*, les habitans de Placentie. *Voyez* Placentie.

PLACIAINS, *Placiani*, Πλα-

πολίται, les habitans de la ville de Placie. *Voyez* Placie.

PLACIDÉIANUS, *Placideianus*, (*a*) chef de gladiateurs, dont Horace fait mention.

PLACIDIANUS, *Placidianus*, (*b*) certain perſonnage, dont il eſt parlé dans Cicéron.

PLACIE, *Placia*, Πλακία, (*c*) ville de l'Aſie Mineure dans la Myſie. On lit dans Pomponius Méla, qu'après Cyzique viennent Placie & Scylace, deux petites colonies des Pélaſges, au-deſſus deſquelles s'éleve le mont Olympe, ou, comme l'appellent les habitans du païs, Myſcus. Hérodote, qui avoit dit avant Pomponius Méla, que les Pélaſges avoient habité Placie & Scylace, met ces deux villes ſur l'Helleſpont. Il ajoute que le langage des Placiains, qui s'entendoient eux-mêmes, n'avoit aucun rapport avec celui de leurs voiſins.

PLAGIOSIPPUS, *Plagioſippus*, (*d*) dont il eſt parlé au quatrieme livre du traité adreſſé à C. Hérennius.

PLANASIE, *Planaſia*, (*e*) Πλαναϛία, iſle d'Italie dans la mer Tyrrhene, ſur les côtes de Campanie. Pline la met à trente-huit milles de l'iſle nommée par les Grecs Éthalie. Agrippa Poſthume, le dernier des petits-fils d'Auguſte, fut relégué par ce prince dans l'iſle de Planaſie. C'eſt aujourd'hui Pianoſa.

PLANASIE, *Planaſia*, (*f*) Πλαναϛία, iſle de la mer Méditerranée, ſur les côtes de la Gaule Narbonnoiſe, ſelon Strabon. Ce géographe joint cette iſle à celle de Léron, & aſſure qu'elles avoient des habitations. Il les place toutes deux immédiatement après les iſles Stœchades.

PLANCINE, *Plancina*, (*g*) Dame Romaine, en qui l'orgueil de la naiſſance, qu'elle tiroit du célebre Plancus, étoit rehauſſé par de grandes richeſſes. Elle avoit épouſé Cn. Piſon. Tacite aſſure comme une choſe indubitable, que l'impératrice Livie recommanda à Plancine de piquer Agrippine, d'affecter l'égalité avec cette princeſſe; & de ne manquer aucune occaſion de la mortifier. Plancine s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion; & oubliant la bienſéance de ſon ſexe, elle aſſiſtoit aux exercices militaires, paroiſſoit à la tête des eſcadrons & des cohortes, tenant des diſcours injurieux contre Germanicus & contre Agrip-

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 7. v. 71.
(*b*) Cicer. de Optim. Gener. Orat. c. 10.
(*c*) Plin. T. I. p. 289. Pomp. Mel. p. 84. Hérod. L. I. c. 57.
(*d*) Cicer. ad Herenn. L. IV. c. 196.
(*e*) Strab. p. 123. Plin. T. I. p. 160. Ptolem. L. III. c. 1. Tacit. Annal. L. I. c. 3, 5. L. II. c. 39. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 199.
(*f*) Strab. p. 185.
(*g*) Tacit. Annal. L. II. c. 43, 55 & 75. L. III. c. 9, 15, & *ſuiv.* L. VI. c. 26. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 385, 403. & *ſuiv.*

pine. Après la mort de Germanicus, Plancine ne put contenir ſa joie. Elle eut même l'inſolence de quitter à cette occaſion le deuil qu'elle portoit de ſa ſœur. Mais, elle fut accuſée, ainſi que ſon mari, d'avoir fait périr ce jeune prince. Cette circonſtance les avoit rendus l'un & l'autre extrêmement odieux dans le public. Tant qu'il reſta à Cn. Piſon quelque eſpérance, Plancine lui déclaroit qu'elle partageroit ſa fortune, & qu'elle étoit réſolue de l'accompagner, s'il le falloit, juſqu'à la mort. Mais, lorſqu'elle vit que l'affaire tournoit mal, elle penſa différemment; elle fit agir ſecrétement Livie, & ſûre de ſa grace, elle commença à ſéparer peu-à-peu ſes intérêts de ceux de ſon mari, & à ſe ménager des moyens de défenſe particuliers, comme n'étant pas dans la même cauſe. L'accuſé comprit que c'étoit-là le ſçeau de ſa perte; & il ne tarda pas à ſe donner la mort.

Tibere intercéda lui-même pour Plancine d'un air honteux & embarraſſé, alléguant les prieres de ſa mere, contre laquelle les plus gens de bien murmuroient en ſecret avec une extrême indignation. « Quoi » donc, diſoient ils, la meur- » triere du petit-fils ſera ſauvée » par l'ayeule, qui ſe fera un » plaiſir de la voir & de lui » parler! Ce que les loix ac- » cordent à tous les citoyens, » Germanicus ſeul ne peut l'ob- » tenir! Quel contraſte! Vé- » ranius & Vitellius pourſui- » vent la vengeance du fils de » l'Empereur; Tibere & Livie » défendent Plancine, & em- » pêchent le Sénat d'en faire » juſtice. Qu'elle tourne donc » maintenant contre Agrippine » & contre ſes enfans les poi- » ſons & les embûches qui lui » ont ſi bien réuſſi, & qu'elle » repaiſſe du ſang de cette fa- » mille malheureuſe une ayeule » & un oncle qui conſervent ſi » fidelement les ſentimens de la » nature. » L'intention de Tibere n'étoit pas de donner de lui-même à Plancine ſa grace, mais de la faire abſoudre par le Sénat. Ainſi, deux jours ſe paſſerent à inſtruire le procès de cette femme, ou plutôt à en faire le ſemblant. L'Empereur preſſoit fortement les fils de Cn. Piſon de défendre leur mere; les accuſateurs plaidoient contre elle; les témoins la chargeoient; & comme perſonne ne répondoit, ſon état devenoit plus capable d'exciter la compaſſion, que d'enflammer la haine. Enfin, on alla aux ſuffrages, & on fut d'avis d'accorder la vie & les biens à Plancine en conſidération des prieres de Livie.

Par une cataſtrophe des plus ſingulieres, la mort d'Agrippine, arrivée l'an de Jeſus-Chriſt 33, entraîna celle de Plancine ſa plus cruelle ennemie. Il y en a qui prétendent que l'inimitié d'Agrippine, autant que la protection de Livie, lui avoit ſervi de ſauve-garde, Quand

la haine & la fureur n'eurent plus de lieu, la juſtice reprit ſes droits. On peut ajouter même que Plancine avoit été trop agréable à Livie pour l'être à Tibere. Se voyant donc accuſée pour des crimes qui avoient fait tant d'éclat, elle n'attendit point le jugement; & de ſa propre main, elle vengea, quoique tard, ſur elle même Germanicus & ſa maiſon.

PLANCIUS [Cn.], *Cn. Plancius*, (*a*) étoit Queſteur ſous L. Apuleius, préteur de Macédoine, l'an de Rome 694 & 58 avant Jeſus-Chriſt. Cette année, Cicéron banni de Rome par le tribun P. Clodius, vint à Dyrrachium. Cn. Plancius ne fut pas plutôt informé de ſon arrivée dans cette ville, qu'il y accourut ſans licteurs, ſans aucune marque de ſa dignité, témoignant par tout ſon extérieur la douleur dont il étoit rempli. Il l'emmena à Theſſalonique, où il avoit un palais comme Queſteur; & il l'engagea à y reſter pendant pluſieurs mois, quoique Cicéron, effrayé par de nouveaux avis des mauvais deſſeins que formoient contre lui ſes ennemis, inclinât beaucoup à paſſer en Aſie. Cn. Plancius le retint par une eſpece de violence. Il demeura auprès de lui pour veiller à ſa ſûreté. Il fut tellement occupé des devoirs de l'amitié, qu'il les préféra même aux fonctions de ſa charge. Le courage du Queſteur eſt d'autant plus louable, que ſon Préteur ne lui en donnoit pas l'exemple; & que plaignant Cicéron & l'aimant, il n'oſoit témoigner ſes ſentimens au dehors par la crainte qu'il avoit de P. Clodius.

Dans la ſuite, Cicéron, de retour à Rome, eut occaſion de témoigner à ſon ami avec éclat ſa reconnoiſſance du ſervice important qu'il lui avoit rendu. Cn. Plancius, l'an de Rome 698, & 54 avant J. C., fut accuſé de brigue dans la pourſuite de l'Édilité Curule, & défendu par Cicéron. Il avoit pour compétiteur M. Juventius Latérenſis, homme de naiſſance & de mérite; il l'avoit emporté ſur lui, quoique fils d'un ſimple Chevalier Romain. M. Juventius Latérenſis fut très-piqué de cette préférence, & il accuſa Cn. Plancius comme l'ayant ſupplanté par cabales & par largeſſes. Il nous eſt difficile & peu important de ſçavoir au juſte ce qui en eſt. Mais, une circonſtance tout-à-fait intéreſſante, c'eſt la vive reconnoiſſance de Cicéron envers un bienfaiteur

Notre Orateur, malgré ſes liaiſons avec M. Juventius Latérenſis, prit chaudement la défenſe de l'accuſé. Comme il pouvoit beaucoup, non-ſeulement par ſon talent ſublime, mais par ſon crédit, par l'eſtime univerſelle que l'on faiſoit de ſa probité, par le ſouvenir des ſervi-

(*a*) Cicer. Orat. pro Cn. Planci. c. 1. & *ſeq.* ad Amic. L. XIV. Epiſt. 1. L. XVI. Epiſt. 9. ad T. Pomp. Attic. Epiſt. 22. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. p. 615, 616. T. VII. p. 222. & *ſuiv.*

ces qu'il avoit rendus à la République, & dont il avoit été si cruellement récompensé; M. Juventius Latérensis sentoit que c'étoit une forte recommandation pour son adversaire d'être défendu par Cicéron sur le pied d'un bienfaiteur, qui lui avoit rendu des services essentiels. C'est pourquoi, il avançoit que Cicéron exagéroit ce que Cn. Plancius avoit fait pour lui, & que pour le bien de la cause il amplifioit extrêmement de petites attentions, qui n'avoient pas beaucoup coûté à Cn. Plancius.

Cicéron répond à ce reproche d'une maniere vraiment admirable. Il commence par prouver la grandeur réelle du bienfait de Cn. Plancius; puis il ajoute qu'après tout, le reproche qu'on lui fait est trop beau pour qu'il veuille s'en défendre. « Car, dit-il, je souhaite sans » doute d'être orné de toutes » les vertus, mais il n'y en a » aucune dont la gloire me touche plus que celle de la reconnoissance. Cette vertu, à » mon avis, est non-seulement » la plus grande, mais la mere » de toutes les autres. Qu'est-ce que la piété filiale, si non » un attachement produit par » la reconnoissance des biens » que nous avons reçus de nos » parens? Qui sont les bons » Citoyens, attentifs à se rendre utiles à la patrie, soit » en paix, soit en guerre, si non ceux qui conservent chérement le souvenir des bienfaits de la patrie? Peut-on » mieux définir les hommes » pieux & zélés pour la Religion, qu'en les regardant » comme animés du désir de » s'acquitter de ce qu'ils doivent à la Divinité, par de » justes adorations & par un » cœur reconnoissant! Quelle » douceur resteroit-il dans la » vie, si l'on en banniſſoit l'amitié? L'amitié peut-elle subsister entre des ingrats? Qui » de nous, ayant reçu une éducation honnête, n'a pas sans » cesse présent à l'esprit, avec » un vrai sentiment de tendresse, » le souvenir de ceux qui ont » veillé sur son enfance, de » ses précepteurs, de ses maîtres, du lieu même muet & » inanimé où il a été élevé & » instruit? Y eut-il jamais, ou » peut-il même y avoir un homme si puissant, qui se soutienne tout seul, & sans les » services d'un grand nombre » d'amis? Or, les services supposent la reconnoissance, & » périroient avec elle. Pour » moi, je ne trouve rien de si » digne de l'homme que d'être » touché non-seulement d'un » bienfait, mais encore d'un » simple témoignage de bienveillance; & au contraire, » rien ne me paroît plus opposé à l'humanité, si ressemblant à la brute, que de » mériter d'être regardé, je ne » dis pas comme indigne d'un » bienfait reçu, mais comme » demeurant volontairement au-dessous. C'est pourquoi, M.

» Juventius Latérenſis, je vous » donne gain de cauſe vis-à-» vis de moi. Je ſuis perſuadé » qu'on ne peut pouſſer plus » loin la reconnoiſſance ; mais, » puiſque vous le voulez, j'a-» voue que je la porte à l'ex-» cès. Et je vous prierai, vous » Meſſieurs qui êtes nos Ju-» ges, d'accorder vos bienfaits » à un homme, que ſon Cenſeur » n'accuſe que d'être trop re-» connoiſſant. »

Qui peut refuſer ſon eſtime & ſon affection à celui qui exprime en ſoi de pareils ſentimens? On penſe que M. Juventius Latérenſis ſe repentit beaucoup d'avoir critiqué, & même d'avoir voulu tourner en ridicule la ſenſibilité de Cicéron pour ſes bienfaiteurs. Il y a lieu de croire que Cn. Plancius fut abſous, & exerça l'Édilité pendant l'année où il avoit été accuſé.

PLANCUS [T.] BURSA ; *T. Plancius Burſa*, (*a*) tribun du peuple, l'an 52 avant J. C., eut beaucoup de part aux troubles affreux qui furent excités dans Rome au ſujet de la mort de P. Clodius. Auſſi, il ne fut pas plutôt ſorti de charge, qu'il fut accuſé ; & il n'y eut point d'effort que ne tentât Cn. Pompée pour le ſauver. Il alla juſqu'à ſe déshonorer lui-même en faveur de ce miſérable. Il avoit abrogé par une loi expreſſe l'uſage des éloges que les accuſés ſe faiſoient donner par des perſonnes accréditées auprès de leurs Juges ; & il n'eut pas honte d'envoyer aux Juges de T. Plancus Burſa un éloge de cet accuſé. Pendant qu'on le liſoit, M. Caton, qui étoit membre de ce Tribunal, ſe boucha les oreilles ; & il en fut en conſéquence rejetté par T. Plancus Burſa. Mais, ce n'étoit pas un préjugé favorable pour un accuſé, que de refuſer M. Caton pour juge. T. Plancus Burſa fut condamné, au grand contentement de Cicéron, qui s'en félicite dans une de ſes lettres, & qui compte que les Juges avoient voulu le venger d'un petit compagnon, qui ſembloit avoir pris à tâche de le braver.

PLANCUS [L. MUNATIUS], *L. Munatius Plancus*, (*b*) célebre orateur, né à Tibur, aujourd'hui Tivoli, prit les leçons de Cicéron. Il commanda d'abord une légion dans les Gaules ſous Jules Céſar. Après la mort de ce général, par lequel il avoit été déſigné pour gérer le Conſulat avec D. Ju-

(*a*) Plut. T. I. p. 649. Cicer. ad Amic. L. VII. Epiſt. 2. L. IX. Epiſt. 10. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 239, 256, 257.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 923, 942. Vellei. Paterc. L. II. c. 63. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Gall. L. V. pag. 179. *& ſeq.* de Bell. Civil. L. I. pag. 482. Hirt. Panſ. de Bell. Afric. pag. 754, 755. Cicer. ad Amic. L. X. Epiſt. 1. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 66, 128, 159. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 16, 59, 60. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 167, 169.

nius Brutus, il ſe ſervit de ſon eſprit & de ſes talens, pour tenir une conduite équivoque, promettant beaucoup, mais agiſſant mollement, & peu diſpoſé à hazarder ſa fortune pour la cauſe publique. Pendant qu'il tergiverſoit ainſi, attendant à ſe déclarer pour le parti qui demeureroit le plus fort; il établit, étant Proconſul de la grande Gaule, une colonie au confluent de la Saône & du Rhône. C'eſt la ville de Lyon, dont L. Munatius Plancus paſſe pour avoir été le fondateur, ou du moins le reſtaurateur.

Depuis la levée du ſiege de Modene, il avoit témoigné beaucoup de zele pour la cauſe de la liberté & pour D. Junius Brutus. Mais, quand il eut appris que M. Antoine avoit été rétabli par le Sénat dans tous ſes droits & dignités, non-ſeulement il abandonna ſon infortuné collegue, mais il entreprit même de le trahir; & n'ayant pu y réuſſir, au moins il ſe donna à M. Antoine avec ſes quatre légions.

Au milieu de la proſcription générale, ordonnée par les Triumvirs, & dont la haine retomboit particulierement ſur M. Antoine, L. Munatius Plancus voulut partager avec lui l'indignation univerſelle, par le triomphe qu'il ſe fit décerner dans cette conjoncture pour d'aſſez minces exploits qu'il prétendoit avoir faits dans les Gaules. Il eut la barbare inſolence, au milieu de tant de ſujets de deuil & de larmes, & pendant que des ruiſſeaux de ſang couloient dans les rues de Rome, d'afficher un placard qui ordonnoit des réjouiſſances publiques pour ſon triomphe. Il étoit alors Conſul déſigné avec M. Émilius Lépidus, qui avoit pris la place de M. Junius Brutus tué par l'ordre de M. Antoine, & ils triompherent enſemble les derniers jours de l'année, L. Munatius Plancus le vingt-neuf, & M. Émilius Lépidus le trente-un Décembre, chargés tous deux de l'exécration des Citoyens. Les ſoldats entrerent dans les mêmes ſentimens; & en ſuivant le char des triomphateurs ils chantoient ce vers, qui nous a été conſervé par Velléius Paterculus: *De Germanis non de Gallis, duo triumphant Conſules.* « Ce n'eſt » pas des Gaulois que triomphent les Conſuls, mais de » leurs propres freres qu'ils ont » proſcrits. » Le ſel de ce vers Latin ne peut pas aiſément paſſer en François, parce que le même mot *Germani* eſt le nom des peuples de la Germanie, & ſignifie freres.

Nos deux triomphateurs prirent poſſeſſion du Conſulat au commencement de l'an 42 avant Jeſus-Chriſt. Mais, entre ces deux Conſuls il n'y avoit nulle égalité. La puiſſance Triumvirale donnoit à M. Émilius Lépidus une ſupériorité qui réduiſoit L. Munatius Plancus à la dépendance, & ne lui laiſſoit que l'ombre du Conſulat. Tous les Conſuls qui ſuivirent,

ſe trouverent à-peu-près dans le même cas que L. Munatius Plancus.

Il fut chargé depuis par M. Antoine de défendre contre les Parthes les provinces d'Aſie. Mais, guerrier de peu de vertu, il s'enfuit à l'approche de l'ennemi, & paſſa dans quelqu'une des iſles voiſines, où il trouva un aſyle ſûr, parce que les Parthes n'avoient point de vaiſſeaux. Comme il avoit le pouvoir d'expédier des ordres au nom de M. Antoine, de les ſigner pour lui, & de les ſceller du ſçeau de ce Triumvir, quelques-uns ont cru que ce fut lui qui fit mettre à mort Sext. Pompée, tué à Milet, l'an 35 avant J. C.

Après avoir été long-tems l'intime confident de M. Antoine, L. Munatius Plancus alla ſe jetter entre les bras d'Octavien. Plutarque aſſigne à cette démarche un motif qui n'a rien de bas ni de condamnable; c'eſt la crainte du reſſentiment de Cléopatre, pour l'éloignement de laquelle il avoit ſouvent & fortement inſiſté. Velleius Paterculus tient un tout autre langage. Il traite L. Munatius Plancus de traître, qui changeoit de parti par légereté, par inconſtance, par goût pour la perfidie. L. Munatius Plancus avoit été, ſelon cet hiſtorien, le plus vil flatteur de Cléopatre, plus bas & plus rampant devant elle que le dernier des eſclaves. Auprès de M. Antoine, les miniſteres les plus honteux ne l'avoient point rebuté. Il avoit oublié la décence de ſon rang, juſqu'à ſe traveſtir dans une fête en Dieu marin, peint en verd de mer & nu, ayant la tête ceinte d'un roſeau, traînant une queue derriere lui, & danſant ſur les genoux. Ame vénale, il ſe donnoit en toute occaſion & pour toutes ſortes d'affaires au plus offrant. Ce ne fut point l'amour du bien public, ni l'eſtime pour le meilleur parti, qui détermina un homme de ce caractere à quitter M. Antoine pour Octavien. Mais, dans un repas, M. Antoine lui ayant reproché des rapines & des concuſſions manifeſtes, il craignit, & évita par la fuite la peine que méritoient ſes malverſations.

Ainſi parle Velleius Paterculus, qui étoit à portée de bien connoître L. Munatius Plancus, & qui le peint au naturel. Du reſte, ſon témoignage peut aiſément ſe concilier avec celui de Plutarque. Rien n'empêche de penſer que L. Munatius Plancus ait conſeillé d'éloigner Cléopatre de la guerre, & que la colere qu'en eut M. Antoine ſe ſoit exhalée en reproches, d'ailleurs trop bien fondés. Peu importoit à Octavien quel motif avoit détaché L. Munatius Plancus de l'amitié de M. Antoine. Mais, il fut charmé d'avoir en lui un témoin & un accuſateur contre celui qu'il avoit intérêt de rendre odieux. Car, notre transfuge, ſuivant la pratique de ceux de cette eſpece, qui, pour autoriſer leur déſertion,

ne manquent jamais de charger d'injures le parti qu'ils ont quitté, invectiva dans le Sénat contre M. Antoine, & lui imputa mille choſes atroces ; Ce qui attira à L. Munatius Plancus, de la part d'un ancien Préteur, une grave réprimande, en un mot plein de ſens : *Certes*, lui dit-il, *M. Antoine eſt devenu bien coupable la veille du jour que vous l'avez abandonné.*

Dans la ſuite, L. Munatius Plancus fut créé Cenſeur avec Paulus Émilius Lépidus. C'étoit l'an 22 avant Jeſus-Chriſt. Velleius Paterculus dit que leur magiſtrature ſe paſſa dans la diſcorde, & qu'ils n'en tirerent aucun honneur, ni la République aucune utilité. Paulus Émilius Lépidus n'avoit point la fermeté d'un Cenſeur, & L. Munatius Plancus n'en avoit point les mœurs ; l'un manquoit des forces néceſſaires pour ſoutenir le poids d'une telle charge ; l'autre avoit à craindre de ne pouvoir rien reprocher aux jeunes gens, ni leur entendre faire aucun reproche ſur les déréglemens de leur conduite, qu'il ne trouvât dans la ſienne, tout avancé en âge qu'il étoit. Auſſi fut-il ſi peu reſpecté, qu'un ſimple Édile, le rencontrant en ſon chemin, força le Cenſeur de lui céder le haut du pavé.

L'Édile étoit audacieux ; Mais, jamais Cenſeur ne mérita mieux une inſulte. Aux déſordres honteux, L. Munatius Plancus joignoit toute la baſſeſſe de la plus impudente adulation. Il en faiſoit même trophée, & en donnoit des leçons. Il enſeignoit qu'il ne falloit pas flatter adroitement, ni d'une maniere fine & détournée. « Votre adreſſe à mentir, » diſoit-il, eſt perdue pour » vous, ſi elle n'eſt pas ap» perçue. Jamais le flatteur n'a » mieux réuſſi, que lorſqu'il » eſt pris ſur le fait ; & ſur» tout s'il en a reçu réprimande, s'il a été forcé de rou» gir. » Il connoiſſoit bien les hommes, qui font communément très-peu délicats ſur les louanges qu'on leur prodigue. Mais, c'eſt aſſurément avoir perdu toute pudeur, que de faire de ce principe une regle de conduite pour ſoi & pour les autres.

Horace adreſſe à L. Munatius Plancus la ſeptieme Ode de ſon premier livre, qui commence ainſi : *Laudabunt alii claram Rhodon, &c.* Cicéron étoit en grand commerce de lettres avec lui, & l'on en trouve encore vingt-cinq de L. Munatius Plancus au commencement du dixieme livre des Épîtres familieres de Cicéron. On y trouve une latinité pure & preſque égale à celle de Cicéron. L. Munatius Plancus avoit fait pluſieurs harangues qui ſont perdues. Quelques Auteurs lui ont fauſſement attribué la vie de M. Caton d'Utique ; cette vie étoit l'ouvrage de Thraſéas qui relut, dit-on, cet ouvrage avant que de ſe donner la mort.

On lit dans Plutarque, p. 923, Munatius Flaccus, c'eſt une faute de copiſte; il faut reſtituer Plancus, qui ſe lit p. 942; & c'eſt le nom que lui donnent les autres Auteurs. On ſçait d'ailleurs que Plancus, & non Flaccus, étoit un ſurnom de la famille Munatia.

PLANCUS [L. MUNATIUS], *L. Munatius Plancus*, (*a*) fils du précédent, fut créé Conſul avec C. Silius, l'an de Jeſus-Chriſt 13. L'année ſuivante, le Sénat ayant déféré à Germanicus la puiſſance Proconſulaire, lui en fit porter le décret en Germanie par une députation, à la tête de laquelle étoit L. Munatius Plancus. Malheureuſement comme les députés étoient près d'arriver, ils furent rencontrés la nuit par quelques ſoldats mutinés, qui les accablent d'outrages, & ſe mettent en devoir de les tuer. Les députés ſe ſauvent par la fuite, à la réſerve de L. Munatius Plancus, à qui ſon rang & ſa dignité ne permirent pas de prendre aſſez promptement ce parti. Il courut un extrême danger, & il n'eut d'autre aſyle que le camp de la premiere légion, où il alla embraſſer l'aigle & les drapeaux, qui étoient honorés comme des Divinités par les Romains. Il y eſt pourſuivi; & ſi celui à qui la garde de l'aigle étoit confiée ne ſe fût oppoſé à la fureur des ſéditieux, ils auroient commis un crime dont les exemples ſont rares même entre ennemis; & un homme public, revêtu d'un caractere qui rendoit ſa perſonne ſacrée & inviolable, auroit perdu la vie par les mains de ſes concitoyens, & ſouillé de ſon ſang les autels des dieux de ſa propre main.

Dès que la lumiere du jour permit de ſe reconnoître & de démêler les objets, Germanicus entre dans le camp, ſe fait amener L. Munatius Plancus, & le place à côté de lui. Alors, déteſtant une rage funeſte, qui ne ſembloit pas naturelle, il déplore éloquemment les droits ſacrés de la légation violés par une aveugle fureur, le malheur perſonnel de L. Munatius Plancus qui n'avoit rien fait pour ſe l'attirer, la honte dont la légion s'étoit couverte. Par ce diſcours, ayant plutôt étourdi que calmé l'eſprit du ſoldat, il renvoya les dépupés du Sénat avec une eſcorte de cavalerie étrangere.

PLANCUS [MUNATIUS], *Munatius Plancus*, (*b*) Eſpagnol de la ville d'Italica, entra dans une conjuration qui ſe forma dans Cordube, aujourd'hui Cordoue, contre Q. Caſſius Longinus, un des Généraux de Jules Céſar. Il renverſa d'un coup d'épée un de ſes licteurs, & bleſſa d'un contre-coup Q. Caſſius ſon

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 39. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 244, 311. & ſuiv.

(*b*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. pag. 729, 730.

lieutenant. Q. Caſſius Longinus lui-même courut le plus grand danger ; car, il avoit déjà reçu quelques légeres bleſſures, lorſqu'on accourut fort à propos pour le délivrer des mains des conjurés.

PLANGON, *Plangon*, (*a*) Πλαγγών, Athénienne, mere de Bœotus & de Pamphile, ſelon Démoſthene.

PLANIUS [M.], *M. Planius*, (*b*) que Cicéron, dans une de ſes lettres, recommande à ſon gendre P. Corn. Dolabella, pour qu'il lui obtienne de Jules Céſar la permiſſion de retourner dans ſa patrie.

PLATAICUS, *Plataïcus*, Πλαταικὸς, titre d'un diſcours d'Iſocrate. On lui donna ce titre, parce que l'Orateur y fait parler des habitans de Platées, qui, après la deſtruction de leur ville par les Lacédémoniens, s'étoient retirés à Athenes.

PLATANE, *Platane*, (*c*) Πλάτανη, village des Sidoniens, ſitué près de la ville de Béryte. Hérode avoit fait mettre dans ce village ſes deux fils Alexandre & Ariſtobule, pendant qu'on examinoit leur cauſe.

PLATÉA, *Plataea*, Πλάταια, (*d*) fille du fleuve Aſope, ſelon la Fable, &, ſelon la vérité, du Roi Aſopus, donna ſon nom à la ville de Platées, où l'on voyoit le monument héroïque de cette Princeſſe.

PLATÉE, *Plataea*, Πλάταια, (*e*) ville de Grece dans la Béotie, ſelon Homere ; d'autres diſent Platées au pluriel. *Voyez* Platées.

PLATÉE, *Plataea*, Πλάταια, (*f*) iſle d'Afrique. Hérodote, qui fait mention de cette iſle, ſemble la placer près de la Cyrénaïque. Il nous apprend que les Cyrénéens y bâtirent une ville, qu'on croyoit être auſſi grande que celle de Cyrene.

PLATÉES, *Plataeae*, Πλαταιαὶ, (*g*) bourgade du Péloponneſe dans le païs de Sicyone. Ce lieu fut la patrie du poëte Mnaſalce, comme nous l'apprend l'inſcription ſuivante : *C'eſt le monument de Mnaſalce, Platéen.*

PLATÉES, *Plataeae*, Πλαταιαὶ, (*h*) ville de Grece dans la Béotie, au milieu des terres, & au midi de Thebes. Cette ville, qu'Homere nomme au nombre ſingulier, étoit ſituée, ſelon Strabon, ſur les bords du fleuve

(*a*) Demoſt. Orat. in Bœot. p. 1009.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. IX. Epiſt. 13.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XVI. p. 578.
(*d*) Pauſ. p. 543, 546. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VII. p. 113.
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 11.
(*f*) Herod. L. IV. c. 151. *& ſeq.*
(*g*) Strab. p. 412.
(*h*) Strab. p. 402, 406, 409, 411. 412. Pauſ. p. 72, 95, 543. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 198. Ptolem. L. III. c. 15. Thucyd. p. 99. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 250, 258, 308. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 9, 12. Plut. T. I. p. 325. *& ſeq.* Herod. L. VIII. c. 50. L. IX. c. 15, 69. *& ſeq.* Homer. Iliad. L. II. v. 11. Corn. Nep. in Miltiad. c. 5. in Ariſt. c. 2. in Pauſ. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 354. *& ſuiv.* Tom. III. p. 353. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. V. p. 406. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 139. *& ſuiv.*

Aſope, au-deſſous du mont Cithéron, entre cette montagne & Thebes, près du chemin qui conduiſoit à Athenes & à Mégare, ſur les confins de l'Attique & de la Mégaride.

Les Platéens, que Pauſanias croit avoir été originaires de la terre qu'ils habitoient, avoient pris leur nom de la princeſſe Platéa. Il eſt certain que dans les premiers tems, ces peuples obéiſſoient à des Rois; car, le gouvernement Monarchique étoit autrefois établi par toute la Grece, & le Démocratique ou Républicain n'eſt venu qu'après. Cependant, les Platéens ne pouvoient citer que deux de leurs Rois, ſçavoir, Aſopus & Cithéron qui regnoient avant lui. L'un donna ſon nom à un fleuve, & l'autre donna le ſien à une montagne.

Nous ne connoiſſons aucun exploit militaire des Platéens avant le combat de Marathon. Ils ſeconderent parfaitement bien les Athéniens en cette occaſion, & après la deſcente de Xerxès en Grece, ils eurent le courage de monter ſur la flotte des mêmes Athéniens; enſuite, dans leur propre païs, ils taillerent en pieces Mardonius, fils de Gobrias & général de l'armée des Perſes. Deux fois ils furent chaſſés de leur ville, & deux fois ils y furent rétablis.

Pendant la guerre du Péloponneſe, les Lacédémoniens firent le ſiege de Platées; & ce ſiege eſt ſans contredit l'un des plus mémorables de l'Antiquité, par la grandeur des travaux de part & d'autre, mais ſur-tout par la généreuſe réſiſtance des aſſiégés, & par l'induſtrieux & hardi ſtratagême à la faveur duquel pluſieurs d'entre-eux ſortirent de la ville, & ſe déroberent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formerent ce ſiege au commencement de la troiſieme campagne. Dès qu'ils ſe furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoyerent repréſenter à Archidame, qui commandoit, qu'il ne pouvoit juſtement les attaquer, parce qu'après la célebre bataille de Platées, Pauſanias, général des Grecs, ſacrifiant dans leur ville à Jupiter le Libérateur, en préſence de tous les alliés, les avoit affranchis pour récompenſe de leur valeur & de leur zele, & qu'ainſi l'on devoit les laiſſer jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidame répondit que leur demande ſeroit raiſonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs; que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laiſſeroit la parfaite jouiſſance de leurs privileges. Les députés repartirent qu'il leur étoit impoſſible de rien conclure ſans la participation d'Athenes où étoient leurs femmes & leurs enfans. On leur permit d'y envoyer. Sur l'aſſurance que leur donne-

rent les Athéniens de les ſecourir de tout leur pouvoir, les Platéens réſolurent de ſouffrir les dernieres extrêmités plutôt que de ſe rendre, & ils firent ſçavoir aux Lacédémoniens de deſſus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on déſiroit.

Alors, Archidame, après avoir pris les Dieux à témoins qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, & qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refuſé les conditions juſtes & raiſonnables qu'on leur offroit, ſe prépara au ſiege. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long, & près-à-près, avec toutes leurs branches entrelaſſées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empêcher que perſonne n'en ſortît. Enſuite, il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dreſſer les batteries, dans l'eſpérance d'emporter bientôt la place à cauſe du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres ſur la montagne de Cithéron, & les entrelaſſa de faſcines, pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre; puis il fit jetter dedans du bois, de la terre & des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit ſervir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour & nuit ſans interruption l'eſpace de ſoixante-dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit.

Comme les aſſiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſerent un mur de bois ſur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de ſe conſerver toujours la ſupériorité au-deſſus des aſſiégeans, & remplirent le creux de cette muraille de bois & de briques priſes des démolitions des maiſons voiſines, en ſorte que les pieces debois ſervoient comme de liaiſon & de défenſe pour empêcher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par de-hors de peaux & de cuirs pour mettre à couvert le travail & les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A meſure qu'il s'élevoit, on hauſſoit la plate-forme, qui devint ainſi fort haute. Mais, les aſſiégés percerent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre qui ſoutenoit la plate-forme. Les aſſiégeans s'en étant apperçus, mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter ſi facilement. Les aſſiégés, voyant donc leur premiere ruſe éventée, minerent ſous terre juſqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, & pour en tirer les terres & les autres matériaux dont elle étoit compoſée, qu'ils ſe donnoient de main en main juſques dans la ville. Les aſſiégeans furent long-tems ſans s'en appercevoir, juſqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, & que la terre s'affaiſſoit

à meſure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais, les aſſiégés, qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin, ſans plus s'amuſer à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, ſe contenterent d'en conſtruire un autre en dedans en forme de croiſſant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour ſervir de retraite quand le premier mur ſeroit forcé, & pour obliger l'ennemi à un ſecond travail.

Cependant, les aſſiégeans ayant dreſſé leurs machines, ſans doute après avoir comblé le foſſé, quoique Thucydide n'en parle point, donnerent de violentes ſecouſſes au mur de la ville, ce qui allarma fort les aſſiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne miſſent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup. Ils uſoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une groſſe poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes pieces de bois, leſquelles s'étendoient de côté & étoient appuyées ſur la muraille; & lorſque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre & la laiſſoient tomber de travers ſur la pointe du bélier, ce qui en émouſſoit toute la force, & le rendoit ſans effet.

Les aſſiégeans, voyant que l'attaque ne leur réuſſiſſoit pas, & qu'on oppoſoit un nouveau mur à leur place-forme, déſeſpérerent de forcer la place, & ſe réſolurent à la bloquer. Mais, ils eſſayerent d'y mettre le feu, croyant la pouvoir brûler aiſément à cauſe de ſa petiteſſe, en prenant l'occaſion de quelque grand vent; car, ils tentoient tous les moyens imaginables pour s'en rendre maîtres promptement & ſans dépenſe. Ils jetterent donc des faſcines dans l'eſpace qui ſe trouvoit entre les murs de la ville & les retranchemens dont ils les avoient environnés, & remplirent en très-peu de tems cet intervalle à cauſe de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même tems à différens quartiers. Puis ils l'allumerent avec de la poix & du ſouffre; ce qui cauſa tout-à-coup un ſi grand embraſement, qu'il ne s'en eſt jamais vu de ſemblable. Peu s'en fallut que cette invention ne perdit la ville, qui avoit réſiſté à toutes les autres. Car, on ne pouvoit aborder en pluſieurs quartiers, & ſi le tems eût été favorable, comme l'eſpéroient les ennemis, c'étoit fait de la place; mais, il ſurvint en un inſtant, une groſſe pluie, à ce que l'on dit, qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des aſſiégeans ayant été rendu inutile, comme tous les précédens, ils convertirent le ſiege en blocus, & environnerent la ville d'un mur de briques, revêtu en dedans & en dehors d'un foſſé profond. Ce travail fut partagé entre tou-

tes les troupes ; & lorſqu'il fut fait, ils laiſſerent des gens pour en garder la moitié. Car, les Béotiens s'offrirent à garder l'autre ; & ils ſe retirerent chacun chez ſoi, vers le mois d'Octobre. Au reſte, il n'y avoit dans la ville que quatre cens habitans, & quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes pour leur apprêter à manger, ſans aucune autre perſonne, ſoit libre ou eſclave, le reſte ayant été envoyé à Athenes avant le ſiege.

Pendant l'hiver, ceux de Platées, ſe voyant ſans eſpérance de ſecours, & manquant de vivres, formerent le deſſein de ſe ſauver à travers les troupes des ennemis ; mais, la moitié, étonnés de la grandeur du péril & de la hardieſſe de l'entrepriſe, perdirent courage lorſqu'il la fallut exécuter ; le reſte, qui montoit environ à deux cens vingt ſoldats, perſiſta dans ſa réſolution, & ſe ſauva de la maniere que nous allons dire.

La contrevallation étoit compoſée de deux murs, à ſeize pieds de diſtance. L'eſpace d'entre les deux murs étant en maniere de plate-forme ou de terraſſe, ne paroiſſoit qu'un ſeul bâtiment, & formoit un corps de caſernes, où logeoient les ſoldats dans des chambres qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'eſpace en eſpace qui s'étendoient d'un mur à l'autre, pour ſe pouvoir défendre en même tems contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. On ne pouvoit paſſer d'une chambre dans une autre, qu'en traverſant ces tours, & le haut de la muraille étoit bordé des deux côtés d'un parapet où l'on faiſoit garde ordinairement ; mais, durant la pluie, les ſoldats ſe mettoient à couvert dans les tours, qui ſervoient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la contrevallation, qui avoit un foſſé de part & d'autre, dont la terre avoit ſervi à faire la brique du mur.

Les aſſiégés commencerent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit compoſé, ce qui ſe fit à pluſieurs fois, & par diverſes perſonnes, pour ne ſe pas tromper au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en aſſurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit entierement. On fit donc les échelles à proportion.

Lorſque tout fut prêt pour l'exécution du deſſein, les aſſiégés ſortirent par une nuit qui étoit ſans lune, & où il faiſoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approcherent de la muraille ſans être découverts, à cauſe de l'obſcurité de la nuit ; outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légeres pour les rendre plus agiles ; & ils n'avoient des chauſſures qu'à un

pied,

pied, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles, les poſoient dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſçavoient qu'il n'y avoit perſonne en garde à cauſe de la pluie. A l'inſtant monterent douze hommes, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard, & marcherent auſſi-tôt vers les tours, ſix d'un côté & ſix de l'autre. Ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément; & l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils puſſent s'en ſervir dans la mêlée.

Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de ſe tenir plus ferme. Incontinent, on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur ſans ſçavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient reſtés dans la ville, donnerent l'allarme en même tems d'un autre côté pour faire diverſion; de ſorte que l'ennemi en ſuſpens n'oſoit quitter ſon poſte. Mais, un corps de réſerve de trois cens hommes, deſtiné pour les accidens inopinés, ſortit de la contre-vallation pour courir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thebes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce ſignal inutile, en leverent d'autres en même tems de divers endroits; car, ils les tenoient tous prêts ſur la muraille à cet effet.

Cependant, les premiers qui étoient montés s'étant ſaiſis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & ayant tué ceux qui les gardoient, s'y poſterent pour en défendre le paſſage, & pour empêcher qu'on ne vînt à eux. Alors, poſant des échelles du haut de la muraille contre la muraille, ils y firent monter bon nombre de leurs gens pour en défendre l'approche à coups de trait, tant contre ceux qui accouroient au pied du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines. Pendant ce tems-là, on eut le loiſir de planter pluſieurs échelles & d'abattre le parapet, pour faire monter le reſte plus aiſément. A meſure qu'ils montoient, ils deſcendoient de l'autre côté, & ſe rangeoient ſur le bord de l'autre foſſé qui étoit en dehors pour tirer contre ceux qui ſe préſentoient. Après qu'ils furent paſſés, ceux qui étoient dans les tours deſcendirent les derniers, & coururent au foſſé pour paſſer comme les autres. Dans ce moment arriva la garde des trois cens avec des flambeaux. Néanmoins, comme on les voyoit mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en étoit vu, on tiroit contre eux plus juſte, de ſorte que les derniers paſſerent le foſſé ſans être attaqués au paſſage; mais, ce ne fut pas

ſans peine, parce que le foſſé étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cauſe du dégel & de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand ſecours.

Lorſqu'ils furent tous paſſés, ils prirent le chemin de Thebes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils duſſent ſe ſauver vers une ville ennemie. Auſſi virent-ils les aſſiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient ſur le chemin d'Athenes. Après avoir ſuivi celui de Thebes pendant ſix ou ſept ſtades, ils tournerent tout court vers la montagne & reprirent la route d'Athenes, où deux cens douze ſe ſauverent de deux cens vingt qui étoient ſortis, le reſte ayant rebrouſſé chemin faute de cœur, à la réſerve d'un archer qui fut pris ſur le bord du foſſé de la contre-vallation. Les aſſiégeans, après les avoir pourſuivis en vain, retournerent à leur camp. Cependant, ceux qui étoient dans la ville, croyant que leurs compagnons avoient tous été tués, parce que ceux qui étoient de retour le diſoient pour ſe juſtifier, envoyerent un héraut pour redemander les corps; mais, ayant appris la vérité, il ſe retira.

Vers la fin de la campagne ſuivante, ceux de Platées manquant de vivres & de tout moyen de ſe défendre, ſe rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoiſſance de cauſe, & par les formes de la juſtice. Il vint pour cet effet cinq Commiſſaires de Lacédémone, qui, ſans les charger d'aucun crime, leur demanderent s'ils avoient rendu quelque ſervice dans cette guerre à Lacédémone & aux alliés. Cette demande les ſurprit & les embarraſſa. Ils ſentirent bien qu'elle venoit des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent reſſouvenir les Lacédémoniens des ſervices qu'ils avoient rendus à la Grece en général, tant à la bataille d'Artémiſe, qu'à celle de Platées, & en particulier à Lacédémone lors du tremblement de terre, qui fut ſuivi de la révolte de leurs eſclaves; que ſi depuis ils avoient embraſſé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour ſe défendre de la violence des Thébains, contre leſquels ils avoient imploré inutilement le ſecours des Lacédémoniens; que ſi on leur faiſoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entierement le ſouvenir de leurs anciens ſervices.

De ſi juſtes remontrances paroiſſoient devoir faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des Lacédémoniens; mais, ils furent plus ſenſibles à la replique que firent les Thébains, qui étoient pleins d'amertume & de fiel contre ceux de Platées; & d'ailleurs, ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils perſiſterent donc dans leur premiere demande, ſi les Platéens leur avoient

rendu quelque ſervice depuis la guerre ; & les faiſant paſſer l'un après l'autre, à meſure qu'ils répondoient, *non*, on les égorgeoit ſans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cens de la ſorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui, ſe trouvant parmi eux, ſubirent le même ſort. Leurs femmes, qui avoient été priſes, furent réduites en captivité. Enſuite les Thébains peuplerent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platées ; mais, l'année d'après, ils la raſerent entierement. C'eſt ainſi que les Lacédémoniens, dans l'eſpérance de tirer de grands avantages des Thébains, ſacrifierent Platées à leur animoſité, quatre-vingt-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

Mais, quelque tems après, le Spartiate Antalcidas ayant ménagé la paix entre les Grecs par l'entremiſe du Roi de Perſe, les Platéens qui s'étoient réfugiés à Athenes, rentrerent dans leur patrie, où pourtant ils ſe virent bientôt expoſés à de nouveaux malheurs. En effet, quoiqu'ils ne fuſſent point en guerre avec les Thébains, qu'au contraire ils proteſtaſſent qu'ils vouloient obſerver le traité à leur égard, & que pour preuve de leur bonne foi ils n'euſſent en rien participé à l'entrepriſe des Lacédémoniens ſur la Cadmée, cependant comme ceux-ci avoient ſurpris cette citadelle, les Thébains s'en prenoient à tous ceux qui étoient compris dans le traité, & qui auroient dû, à ce qu'il leur ſembloit, empêcher cette infraction. De ſorte que les Platéens, ſe voyant ſuſpects, & ayant tout à craindre de la part des Thébains, ſe précautionnoient en tenant une forte garniſon dans Platées. Ceux qui avoient des métairies hors de la ville, n'y alloient pas même indifféremment à toutes les heures du jour. Ils obſervoient le tems que les Thébains étoient aſſemblés pour délibérer de leurs affaires, ce qui leur arrivoit ſouvent ; alors, les bourgeois de Platées ſortoient pour aller viſiter leur bien à la campagne. Mais, le Thébain Néoclès, qui pour lors étoit archonte, voyant la défiance & la précaution des Platéens, réſolut de les attraper. Il commanda aux Thébains de ſe trouver en armes à l'aſſemblée du peuple, & au lieu de tenir conſeil, il les mena bruſquement à Platées, non par le droit chemin qui étoit à travers la plaine, mais par Hyſies du côté d'Éleuthere & de l'Attique, par où il étoit bien ſûr de n'être pas découvert. Sa marche fut ſi bien conduite, qu'il ſe vit avant midi ſous les murs de la ville. C'étoit l'heure où la pluparé des Platéens, croyant les Thébains aſſemblés à leur ordinaire, s'étoient répandus dans la campagne, après avoir fermé ſur eux la porte par où ils étoient ſortis. Néoclès entra par une autre, ſe rendit maître du reſte des habitans, & toute la grace qu'il

leur fit, ce fut qu'ils auroient la vie sauve, & qu'ils sortiroient de la ville avant le coucher du soleil, les hommes avec un habit, les femmes avec deux. Il arriva aux Platéens en cette occasion tout le contraire de ce qui leur étoit arrivé, lorsqu'ils furent assiégés par les Lacédémoniens sous la conduite d'Archidame; car, alors, les Lacédémoniens les resserrerent dans leur ville par un double mur de circonvallation, de sorte qu'ils n'en pouvoient sortir; & lorsque les Thébains les surprirent, ils les empêcherent d'y rentrer. Platées fut prise pour la seconde fois trois ans avant le combat de Leuctres, Astéüs étant pour lors Archonte d'Athenes. Les Thébains raserent entierement la ville, à l'exception des temples. Les circonstances de ce malheur tournerent dans la suite à l'avantage des Platéens, car chassés de leur ville, ils furent encore une fois reçus à bras ouverts par les Athéniens; & Philippe, ayant remporté la victoire à Chéronée, non-seulement mit garnison dans Thebes, mais pour susciter un ennemi aux Thébains & hâter leur ruine, il rétablit les Platéens dans leur patrie.

Dans le lieu même où les Grecs défirent Mardonius, on éleva un autel à Jupiter Éleuthérien ou Libérateur; & auprès de cet autel les Platéens célébroient tous les cinq ans des jeux appellés Éleuthéries. On y donnoit de grands prix à ceux qui couroient armés & qui devançoient leurs compagnons. Quand les Platéens vouloient brûler leurs Capitaines après leur mort, ils faisoient marcher un joueur d'instrument avant le corps, & ensuite des chariots tout couverts de branches de laurier & de myrte avec plusieurs chapeaux de fleurs. Étant arrivés près du bûcher, ils mettoient le corps dessus, après qu'ils avoient offert du vin & du lait aux Dieux. Après quoi, le plus considérable d'entr'eux, vêtu de pourpre, faisoit retirer les esclaves, & offroit un taureau. Le sacrifice étant accompli, après avoir adoré Jupiter & Mercure, il prioit à souper les meres de ceux qui étoient morts à la guerre, & offrant du vin dans une tasse, comme le portant au mort, il achevoit la cérémonie. Ils faisoient chaque année des sacrifices solemnels & des anniversaires aux Grecs qui avoient perdu la vie en leur païs pour la défense commune. Le seizieme jour du mois qu'ils appelloient Monastérion, ils faisoient une procession, devant laquelle marchoit un trompette qui sonnoit l'alarme. Il étoit suivi de quelques chariots chargés de myrte & de chapeaux de triomphe, avec un taureau noir, & quelques Nobles qui portoient des vases à deux anses pleins de vin, & de jeunes garçons d'un état libre qui portoient des huiles de senteur dans des phioles. Le prévôt des Platéens, à qui il n'étoit pas permis de

toucher du fer, ni d'être vêtu que d'étoffe blanche toute l'année, venoit le dernier, portant une faie de pourpre, & tenant en une main une buire qu'il prenoit à l'hôtel de ville, & en l'autre une épée nue. Il marchoit dans cet équipage par toute la ville jusqu'au cimetiere, où étoient les sépulcres de ceux qui avoient été tués à la bataille de Platées. Alors, il puisoit de l'eau dans la fontaine de ce lieu, en lavoit les colomnes & les images qui étoient sur ces sépulcres, & les frottoit d'huiles de senteur. Ensuite, il immoloit un taureau; & après quelques prieres faites à Jupiter & à Mercure, il convioit au festin général les ames des vaillans hommes morts, & disoit à haute voix sur leurs sépulcres: *Je bois aux braves & vaillans hommes, morts autrefois en défendant la liberté de la Grece.*

Les Platéens avoient un temple de Minerve Aréa, qu'ils disoient avoir été bâti des dépouilles remportées au combat de Marathon, desquelles les Athéniens leur firent part. La statue de la Déesse étoit dorée, à la réserve du visage, des mains & des pieds qui étoient du plus beau marbre; elle étoit presque aussi grande que la Minerve de bronze qui étoit dans la citadelle d'Athenes, & que les Athéniens consacrerent comme les prémices des mêmes dépouilles; mais, la Minerve des Platéens étoit un ouvrage de Phidias. On voyoit de fort belles peintures dans le temple, d'un côté Ulysse, maître chez lui après avoir tiré vengeance de ces insolens qui aspiroient à épouser sa femme; de l'autre, la premiere expédition des Argiens contre Thebes. Le premier tableau étoit de Polygnote, le second d'Onatas. Ces Peintures étoient sur les murs du parvis. Aux pieds de la statue de Minerve, on voyoit Arimneste qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, & depuis au combat qui fut donné contre Mardonius. Outre le temple de Minerve, on y voyoit une chapelle de Cérès d'Éleusis, & le tombeau de Léitus. Ce Léitus fut le seul de tous les Chefs des Béotiens qui revint du siege de Troie. Il y avoit aussi la fontaine Gargaphia, dont on disoit que Mardonius infecta l'eau, parce que les Grecs qui étoient campés auprès, n'en avoient point d'autre à boire. Depuis, les Platéens l'avoient fait nettoyer.

On prétend que Platées se nomme aujourd'hui Cocla, qui est une petite ville de la Livadie dans la Turquie d'Europe.

PLATÉENS, *Platæenses*, Πλαταιεῖς, les habitans de Platées dans la Béotie. *Voyez* Platées.

PLATON, *Platon*, Πλάτων, (*a*) poëte comique, qui florissoit vers le milieu du cinquieme siecle avant Jesus-Christ, étoit

(*a*) Diog. Laërt. p. 251. Suid. T. II. p. 537. Plut. T. I p. 128.

plus ancien que le célebre Philosophe du même nom. Il fut contemporain d'Aristophane, de Phrynicus, d'Eupolis & de Phérécrate. Il étoit de l'ancienne comédie, quoiqu'il passe, selon quelques-uns, pour le chef de la moyenne comédie. Il avoit fait vingt-huit comedies; mais, il ne nous en est resté que quelques petits fragmens, qui font encore assez connoître en cet état que c'étoit un des bons auteurs de la langue Grecque. Suidas fait l'énumération de toutes les comédies de Platon.

PLATON, *Platon*, Πλάτων, (*a*) un des plus grands Philosophes de l'antiquité, naquit dans l'isle d'Égine le sept du mois Thargélion en la LXXXVIIe. Olympiade, l'an 428 ou 429 avant Jesus-Christ. Sa famille étoit des plus distinguées, puisqu'il étoit allié du côté d'Ariston son pere à Codrus, & du côté de Périctione sa mere à Solon.

Il fut d'abord appellé Aristocle du nom de son grand-pere; son maître de Palestre l'appella Platon, à cause de ses épaules larges & quarrées; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore au maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses levres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le style seroit d'une grande douceur. Cela arriva, quelque chose qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique de peinture. Il s'appliqua aussi à la poësie, & fit même des tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

Le sort d'Athenes, pour lors, étoit bien triste. Lysandre, général des Lacédémoniens, y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déjà fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se mêler du Gouvernement. Il y consentit d'abord,

(*a*) Vellei. Patere. L. 1. c. 16. Suid. T. II. p. 536. *& seq.* Diog. Laërt. p. 186 *& seq.* Corn Nep. in Alcibiad. c. 2. in Dion. c. 2, 3. Plut Tom I. p. 79, 96, 334, 433. *& seq.* Paut p. 58, 277, 418, 429, 655. Just. L. XVI. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 908. Tom. III. p. 196, 197. 227 *& suiv.* Tom. VI. pag. 416. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. I. p. 168. *& suiv.* T. II. p. 1, 2 *& suiv.* T. III. p. 111. *& suiv.* T. V. pag. 103. *& suiv.* Tom VII. p. 14. *& suiv.* T. IX. p. 9, 49 *& suiv.* T. X. p. 341. *& suiv.* T. XII. p. 21. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 308. *& suiv.* T XIV. p. 38. *& suiv.* T. XV. p. 146. *& suiv.* Tom. XVI. p. 70. *& suiv.* T. XVIII. pag. 152 *& suiv.* T. XIX. p. 170, 171. T. XXI. p. 382.

dans l'eſpérance de s'oppoſer à la tyrannie, ou du moins de l'adoucir; mais, il s'apperçut bientôt que le mal étoit ſans remede, & que pour prendre part aux affaires, il falloit ſe rendre complice de leurs crimes, ou la victime de leur paſſion. Il attendit donc un tems plus favorable. Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chaſſés, & la forme du Gouvernement toute changée. Mais, les affaires n'en allerent pas mieux, & l'État recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ſes ennemis. Platon n'abandonna pas ſon maître dans cette circonſtance. Il ſe montra au milieu de ſes Juges, il entreprit ſon apologie, il offrit ſa fortune, pour qu'il fût ſurſis à ſa condamnation; mais, tous ceux qui lui avoient fermé la bouche par leurs clameurs lorſqu'il le défendoit, rejetterent ſes offres, & Socrate but la cigue.

La mort de Socrate laiſſa la douleur & la terreur parmi les Philoſophes. Platon ſe retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il paſſa à Cyrene pour ſe perfectionner dans les mathématiques ſous Théodore, qui étoit le plus grand mathématicien de ſon tems. Il viſita enſuite l'Égypte, & converſa long-tems avec les Prêtres Égyptiens, qui lui enſeignerent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoître les livres de Moyſe & ceux des Prophetes. Non content de toutes ces connoiſſances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Grece, pour y entendre les trois fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Archytas de Tarente & Eurytus. De-là il paſſa en Sicile, pour voir les merveilles de cette iſle, & ſur-tout les embraſemens du mont Etna.

Pendant que Platon, de retour à Athenes, s'y faiſoit admirer, quelques diſcours de Dion au ſujet de ce Philoſophe, jettés de tems en tems dans la converſation comme par hazard, allumerent dans l'eſprit de Denys le Jeune, tyran de Syracuſe, un déſir ardent de connoître Platon & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également preſſantes & obligeantes. Il dépêcha à Athenes courrier ſur courrier, pour hâter ſon voyage. Platon, qui en craignoit les ſuites, & qui n'en eſpéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur, & ſans refuſer abſolument, il faiſoit aſſez ſentir qu'il auroit de la peine à ſe déterminer. Les obſtacles & les difficultés qu'on oppoſoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne ſervirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ſes déſirs. Les Philoſophes Pythagoriciens, établis dans la grande Grece en Italie, joignirent leurs prieres aux ſiennes & à celles de Dion, qui de ſon

côté redoubla ſes inſtances & employa les raiſons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. « Il s'agit, lui diſoient-ils, non d'un ſimple » particulier, mais d'un Prince » puiſſant, dont le changement » entraînera celui de tous ſes » États, & vous en connoiſſez » l'étendue. C'eſt lui-même qui » fait toutes les avances, qui » vous preſſe & vous ſollicite » de venir à ſon ſecours, & » qui emploie auprès de vous » le crédit de tous vos amis. » Quelle conjoncture plus fa» vorable pouvons-nous atten» dre que celle que la divine » Providence nous offre ? Ne » craignez-vous point que vos » délais ne donnent aux flat» teurs qui environnent le jeune » Prince, le tems de l'attirer à » eux & de le faire changer » de réſolution ? Quels repro» ches auriez-vous à vous faire, » & quel déshonneur même ſe» roit-ce pour la Philoſophie, » ſi l'on diſoit un jour que Pla» ton, pouvant par les conſeils » qu'il auroit donnés à Denys, » établir dans la Sicile un gou» vernement ſage & modéré, » l'a replongée dans tous les » maux de la tyrannie par la » crainte d'eſſuyer les fatigues » d'un voyage, ou par je ne » ſçais quelles autres difficultés » imaginaires ? »

Platon ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations. Vaincu par la conſidération de ce qu'il ſe devoit à lui-même, comme il nous l'apprend dans ſes écrits, & pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philoſophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroître tel par ſes actions ; & d'ailleurs, enviſageant le grand bien que ſon voyage pourroit procurer à la Sicile, il ſe laiſſa perſuader.

Les flatteurs, qui étoient à la Cour de Denys, effrayés de la réſolution qu'il avoit priſe malgré leurs remontrances, & redoutant la préſence de Platon dont ils prévoyoient toutes les ſuites, ſe ligueren enſemble contre lui comme contre un ennemi commun, & parvinrent dans la ſuite à indiſpoſer le Prince contre lui. Dans le tems que les choſes étoient en cet état, il ſurvint une guerre qui obligea Denys à renvoyer Platon.

Ce Philoſophe, s'en retournant en Grece, paſſa à Olympie pour voir les jeux. Il ſe trouva logé avec des étrangers conſidérables. Il mangeoit avec eux, paſſoit avec eux les journées entieres, & vivoit d'une maniere très-ſimple & très-commune, ſans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'Académie, & ſans leur faire connoître de lui autre choſe, ſinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable ; mais, comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce Philoſophe dont la réputation faiſoit tant de bruit.

Les jeux finis, ils allerent avec lui à Athenes, où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt qu'ils le prierent de les mener voir ce fameux Philoſophe qui portoit le même nom que lui, & qui étoit diſciple de Socrate. Platon leur dit en ſouriant que c'étoit lui-même; & les étrangers, ſurpris d'avoir poſſédé un ſi riche tréſor ſans le connoître, ſe ſçurent mauvais gré à eux-mêmes, & ſe firent de ſecrets reproches de n'avoir pas diſcerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la ſimplicité & de la modeſtie dont il le couvroit, & l'en admirerent encore davantage.

Comme tout eſt fougueux & violent dans les Tyrans, la guerre de Denys n'eut pas plutôt été terminée, que ce prince ſe ſentit tout d'un coup ſaiſi d'une impatience démeſurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réuſſir. Quelque répugnance qu'eût Platon pour entreprendre un nouveau voyage en Sicile, il ne put réſiſter aux vives ſollicitations qu'on lui faiſoit de toutes parts, & il ſe détermina à y aller pour la troiſieme fois à l'âge de ſoixante-dix ans. Mais, ce voyage ne réuſſit pas mieux que le précédent. Il n'y eut pas juſqu'aux gardes du Tyran qui ne cherchaſſent à tuer Platon, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples. Platon reconnoît qu'il fut redevable de ſa vie à l'amitié du Tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Archytas, célebre philoſophe Pythagoricien, qui tenoit le premier rang à Tarente & y exerçoit la premiere magiſtrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des Ambaſſadeurs & une galere à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa caution & ſur celle de tous les Philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il n'avoit rien à craindre; qu'ainſi il ne pouvoit ni le retenir malgré lui, ni ſouffrir qu'on lui fît aucune inſulte, ſans manquer ouvertement à ſa parole, & ſans ſe décrier abſolument dans l'eſprit de tous les gens de bien. Ces juſtes remontrances réveillerent un reſte de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Grece.

De retour dans ſon païs après ſes premieres courſes, où il avoit amaſſé une infinité de rares connoiſſances, il avoit établi ſa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athenes, appellé l'Académie; & c'eſt-là qu'il donna ſes leçons & qu'il forma tant d'illuſtres diſciples.

Platon ſe fit un ſyſtême de doctrine, compoſé des opinions de trois Philoſophes; il ſuivoit Héraclite dans les choſes naturelles & ſenſibles; c'eſt-à-dire, qu'il croyoit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde;

que toutes choſes ſe produiſoient de leurs contraires ; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur diſſolution.

Il ſuivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui eſt ce que nous appellons Métaphyſique ; c'eſt-à-dire, qu'il enſeignoit, comme ce philoſophe, qu'il y a un ſeul Dieu, auteur de toutes choſes ; que l'ame eſt immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à ſe purger de leurs paſſions & de leurs vices pour être unis à Dieu ; qu'après cette vie il y a une récompenſe pour les bons & une punition pour les méchans ; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'eſprits, qui ſont les miniſtres du premier être. Il avoit pris auſſi de Pythagore la métempſycoſe, mais qu'il tourna à ſa maniere.

Enfin, il imitoit Socrate dans les choſes de la morale & de la politique ; c'eſt-à-dire, qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter les hommes à remplir tous les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna auſſi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui eſt la même choſe, l'art de raiſonner avec ordre & juſteſſe.

Tous les ouvrages de Platon, hors ſes lettres qui ne nous reſtent qu'au nombre de douze, ſont en forme de dialogues. Il a choiſi exprès cette maniere d'écrire comme plus agréable, plus familiere, plus variée, & plus propre à inſtruire & à perſuader que toute autre. Par elle, il réuſſit merveilleuſement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ſes interlocuteurs ſon caractere propre, & par un enchaînement ingénieux de propoſitions qui ſuivent néceſſairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le ſtyle, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majeſtueux ; de ſorte, dit Quintilien, qu'il paroît parler le langage, non des hommes, mais des Dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie qui ne le cede preſque point à celle des poëſies d'Homere ; & l'Atticiſme, qui étoit parmi les Grecs, en matiere de ſtyle, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y regne généralement, & s'y fait ſentir d'une maniere toute particuliere. Mais, ni la beauté du ſtyle, ni l'élégance & le choix des expreſſions, ni l'harmonie du nombre, ne ſont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'eſt la ſolidité & la grandeur des ſentimens, des maximes, des principes qui y ſont répandus, ſoit pour la conduite de la vie, ſoit pour la politique & le gouvernement, ſoit pour la Religion.

Platon mourut la premiere année de la CVIII^e. Olympiade, l'an 348 avant Jeſus-Chriſt, âgé de quatre-vingt-un ans, à pareil jour qu'il étoit venu au monde.

Platon ne manqua pas d'auditeurs. Speuſippe, Xénocrate & Ariſtote aſſiſterent à ſes leçons. Il forma Hypéride, Lycurgue, Démoſthene & Iſocrate. La courtiſanne Laſthénie de Mantinée fréquenta l'Académie; Axiothée de Phliaſe s'y rendoit en habit d'homme. Ce fut un concours de perſonnes de tout âge, de tout état, de tout ſexe & de toute contrée. Tant de célébrité ne permit pas à l'envie ni à la calomnie de reſter aſſoupies. Xénophon, Antiſthene, Diogene, Ariſtippe, Eſchine, Phédon s'éleverent contre lui, & Athénée s'eſt plu à tranſmettre à la poſtérité les imputations odieuſes dont on a cherché à flétrir la mémoire de Platon. Mais, une ligne de ſon ouvrage ſuffit pour faire oublier & ſes défauts, s'il en eut, & les reproches de ſes ennemis.

Platon fut un homme de génie, laborieux, continent & ſobre, grave dans ſon diſcours & dans ſon maintien, patient, affable; ceux qui s'offenſent de la liberté avec laquelle ſon banquet eſt écrit, en méconnoiſſent le but; & puis il n'eſt pas moins important pour juger les mœurs que pour juger les ouvrages, de remonter aux tems & de ſe tranſporter ſur les lieux; nous ſommes moins ce qu'il plaît à la nature, qu'au moment où nous naiſſons.

Il s'appliqua toute ſa vie à rendre la jeuneſſe inſtruite & vertueuſe. Il ne ſe mêla point des affaires publiques; ſes idées de légiſlation ne convenoient pas avec celles de Dracon & de Solon. Il parloit de l'égalité de fortune & d'autorité qu'il eſt difficile d'établir, & peut être impoſſible de conſerver chez un peuple. Les Arcadiens, les Thébains, les Cyrénéens, les Syracuſains, les Crétois, les Éléens, les Pyrrhéens, & d'autres qui travailloient à réformer leur Gouvernement, l'appellerent; mais, trouvant ici une répugnance invincible à la communauté générale de toutes choſes, de la férocité, de l'orgueil, de la ſuffiſance, trop de richeſſes, trop de puiſſance, des difficultés de toute eſpece, il n'alla point, il ſe contenta d'envoyer ſes Diſciples. Dion, Pithon & Héraclide, qui avoient puiſé dans ſon école la haine de la tyrannie, en affranchirent, le premier, la Sicile, les deux autres la Thrace. Il fut aimé de quelques Souverains. Les Souverains ne rougiſſoient pas alors d'être Philoſophes.

Après ſa mort, le Perſe Mithridate lui éleva une ſtatue; Ariſtote, un autel. On conſacra par une ſolemnité le jour de ſa naiſſance, & l'on frappa des monnoies à ſon effigie. Les ſiecles qui ſe ſont écoulés, n'ont fait qu'accroître l'admiration qu'on avoit pour ſes ouvrages.

Son ſtyle eſt moyen entre la proſe & la poëſie. Il offre des modeles en tout genre d'éloquence. Celui qui n'eſt pas ſenſible aux charmes de ſes dialogues, n'a point de goût. Perſonne n'a ſçu établir le lieu de la ſcene avec plus de vérité, ni mieux ſoutenir ſes caracteres. Il a des momens de l'enthouſiaſme le plus ſublime. Son dialogue de la ſainteté eſt un chef-d'œuvre de fineſſe; ſon apologie de Socrate en eſt un de véritable éloquence. Ce n'eſt pas à la premiere lecture qu'on ſaiſit l'art & le but du Banquet; il y a plus à profiter pour un homme de génie dans une page de cet auteur, que dans mille volumes de critique. Homere & Platon attendent encore un traducteur digne d'eux. Il profeſſa la double doctrine. Il eſt difficile, dit-il dans le Timée, de remonter à l'Auteur de cet Univers, & il ſeroit dangereux de publier ce qu'on en découvriroit. Il vit que le doute étoit la baſe de la véritable ſcience; auſſi, tous ſes dialogues reſpirent-ils le Scepticiſme. Ils en reſſemblent d'autant plus à la converſation. Il ne s'ouvrit de ſes véritables ſentimens qu'à quelques amis. Le ſort de ſon maître l'avoit rendu circonſpect; il fut partiſan juſqu'à un certain point du ſilence Pythagorique; il imita les Prêtres d'Égypte, les mortels les plus taciturnes & les plus cachés. Il eſt plus occupé à réfuter qu'à prouver; & il échappe preſque toujours à la malignité du lecteur à l'aide d'un grand nombre d'interlocuteurs qui ont alternativement tort & raiſon. Il appliqua les Mathématiques à la Philoſophie; il tenta de remonter à l'origine des choſes, & il ſe perdit dans ſes ſpéculations; il eſt ſouvent obſcur, il eſt peut-être moins à lire pour les choſes qu'il dit que pour la maniere de les dire; ce n'eſt pas qu'on ne rencontre chez lui des vérités générales d'une Philoſophie profonde & vraie. Parle-t-il de l'harmonie générale de l'Univers? Celui qui en fut l'auteur emprunteroit ſa langue & ſes idées.

Philoſophie de Platon.

Le nom de Sage ne convient qu'à Dieu; celui de Philoſophe ſuffit à l'homme.

La ſageſſe a pour objet les choſes intelligibles; la ſcience, les choſes qui ſont relatives à Dieu & à l'ame, quand elle eſt ſéparée du corps.

La Nature & l'art concourent à former le Philoſophe.

Il aime la vérité dès ſon enfance, il a de la mémoire & de la pénétration, il eſt porté à la tempérance, il ſe ſent du courage.

Les choſes ſont ou intelligibles, ou actives, & la ſcience eſt ou théorique, ou pratique.

Le Philoſophe qui contemple les choſes intelligibles, imite l'Être ſuprême.

Ce n'eſt point un être oiſif; il agira, ſi l'occaſion s'en préſente.

Il ſçaura preſcrire des loix, ordonner une République, appaiſer une ſédition, amender la vieilleſſe, inſtruire la jeuneſſe.

Il ne néglige ni l'art de parler, ni celui d'arranger ſes penſées.

Sa dialectique, aidée de la Géométrie, l'élevera au premier principe, & déchirera le voile qui couvre les yeux des Barbares.

Platon dit que la dialectique eſt l'art de diviſer, de définir, d'inférer & de raiſonner ou d'argumenter.

Si l'argumentation eſt néceſſaire, il l'appelle Apodectique; ſi elle eſt probable, Épichérématique; ſi elle eſt imparfaite ou intimématique, Rhétorique; ſi elle eſt fauſſe, Sophiſmatique.

Si la Philoſophie contemplative s'occupe des êtres fixes, conſtans, divins, exiſtans par eux-mêmes, & cauſes premieres des choſes, elle prend le nom de Théologie; ſi les aſtres & leurs révolutions, le retour des ſubſtances à une ſeule, la conſtitution de l'Univers ſont ſes objets, elle prend celui de Philoſophie naturelle; ſi elle enviſage les propriétés de la matiere, elle s'appelle Mathématique.

La Philoſophie pratique eſt ou morale, ou domeſtique, ou civile; morale, quand elle travaille à l'inſtitution des mœurs; domeſtique, à l'économie de la famille; civile, à la conſervation de la République.

De la Dialectique de Platon.

La connoiſſance de la vérité naît de la ſenſation, quoiqu'elle n'appartienne point à la ſenſation, mais à l'eſprit; c'eſt l'eſprit qui juge.

L'eſprit ou l'entendement a pour objet les choſes ſimples, intelligibles par elles mêmes, conſtantes ou qui ſont telles qu'on les conçoit, ou les choſes ſenſibles, mais qui échappent à l'organe ou par leur petiteſſe, ou par leur mobilité, qui ſont en viciſſitude ou inconſtantes, & il y a ſcience & opinion; ſcience des premieres, & opinion des ſecondes.

La ſenſation eſt une affectation de l'ame conſéquente à quelque impreſſion faite ſur le corps.

La mémoire eſt la permanence de la forme reçue dans l'entendement en conſéquence de la ſenſation.

Si le témoignage de la mémoire ſe confirme par celui de la ſenſation, il y a opinion; s'ils ſe contrediſent, il y a erreur.

L'ame humaine eſt une table de cire, où la Nature imprime ſon image; la penſée eſt l'entretien de l'ame avec elle-même; le diſcours eſt l'énonciation extérieure de cet entretien.

L'intelligence eſt l'acte de l'entendement appliqué aux premiers objets intelligibles.

L'intelligence comprend ou les objets intelligibles qui lui ſont propres & qui étoient en

elle, & elle les comprend avant que l'ame fût unie au corps, ou les mêmes objets, mais après ſon union avec le corps; alors, l'intelligence s'appelle connoiſſance naturelle.

Cette connoiſſance naturelle conſtitue la réminiſcence qu'il ne faut pas confondre avec la mémoire; la mémoire eſt des choſes ſenſibles; la réminiſcence eſt des choſes intelligibles.

Entre les objets intelligibles, il y en a de premiers, comme les idées; de ſecondaires, comme les attributs de la matiere, ou les eſpeces qui n'en peuvent être ſéparées. Pareillement entre les objets ſenſibles il y en a de premiers, comme la blancheur & les autres abſtraits; de ſecondaires, comme le blanc & les autres concrets.

L'entendement ne juge point des objets intelligibles premiers, ſans cette raiſon qui fait la ſcience. C'eſt de ſa part un acte ſimple, une appréhenſion pure & ſans diſcours. Le jugement des objets intelligibles ſecondaires ſuppoſe la même raiſon & le même acte, mais moins ſimple; & il y a intelligence.

Le ſens ne juge point des objets ſenſibles premiers, ou ſecondaires, ſans cette raiſon qui fait l'opinion. Le jugement des concrets la ſuppoſe ainſi que le jugement des abſtraits; mais, il y a ſenſation.

On eſt à ce qu'il y a de vrai & de faux dans la ſpéculation; à ce qu'il y a de propre & d'étranger aux actions, dans la pratique.

C'eſt la raiſon innée du beau & du bon qui rend le jugement pratique; cette raiſon innée eſt comme une regle dont nous faiſons conſtamment l'application pendant la vie.

Le Dialecticien s'occupera d'abord de l'eſſence de la choſe, enſuite de ſes accidens.

Il commencera par définir, diviſer, réſoudre; puis, il inférera & raiſonnera.

Qu'eſt-ce que la diviſion? C'eſt la diſtribution d'un genre en eſpeces, d'un tout en parties, d'accidens en ſujets, de ſujets en accidens. On ne parvient à la notion de l'eſſence, que par ce moyen.

Qu'eſt-ce que la définition? Comment ſe fait-elle? En partant du genre, paſſant à la différence la plus prochaine, & deſcendant de-là à l'eſpece.

Il y a trois ſortes de réſolutions; l'une qui remonte des ſenſibles aux intelligibles; une ſeconde, qui procede par voie de démonſtration; une troiſieme, par voie de ſuppoſition.

Il faut que l'Orateur connoiſſe l'homme, les différences de l'eſpece humaine, les formes diverſes de l'énonciation, les motifs de perſuaſion & les avantages des circonſtances; c'eſt-là ce qui conſtitue l'art de bien dire.

Il ne faut pas ignorer la maniere dont le Sophiſme prend le caractere de la vérité.

La connoiſſance des mots &

la raiſon de la dénomination ou l'étymologie, ne ſont point étrangeres à la Dialectique.

De la Philoſophie contemplative de Platon, & premierement de ſa Théologie.

Il ne ſe fait rien de rien.

Il y a deux cauſes des choſes, l'une dont elles ſont; l'autre, par laquelle elles ſont. Celle-ci eſt Dieu, l'autre eſt la matiere. Dieu & la matiere ſont éternels & également indépendans, quant à leur eſſence, à leur exiſtence.

La matiere eſt infinie en étendue & en durée.

La matiere n'eſt point un corps, mais tous les corps ſont d'elle.

Il y a dans la matiere une force aveugle, brute, néceſſaire, innée, qui la meut témérairement, & dont elle ne peut être entierement dépouillée. C'eſt un obſtacle que Dieu même n'a pu ſurmonter. C'eſt la raiſon pour laquelle il n'a pas fait ce que l'on conçoit de mieux. De-là, tous les défauts & tous les maux. Le mal eſt néceſſaire; il y en a le moins qu'il eſt poſſible.

Dieu eſt un principe de bonté, oppoſé à la méchanceté de la matiere. C'eſt la cauſe par laquelle tout eſt; c'eſt la ſource des êtres exiſtans par eux-mêmes, ſpirituels & parfaits; c'eſt le principe premier; c'eſt le grand ouvrier, c'eſt l'ordinateur univerſel.

Il eſt difficile à l'entendement de s'élever juſqu'à lui. Il eſt dangereux à l'homme de divulguer ce qu'il en a conçu.

On peut démontrer évidemment ſon exiſtence & ſes attributs.

Elle ſe manifeſte à celui qui s'interroge lui-même, & à celui qui jette quelques regards attentifs ſur l'Univers.

Dieu eſt une raiſon incorporelle qu'on ne ſaiſit que par la penſée.

Il eſt libre, il eſt puiſſant, il eſt ſage, il diſpoſe de la matiere, autant que l'eſſence de celle-ci le permet.

Il eſt bon, un être bon & inacceſſible à l'envie; il a donc voulu que tout fût bon, qu'il n'y eût de mal que celui qu'il ne pouvoit empêcher.

Qu'eſt-ce qui l'a dirigé dans l'ordination du monde? Un exemplaire éternel qui étoit en lui, qui y eſt & qui ne change point.

Cet exemplaire éternel, cette raiſon premiere des choſes, cette intelligence, contient en elle les exemplaires, les raiſons & les cauſes de toutes les autres; ces exemplaires ſont éternels par eux-mêmes, immanens, & les modeles de l'eſſence des choſes paſſageres & changeantes.

Lorſque Dieu forma la matiere, lorſqu'il voulut que le monde fût, il y plaça une ame.

Il y a des Dieux incréés; il y en a de produits.

Ceux-ci ne ſont par leur nature ni éternels, ni immortels,

ni indiſſolubles; mais, ils durent & dureront toujours par un acte de la volonté divine qui les conſerve & les conſervera.

Il y a des Démons dont la nature eſt moyenne entre celle des Dieux & de l'homme.

Ils tranſmettent ce qui eſt de Dieu à l'homme, & ce qui eſt de l'homme à Dieu. Ils portent nos prieres & nos ſacrifices en haut; ils deſcendent en bas les graces & les inſpirations.

L'Être éternel, les Dieux au-deſſous de lui, mais éternels comme lui; les Dieux produits, les Démons, les hommes, les animaux, les êtres matériels, la matiere, le deſtin, voilà la chaîne univerſelle.

De la Phyſique de Platon.

Rien ne ſe fait ſans cauſe.

L'ouvrier a en ſoi le modele de ſon ouvrage; il a les yeux ſur ce modele en travaillant; il en réaliſe l'idée.

Puiſque le monde eſt, il eſt par quelque principe.

C'eſt un grand automate.

Il eſt un, parce qu'il eſt tout.

Il eſt corporel, viſible & tangible; mais, on ne voit rien ſans feu, on ne touche point ſans ſolidité. Il n'y a point de ſolidité ſans terre. Dieu produiſit donc d'abord le feu & la terre, enſuite l'eau qui ſervit de moyen d'union entre la terre & le feu.

Puis il anima la maſſe.

L'ame ordonna, la maſſe obéit, la maſſe fut ſenſible. L'ame diffuſe échappa aux ſens; on ne la conçut que par ſon action.

Il voulut que l'ame du monde fût éternelle; que la maſſe du monde fût éternelle; que le compoſé de l'ame & de la maſſe fût éternel. Mais, comment attacha-t-il l'Éternité à un tout produit & répugnant par ſa nature à cet attribut? Ce fut par une image mobile de la durée que nous appellons le tems. Il tira cette image de l'Éternité qui eſt une, & il en revêtit le monde.

Les corps ont de la profondeur; la profondeur eſt compoſée de plans; les plans ſe réſolvent tous en triangle; Les élémens ſont donc triangulaires.

La plus ſolide des figures, c'eſt le cube. La terre eſt cubique; le feu eſt pyramidal; l'air eſt en octaedre, l'eau en icoſaedre.

Les figures, les nombres, les mouvemens, les puiſſances furent coordonnées de la maniere la plus convenable à la nature de la matiere.

Le mouvement eſt un; il appartient à la grande intelligence; il ſe diſtribue en ſept eſpeces.

Le mouvement ou la révolution circulaire du monde eſt un effet de la préſence du mouvement en tout & par-tout

Le monde a ſes périodes. A la conſommation de ſes périodes, il revient à ſon état d'origine, & la grande année recommence.

La lune, le ſoleil & le reſte des

des aſtres ont été formés pour éclairer la terre & meſurer la durée.

L'orbe au-deſſus de la terre eſt celui de la lune. L'orbe au-deſſus de la lune eſt celui du ſoleil.

Un orbe général les emporte tous d'un commun mouvement, tandis qu'ils ſe meuvent chacun en des ſens contraires au mouvement général.

Cette terre qui nous nourrit eſt ſuſpendue par le pole. C'eſt le ſéjour de la lumiere & des ténebres. C'eſt la plus ancienne des Divinités produites dans la profondeur du Ciel.

La cauſe premiere abandonna la production des animaux aux Dieux ſubalternes. Ils imiterent ſa vertu génératrice. Elle avoit engendré les Dieux; les Dieux engendrerent les animaux.

De-là, Platon deſcend à la formation des autres corps.

De l'ame ſelon Platon, ou de la Pſychologie.

Dieu ayant abandonné la formation de l'homme aux Dieux ſubalternes, il verſa dans la maſſe générale ce germe immortel, divin, qui devoit en être extrait, & anima l'être deſtiné à connoître la juſtice, & à offrir des ſacrifices.

Ce germe fut infecté par ſon union avec la matiere. De-là, l'origine du mal moral, les paſſions, les vices, les vertus, la douleur, les châtimens, les peines, les récompenſes à venir.

L'ame a trois parties différentes, & chacune de ces parties a ſon ſéjour; une partie incorruptible placée dans la tête, une partie concupiſcente placée dans le cœur, un partie animale placée entre le diaphragme & l'ombilic. Celle-ci préſide aux fonctions animales; la précédente, aux paſſions; la ſupérieure, à la raiſon.

L'ame eſt immortelle. Elle eſt le principe du mouvement; elle ſe meut, & meut le reſte. Elle eſt l'élément de la vie; elle s'occupe des choſes permanentes, éternelles, immortelles, analogues à ſa nature; elle ſe rappelle les connoiſſances qu'elle avoit avant que d'être unie au corps.

Avant que de les enfermer dans ce ſépulcre, il a dit que ſi elles obéiſſoient fidelement aux loix de la néceſſité & du deſtin auxquels il les ſoumettroit, elles ſeroient un jour récompenſées d'un bonheur ſans fin.

Platon regardoit les Mathématiques comme la ſource la plus propre à accoutumer l'homme aux généralités & aux abſtractions, & à l'élever des choſes ſenſibles aux choſes intelligibles.

Il s'en manquoit beaucoup qu'il mépriſât l'Aſtronomie & la Muſique; mais, la perfection de l'entendement & la pratique de la vertu étoient toujours le dernier terme auquel il les rapportoit. Ce fut un Théoſophe par excellence.

De la Philoſophie pratique de Platon, & premierement de ſa Morale.

Dieu eſt le ſouverain bien.

La connoiſſance & l'imitation du ſouverain bien eſt la plus grande félicité de l'homme.

Ce n'eſt que par l'ame que l'homme peut acquérir quelque ſimilitude avec Dieu.

La beauté, la ſanté, la force, les richeſſes, les dignités ne ſont des biens que par l'uſage qu'on en fait; ils rendent mauvais ceux qui en abuſent.

La Nature a doué de certaines qualités ſublimes ceux qu'elle a deſtinés à la condition de Philoſophes. Ils ſeront un jour aſſis à la table des Dieux; c'eſt-là qu'ils connoîtront la vérité, & qu'ils riront de la folie de ceux qui ſe laiſſent jouer par des ſimulacres.

Il n'y a de bon que ce qui eſt honnête.

Il faut préférer à tout la vertu, parce que c'eſt une choſe divine; elle ne s'apprend point, Dieu la donne.

Celui qui ſçait être vertueux, ſçait être heureux au milieu de l'ignominie, dans l'exil, malgré la mort & ſes terreurs.

Donnez tout à l'homme excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour ſon bonheur.

Il n'y a qu'un grand précepte, c'eſt de s'aſſimiler à Dieu.

On s'aſſimile à Dieu par degrés, & le premier, c'eſt d'imiter les bons génies, & d'avoir leur prudence, leur juſtice & leur tempérance.

Il faut être perſuadé de la matiere actuelle, de ſa condition, & regarder le corps comme une priſon dont l'ame tirée par la mort, paſſera à la connoiſſance de la nature eſſentielle & vraie.

Si l'homme a été heureuſement né, s'il a reçu une éducation, des mœurs, des ſentimens conformes à la loi générale, & s'il a pratiqué les maximes de la ſageſſe, l'effet néceſſaire de ces qualités ſera de le ſéparer des choſes humaines & ſenſibles, & de l'attacher à la contemplation des choſes intelligibles.

Voilà la préparation au bonheur; on y eſt initié par les Mathématiques.

Les pas ſuivans conſiſtent à dompter ſes paſſions, & à s'accoutumer à la tâche du Philoſophe, ou à l'exercice de la vertu.

La vertu eſt la meilleure & la plus parfaite affection de l'ame qu'elle embellit, où elle aſſied la conſtance & la fermeté, avec l'amour de la vérité dans la conduite & les diſcours, ſeul ou avec les autres.

Chaque vertu a ſa partie de l'ame à laquelle elle préſide; la prudence préſide à la partie qui raiſonne; la force, à la partie qui s'irrite; la tempérance, à la partie qui déſire.

La prudence eſt la connoiſſance des biens, des maux & des choſes qui tiennent le milieu; la force eſt l'obſervation légitime d'un décret doux ou péni-

ble ; la tempérance eſt l'aſſujettiſſement des paſſions à la raiſon. La juſtice eſt une harmonie particuliere de ces trois vertus, en conſéquence de laquelle chaque partie de l'ame s'occupe de ce qui lui eſt propre, de la maniere la plus conforme à la dignité de ſon origine ; la raiſon commande, & le reſte obéit.

Les vertus ſont tellement enchaînées entr'elles, qu'on ne peut les ſéparer, celui qui peche, eſt déraiſonnable, imprudent, & ignorant. Il eſt impoſſible que l'homme ſoit en même tems prudent, intempérant & puſillanime.

Les vertus ſont parfaites ; elles ne s'augmentent & ne ſe diminuent point; c'eſt le caractere du vice.

La paſſion eſt un mouvement aveugle de l'ame, frappé d'un objet bon ou mauvais.

Les paſſions ne ſont pas de la partie raiſonnable, auſſi naiſſent-elles & paſſent-elles malgré nous.

Il y a des paſſions ſauvages & féroces ; il y en a de douces.

La volupté, la douleur, la colere, la commiſération, ſont du nombre de ces dernieres ; elles ſont de la nature de l'homme ; elles ne commencent à être vicieuſes qu'en devenant exceſſives.

Les paſſions ſauvages & féroces ne ſont pas dans la nature ; elles naiſſent de quelque dépravation particuliere ; telle eſt la miſanthropie.

Dieu nous a rendu capables de plaiſir & de peines.

Il y a des peines de corps, des peines d'ames, des peines injuſtes, des peines outrées, des peines raiſonnables, des peines meſurées, des peines contraires au bien, & d'autres qui lui ſont conformes.

L'amitié eſt une bienveillance réciproque, qui rend deux êtres également ſoigneux l'un du bonheur de l'autre ; égalité qui s'établit & qui ſe conſerve par la conformité des mœurs.

L'amour eſt une eſpece d'amitié.

Il y a trois ſortes d'amour : un amour honteux & brutal, qui n'a d'objet que la volupté corporelle ; un amour honnête & céleſte, qui ne regarde qu'aux qualités de l'ame ; un amour moyen, qui ſe propoſe la jouiſſance de la beauté de l'ame & du corps.

De la Politique de Platon.

Les fonctions des citoyens dans la République, ſemblables à celles des membres du corps, ſe réduiront à la garder, à la défendre & à la ſervir. Les gardiens de la République veillent & commadent ; ſes défenſeurs prennent les armes & ſe battent ; ſes ſerviteurs ſont répandus dans toutes les autres profeſſions.

La République la plus heureuſe eſt celle où le Souverain Philoſophe connoît le premier bien.

Les hommes vivront miſéra-

bles, tant que les Philoſophes ne regneront pas, ou que ceux qui regnent, privés d'une ſorte d'inſpiration divine, ne ſeront pas Philoſophes.

La République peut prendre cinq formes différentes; l'Ariſtocratie, où un petit nombre de Nobles commandent; la Timocratie, où l'on obéit à des ambitieux; la Démocratie, où le peuple exerce la ſouveraineté; l'Oligarchie, où elle eſt confiée à quelques-uns; la Tyrannie ou l'adminiſtration d'un ſeul, la plus mauvaiſe de toutes.

Si l'adminiſtration peche, il faut la corriger; c'eſt l'uſage d'un nombre d'hommes de tout âge & de toute condition, dont les différens intérêts ſe balanceront.

L'uſage commun des femmes ne peut avoir lieu que dans une République parfaite.

La vertu de l'homme politique conſiſte à diriger ſes penſées & ſes actions au bonheur de la République.

Des ſucceſſeurs de Platon.

Ceux qui ſuccéderent à Platon, ne profeſſerent point tous rigoureuſement ſa doctrine. Sa philoſophie ſouffrit différentes altérations qui diſtinguerent l'Académie en ancienne, moyenne & nouvelle. L'ancienne fut de vrais Platoniciens, au nombre deſquels on compte Speuſippe, Xénocrate, Polémon, Cratès & Crantor. La moyenne, de ceux qui retinrent ſes idées, mais qui éleverent la queſtion de l'imbécillité de l'entendement humain, & de l'incertitude de nos connoiſſances, parmi leſquels on nomme Arcéſilaüs, Lacyde, Évandre & Égéſime. La nouvelle fut fondée par Carnéade & Clitomaque, & ſe diviſa dans la ſuite en quatrieme & en cinquieme; celle-ci, ſous Philon & Charmide; celle-là, ſous Antiochus. *Voyez* Académie.

PLATON, *Platon*, Πλάτων, (*a*) philoſophe différent du précédent, puiſqu'il étoit de Rhodes, & qu'il fut diſciple de Panétius.

Diogene Laërce parle encore de deux autres Philoſophes du nom de Platon, l'un Péripatéticien, diſciple d'Ariſtote, & l'autre diſciple de Praxiphane.

PLATON, *Platon*, Πλάτων, (*b*) capitaine Athénien, commandoit cinq mille hommes de pied & mille chevaux, qui étoient des recrues qu'on amena à Alexandre le Grand, dans le tems qu'il paſſoit au païs des Medes.

PLATOR, *Plator*, (*c*) officier à qui Philippe V, roi de Macédoine, avoit confié le commandement d'Orée. L'an de Rome 545, & 207 avant J. C., P. Sulpicius Galba forma le ſiege de cette place. Dans le tems qu'un combat opiniâtre attiroit les yeux & l'attention de tout le monde, Plator ouvrit

(*a*) Diog. Laërt. p. 558.
(*b*) Q. Curt. L. V. c. 7.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6.

aux Romains la porte de la citadelle qui donnoit ſur la mer ; & en un moment ils ſe rendirent maîtres de la place. La garniſon Macédonienne ſe raſſembla au pied du mur de la citadelle, où elle ſe tenoit, ſans prendre ouvertement la fuite, ni combattre avec trop d'opiniâtreté. Plator, ayant obtenu de P. Sulpicius Galba qu'il lui accordât la vie & la liberté, l'embarqua ſur des vaiſſeaux, qui la porterent à Démétrium, dans la Phthiotide. Pour lui, il ſe retira auprès d'Attale.

PLATOR, *Plator*, (*a*) fils de Pleuratus, roi d'Illyrie, & d'Eurydice, étoit frere de Gentius. Ce dernier, pour s'aſſurer la Couronne, ôta la vie à Pleuratus & à deux hommes braves & entreprenans qui lui étoient attachés, Étritus & Épicadius.

PLATOR, *Plator*, (*b*) citoyen de Dyrrachium, & hôte de L. Piſon, beau-pere de Jules Céſar. L. Piſon, ayant reçu de l'argent des habitans de cette ville, pour qu'il fît mourir Plator, ruina la maiſon de celui dont il avoit mis la tête à prix. Après en avoir obtenu des eſclaves muſiciens & d'autres préſens, il le raſſura malgré ſes allarmes & ſes ſoupçons, & lui ordonna de ſe rendre ſur ſa parole à Theſſalonique. A la vérité, il ne le fit pas mourir du genre de ſupplice auquel les Anciens condamnoient ordinairement les coupables ; car, comme ce malheureux déſiroit avec empreſſement de ſoumettre ſa tête à la hâche de ſon hôte, celui-ci ordonna au médecin de lui ouvrir les veines.

PLAUSTRUM. Ce que (*c*) les Anciens appelloient Plauſtrum, étoit proprement une charete ou un fourgon à deux roues, & quelquefois à quatre. Il étoit de même uſage que nos charetes, & ſervoit à porter des charges. On croit que ce que Caton appelle *Plauſtrum Majus* étoit un chariot de voiture à quatre roues.

PLAUTE [M. Accius], *M. Accius Plautus*, (*d*) fameux poëte comique Latin, naquit à Sarſine ou Saline, ville d'Italie dans l'Ombrie, ou, pour parler ſelon la Géographie moderne, dans la Romagne. Il ſe rendit célebre à Rome par ſes comédies, environ 200 ans avant J. C. Aulu-Gelle rapporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu mêler du négoce, & y ayant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de ſe don-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.
(*b*) Cicer. Orat. in L. Piſon. c. 65, 66.
(*c*) Antiq. Expl. par. D. Bern. de Montf. T. IV. p. 193.
(*d*) Aul. Gell. L. III. c. 3. L. VII. c. 17. Quintilian. L. X. c. 1. Horat. L. II. Epiſt. 1. v. 58, 170. Art Poëtic. v. 270. & *ſeq.* Cicer. Brut. c. 30. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 154. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. I. pag. 27, 170, 338. & *ſuiv.* T. V. pag. 56. Tom. VIII. p. 391. T. XVII. pag. 212.

ner à un boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin. Dans ce fâcheux exercice, il employoit quelques heures à la compoſition de ſes pieces.

Il ne reſte de tous les autres Poëtes qui avoient paru juſqu'à lui que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ſes comédies, preſqu'entieres, ont réſiſté au tems, & ſont parvenues juſqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ſes pieces ſe ſont mieux conſervées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient auſſi plus ſouvent redemandées. On ne les jouoit pas ſeulement du tems d'Auguſte; Il paroît par un paſſage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naiſſance de J. C.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il ſemble que pour l'élocution il eſt généralement eſtimé, ſans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du diſcours. Varron diſoit que ſi les Muſes vouloient parler en Latin, elles emprunteroient le langage de Plaute. Un tel éloge n'excepte rien, & ne laiſſe rien à déſirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageuſement.

Horace, bon juge ſans doute en cette matiere, ne paroît pas favorable à Plaute. Nous rapporterons l'endroit entier.

At noſtri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere ſales; nimium patienter utroſque,
Ne dicam ſtultè, mirati; ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digito callemus & aure.

C'eſt-à-dire, « Nos Ancêtres, » dit-il aux Piſons, ont loué & » admiré les vers & les railleries de Plaute, un peu trop » bonnement, pour ne pas dire » ſottement; s'il eſt vrai que » que vous & moi ſçachions » diſtinguer, dans les railleries, » le délicat d'avec le groſſier, » & que nous ayons l'oreille » aſſez fine pour bien juger du » ſon & de la cadence des vers. » Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroît qu'Horace n'étoit pas ſeul de ce ſentiment, & que la Cour d'Auguſte ne goûtoit pas plus que lui, ni la verſification, ni les plaiſanteries de ce Poëte.

La cenſure d'Horace tombe ſur deux articles; ſur le nombre & la cadence des vers, *numeros*; ſur les railleries, *ſales*. Nous croyons qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais, il peut bien être arrivé que ce Poëte, piqué de l'injuſte préférence que ceux de ſon ſiecle donnoient aux anciens Poëtes Latins ſur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occaſions, & ici en particulier.

Il eſt certain que Plaute n'eſt point exact dans ſes vers, qu'il a appellés par cette raiſon *numeros innumeros*, des nombres ſans nombres, dans ſon épitaphe qu'il fit lui-même. Il ne s'eſt point aſſujetti à ſuivre une même meſure, & il a mêlé tant de ſortes de vers, que les plus ſçavans ont de la peine à les reconnoître. Il eſt certain encore qu'il a des plaiſanteries fades, baſſes & ſouvent outrées; mais, il en a auſſi de fines & de délicates. C'eſt pourquoi, Cicéron, qui n'étoit un pas mauvais juge de ce que les Anciens appelloient urbanité, le propoſe comme un modele à ſuivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent Poëte comique. Ils ſont réparés bien avantageuſement par beaucoup de belles qualités, qui peuvent non-ſeulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au-deſſus de lui. C'eſt le jugement qu'en porte Madame Dacier, dans la comparaiſon qu'elle fait de ces deux Poëtes.

« Térence, dit-elle, a ſans » doute beaucoup plus d'art, » mais il me ſemble que l'au- » tre a plus d'eſprit. Térence » fait plus parler qu'agir; Plau- » te fait plus agir que parler; & » c'eſt le véritable caractere de » la comédie, qui eſt beaucoup » plus dans l'action que dans le » diſcours. Cette vivacité me » paroît donner un grand avan- » tage à Plaute. C'eſt que ſes » intrigues ſont toujours con- » formes à la qualité des ac- » teurs, que ſes incidens ſont » bien variés & ont toujours » quelque choſe qui ſurprend » agréablement; au lieu que le » Théâtre ſemble languir quel- » quefois dans Térence, à qui » la vivacité de l'action & le » nœud des incidens & des in- » trigues manquent manifeſte- » ment. »

Pour donner au lecteur quelque idée du ſtyle de Plaute, de ſa latinité, & de ſon langage antique, nous placerons ici le commencement du prologue d'une de ſes plus belles pieces, intitulée *Amphitryon*. C'eſt Mercure qui parle.

Ut vos in voſtris voltis mercimoniis
Emundis vendundiſque me lætum lucris
Afficere, atque adjuvare in rebus omnibus;
Et ut res rationeſque voſtrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quaſque incœpiſtis res, quaſque incœptabitis;
Et uti bonis vos voſtroſque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam eaque ut nuntiem,

Quæ maxumè in rem vostram communem sient.
(Nam vos quidem id jam scitis conceſſum & datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim & lucro.)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis sempet suppetat;
Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itaque æqui & justi hîc eritis omnes arbitri.

Il faut ſe ſouvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des marchands, & le courrier des Dieux.

« Par la même raiſon que » vous voulez que je vous ſois » favorable dans vos achats & » dans vos ventes, que vous » ſouhaitez de proſpérer dans » les affaires que vous avez à » la ville & dans les païs étran- » gers, & de voir augmenter » chaque jour d'un profit conſi- » dérable celles que vous avez » entrepriſes, ou que vous êtes » ſur le point d'entreprendre; » par la même raiſon que vous » voulez que je vous apporte » de bonnes nouvelles, à vous & » à vos familles, & que je vous » apprenne des choſes qui ſoient » pour le bien de votre Républi- » que; (car, vous ſçavez, il y a » long-tems, qu'il m'eſt échu » en partage d'être le Dieu des » nouvelles, & de préſider au » gain.) par la même raiſon » donc que vous voulez que » je vous accorde toutes ces » choſes, & que je n'oublie » rien de ce qui peut vous pro- » curer l'avancement de vos » affaires; par cette même rai- » ſon, il faut auſſi que vous » donniez une favorable atten- » tion à cette piece, & que vous » en jugiez équitablement. »

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. Alcmene, parlant à ſon mari Amphitryon, lui tient ce langage :

Non ego illam mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur,
Sed pudicitiam, & pudorem, & sedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem; & cognatûm concordiam;
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

« Pour moi, j'eſtime que la » véritable dot d'une femme » n'eſt pas l'argent qu'elle ap- » porte en ſe mariant. C'eſt » l'honneur, c'eſt la pudicité; » c'eſt de ſçavoir modérer ſes » déſirs, d'avoir la crainte des » Dieux, d'aimer ceux de qui » l'on a reçu la naiſſance, & » de vivre en bonne intelli- » gence avec ſes parens. Je n'ai » jamais eu d'autre but que de » vous obéir en toutes choſes, » de ſecourir les gens de bien, » & de pouvoir leur être utile. » Mais, pour quelques endroits de cette ſorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs!

Plaute, ſelon Saint Jérôme, mourut ſous la CXLVI^e. Olympiade; mais, il y a plus d'apparence que ce fut ſous la CXLIX^e. Olympiade, l'an 184 avant Jeſus-Chriſt, ſous le Conſulat de P. Claudius Pulcher & de L. Porcius Licinus, comme nous l'apprenons de Cicéron.

PLAUTIA, *Plautia*, (*a*) ſurnommée Urgulanilla, dont le pere avoit mérité en Illyrie les ornemens de triomphateur, fut la premiere femme de l'empereur Claude. Ce fut d'elle que naquit ce fils de Claude, qui avoit été promis en mariage à la fille de Séjan, & qui périt par accident. Plautia eut encore une fille nommée Claudia, qui étoit le fruit d'un commerce adultere avec un affranchi de ſon mari. Le crime fut découvert, & de plus on ſoupçonna Plautia d'avoir trempé dans un homicide. Par ce double motif, Claude la répudia honteuſement, & lui renvoyant ſa fille qui étoit un enfant de cinq mois, il la fit expoſer à ſa porte.

PLAUTIEN [Fulvius], *Fulvius Plautianus*, (*b*) Préfet du Prétoire de Sévere, fut un favori inſolent, dont la fortune éclatante ſe termina, comme il arrive d'ordinaire, par une ſanglante cataſtrophe.

Les commencemens de cet homme, qui eut dans la ſuite en ſa main toute la puiſſance de l'Empire, furent très obſcurs. Il étoit Afriſain, de condition médiocre, né ſans biens. Dans ſa jeuneſſe, il ſe fit de fâcheuſes affaires, & pour cauſe de ſédition & de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax alors proconſul d'Afrique. Réduit à un triſte état, il trouva une reſſource dans l'amitié de Sévere, à qui il s'attacha. Il étoit ſon compatriote, & même, ſelon quelques-uns, ſon parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime & par l'infamie qu'il gagna ſes bonnes graces; & il n'eſt pas douteux que la prévention aveugle que Sévere eut pour lui juſqu'à la fin, reſſemble bien à une paſſion. En s'agrandiſſant, Sévere augmenta la fortune de Plautien; & lorſqu'il fut devenu Empereur, il le fit Préfet du Prétoire. On a même lieu de penſer que Plautien exerça ſeul cette charge, au moins pendant les dernieres années qu'il en jouit.

Dans une ſi grande place, dont le pouvoir étoit extrêmement étendu, il déploya tous ſes vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit ſa convoitiſe, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, préſens extorqués, rapines, confiſcations. L'Hiſtoire lui attribue une grande part dans les meurtres ſi fréquemment ordonnés par Sévere; & la vue du miniſtre dans les conſeils ſanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de

(*a*) Sueton. in Claud. c. 26. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 187.

(*b*) Dio. Caſſ. p. 321, 630, 856. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 90, 98, 103. *& ſuiv.*

la dépouille de ceux qu'il faiſoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'Empire ni peuple, ni ville qu'il ne pillât, & qui ne lui payât tribut ; & on lui envoyoit de plus riches & de plus magnifiques préſens qu'à l'Empereur. Ce que la Religion même avoit ſouſtrait aux uſages humains n'étoit pas à couvert de ſes brigandages ; & il fit enlever dans les iſles de la mer Érythrée des chevaux tigrés, conſacrés au ſoleil.

L'orgueil & l'inſolence égaloient en lui l'avidité. Il n'eſt point d'honneurs qu'ils ne ſe fît rendre, juſqu'à ceux qui étoient réſervés d'une façon ſpéciale au Souverain ; & l'on ne comprend pas aiſément comment Sévere, ſi défiant, ſi ſoupçonneux, ſi jaloux de ſes droits, ſi terrible dans ſes vengeances, ſouffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des ſtatues en plus grand nombre & plus hautes qu'à l'Empereur & aux Princes ſes fils ; & cela, non-ſeulement dans les villes de province, mais dans la capitale ; non-ſeulement aux dépens & par la flatterie des particuliers, mais par décret du Sénat. Les Sénateurs & les ſoldats juroient par la fortune de Plautien ; & par-tout on faiſoit des vœux au Ciel pour ſa conſervation.

Enivré de ſa proſpérité, il ſe croyoit tout permis, & il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas ſe perſuader, ſi l'on n'avoit pas le témoignage de Dion Caſſius, écrivain contemporain, qu'un Miniſtre ait oſé faire cent eunuques de tous âges pour le ſervice de ſa fille ; nous diſons de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés & peres de familles. Il eſt vrai qu'il renferma dans ſa maiſon, tant qu'il vécut, cet horrible ſecret, & que le public n'en fut inſtruit qu'après ſa mort.

Plautien couronnoit ſes autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeoit tellement ſon eſtomac de vin & de viande, que ne pouvant ſuffire au travail de la digeſtion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de ſe ſoulager par le vomiſſement. Livré aux excès les plus honteux, & même à ceux qui offenſent directement la Nature, il n'en étoit pas moins jaloux, & il tenoit ſa femme dans une eſpece de captivité, ne lui permettant ni de voir perſonne, ni de ſe laiſſer voir à qui que ce fût, ſans excepter l'Empereur lui-même & l'Impératrice.

C'étoit un homme ſi haïſſable, à qui Sévere avoit donné toute ſa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laiſſé ſubjuguer. Car, il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de ſoumiſſion ; en ſorte qu'à le voir agir, on eût cru que Sévere étoit le miniſtre, & Plautien l'empereur. Quand ils voyageoient enſemble, le Préfet du Prétoire prenoit les meilleurs logemens ; ſa

table étoit mieux ſervie que celle de ſon maître, & ſi Sévere vouloit avoir quelque morceau fin & délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une maladie que ce Miniſtre eut à Tyanes, l'Empereur étant venu le viſiter, les ſoldats arrêterent ſon cortege, & il entra ſeul. Il vouloit un jour juger une affaire, & il ordonna à celui qui dreſſoit les rôles de la mettre ſur le bureau. « Je » ne le puis point, répondit » cet Officier, ſi je n'ai l'ordre » de Plautien. » Apparemment l'impératrice Julie, peu réglée dans ſes mœurs, mais princeſſe de beaucoup d'eſprit & d'un courage élevé, ſouffroit impatiemment l'orgueil d'un miniſtre audacieux. Plautien, loin de ſe ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit ſans ceſſe à la décrier auprès de l'Empereur; il fit des informations contre elle; pluſieurs Dames illuſtres, qui avoient part à ſon amitié, furent appliquées à la queſtion; elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de ſe livrer à l'étude de la Philoſophie, paſſant ſon tems dans la compagnie des gens de lettres, ſans ſe mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidiſſement dans l'amitié de Sévere pour Plautien, ou, pour parler plus juſte, une vraie diſgrace. L'Empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, & bleſſé de la multitude de ſtatues

érigées au Pr
en fit abatre
unes. Plautie
ennemi publi
Spartien. A
univerſelle,
dans la conti
contre lui. I
mains dans l
villes & les
par-tout ſes
bientôt lieu
Plautien ren
prit ſon aſc
de l'Empere
qui s'étoient
mis, éprouv
Dion Caſſius
Racius Conſ
Sardaigne,
qui fut pourſ
pour avoir
de Plautien
L'accuſateur
dant, que
le Ciel ton
faire aucun
l'Empereur,
appuya &
Il ne ſe paſ
année, que
ſi énergique
l'évenement
penſoit ce
combla ſon
de faveurs
n'avoit enco
Il le déſig
permit, ce
ple, de con
conſulaires
décernés a
premier C
qu'étant Co

la premiere fois, Plautien se qualifioit Consul pour la seconde fois. Sévere lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de Préfet du Prétoire, qui ne devoit être régulierement portée que par un Chevalier Romain. Il sembloit presque désirer de l'avoir pour successeur, & il écrivit dans une occasion: « J'aime Plautien » jusqu'à souhaiter de mourir » avant lui. » Enfin, il maria la fille de son Préfet du Prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui étoit déjà Auguste depuis quelques années. Mais, cet honneur éclatant, qui faisoit entrer l'Empire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses, que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son pere en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient suffi, dit l'Historien, à cinquante Impératrices; & le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, & porté ou conduit au palais à travers la place publique. Les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'Empereur donna un repas à tout le Sénat; & non-seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçurent pour emporter chez eux des viandes crues & des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes & de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien & pour sa fille. Caracalla haïssoit autant le Préfet du Prétoire, que son pere l'aimoit. Il ne pouvoit supporter la puissance tyrannique de ce Ministre; ses airs hautains, la pompe de ses équipages, qui le disputoient à ceux de l'Empereur; les ornemens de dignité incompatibles, combinés sur sa personne, & le laticlave de Sénateur réuni avec l'épée de Préfet du Prétoire; enfin le faste audacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, se faisant précéder de coureurs qui écartoient les passans, arrêtoient les voitures & ordonnoient à tous de ne point regarder le Ministre en face, & de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devoient irriter un jeune Prince violent & farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le pere, il avoit passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avoit consenti que malgré lui à son mariage; & loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table, ni à son lit, il ne montroit que dédain & aversion contre elle; & il déclaroit hautement que lorsqu'il auroit le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendoit en faire, seroit d'ordonner la mort du pere & de la fille.

Plautien sentit le danger; mais jusqu'où le porta cette crainte, & si, pour s'en affranchir, il forma des projets criminels contre la vie de l'Empereur & de ses fils, c'est ce qu'il ne nous paroît pas possible d'assurer. Hérodien, qui l'en ac-

cuſe ; mêle dans ſon récit des circonſtances deſtituées de toute probabilité, & il a pris pour vérité une fourberie tramée par Caracalla. Dion Caſſius ne s'explique point clairement, & donnant aſſez à entendre que Plautien conçut des eſpérances & des déſirs contraires à ſon devoir, il n'en marque expreſſément ni le plan, ni le terme. Nous ſçavons ſeulement par cet écrivain, que Plautien avoit de tout tems dans le palais, des eſpions qui lui rendoient compte de toutes les paroles & de toutes les actions de l'Empereur, & qu'il cachoit dans un profond ſecret ce qu'il diſoit & faiſoit lui-même ; conduite aſſurément ſuſpecte dans un Miniſtre, mais qui n'emporte pas la conſommation du crime. Demeurons dans l'incertitude ſur ce point, puiſqu'il le faut, contentons-nous de l'expoſé de Dion Caſſius.

Plautien, au comble de la fortune, étoit toujours pâle & tremblant ; ce que l'Hiſtorien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient ſa ſanté, & de l'autre aux craintes & aux déſirs qui agitoient ſon ame. Son trouble ſe manifeſtoit ſi viſiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le Cirque : « Pourquoi trembles-tu ? » Pourquoi es-tu pâle ? Tu es » plus riche que trois à la fois. » Ils entendoient Sévere & ſes deux fils. Mais, ſi Plautien ne pouvoit ſupprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de ſa fierté & de ſa hauteur. Il oppoſoit l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune prince, le faiſoit épier, s'informoit de toutes ſes démarches, & le fatiguoit par de continuelles réprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire ceſſer les juſtes ſujets de plainte que lui donnoit la conduite ſcandaleuſe de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitié de Sévere, il croyoit pouvoir impunément tout oſer ; & il eſt vrai que Caracalla ne ſeroit jamais parvenu à le perdre, tant que ſon pere auroit eu les yeux faſcinés à l'égard de ce Miniſtre. Mais, le charme ſe rompit enfin.

Perſonne n'avoit la hardieſſe d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnerent la liberté à Septimius Géta, frere de l'Empereur ; & dans ſes derniers momens, comme il ne craignoit plus le Préfet du Prétoire, & le haïſſoit beaucoup, il le démaſqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévere. Dion Caſſius ne nous détaille point ce que dit Septimius Géta ; mais, il aſſure que Sévere en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même conſidération pour Plautien, & diminua beaucoup ſa puiſſance. Cette diſpoſition de refroidiſſement de la part de l'Empereur étoit tout à fait favorable aux deſſeins de Caracalla, & il la ſaiſit pour ſatisfaire ſa vengeance.

De concert avec Évode, affranchi, qui avoit été ſon gouverneur, il engagea trois Centurions, dont l'un ſe nommoit Saturnin, à aller déclarer à Sévere, que Plautien les avoit chargés, avec ſept de leurs camarades, de tuer l'Empereur & ſon fils aîné dans le moment même, & qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation ſe fit au ſortir d'un ſpectacle qui venoit d'être repréſenté dans le palais, & lorſqu'on alloit ſe mettre à table; toutes circonſtances qui démontrent l'abſurdité de l'accuſation. Car, ſuivant que le remarque judicieuſement Dion Caſſius, ſi Plautien eût voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choiſi ni pour lieu de la ſcene Rome & le palais, ni pour moment de l'action celui où l'Empereur étoit environné de toute ſa Cour, ni pour acteurs dix Centurions à la fois. Mais, ſurtout, qui a jamais entendu parler d'écrit en un ſemblable cas? Cependant, Sévere ne rejetta point cet avis; & ce qui le diſpoſa à y ajouter foi, fut l'attention ſuperſtitieuſe à un ſonge qu'il avoit eu pendant la nuit, & dans lequel il avoit cru voir Albinus vivant, & ſe préparant à le percer.

Plautien fut mandé ſur le champ; & ſans rien ſoupçonner, il vint avec une telle diligence, que ſes mules en arrivant s'abattirent dans la cour du palais; ce que Dion Caſſius remarque comme un préſage du malheur qui alloit lui arriver. Ce Miniſtre fut ſurpris de voir qu'on arrêtât à la barriere ceux qui l'avoient accompagné, & qu'on n'accordât qu'à lui ſeul la permiſſion d'entrer. Il conçut quelque défiance; mais, il n'étoit plus tems de reculer, & il parut devant l'Empereur & ſon fils. Sévere lui parla avec beaucoup de douceur. « Comment, » lui dit-il, avez-vous pu ou» blier mes bienfaits, juſqu'à » vouloir nous ôter la vie? » Plautien, ſurpris d'un tel diſcours, ſe diſpoſoit à ſe juſtifier, & Sévere l'écoutoit. Mais, Caracalla ſe livrant à un emportement & à une fureur bien indignes de ſon rang, ſe jetta ſur le Préfet du Prétoire, lui arracha ſon épée, & le frappa d'un coup de poing; & il alloit le tuer de ſa main, ſi ſon pere ne l'en eût empêché. Le jeune Prince donna ordre à un ſoldat de tuer Plautien; ce qui fut exécuté ſur le champ en préſence de Sévere, qui fait ici un perſonnage bien ſingulier. On ne ſçait ce qui doit ſurprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la molleſſe du pere.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant repréſenté Séjan dans ſa puiſſance énorme, l'imita probablement dans ſes vues ambitieuſes & téméraires, & ſe creuſa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jetté dans la rue par les fenêtres du palais. Mais, Sévere le fit enlever, & or-

donna qu'on lui rendît les honneurs de la ſépulture. Il paroît aſſez vraiſemblable que Plautien fut tué vers le commencement de l'an de J. C. 205.

La ruine de cet inſolent favori entraîna, par une ſuite néceſſaire, celle de ſa famille. L'Hiſtoire ne fait point mention de ſa femme ; mais, Plautus ſon fils & Plautilla ſa fille furent relégués dans l'iſle de Lipari, où ils languirent dans la miſere & dans des allarmes continuelles, juſqu'à ce que Caracalla, devenu empereur, les fit égorger. Les amis de Plautien partagerent auſſi ſa diſgrace. Pluſieurs furent en danger, quelques-uns périrent.

PLAUTILLA, *Plautilla*, (*a*) Πλαυτίλλα, fille de Plautien, fut mariée à Caracalla. *Voyez* Plautien.

PLAUTINUS, *Plautinus*, (*b*) dont il eſt fait mention dans une lettre de Cicéron.

PLAUTIUS [C.], *C. Plautius*, (*c*) fut élevé au Conſulat avec C. Fabius, l'an de Rome 397, & 355 avant J. C. Ayant été chargé de marcher contre les Herniques, il vainquit & ſoumit ce peuple. Deux ans après, il fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur C. Marcius Rutilus.

PLAUTIUS [C.], *C. Plautius*, (*d*) fut créé Conſul avec T. Manlius Torquatus, l'an de Rome 408, & 344 avant J. C. Six ans après, il fut de nouveau créé Conſul avec L. Émilius Mamercinus. Il marcha d'abord contre les Privernates, leur donna ſur le champ bataille, les vainquit ſans peine, prit leur ville, & la leur rendit, après y avoir mis une forte garniſon, & leur avoir ôté les deux tiers de leur territoire. De-là il mena ſon armée victorieuſe contre les Antiates. Les deux partis ſe livrerent un combat qui fut très-ſanglant, & avant que la victoire penchât d'aucun côté, il ſurvint une furieuſe tempête qui les ſépara. Les Romains, dont cette action douteuſe n'avoit abattu ni le courage, ni les forces, ſe préparerent à recommencer dès le lendemain. Mais, les ennemis, frappés de la perte qu'ils avoient faite, ne voulurent plus s'expoſer à un nouveau péril ; & dès la nuit ſuivante, abandonnant leurs bleſſés & une partie de leurs bagages, ils ſe retirerent à Antium avec une précipitation qui fit juger qu'ils ſe tenoient pour vaincus. On trouva, tant ſur le champ de bataille parmi les morts, que dans leur camp, une grande quantité d'armes, dont le Conſul fit préſent à la Terre. Après leur retraite, il mit tout le païs à feu & à ſang juſqu'au bord de la mer.

Ce Général & ſon collegue furent obligés d'abdiquer avant

(*a*) Dio. Caſſ. p. 857. & *ſeq.*
(*b*) Cicer. ad Brut. Epiſt. 1.
(*c*) Tit. Liv. L. VII. c. 12, 15, 17.
(*d*) Tit. Liv. L. VII. c. 27. L. VIII. c. 1, 3.

que le tems de leur Magiſtrature fût expiré, afin qu'on en pût créer plus promptement de nouveaux contre la multitude des ennemis qui menaçoient la République.

PLAUTIUS [L.] VENNON, *L. Plautius Venno*, (*a*) fut élevé au Conſulat avec L. Papirius Craſſus, l'an de Rome 425, & 327 avant Jeſus-Chriſt. Il déſola tout le païs des Privernates, & en enleva un butin très-conſidérable. Sept ans après, il fut créé Préteur. Mais, comme une maladie dangereuſe, dont il fut attaqué cette année, ne lui permettoit pas de préſider aux jeux Romains, & de donner le ſignal à ceux qui diſputoient le prix de la courſe des chars, on eut recours à un Dictateur, qui fut A. Cornélius. Ce Général remplit les fonctions auxquelles ne pouvoit vaquer L. Plautius Vennon.

PLAUTIUS [C.], *C. Plautius*, (*b*) parvint au Conſulat avec L. Émilius Mamercinus, l'an de Rome 426, & 326 avant J. C. Il eut affaire aux Privernates; & les avantages qu'il remporta ſur eux, lui méritèrent l'honneur du triomphe. *Voyez* Priverne.

Seize ans après, C. Plautius fut créé Cenſeur avec Appius Claudius; mais, il abdiqua avant le tems expiré cette Magiſtrature, ne pouvant ſoutenir les reproches de ſes Citoyens, à qui il s'étoit rendu odieux par la conduite infâme qu'il avoit tenue dans le choix des Sénateurs.

PLAUTIUS [P.] PROCULUS, *P. Plautius Proculus*, (*c*) fut créé Conſul avec P. Cornélius Scapula, l'an de Rome 427, & 325 avant J. C.

PLAUTIUS [L.] HYPSÉUS, *L. Plautius Hypſæus*, (*d*) fut nommé Préteur, l'an de Rome 563, & 189 avant Jeſus-Chriſt. On lui donna pour département l'Eſpagne Citérieure, & on joignit à ſa légion mille fantaſſins Romains & le double de Latins avec deux cens cavaliers.

PLAUTIUS [A.], *A. Plautius*, (*e*) ami de Cicéron, étoit un perſonnage diſtingué parmi les Romains. Il avoit demandé l'Édilité Curule avec Cn. Plancius.

PLAUTIUS [AUL.], *Aul. Plautius*, (*f*) étoit gouverneur de Bithynie, du tems de la journée de Pharſale.

PLAUTIUS SYLVANUS, *Plautius Sylvanus*, (*g*) général Romain, eut part à une expédition contre les Pannoniens, l'an de J. C. 7. *Voyez* Sévérus [A. Cécina].

PLAUTIUS SYLVANUS, *Plautius Sylvanus*, (*h*) préteur, précipita par la fenêtre ſa femme

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 19, 40.
(*b*) Tit. Liv. L. VIII. c. 20, 21. L. IX. c. 29, 33.
(*c*) Tit. Liv. L. VIII. c. 22.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 47, 50.
(*e*) Cicer. Orat. pro Cn. Planc. c. 14.
(*f*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 29.
(*g*) Vellei. Patercul. L. II. c. 112.
(*h*) Tacit. Annal. L. IV. c. 22. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 487.

femme Apronia, l'an de J. C. 24, ſans que l'on ſçût le motif qui l'avoit porté à ce crime. Ayant été appellé devant l'empereur Tibere par L. Apronius ſon beau-pere, il répondit tout troublé que ce malheur étoit arrivé pendant qu'il dormoit, & que c'étoit à ſon inçu que ſa femme s'étoit volontairement donné la mort. Tibere auſſi-tôt alla viſiter l'appartement de Plautius Sylvanus, où il trouva des indices qui lui firent juger que cette Dame avoit été jettée en bas, après avoir réſiſté quelque tems à la violence qu'on lui faiſoit. Il en fit ſon rapport au Sénat qui nomma des Juges. Mais, Urgulanie, ayeule de l'accuſé, envoya un poignard à ſon petit-fils; ce qu'on crut lui avoir été conſeillé par l'Empereur à la priere de Livie qui aimoit Urgulanie. Plautius Sylvanus, n'ayant pas aſſez de courage pour faire du poignard l'uſage qu'on lui inſinuoit, ſe fit ouvrir les veines, & mourut d'une façon plus douce.

PLAUTIUS [Q.], *Q. Plautius*, (*a*) fut élevé au Conſulat avec Sext. Papinius, l'an de Rome 787, & de J. C. 36.

PLAUTIUS [A.], *A. Plautius*, (*b*) général Romain, étoit Préteur dans la Gaule, lorſqu'il reçut ordre de l'empereur Claude d'entrer dans la Grande Bretagne avec les légions qui lui obéiſſoient. A. Plautius, s'empreſſant d'exécuter les ordres du Prince, fit le trajet de la Gaule dans la Grande Bretagne. Mais, l'exactitude de Dion Caſſius, ou du moins de ſon abréviateur, eſt telle qu'il ne nous apprend ni de quel port de la Gaule partit ce Général, ni à quel endroit de l'iſle il aborda. On peut conjecturer qu'il ſuivit la route de Jules Céſar; qu'il fit l'embarquement au port Itius ou dans le voiſinage, & qu'il deſcendit dans la province de Kent. Il avoit partagé ſon armée en trois corps, pour éviter l'embarras du trop grand nombre & tenir les inſulaires en ſuſpens ſur le lieu où ils devroient l'attendre. Cette précaution par rapport aux Bretons, étoit ſuperflue. Ils ne ſe tenoient point ſur leurs gardes; & A. Plautius ne trouva aucun obſtacle au débarquement.

Les Barbares effrayés ſe retirerent d'abord dans leurs bois & dans leurs marais, où il falloit que les Romains allaſſent les chercher pour les combattre. Ils les trouverent enfin, & vainquirent Caractacus & Togodumnus, tous deux fils de Cynobellinus. Les Bretons ne ſe découragerent pas. Ils eſpéroient qu'il en ſeroit de l'expédition d'A. Plautius comme de celle de Jules Céſar, & qu'en lui réſiſtant avec vigueur, ils rendroient inutiles ſes efforts, & le contraindroient d'abandonner

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 46.
(*b*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 32. in fui. Agric. c. 14. Dio. Caſſ. pag. 679. & ſeq. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 145. & ſuiv.

leur île. Ils ne conſidéroient pas que les circonſtances étoient bien changées, & que les Romains, devenus paiſibles poſſeſſeurs de la Gaule, pouvoient ſe donner tout le tems de les conquérir. Il ſe livra pluſieurs petits combats, dans leſquels les inſulaires ayant eu le deſſous furent obligés de reculer, & A. Plautius, toujours vainqueur, arriva à l'embouchure de la Tamiſe.

Il paſſa quatre ans à étendre & à affermir ſes conquêtes. Il vainquit des peuples; il fit des traités avec eux; & afin que ces nations puſſent prendre confiance dans tout ce qui ſeroit réglé & négocié par lui, le Sénat rendit un décret portant que les traités faits par Claude ou par ſes Lieutenans, auroient la même force & vertu que ſi l'autorité du Sénat & du peuple y étoit intervenue. Ainſi fut réduite en province Romaine une grande partie des païs qui environnent la Tamiſe au ſud & au nord. A. Plautius, de retour à Rome ſous le quatrieme Conſulat de Claude, reçut l'honneur de l'Ovation, honneur alors unique pour un particulier, & qui fut, à ce qu'on croit, le dernier exemple ſous les Empereurs.

Il avoit épouſé Pomponia Grécina, qui embraſſa le Chriſtianiſme. *Voyez* Pomponia Grécina.

Tacite dit qu'A. Plautius fut le premier Conſulaire qu'on envoya dans la Grande Bretagne; & Dion Caſſius le qualifie Sénateur très-illuſtre.

PLAUTIUS LATÉRANUS, *Plautius Lateranus*, (a) neveu du précédent, eut part aux débauches de l'impératrice Meſſaline, & ne fut épargné par l'empereur Claude, qu'en conſidération des ſervices reçus de ſon oncle, qui venoit de faire la conquête d'une partie de la Grande Bretagne. Plautius Latéranus fut néanmoins exclus du Sénat. Mais, dans la ſuite, Néron lui permit d'y rentrer; ce qui ne l'empêcha pas de prendre part à une conſpiration contre ce Prince. Il étoit alors Conſul déſigné. Le complot ayant été découvert, il fut la ſeconde victime de la vengeance de Néron, & il fut traité très-rigoureuſement. On ne lui accorda ni le choix du genre de mort, ni le court intervalle néceſſaire pour embraſſer ſes enfans. Il fut traîné au lieu où l'on exécutoit les eſclaves criminels, & là il eut la tête tranchée de la main d'un Tribun, qui lui-même étoit de la conjuration. Plautius Latéranus garda un généreux ſilence, ſans lui reprocher qu'il étoit en même tems ſon exécuteur & ſon complice. Il fut manqué d'abord, & n'ayant pas eu la tête abattue du premier coup, il la préſenta de nouveau avec la même intrépidité qu'auparavant.

(a) Tacit. Annal. L. XI. c. 30, 36, L. XIII. c. 11, L. XV. c. 49, 60. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 185, 450, 415. & ſuiv.

PLAUTIUS VARUS, *Plautius Varus*, (*a*) ancien Préteur, intime ami de Corn. Dolabella, & malgré cela ſon accuſateur. *Voyez* Dolabella [Cornélius].

PLAUTIUS *ou* PLAUTUS, *Plautius*, *Plautus*, (*b*) fils de Plautien. Après la fin tragique de ſon pere, il fut relégué dans l'iſle de Lipari, où il languit dans la miſere & dans des allarmes continuelles, juſqu'à ce que Caracalla le fit égorger.

PLAUTUS ÆLIANUS, *Plautus Ælianus*, (*c*) pontife Romain, guida le préteur Helvidius Priſcus dans les cérémonies religieuſes que pratiqua ce Magiſtrat, l'an de Jeſus-Chriſt 70, lorſqu'il poſa la premiere pierre du Capitole que l'on rebâtiſſoit.

PLÉBÉIENS [Jeux], *Ludi Plebeii*, (*d*) jeux que le peuple Romain célébroit en mémoire de la paix qu'il fit avec les Sénateurs, après qu'il fut rentré dans la ville d'où il étoit ſorti, pour ſe retirer ſur le mont Aventin. D'autres diſent que ce fut après ſa premiere réconciliation au retour du mont Sacré, l'an 261 de la fondation de Rome, & 493 avant Jeſus-Chriſt. Quelques-uns veulent que ces jeux aient été inſtitués pour témoigner une réjouiſſance publique de ce que les Rois avoient été chaſſés de Rome, l'an 245, & 509 avant Jeſus-Chriſt, après la victoire remportée par le dictateur Poſthumius au lac Regille ſur les Latins, & de ce que le peuple avoit commencé alors à jouir de la liberté. On les faiſoit dans le Cirque pendant trois jours, & on les commençoit le 17 avant les Calendes de Décembre, qui répond au 15 de Novembre. Leur nom latin étoit *Ludi Plebeii*. Adrien inſtitua des jeux Plébéiens du Cirque l'an 874 de la fondation de Rome, c'eſt-à-dire, la cent vingt-unieme année de l'Ere Chrétienne.

PLEBS. (*e*) La définition du mot *Plebs* qu'Aulu-Gelle rapporte, d'après Capiton, a exercé l'eſprit de pluſieurs Sçavans. Juſte Lipſe a été un de ceux qui l'ont rejettée comme fauſſe, ou du moins comme trop obſcure. Voici la définition. *Plebs verò dicitur in qua gentis civium patriciæ non inſunt*; & voici ce que Juſte Lipſe en écrit à un de ſes amis: *Obſcurum mihi, imò falſum. Omneſne in Plebe, qui non ſunt patricii? Univerſi ergo equites & plerique è Senatu Plebs ſunt.* M. Vaillant a prétendu que la définition de Capiton eſt vraie & fort exacte, & que par conſéquent Juſte Lipſe s'eſt trompé dans le jugement qu'il en a porté.

L'éclairciſſement de cette

(*a*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 63.
(*b*) Dio. Caſſ. p. 863, 870. Crév. Hiſt. des Emp. T. V. p. 110, 138.
(*c*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 53. Crév. Hiſt. des Emp. T. III. p. 308.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 171.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. I. p. 199. *& ſuiv.*

queſtion dépend de la connoiſſance des diviſions qui ont été faites du peuple Romain. Il fut diviſé par Romulus en trois claſſes, Sénateurs, Chevaliers & Peuple. Ce fut Romulus qui forma le Sénat, qui choiſit les Chevaliers, & qui ſépara le peuple d'avec eux. Tous les Citoyens qui ne furent pas compris dans l'ordre des Sénateurs ni dans celui des Chevaliers, furent appellés Plebs. La définition de Capiton ne peut convenir à cette premiere diviſion du peuple Romain, ſuivant laquelle Plebs eſt ce qui n'eſt ni Chevaliers, ni Sénateurs; mais, elle convient à la diſtinction que l'on fit dans la ſuite des Romains Patriciens & des Romains Plébéiens. On appelloit Patriciens ceux qui deſcendoient des cent Peres, ou Sénateurs dont Romulus compoſa le Sénat, ou de ceux qui furent ajoutés par les Rois qui lui ſuccéderent. On nommoit Plébéiens tous ceux qui ne deſcendoient pas de ces premiers Sénateurs. Un Plébéien pouvoit devenir Sénateur par le choix des Cenſeurs, lorſqu'il avoit la quantité de bien ordonnée par les loix pour être du corps du Sénat, mais il ne ceſſoit pas d'être Plébéien, puiſqu'il ne deſcendoit pas de ces anciens Sénateurs. De même un Patricien qui n'avoit pas aſſez de bien pour être Sénateur, pouvoit être mis par les Cenſeurs dans l'ordre des Chevaliers, & ne ceſſoit pas pour cela d'être Patricien, puiſqu'il ſortoit de famille Patricienne. Enfin, un Patricien qui n'étoit ni Chevalier, ni Sénateur, étoit néceſſairement du Peuple, ſans être Plébéien; de ſorte qu'un Citoyen pouvoit être en même tems Patricien & du Peuple, Sénateur & Plébéien, Patricien & Sénateur, ou tout enſemble Patricien, Sénateur & Chevalier, ou Plébéien, Sénateur & Chevalier, ou Plébéien & du Peuple, &c. Ainſi, lorſque Capiton a dit: *Plebs verò dicitur in qua gentes civium Patriciæ non inſunt*, il a voulu dire que ceux qui ne ſont pas Patriciens, ſont néceſſairement Plebéiens, parce qu'il n'y avoit à Rome aucun Citoyen qui ne fût ou Patricien, ou Plébéien. Ainſi, lorſque Juſte Lipſe avance que de la définition de Capiton il s'enſuit que tous les Chevaliers Romains étoient Plebs, il ne fait pas attention qu'il y avoit pluſieurs Chevaliers Romains qui étoient Patriciens, parce qu'il y avoit pluſieurs Patriciens qui n'avoient pas les huit cens mille ſeſterces de bien, néceſſaires pour entrer dans l'ordre des Sénateurs, & il n'y a aucune abſurdité à dire qu'il y avoit pluſieurs Sénateurs qui étoient Plébéiens.

Originairement les ſeuls Patriciens faiſoient le corps de la Nobleſſe Romaine; mais, dans la ſuite, les Plébéiens qui furent admis aux grandes charges de la République, devinrent Nobles en même tems, &

eurent le droit d'avoir les images & les portraits de leurs ancêtres. Ces grandes charges étoient le Conſulat, la Préture, l'Édilité & les autres qui donnoient le droit de s'aſſeoir dans les chaiſes Curules. Ceux qui avoient exercé une de ces grandes charges, acquéroient le droit d'images, *jus imaginum*; & ceux-là étoient appellés *Novi*, c'eſt-à-dire, nouveaux Nobles; au lieu que ceux qui avoient les images de leurs ancêtres, s'appelloient *Nobiles*. Enfin, ceux qui n'en avoient point de leurs ancêtres ni de leur chef, étoient ce que nous appellons aujourd'hui Rôturiers.

PLEIADES, *Pleiades*, (*a*) Πλειάδες, filles d'Atlas & de Pleione, étoient au nombre de ſept, Maia, Électre, Taygete, Aſtérope, Mérope, Alcyone & Céléno. Elles forment le ſigne de leur nom dans la tête du Taureau; & on n'a publié qu'elles avoient été changées en étoiles, que parce que leur pere fut le premier qui découvrit ces étoiles, & qu'il leur fit porter le nom des Pleiades ſes filles; ſoit qu'on les ait appellées ainſi à cauſe de Pleione leur mere, ou plutôt, parce que ces étoiles paroiſſent au mois de Mai, tems propre à la navigation. Πλέω, en Grec, veut dire *navigo*, je navigue. Les Latins les appelloient Vergilies, parce qu'elles ſe levent au printems; & comme il y en a une qu'on ne voit plus depuis long-tems, qui eſt Mérope, on dit qu'elle ſe cachoit de honte d'avoir épouſé un homme mortel, pendant que ſes ſœurs avoient été mariées à des Dieux; en quoi il eſt aiſé de voir qu'on a mêlé l'Aſtronomie avec l'Hiſtoire. Car, il eſt vrai que ſix filles d'Atlas épouſerent des Princes Titans, qui étoient ordinairement regardés comme des Dieux, & que Mérope épouſa Siſyphe, qui n'étoit pas de cette famille. Mais, ſuivant une tradition plus autoriſée encore par les Anciens, Électre, femme de Dardanus, étoit cette Pleiade qui avoit diſparu vers le tems de la guerre de Troie, pour n'être pas témoin des malheurs de ſa famille.

Quoi qu'il en ſoit, voici comme les Poëtes s'en expriment. On compte, dit Ovide dans ſes Faſtes, ſept étoiles dans la conſtellation des Pleiades, quoiqu'il n'y en ait plus que ſix, parce qu'Électre, femme de Dardanus, l'une de ces ſept Nymphes filles d'Atlas, s'eſt cachée pour fuir le ſpectacle des malheurs de Troie.

Hygin, contemporain d'Ovide, rapporte cette même fable, mais avec des circonſtances propres à faire imaginer hiſtorique le fait qui peut y avoir

(*a*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 486. Odyſſ. L. V. v. 272. Ovid. Metam. L. XIII. c. 8. Diod. Sicul. p. 135. Virg. Georg. L. I. v. 138. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 24. T. III. p. 457. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. V. p. 39. & 40. T. X. p. 364. *& ſuiv.*

donné lieu. Électre, dit-il, ne pouvant plus soutenir la vue des danses de ses sœurs, abandonna le Zodiaque au tems des malheurs de Troie, & se retira vers le pole Arctique, marchant dans le désordre d'une personne accablée de la plus vive douleur; ses cheveux épars & négligés lui firent donner le nom de Comete.

Le scholiaste Latin d'Aratus, & Aviénus dans sa paraphrase d'Aratus, disent la même chose au sujet d'Électre. Mais, Aviénus cite pour garant le poëte Mynthès ou Smythès, que l'Auteur du commentaire Grec sur Aratus, publié par le P. Pétau, met au rang de ceux qui ont travaillé sur les Phénomenes de ce poëte. Aux circonstances rapportées dans le passage d'Hygin, Smynthès ajoutoit qu'Électre se remontroit de tems en tems aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une comete.

Les différentes circonstances de cette fable, dans laquelle on supposoit qu'une des Pleiades, avec la figure & le nom d'une comete abandonnant le Zodiaque, avoit été se cacher vers le Pole au tems de la guerre de Troie, & qu'elle se remontroit encore de tems en tems sous la même forme pour effrayer les mortels; ces circonstances, dis-je, sont, au rapport de M. Fréret, une allusion manifeste à l'apparition d'une comete, qui s'étant montrée d'abord entre les constellations du Belier & du Taureau aux environs des Pleiades, traversa la partie septentrionale du Ciel, & alla disparoître vers le cercle Arctique environ l'an 1193 avant J. C.

PLEIADES, *Pleiades*, Πλειάδες, non que l'on avoit donné à sept illustres Poëtes Grecs, qui parurent avec éclat sous le regne de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, vers l'an 270 avant Jesus-Christ. Ces sept Poëtes étoient Théocrite, Callimaque, Lycophron, Nicandre, Apollonius de Rhodes, Aratus & Homere le jeune. D'autres mettent de ce nombre Æantide & Philiscus, au lieu de Nicandre & de Callimaque. Quelques-uns composent cette Pleiade d'Homere le jeune, de Sosithée, de Lycophron, d'Alexandre, de Philiscus, de Dionysiade & d'Æantide. Il y en a qui mettent Sosiphane en la place de Dionysiade. Comme entre les étoiles de la Pleiade céleste, il y en a une qui paroît plus obscure que les autres, Lycophron, selon la pensée de quelques critiques, tient le rang de cette étoile dans la Pleiade poëtique.

PLEIES, *Pleiæ*, (a) lieu du Péloponnese dans la Laconie, selon Tite-Live. Cet historien le met au-dessus de Leuces & d'Acries. On croit qu'il faut lire Bœes au lieu de Pleies. *Voyez* Bœes.

(a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 27.

PLEIONE, *Pleione*, femme d'Atlas, fut mere des Pleiades. *Voyez* Pleiades.

PLÉMINIUS [Q.], *Q. Pleminius*, (*a*) officier Romain, que ſon indigne conduite envers les Locriens a rendu célebre. L'an de Rome 547, & 205 avant Jeſus-Chriſt, il fut laiſſé à Locres par P. Corn. Scipion, pour garder cette place, avec les troupes qui venoient de la reprendre ſur les Carthaginois.

Tite-Live obſerve que depuis que les Locriens avoient quitté les Romains pour les Carthaginois, ces derniers les avoient traités avec tant de hauteur, d'arrogance & de cruauté, qu'ils étoient dans la diſpoſition de ſupporter, non-ſeulement avec patience, mais preſque avec joie, les injures médiocres qu'ils auroient pu eſſuyer ſous d'autres maîtres. Cependant, Q. Pléminius & les ſoldats Romains qui gardoient la ville ſous ſes ordres, ſurpaſſerent tellement Amilcar & la garniſon Carthaginoiſe, en orgueil, en avarice, en impiété, qu'on eût dit qu'ils vouloient l'emporter ſur ces barbares, non par la force de leurs armes, mais par l'horreur de leurs vices & de leurs crimes. Les ſoldats, auſſi-bien que leur Commandant, firent ſouffrir aux malheureux habitans de Locres tous les outrages qui rendent les richeſſes, la puiſſance & la force odieuſes à ceux qui ſont ſans bien, ſans crédit & ſans appui. Il n'eſt point d'infamies, ni de cruautés, qu'ils n'aient exercées ſur eux, ſur leurs femmes & leurs enfans. L'avarice n'épargna pas les choſes ſacrées, & ne ſe borna pas au pillage des autres temples; mais elle s'étendit juſqu'aux tréſors de celui de Proſerpine, ſur lequel perſonne n'avoit oſé porter ſes mains profanes, excepté le ſeul Pyrrhus, qui, après tout, remarque Tite-Live, ayant reſſenti toute l'horreur de ſon ſacrilege, par la vengeance auſſi éclatante que terrible de la Déeſſe, reporta dans ſon temple les dépouilles qu'il en avoit enlevées, & l'enrichit même des ſiennes.

Q. Pléminius avoit la principale autorité dans la ville, & avoit ſous lui les troupes qu'il avoit amenées de Rhege; & P. Corn. Scipion y avoit fait venir de Sicile quelques Tribuns militaires, qui commandoient en leur particulier les ſoldats qu'il leur avoit donnés. Un jour qu'un des ſoldats de Q. Pléminius s'enfuyoit avec une coupe d'argent, pourſuivi par ceux de la maiſon de qui il l'avoit priſe, il rencontra par hazard en ſon chemin les Tribuns militaires, M. Sergius & P. Matiénus, qui lui arracherent la coupe dont il étoit ſaiſi. Il commença à crier & à appeller ſes camarades à ſon ſecours. Les

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 6. *& ſeq.* L. XXXIV. c. 44. Rollin. Hiſt. Rom. T. III. p. 698. *& ſuiv.*

ſoldats des Tribuns accoururent auprès de leurs Officiers ; en ſorte que le nombre croiſſant inſenſiblement de part & d'autre avec le tumulte, il ſe livra un combat dans les formes, entre la troupe de Q. Pléminius & celle des Tribuns. Les ſoldats de Q. Pléminius ayant été battus coururent vers leur Chef pour lui montrer leurs bleſſures & le ſang dont ils étoient couverts, pouſſant de hauts cris, exagérant la violence de leurs adverſaires, & ajoutant que dans la mêlée ils avoient chargé d'injures atroces Q. Pléminius lui-même. Alors, ce Commandant, outré de colere, ſortit bruſquement de ſon logis; & ayant appellé les Tribuns, il commanda qu'on les dépouillât & qu'on les battît de verges. Il ſe paſſa du tems avant qu'on pût exécuter cet ordre, parce que les Tribuns ſe défendoient & imploroient le ſecours de leurs ſoldats. En effet, ceux-ci ayant appris ce qui ſe paſſoit, accoururent de tous les endroits de la ville, comme s'il eût été queſtion de livrer bataille à l'ennemi. En arrivant, ils virent qu'on commençoit déjà à déchirer leurs Officiers à coups de verges. Ce ſpectacle les tranſporta d'une rage encore plus violente que la premiere, enſorte qu'oubliant dans le moment, non-ſeulement le reſpect qu'ils devoient à la majeſté du commandement, mais foulant aux pieds tous les ſentimens de l'humanité, ils commencerent par traiter avec la derniere cruauté les Licteurs de Q. Pléminius. Enſuite, ayant écarté tous ceux qui auroient pu le défendre, ils ſe jettent ſur Q. Pléminius lui-même, l'accablent de coups ; & après lui avoir coupé le nez & les oreilles, le laiſſent ſur la place preſque ſans vie. P. Corn. Scipion ayant appris ces nouvelles à Meſſine, repaſſa à Locres ſur une galere ; & ayant pris connoiſſance de l'affaire, il donna gain de cauſe à Q. Pléminius, lui conſerva l'autorité qu'il avoit dans la ville, déclara les Tribuns coupables, & ordonna qu'on les menât au Sénat à Rome, chargés de chaînes ; après quoi il retourna à Meſſine, & de-là à Syracuſe. Mais, Q. Pléminius, tranſporté de fureur & de rage, ſe plaignit que P. Corn. Scipion n'avoit pas fait d'attention ni à l'outrage qu'il avoit reçu, ni à la vengeance dont il devoit être ſuivi ; & ſe perſuadant que perſonne n'étoit en état de juger ſainement d'une telle injure que celui qui l'avoit ſoufferte, il ordonna qu'on amenât les Tribuns en ſa préſence, les fit déchirer de mille coups ; & après leur avoir fait ſouffrir tous les ſupplices qu'il eſt poſſible d'imaginer contre le corps humain, non content de les avoir vu expirer ſous ſes yeux, il fit jetter leurs corps à la voirie, & défendit qu'on leur donnât la ſépulture. Il traita avec la même cruauté les prin-

cipaux de Locres, qui étoient alliés ſe plaindre à P. Corn. Scipion de ſes violences & de ſes injuſtices; & depuis ce tems-là, la colere & la vengeance lui firent redoubler les excès auxquels il ne s'étoit porté auparavant, que pour aſſouvir ſa brutalité & ſon avarice. Par-là non-ſeulement il devint lui-même l'objet de l'exécration publique, mais encore il ternit la réputation du Général qui l'avoit mis en place.

Les malheureux Locriens ne tarderent pas à porter leurs plaintes à Rome. L'arrivée de leurs députés, ayant fait ſurſeoir à toute autre affaire, attira toutes les attentions ſur les calamités dont ces infortunés avoient été accablés, & dont on n'avoit point été informé juſqu'à ce jour; & ce qui excita l'indignation des Romains, fut moins le crime & l'impiété de Q. Pléminius, que la politique & la négligence de P. Corn. Scipion. Les députés des Locriens, au nombre de dix, revêtus d'habits mal-propres & tout uſés, portoient en leurs mains des branches d'olivier, ſuivant l'uſage pratiqué en Grece par ceux qui demandoient des graces; & les préſentant aux Conſuls, qui étoient aſſis dans le lieu des aſſemblées, ils ſe proſternerent à leurs pieds, en pouſſant des cris & des gémiſſemens lamentables. Aux queſtions que leur firent les Conſuls, ils répondirent qu'ils étoient Locriens, & qu'ils avoient eſſuyé de la part de Q. Pléminius & des ſoldats Romains, des outrages que le peuple Romain n'auroit jamais fait ſouffrir aux Carthaginois, leurs plus cruels ennemis. Ils demanderent la permiſſion d'entrer dans le Sénat & d'y expoſer leurs miſeres; ce qui leur fut accordé.

Lorſqu'ils eurent ceſſé de parler, Q. Fabius leur demanda s'ils avoient porté leurs plaintes à P. Corn. Scipion. Ils répondirent qu'ils lui avoient envoyé des députés, mais qu'il étoit occupé aux préparatifs de la guerre; & qu'alors, ou il étoit déjà embarqué pour l'Afrique; ou qu'il étoit ſur le point de s'embarquer; que d'ailleurs, ils avoient éprouvé combien le Lieutenant avoit de crédit ſur l'eſprit de ce Général, lorſqu'ayant pris connoiſſance de la diſpute qui s'étoit élevée entre lui & les Tribuns, il avoit fait mettre les derniers en priſon, au lieu qu'il avoit laiſſé la même puiſſance au Lieutenant, auſſi coupable, ou même plus coupable qu'eux. Les députés, que l'on congédia alors, ne furent pas plutôt ſortis du Sénat, que les premiers de cet ordre commencerent à déchirer, par des diſcours pleins d'aigreur, & Q. Pléminius, & P. Corn. Scipion lui-même. Mais, celui qui parla avec le plus de véhémence fut Q. Fabius. Malgré cela, on s'en tint au ſentiment modéré de Q. Métellus, qui fut d'avis que l'on fît par-

tir dans trois jours pour la Sicile M. Pomponius, à qui cette province étoit échue; que les Consuls envoyassent avec lui dix députés tirés du Sénat, à leur choix, & deux Tribuns du peuple avec un Édile; & que le Préteur, avec ce conseil, prît connoissance de toute l'affaire.

La suite de l'histoire de Q. Pléminius est racontée en deux manieres. Les uns rapportent qu'ayant appris ce qui s'étoit passé à Rome, il prit le parti de se retirer à Naples dans un exil volontaire; mais que sur le chemin, étant tombé entre les mains de Q. Métellus, l'un des dix députés, il fut ramené de force à Rhege. D'autres assurent que ce fut P. Corn. Scipion lui-même qui envoya à Locres un de ses lieutenans, avec ordre de charger de chaînes Q. Pléminius & les principaux auteurs de la sédition. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ceux qu'on avoit arrêtés, ou auparavant par l'ordre de P. Corn. Scipion, ou depuis par celui du Préteur, furent conduits à Rhege, & donnés en garde aux habitans. Dans la suite, Q. Pléminius & ses complices, ayant été conduits à Rome, furent aussi-tôt mis en prison; & d'abord ayant été amenés devant le peuple par les Tribuns, ils trouverent tous les esprits si prévenus, par le souvenir des injures qu'ils avoient faites aux Locriens, qu'il ne sembloit pas qu'ils dussent espérer aucune grace. Mais, comme on les présentoit souvent dans la place publique, la difformité de Q. Pléminius, à force de frapper les yeux des Citoyens, fit insensiblement succéder la compassion à la haine & à la colere; outre que P. Corn. Scipion, tout absent qu'il étoit, contribuoit beaucoup à leur rendre la multitude favorable. Cependant, Q. Pléminius mourut dans la prison, avant que le peuple eût prononcé son jugement. Claudius Licinius, dans le troisieme livre de son histoire Romaine, raconte que ce Q. Pléminius avoit corrompu à force d'argent, des gens qui devoient mettre le feu en plusieurs endroits de la ville, pendant les jeux que P. Corn. Scipion l'Africain, pour s'acquitter d'un vœu, faisoit représenter à Rome pour la seconde fois; afin de pouvoir, à la faveur du désordre & du tumulte, rompre sa prison & s'enfuir; mais que le complot ayant été découvert, il fut jetté, en vertu d'un arrêt du Sénat, dans l'affreux cachot que le roi Tullius avoit fait construire pour les grands scélérats, & qu'il y fut étranglé.

PLEMMYRIUM, *Plemmyrium*, Πλεμμύριον, (*a*) promontoire de Sicile, situé sur la côte Orientale, vis-à-vis Syracuse,

(*a*) Virg. Æneid. L. III. v. 693. Thucyd. pag. 492, 503, 504. Plut. T. I. p. 536. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 446.

dont il formoit le port. Virgile & Thucydide parlent du promontoire de Plemmyrium. Il y avoit sur ce promontoire un château qui appartenoit aux Syracusains. Un Auteur moderne met dans le voisinage une isle qu'il appelle Plemmyria, sans citer aucun garant. A la vérité, Thucydide fait mention d'une petite isle voisine du promontoire de Plemmyrium; mais, il ne la nomme point. Elle n'est point nommée non plus par de l'Isle, qui la place à la tête du promontoire, dans sa carte de la Sicile.

Selon Plutarque, Gylippe prit d'assaut le promontoire de Plemmyrium malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions & de tout l'équipage de plusieurs galeres dont il étoit rempli, & passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais, ce qui étoit plus considérable encore, il ôta par-là à Nicias la facilité des convois; car, pendant qu'il tenoit Plemmyrium, le transport des vivres étoit sûr & prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort.

Ce promontoire s'appelle aujourd'hui Cabodi Massa Olivieræ, ou d'Olivero.

PLÉSIANACTION, *Plesianaction*. *Voyez* Pœcile.

PLESTINA, *Plestina*, (*a*) ville d'Italie, située au païs des Marses, selon Tite-Live. Elle fut prise par le dictateur M. Valérius Maximus, l'an de Rome 451, & 301 avant J. C.

PLÉTÉNISSE, *Pleteniſſus*. *Voyez* Petneliſſe.

PLÉTORIUS [C.], *C. Pletorius*, (*b*) l'un des Triumvirs qui furent créés, l'an de Rome 558, & 194 avant Jesus-Christ, pour aller établir une colonie à Crotone.

PLÉTORIUS [C.], *C. Pletorius*, (*c*) l'un des trois députés qu'on envoya à Gentius, roi d'Illyrie, l'an de Rome 580, & 172 avant Jesus-Christ, avec ordre de reprocher à ce Prince les hostilités & les violences dont s'étoient plaints dans le Sénat les Isséens alliés du peuple Romain, & d'en demander satisfaction.

PLÉTORIUS [C.], *C. Pletorius*, (*d*) questeur dans l'armée de C. Domitius Calvinus, avoit levé à la hâte une légion dans le royaume de Pont. Il eut ordre de l'envoyer aussi-tôt à son Général.

PLÉTORIUS RUSTINIANUS, *Pletorius Ruſtinianus* (*e*) suivit le parti de Cn. Pompée. Ayant voulu passer d'Afrique en Espagne, il fut long-tems agité sur mer. A la fin, poussé par la tempête au port d'Hip-

(*a*) Tit. Liv. L. X. c 3.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 45.
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 26.
(*d*) Hirt. Panſ. de Bell. Alex. p. 715.
(*e*) Hirt de Bell. Afric. p. 823, 824.

pone, surnommée la Royale, il y fut investi par la flotte de P. Sitius qui y étoit à la rade ; & ses vaisseaux, comme plus petits, furent coulés à fond avec tous ceux qui y étoient.

PLÉTORIUS, *Pletorius*, (*a*) celui qui accusa M. Fonteius, dont Cicéron prit la défense.

PLÉTORIUS [L.], *L. Pletorius*, (*b*) sénateur Romain, personnage très-vertueux & d'une grande probité. Il fut l'hôte & l'ami de C. Vibius Capax, qui tomba malade chez lui & y mourut.

PLÉTORIUS [M.], *M. Pletorius*, (*c*) ami de Cicéron, avoit pris les Allobroges sous sa protection.

PLÉTORIUS [M.], *M. Pletorius*, (*d*) fut Édile Curule avec C. Flaminius.

PLEUMOSIENS, *Pleumosii*, (*e*) peuple de la Gaule Belgique, dans la dépendance des Nerviens.

Comme Jules César est le seul qui ait nommé les Pleumosiens, & qu'il ne dit rien qui puisse faire connoître où ils habitoient, on s'est exercé à les placer à fantaisie. Les uns ont dit que c'étoient les habitans de la Flandre ; les autres les ont mis dans la Flandre orientale ; d'autres prétendent que ce sont les habitans de Courtray ; & les remarques de Sanson, sur la carte de l'ancienne Gaule, disent que c'est le païs de Peule, au diocese de Tournay, dans la Flandre Wallone ou Gallicane.

PLEUNOS, *Pleunos*, Πλευνος. *Voyez* Plynus.

PLEURATUS, *Pleuratus*, (*f*) roi de Thrace. Une des clauses du traité que les Romains conclurent avec les Étoliens, l'an de Rome 542, & 211 avant Jesus-Christ, portoit qu'il seroit libre à Pleuratus d'y entrer aux mêmes conditions que les Étoliens.

PLEURATUS, *Pleuratus*, (*g*) fils de Scerdilédus, étoit roi d'Illyrie. Ce Prince, l'an de Rome 552, & 200 avant J. C., alla offrir ses services aux Romains contre le Roi de Macédoine. Aussi, d'après le traité conclu quatre ans après entre Philippe & les Romains, on céda à Pluratus le territoire de Lychnidus & le païs des Parthiniens, qui avoient été l'un & l'autre de la dépendance de Philippe.

Plusieurs années après, Pleuratus alla faire le dégât des côtes maritimes des Étoliens, étant entré dans le golfe de Corinthe avec soixante brigantins auxquels il avoit joint les vaisseaux des Achéens qui étoient à Patres. On envoya contre eux mille Étoliens, qui, prenant les chemins les plus courts,

(*a*) Cicer. Orat. pro M. Fonteio. c. 8.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 132.
(*c*) Cicer. Orat. pro M. Fonteio. c. 20.
(*d*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 99, 117.
(*e*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 190.
(*f*) Tit. Liv. Liv. XXVI. c. 24. L. XXVII. c. 30. XVIII. c. 5.
(*g*) Tit. Liv. L. XXXI c. 18. L. XXXIII. c. 34. L. XXXVIII. c. 7. L. XLIV. c. 30.

s'oppoſoient à leur deſcente à tous les endroits du rivage où ils vouloient débarquer.

Pleuratus avoit épouſé Eurydice, de laquelle il eut pluſieurs enfans, entre autres, Gentius & Plator. Gentius, qui lui ſuccéda au Trône d'Illyrie, eut la cruauté de faire périr Plator, pour mieux s'aſſurer la couronne.

PLEURATUS, *Pleuratus*, (*a*) un des principaux des Illyriens, qui, s'étant exilé de ſa patrie, s'étoit retiré en Macédoine auprès de Philippe. L'an de Rome 583, & 169 avant Jeſus-Chriſt, il fut envoyé par Philippe avec Aputéus, ſeigneur Macédonien de la ville de Béroée, vers le roi Gentius, pour lui propoſer de faire alliance avec les Macédoniens. Mais, Gentius ne leur donna que des paroles ſans aucun effet.

PLEURATUS, *Pleuratus*, (*b*) fils du roi Gentius, fut pris & conduit à Rome avec toute ſa famille. Il y fut mené en triomphe par L. Anicius Gallus, l'an de Rome 585, & 167 avant Jeſus-Chriſt.

PLEURATUS, *Pleuratus*, (*c*) habitant de Dyrrachium, que L. Piſon, beau-pere de Jules Céſar, fit mourir ſous les verges, quoiqu'il fût dans une extrême vieilleſſe.

(*a*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 19.
(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32. L. XLV. c. 43.
(*c*) Cicer. Orat. pro L. Piſon. c. 66.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 146. Strab. pag. 450, 451, 460, 465. Plin. T. I. p. 190. Thucyd. p. 241. Pauſ. p. 417, 418.

PLEURON, *Pleuron*, (*d*) Πλευρών, ville de Grece dans l'Étolie. Homere nous apprend que les habitans de Pleuron partirent pour le ſiege de Troie.

Strabon dit que Calydon & Pleuron furent autrefois un des plus beaux ornemens de toute la Grece, mais que de ſon tems ces deux villes étoient bien déchues. Il ajoute que la ville de Pleuron étoit ſituée dans un terrein uni & gras, au voiſinage de Calydon. Il y eut une autre ville de même nom; & ce fut la nouvelle Pleuron, qui fut bâtie après que l'ancienne eut été détruite. La ſituation de celle-ci ne fut pas la même que celle de l'ancienne; car, Strabon la met au pied du mont Aracynthus. Pline, qui fait mention de cette ſeconde Pleuron, dit qu'elle étoit dans les terres.

Selon Pauſanias, les Étoliens de Pleuron, qui étoient ſoumis aux Achéens, allerent prier Sulpicius Gallus de les affranchir de cette domination. Ce Général leur permit d'envoyer en leur nom des députés à Rome, pour demander cette grace, qui leur fut accordée.

PLEURONIENS, *Pleuronii*, Πλευρώνιοι, les habitans de Pleuron. *Voyez* Pleuron.

PLINE [C.], *C. Plinius*, (*e*)

(*e*) Tacit. Annal. L. I. c. 69. L. XIII. c. 20. L. XV. c. 53. Hiſt. L. III. c. 28. Plin. L. III. Epiſt. 5. L. VI. Epiſt. 16. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 348. T. III. p. 512. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. I. *& ſuiv.*

ſurnommé Sécundus, dit l'Ancien, perſonnage illuſtre, étoit de Vérone. Selon l'uſage des Romains, il mêla les lettres & les armes, les fonctions civiles & les militaires. Il plaida dans le barreau ; il ſervit dans les armées, & il y occupa un poſte que nous pourrions comparer à celui de Meſtre de camp parmi nous. Il fut auſſi Intendant des Céſars en Eſpagne ; & lorſqu'il mourut, il avoit le commandement de la flotte de Miſene. Les circonſtances effrayantes qui accompagnerent ſa mort, méritent bien qu'on les rapporte.

L'an de J. C. 79, qui étoit la premiere année du regne de Tite, le 24 du mois d'Août, parurent les préludes de l'affreuſe déſolation qui devoit apprendre aux voiſins du mont Véſuve à le craindre ; car, ce fut alors que l'on vit diſparoître les villes de Pompeies & d'Herculanum. Pline le jeune, qui, dans ce moment, étoit avec ſon oncle à Miſene, rapporte qu'on y apperçut comme un grand nuage d'une figure ſingulière, & qui, ſemblable à un pin, s'élevoit d'abord à une hauteur conſidérable, & formoit comme un tronc d'où ſe ſéparoient pluſieurs branches. Ce nuage étoit tantôt blanc, tantôt ſale & parſemé de taches, ſelon qu'il portoit avec ſoi de la cendre, ou de la terre. D'où ſortoit le nuage, c'eſt ce qu'on ignoroit à Miſene ; & Pline l'ancien, qui, comme on vient de le dire, commandoit la flotte que les Romains tenoient dans ce port, fit équiper auſſi-tôt un vaiſſeau léger & partit, auſſi courageux que curieux obſervateur, pour aller reconnoître de près un phénomene inuſité.

En s'embarquant, il demanda à ſon neveu s'il vouloit l'accompagner. Pline le jeune avoit plus de goût pour l'éloquence & pour les beaux arts que pour les ſciences naturelles. Il répondit qu'il aimoit mieux étudier ; & il avoit actuellement à travailler une matiere que ſon oncle lui avoit donnée. Car, ces anciens Romains, qui dans des poſtes éminens connoiſſoient néanmoins tout le prix des lettres, ne regardoient point comme au-deſſous d'eux les fonctions de maîtres & de précepteurs par rapport à ceux qui leur appartenoient. L'oncle s'embarqua donc ſans ſon neveu ; & quoiqu'il vît tout le monde prendre la fuite, il s'avança vers le terme d'où tous les autres fuyoient ; il dirigea ſa courſe vers le centre du péril, gardant une ſi parfaite tranquillité d'ame, qu'il dictoit à un ſecrétaire la deſcription de toutes les circonſtances, de tous les mouvemens, de toutes les formes que prenoit ſucceſſivement le phénomene terrible qu'il venoit obſerver. Déjà les cendres tomboient à flots ; déjà les pierres volóient ; déjà les ſecouſſes que ſouffroit la terre ſous les eaux faiſoient naître des écueils ſubits qui arrêtoient le vaiſſeau,

& les terres éboulées de la montagne prolongeoient le rivage & combloient l'entrée du baſſin. Pline, frappé alors de la grandeur du danger, délibéra pendant quelques momens s'il ne reculeroit point en arriere, & le Pilote l'y exhortoit; mais, l'avidité de ſçavoir & de s'inſtruir l'emporta. La fortune, dit-il, favoriſe les hommes de courage. Allons à Stabies, où eſt actuellement Pomponianus. C'étoit un de ſes amis, qu'il trouva faiſant tous les préparatifs néceſſaires pour s'enfuir, dès que le vent, qui étoit contraire, auroit changé de direction, ou ſe ſeroit appaiſé. Pline l'embraſſe, l'encourage; & pour diminuer la crainte de ſon ami par l'exemple de ſa ſécurité, il prend le bain, après le bain il ſe met à table, & ſoupe gaiement, ou, ce qui ne marque pas moins de force d'ame, avec toutes les apparences de gaieté. Cependant, on voyoit s'élever des tourbillons de flammes, dont l'éclat étoit augmenté & devenoit plus vif par l'épaiſſe obſcurité des ténebres, au milieu deſquelles elles brilloient. Pline, pour raſſurer ceux qui trembloient autour de lui, diſoit que c'étoient des feux qu'avoient laiſſés les gens de la campagne dans la précipitation de leur fuite, & qui brûloient les maiſons abandonnées. Il ſe coucha, & dormit d'un ſommeil ſi plein & ſi profond, que de la porte de ſa chambre on put en entendre la preuve. Néanmoins, comme la cour de la maiſon ſe rempliſſoit de cendres & de pierres, on l'éveilla, & il délibéra avec ſa compagnie du parti qu'il falloit prendre. Car, les murs & les appartemens chanceloient, & par des balancemens alternatifs menaçoient de ſe renverſer. D'un autre côté, on craignoit dans la pleine campagne la chûte des pierres que le gouffre lançoit. On ſe détermina pourtant à ſortir, & pour ſe garantir des pierres, ils mirent ſur leurs têtes des couſſins attachés avec des cordons noués ſous les bras.

Déjà il étoit jour par-tout ailleurs; mais, autour de Pline regnoit une nuit noire, qu'il falloit vaincre par la lumiere des flambeaux. Il parut abſolument néceſſaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir ſi la mer ſeroit navigable. Elle étoit plus furieuſe que jamais; & Pline ſe jetta ſur un drap que l'on étendit par terre; il demanda ſucceſſivement deux verres d'eau froide, qu'il but. Dans le moment ſe répand une odeur de ſouffre qui annonçoit la flamme, & la flamme ſuivit de près. Tous s'enfuient; Pline ſe leve appuyé ſur deux eſclaves, tout d'un coup il tomba, étouffé ſans doute par l'air brûlant, à l'impreſſion duquel il réſiſta d'autant moins, qu'il avoit la poitrine mauvaiſe, étroite, & de tout tems ſujette à des accès d'aſthme. Deux jours après, ſon corps fut retrouvé entier, ſans aucune bleſſure,

avec ſes habits ; on eût penſé qu'il étoit ſimplement endormi.

Ainſi périt, par un trop ardent déſir d'étendre ſes connoiſſances, l'un des plus beaux génies, & en même tems des plus ſçavans & des plus laborieux Écrivains de l'antiquité. Au milieu des emplois, ſi pleins de diſtractions, que nous avons vus qu'il avoit exercés, il compoſa un nombre d'ouvrages auquel rarement a pu atteindre le loiſir d'un ſtudieux, purement homme de lettres. Nous n'avons de lui que ſon hiſtoire naturelle, dédiée à Tite encore Céſar, qui avoit une grande conſidération pour l'Auteur. C'eſt un ouvrage immenſe, qui embraſſe toute la Nature, & qui a demandé de prodigieuſes recherches. On a accuſé Pline d'y avoir ſouvent débité des fables ; & comme il avoit plus lu qu'étudié la Nature en elle-même, ce reproche n'eſt peut-être pas ſans fondement. Néanmoins, nos Naturaliſtes modernes l'ont juſtifié à bien des égards, & ont certifié l'exactitude & la vérité de ſon témoignage dans des choſes qu'avoient traitées de fabuleuſes ceux qui ne les avoient examinées que ſuperficiellement. Cet ouvrage ſeul ſuffiroit pour nous faire connoître l'application de ſon Auteur au travail. Mais, il en avoit compoſé un grand nombre d'autres, dont ſon neveu nous a donné la notice. Étant Officier de cavalerie, il écrivit un traité ſur l'exercice propre aux troupes de cheval. Il fit la vie de Pomponius Sécundus, conſulaire & poëte tragique. C'étoit un tribut que Pline payoit à l'amitié dont Pomponius Sécundus l'avoit ſingulierement favoriſé.

Il compoſa l'hiſtoire des guerres de Germanie, qu'il avoit renfermées en vingt livres. Il compoſa auſſi un traité de Rhétorique, prenant, comme a fait depuis Quintilien, l'Orateur au berceau, & le conduiſant juſqu'à la maturité. Sous les dernieres années de Néron, tout mérite étoit ſuſpect ; tout ouvrage d'eſprit qui marquoit de l'élévation, piquoit la jalouſie, & excitoit les ombrages du Tyran. Pline, incapable de demeurer oiſif, & ne voulant pas trop attirer les regards, trouva un milieu ; il ſe jetta dans la Grammaire, & écrivit huit livres ſur les phraſes douteuſes de la langue Latine. Après la mort de Néron, il prit un ſujet plus digne de ſes talens, & il compoſa en trente-un livres l'hiſtoire de ſon tems, commençant où avoit fini un Hiſtorien célebre alors, Aufidius Baſſus. Enfin, ſon dernier ouvrage fut ſon hiſtoire naturelle.

Outre tous ces livres donnés au public, il laiſſa à ſon neveu cent ſoixante porte-feuilles, qui contenoient les extraits de ſes lectures. Car, il mettoit à contribution tout ce qu'il liſoit, & il avoit coutume de dire qu'il n'eſt point de livre ſi mauvais, où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe d'utile.

On

On eſt étonné de cette multitude & de cette variété d'ouvrages ſortis de la plume d'un homme, vivant dans le grand monde, chargé d'emplois, obligé de faire ſa cour aux Princes, & qui eſt mort avant l'âge de cinquante-ſix ans accomplis. Pline, à un eſprit extrêmement aiſé, joignoit un goût pour l'étude, qui alloit, juſqu'à la paſſion. Il demeuroit fort peu de tems au lit, & après un court ſommeil il ſe ménageoit ſur la nuit quelques heures de travail. Avant le jour il alloit au lever de Veſpaſien, qui, vigilant & laborieux, donnoit audience & ſe mettoit au travail de très-grand matin. Pline s'acquittoit enſuite de ſes emplois; après quoi tout le reſte de la journée, ſi l'on en excepte le tems du bain, étoit conſacré à l'étude. Quand nous diſons le tems du bain, il ne faut entendre que les momens qu'il paſſoit dans l'eau. Car, pendant que ſes eſclaves le frottoient & l'eſſuyoient, il ſe faiſoit lire quelque choſe, ayant un ſecrétaire à ſes côtés pour extraire tout ce qui lui paroiſſoit digne de remarque. Durant ſon ſouper, dont l'heure étoit fixée par une loi ſévere, & qui finiſſoit en été avant le coucher du ſoleil, en hiver dans la premiere heure de la nuit, on lui faiſoit quelque lecture, & toujours il avoit ſoin de faire ſes extraits. Telle étoit ſa vie au milieu du tumulte de Rome. A la campagne, où rien ne le détournoit de ſon occupation chérie, il donnoit tout ſon tems à l'étude. Dans ſes voyages, il en étoit de même. Il avoit à côté de lui dans ſa chaiſe un ſecrétaire, qui ne ceſſoit de lire & d'extraire tant que le voyage duroit. Par la même raiſon, & pour ne point perdre de tems, il alloit auſſi en chaiſe dans Rome.

Deux traits, rapportés par ſon neveu, nous feront connoître combien il avoit à cœur cette ſtudieuſe économie. Un jour, celui qui liſoit pendant le repas, ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta, & l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami: « Vous aviez pourtant entendu? Et l'autre en étant » convenu, pourquoi donc, » ajouta Pline, avez-vous fait » recommencer le lecteur? Vo» tre interruption nous a fait » perdre plus de dix lignes. » Dans une autre occaſion voyant ſon neveu ſe promener ſans livre, il lui dit: « Vous pouviez » ne pas perdre ce tems-là. » Il regardoit comme perdu tout moment qui n'étoit pas donné à l'étude.

Nous ne penſons pas qu'il y ait un exemple plus ſingulier de l'aſſiduité à la lecture & au travail. Pline le jeune, qui nous a conſervé tous ces détails, ſe traite lui-même de pareſſeux en ſe comparant à ſon oncle. Tout eſt relatif; & celui qui ſe taxe ici de pareſſe, ſeroit bien laborieux vis-à-vis de la plupart des hommes, & peut-être

de pluſieurs de ceux dont la profeſſion unique eſt la littérature.

L'étude de la nature n'avoit point appris à Pline l'ancien à en connoître & à en révérer l'auteur. Tout ſon ouvrage eſt ſemé de maximes d'irréligion, qui doivent nous faire comprendre combien, dans tout ce qui ſe rapporte à Dieu, l'eſprit humain a beſoin d'être conduit par une lumiere ſupérieure à la raiſon. Pline a ramaſſé un nombre infini de faits où la Providence eſt écrite en caractères plus lumineux que le ſoleil ; & il donnoit dans l'impiété épicurienne.

Nous devons remarquer que Pline étoit bien éloigné de la faſtueuſe vanité de certains Auteurs, qui ne rougiſſent point de copier les autres ſans les nommer. « Il me ſemble, dit-il, » que la probité & l'honneur » demandent que, par un aveu » ſincere, on rende une ſorte » d'hommage à ceux dont on a » tiré quelque ſecours & quel- » que lumiere. » Il compare un Auteur qui profite du travail d'autrui, à une perſonne qui emprunte de l'argent dont elle paye l'intérêt ; avec cette différence pourtant, que le débiteur, par l'intérêt qu'il paye, n'acquitte point le fonds de la ſomme qu'on lui a prêtée, au lieu qu'un Auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque ſorte, & ſe le rend propre. D'où il conclut qu'il y a de la petiteſſe d'eſprit & de la baſſeſſe, d'aimer mieux être ſurpris honteuſement dans le vol, que d'avouer ingénument ſa dette.

Il ſentoit parfaitement toute la difficulté & tous les inconvéniens d'une entrepriſe comme la ſienne, où la matiere qu'on traite eſt par elle-même ingrate, ſtérile, ennuieuſe, & ne laiſſe aucun lieu de faire paroître de l'eſprit. Mais, il étoit perſuadé qu'on ſçait quelque gré aux Auteurs, qui préferent le déſir d'être utiles au public, à celui de lui plaire ; & qui, dans cette vue, ont le courage de ſurmonter & de dévorer toutes les peines d'un travail ennuyeux & rebutant. Il ſe flatte qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui ſeront échappées ; & l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela eſt inévitable dans un ouvrage d'une ſi vaſte étendue, & d'une ſi prodigieuſe variété.

Le ſtyle de Pline lui eſt tout particulier, & ne reſſemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté ni l'élégance, ni l'admirable ſimplicité du ſiecle d'Auguſte, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'aſſez peu d'années. Son caractere propre eſt la force, l'énergie, la vivacité, on peut même dire la hardieſſe, tant pour les expreſſions que pour les penſées ; & une merveilleuſe fécondité d'imagination pour peindre & rendre ſenſibles les objets qu'il décrit. Mais, il faut avouer auſſi que ſon ſtyle eſt dur & ſerré, & par-là ſouvent obſcur ;

& que ſes penſées ſont fréquemment pouſſées au-delà du vrai, outrées, & même fauſſes.

Nous avons pluſieurs éditions de l'hiſtoire naturelle de Pline; de Rome, en 1470 & en 1473; de Parme en 1476 & 1480; & de Veniſe en 1483. On l'a auſſi imprimée à Lyon en 1587, à Francfort en 1608, à Leyde en 1669. La meilleure édition eſt celle du P. Hardouin, à Paris en cinq volumes *in*-4°. en 1685, qu'il a redonnée en trois volumes *in-folio*, l'an 1723, avec beaucoup d'additions, & un grand nombre d'idées bizarres & contraires à la vérité, dont ſes notes ſont remplies. Saumaiſe avant lui avoit corrigé & expliqué une infinité d'endroits de Pline, dans ſes remarques ſur Solin.

PLINE [C. CÉCILIUS], (*a*) *C. Cæcilius Plinius*, ſurnommé Sécundus, dit le jeune, naquit à Côme, l'an de Jeſus-Chriſt 61 ou 62. Il étoit neveu du précédent, dont ſon pere C. Cécilius avoit épouſé la ſœur. Il fut élevé comme on élevoit la plus illuſtre nobleſſe Romaine de ce tems-là.

Quoique l'éloquence & la vertu commençaſſent à être négligées, dans un État où elles ne conduiſoient plus aux honneurs, cependant ce qui reſtoit de vrais Romains, avoient peine à s'en détacher. On ne s'étoit point alors aviſé qu'il fût honteux à un homme de condition de trop ſçavoir; une profeſſion ouverte de vice & de débauche, n'ennobliſſoit encore perſonne. On ſe ſouvenoit que le premier des Céſars n'avoit pas été moins ſçavant que brave. Enfin, ſi le mérite n'avoit pas le crédit délever, du moins on n'étoit point parvenu juſqu'à le mépriſer. La ſervitude & la flatterie, qui traînent toujours à leur ſuite l'ignorance & les plus honteux déréglemens, ſe répandoient déjà; mais, arrêtées de tems en tems par quelques Héros, comme par de puiſſantes digues, elles n'inonderent tout à fait l'Empire, que ſous les regnes ſuivans.

Il ne faut donc pas s'étonner des ſoins extraordinaires que l'on eût de cultiver l'eſprit de Pline, par la connoiſſance de toutes ſortes de ſciences, & de former ſes mœurs par les leçons de la plus ſaine Philoſophie. Il y apporta les diſpoſitions les plus heureuſes, & il y fit bientôt un ſi grand progrès, qu'à l'âge de quatorze ans il compoſa une Tragédie Grecque. Dès que le tems de s'appliquer aux études les plus ſérieuſes fut venu, on le mit entre les mains de Quintilien. C'étoit le premier Profeſſeur d'Éloquence de ſon ſiecle. Ce fut ſous ce grand maître que Pline le jeune apprit

(*a*) Plin. Epiſt. 1. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 346. *& ſuiv.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 512. *& ſuiv.* T. IV. p. 80. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 28, 158. *& ſuiv.* T. XII. pag. 37.

l'art de parler, de perſuader & de plaire. Ce fut à ſes préceptes qu'il dût ce fameux Panégyrique, que tous les ſiecles ont regardé comme un chef-d'œuvre.

Il crut pourtant devoir entendre auſſi Nicete de Smyrne, le plus célebre Rhéteur qui fût alors à Rome. Enſuite, on l'envoya en Syrie, où il ſervit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le tems que ſon devoir lui laiſſoit, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate. Ce Philoſophe, auſſi recommandable par l'étendue de ſes lumieres, que par la pureté de ſes mœurs, crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la ſuite. Il en fit des pronoſtics ſi avantageux, qu'ils ne pouvoient manquer d'être ſuſpects de flatterie, ſi Pline n'eût pris de bonne heure le ſoin de les juſtifier. Pline le naturaliſte ſon oncle, qui n'avoit point d'enfans, fut charmé de trouver dans ſon neveu, toutes les qualités qu'il auroit pu déſirer dans un fils, ſi le ciel lui en eût donné un au gré de ſes déſirs. Il l'adopta.

Une faveur ſi glorieuſe n'éblouit point Pline le jeune. Il en connut tout le prix; mais auſſi il en ſentit tout le poids. Perſuadé que les grands noms déshonorent ceux qui les traînent, s'il n'oublia rien des plus tendres devoirs que la reconnoiſſance & le reſpect demandoient de lui pour ſon bienfaiteur, il ne négligea rien auſſi de ce qui lui parut propre à ſe rendre digne du bienfait. A la vue de cette haute réputation qu'avoit acquiſe celui dont il prenoit le nom; à la vue de tout ce qu'il avoit fait pour y arriver, de tout ce qu'il faiſoit chaque jour pour s'y maintenir; il ne ceſſoit de ſe reprocher ſa pareſſe & ſa langueur, au milieu du travail le plus pénible & le plus aſſidu. Pline le naturaliſte ne ſembloit pas ſeulement être devenu ſon pere. C'étoit ſon maître, ſon modele, ſon guide. Pline le jeune le ſuivoit par tout; il recueilloit ſes moindres diſcours; il étudioit toutes ſes actions.

C'eſt ainſi qu'à ſon retour de Syrie il s'occupoit à Rome dans ſes premieres années, lorſque ſon oncle, alors âgé de près de cinquante-ſix ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flotte que les Romains avoient à Miſene. Pline le jeune l'y accompagna, & le perdit par la plus tragique de toutes les aventures.

Un nuage extraordinaire que l'on découvroit de Miſene, fit juger à Pline le naturaliſte, que le mont Veſuve, plus embraſé qu'à l'ordinaire, cauſoit aux environs quelque déſordre. Il voulut s'en éclaircir de plus près, ſoit pour y remédier, s'il avoit deviné juſte, ſoit pour ſatisfaire ſa curioſité, ſi ce n'étoit qu'un jeu de la nature. Il monte ſur une frégate; il tire vers le lieu d'où le nuage venoit, & reconnoît bientôt que

le plus affreux débordement de feu dont jamais on eût entendu parler, jettoit par tout l'épouvante & la consternation. Loin de se retirer, il ne songea qu'à rassurer les autres par son exemple, & à s'instruire plus exactement lui-même par ses propres yeux. Mais, dans ce dessein s'étant trop avancé, la fumée le suffoqua.

Cette horrible désolation ne se fit pas moins sentir à Misene, où Pline le jeune étoit demeuré; & il n'y montra pas moins de courage. Il n'avoit alors que dix-huit ans. A cet âge il est aussi naturel d'aimer la vie, que de s'allarmer dans le danger. Cependant, au fort du tremblement de terre, il poussa la constance, jusqu'à lire tranquillement Tite-Live; comme si dans une pareille conjoncture, il n'avoit eu rien de plus à craindre que de perdre du tems. Mais, ce qui fut encore plus glorieux pour lui, c'est que ni les prieres ni les larmes de sa mere, ne le purent obliger de la quitter, & qu'il aima mieux se livrer à toutes les horreurs d'une mort qui paroissoit inévitable, que d'aller chercher un asyle, où il ne voyoit pas sa mere en état de le suivre.

Enfin, les flammes s'arrêterent, les noires vapeurs commencerent à se dissiper, le seul tremblement de terre continua, mais beaucoup moins violent; & Pline, que le péril avoit obligé de se sauver à la campagne avec sa mere, rentra dans Misene. Il y attendoit avec impatience des nouvelles de son oncle. Dès qu'il en eut appris le triste sort & qu'il eut donné à sa douleur, & à de justes devoirs, tout ce qu'ils lui demandoient, il retourna à Rome.

Cette perte le toucha plus qu'on ne peut dire; mais, il n'en fut point accablé. Destitué d'un tel appui, il ne songea plus qu'à s'en faire un, qui ne pût jamais lui manquer. Des inclinations naturellement douces, & un amour excessif pour les lettres, sembloient l'engager à la retraite & au repos; la vertu & la gloire l'emporterent. Il croyoit que la vie n'est point à nous; que nous la devons à la patrie; que nés dans une société dont nous voulons partager les douceurs & les avantages, nous sommes obligés d'y contribuer comme les autres; que nous ne pouvons sans injustice rejetter sur eux tous les travaux d'où dépendent la sûreté & la tranquillité publique, & garder pour nous tout le plaisir d'en jouir. Il croyoit honteux de se reposer avant que d'avoir travaillé; il regardoit le repos comme une récompense qu'il falloit avoir méritée, & où la nature défendoit de prétendre avant le tems qu'elle a prescrit.

Plein de ces idées, il se tourna tout entier du côté des affaires publiques, & plaida sa premiere cause à dix-neuf ans. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle, que

rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens ni d'envieux. Comme il avoit naturellement du feu, de l'élévation, & de l'agrément dans l'esprit, & que la premiere regle qu'il tenoit de son excellent maître, c'étoit de suivre son propre génie, & de s'y accommoder; la symmétrie exacte, les pensées brillantes, les tours hardis regnerent par tout, & peut-être un peu trop dans ses ouvrages. Ce n'est pas qu'il allât à grands frais les chercher loin de son sujet; mais, la facilité qu'il avoit à les trouver, lui faisoit croire qu'ils en sortoient, pendant que ceux à qui un génie différent les cachoit, les regardoient comme des ornemens affectés, étrangers, & qui coutent beaucoup. Aussi la raison n'y perdit jamais rien. Elle en fut plus belle, plus à la mode du siecle où il vivoit, mais non pas moins forte. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du barreau fermée par la foule des auditeurs, qui l'attendoient, quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il parloit quelquefois sept heures; & il en étoit seul fatigué. Comme il ne s'écartoit jamais de son sujet; comme ce qu'il disoit étoit toujours juste & nouveau; qu'il sçavoit intéresser l'esprit & le cœur tout à la fois; le tems couloit rapidement; la chaleur la plus violente devenoit supportable; & toutes les incommodités inséparables d'un nombreux auditoire s'évanouissoient, tant qu'on avoit le plaisir de l'entendre. Souvent les juges, au milieu de son action, oubliant ce qu'ils devoient à leur caractere, & comme transportés hors d'eux-mêmes, se levoient de leurs sieges, & mêloient leurs applaudissemens à ceux du public. C'est ce qui fait dire à Quintilien, le plus grand admirateur que Cicéron ait eu, qu'il voyoit de son tems des orateurs comparables aux anciens, & propres à former de dignes successeurs.

L'éloquence alors vénale ouvroit une voie sûre aux richesses. Plusieurs y allerent par cette route avec tant d'ardeur, que pour la modérer, il fallut renouveller les anciens décrets du Sénat, faits sur ce sujet, & fixer le prix d'un travail qui n'en devroit point avoir.

Ce nouveau décret fut honorable pour Pline. Jamais il n'avoit plaidé que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé; & il s'étoit toujours si religieusement abstenu d'en recevoir le plus léger présent, que ceux qui aimoient à rire, disoient, quand le décret parut, les uns, qu'il étoit devin, les autres qu'on avoit voulu arrêter le cours de ses rapines.

Les occasions où il se signala davantage, furent contre Bœbius Massa, gouverneur de la Bétique, accusé de concussion,

& contre qui le Sénat le chargea de plaider du vivant même de Domitien, dont l'accuſé avoit plus d'une fois ſervi la cruauté, contre Cécilius Claſſicus, gouverneur de la même Province, & contre Marius Priſcus, gouverneur d'Afrique. Il plaida contre ce dernier, non ſeulement en plein Sénat comme contre les deux autres, mais même en préſence de l'empereur Trajan, & parla cinq heures de ſuite. Ce Prince en fut ſi charmé, qu'il ne put s'empêcher de le marquer publiquement, par l'inquiétude où il parut qu'un ſi grand effort n'altérât la ſanté de Pline. Cette inquiétude alla ſi loin, qu'il avertit lui-même pluſieurs fois un affranchi qui étoit derriere Pline, de lui dire de ménager ſes forces, témoignant ainſi combien le diſcours lui étoit agréable, & l'Orateur précieux.

Pline eut même la ſatisfaction que donne le ſuccès. Ceux qu'il accuſa, furent condamnés; mais, rien ne lui fit tant d'honneur, que ce qu'il entreprit pour venger Helvidius ſon ami, qui avoit été condamné à mort ſur la dénonciation de Publicius Certus. Peu de tems après, Domitien ayant été tué, Nerva ſon ſucceſſeur rappella tous ceux qui avoient été injuſtement bannis. Sous ce nouveau Prince, que le mérite ſeul avoit élevé, la haine publique éclata contre les délateurs, dont les calomnies avoient rempli de deuil les plus illuſtres familles. Ils furent vivement pourſuivis par les parens de ceux qu'ils avoient fait périr, & livrés à la ſévérité des loix.

Publicius Certus ſeul échappoit. Soutenu par de grandes alliances & par de puiſſans amis, élevé lui-même à la place de Préfet du tréſor public, & Conſul déſigné pour l'année ſuivante, il pouvoit en ſûreté braver le reſſentiment de la femme d'Helvidius, & de deux autres femmes que des raiſons d'alliance engageoient dans la même querelle. Ces femmes, chargées ſeules d'une ſi juſte vengeance, au retour d'un exil, étoient trop timides pour rien entreprendre, & trop foibles pour rien exécuter.

Mais, l'amitié de Pline pour Helvidius, & ſon horreur pour l'infamie de Publicius Certus y ſuppléerent. Il ne fut point retenu par toutes les conſidérations qui pouvoient rendre le ſuccès douteux. L'entrepriſe étoit périlleuſe pour un jeune homme, que ſa réputation & ſa fortune naiſſante engageoient à ne ſe point faire d'ennemis. Cependant, il ne voulut pas même s'appuyer de la colere commune; il en laiſſa éteindre le premier feu, & crut que le ſacrifice qu'il vouloit faire à la mémoire de ſon ami, lui ſeroit beaucoup plus glorieux s'il n'étoit fait qu'à lui, & par les mains de la ſeule juſtice, au milieu du Sénat tranquille.

Ce deſſein ne fut communiqué à perſonne, pas même à Corel-

lius, l'un des hommes de ſon ſiecle le plus ſage, & ſans l'avis de qui Pline n'entreprenoit rien d'important. Les ſeules perſonnes intéreſſées furent de la confidence.

Il en arriva ce que Pline avoit prévu. Dès qu'il eut demandé au Sénat, la permiſſion d'accuſer Publicius Certus, qu'il ne fit que déſigner, il ſouleva tout le monde. Les partiſans de Publicius Certus s'écrierent, & voulurent que la propoſition fût rejettée. Les amis de Pline furent effrayés du péril où il s'expoſoit. Le Conſul lui-même parut contraire, & remit à l'entendre, quand ſon tour d'opiner ſur d'autres affaires ſeroit venu. Pendant que les autres, qui devoient parler avant lui, diſoient leur avis, il n'y eut rien que l'on ne mît en uſage pour l'obliger à ſe déſiſter de cette pourſuite. Mais, tout fut inutile; juſques-là qu'un de ſes amis lui ayant remontré que par cette conduite il ſe rendoit redoutable aux Empereurs à venir, il eut la fermeté de lui répondre : *tant mieux, pourvu que ce ſoit aux méchans Empereurs.* Enfin, ſon tour de parler vint; & il parla avec tant de force & tant de véhémence, que ſi la clémence du nouvel Empereur ſauva la peine à Publicius Certus; ſa juſtice du moins nota l'indignité de ce ſcélérat, par l'excluſion du Conſulat où il avoit été nommé.

On ne peut dire combien cette action augmenta l'eſtime que l'on avoit déjà pour Pline; il n'y eut plus perſonne à Rome qui ne voulût être ou paroître de ſes amis. Les uns aimoient ſa fermeté, les autres la craignoient, tous ſe ſentoient intérieurement forcés de l'admirer. Mais, il ne borna pas là les témoignages de ſon amitié pour Helvidius. Après l'avoir vengé, il s'efforça de l'immortaliſer par trois livres, où il n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre ſon ami recommandable, & qu'il intitula, *de la vengeance d'Helvidius.* Son éloquence n'éclata pas ſeulement à pourſuivre le crime, mais auſſi à défendre l'innocence. Il plaida pour Julius Baſſus, homme qui étoit célebre par ſes diſgraces, & qu'au retour du gouvernement de Bithynie les peuples de cette Province avoient accuſé; & il ſçut ſi bien mettre en jour l'eſprit de la loi, que malgré la rigueur de ſes termes, il le fit abſoudre.

Il défendit avec un pareil ſuccès Varénus, ſucceſſeur de Julius Baſſus dans ce gouvernement, & qui depuis avoit été chargé d'une ſemblable accuſation. Toutes ces cauſes furent plaidées dans le Sénat; mais, Pline ne ſe fit pas moins admirer dans les autres Tribunaux, & principalement devant les Centumvirs. Quoiqu'il ne nous reſte aucun de ſes plaidoyers, il eſt aiſé pourtant d'en porter un jugement certain, en le réglant ſur le Panégyrique de Trajan. Un Auteur célebre, Sidonius Apollinaire, qui vivoit dans un tems où l'on conſervoit

encore & ces plaidoyers & le ſouvenir de leur ſuccès, nous en donne en un mot l'idée la plus haute. Il écrit à un de ſes amis, que Pline remporta plus de gloire de ſon plaidoyer pour Accia Variola, qu'il n'avoit fait du Panégyrique de Trajan; c'eſt en dire aſſez pour n'y pouvoir rien ajouter.

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta juſqu'aux premieres charges de l'État; il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé.

Dès le tems de Domitien, il avoit été Préteur. Ce Prince farouche, qui regardoit comme une cenſure délicate l'innocence des mœurs, & comme une révolte déclarée tous les diſcours qui tendoient à rendre le vice odieux, chaſſa de Rome & de l'Italie tous les Philoſophes. Il n'étoit pas ſûr de les aſſiſter dans leur retraite. Pline le devoit faire bien moins qu'un autre. Sa place l'expoſoit au grand jour; & ſes moindres démarches étoient importantes, ſous un Empereur qui ne cherchoit que des prétextes pour condamner, & qui ſouvent s'en paſſoit. Toute la ville étoit remplie de dénonciateurs. Trois des amis de Pline venoient de périr, Sénécion, Ruſticus & Helvidius. Quatre avoient été bannis, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. Cependant, la généroſité de Pline pour les Philoſophes exilés, lui ferme les yeux ſur le danger. Il ne ſe contente pas de les favoriſer ſous main; il va trouver Artémidore, l'un des plus célebres d'entre eux, juſques dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la ville; & pendant que de riches & puiſſans amis veulent ignorer le beſoin que ce Philoſophe avoit de groſſes ſommes, pour acquiter des dettes honorables, Pline emprunte ces ſommes & les lui donne.

Il ne faut pas douter qu'une vertu ſi peu timide, dans une cour ſi corrompue, ne lui eût été funeſte; mais, la mort imprévue de Domitien mit en ſûreté ce qui reſtoit de gens de bien à Rome. Pline étoit trop redoutable aux délateurs pour leur échapper; on trouva une accuſation toute prête contre lui parmi les papiers de Domitien; & Pline n'évita le coup, que par celui qui tomba ſur ce Prince.

Auſſi les révolutions étoient ſi étranges & ſi fréquentes en ces tems-là, que l'on voyoit ſubitement l'Empire paſſer des mains les plus pures dans les plus infâmes. La même vertu, qui avoit conduit aux honneurs, pouſſoit tout à coup dans le précipice. Pline l'éprouva plus qu'un autre; & c'eſt ce qui lui fit dire que les Belles-Lettres l'avoient élevé; que les Belles-Lettres l'avoient abaiſſé; & qu'enfin les Belles-Lettrs l'avoient relevé.

Il ne s'acquitta pas moins dignement des autres charges ſous de meilleurs regnes. Il fut Tribun du peuple, Préfet du tré-

ſor public, Conſul, Gouverneur de Bithynie & de Pont, Commiſſaire de la voie Æmilia, & enfin Augure, eſpece de dignité ſacerdotale, qui ne ſe perdoit qu'avec la vie.

C'étoit depuis long-tems la coutume, que le Conſul, à l'entrée de ſon Conſulat, après avoir remercié le Prince, propoſât au Sénat de lui décerner quelque nouvel honneur. Moins les Empereurs de ce tems-là en étoient dignes, plus ils en étoient avides. Pline crut que ces honneurs, tant de fois profanés par la flatterie, étoient au-deſſous de Trajan. Perſuadé que cet Empereur pouvoit confier le ſoin de ſa gloire à ſes actions, & que rien n'étoit plus propre à la rehauſſer, que de faire voir qu'elle ſe pouvoit paſſer des titres où les autres avoient mis toute la leur, il ne lui en décerna point. Mais, Trajan n'y perdit rien. La harangue où Pline les lui refuſe, a duré plus que le marbre & que le bronze, où tant d'inſcriptions pompeuſes avoient été gravées. Elle charme encore aujourd'hui; & en la liſant, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du Prince qui a pu mériter de tels éloges, ou de l'orateur qui ſçut les donner.

Après ſon Conſulat, il fut fait gouverneur de Bithynie. C'étoit une des plus grandes provinces de l'Empire, & compoſée de deux puiſſans Royaumes, dont l'un avoit été conquis ſur Pharnace, fils de Mithridate, fameux par les guerres qu'il ſoutint ſi long-tems contre les Romains; l'autre leur avoit été donné par Attale, fils de Pruſias, l'un de ſes Rois, & qui ſe diſoit l'affranchi de la République. Pline ne prit pas moins de ſoin d'embellir les villes de cette Province, que d'en ſoulager les peuples. Il fit élever un magnifique théâtre à Nicée, & conſtruire des aquéducs à Nicomédie & à Sinope colonie Romaine. Il bâtit des bains publics à Pruſe, & joignit, par un grand canal, le lac de Nicomédie à la mer.

Mais, pendant qu'il s'appliquoit tant aux embelliſſemens extérieurs, il ne négligeoit pas le dedans. Il liquida les dettes des villes; il en modéra les dépenſes par de ſages réglemens, & mit un ſi bon ordre à la police, que rien ne manquoit à la ſûreté & à la commodité publique. Il maintint les juges dans le devoir par ſes exemples, & les peuples dans la tranquillité par ſes jugemens. Il ne ſongea point à s'en attirer le reſpect par le faſte de ſes équipages, par la difficulté de ſon accès, par ſon dédain à écouter, par ſa dureté à répondre; mais, une ſimplicité majeſtueuſe, un accès toujours libre, toujours ouvert, une affabilité qui conſoloit des refus néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui concilierent tous les cœurs. Enfin, il prit pour lui les conſeils, que dans une de ſes lettres il donne à ſon ami

Maxime, envoyé pour gouverner l'Achaïe, & pour en réformer les déſordres.

Si quelquefois une affaire, plus difficile ou plus importante, ſembloit demander les lumieres & la déciſion du Souverain, il la lui renvoyoit. Mais alors, en homme qui cherchoit ſincerement la juſtice, & non pas la confirmation de ſon avis, il ne ſe contentoit pas d'en faire un ſimple rapport; dans la défiance où il étoit, que malgré ſa droiture, ce rapport ne tînt toujours de la premiere impreſſion qu'il avoit priſe, & ne tendît à la communiquer, il envoyoit les mémoires même des parties & leurs titres; afin que le Prince, libre de toute prévention étrangere, & pleinement inſtruit, pût juger comme s'il les avoit entendues.

Revenu à Rome, il reprit les affaires & ſes emplois. Juge, quand les loix l'y engageoient; Avocat, quand l'intérêt public, le beſoin de ſes amis, ou l'honneur le demandoient; ſouvent appellé au Conſeil du Prince; aſſidu au Sénat; il remplit toujours fidélement toute la meſure des devoirs que la Patrie a droit d'exiger d'un bon citoyen.

Tant de vertus lui acquirent la bienveillance de Trajan. Il étoit ſûr d'en obtenir toutes les graces qu'il lui demandoit; & il n'en demanda que pour les autres. Un homme, qui ne connoiſſoit rien de plus précieux, que de faire du bien, n'étoit point gêné par cette baſſe politique de la plupart des courtiſans, qui craignent d'uſer leur crédit, dès qu'il le faut employer pour autrui. Jamais plus éloquent, jamais plus vif que dans ces occaſions, s'il falloit ſolliciter un gouvernement, une charge, une grace pour quelqu'un de ſes amis, on eût dit que, du ſuccès de la ſollicitation, dépendoit toute ſa fortune. Les ſeules faveurs qu'il ſe réſerva de demander pour lui, ce fut de pouvoir offrir lui-même, en qualité d'Augure, des ſacrifices pour un Prince qu'il aimoit ſincerement, & de jouir du droit de ceux qui ont trois enfans, après deux mariages, qui ne lui en avoient point donné.

On ne ſçait rien de ſa premiere femme, ſi ce n'eſt qu'elle venoit de mourir lorſqu'il entreprit de venger la mémoire d'Helvidius. Sa ſeconde femme s'appelloit Calpurnie. Comme elle étoit fort jeune, quand il l'épouſa, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute ſa paſſion; mais, elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit pour ſon mari, que l'on ne pouvoit dire, ſi elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline.

Une femme de ce caractere méritoit bien d'être aimée. Elle le fut; mais avec des ſentimens ſi tendres, que lorſqu'on les retrouve dans les lettres que

Pline lui écrivoit, on n'y ſent gueres moins le mérite & les charmes de celle qui fait penſer de la ſorte, que l'eſprit & la douceur de celui qui ſçait ſi délicatement s'exprimer. Il ne manquoit à ce mariage, pour le rendre parfaitement heureux, que des enfans. Pline ſe croyoit à la veille de jouir d'un bien qu'il déſiroit ſi fort, lorſque ſa femme ſe bleſſa; il ſe conſola par les eſpérances qu'il fondoit ſur cet accident même. Les ſuites en furent pourtant plus triſtes qu'il ne l'avoit appréhendé. Elle guérit à la vérité, & vécut aſſez long-tems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

Il eut pour amis tout ce qu'il y avoit de grands hommes dans ſon ſiecle. Entre ceux que leurs rares vertus diſtinguoient, Virginius Rufus, qui refuſa l'Empire; Corellius, que l'on regardoit comme un prodige de ſageſſe & de probité; Helvidius, dont nous avons déjà parlé; Ruſticus Arulénus & Sénécion, que Domitien fit mourir. Entre ceux que les belles lettres ont rendus illuſtres, Quintilien, qui avoit été ſon maître; Corneille Tacite & Suétone, célebres, l'un par ſes annales, l'autre par ſes vies des Empereurs; Frontin, Ariſton, Nératius, fameux juriſconſultes; Silius Italicus & Martial, poëtes.

Son amitié fut auſſi douce que ſolide. Il n'avoit rien qui ne fût à ſes amis. Biens, crédit, talens, tout leur étoit prodigué, ſouvent ſans qu'ils euſſent la peine de le demander, quelquefois ſans qu'ils le ſçuſſent. On eût dit qu'au milieu des affaires qui l'aſſiégeoient, & des études où il ſe plongeoit, il n'avoit d'attention qu'aux avantages de ceux qu'il aimoit. Toujours éclairé ſur leurs bonnes qualités, qu'il vantoit ſans ceſſe, il ne ſentoit point leurs défauts; & s'il les voyoit, ce n'étoit que pour les trouver infiniment moindres que les ſiens. Ce n'eſt pas qu'il ait jamais trahi ſes ſentimens, ou qu'il ait négligé, de remettre dans la voie ceux qui s'égaroient; mais, ſincere ſans chagrin quand il falloit reprendre, il étoit complaiſant ſans molleſſe quand il falloit ſupporter. Il diſtinguoit un foible d'un vice, une ſaillie d'humeur d'une expreſſion du cœur; & il n'exigeoit point des autres qu'ils miſſent dans le commerce une perfection qu'il croyoit ne pouvoir y porter. Comme il ne s'attachoit qu'au mérite, il n'aimoit pas les perſonnes ſelon le degré de leur nobleſſe & de leur élévation. Si en public il ſuivoit en cela les bienſéances, en particulier ſon inclination & leurs vertus régloient ſeules les rangs. Enfin, la mort & l'adverſité, qu'on voit rompre ordinairement tous les nœuds qui lient les hommes, ſerroient plus étroitement ceux de ſon amitié. Elle ſe tournoit en religion, dès que ſes amis étoient morts, ou malheureux. Auſſi, perſonne n'eut

jamais plus de reſpect pour la volonté des morts ; elle étoit pour lui une loi ſupérieure à toutes les autres. S'il s'y trouvoit de l'obſcurité, c'étoit toujours contre lui, & de la maniere qui convenoit le plus à leurs deſſeins & à leur réputation, qu'elle étoit expliquée. Si les formes la condamnoient, ſa fidélité les faiſoit taire & la confirmoit.

Il n'y eut pas juſqu'à ſes affranchis & à ſes eſclaves, qui n'éprouvaſſent ſa douceur & ſa modération. Loin des ſentimens de la plupart des maîtres, qui regardent leurs domeſtiques avec plus de mépris que s'ils étoient, non pas d'une condition, mais d'une eſpece différente de la leur, il ne voyoit en eux que des hommes d'autant plus dignes de bonté, qu'ils étoient plus malheureux. Il vivoit au milieu d'eux avec la noble familiarité d'un pere qui ſe communique à ſes enfans, & qui cherche bien moins à s'en faire craindre qu'à s'en faire aimer. Il croyoit que le nom de pere de famille, que les loix donnent aux maîtres, l'avertiſſoit ſans ceſſe de ſes devoirs; & que ſes devoirs devoient s'étendre également ſur tous ceux qui compoſoient la famille. Toujours prêt à les excuſer, s'ils avoient manqué ; toujours prêt à leur pardonner, dès qu'ils ſe repentoient, il ne croyoit point que parce que les domeſtiques ſont plus mal élevés & plus foibles, les maîtres euſſent droit d'en attendre plus de lumieres & de ſageſſe qu'ils n'en ont eux-mêmes. Leurs maux le touchoient ; tous leurs beſoins le trouvoient attentif ; leur perte l'affligeoit. Enfin, il traitoit à table ſes affranchis comme il ſe traitoit lui-même ; & pour s'excuſer auprès de ceux qui lui en faiſoient la guerre, il diſoit avec ſon enjouement ordinaire, que ſes affranchis ne buvoient pas du même vin que lui ; mais qu'il buvoit du même vin que ſes affranchis.

Dans une fortune médiocre pour un homme de ſa condition, il trouva le ſecret d'être exceſſivement libéral, non pas en prenant ſur les uns ce qu'il donnoit aux autres, mais en prenant ſur lui tout ce que la modeſtie & la frugalité lui conſeilloient de ſe refuſer. Ainſi, voyant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus ſon pere, dans la crainte que les biens qu'il laiſſoit, ne fuſſent pas ſuffiſans pour payer les ſommes dues à Pline, il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon ami ; & pour la déterminer, il lui envoya une quittance générale.

Dans une autre occaſion, il donna trois cens mille ſeſterces à Romanus, pour le mettre en état d'entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains, ſans lui demander autre choſe, ſinon d'uſer de cette dignité en homme qui ſe ſouvenoit qu'il ne

pouvoit la déshonorer ſans déshonorer Pline lui-même. Il acheta une ferme cent mille ſeſterces pour y établir ſa nourrice. Il fit préſent de cinquante mille ſeſterces à la fille de Quintilien, lorſqu'elle ſe maria; & la lettre polie dont il accompagna ſon préſent, pour ménager la peine que cela pouvoit faire à un homme de ce caractere, valut infiniment mieux que le don même.

Les particuliers ne furent pas les ſeuls qui ſe reſſentirent de ſa libéralité; le public y eut ſa part. Il fit établir des écoles à Côme ſa patrie, & contribua du tiers à fonder les appointemens des maîtres; mais, avec tant de déſintéreſſement, qu'il en laiſſa le choix au ſuffrage des parens. Il ne borna pas-là ſon bienfait; il y fonda une bibliotheque, avec des penſions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaiſe fortune avoit refuſé les ſecours néceſſaires pour étudier. Mais ſur-tout, il eut grand ſoin de marquer ſa reconnoiſſance aux Dieux, qu'il regardoit comme les auteurs de tous les biens dont il jouiſſoit. Il leur éleva des autels, & leur bâtit un temple dans une de ſes terres.

Ce reſpect pour les Dieux de ſes peres ne le rendit ni cruel, ni injuſte envers les Chrétiens. Né dans le ſein du Paganiſme, il les regardoit comme des malheureux, ſéduits par les charmes d'une fauſſe & vaine ſuperſtition, & les plaignoit. Pendant que ſes plus chers amis, Corneille Tacite & Suétone en parloient comme d'une ſecte impie & déteſtable, comme d'une peſte publique, & qu'ils les traitoient ainſi dans leurs hiſtoires; pendant que l'eſprit de la Cour où il vivoit, étoit de les pourſuivre & de les exterminer par-tout, la droiture de ſon cœur corrigea les égaremens de ſon eſprit. Il oſa bien non-ſeulement apporter dans l'inſtruction de leurs procès tout l'adouciſſement que la ſévérité des loix lui permit d'imaginer; mais, il alla même juſqu'à écrire à Trajan en leur faveur, & à rendre témoignage à leur innocence; non qu'il reconnût la ſainteté du culte qu'ils profeſſoient, mais il rendoit juſtice à la pureté de leurs mœurs. C'en fut aſſez pour modérer le feu de la perſécution, ſous un Empereur qui, tout payen qu'il étoit, avoit des principes d'équité naturelle. Il ordonna que l'on ne recherchât point les Chrétiens, & que l'on ſe contentât de les punir, lorſqu'ils ſeroient dénoncés, & qu'ils perſévéreroient.

Ceux qui ne peuvent s'empêcher de canoniſer la vertu partout où ils la trouvent, auroient cru commettre un crime s'ils euſſent laiſſé échapper une ſi belle occaſion de faire de Pline un Chrétien, & même un martyr, en le confondant avec un Sécundus qu'ils trouvent dans la Légende. Mais, ceux dont

le zele ſe regle ſelon la lumiere, aſſurent qu'il ne fut ni l'un ni l'autre ; & qu'un évenement de cette importance n'eût jamais échappé à la vigilance & à l'attention des Auteurs Chrétiens de ce ſiecle-là & des ſuivans. Non-ſeulement ces Auteurs n'en font aucune mention, mais ils parlent d'une maniere qui ne permet pas ſeulement de le ſoupçonner.

Auſſi, ne peut-on douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Pour elle, les plus durs travaux lui paroiſſoient pleins de charmes ; par elle, le ſommeil lui devenoit comme inutile. Veilles, repos, divertiſſemens, études, il y rapportoit tout ; il y excitoit ſans ceſſe ſes amis ; il reprochoit aux gens de ſon ſiecle, que depuis que l'on s'abſtenoit des actions louables, on mépriſoit la louange. Il avoit pour maxime, que la ſeule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choſes dignes d'être écrites, ou d'écrire des choſes dignes d'être lues. Il ne diſſimuloit point que l'approbation des bons Juges du mérite le touchoit ; il ne cachoit point la paſſion qu'il avoit de plaire à la poſtérité ; il lui faiſoit publiquement ſa cour dans ſes écrits ; il avouoit qu'il ſeroit bien aiſe d'obtenir une place dans l'Hiſtoire. En un mot, il alloit à viſage découvert à l'immortalité.

Cet amour de la réputation l'a fait accuſer de vanité. Si c'eſt avec raiſon, chacun en jugera. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne courut à la gloire que ſur les pas de la vertu. S'il chercha le plus grand jour, il n'y porta qu'une conſcience pure & nette ; s'il brigua les louanges, il prit ſoin de les mériter.

On lui reproche de parler ſouvent de lui ; mais, on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Loin d'avoir fondé ſa réputation ſur le mépris des autres, jamais homme ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite d'autrui ; il en ſaiſiſſoit les moindres occaſions, & il le publioit avec une abondance de paroles que l'eſprit ne fournit point, & qui ne peut couler que du cœur. Il ne mit pas la délicateſſe du goût à ne trouver rien de bon. Sa colere s'allumoit, quand il rencontroit des gens de ce caractere, à la lecture des pieces où il étoit invité. Comme l'admiration lui paroiſſoit un bien commun, & dont le fonds étoit inépuiſable, il ne croyoit pas que l'on prît rien du ſien, quand on diſtribuoit aux autres la part qui leur en étoit due ; & ils avoient toujours lieu d'être contens du partage qu'il leur en faiſoit. Sans craindre d'être devancé, il animoit généreuſement ceux qui couroient la même carriere. Perſonne ne ſoutenoit plus que lui les jeunes Avocats de ſon tems dans l'exercice de leur miniſtere ; perſonne n'encourageoit davantage les Auteurs, & ne revoyoit

leurs écrits avec une envie plus ſincere de les porter à leur derniere perfection. En un mot, amoureux de la gloire, jamais il n'en fut jaloux; & il traita ſes rivaux en freres, & non pas en ennemis.

Son inclination & ſon attachement à l'étude, paſſent ce qu'on en pourroit dire. Il y employoit tout ce qui lui reſtoit de tems, après que les devoirs publics étoient remplis. Dès que les affaires le permettoient, il fuyoit à la campagne, non pour ſe délaſſer, mais pour compoſer, pour étudier plus librement & ſans interruption. Là, comme il étoit maître de lui, rien n'étoit plus rangé, plus ordonné que ſa vie. Il ne s'occupoit que du ſoin de la prolonger, ſoit par le bon uſage qu'il en faiſoit, ſoit en travaillant à des ouvrages qui puſſent le faire vivre d'une maniere plus noble & plus glorieuſe dans les ſiecles à venir. S'il ſe promenoit, c'étoit avec un livre, ou avec des perſonnes dont les converſations valoient des livres. S'il étoit à table, on liſoit pendant le repas ou bien on récitoit des vers. Le tems même de la chaſſe n'étoit pas exempt de méditations & de réflexions ſolides. Enfin, toutes ſes heures étoient remplies, tous ſes momens mis à profit.

Il vantoit fort le plaiſir de ne rien faire; & jamais homme ne le goûta moins. Le changement de travail étoit ſon unique repos. Tantôt il compoſoit des plaidoyers & des harangues; tantôt il écrivoit quelque morceau d'hiſtoire; quelquefois il traduiſoit; ſouvent il s'amuſoit à faire des vers. Il aimoit à lire devant des gens de lettres aſſemblés ce qu'il avoit compoſé, moins pour y recevoir des applaudiſſemens que pour en rendre ſes ouvrages dignes. Quoiqu'il en ait fait un grand nombre, il ne nous reſte que ſes lettres & ſon panégyrique de l'empereur Trajan. On ne peut trop regretter ceux que l'on n'a plus, ſi l'on en juge par ceux que l'on a.

On ne connoît ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que les hommes de ce caractere vivent toujours trop peu, & que ce qu'on ſçait de ſa vie, ſuffit à quiconque ne cherche ſincerement qu'à bien régler la ſienne.

PLINTHÉNETE [le Golfe], *Plintenetes ſinus*, golfe d'Égypte. *Voyez* Plinthine.

PLINTHINE, *Plinthine*, (*a*) Πλινθίνη, (*a*) ville d'Égypte. Ptolémée la place dans la Marmarique, ſur la côte du nome Maréotique. Strabon lit Plinthyne, & Hérodote ne connoît que le golfe Plinthénete. Ce dernier dit que la longueur de l'Égypte

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. p. 799. Herod. L. II. c. 6.

ſe

ſe prenoit le long de la mer, depuis ce golfe juſqu'au lac Serbonide. On croit que Plinthine eſt préſentement la Tour des Arabes.

PLINTHYNE, *Plinthyne*, Πλινθύνη. *Voyez* Plinthine.

PLISTARQUE, *Pliſtarchus*, Πλειστάρχος, (*a*) fut pere du philoſophe Pyrrhon.

PLISTARQUE, *Pliſtarchus*, Πλειστάρχος, (*b*) fils de Léonidas, de la famile des Euryſthénides, ſuccéda à ſon pere au royaume de Sparte. A peine fut-il monté ſur le Trône, qu'il mourut, & il eut pour ſucceſſeur Pliſtonax.

PLISTARQUE, *Pliſtarchus*, Πλειστάρχος, (*c*) frere de Caſſandre, fut établi par ce dernier gouverneur de la citadelle de Chalcis, ville d'Eubée, l'an 312 avant J. C. Dix ans après, il fut envoyé en Aſie avec une armée au ſecours de Lyſimachus. Cette armée conſiſtoit en douze mille hommes d'infanterie & cinq cens cavaliers. Pliſtarque, arrivé à l'Helleſpont, trouva le paſſage fermé par les ennemis. Là-deſſus, il revint à Odeſſe, ſituée entre Apollonie & Calatie, vis-à-vis d'Héraclée, & où Lyſimachus tenoit une partie de ſes troupes. N'ayant pas là les bâtimens qu'il lui falloit pour le tranſport de toutes les ſiennes enſemble, il en fit trois diviſions. La premiere arriva heureuſement à Héraclée, la ſeconde fut attaquée & battue par un corps de troupes prépoſé à la garde du détroit. La troiſieme, commandée par Pliſtarque, fut aſſaillie d'une tempête ſi violente, qu'elle lui fit perdre une partie de ſes gens, & même de ſes vaiſſeaux. Une galere à ſix rangs de rames, où il étoit lui-même, fut ſubmergée, & de cinq cens hommes qu'elle portoit, il ne s'en ſauva que trente-trois, entre leſquels ſe trouva heureuſement Pliſtarque lui-même, qui eut la préſence d'eſprit de ſe ſaiſir d'une planche briſée, qui l'amena demi-mort ſur le rivage. Il ſe fit porter de-là juſqu'à Héraclée, où il reprit ſes forces peu-à-peu; après quoi il ſe rendit avec les troupes qu'il avoit ſauvées au quartier d'hiver de Lyſimachus.

Après la mort d'Antigonus, Pliſtarque fut établi roi de Cilicie.

PLISTEUCTE, *Pliſteuctes*, (*d*) fameux Peintre, fut frere du célebre Phidias.

PLISTHENE, *Pliſthenes*, (*e*) un des fils de Pélops, fut pere d'Agamemnon & de Ménélaüs. En mourant Pliſthene recommanda ſes deux fils encore jeunes, à Atrée ſon frere, qui les fit élever comme ſes propres enfans. Ce fut de-là qu'on

(*a*) Suid. T. II. p. 659. Diog. Laërt. p. 589.
(*b*) Pauſ. p. 166.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 714, 791. Plut. T. I. p. 903.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 199.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 314, 315.

donna le nom d'Atrides à ces deux Princes.

PLISTINUS, *Pliſtinus*, (*a*) Πλειστῖνος, frere de Fauſtulus, avoit aidé ce dernier à élever Romulus. Pliſtinus fut tué avec Fauſtulus dans un démêlé que Rémus & Romulus eurent enſemble.

PLISTOANAX, *Pliſtoanax*, Πλειστοάναξ, autrement appellé Pliſtonax. *Voyez* Pliſtonax.

PLISTOLAS, *Pliſtolas*, (*b*) Πλειστόλας, un des Éphores des Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponneſe.

PLISTONAX, *Pliſtonax*, (*c*) Πλειστώναξ, fils de Pauſanias & petit-fils de Cléombrote, ſuccéda à Pliſtarque au royaume de Lacédémone. Il fut condamné à l'exil, parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ſes troupes du païs d'Athenes; & l'on imputoit à cette retraite précipitée pluſieurs malheurs dont elle avoit été ſuivie. Quand il fut de retour, on l'accuſa auſſi d'avoir corrompu à force de préſens la Prêtreſſe de Delphes, qui avoit ordonné de la part du Dieu de le rappeller d'exil. Il ſupportoit avec peine ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelloient chaque jour. C'eſt pourquoi, il déſiroit ardemment que l'on fît la paix avec les Athéniens. Heureuſement pour lui elle fut enfin conclue & ſignée, l'an 421 avant Jeſus-Chriſt. Après un regne de ſoixante-huit ans, ou ſelon d'autres de cinquante ſeulement, il mourut l'an 406 avant Jeſus-Chriſt, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Pauſanias qui aſſiégea Athenes avec Lyſandre.

Plutarque cite un bon mot de Pliſtonax. Un Orateur Athénien appelloit les Lacédémoniens ignorans: *tu dis vrai*, répondit Pliſtonax, *car de tous les Grecs nous ſommes les ſeuls qui n'ayions appris de vous aucun mal.* On prétend que Plutarque attribue ailleurs ce bon mot à Antalcidas.

PLITENDUM, *Plitendum*, (*d*) ville de l'Aſie mineure dans la Galatie. Les Romains conduiſirent leur armée à Plitendum l'an 189 avant Jeſus-Chriſt; d'où ils allerent à un autre endroit nommé Alyattes.

PLOTIA (la Loi), (*e*) *Lex Plotia*, loi dont Cicéron dit que le Tribun P. Claudius avoit encouru la peine. T. Ann. Milon l'avoit long-tems pourſuivi pour lui faire ſubir cette peine.

PLOTINE, *Plotina*, (*f*) Πλωτῖνα, femme de l'empereur Trajan, ſe rendit recommandable par ſa modeſtie & par ſa

(*a*) Plut. T. I. p. 23.
(*b*) Xenoph. p. 462.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 52, 164. Pauſ. p. 23, 166. Diod. Sicul. p. 370. Thucyd. p. 69. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 413, 414, 509.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.
(*e*) Cic. Orat. pro. T. Ann. Milon. c. 27.
(*f*) Dio. Caſſ. p. 771, 788, 792. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 178, 181, 187, 201, 256, 270, 285, 303.

bonté. Elle commença par proteſter au peuple en entrant la premiere fois dans le Palais impérial, qu'elle y entroit telle qu'elle ſouhaitoit d'en ſortir. Elle ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & de prudence pendant ſon regne, qu'elle contenta également les ſeigneurs & le peuple. Elle refuſa le nom d'Auguſte pendant tout le tems que Trajan ne voulut point accepter celui de pere de la patrie. C'eſt à l'amour qu'elle avoit pour le peuple, que l'on doit attribuer la diminution des impôts & des taxes, dont les Provinces étoient ſurchargées. Elle accompagna Trajan, lorſque cet empereur mourut à Sélinunte l'an de Jeſus-Chriſt 117. Elle porta à Rome les cendres de ſon époux, & contribua à l'adoption d'Adrien. On prétend même que la protection conſtante que Plotine accorda à Adrien contre l'inclination de Trajan, & la manœuvre qu'elle joua pour élever le même Adrien à l'Empire, ne donnent pas une fort bonne idée de la déférence de cette Impératrice pour les volontés de ſon époux. On peut ajouter que la malignité conçut des ſoupçons contraires à la vertu de Plotine, & l'accuſa d'être gouvernée, dans le bien qu'elle faiſoit à Adrien, par une folle & criminelle paſſion. Dion Caſſius l'aſſure poſitivement. Et quoi qu'il en puiſſe être, il n'eſt pas douteux que ce n'ait été Plotine qui, avec l'appui de Licinius Sura, engagea Trajan à donner, preſque malgré lui, Sabine, ſa petite niece, en mariage à Adrien.

On ignore le tems, le lieu & les circonſtances de la mort de Plotine, que M. de Tillemont met à l'an de Jeſus-Chriſt 129; & d'autres à l'année 122; il n'y a rien de certain pour l'opinion des uns & des autres. Adrien, en ayant appris la nouvelle, en parut extrêmement affligé, en porta le deuil pendant neuf jours, & compoſa des hymnes à ſa louange. Il lui fit bâtir un temple à Nîmes, dont on voit encore les reſtes; mais, on ignore ſi ce fut du vivant ou après la mort de cette Impératrice, qu'il la mit au rang des Déeſſes.

PLOTINOPOLIS, *Plotinopolis*, (*a*) ville de Thrace, ſituée ſur les bords de l'Hebre. Elle fut ainſi appellée du nom de la femme de Trajan. L'Itinéraire d'Antonin la place à vingt-deux milles au-deſſous de Trajanopolis.

PLOTINUS, *Plotinus*, (*b*) Πλωτινὸς, accuſa Licinie, veſtale, d'avoir un commerce criminel avec M. Craſſus. *Voyez* Licinie.

PLOTIUS (C.), *C. Plotius*, (*c*) qui voulut corrompre & maltraiter outrageuſement T. Vé-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 235.

(*b*) Plut. T. I p. 543.

(*c*) Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 319.

turius ſon débiteur. *Voyez* Véturius.

PLOTIUS [M.], *M. Plotius*, (*a*) Centurion dans l'armée de Jules Céſar, fut bleſſé avec quelques autres officiers & pluſieurs ſoldats par une grêle de dards, dans une entrevue où l'on ſe propoſoit de parler de paix. Cette circonſtance interrompit l'entretien, & empêcha l'effet qu'on en attendoit.

PLOTIUS [C.], *C. Plotius*, (*b*) Sénateur Romain, perſonnage diſtingué, avoit été député en Aſie.

PLOTIUS [L.] GALLUS, *L. Plotius Gallus*, (*c*) le premier des Rhéteurs Latins. Suétone, ſur le témoignage de Cicéron, dans une lettre qui n'exiſte plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enſeigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand ſuccès, & eut un grand concours d'auditeurs. Toute la jeuneſſe Romaine, pour peu qu'elle eût de goût pour l'éloquence, alloit l'entendre avec empreſſement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, auroit bien voulu ſuivre cet exemple, & profiter des leçons de ce nouveau maître, dont la réputation faiſoit beaucoup de bruit dans toute la ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laiſſoit pas la liberté. « J'étois retenu, dit-il, par » l'autorité & le conſeil de per» ſonnes très-ſçavantes, qui » croyoient que les exercices » de Rhétorique en langue » Grecque étoient plus propres » à former l'eſprit des jeunes » gens. »

PLOTIUS [C.], *C. Plotius*, (*d*) fut proſcrit par les Triumvirs, l'an de Rome 709, & 43 avant Jeſus-Chriſt, tandis que ſon frere L. Munatius Plancus jouiſſoit de la faveur de ſes meurtriers. On croit même que L. Munatius Plancus avoit ſollicité la proſcription de ſon frere. La mort de C. Plotius eut ceci de ſingulier, que ce fut l'odeur des parfums dont il uſoit juſques dans le lieu de ſa retraite, qui le décéla. Il ne fut pourtant pas trouvé tout d'un coup; & ſes eſclaves, par une fidélité bien louable, aimerent mieux ſouffrir les tourmens d'une rude queſtion, que de découvrir leur maître, C. Plotius les délivra en ſe montrant lui-même, & fut égorgé.

Valere Maxime l'appelle C. Plotius Plancus; & Pline, L. Plotius. Velleius Paterculus le nomme Plancus Plotius.

PLOTIUS [L.], *L. Plotius*, (*e*) fameux Poëte, du tems de Virgile & d'Horace. Ce dernier le met à la tête de ceux dont il ambitionne le ſuffrage; c'eſt

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. L. III. p. 597.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Flac. c. 40.
(*c*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 58.
(*d*) Plin. T. I. p. 682. Valer. Maxim. L. VI. c. 8. Vell. Paterc. L. II. c. 67. Roll. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 197, 207.
(*e*) Cicer. Orat. pro Arch. c. 15. Horat. L. I. Satyr. 5. v. 40. *& ſeq.* Satyr. 10. v. 81. *& ſeq.*

le plus grand éloge que l'on puiſſe faire de L. Plotius. Horace le compte parmi les plus belles ames qui furent jamais, & il ajoute qu'il lui étoit auſſi attaché qu'à Varius & à Virgile, deux grands hommes, qu'il ne nomme qu'après Plotius.

PLOTIUS FIRMUS, (*a*) *Plotius Firmus*, ſimple ſoldat, qui, étant parvenu à la charge de commandant du guet, fut un des premiers à s'attacher au parti d'Othon, du vivant même de Galba. Dès qu'Othon eut été reconnu Empereur, Plotius Firmus, par une licence inouie, fut choiſi par les ſoldats mêmes chef des cohortes Prétoriennes. Après la bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon avoit été défaite, l'an de Jeſus-Chriſt 69, Plotius Firmus, ſoupçonnant ce Prince de ne pouvoir ſurvivre à ce malheur, lui repréſenta que le courage ſe montroit plus grand à ſupporter l'adverſité, qu'à s'y ſouſtraire; que les hommes de cœur & de tête ſe roidiſſoient contre la fortune, & malgré ſes rigueurs conſervoient juſqu'au bout l'eſpérance; & qu'il n'appartenoit qu'aux timides & aux lâches de courir au déſeſpoir par puſillanimité. Malgré cela Othon ſe perça de ſon poignard, & mourut en préſence de Plotius Firmus & de quelques autres.

PLOTIUS GRYPHUS, (*b*) *Plotius Gryphus*, à qui Veſpaſien donna le rang de Sénateur & le commandement d'une légion. Quelque tems après, Tertius Julianus ayant été privé de la Préture, parce qu'on lui imputoit d'avoir abandonné ſa légion, lorſqu'elle paſſoit dans le parti de Veſpaſien, cette charge fut conférée à Plotius Gryphus. Mais enſuite, on ſçut que Tertius Julianus s'étoit rendu auprès de l'Empereur, & on le rétablit dans ſa charge, ſans deſtituer Plotius Gryphus, qui ſe trouva, par cet arrangement, Préteur ſurnuméraire.

PLUTARQUE, *Plutarchus*, Πλούταρχος, (*c*) un des principaux d'Érétrie, ville de l'iſle d'Eubée, députa vers les Athéniens, pour les conjurer de venir délivrer ſa patrie, qui étoit ſur le point de ſe livrer toute entiere aux Macédoniens. Les Athéniens lui envoyerent quelques troupes ſous la conduite de Phocion. Plutarque étoit un traître qui paya d'ingratitude ſes bienfaiteurs. Il leva l'étendard contre eux, & conſpira ouvertement à repouſſer ceux qu'il avoit appellés. La perfidie imprévue ne déconcerta point Phocion. Il pourſuivit ſon entrepriſe, gagna une bataille, & chaſſa Plutarque d'Érétrie.

PLUTARQUE, (*d*) *Plutar-*

(*a*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 46, 82. L. II. c. 46, 49. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 54, 116, 120.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 52. L. IV. c. 39, 40. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 385.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 746, 747. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 502, 503.

(*d*) Plut. Tom. I. p. 846. Suid. T. II. p. 546. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 252.

chus, Πλούταρχος, un des plus célebres Écrivains de l'antiquité, naquit à Chéronée, ville de Béotie. Cette contrée de la Grece étoit fort décriée, comme un païs très-groſſier, qui ne portoit que des gens ſans eſprit, & éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thebes, commença à diminuer cet opprobre de ſa patrie par la beauté & la grandeur de ſa Poëſie Lyrique. Cent ans après Pindare, Épaminondas l'affoiblit encore par ſon grand ſçavoir, par ſa grande éloquence, & par le progrès qu'il avoit fait dans la Philoſophie; & enfin, trois cens ans après Épaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand ſens, l'eſprit, la force & l'utilité de ſes écrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puiſſent oppoſer à la Béotie trois hommes qui égalent ces trois-là; preuve certaine que l'ame n'eſt pas ſi dépendante des élémens, qu'elle ne puiſſe conſerver le feu divin qu'elle tient de ſon origine, ſi par le travail, la méditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de diſſiper ces vapeurs épaiſſes qui l'obſcurciſſent & qui l'éteignent, quand elle cede à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque ſeul pour confirmer ce qu'il a dit en quelques endroits, qu'il n'y a point de terroir où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

Il deſcendoit d'une des principales & des plus honnêtes familles de Chéronée. Il parle lui-même de ſon pere, comme un homme plein de vertu & de modeſtie, fort inſtruit de la Philoſophie & de la Théologie de ſon tems, & fort verſé dans la lecture des Poëtes; mais, il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui ſont venus juſqu'à nous. Son ayeul s'appelloit Lamprias; & ſon biſayeul, Nicarchus. *Voyez* ces deux mots.

On ne ſçait pas préciſément l'année de la naiſſance de Plutarque; mais, ce qu'il nous apprend lui-même, qu'il écoutoit les leçons du philoſophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grece, nous mene preſqu'à l'année où il naquit; car, Néron fit ce voyage la douzieme année de ſon regne, ſous le conſulat de C. Suétonius Paulinius & de C. Téléſinus, l'an de Jeſus-Chriſt 66. Il falloit que Plutarque eut alors 17 ou 18 ans; car, avant cet âge, il n'auroit guere été en état d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius; matieres grandes & ſublimes, comme nous le voyons par une converſation qu'on eut alors dans l'école d'Ammonius, & que Plutarque nous a conſervée. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fort jeune, & qu'il étudioit alors en Mathématiques, & il rapporte ce qu'il dit à ſon tour; & ſon diſcours

& *ſuiv.* Vie de Plut. par M. Dacier. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 82, 83. | Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 1, 2, 3. & *ſuiv.*

marque une connoiſſance des Mathématiques & de la Philoſophie, beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un jeune homme au-deſſous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer ſûrement qu'il naquit cinq ou ſix ans avant la mort de l'empereur Claude, c'eſt-à-dire, l'an de Jeſus-Chriſt 49 ou 50.

Il fit pluſieurs voyages en Italie, on en ignore le ſujet; il n'y a pas d'apparence que la curioſité ſeule l'eût porté à quitter ſa patrie qui lui étoit ſi chere; il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de ſon païs; car, dans la vie de Démoſthene, il nous dit en propres termes que dans ſes voyages il n'eut pas le tems de bien apprendre la langue Latine, à cauſe des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut ſeulement conjecturer avec fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon ouvrage des vies des hommes illuſtres, l'obligea de faire un plus long ſéjour à Rome qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la même vie de Démoſthene, appuye cette conjecture. « Selon lui, un homme qui a » entrepris de raſſembler des » faits, & d'écrire une hiſtoire » compoſée d'évenemens qui » ne ſont ni ſous ſa main, ni » arrivés dans ſon païs, mais » étrangers, divers, & épars » ça & là dans différens écrits, » a beſoin d'être dans une » grande ville bien peuplée, » & où regne le goût des belles » choſes. Un tel ſéjour le met » en état d'avoir quantité de » livres en ſa diſpoſition, & de » s'inſtruire, par la converſation, de toutes les particularités qui ont échappé aux » Écrivains, & qui, s'étant » conſervées dans la mémoire » des hommes, n'en ont acquis » que plus d'autorité par cette » eſpece de tradition. C'eſt le » moyen de ne pas faire un » voyage imparfait, & qui manque de ſes principales parties. »

Il eſt impoſſible de dire préciſément en quel tems il fit ſes voyages; on peut ſeulement aſſurer qu'il n'alla à Rome, pour la premiere fois, qu'à la fin du regne de Veſpaſien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien; car, il paroît qu'il fut fixé dans ſa patrie peu de tems après la mort du dernier. Cette conjecture eſt fondée ſur trois raiſons; la premiere, ſur ce que dans le traité de l'inſtruction pour ceux qui manient les affaires d'État, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes, qu'elles étoient arrivées, il n'y avoit que peu de tems, ſous Domitien; marque ſûre qu'il compoſa ce traité peu d'années après la mort de ce Prince. Or, dans ce tems-là, il avoit un bon emploi dans ſa ville, & on ne voit pas qu'il en ſoit ſorti depuis.

La ſeconde raiſon eſt que, quand il fit le recueil des mots notables des anciens Rois, Princes & Capitaines, qu'il dédia à

Trajan, il avoit composé son grand ouvrage des vies des hommes illustres, comme il le dit lui-même. Or, Trajan mourut l'an de Jesus-Christ 117. Plutarque avoit alors 67 ou 68 ans. On ne sçauroit dire si ce recueil fut adressé à ce Prince, les premieres ou les dernieres années de son regne; mais, il est certain que le traité de l'instruction pour ceux qui se mêlent des affaires d'État, fut composé sous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Chéronée un emploi qu'il exerçoit actuellement, comme nous l'avons déjà dit.

La dédicace, que Plutarque fait de ce recueil à ce Prince, peut nous servir à réfuter ce qu'un auteur a écrit, il y a près de six cens ans, que Plutarque avoit été Précepteur de Trajan; ce qu'il fonde sur une lettre qu'il écrivit à cet Empereur, & qui ne se trouve qu'en Latin. Cette lettre est sans doute supposée, & n'a rien du style ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce Prince, il en auroit assurément dit quelque chose dans cette Épître où il lui consacre ses Apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle; il n'en dit pas un seul mot; marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs, Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans de plus que ce Prince. Il est inouï qu'on donne, on ne dit pas à un Prince, mais à un particulier, un précepteur, presque aussi jeune que lui. Ce que Suidas écrit, que Trajan l'honora de la dignité Consulaire, & qu'il voulut que tous les Magistrats de l'Illyrie lui fussent soumis, & ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer sa reconnoissance à ce Prince. Il parle des emplois les plus bas qu'il avoit exercés dans sa patrie; comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs, qu'un Prince, comme Trajan, lui auroit faits? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgés & débités quelquefois pour illustrer davantage des Écrivains, pour lesquels on étoit prévenu d'une très-grande estime; mais, Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs étrangers.

La troisieme raison qui semble pouvoir donner lieu d'assurer qu'après le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie; c'est ce qu'il dit lui-même dans son traité, si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'État; car, dans ce traité, qu'il adresse à un homme considérable, comme Euphane, il écrit: « Vous sçavez qu'il y a plusieurs Pythiades que j'exerce la prêtrise d'Apollon; cependant, » je suis sûr que vous ne voudriez pas me dire: Plutarque, vous avez assez sacrifié, vous avez mené assez de » danses & de processions; il

» eſt tems déſormais à votre » âge que vous quittiez votre » couronne, & que vous aban- » donniez l'Oracle à cauſe de » votre vieilleſſe. »

La Pythiade étoit un eſpace de quatre années, comme l'Olympiade. Depuis le tems où il parle de l'emploi de police qu'il exerçoit dans ſa ville ſous le regne de Trajan, ſi l'on compte pluſieurs Pythiades, cela conduira vers le milieu du regne d'Adrien. Plutarque avoit 76 ou 77 ans. C'eſt donc une choſe démontrée que Plutarque fut toujours fixé à Chéronée juſqu'à ſa mort, depuis les dernieres années du regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainſi, bien loin qu'il ait pu être à Rome pendant l'eſpace de 40 années comme l'a prétendu le ſçavant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, ſe paſſerent dans l'eſpace de 22 ou 23 ans.

On peut ajouter une quatrieme raiſon, le grand amour qu'il avoit pour ſa patrie, qui l'obligea de s'y tenir. « Pour moi, dit- » il, qui ſuis né dans une ville » fort petite, & qui pour l'em- » pêcher de devenir encore plus » petite, aime à m'y tenir. » Un homme qui ſe ſeroit retiré dans ſa patrie, fort avancé en âge, ne pourroit guere donner ſa retraite comme une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle.

Au reſte, rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque, que ce ſentiment d'amour qu'il témoigna pour Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'agrandir; mais, on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il eſt permis de parler ainſi, la fortune de leur patrie.

On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la ſienne. Non-ſeulement il l'a empêchée de tomber dans l'obſcurité, mais il l'a ennoblie par ſes écrits, & lui a acquis une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuſes. Chéronée eſt plus célebre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choſes qui ſe ſont paſſées ſous ſes murailles. Qu'on nomme cette ville, perſonne ne ſe ſouvient que ce fut là que Philippe remporta, ſur les Athéniens & ſur les Béotiens, cette grande victoire qui le rendit maître de la Grece. Mais, une infinité de gens diſent: « C'eſt-là que Plutarque » eſt né; c'eſt où il a fini ſes » jours, & où il a écrit la plu- » part de ces beaux traités qui » ſeront éternellement utiles à » tout le monde. »

Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Égypte & à Lacédémone, l'ont avancé ſans fondement; & dans tout ce qui nous reſte de Plutarque, on ne trouve rien qui puiſſe le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des coûtumes & des ſentimens des Égyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lus. Il en eſt de mê-

me de ſon prétendu voyage à Sparte ; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas plus qu'il ait fait quelque ſéjour dans leur païs que ce qu'il dit des Crétois, de leurs loix & de leur gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur iſle. Il fait entendre lui-même que toutes ſes courſes ſe bornerent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athenes & dans quelques villes de Grece, où des affaires publiques ou particulieres l'avoient attiré.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Rome, ſa maiſon étoit toujours pleine de gens & des premiers même de Rome, qui alloient écouter ſes diſſertations ; car, dans ce tems-là les plus grands perſonnages & les Empereurs même ſe faiſoient un honneur & un plaiſir d'aſſiſter aux leçons des plus grands Philoſophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empreſſement avec lequel ces diſcours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans ſon traité de la Curioſité. « Autrefois à Rome, » un jour que je parlois en public, Arulénus Ruſticus, celui que Domitien fit mourir » enſuite à cauſe de l'envie qu'il » portoit à ſa gloire, étoit du » nombre de mes auditeurs. » Comme j'étois au milieu de » mon diſcours, un ſoldat entra, & lui rendit une lettre » de Céſar [apparemment de » Veſpaſien]. D'abord un grand » ſilence regna dans l'aſſemblée, » & je m'arrêtai pour lui donner le tems de lire ſa lettre ; » mais, il ne le voulut point, » & il ne l'ouvrit qu'après que » j'eus achevé, & que l'aſſemblée fut congédiée. » C'étoit peut-être pouſſer un peu trop loin la conſidération pour l'Orateur ; défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable.

Plutarque ne faiſoit ſes diſſertations qu'en Grec ; car, quoique la langue Latine fût en uſage dans tout l'Empire, il ne la connoiſſoit pas aſſez pour la parler. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démoſthene, ainſi que nous l'avons déjà obſervé, que pendant ſon ſéjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cauſe des affaires publiques dont il étoit chargé, & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philoſophie ; qu'il ne commença que fort tard & fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, & que les termes de cette langue n'avoit pas tant ſervi à lui faire entendre les faits, que la légere connoiſſance qu'il avoit déjà des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais, la langue Grecque étoit fort connue à Rome, témoins les ouvrages de l'empereur Marc-Aurele même, qui écrivit en Grec ſes admirables réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que

l'on remarque dans ſes écrits. On ne peut pas douter que les diſſertations qu'il faiſoit à Rome, n'aient ſervi de fond aux traités de morale qu'il nous a laiſſés.

Avant que de ſortir de Chéronée pour aller à Rome, ſes talens avoient déjà éclaté dans ſon païs ; car, encore jeune, il avoit été député avec un autre citoyen vers le Proconſul pour quelque affaire importante; & c'eſt cette occaſion qui lui donna lieu de rendre à ſon pere un témoignage, qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprenant la leçon très-ſage qu'il lui fit à ſon retour. C'eſt ce qu'il nous rapporte lui-même dans le traité où il donne des inſtructions à ceux qui manient des affaires d'État. « Je » me ſouviens, dit-il, qu'étant » fort jeune, je fus envoyé en » ambaſſade vers le Proconſul » avec un autre citoyen de Chéronée. Mon collegue étant » demeuré en chemin, je ne ſais » pourquoi, j'achevai ſeul le » voyage, & je fis ce que portoit notre commiſſion. A mon » retour, comme je me diſpoſois à rendre compte au public, & à faire le rapport de » ce qui s'étoit paſſé dans mon » emploi, mon pere, me prenant en particulier, me dit : » *Mon fils, dans le rapport que* » *tu vas faire, garde-toi bien de* » *dire, je ſuis allé, j'ai parlé,* » *j'ai fait; mais dis toujours:* » *Nous ſommes allés, nous avons* » *parlé, nous avons fait, en aſſociant ton collegue à toutes* » *tes actions, afin que ta patrie* » *doive la moitié du ſuccès à celui* » *qu'elle a honoré de la moitié* » *de ta charge, & que tu éloignes* » *l'envie qui ſuit toujours la gloire* » *d'avoir réuſſi.* » Cela eſt bien oppoſé à la vanité de ceux qui, loin d'aſſocier leurs collegues abſens aux ſuccès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs collegues préſens leur part de la gloire des ſuccès auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors 22 ou 23 ans.

Ce qu'on vient de lire ſuffit pour réfuter le ſentiment de ceux qui ont voulu rechercher le tems auquel Plutarque commença à être célebre. Un Chronologiſte, qu'on croit être Pierre d'Alexandrie, fixe ce tems à la treizieme année de Néron, ſous le Conſulat de Capiton & de Rufus. « Dans ce tems-là, » dit-il, Lucien étoit célebre » & d'une grande réputation » chez les Romains, & Muſonius & Plutarque y étoient » fort connus. » Euſebe, dans ſa Chronique, le rejette à l'année ſuivante. « La quatorzieme » année de Néron, dit-il, Muſonius & Plutarque étoient » en grande réputation. » Cela ne peut être, & eſt abſolument faux. La quatorzieme année de Néron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de ſortir de l'école d'Ammonius, auroit-il pu être célebre à Rome où ſon nom n'étoit pas en-

core connu ? Le même Euſebe, qui en cet endroit avance ſi fort la réputation de Plutarque, la recule un peu trop enſuite ; car, il la place ſous l'empereur Adrien, à la troiſieme année de l'Olympiade deux cens vingt-quatre, c'eſt-à-dire, à l'an de Jeſus-Chriſt 120. « Dans cette » année, dit-il, les Philoſo- » phes Plutarque de Chéronée, » Sextus & Agathobolus, étoient » célebres. » Ces écrivains ont avancé cela légerement, pour n'avoir pas recherché aſſez exactement la vie de Plutarque ; il eſt certain que ce Philoſophe ne commença à être connu à Rome que ſous le regne de Veſpaſien, lorſque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ſes diſſertations, & que ſa réputation fut pleine & entiere ſous le regne de Trajan, lorſqu'il eut donné ſon ouvrage des vies des hommes illuſtres. Sur cela, il ſe préſente une réflexion qui ne paroît pas hors de propos. Du tems de Plutarque, il y eut pluſieurs grands Écrivains en Italie ; car, Aſconius Pédianus, Cornutus, Perſe, Lucain, Sénéque, Silius Italicus, Valérius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvénal, & pluſieurs autres, furent ſes contemporains, & aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce ſilence à l'envie ? Ces Écrivains auroient-ils vu avec peine un Grec, né dans une chétive ville de Béotie, s'élever à une ſi grande réputation ?

Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de ſon bonheur ou de ſon malheur ; celui de la naiſſance & celui du mariage. Ce n'eſt pas aſſez que la naiſſance ſoit heureuſe, il faut que le mariage le ſoit auſſi. C'eſt une vérité qu'Homere nous apprend, lorſqu'il fait dire par Ménélaüs, de Neſtor : « On reconnoît fa- » cilement les enfans de ceux » à qui Jupiter a départi ſes » plus précieuſes faveurs dans » le moment de leur naiſſance » & dans celui de leur mariage, » comme il a fait à Neſtor, » qu'il a toujours honoré d'une » protection ſinguliere. » La naiſſance a beau être heureuſe, ſi le mariage ne l'eſt auſſi, tout le bonheur de l'homme eſt perdu. On ne ſçauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature verſa ſur lui à ſa naiſſance ſes plus précieux tréſors. Ses écrits ſont une aſſez belle preuve de ſes talens, de ſon bon eſprit, de ſa grande ſageſſe. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouſer une femme des meilleures familles de Chéronée, & qui étoit un modele de ſageſſe, de modeſtie & de vertu. Elle ſe nommoit Timoxene. Il en eut quatre garçons de ſuite, & une fille qui faiſoit les délices du pere & de la mere, & à laquelle il donna le nom de ſa mere, pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cet enfant avec beaucoup de tendreſſe ; il nous dit qu'il jugeoit

de la bonté de ſon cœur ſur ce qu'elle prioit ſa nourrice de donner la mammelle non-ſeulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais encore à ſes poupées, comme leur faiſant part de ſa table, par humanité, & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agréable. Par-là, Plutarque, en voulant nous donner des indices de la bonté du cœur de ſa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du ſien. Il perdit deux de ſes fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans après ſes deux freres. Nous avons la lettre de conſolation qu'il écrivit à ſa femme ſur la mort de cet enfant, dont elle lui avoit marqué la nouvelle à Athenes, où elle le croyoit encore. Mais, il en étoit parti pour s'en retourner, & le courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre; & comme apparemment les affaires dont il étoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque ſéjour, il adreſſa de-là cette lettre de conſolation à Timoxene.

Nous pouvons juger de la maniere dont Plutarque & Timoxene vécurent enſemble, par le traité que Plutarque fit pour donner des préceptes de mariage. Car, il y a bien de l'apparence que ces préceptes ont été tirés de la conduite qu'il obſervoit dans ſa maiſon. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que ſon pere, peu de tems après ſon mariage, eut quelque différend avec les parens de ſa femme, & que Timoxene, craignant que ce démêlé n'altérât enfin l'union qui regnoit entre ſon mari & elle, voulut aller au mont Hélicon pour y offrir un ſacrifice à l'Amour, qui y avoit un temple célebre. Car, l'Amour ne doit pas ſeulement avoir ſoin d'unir le mari & la femme, il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parens des deux côtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec pluſieurs de ſes amis de la Béotie. On ne ſçait pas le ſuccès qu'eut le ſacrifice de Timoxene; apparemment il fut heureux. Car, puiſque Plutarque étoit du voyage, l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ſes bonnes graces la famille d'une femme qu'il aimoit ſi tendrement. D'ailleurs, Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les citoyens. C'eſt pourquoi, il vouloit que le Magiſtrat fût de facile accès, & affable à tout le monde; que ſa maiſon fût toujours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir à lui, & qu'il ne ſe contentât pas d'employer une partie du jour à tenir ſes audiences pour dépêcher les affaires publiques, mais qu'il employât une partie de ſon tems à connoître des affaires particulieres, à réconcilier les maris avec les femmes, & les parens avec les parens, & à remettre bien enſemble les amis que des brouille-

ries avoient séparés. Il regardoit cette occupation comme une de ſes fonctions principales ; il en faiſoit même un précepte de politique ; car, il arrive ſouvent que des brouilleries, qui ne ſont preſque rien au commencement, comme une étincelle cachée ſous la cendre, deviennent enſuite très-conſidérables, & cauſent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. Plutarque rapporte des exemples de villes & d'États, que de petites querelles particulieres avoient ruinés de fond en comble.

Plutarque eut dans ſa patrie les charges les plus conſidérables, car il fut Archonte, c'eſt-à-dire, premier Magiſtrat; mais, il avoit exercé auparavant des emplois fort inférieurs, & les avoit exercés avec le même ſoin, la même application & la même ſatisfaction, qu'il exerça enſuite les plus importantes; perſuadé, & enſeignant par ſon exemple, que dans les emplois, dont la patrie nous honore pour ſon ſervice, il n'y a rien qui nous rabaiſſe, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme ſage, de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Épaminondas que ſes ennemis jaloux de ſa gloire, & pour lui faire injure, firent nommer commiſſaire de quartier, état peu digne d'un tel perſonnage. Il ne s'en tint point déshonoré, mais il dit que non-ſeulement la charge montre quel eſt l'homme, mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la charge. Et il éleva à une grande dignité cet office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, & à détourner les égoûts. Plutarque eut de même dans ſa ville un emploi de police fort peu conſidérable, & il le regarda comme Épaminondas avoit regardé le ſien.

De cette modération & de cette équité, qui lui faiſoient regarder les moindres emplois dans ſa patrie comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procédoient la conſidération & le reſpect qu'il avoit pour les moindres Magiſtrats, & qu'il tâchoit d'inſpirer aux autres. Il dit lui-même qu'il n'y a que les ſots & les glorieux, qui, par une vanité mal entendue, ſe piquent de ne pas rendre aux Magiſtrats le reſpect qui leur eſt dû, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui ſont en dignité, eſt ſouvent plus honorable, que d'être honoré ſoi même; car, pour un homme qui a beaucoup de crédit & d'autorité dans ſa ville, ce lui eſt un plus grand ornement & une plus grande gloire d'accompagner le Magiſtrat, que s'il en étoit accompagné; & quand il lui rend les honneurs que ſa charge exige, il ajoute cet ornement à la dignité de ſa ville, & ne diminue rien de la ſienne. Cet amour que Plutarque avoit pour ſa patrie, & ſon grand

attachement pour l'ordre, le porterent à donner à ſes concitoyens un précepte qui n'eſt pas moins important & dont tout le monde peut tirer une ſi grande utilité. Il voyoit avec douleur que dans les différends & dans les procès qui naiſſoient entre les particuliers, ceux qui eſpéroient avoir plus de faveur & de crédit auprès des Magiſtrats Romains, portoient leurs cauſes devant ces Juges ſupérieurs, comme devant le Proconſul & le Préteur; & c'eſt ce qu'il tâchoit de corriger.

Il eut deux freres, Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faiſant parler le premier dans le traité où il cherche l'explication du mot *Ei*, qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes, & l'autre dans la ſeconde queſtion du premier livre des propos de table, où il traite de la maniere dont on doit placer les conviés à un feſtin. Il ſemble que Lamprias mourut avant Timon, comme on peut l'inférer des paroles mêmes de Plutarque dans ſon traité de l'Amour Fraternel.

Dans ce traité, il ſe plaint que de ſon tems l'union des freres étoit auſſi rare que leur diviſion l'étoit autrefois, & qu'on regardoit deux freres unis avec le même étonnement qu'on regarde ces monſtres que la nature fait voir quelquefois en uniſſant deux corps & en les collant enſemble. Sur cet amour fraternel, il donne des préceptes très-ſages, qui ne ſont que l'expreſſion de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome il fut choiſi pour arbitre entre deux freres, que quelque intérêt avoit diviſé. La maniere dont il s'y prit pour faire cet accommodement, mérite d'être rapportée. « Je me » ſouviens, dit-il, que, pendant que j'étois à Rome, je » me chargeai un jour d'un arbitrage entre deux freres » qui étoient fort brouillés. » L'un d'eux paroiſſoit fort » adonné à la Philoſophie; mais, » il fit bien voir que c'étoit à » faux qu'il portoit le titre de » Philoſophe & le nom de frere. » Car, comme je voulus lui repréſenter qu'il devoit ſe comporter en Philoſophe avec » ſon frere, & avec un frere » qui étoit fort ſimple & fort » ignorant: Pour ſimple & ignorant, repartit-il bruſquement, » je l'avoue; mais, pour mon » frere, qu'eſt-ce que cela me » fait? Je ne compte pas pour » beaucoup d'être venu du même homme & de la même » femme. Vous faites bien voir, » repris-je, que vous ne faites » pas grand cas d'être ſorti du » même pere & de la même » mere. Mais, tous les autres » hommes, quand ils penſeroient comme vous, diſent » & ſoutiennent que la nature, » & la loi, qui n'eſt que le lien » des droits de la nature, ont » aſſigné aux peres & aux meres le premier degré d'honneur & de vénération après » les Dieux, & que l'homme » ne peut rien faire de plus

» agréable à ces Dieux, que » de payer de tout ſon cœur » & avec une franche volonté, » à ceux qui l'ont engendré & » à ceux qui l'ont nourri, l'in- » térêt des graces tant anciennes » que nouvelles qu'il en a re- » çues; & qu'au contraire, il » n'y a point de plus grande » marque d'impiété, que de » négliger & de mépriſer ſes » parens. C'eſt pourquoi, il » nous eſt défendu de faire du » mal aux autres hommes; mais, » pour notre pere & notre mere, » il nous eſt expreſſément or- » donné, je ne dis pas de ne rien » commettre qui leur déplaiſe » & qui les afflige, mais de » leur faire en toute rencon- » tre tout le bien qui dépend de » nous; & l'on regarde comme » une inſigne impiété, & comme » une injuſtice atroce, de man- » quer à ce devoir. » On ne ſçait pas quel effet produiſirent ſur ce malheureux Philoſophe des paroles ſi pleines de raiſon.

Plutarque avoit un neveu, appellé Sextus, philoſophe d'un grand ſçavoir & d'une grande réputation.

De ce qu'on vient de lire, on peut inférer ſans contredit que Plutarque étoit bon fils, bon frere, bon pere, bon mari & bon citoyen. En un mot, il rempliſſoit parfaitement tous les devoirs des liaiſons naturelles & acquiſes. Nous avons vu avec quelle tendreſſe il aimoit ſon pere, ſa femme, ſes enfans & ſa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas ſeulement ſur les hommes & ſur ſes valets, mais ſur les bêtes même. Cela paroît avec éclat dans la vie de Caton le Cenſeur, où il blâme la dureté de ce grand perſonnage qui vendoit ſes eſclaves après qu'il s'en étoit ſervi. « Pour moi, dit-il, je trouve » que de ſe ſervir de ſes eſ- » claves comme des bêtes de » ſomme; & après qu'on s'en » eſt ſervi de les chaſſer ou de » les vendre dans leur vieilleſſe, » c'eſt la marque d'un méchant » naturel, ou d'une ame baſſe » & ſordide, qui croit que » l'homme n'a de liaiſon avec » l'homme que pour ſes beſoins » & pour ſa ſeule utilité. Ce- » pendant, nous voyons que la » bonté a plus d'étendue que » la juſtice; car, nous ſommes » nés pour obſerver la loi & » l'équité avec les hommes, » mais pour la bonté & la re- » connoiſſance, nous les éten- » dons ſouvent juſqu'aux ani- » maux, car elles procedent » d'une riche ſource de dou- » ceur & d'humanité qui eſt na- » turellement dans les hommes. » En effet, de nourrir des che- » vaux, après qu'ils ſont rom- » pus de travail, & des chiens, » je ne dis pas pendant qu'ils » ſont jeunes & qu'ils peuvent » ſervir, mais quand ils ſont » vieux & inutiles, cela con- » vient à l'homme qui a les » qualités de l'homme, la bonté » & l'humanité. Je ſçais bien, » ajoute-t-il, en pouſſant un » peu trop loin cette huma- » nité, que pour rien au monde

» je ne me déferois d'un bœuf » qui auroit vieilli en labourant » mes terres, à plus forte raiſon ne pourrois-je me réſoudre à renvoyer un vieux domeſtique, en le chaſſant de ma » maiſon comme de ſa patrie; » & en l'éloignant du lieu où » il ſeroit accoutumé, & de ſa » maniere de vivre ordinaire, » pour quelque petit argent que » j'en pourrois retirer en le » vendant, puiſque même il » ſeroit auſſi inutile à celui qui » l'acheteroit qu'à moi qui l'au» rois vendu. » Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de juſtice. Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eût la ſévérité convenable pour faire châtier ſes domeſtiques qui étoient tombés dans des fautes dignes de punition; mais, il le faiſoit ſans emportement & ſans colere, & ſeulement dans la vue de les corriger.

Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit attaché à la Philoſophie académique, nous le connoîtrions ſûrement à ſes écrits. C'eſt-là qu'il a puiſé cette ſageſſe & cette force de ſens, qui éclatent dans ſes ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoiſſent la ſource & ceux qui ne la connoiſſent pas. Car, la Philoſophie de Socrate eſt la ſource du bon ſens & de la raiſon, comme Horace l'a reconnu dans ſon Art Poëtique. « La premiere » choſe & la plus néceſſaire » pour bien écrire, dit-il, » c'eſt le bon ſens; voilà la » ſource du tout le reſte. Vous » pourrez puiſer ce bon ſens » dans la Philoſophie de Socrate. » C'eſt ce qui a mis Plutarque en état de peſer avec tant de juſteſſe les actions des hommes, de bien démêler les mœurs & les caracteres, de marquer les bornes préciſes des vices & des vertus, ſans jamais les confondre, & ſans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

C'eſt déjà un grand avantage, mais il y en a un bien plus grand encore, c'eſt qu'il a tiré de-là ces grandes & ſublimes idées qu'il a de la Divinité & de la Religion. On ne ſçauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de ſon immenſité, de ſa bonté & de la pureté de ſon eſſence. Il dit, « que l'eſſence » de Dieu n'eſt que grandeur & » majeſté, que bonté, qu'a» mour, que magnificence; que » Dieu eſt par-tout; que c'eſt » un être heureux, immuable » & incorruptible; que ſon vé» ritable nom eſt *Celui qui eſt.* » Ces termes ſont remarqua» bles. Il en arrive de la na» ture qui eſt meſurée par le » tems, comme du tems qui la » meſure; il n'y a en elle rien » qui demeure, ni qui ſoit ſub» ſiſtant, mais toutes choſes y » ſont ou naiſſantes, ou mou» rantes, étant mêlées avec le » tems. C'eſt pourquoi, il y » auroit de l'impiété à dire de » ce qui eſt, qu'il a été ou qu'il

» ſera ; car, ces termes ſont » des déclinaiſons, des changemens & des paſſages de ce » qui n'eſt point né pour demeurer en être. Mais, il faut » dire de Dieu ſeul qu'il eſt, & » il n'eſt point par rapport » au tems, mais par rapport à » l'éternité qui eſt immobile, » non meſurée par le tems, & » qui n'eſt ſujette à aucune déclinaiſon, ni à aucun changement, & dans laquelle il » n'y a rien qu'on puiſſe dire, » ni premier, ni dernier, ni » nouveau. Dieu eſt un, exiſtant » réellement, renfermant dans » le ſeul point préſent toute » l'Éternité ; il n'y a que lui » ſeul qui ſoit véritablement, » ſans qu'on puiſſe dire qu'il a » été, ni qu'il ſera ; & comme » il eſt ſans commencement, » il eſt auſſi ſans fin. »

Quelle définition plus grande pourroit-on donner de la Divinité. Il eſt vrai qu'il emploie ſouvent le terme de Dieux, comme ſon maître Platon. Mais, ce terme ne doit pas faire mal juger de ſa doctrine ; car, il peut être expliqué favorablement. D'ailleurs, il eſt impoſſible qu'un homme reconnoiſſe pluſieurs Dieux égaux en puiſſance, dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, & que c'eſt le ſeul & l'unique principe de toutes choſes. Il dit que Dieu a pour les hommes une bonté de pere ; qu'il les aime d'une maniere pleine de tendreſſe, & ne ceſſe jamais de leur faire du bien ; que la connoiſſance de Dieu eſt de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif ; que le plus grand malheur de l'ame, c'eſt d'être privée de cette connoiſſance ; que c'eſt Dieu ſeul qui la donne, & qu'il ne faut jamais ceſſer de la lui demander ; que Dieu ne peut être repréſenté ſous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à lui que par la penſée.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée ſur des raiſons qui ſe tirent de la Divinité même ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt une ſuite de la bonté & de la juſtice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi Dieu punit tard les méchans, il écrit : « Une ſeule & même raiſon » établit & prouve ſolidement » ces deux vérités, qu'il y a » une Providence qui régit le » monde, & que les ames ſubſiſtent après la mort. Si l'on » ruine un de ces principes, » on ruine néceſſairement l'autre. L'ame ſubſiſtant donc » après la mort, il eſt probable qu'elle reçoit alors les » peines & les récompenſes » qu'elle a méritées. Car, pendant qu'elle eſt en vie, elle » combat comme un véritable » athlete ; & après qu'elle a » ceſſé de combattre, elle reçoit » alors ce qu'elle a mérité. » Mais, les récompenſes ou » les châtimens qu'elle reçoit » alors étant ſeule, c'eſt-à-dire, » dépouillée du corps, pour » tout ce qu'elle a fait ici bas, » ne nous touchent point, nous » qui ſommes en vie ; car,

» outre que nous ne les con-
» noissons pas, nous refusons
» souvent de les croire. » Plutarque étoit si blessé des conséquences dangereuses qu'on tiroit de la doctrine d'Épicure, qu'il entreprit de le combattre. Épictete l'avoit déjà fait de son côté ; mais, on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine ; au lieu que Plutarque le combat par des raisonnemens tirés du fond de la Philosophie.

Une des grandes qualités de Plutarque, & celle qui est la plus nécessaire à un Historien, c'est l'amour de la vérité. Dans les vies qu'il écrit, on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Démétrius & M. Antoine, qui étoient des monstres en cruauté & en toute sorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon ; & quand il nous peint L. Lucullus, le souvenir des obligations que lui devoit sa patrie, ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais, persuadé que L. Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce service par un faux témoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un récit inventé & fardé. Il relevè autant qu'il peut les vertus des grands hommes ; & pour leurs défauts, il ne les marque qu'autant que cela est nécessaire pour conserver la ressemblance, & il ne s'attache pas à les représenter exactement dans son histoire, mais il les passe légerement, comme épargnant & respectant la nature humaine, & compatissant à sa foiblesse, qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse. S'il avoit suivi cette méthode dans ses morales, il seroit à couvert de tout reproche, mais il s'en est écarté en deux occasions fort importantes. La premiere, c'est contre Hérodote, sur ce que cet historien a mal parlé de la Béotie & des Corinthiens ; l'amour qu'il avoit pour sa patrie, l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ses compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé, *de la malignité d'Hérodote*, où il s'emporte contre ce pere de l'Histoire avec un excès indigne d'un Philosophe ; il ne se contente pas de lui reprocher des mensonges & des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vrai qu'il donne de grands éloges à son style & à sa composition.

La seconde occasion où Plutarque s'est éloigné de sa sagesse ordinaire, c'est lorsqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour qu'il avoit pour sa patrie lui a fait commettre la premiere faute, le grand attachement qu'il avoit pour la Philosophie académique qu'il avoit embrassée, l'a précipité dans

la ſeconde. C'eſt ce qui l'a porté à faire ſes deux traités contre le Portique ; le premier, intitulé *les contredits des Philoſophes Stoïciens* ; & le ſecond, *des communes conceptions contre ces mêmes Philoſophes*. On ne ſçauroit nier que les Stoïciens, en s'écartant des ſentimens de Platon & de Socrate, ne ſoient tombés dans de grandes erreurs ; mais, Plutarque eſt injuſte de s'attacher à eux avec un ſi grand acharnement, qu'il ne ceſſe de les accabler d'injures. Il releve beaucoup de contradictions qui peuvent être conciliées, & d'ailleurs eſt-il juſte d'imputer aux fondateurs les extravagances de quelques diſciples ? Et pour ce qui eſt des communes conceptions, elles ne ſont pas toujours auſſi bleſſées, que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plûpart de ces notions avec les ſentimens de ces Philoſophes. Les écrits de l'empereur Marc Antonin & ceux d'Épictete ſeront toujours pour cette ſecte une aſſez bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a écrit.

Nous ne ſçavons point ſi Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune ; mais, il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un aſſez grand éclat, puiſque dans la lettre de conſolations qu'il écrit à ſa femme Timoxene : « Ne regardez » point, lui dit-il, aux larmes » & aux lamentations de ceux » qui vont vous viſiter pour » pleurer avec vous par une » coûtume très-condamnable, » qui s'eſt introduite ; mais, conſidérez plutôt combien vous » êtes enviée par ces mêmes » perſonnes à cauſe des enfans » qui vous reſtent, & à cauſe » auſſi du bon état de votre » maiſon & de toute votre vie. » Car, il ſeroit honteux pour » vous, que lorſque tous les » autres ſe trouveroient très-» heureux d'être en votre place, » avec l'affliction même qui » vient de nous arriver, vous » vous plaigniſſiez de votre » condition, & que vous con-» damnaſſiez votre fortune pré-» ſente. »

Comme on ne ſçait pas préciſément l'année de la naiſſance de Plutarque, on ne ſçait pas non plus celle de ſa mort. Voſſius aſſure qu'il vécu juſqu'au regne d'Antonin. Si cela eſt, il parvint à une grande vieilleſſe. Car, à la premiere année du regne d'Antonin le Pieux, il auroit eu quatre-vingt-neuf ou dix ans. Ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de ſoixante-douze ou ſoixante-quinze ans.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus eſtimée, eſt celle qui comprend les vies des hommes illuſtres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare enſemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a compoſées ; on en a perdu au moins ſeize. Celles dont la perte doit être le plus regrettée, ſont les vies

d'Épaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque auſſi les comparaiſons de Thémiſtocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de Céſar & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les livres de l'Antiquité profane il voudroit conſerver, s'il n'en pouvoit ſauver qu'un ſeul à ſon choix d'un incendie commun, ſe ſoit déterminé pour les vies de Plutarque.

C'eſt l'ouvrage le plus accompli que nous ayons, & le plus propre à former les hommes, ſoit pour la vie publique & les fonctions du dehors, ſoit pour la vie privée & domeſtique. Plutarque ne ſe laiſſe point éblouir, comme la plupart des Hiſtoriens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſtent la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractere de juſtice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à ſe faire un nom, jouent chacun leur rôle ſur la ſcene du monde, y repréſentent pour ainſi dire un perſonnage paſſager, & réuniſſent à ſe contrefaire pour un tems. Il les démaſque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de ſe dérober à ſa vue perçante, il les ſuit avec ſon lecteur juſques dans l'intérieur de leurs maiſons, les examine, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, dans leur déshabillé, prête l'oreille à leurs converſations les plus familiaires, les conſidere à table où l'on ne ſçait ce que c'eſt que de ſe contraindre, & dans le jeu où l'on ſe gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui eſt, ce ſemble, trop négligé par nos Hiſtoriens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoître les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les vies de Plutarque, ſont préciſément ce qui en rend la lecture, & plus agréable, & plus utile.

Il faut néanmoins convenir que Plutarque n'eſt point recommandable par ſa maniere d'écrire. Son ſtyle eſt dur & embarraſſé; c'eſt un compoſé

de pluſieurs ſortes de ſtyles ; car, il emploie ordinairement les termes & les phraſes des Hiſtoriens dont il emprunte les faits, & des Philoſophes dont il emploie les ſentimens. De-là vient qu'il n'a point de ſtyle uni, qu'il ne ſuit ni meſure, ni regle, & qu'on trouve dans ſes écrits un mêlange divers qui n'a aucune conformité. On pourroit le comparer à ces anciens bâtimens dont les pierres ne ſont ni polies, ni bien arrangées, mais bien aſſiſes, & ont plus de ſolidité que de grace, & reſſentent plus la nature que l'art. Dans ce qui eſt de lui, il n'a preſque aucune des graces de ſa langue ; il néglige le nombre & l'harmonie ; il ignore ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ſes périodes ; mais, toutes ſes paroles ſont pleines de ſens. C'eſt dans le bon ſens que ſa plume eſt toujours trempée ; il a beaucoup de force & de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ſes penſées par le poids de ſes termes.

Nous terminerons cet article par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque; c'eſt que quand un Écrivain a mérité par ſes ouvrages l'approbation publique, la poſtérité, qui s'inſtruit par ſes écrits, lui marque ſa reconnoiſſance, & le confond avec les plus grands hommes. Hérodote, Thucydide, Xénophon parmi les Grecs, & Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne ſont pas moins célebres que les grands Capitaines dont il nous ont tranſmis les actions, & que les plus grands Princes ſous leſquels ils ont vécu. Le nom de Plutarque n'eſt pas moins connu aujourd'hui, & ne le ſera pas moins dans tous les tems que les noms de tous ces hommes illuſtres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des Écrivains, que les plus grands Héros ont beau fuir l'Achéron ſur le char de Mars, comme parle Horace, s'ils n'ont un Écrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, ſans qu'on donne une ſeule larme à leur mort ; & leur valeur n'a dans la ſuite des tems aucun avantage ſur la lâcheté obſcure & cachée ; au lieu qu'un grand Écrivain n'a beſoin d'aucun ſecours étranger pour ſe rendre immortel, il n'a beſoin que de lui-même. Plutarque ne nous inſtruit pas moins aujourd'hui par ſes beaux traités de morale, qu'il a inſtruit les Romains & ceux de Chéronée, & Platon ne nous eſt pas moins utile qu'il l'a été aux Athéniens.

La traduction Françoiſe des hommes illuſtres de Plutarque par Amyot, eſt connue & eſtimée de tout le monde. Celle que nous devons à M. Dacier, a auſſi ſon mérite.

PLUTARQUE, *Plutarchus*, Πλούταρχος, dit le Jeune, auquel on attribue quelques-uns des traités de morale du précédent.

PLUTIE, *Plutia*, (*a*) ville de Sicile. Il n'eſt fait mention de cette ville que dans Cicéron, qui la range parmi celles qui éprouverent les vexations de Verrès.

PLUTO, *Pluto*, (*b*) une des Nymphes Océanides, eut de Jupiter un fils, qui fut appellé Tantale.

PLUTOCLÈS, *Plutocles*, (*c*) Πλουτοκλῆς, fils de Phantaſion, ſelon Lucien.

PLUTON, *Pluto*, Πλούτων, (*d*) fils de Saturne & de Rhéa, étoit le plus jeune des trois freres Titans qui échapperent à la cruauté de leur pere. Dans la diviſion du monde, l'Enfer lui étoit échu, c'eſt-à-dire, l'Italie & l'Eſpagne, deux païs dont les Grecs ont voulu parler, lorſqu'ils ont dit que ce Prince avoit eu l'Enfer pour ſon partage.

Diodore de Sicile prétend qu'on n'avoit publié cette fable, que parce qu'il étoit le premier qui avoit établi l'uſage d'enſevelir les morts, de les tranſférer dans un ſépulcre, & de leur rendre d'autres honneurs; au lieu qu'avant lui, on ne prenoit aucun ſoin d'eux. Mais, quelle apparence qu'on ait négligé des devoirs ſi naturels juſqu'au tems de Pluton? Il eſt donc beaucoup plus vraiſemblable qu'il fut regardé comme le roi des Enfers, parce qu'il vivoit dans des lieux fort bas par rapport à la Grece où Jupiter avoit établi ſon Empire; & voici les véritables fondemens d'une hiſtoire qu'on a ſi fort défigurée.

Pluton, retiré dans le fond de l'Eſpagne, s'appliqua beaucoup à faire travailler aux mines d'or & d'argent, qui étoient fort communes, ſur-tout du côté de Gades, qu'on appelle à préſent Cadiz, où il alla s'établir. Sur quoi il eſt bon de remarquer que quoique l'Eſpagne ne ſoit pas regardée aujourd'hui comme un païs fertile en métaux, cependant les Anciens nous en parlent comme d'une contrée où il y avoit beaucoup de mines d'or & d'argent. On dit même, par une eſpece d'hyperbole, que les montagnes & les collines étoient preſque toutes des montagnes d'or; qu'auprès du Tarteſſe il y avoit une montagne d'argent. Ariſtote nous apprend que les premiers Phéniciens qui y aborderent, y

(*a*) Cicer in Verr. L. V. c. 166.
(*b*) Pauſ. p. 125.
(*c*) Lucian. T. I. p. 770.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. X. v. 175, Diod. Sicul. pag. 233. Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. p. 235, 236. Virg. Æneïd. L. VII. v. 327. Ovid. Metam. L. V. c. 10. & *ſeq.* Pauſ. pag. 52, 71, 153, 155, 325. Lucian. Tom. I. p. 72. Tom. II. p. 427, 429. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 34, 198. Tom. III. p. 273, 290, 354. & *ſuiv.* T. V. p. 70. & *ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 76. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. I. p. 32. Tom. II. pag. 11. Tom. III. pag. 10, 54, 56. T. IV. p. 265, 275. T. V. p. 24, 36. T. VII. p. 98, 158, 159. Tom. IX. pag. 142. Tom. X. pag. 496, 497. Tom. XVI. pag. 50. Tom. XVIII. pag. 4, 9.

trouverent une ſi grande quantité d'or & d'argent, qu'ils firent leurs ancres de la matiere précieuſe de ces métaux. L'Auteur du livre des Maccabées, parlant des Romains, dit que par la conquête de l'Eſpagne ils ſe rendirent maîtres des mines d'or & d'argent qui étoient dans ce païs-là. Le poëte Silius Italicus appelle l'Eſpagne une campagne dorée. C'eſt ſans doute ce qui obligea Pluton, qui étoit habile dans cette ſorte de travail, d'établir ſa demeure vers le Tarteſſe; c'eſt auſſi ce qui le fit paſſer dans la ſuite pour le Dieu des richeſſes, & lui fit donner le nom de Pluton, au lieu de celui d'Agéſilaüs qu'il portoit; ce qui l'a fait confondre ſouvent avec Plutus le dieu des richeſſes.

C'eſt donc la ſituation du Royaume de Pluton, qui étoit un païs fort bas, qui l'a fait paſſer pour le Dieu des Enfers. D'ailleurs, comme il faiſoit ſans ceſſe travailler aux mines qui obligent ceux qui ſont deſtinés à ce travail, de fouiller bien avant dans la terre, & pour ainſi parler, juſques dans l'Enfer & dans les ſombres demeures des Manes, pour les chercher, on a dit qu'ils habitoient au centre de la terre. Ajoutez que ceux qui travaillent aux mines, y meurent ordinairement. Ainſi, Pluton étoit regardé comme le roi des morts; le nom même qu'il portoit, *Ades*, ſignifioit perte, mort.

D'ailleurs, on regardoit l'Océan, ſur les bords duquel il regnoit, comme un lieu couvert de ténebres; & c'eſt-là ſans doute le fondement de toutes les fables qu'on a débitées dans la ſuite ſur Pluton & ſur ſon Royaume. Il eſt vraiſemblable, par exemple, que le fameux Tartare, ce lieu ſi connu dans l'Empire de Pluton, vient de Tarteſſe, qui eſt près de Cadiz. Le fleuve Léthée vient ſans doute du Guadelethe, qui coule à l'oppoſite de cette ville; & le lac Averne, du mot *Aharona*, qui veut dire, *qui eſt aux extrêmités*; nom qu'on a donné à ce lac qui eſt près de l'Océan; auſſi, Pluton étoit-il honoré ſpécialement à Cadiz, ſous le nom de la Mort, comme le remarque Philoſtrate; de quoi on ne ſçauroit douter, puiſque les Phéniciens, dont la langue s'étoit établie à Cadiz avec les colonies que leur Hercule y avoit conduites, appelloient Pluton Muth, qui parmi eux veut dire mort.

Au reſte, tous les noms qu'on lui donnoit dans les différens païs où il étoit honoré, ont tous rapport à cette qualité de Dieu des morts. Les Latins l'appelloient Summanus, c'eſt-à-dire, *ſummus Manium*, le chef, le ſouverain des Manes ou des Ombres; les Sabins, Soranus, mot qui a rapport à celui de cercueil; d'autres, Orcus, ou Argus, ou Février. Ce Dieu a eu pluſieurs autres noms, Jupiter Stygius, Agéſilaüs, Agéſander, parce qu'il paſſoit pour

un conducteur de peuples & de colonies, Dis, Diſpater, ou Dieſpiter, &c.

Quoique retiré dans le fond de l'Eſpagne, il apprit des nouvelles de la beauté de Proſerpine, fille de Cérès, reine de Sicile, & réſolut, ſelon une coûtume fort ordinaire en ce tems-là, d'enlever cette jeune princeſſe, & ſon entrepriſe eut tout le ſuccès qu'il pouvoit en attendre. *Voyez* Cérès & Proſerpine.

Les Cyclopes lui donnerent un caſque célebre dans la Fable par ſa vertu merveilleuſe; c'eſt que quiconque l'avoit ſur la tête, voyoit tout le monde, & n'étoit vu de perſonne. Homere dit que Pallas elle-même en fit uſage, pour ſe dérober aux yeux de Mars. Ovide le fait prêter à Perſée dans une expédition contre Méduſe & contre Phinée. Il y a bien de l'apparence que c'eſt ce caſque qui a donné aux Poëtes & aux Romanciers l'idée de ces nuages & de ces armes enchantées qui rendent les Héros invincibles, & leur laiſſent la liberté de voir.

Pluton étoit repréſenté dans un char tiré par quatre chevaux noirs dont les noms ſont Orphnéus, Æthon, Nyctéus & Alaſtor, noms qui marquent tous quelque choſe de ténébreux & de funeſte; ſon ſceptre eſt un bâton à deux pointes ou à deux fourches, au lieu que le trident de Neptune avoit trois pointes. Quelquefois on mettoit des clefs auprès de lui, pour ſignifier que ſon Royaume étoit ſi bien fermé, qu'on n'en revenoit jamais.

Les Anciens lui dévouoient leurs ennemis. Ce Dieu étoit généralement haï, ainſi que tous les Dieux infernaux, parce qu'on le croyoit inflexible, & qu'il ne ſe laiſſoit jamais toucher aux prieres des hommes. C'eſt pour cela qu'on ne lui érigeoit ni temple, ni autel, & qu'on ne compoſoit point d'hymnes en ſon honneur.

On ne lui immoloit que des victimes noires, & la victime la plus ordinaire étoit le taureau. La principale cérémonie dans ſes ſacrifices, conſiſtoit à répandre le ſang des victimes dans des foſſes près de l'autel, comme s'il avoit dû pénétrer juſqu'au Royaume ſombre de ce Dieu. Tout ce qui étoit ſpécialement de mauvais augure, lui étoit conſacré, comme le ſecond mois de l'année, le ſecond jour du même mois; auſſi, le nombre deux paſſoit pour le plus malheureux des nombres.

Tous les Gaulois ſe vantent, dit Céſar dans ſes Commentaires, de deſcendre de Pluton, ſuivant la doctrine de leurs Druides; c'eſt pourquoi, ils comptent les eſpaces du tems, non par les jours, mais par les nuits; les jours de la naiſſance, les mois & les années commencent chez eux par la nuit, & finiſſent par le jour. Il faut que Pluton ait été un des principaux Dieux des Gaulois, quoique Céſar ne le diſe pas, puiſ-

qu'ils le croyoient leur pere & ſe glorifioient de lui devoir leur origine.

On mettoit ſur le compte de Pluton, les tonnerres qui grondoient pendant la nuit. Sa fête ſuivoit immédiatement celle des Saturnales ; elle étoit appellée Sigillaire, à cauſe de petites figures qu'on prenoit ſoin de lui offrir.

Épiménide fit poſer dans le temple des Euménides les ſtatues de Pluton, de Mercure & de la Terre ; elles étoient d'une forme agréable, dit Pauſanias. Chacune d'elles étoit placée ſur une autel différent.

Au revers d'une médaille de Gordien Pie, on voit une figure de *Jovis ditis*, double divinité adorée ſous la forme d'une ſeule; laquelle repréſentoit d'un côté Jupiter, qui commande au Ciel & à la Terre, & de l'autre le dieu Plutus ou Pluton qui préſide aux Enfers, & à tous les lieux ſouterreins, ſur-tout aux mines. C'eſt auſſi à cauſe de ces deux différens rapports, qu'on repréſente ce Dieu ſur d'autres médailles, tantôt avec un aigle à ſa main droite, ainſi qu'on le voit au revers d'une médaille de Mithridate V, pere de Mithridate Eupator, & d'une autre médaille de Caracalla; tantôt avec le Cerbere à ſes pieds, ainſi qu'il eſt ſi ſouvent gravé ſur les médailles de pluſieurs villes & peuples d'Aſie, de Thrace & de Grece, par exemple, ſur celles de Pergame, de Laodicée, de Sidé en Pamphylie, de Nyce en Carie, d'Amaſie dans le Pont, où ſe voit dans le champ de la médaille une étoile pour marquer la puiſſance de ce Dieu dans les Cieux, des Callatiens dans la Thrace, des Phénéates en Arcadie, & même des Marcianopolitains dans la baſſe Mœſie.

PLUTON, *Pluto*, Πλούτων, (*a*) interlocuteur de pluſieurs dialogues de Lucien. Il s'entretient tantôt avec Mercure, tantôt avec Terpſion, tantôt avec d'autres.

PLUTONIUM, *Plutonium*, Πλουτώνιον, (*b*) nom que les Anciens donnoient à certains lieux, d'où s'exhaloit une odeur empeſtée, capable de cauſer la mort. Il y en avoit pluſieurs de cette eſpece en Aſie, dont il eſt fait mention dans Cicéron.

Strabon en nomme deux principaux. Il en place un dans un village qui appartenoit aux Nyſéens & qui étoit ſitué entre Tralles & Nyſe, près d'Acharaca. Ce Plutonium avoit un bois & un temple de Pluton & de Junon, avec un antre nommé Charonium. On dit que les malades & ceux qui avoient quelque confiance en ces Divinités, ſe rendoient dans ce village, où ils demeuroient près de l'antre chez les Prêtres ; & que ceux-ci, d'après les ſonges qu'ils

(*a*) Lucian. T. I. p. 220. *& ſeq.*

(*b*) Cicer. de Divinat. L. I. c. 79. Strab. p. 629, 630, 649, 650.

avoient eus, ordonnoient la guériſon des malades. C'étoient eux auſſi qui invoquoient les Dieux. Ils menoient ſouvent dans l'antre les malades qui y paſſoient pluſieurs jours ſans prendre de nourriture, & ces malades obſervoient quelquefois leurs propres ſonges, mais ils donnoient la préférence à ceux des Prêtres. Ce lieu étoit inacceſſible & funeſte pour tous autres. Il ſe célébroit tous les ans à Acharaca une fête ſolemnelle avec un grand concours de monde. Ce jour-là vers midi, de jeunes gens, ſortant du Gymnaſe, nus & oints, faiſiſſoient un taureau, qu'ils conduiſoient dans l'antre. A peine cet animal y avoit-il été lâché, qu'il tomboit mort.

L'autre Plutonium, dont parle Strabon, étoit ſitué près d'Hiérapolis dans la grande Phrygie. *Voyez* Hiérapolis.

PLUTUS, *Plutus*, Πλοῦτος, (*a*) dieu des richeſſes. Comme nous allons chercher les richeſſes juſqu'au ſein des ombres, dit Pline, & qu'elles nous conduiſent au ſombre Royaume des morts, c'eſt avec quelque ſorte de raiſon qu'on a cru devoir mettre Plutus au nombre des Dieux de l'Enfer. « & plût à » Dieu, s'écrioit le poëte Ti» mocréon, en apoſtrophant » ce Dieu, que tu fuſſes tou» jours demeuré dans ce triſte » ſéjour, & qu'on ne l'eût ja» mais vu ni ſur la terre, ni » ſur la mer. »

Quelques Anciens ont cru, ſur le rapport de la reſſemblance des noms, que Plutus & Pluton n'étoient qu'un même Dieu; mais, le plus grand nombre les a toujours diſtingués. Tout le monde convient avec Héſiode que le dernier étoit fils de Chronos, ou Saturne, & de Rhéa; or, ce Poëte aſſure que Plutus devoit le jour à Cérès & à Jaſion. « Cérès, dit-il, ac» corda ſes faveurs à Jaſion » dans l'iſle fertile de Crete, » & dans un champ labouré » trois fois; & de là naquit le » bon Plutus, qui ſe promene » ſur la terre & ſur les vaſtes » plaines de la mer, & qui » donne le bonheur avec les » richeſſes à quiconque ſe ren» contre ſous ſa main. »

L'ancien Scholiaſte d'Héſiode, ſuivi en cela par pluſieurs Auteurs, tourne en allégorie cette généalogie de Plutus, & prétend que c'eſt avec raiſon qu'on avoit dit qu'il étoit fils de Cérès & de Jaſion, qui toute ſa vie s'étoit appliqué à l'agriculture, puiſque c'eſt par ce moyen qu'on ſe procure de ſolides richeſſes.

« Plutus, dit Diodore de Si» cile, eſt né de Cérès & de » Jaſion dans un lieu qu'on » appelloit le Tripode de Cre-

(*a*) Heſiod. Deor. Generat. v. 960. *& ſeq.* Pauſ. p. 566, 581. Diod. Sicul. p. 223, 224, 237. Lucian. T. I. p. 71. *& ſeq.* Tom. II. p. 682. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 202. T. V. p. 119. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. XVIII. p. 10.

» te, & l'on raconte ſa naiſ-
» ſance en deux manieres. Les
» uns diſent que Jaſion ayant
» jetté diverſes ſemences ſur la
» terre, & leur ayant donné
» la culture convenable, il en
» ſortit des fruits de toute eſ-
» pece avec une abondance à
» laquelle il donna le nom de
» Plutus; de ſorte qu'il a paſſé
» en uſage de dire de celui
» qui a plus de bien qu'il ne
» lui en faut, qu'il poſſede Plu-
» tus ou les richeſſes. Mais,
» d'autres prétendent que Plu-
» tus, fils de Cérès & de Ja-
» ſion, fut le premier qui s'a-
» viſa d'amaſſer des richeſſes;
» précaution négligée par les
» hommes de l'ancien tems. »

On lit dans la Fable, dit ailleurs Diodore de Sicile, que Plutus fut fils de Jaſion & de Cérès. Mais, ajoute Diodore de Sicile, c'eſt une pure allégorie, dont le vrai ſens eſt que les bleds de Cérès, donnés à Jaſion aux noces d'Harmonie, ſont la ſource des richeſſes déſignées par Plutus.

L'exiſtence d'un Jaſion n'eſt donc pas une choſe douteuſe; & puiſque c'étoit un homme riche & puiſſant, ce qui l'a fait paſſer pour l'amant de Cérès, ne pourroit-on pas ramener à l'Hiſtoire toute cette fiction, & dire qu'on donna à ſon fils le nom du Dieu des richeſſes? Il faudroit, dira-t-on, avoir quelque autorité, ſur laquelle on pût prouver qu'il eut un fils appellé Plutus. Il faut que cela, cette autorité ne manque pas. Hygin rapporte le témoignage d'un ancien Hiſtorien de la ville de Gnoſſus, dans l'iſle de Crete, nommé Pétellidès, qui l'aſſure poſitivenent. « De
» Cérès & de Jaſion, diſoit cet
» ancien Hiſtorien, naquirent
» deux fils, Philomélus & Plu-
» tus, qui ſe reſſemblerent peu.
» Le dernier, qui étoit extrê-
» mement riche, ne faiſoit au-
» cune part de ſon bien à ſon
» frere; celui-ci vendit le peu
» de bien qu'il avoit, en acheta
» deux bœufs, & ſe mit à la-
» bourer la terre, & il fut le
» premier qui s'appliqua à l'a-
» griculture. Sa mere Cérès,
» après avoir admiré l'art que
» ſon fils venoit d'inventer, le
» plaça parmi les aſtres, où il
» forme le Bootès, ou l'Arto-
» phylax. » Voilà donc, ſuivant l'autorité d'un ancien Hiſtorien, qu'Hygin ne contredit pas, un fils de Jaſion, nommé Plutus, homme très-riche, & qui par conſéquent doit être le Dieu des richeſſes adoré par les Grecs.

Quel qu'ait été le Plutus, dieu des richeſſes, comme on croyoit qu'il les diſpenſoit fort mal, on dit qu'il étoit aveugle, de même que l'Amour. Ariſtophane, dans la comédie qui porte le nom de Plutus, ajoute qu'il étoit auſſi boiteux, parce que quand il faiſoit tant que d'enrichir les gens de bien, il n'arrivoit que très-lentement chez eux; que cependant quand il venoit à les favoriſer, on

diſoit qu'il étoit très-clairvoyant & avoit de bons yeux.

Selon Lucien, Plutus va preſque toujours avec les méchans. Car, lui fait-il dire, comment un aveugle comme moi pourroit-il trouver un homme de bien, qui eſt une choſe ſi rare ? au lieu que les méchans ſont en grand nombre, & ſe trouvent par-tout, ce qui fait que j'en rencontre toujours quelqu'un. Lucien fait encore Plutus boiteux ; c'eſt pourquoi, dit-il, je marche lentement quand je vais chez quelqu'un, je n'arrive que fort tard, & ſouvent quand on n'a plus beſoin de moi. Au contraire, lorſqu'il eſt queſtion de retourner, je vais vîte comme le vent, & l'on eſt tout ſurpris de ce qu'on ne me voit plus. Mais, lui dit Mercure, il y a des gens à qui les biens viennent en dormant. Oh, alors, je ne marche pas, répond Plutus, l'on me porte. Toutes ces allégories s'entendent ſans peine, & ne méritent pas de nous arrêter.

Pindare, Ariſtophane, & Lucien, diſent que Plutus étoit un Dieu timide, d'où Éraſme a pris occaſion de faire un de ſes proverbes ; mais, Plutus ſe défend lui-même de cette qualification, dans la comédie déjà citée, & dit que comme les voleurs n'avoient jamais pu l'attraper, c'eſt-à-dire, n'avoient jamais poſſédé de grandes richeſſes, ils ont traité ſa prévoyance de timidité.

Plutus avoit une ſtatue à Athenes ſous le nom de Plutus clairvoyant ; elle étoit ſur la citadelle, dans le fort, derriere le temple de Minerve, où l'on tenoit les tréſors publics ; Plutus étoit placé là comme pour veiller à la garde de ces tréſors. Dans le temple de la Fortune à Thebes, on voyoit cette déeſſe tenant Plutus dans ſes bras ſous la forme d'un enfant, comme ſi elle eût été ſa nourrice ou ſa mere. A Athenes, la ſtatue de la Paix tenoit le petit Plutus dans ſon ſein, ſymbole des richeſſes que donne la Paix.

PLYNTÉRIES, *Plynteria*, Πλυντήρια, (*a*) de πλυντὴρ, *qui lavat*, celui qui lave, fête que les Athéniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve adorée ſous le nom d'Agraule ; ce qui a donné lieu à l'erreur d'Héſychius & d'autres, qui ont cru qu'elle étoit célébrée en l'honneur d'Agraule, fille de Cécrops, comme Meurſius l'a remarqué.

Les jours que duroit cette fête, étoient comptés parmi les jours malheureux. En ces jours, Solon permit de jurer par ces trois noms, Jupiter le propice, Jupiter l'expiateur, & Jupiter le défenſeur. Xénophon aſſure qu'aux Plynteries on fermoit le temple de Minerve, & qu'il

(*a*) Plut. Tom. 1. pag. 210. Xenoph. pag. 438, 439. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. 1. p. 531.

étoit défendu ce jour-là de faire quoi que ce fût, même en cas de néceſſité. On dépouilloit la ſtatue de la Déeſſe, mais on la couvroit auſſi-tôt pour ne pas l'expoſer nue, & on la lavoit, d'où venoit le nom de Plynté-ries; outre cela, on environnoit tous les temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermés, cérémonie uſitée dans les jours funeſtes; enfin, on portoit en proceſſion des figues ſeches, ſur ce fondement que les figues étoient le premier fruit que les Grecs euſſent mangé après le gland.

PLYNUS, *Plynus*, Πλυνὸς, (*a*) ville de Libye, qui avoit, dit-on, donné la naiſſance à Atlas. Il eſt parlé du port Plynus dans Hérodote. Ce devoit être le même lieu. Les anciens manuſcrits Grecs portent Plynus, mais on lit cependant Pleunos dans les imprimés. Laquelle des deux leçons mérite la préférence?

P N

PNYX, *Pnyx*, Πνὺξ, (*b*) nom d'une place d'Athenes, où le peuple s'aſſembloit pour y délibérer des affaires publiques, & où tant de grands Orateurs ont prononcé leurs éloquentes harangues. On n'oubliera jamais le Pnyx, tant qu'on ſe ſouviendra de Démoſthene. Πνὺξ ſignifie lieu plein; il ſe nommoit ainſi à cauſe du grand nombre ou de ſieges qu'il contenoit, ou d'hommes qui s'empreſſoient de les remplir. Autour du tribunal érigé au milieu de cette place, il y avoit une petite étendue de terrein, nommée *Periſchœniſma*, parce qu'elle étoit environnée de cordages, pour empêcher que la foule du peuple n'incommodât les Juges. Le Lithos, c'eſt-à-dire, la grande pierre où montoit le crieur public pour faire faire ſilence, étoit à côté. Plus loin il y avoit un cadran ſolaire, & au bout du Pnyx étoit un temple dédié aux Muſes.

Lucien & Plutarque font mention de cette place. Le dernier nous apprend que le lieu appellé Pnyx, qui avoit la vue ſur la mer, fut changé par les trente Tyrans, établis à Athenes par Lyſandre, qui le tournerent vers la terre ferme, perſuadés que la domination de la mer produiſoit & maintenoit la Démocratie; au lieu que l'agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'Oligarchie, ou le gouvernement des Nobles. Mais en changeant les vues d'un lieu public, on ne change pas les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y aſſemble. Il eſt certain qu'un rien ſuffit ſouvent pour réveiller dans l'eſprit du peuple des idées capables de produire des effets très-ſurprenans; & il y en a un exemple bien ſenſible dans la

(*a*) Herod. L. IV. c. 168.

(*b*) Lucian. T. I. p. 313, 1047. Plut. T. I. p. 12, 121.

vie de Camille. Il paroît par un endroit d'Ariſtophane, que ce changement de vue n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car, il dit que le peuple, qui étoit fort doux & fort paiſible chez lui, n'étoit pas plutôt monté ſur cette roche du Pnyx, qu'il devenoit intraitable, & c'eſt pourquoi ſans doute on ceſſa enfin d'y tenir les aſſemblées.

P O

PO, *Padus*, Πάδος, (*a*) fleuve le plus riche & le plus conſidérable de toute l'Italie, fut appellé Éridan par les Grecs. Pline, Strabon & Pomponius Méla, nous en donnent chacun une deſcription particuliere.

« Le Pô, dit Pline, ſortant » par une fontaine remarquable du ſein du mont Véſule, » l'une des plus hautes montagnes des Alpes, ſur les confins des Liguriens Vagiennes, » ſe cache ſous terre, & reparoît enſuite dans le territoire des Vibiens, ſes eaux » ne le cédant pour la clarté » à celles d'aucun autre fleuve. Il a été nommé par » les Grecs Éridan, & eſt devenu célebre par la punition » de Phaëton. Il augmente au » lever de la canicule, à cauſe » de la fonte des neiges. Il ſe » répand dans les campagnes » ſans leur faire aucun tort, & » quand il ſe retire, il en » augmente la fécondité. . . . » Il ne reçoit pas ſeulement » les fleuves navigables qui ſortent de l'Apennin & des Alpes, il reçoit encore des lacs » immenſes, & porte dans la » mer Adriatique les eaux de » trente fleuves. »

» Le Pô, lit-on dans Strabon, » naît rapide; mais, dans ſon » cours, il devient plus grand & » plus tranquille, étant accru par » quantité d'eaux qu'il reçoit. » Lorſqu'il eſt arrivé dans la » plaine, il s'élargit, & diminue la rapidité de ſon cours. » Il ſe jette dans la mer Adriatique, après être devenu le » plus grand fleuve de l'Europe, » à l'exception de l'Iſter. »

Pomponius Méla s'exprime ainſi. « Le Pô, qui ſort du mont » Véſule, ſe forme d'abord de » pluſieurs petites fontaines; » & après avoir été quelque » tems aſſez foible, il s'accroît » & ſe fortifie tellement par » d'autres fleuves, qu'il va enfin ſe rendre dans la mer par » ſept embouchures, dont une » prend le nom de grand Pô. » Enſuite, il ſe précipite avec » tant de rapidité, qu'écartant » les flots, il fait voir longtems ſes eaux, & conſerve » ſon propre lit dans la mer, » juſqu'à ce qu'il ſoit reçu par

(*a*) Plin. Tom. I. p. 150, 172. *& ſeq.* Strab. p. 203. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 227. Solin. pag. 62, 63. Ptolem. L. III. c. 1. Corn. Nep. in Annibal. c. 4, 6. Lucan. L. IV. v. 134. Cæſ. de Bell. Gall. L. V. pag. 179. Tit. Liv. L. V. c. 33, 35. L. XXI. c. 43. Tacit. Hiſt. L. I. c. 70. L. II. c. 11, 17, 32, 34. L. III. c. 50. Ovid. Metam. L. II. c. 6. Plut. T. I. p. 300.

» l'Iſter qui, dans la partie op-
» poſée, ſe précipite avec la
» même rapidité. Par ce moyen,
» ceux qui naviguent dans ces
» lieux par où paſſent les deux
» fleuves, peuvent boire des
» eaux douces au milieu de la
» mer. »

On remarquera dans cette derniere & brillante deſcription, une lourde faute. L'Iſter ſe rend, non dans la mer Adriatique, comme le dit Pomponius Méla, mais dans le Pont-Euxin.

Le Pô, dans ſon cours, qui eſt d'une longueur conſidérable, arroſoit une quantité de petits païs, compris dans la Gaule Ciſalpine. Les principaux lieux qu'on rencontroit ſur ſes bords, étoient Auguſta Taurinorum, Placentie ou Plaiſance & Crémone. Ces deux dernieres villes, ſituées aſſez près l'une de l'autre, ſe trouvoient environ à égale diſtance des ſources & des embouchures de ce fleuve.

Suivant la Géographie moderne, le Pô a ſa ſource dans le Piémont, au marquiſat de Saluces, dans le mont Viſo, & il prend ſon cours d'occident en orient, en ſerpentant. Après avoir paſſé la vallée du Pô, une partie du marquiſat de Saluces, & la province de Quiers, il entre dans le mont Ferrat, traverſe le duché de Milan, coule entre le Crémonois & le Parmeſan, traverſe le duché de Mantoue, entre dans l'état de l'Égliſe, où il ſe diviſe en deux bras, appellés *Pô grande* & *Pô de Volana*, qui forment encore pluſieurs autres branches, dont les plus conſidérables ſont nommées Pô-di-Fornaci & Pô-di-Ariano; enfin, il ſe jette dans le golfe de Veniſe par diverſes embouchures.

Ce fleuve, que ſes débordemens rendent dangereux, arroſe pluſieurs villes & bourgs dans ſa courſe; ſçavoir, Villa Franca, Polonghera, Carmagnole, Carignan, Moncalier, Turin, Chivas, Verrue, Caſal, Bremme, Valence, Borgo-Franco, Plaiſance, Cremone, Caſal-Maggiore, Viadana, Breſſello, Borgo-Forte, San-Benedetto, Figarolo, Stellata, Ferrara, Ariano, Mezola, Bel-Riguardo, Comachio, Molimella.

Les principales rivieres que le Pô reçoit, ſont le Grœzo, la Gambaſca, le torrent de Bronda, le Ghiandon, le torrent de Riſcco, le torrent de Sebial, la Vraita, le Cluſon, la Maira l'Otina, la Lemna, le Non, le Sangon, la Doria Baltia, la Gardina, la Seſſia, le Grana, le Tanaro, la Scrivia, la Gogna, le Corone, le Canal d'Abbogna, la Staffora, le Terdoppio, la Copa, le Ticino, la Véra, la Verſa, la Trebbia, la Nura, la Chiavenna, l'Adda, La Larda, le Tarro; la Parma, le Croſtolo, l'Oglio, la Secchia & le Mincio.

PODALIRE, *Podalirius*, (*a*)

(*a*) Pauſ. p. 215. Diod. Sicul. p. 190. Homer. Iliad. L. II. v. 836. *& ſeq.*

Ποδαλείριος,

Ποδαλείριος, fils d'Eſculape, devint comme ſon frere, un fameux médecin. Il étoit frere de Machaon, également habile dans la médecine. Ces deux freres accompagnerent Agamemnon au ſiege de Troie, & ils furent d'un grand ſecours aux Grecs dans cette guerre, traitant avec beaucoup de ſuccès ceux d'entr'eux qui étoient bleſſés. Auſſi s'acquirent-ils une très-grande réputation; & le beſoin qu'on avoit de leur art, fut cauſe qu'on les exempta des combats & de toutes les autres fonctions militaires.

Au retour de l'expédition de Troie, Podalire fut jetté par la tempête ſur les côtes de Carie. Un berger lui ſauva la vie, & le conduiſit à la cour de Damætus, dont la fille étoit malheureuſement tombée de ſon palais. Podalire la fit ſaigner des deux bras, & la Princeſſe recouvra la ſanté. Le Roi, en reconnoiſſance de ce bienfait, lui donna Syrna en mariage, & pour dot la Cherſonneſe, province de Carie. Il bâtit deux villes, dont l'une fut appellée Syrna du nom de ſa femme, & l'autre porta le nom du berger auquel il avoit de ſi grandes obligations. Pauſanias n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec Étienne de Byzance; il dit que Podalire, ayant perdu ſa route, alla s'établir à Syros, ville du continent de Carie. Syrna eſt la véritable leçon. La même migration eſt rapportée par Ariſtote, mais il prétend que Podalire, avant que d'habiter la Carie, établit des colonies dans la Myſie & dans l'iſle de Cos. De toutes ces narrations, Tzetzès n'en ſuit aucune. Podalire, ſi on l'en croit, revint à Argos, & là il reçut ordre de l'Oracle de peupler la Cherſonneſe de Carie. Il eſt fait mention de cette Cherſonneſe dans le Scholiaſte d'Apollonius, mais ni lui, ni les autres ne marquent point ſi la poſtérité de Podalire conſerva long-tems la ſouveraineté de ce païs.

PODALIRE, *Podalirus*, (*a*) Ποδαλείριος, capitaine dont il eſt parlé dans Virgile. Un jour, Podalire, voyant le berger Alſus, qui, armé d'une hache, combattoit à la tête des rangs, vient à lui l'épée à la main. Mais, Alſus lui porte ſur la tête un coup ſi violent, qu'il la lui fend juſqu'au menton. Un triſte repos s'empare de Podalire; ſes yeux ſe ferment, & un ſommeil de fer les couvre de ténebres éternelles.

PODANÉMUS, *Podanemus*, Ποδάνεμος, (*b*) Phliaſien, dont il eſt fait mention dans Xénophon.

PODARCE, *Podarces*, Ποδάρκης, nom que porta d'abord Priam. *Voyez* Priam.

Xenoph. pag. 973, 974. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 274. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 121.

(*a*) Virg. Æneid. L. XII. v. 304, & ſeq.

(*b*) Xenoph. p. 563.

PODARCE, *Podarces*, (*a*) Ποδάρκης, capitaine Grec, fils d'Iphiclus, partit pour le siege de Troie, & y commanda après la mort de Protésilaüs son cousin germain, les troupes qui étoient aux ordres de ce dernier.

PODARGE, *Podarge*, (*b*) Ποδάργη, nom qu'Homere donne à une Harpye. Elle paissoit dans une prairie sur le bord de l'Océan, lorsque Zéphyre en eut Xanthus & Balius, deux chevaux qui à la course étoient plus vîtes que les vents.

PODARGUS, *Podargus*, (*c*) Πόδαργος, nom d'un des chevaux d'Hector, selon Homere. Ce poëte en donne un du même nom à Ménélaüs; ce qui prouve que ce nom étoit commun à plusieurs chevaux.

PODÈS, *Podes*, Ποδής, (*d*) fils d'Étion, étoit un jeune Troyen, distingué par ses richesses & par son courage. Hector le traitoit mieux qu'aucun de ceux qui s'attachoient à lui faire la cour, car il le faisoit toujours asseoir à sa table, & le mettoit de toutes ses parties de plaisir. Un jour, un javelot, lancé par Ménélaüs, alla frapper Podès, comme il alloit prendre la fuite, & le perça de part en part.

PODOCTYPE, *Podoctypa*, Ποδόκτυπη, (*e*) dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien.

PŒAN, *Pœan*, Παιάν, (*f*) fut pere de Philoctete, le fidele compagnon d'Hercule.

PŒCILE, *Pœcile*, Ποικίλη, (*g*) fameux portique d'Athenes. Il se nomma d'abord Pléfianaction, & il fut ensuite appellé Pœcile, à cause de la variété des peintures dont il étoit orné, du Grec, ποικίλος, *varius*, varié. *Voyez* Athenes.

PŒCILE, *Pœcile*, Ποικίλη, (*h*) portique d'Olympie près de l'Altis. Quelques-uns l'appelloient le portique de l'Écho, parce qu'il y avoit, dit on, un écho qui rendoit les paroles jusqu'à sept fois.

PŒDICULES, *Pœdiculi*. *Voyez* Pédicules.

PŒMÉNIS, *Pœmenis*, (*i*) un des chiens d'Actéon, avoit servi autrefois, comme le désigne son nom, à garder des troupeaux. Ποιμὴν signifie pasteur.

PŒNA, *Pœna*, déesse de la punition, fut adorée en Afrique & en Italie.

PŒNÉ, *Pœna*, Ποίνη, (*k*) monstre fameux, fut tué par Corœbe. *Voyez* Corœbe, héros d'Argos.

PŒNI, nom que l'on avoit donné aux Carthaginois, ou aux habitans de Carthage. *Voyez* Carthage.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 211. & *seq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 150.
(*c*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 185 L. XXIII. v. 295.
(*d*) Homer Iliad. L. XVII. v. 575. & *seq.*
(*e*) Lucian. T. I. p. 961.
(*f*) Homer. Odyss. L. III. v. 189.
(*g*) Paus. pag. 27, 28. Plut. Tom. I. p. 480.
(*h*) Paus. p. 330, 331.
(*i*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*k*) Paus. p. 81, 82.

POENIUS POSTUMUS, *Pœnius Poſtumus*, (*a*) officier Romain, qui commandoit la ſeconde légion dans la grande Bretagne, l'an de Jeſus-Chriſt 61. Il refuſa de ſe joindre à ſon Général Suétonius Paulinus, lorſqu'il marcha contre les habitans du païs. Mais, quand il fut informé d'une grande victoire remportée ſans lui, honteux & confus d'avoir privé ſa légion de la part qu'elle auroit eue à la gloire du ſuccès, & craignant la peine de ſa déſobéiſſance, il ſe perça de ſon épée.

POESIE, *Poëſis*, (*b*) du Grec ποίησις, qui ſignifie action. C'eſt, ſelon quelques-uns, l'imitation de la belle nature, exprimée par le diſcours meſuré, comme la proſe, ou l'éloquence, eſt la nature elle-même exprimée par le diſcours libre. Tout le monde n'admettroit pas cette définition, parce qu'il y a différentes manieres d'enviſager la Poëſie. Mais, quoi qu'on en diſe, ou qu'on en penſe, ce ſeront toujours des traits frappans qui la caractériſeront; une imagination capable, je ne dis pas ſeulement de peindre les objets, mais encore, pour ainſi dire, de les créer; un ſentiment qui, tranſportant l'ame hors d'elle-même, la jette dans l'enthouſiaſme; une expreſſion enfin qui n'annonce rien que de grand & d'extraordinaire. C'eſt la réunion de ces trois talens, & non le talent de la verſification, qui fait le Poëte.

Il n'eſt pas étonnant que dans les ſiecles les plus reculés & chez les peuples les plus barbares, on ait rendu toujours de grands honneurs à la Poëſie. L'amour naturel que nous avons pour le plaiſir, nous fait rechercher avidement tout ce qui contribue à flatter nos ſens, à émouvoir nos cœurs, ou à contenter notre eſprit. C'eſt par-là que les Poëtes ont trouvé le ſecret infaillible de nous plaire, en même tems qu'ils flattent nos oreilles par la cadence harmonieuſe des vers; tantôt ils émeuvent nos cœurs par les tranſports ſublimes dont ils ſont pénétrés, & qu'ils nous communiquent; tantôt ils contentent notre eſprit par une fidelle imitation de la nature, ſouvent plus agréable que la préſence même des objets imités; & tantôt ils en nourriſſent la curioſité par des fictions amuſantes.

Il eſt certain, ſi l'on conſidere la Poëſie dans la pureté de ſa premiere inſtitution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la Majeſté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoiſſance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la Religion. Cet art, qui paroît aujourd'hui ſi profane, prit

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 37. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 344.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 123. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. VI. pag. 125, 126. T. XIII. p. 392.

naiſſance au milieu des fêtes deſtinées à honorer l'Être ſouverain. Dans ces jours ſolemnels, où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Iſraël avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils ſe livroient à une joie innocente & néceſſaire, tout retentiſſoit de cantiques ſacrés, dont le ſtyle noble, ſublime & majeſtueux, répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins cantiques! Les fleuves qui remontent vers leurs ſources, les mers qui s'entrouvrent & qui fuient; les collines qui treſſaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui diſparoiſſent; le Ciel & la terre qui écoutent dans le reſpect & le ſilence; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de ſon Auteur!

Mais, comme la ſimple voix humaine ſuccomboit ſous le poids de merveilles ſi étonnantes, & paroiſſoit au peuple trop foible pour marquer les ſentimens de reconnoiſſance & d'adoration dont il étoit pénétré, pour les exprimer avec plus de force, il appelloit à ſon ſecours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres inſtrumens de muſique. Entrant même dans une ſorte de tranſport & d'enthouſiaſme religieux, il voulut que le corps prît part à la ſainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux, mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la divinité. Tels furent les commencemens de la muſique, de la danſe & de la Poëſie.

Quel homme, doué d'un bon goût, quand il ne ſeroit pas plein de reſpect pour les livres ſaints, & qu'il liroit les cantiques de Moïſe avec les mêmes yeux dont il lit les odes de Pindare, ne ſera pas contraint d'avouer que ce Moïſe, que nous connoiſſons comme le premier hiſtorien & le premier légiſlateur du monde, eſt en même tems le premier & le plus ſublime des poëtes? Dans ſes écrits, la Poëſie naiſſante paroît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux arts inventés par les hommes. Les Prophètes & les Pſeaumes nous offrent encore des modeles ſemblables. Là brille, dans ſon éclat majeſtueux, cette véritable Poëſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plaît ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoître Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener parmi des merveilles chiméri-

ques. Agréable & toujours utile, noble par ſes expreſſions hardies, par ſes vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Lorſque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'eſt dû qu'au Créateur, la Poëſie ſuivit le ſort de la Religion, conſervant toujours néanmoins des traces de ſa premiere origine. On s'en ſervit dans les commencemens à remercier les fauſſes Divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il eſt vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres uſages; mais, dans tous les tems, on eut ſoin de la ramener à ſa premiere deſtination. Héſiode mit en vers la généalogie des Dieux; un Poëte très-ancien compoſa les hymnes qu'on attribue ordinairement à Homere; Callimaque depuis en compoſa auſſi. Les ouvrages mêmes qui roulerent ſur d'autres matieres, conduiſirent & réglerent les évenemens par l'entremiſe & par le miniſtere des puiſſances Divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les Dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homere, & les autres Poëtes, nous les repréſentent par-tout comme les ſeuls arbitres de nos deſtinées. Ce ſont eux qui élevent & abattent le courage, qui donnent & ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui cauſent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'aſſiſtance cachée ou viſible de quelque Divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enſeigne, celle qu'on nous préſente le plus ſouvent, & qu'on établit avec le plus de ſoin, c'eſt que la valeur & la ſageſſe ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence.

Une des principales vues de la Poëſie, & qui étoit comme une ſuite naturelle de la premiere, fut auſſi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que conſidérer la fin particuliere de chaque eſpece de poëme, & que jetter les yeux ſur la pratique la plus générale des Poëtes les plus illuſtres. Le Poëme épique ſe propoſa d'abord de nous donner des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action importante & héroïque; l'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter; la Tragédie, de nous inſpirer de l'horreur pour le crime par les ſuites funeſtes qu'il entraîne après lui, & du reſpect pour la vertu par les juſtes louanges & les récompenſes qui la ſuivent; la Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertiſſant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules; l'Élégie, de verſer des pleurs ſur le tombeau des perſonnes qui méritent d'être regrettées; l'Églogue, de chanter l'innocence & les plaiſirs de la vie champêtre. Que ſi, dans la ſuite des

tems, on ſe ſervit de ces différentes ſortes de pieces pour d'autres uſages, il eſt certain qu'on les détourna de leur conſtitution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Comme la Poëſie s'eſt fait un jeu de mêler ſes plus beaux traits avec une infinité d'autres, il a fallu faire un choix; & c'eſt pour faire ce choix avec plus de ſûreté, que les regles ont été inventées & propoſées par le goût.

La principale de toutes, eſt de joindre l'utile avec l'agréable. Le but de la Poëſie eſt de plaire, & de plaire en remuant les paſſions; mais, pour nous donner un plaiſir parfait & ſolide, elle n'a jamais dû remuer que celles qu'il nous eſt important d'avoir vives, & non celles qui ſont ennemies de la ſageſſe. L'horreur du crime, à la ſuite duquel marchent la honte, la crainte, le repentir, ſans compter les autres ſupplices; la compaſſion pour les malheureux, qui a preſque une utilité auſſi étendue que l'humanité même; l'admiration des grands exemples, qui laiſſent dans le cœur l'éguillon de la vertu; un amour héroïque & par conſéquent légitime. Voilà, de l'aveu de tout le monde, les paſſions que doit traiter la Poëſie, qui n'eſt point faite pour fomenter la corruption dans les cœurs gâtés, mais pour être les délices des ames vertueuſes. La vertu, déplacée dans de certaines ſituations, ſera toujours un ſpectacle touchant. Il y a au fond des cœurs les plus corrompus une voix qui parle toujours pour elle, & que les honnêtes gens entendent avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils y trouvent une preuve de leur perfection. Quand la Poëſie ſe proſtitue au vice, elle commet une ſorte de profanation qui la déshonore. Les Poëtes licencieux ſe dégradent eux-mêmes; il ne faut pas blâmer leurs beaurés d'élocution, ce ſeroit injuſtice ou manque de goût; mais, il ne faut pas en louer les auteurs, de peur de donner du crédit au vice.

Il y a plus, les grands Poëtes ont-ils jamais prétendu que leurs ouvrages, le fruit de tant de veilles & de travaux, fuſſent uniquement deſtinés à amuſer la légereté d'un eſprit vain, ou à réveiller l'aſſoupiſſement d'un Midas déſœuvré? Si c'eût été leur but, ſeroient-ils de grands Hommes?

Ce n'eſt pas cependant que la Poëſie ne puiſſe ſe prêter à un aimable badinage. Les Muſes ſont riantes, & furent toujours amies des Graces; mais, les petits poëmes ſont plutôt pour elles des délaſſemens que des ouvrages; elles doivent d'autres ſervices aux hommes, dont la vie ne doit pas être un amuſement perpétuel; & l'exemple de la nature qu'elles ſe propoſent pour modele, leur apprend à ne rien faire de conſidérable ſans un deſſein ſage,

& qui tende à la perfection de ceux pour qui elles travaillent. Ainſi, de même qu'elles imitent la nature dans ſes principes, dans ſes goûts, dans ſes mouvemens, elles doivent auſſi l'imiter dans les vues & dans la fin qu'elle ſe propoſe.

On peut réduire les différentes eſpeces de Poëſies ſous quatre ou cinq genres. Les Poëtes racontent quelquefois ce qui s'eſt paſſé, en ſe montrant eux-mêmes comme Hiſtoriens, mais Hiſtoriens inſpirés par les Muſes; quelquefois ils aiment mieux faire comme les Peintres, & préſenter les objets dans les yeux, afin que le ſpectateur s'inſtruiſe par lui-même, & qu'il ſoit plus touché de la vérité. D'autres fois, ils allient leurs expreſſions avec celles de la Muſique, & ſe livrent tout entiers aux poſſeſſions, qui ſont le ſeul objet de celle-ci. Enfin, il leur arrive d'abandonner entierement la fiction, & de donner toutes les graces de leur art à des ſujets vrais, qui ſemblent appartenir de droit à la proſe; d'où il réſulte qu'il y a cinq ſortes de Poëſies; la Poëſie fabulaire, ou de récit; la Poëſie de ſpectacle, ou dramatique; la Poëſie épique, la Poëſie lyrique, & la Poëſie didactique.

Par cette diviſion, nous ne prétendons pas faire entendre que ces genres ſoit tellement ſéparés les uns des autres, qu'ils ne ſe réuniſſent jamais, car c'eſt préciſément le contraire qui arrive preſque par-tout; rarement on voit regner ſeul le même genre d'un bout à l'autre dans un poëme. Il y a des récits dans le lyrique, des paſſions peintes fortement dans les Poëſies de récit; par-tout la Fable s'allie avec l'Hiſtoire, le vrai avec le faux, le poſſible avec le réel. les Poëtes, obligés par état de plaire & de toucher, ſe croient en droit de tout ôſer pour réuſſir.

La Poëſie ſe charge en conſéquence de ce qu'il y a de plus brillant dans l'Hiſtoire; elle s'élance dans les Cieux pour y peindre la marche des aſtres; elle s'enfonce dans les abîmes pour y examiner les ſecrets de la Nature; elle pénetre juſques chez les morts, pour décrire les récompenſes des juſtes & les ſupplices des impies; elle comprend tout l'Univers. Si ce monde ne lui ſuffit pas, elle crée des mondes nouveaux qu'elle embellit de demeures enchantées, qu'elle peuple de mille habitans divers; c'eſt une eſpece de magie; elle fait illuſion à l'imagination, à l'eſprit même, & vient à bout de procurer aux hommes des plaiſirs réels par des inventions chimériques.

Cependant, tous les genres de Poëſie ne plaiſent & ne touchent pas également; mais, chaque genre nous touche à proportion que l'objet qu'il eſt de ſon eſſence de peindre & d'imiter, eſt capable de nous émouvoir. Voilà pourquoi le genre élégiaque & le genre bucolique

ont plus d'attraits pour nous que le genre dramatique.

Les phantômes de paſſions que la Poëſie fait exciter, en allumant en nous des paſſions artificielles, ſatisfont au beſoin où nous ſommes d'être occupés. Or, les Poëtes excitent en nous ces paſſions artificielles, en préſentant à notre ame les imitations des objets capables de produire en nous des paſſions véritables; mais, comme l'impreſſion que l'imitation fait, n'eſt pas auſſi profonde que l'impreſſion que l'objet même auroit faite; comme l'impreſſion faite par l'imagination n'eſt pas ſérieuſe, d'autant qu'elle ne va pas juſqu'à la raiſon, pour laquelle il n'y a point d'illuſion dans ſes ſenſations; enfin, comme l'impreſſion faite par l'imitation n'affecte vivement que l'ame ſenſitive, elle s'efface bientôt. Cette impreſſion ſuperficielle, faite par une imitation artificielle, diſparoît ſans avoir de ſuites durables, comme en auroit une impreſſion faite par l'objet même que le Poëte a imité.

Le plaiſir qu'on ſent à voir les imitations, que les Poëtes ſçavent faire des objets qui auroient excité en nous des paſſions, dont la réalité nous auroit été à charge, eſt un plaiſir pur; il n'eſt pas ſuivi des inconvéniens, dont les émotions ſérieuſes qui auroient été cauſées par l'objet même, ſeroient accompagnées.

Voilà d'où procede le plaiſir que fait la Poëſie; voilà encore pourquoi nous regardons avec contentement des peintures dont le mérite conſiſte à mettre ſous nos yeux des aventures ſi funeſtes, qu'elles nous auroient fait horreur ſi nous les avions vues véritablement. Une mort telle que la mort de Phedre; une jeune Princeſſe, expirante avec des convulſions affreuſes, en s'accuſant elle-même des crimes atroces, dont elle s'eſt punie par le poiſon, ſeroit un objet à fuir. Nous ſerions pluſieurs jours avant que de pouvoir nous diſtraire des idées noires & funeſtes qu'un pareil ſpectacle ne manqueroit pas d'empreindre dans notre imagination. La tragédie de Racine, qui nous préſente l'imitation de cet événement, nous émeut & nous touche, ſans laiſſer en nous la ſemence d'une triſteſſe durable. Nous jouiſſons de notre émotion, ſans être allarmés par la crainte qu'elle ne dure trop long-tems. C'eſt ſans nous attriſter réellement que la piece de Racine fait couler des larmes de nos yeux; & nous ſentons bien que nos pleurs finiront avec la repréſentation de la fiction ingénieuſe qui les fait couler. Il s'enſuit de là, que le meilleur Poëme eſt celui dont la lecture ou dont la repréſentation nous émeut & nous intéreſſe davantage. Or, c'eſt à proportion des charmes de la Poëſie du ſtyle, qu'un Poëme nous intéreſſe & nous émeut.

POETE, *Poëta*, Ποιητὴς, écrivain qui compoſe des ou-

vrages en vers. Le mot Grec Ποιητής, ſignifie faiſeur, inventeur, ſans doute à cauſe des fictions qu'ils imaginent, & pour leſquelles Horace leur accorde les mêmes privileges qu'aux Peintres.

Les Romains les appelloient *Vates*, c'eſt-à-dire, Prophetes, hommes inſpirés; auſſi, Cicéron rapporte-t-il comme un mot de Démocrite & de Platon, qu'on ne ſçauroit être Poëte, *ſine afflatu furoris*, c'eſt-à-dire, ſans un grain de folie, & Horace atteſte que Démocrite banniſſoit de l'Hélicon tous les gens ſages.

Malgré cette prévention, les Poëtes ont été eſtimés & honorés dans tous les ſiecles; ils ont été les premiers Hiſtoriens. Anciennement, ils récitoient ou chantoient leurs ouvrages ou ſur les théâtres, ou dans les jardins & les jeux publics, ou dans les thermes; & ils étoient en même tems Acteurs & Muſiciens. On a même regardé leurs noms comme ſynonymes à ceux de Néocore & de Panégyriſte des Dieux. On regarde même les premiers d'entr'eux, tels qu'Homere, Héſiode, &c., comme les Théologiens du Paganiſme. Preſque tous ſe ſont propoſé d'envelopper ſous leurs fictions & leurs allégories, des vérités ou de Morale, ou de Phyſique; les autres n'ont eu en vue que l'amuſement. Il y avoit à Delphes des Poëtes en titre d'office, dont l'emploi étoit de mettre en vers les Oracles que les Prêtres recueilloient de la bouche de la Pythie; mais, ces vers n'étoient pas toujours dignes d'Apollon, le dieu de la Poëſie.

M. Spanheim prétend que les Auteurs Arabes ſont beaucoup plus Poëtes que ceux des autres peuples, & qu'il y a plus de vers écrits dans leur langue ſeule, que dans celles de toutes les autres nations.

La Grece décernoit des ſtatues & des couronnes aux Poëtes; on n'en faiſoit pas moins de cas à Rome; Horace & Virgile tenoient un rang diſtingué à la cour d'Auguſte; mais, ſoit que les Poëtes ſe ſoient avilis par la ſuite, ſoit qu'on ne les regardât point comme des gens fort utiles, on voit par une loi de l'empereur Philippe, inſérée dans le code, que les Poëtes ſont exclus des immunités accordées aux autres Profeſſeurs des ſciences. Les Modernes ſemblent les avoir dédommagés de ce mépris, en introduiſant l'uſage de couronner avec pompe les grands Poëtes. On nommoit Poëtes lauréats, ceux à qui l'on accordoit cet honneur; tels ont été Pétrarque, Énéas Sylvius, Arias Montanus, &c.

PŒTÉLIUS [C.] BALBUS, *C. Pœtelius Balbus*, (*a*) fut élevé au Conſulat avec M. Fabius Ambuſtus, l'an de Rome 395, & 357 avant Jeſus-Chriſt. Cette année, les Gaulois s'étant répandus dans la Campanie, après

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 11.

avoir fait alliance avec les Tiburtins, C. Pœtélius Balbus marcha contre ces peuples, & les vainquit; ce qui lui mérita l'honneur d'un double triomphe.

PŒTÉLIUS [C.], *C. Pœtelius*, (*a*) Tribun du peuple, fit porter, par le conseil des Sénateurs, l'an de Rome 397, & 355 avant Jesus-Christ, la premiere loi qui ait été faite contre la brigue, & par là on croyoit avoir réprimé l'ambition, surtout des hommes nouveaux, qui avoient coutume de se trouver dans les marchés & autres lieux où le peuple s'assembloit, pour y mendier des voix & des suffrages.

PŒTÉLIUS [C.], *C. Pœtelius*, (*b*) fut créé Consul l'an de Rome 409, & 343 avant J. C., & eut pour collegue M. Valérius Corvus.

PŒTÉLIUS [C.] LIBON, *C. Pœtelius Libo*, (*c*) fut créé Consul avec L. Papirius Cursor, l'an de Rome 424, & 328 avant Jesus-Christ. Cinq ans après, il fut de nouveau créé Consul avec L. Papirius Mugillanus. *Voyez* Papirius [L.] Mugillanus.

Dans la suite, l'an de Rome 441, & 310 avant Jesus-Christ, C. Pœtélius Libon fut nommé Dictateur, & choisit M. Fossius pour maître de la cavalerie. Il marcha contre les Samnites, sur lesquels il prit sans coup férir la ville de Frégelles, où il laissa une bonne garnison; étant entré ensuite dans la Campanie, il attaqua la ville de Nole dont il s'empara. Quelques-uns attribuent la prise de cette place au consul C. Junius Bubulcus, & prétendent que C. Pœtélius Libon ne fut nommé Dictateur que pour planter un clou dans le mur du Capitole, à l'occasion d'une maladie contagieuse qui désoloit Rome.

PŒTÉLIUS [M.], *M. Pœtelius*, (*d*) fut élevé au Consulat avec C. Sulpicius Longus, l'an de Rome 440, & 312 avant Jesus-Christ. Ces deux Généraux marcherent vers la ville de Sora, dont les habitans avoient égorgé la colonie Romaine qui y étoit établie, & avoient embrassé le parti des Samnites. Ce siege auroit retenu long-tems les Romains, à cause de la situation avantageuse de la place; mais, un transfuge leur ayant découvert un sentier qui conduisoit à la citadelle, la ville fut prise de nuit presque sans résistance. Le carnage d'abord fut grand, parce que les Consuls n'y étoient pas encore entrés. Ceux, qui avoient échappé à la fureur du soldat, se rendirent. On en envoya deux cens cinquante à Rome; c'étoient les principaux auteurs du massacre de la colonie Romaine. Ils furent tous condamnés à mort, & exécutés dans la

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 15.
(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 27.
(*c*) Tit. Liv. L. VIII. c. 23, 25. L. IX. c. 28. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 223.
(*d*) Tit. Liv. L. IX. c. 24. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 282, 283.

place publique. Ce ſpectacle fit un extrême plaiſir à la populace, qui avoit un grand intérêt qu'on mît en ſûreté les citoyens qu'on envoyoit en colonie.

Les Conſuls porterent enſuite la guerre dans les villes & dans les campagnes des Auſons. Cette nation rentra dans le devoir de la même maniere que Sora, c'eſt-à-dire, par la trahiſon de quelques particuliers, qui livrerent aux Romains les villes d'Auſone, de Minturnes & de Veſcia. Les Conſuls, après cela marcherent contre les Samnites. Bientôt, les deux partis eſſayerent leurs forces par de légers combats, qui ſe livroient le plus ſouvent entre les cavaliers. Les Romains, qui en ſortoient toujours à leur avantage, n'étoient pas fâchés de tirer la guerre en longueur. Les Généraux Samnites, au contraire, s'apperçevoient bien que ces actions médiocres, mais fréquentes, les affoibliſſoient inſenſiblement, & que le délai étoit capable de décourager leurs troupes, & de ruiner leurs affaires. C'eſt pourquoi, ils rangerent leur armée en bataille, ordonnant à leur cavalerie, qu'ils avoient placée aux deux aîles, de veiller à la conſervation de leur camp préférablement à ce qui ſe paſſeroit dans le combat, dont ils ſe repoſoient ſur l'infanterie. Le conſul C. Sulpicius Longus commandoit l'aîle droite, & M. Pœtélius la gauche. L'aîle droite des Romains étoit plus étendue & moins garnie, à l'exemple de celle des Samnites à qui elle étoit oppoſée, qui avoit beaucoup de front & peu de profondeur ; ſoit qu'ils euſſent deſſein d'envelopper les Romains, ſoit qu'ils craigniſſent d'être enveloppés eux-mêmes. Pour l'aîle gauche, outre qu'elle avoit plus d'épaiſſeur, & que les rangs y étoient plus ſerrés, M. Pœtélius qui la commandoit, lui donna encore une nouvelle force, en faiſant tout d'un coup paſſer à la premiere ligne les cohortes qu'on réſervoit pour le beſoin, en cas que le combat durât plus long-tems ; & du premier choc, il fit plier les ennemis qu'il avoit en tête, en les pouſſant avec toutes ſes forces. Les cavaliers Samnites, voyant leur infanterie en déſordre, s'avancerent pour combattre, & comme ils traverſoient obliquement le champ de bataille, ceux des Romains pouſſerent leurs chevaux contre eux, ſe mêlerent avec l'infanterie, & mirent enfin les ennemis en fuite dans cette partie. M. Pœtélius n'avoit pas été le ſeul qui s'y fût trouvé, & eût exhorté les ſoldats à bien faire. C. Sulpicius Longus y avoit été auſſi entraîné par les ſiens, qui étant encore dans l'inaction de leur côté, étoient accourus aux cris qu'ils avoient entendus qu'on pouſſoit à la gauche. Alors, ce Conſul, voyant que M. Pœtélius avoit abſolument vaincu de ſon côté, revint avec douze cens des ſiens à l'aîle droite, où il trouva bien de la diffé-

rence. Les Romains s'étoient laiſſé enfoncer, & fuyoient devant l'ennemi vainqueur, qui les preſſoit vivement. Mais le retour du Conſul changea tout d'un coup la face des affaires. La vue du Général fit reprendre courage aux ſoldats, auſſi-bien que le ſecours qu'il avoit amené avec lui, beaucoup plus conſidérable par la valeur de ceux dont il étoit compoſé, que par leur nombre. Devenus témoins oculaires de la victoire de leurs compagnons, qu'ils avoient déjà apprife par la renommée, ils retournerent hardiment au combat, mirent les Samnites en déroute, & ne trouvant plus de réſiſtance, ne furent plus occupés qu'à tuer ou à faire des priſonniers. Il ne s'en ſauva qu'un petit nombre qui ſe réfugierent à Malévent, appellée depuis Bénévent. Les Auteurs aſſurent qu'il en fut pris ou tué environ trente mille. Après une expédition ſi glorieuſe, les Conſuls marcherent promptement avec leurs Légions victorieuſes du côté de Bovianum, dans le deſſein d'attaquer cette place. Ils y paſſerent l'hiver; après quoi ils remirent l'armée entre les mains de C. Pœtélius, qui venoit d'être nommé Dictateur.

PŒTÉLIUS [P.], *P. Pœtelius*, (*a*) fut député vers le roi Syphax, avec L. Génucius & P. Popilius, l'an 210 avant J. C. *Voyez* Génucius [L.].

PŒTÉVIO. *Voyez* Petovio.

PŒTILIUS [Q.], *Q. Pœtilius*, (*b*) un des Collegues qu'Appius Claudius ſe donna dans le Décemvirat, l'an de Rome 304, & 448 avant J. C.

PŒTIQUES [Hymnes]. *Voyez* Hymnes.

PŒTNÉUM, *Pœtneum*, (*c*) château de Grece, que les Athamanes redemandoient, l'an 185 avant J. C.

PŒTOVIO. *Voyez* Petovio.

POGON, *Pogon*, Πώγων, (*d*) c'eſt-à-dire, barbe, nom que quelques Auteurs donnent à un port du Péloponneſe, qui étoit celui des Trœzéniens. Strabon dit que devant ce port étoit la petite iſle de Calaurie. Il y a apparence que c'eſt le même port que Pomponius Méla appelle *Pagonus Portus*, pour Pogonus Portus, comme on lit préſentement dans les meilleures éditions de ce Géographe.

POLA, *Pola*, Πόλα, (*e*) ville d'Iſtrie, ſituée ſur la mer Adriatique, au fond d'un golfe, qui, ſelon Strabon, étoit rempli de ports & de petites iſles propres à recevoir les vaiſſeaux. On lit dans Pline: *Colonia Pola, quæ nunc Pietas Julia, &c.* Ce Géographe la met à cent mille pas de Tergeſte. Pomponius Méla dit auſſi que Pola étoit une co-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 4.
(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 35.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.
(*d*) Strab. p. 373. Herod. L. VIII. c. 42. Pompon. Mel. p. 119.
(*e*) Strab. pag. 46, 209, 215, 216, 314. Plin. T. I. p. 175. Pompon. Mel. p. 122, 123. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 308.

lonie Romaine. Cette ville, une des plus anciennes du païs, fut encore République, comme on l'apprend d'une inſcription gravée ſur la baſe d'une ſtatue de l'empereur Sévere, où elle eſt appellée *Reſpublica Polenſis*. L'Égliſe Cathédrale a été élevée apparemment ſur les ruines de quelque Temple payen. Car, on y trouve quelques reſtes de colomnes, de chapiteaux, d'inſcriptions antiques, & un petit baſſin de fontaine, qui ſert préſentement de bénitier.

Pola, ſelon le poëte Callimaque, avoit été une colonie des Colques, qui, en pourſuivant les Argonautes, étoient venus juſques-là. Ne pouvant ſçavoir ce que les Argonautes étoient devenus, ils n'oſerent retourner vers leur Roi; ce qui donna le nom de Pola à la ville qu'ils bâtirent; Pola ſignifiant en leur langue des gens bannis, comme le remarque Strabon.

Les antiquités qui paroiſſent à Pola, ſont du tems des Empereurs Romains. Près de la place, il y a un petit temple avec quatre colomnes Corinthiennes à la façade, & huit aux côtés, & une friſe de feuillage qui regne autour, & qui eſt fort bien exécutée. Le peuple diſoit que c'étoit un temple de Diane; mais mes yeux, dit Spon, me repréſenterent la choſe autrement. J'y vis ſous le fronton l'inſcription de ſa dédicace à Rome & à Auguſte; auſſi les noms, que donne le vulgaire, nous ſervent peu à reconnoître les antiquités. En voici deux exemples dans cette même ville. L'amphithéâtre, appellé l'Orlandine ou maiſon de Roland, eſt une eſpece d'arc de triomphe qu'on nomme la Porta Dorata. Il ſert maintenant de porte à la ville, & il n'en étoit pas autrefois un des moindres ornemens. Il avoit été érigé en l'honneur d'un certain Sergius Lépidus, par les ſoins de ſa femme. Quant à l'amphithéâtre, il eſt à-peu-près de la grandeur de celui de Rome, & tout bâti de belles pierres d'Iſtrie, à trois rangs de fenêtres l'une ſur l'autre, & il y en a ſoixante-douze à chaque rang. L'enceinte en eſt fort entiere; mais, il n'y paroît aucuns degrés, & l'on prétend qu'ils étoient de bois. Palladius, dans ſon architecture, en a donné le plan & les dimenſions, que nous n'entreprendrons pas de corriger.

Les Vénitiens envoient un Gouverneur à Pola, & il porte le titre de Comte. Ils ont bâti une petite citadelle à quatre baſtions, & l'ont laiſſée imparfaite. On ne tient dedans que dix à douze ſoldats, qui craignent plus la famine que la guerre. Le voiſinage de Veniſe fait leur ſûreté. Cette ville eſt bien déchue de ſon ancienne grandeur; à peine y a-t-il huit cens habitans.

POLA, *Pola*, ſurnom de la famille des Servius. *Voyez* Servius.

POLÉAS, *Poleas*, (*a*) Sicilien, de la ville de Tyndarium. C. Verrès, ayant demandé que l'on transportât de cette ville à Messane une belle statue de Mercure, Poléas fut chargé par les Magistrats de présider à ce transport.

POLÉMARCHUS, *Polemarchus*, Πολέμαρχος, (*b*) capitaine Lacédémonien, fut mis à la tête d'une flotte qu'on équipa pour l'envoyer contre les Corinthiens. Mais, il fut tué bientôt après dans une rencontre.

POLÉMARQUE, *Polemarchus*, Πολέμαρχος, (*c*) de πόλεμος, *bellum*, guerre, & ἀρχὸς, *dux*, chef, Magistrat d'Athenes, étoit le troisieme des Archontes. Son département, ainsi que son nom le désigne, étoit le militaire, sur-tout pendant la guerre; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne connût encore des affaires civiles avec ses autres Collegues. On lui donnoit aussi le titre d'Archistratege ou de Généralissime dans les guerres importantes. Dans celles de moindre conséquence, on se contentoit de créer dix Strateges ou Généraux, autant qu'il y avoit de tribus à Athenes. Le Polémarque devoit consulter ces Strateges. Il y avoit outre cela sous lui deux Hipparques, ou Généraux de la cavalerie, & dix Phylarques qui en étoient comme les Mestres de Camp, dix Taxiarques, ou Colonels qui commandoient l'infanterie. Dans la suite, le Polémarque devint un Magistrat purement civil, dont les fonctions furent renfermées dans le Barreau.

Le nom de Polémarque n'étoit pas tellement propre aux Athéniens, qu'il ne fût employé par d'autres peuples. Les Thébains donnoient ce nom à leurs Généraux d'armée. Chez les Étoliens, on appelloit du même nom celui qui avoit la garde des portes de la ville.

POLÉMOCRATIE, *Polemocratia*, Πολεμοκρατία, (*d*) Princesse de Thrace, vivoit vers le milieu du dernier siecle avant J. C. Son mari, qui régnoit sur une partie de cette contrée, ayant été assassiné par une faction ennemie, elle alla se réfugier dans le camp de M. Brutus avec son fils encore jeune & tous ses trésors. M. Brutus envoya le jeune Prince à Cyzique, pour y être élevé d'une façon digne de sa naissance, & il convertit en monnoie les trésors de Polémocratie. Il voulut que cette monnoie fût un monument de l'action qu'il regardoit comme la plus belle de sa vie. Elle portoit d'un côté l'image de M. Brutus, & de l'autre un chapeau symbole de la Liberté, entre deux poignards; & l'exergue marquoit les Ides de Mars, jour auquel Jules César avoit été tué. Quelques unes de ces pieces se sont conservées

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 82.
(*b*) Xenoph. p. 537.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 609.
(*d*) Appian. p. 633. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 224.

juſqu'aujourd'hui, & ſe voient dans les cabinets des curieux.

POLÉMON, *Polemon*, (*a*) Πολέμων, Athénien, fils d'Hagnias, eut un fils qui fut auſſi nommé Hagnias.

POLÉMON, *Polemon*, (*b*) Πολέμων, lieutenant d'Alexandre le Grand, fut laiſſé par ce Prince avec trente galeres pour garder les embouchures du Nil.

POLÉMON, *Polemon*, (*c*) Πολέμων, autre lieutenant d'Alexandre le Grand, étoit frere d'Amynthas & de Simmias, mais le plus jeune de ces deux Officiers. Quand Polémon eut appris qu'on avoit mis à la queſtion Philotas, un des complices d'une conjuration contre Alexandre, il prit auſſi-tôt la fuite, Mais, il fut bientôt arrêté par ceux qu'on avoit envoyés après lui, & ramené chargé de chaînes. A peine put-on empêcher que la multitude animée ne l'aſſommât ſur le champ à coups de pierre, ſelon la coûtume. Mais, ſans donner aucun ſigne d'étonnement : « Je n'ai point, dit-il, » de priere à faire pour moi, » pourvu que ma fuite ne faſſe » point de tort à mes freres. » Si je ne puis m'en juſtifier, » & ſi en cela j'ai failli, la » faute eſt perſonnelle. Mais, » pour eux, leur cauſe eſt d'au- » tant meilleure, que je ne me » ſuis rendu ſuſpect que par ma » fuite. » On lui ſçut ſi bon gré d'avoir parlé comme il fit, qu'ils ſe mirent tous à pleurer, les eſprits s'étant tournés tout à coup de telle ſorte, que ce qui les avoit le plus irrités, fut ce qui les rendit favorables.

C'étoit un jeune homme, qui, ſe trouvant parmi ſes compagnons tout troublés de voir Philotas à la torture, s'étoit laiſſé emporter à la frayeur des autres. Et tous s'étant diſſipés çà & là, de maniere qu'il demeura ſeul, comme il doutoit s'il devoit ou revenir ou fuir, ceux qui le pourſuivoient l'atteignirent. Il fondoit en larmes, & ſe battoit le viſage outré de douleur, non pour ſa propre infortune, mais pour le danger où il avoit mis ſes freres; de façon que l'aſſemblée & le Roi même s'étoient laiſſé fléchir. Il n'y avoit que ſon frere Amyntas d'inexorable, qui, le regardant d'un viſage furieux : « Inſenſé » que tu es, lui dit-il, il falloit » pleurer quand tu piquois ſi » bien pour fuir, abandonnant » tes freres, pour ſuivre ceux » qui abandonnoient ton Roi. Et » où allois-tu, miſérable, & » pourquoi t'en aller ? Conſi- » dere à quoi tu m'as réduit, » qu'il faille pour me juſtifier » que je te prenne à parti. » Polémon avouoit qu'il avoit failli, mais plus contre ſes freres que contre ſon devoir.

Alors, les ſoldats ne purent plus ſe retenir, ni s'empêcher de témoigner leur compaſſion par leurs larmes, & par ces acclamations qui ſont le langage

(*a*) Demoſt. Orat. in Macart. p. 1031.
(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(*c*) Q. Curt. L. VII. c. 1, 2.

de la multitude. Ils s'écrierent tous d'une voix, qu'on pardonnât à ces braves hommes, qui en effet étoient innocens. Les principaux de la cour, voyant l'occaſion favorable, ſe leverent, & avec larmes intercéderent pour eux. Le Roi ayant fait faire ſilence: « Et moi auſſi, » dit-il, je leur donne mon » ſuffrage, & je les renvoie » tous trois abſous. » Puis s'adreſſant à eux: « Seulement, » ajouta-t-il, je déſire que vous » oubliez plutôt la faveur que » je vous accorde, que de vous » ſouvenir du danger où vous » avez été. Revenez à moi avec » la même franchiſe que je re- » viens à vous. Si je ne me » fuſſe éclairci des rapports » qu'on m'avoit faits, vous » euſſiez eu grand ſujet de vous » défier de ma diſſimulation. Il » vaut mieux pour vous, d'être » purgés que ſuſpects, & vous » ſçavez que nul ne peut être » abſous qu'il ne paſſe par les » formes. Et toi, Amyntas, » pardonne à ton frere, & je » connoîtrai par-là qu'il ne te » reſte aucun venin dans le » cœur. »

POLÉMON, *Polemon*, (*a*) Πολέμων, Philoſophe Athénien, de l'ancienne Académie, fils de Philoſtrate, étoit né dans le Bourg d'Œete. Il fut extrêmement débauché dans ſa jeuneſſe. Un jour, il entra à demi-ivre dans l'école de Xénocrate, & fut ſi charmé d'un diſcours ſur la tempérance, que ce Philoſophe prononçoit alors, qu'il changea entierement de vie, & devint l'homme du monde le plus modéré & le plus retenu. Il s'adonna tout-à-fait à l'étude de la Philoſophie, & mérita de ſuccéder au même Xénocrate. Il remplit dignement la chaire du Philoſophe ſon maître, & ne s'écarta jamais de ſes ſentimens, ni des exemples de ſageſſe & ſobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célebre qui arriva dans ſa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le teſte de ſa vie.

Les Athéniens avoient une très-grande eſtime de ſa probité, & admiroient ſa douceur & ſa conſtance. On dit qu'ayant été mordu par un chien enragé, il ne changea jamais de couleur; & que cet accident ayant excité une grande rumeur dans la ville, il demandoit froidement à tout le monde, quel malheur y étoit arrivé. Ce Philoſophe mourut fort âgé, après avoir compoſé pluſieurs ouvrages, en la CXXVII Olympiade, vers l'an 272 avant J. C.

POLÉMON, *Polemon*, (*b*) Πολέμων, auteur Grec, fils d'Évegete, du Bourg de Glycyia,

(*a*) Diog. Laërt. pag. 263. & *ſeq.* Cicer. de Orator. L. III. c. 38, 39. Valer. Max. L. VI. c. 11. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 253. Lucian. T. II. p. 321. Suid. Tom. II. p. 553. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 426.

(*b*) Suid. T. II. p. 553. Strab. p. 15, 396.

fut

fut mis au rang des citoyens d'Athenes. Il vécut du tems de Ptolémée Épiphane. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages, entre autres une description de la terre, ou une Géographie.

POLÉMON, *Polemon*, (*a*) Πολέμων, Roi de Cilicie & d'une partie du Pont, avoit eu pour pere un Orateur de Laodicée, nommé Zénon. Il étoit créature de M. Antoine, & lui devoit toute sa fortune, dont il s'étoit rendu digne par ses beaux exploits. Il étoit fort attaché à son bienfaiteur. Comme il servoit dans son armée, l'an 36 avant J. C., il y eut deux légions taillées en pieces par les Parthes & les Medes; & Polémon étoit lui-même dans ce corps, dont il resta dix mille morts sur la place avec le Commandant. Polémon n'échappa du carnage, que parce que les ennemis l'épargnerent dans l'espérance d'en tirer, comme ils firent, une grosse rançon. L'année suivante, Artabaze, Roi des Medes Atropaténiens, craignant que Phraate, Roi des Parthes, ne lui cherchât un sujet de querelle pour avoir un prétexte d'envahir son Royaume, eut recours à M. Antoine; & Polémon fut l'entremetteur de cette négociation avec le Général Romain. Ce Prince jouit sous Auguste des mêmes avantages dont il avoit joui sous M. Antoine, & il pourroit bien être le même qui suit.

POLÉMON, *Polemon*, (*b*) Πολέμων, Roi de Pont. Un certain Scribonius s'étoit emparé du Royaume du Bosphore, après avoir fait périr Asandre, qui avoit lui-même usurpé autrefois ce Royaume sur Pharnace, & avoit épousé ensuite une fille de celui qu'il avoit détrôné. Polémon, vers l'an de J. C. 14, se disposa, par ordre de M. Vipsanius Agrippa, à attaquer Scribonius; mais, il n'eut pas besoin de faire la guerre contre lui, parce que les peuples du Bosphore s'en étoient défaits eux-mêmes. Ils demeurerent pourtant en armes, dans la crainte de devenir les sujets de Polémon. M. Vipsanius Agrippa vint à Sinope, d'où la terreur de son nom & de la puissance Romaine agit si efficacement sur les Bosphorans, qu'ils n'oserent plus tenter aucune résistance. Ils se soumirent, & M. Vipsanius Agrippa ayant fait épouser à Polémon la veuve d'Asandre, donna le Bosphore à ce Prince en considération de son mariage avec l'héritiere de Mithridate & de Pharnace.

Polémon ayant voulu tendre un piege à des peuples du voisinage, sous prétexte de faire amitié avec eux, fut pris en vie & mis à mort.

(*a*) Strab. p. 578. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 396, 435.
(*b*) Dio. Cass. p. 538. Strab. p. 495. Plut. Tom. I. p. 933. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 103.

POLÉMON, *Polemon*, (*a*) Πολέμων, autre Roi de Pont, fut dépouillé du Boſphore par l'empereur Claude, qui le dédommagea en lui donnant une partie de la Cilicie, l'an de J. 41.

Nous apprenons de Joſephe, que Bérénice, fille d'Agrippa le Grand, Roi des Juifs, ſur le bruit qui ſe répandit qu'elle avoit des habitudes criminelles avec ſon propre frere, fit propoſer à Polémon de l'épouſer & d'embraſſer pour cela la religion des Juifs, croyant que ce ſeroit le moyen de faire connoître que ce bruit étoit faux. Ce Prince y conſentit parce qu'elle étoit extrêmement riche; mais, ils ne furent pas long-tems enſemble, car elle le quitta par impudicité, à ce que l'on dit; & ſe voyant abandonné d'elle, il abandonna auſſi la religion des Juifs.

C'eſt de lui que le Pont prit le nom de Pont Polémoniaque, qui, de ſon conſentement, fut réduit en Province Romaine ſous l'Empire de Néron.

POLÉMON, *Polemon*, (*b*) Πολέμων, un des plus célebres Sophiſtes & des plus grands Orateurs de ſon tems, naquit à Laodicée ſur le Lycus. Étant venu s'établir à Smyrne, il réforma les mœurs de cette ville, & en défendit les intérêts auprès des Empereurs, auxquels il fut pluſieurs fois député. Il obtint même en faveur de la même ville une ſomme conſidérable d'argent de l'empereur Adrien, dans un tems où cet Empereur ne ſembloit vouloir favoriſer que la ville d'Antioche.

Succeſſeur de Scopélien dans la chaire de Smyrne, Polémon n'eut pas moins de réputation que ſon prédéceſſeur. Tandis qu'il enſeignoit à Smyrne, la ville étoit remplie de toute la jeuneſſe du continent & des iſles qui venoient prendre ſes leçons. Il avoit une ſi grande conſidération à Smyrne, que par ſon autorité il calma des ſéditions qui déſoloient cette ville. Il fut eſtimé & honoré des empereurs Trajan & Adrien. Tite Antonin, n'étant encore que Proconſul d'Aſie, vint à Smyrne & prit ſon logement dans la maiſon de Polémon, qu'on regardoit comme la plus belle de la ville. Il étoit pour lors abſent. Ayant appris à ſon retour, que le Proconſul logeoit chez lui, il ſe mit à crier devant ſa porte, que c'étoit une choſe indigne, qu'on le chaſſât ainſi de ſa maiſon. Tite Antonin, plus ſage & plus modéré que le Sophiſte, prit le parti d'aller chercher une autre demeure, quoique ce fût en pleine nuit. On prétend que l'empereur Adrien, ayant été informé de ce peu d'égard de Polémon

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 678, 693. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 118, 375. T. III. p. 250.

(*b*) Suid. Tom. II. p. 553, 554. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 351. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XXX. p. 6. *& ſuiv.*

pour un Magiſtrat du peuple Romain, n'en fit aucune plainte ; & que pour faire oublier cet odieux procédé à Tite Antonin, il eut l'attention de déclarer, dans ſon teſtament, que c'étoit Polémon qui lui avoit donné le conſeil de l'adopter. Mais, cette précaution étoit inutile. Tite-Antonin, le plus vertueux de tous les Princes, ne connoiſſoit pas la vengeance ; il le fit bien voir par l'accueil qu'il fit à Polémon, lorſque ce Rhéteur vint à Rome le complimenter ſur ſon avenement à l'Empire ; il ordonna qu'on lui préparât un appartement, en ajoutant qu'il ne vouloit pas que perſonne l'en délogeât. Un comédien, ſe plaignant à ce Prince que Polémon l'eût chaſſé du théâtre en plein jour, l'Empereur lui répondit : *Il m'a bien chaſſé de ſa maiſon en pleine nuit, & je n'en ai pas porté de plainte.*

Ce fut pour faire connoiſſance avec ce fameux Rhéteur qu'Hérode vint à Smyrne. Hérode étoit déjà élevé en dignité, & l'Empereur lui avoit accordé la préſidence des villes d'Aſie. Il alla rendre viſite à Polémon, & après l'avoir embraſſé & traité de pere, il lui demanda quand il auroit le plaiſir de l'entendre. Ce ſophiſte étoit ſi capricieux & ſi vain, qu'Hérode ne doutoit pas qu'il ne ſe fît beaucoup prier ; mais, il fut agréablement ſurpris quand Polémon lui répondit : *Dès aujourd'hui ſi vous voulez.* En effet, il parla ſur le champ d'une façon ſi brillante, & en même tems ſi ſolide, qu'Hérode en fut extrêmement ſurpris. Le ſujet du diſcours, qui n'étoit pas préparé, dut faire grand plaiſir à ſon auditeur ; c'étoit un panégyrique d'Hérode, & une louange magnifique de tout ce qu'il avoit fait de grand. Hérode, dans une de ſes lettres, parle de la maniere de déclamer de Polémon, & il rapporte qu'il s'agittoit avec violence, qu'il frappoit du pied & ſortoit quelquefois de ſa chaire. Il l'avoit entendu trois fois ; il ne ſe propoſa que de le juger la premiere fois ; la ſeconde, il conçut pour lui une très-grande amitié, & la troiſieme fois il ſe déclara ſon admirateur. Il fut ſi content de ſes trois diſcours, qu'il crut devoir lui envoyer un préſent, qui eſt évalué à vingt-cinq talens. Polémon ne voulut pas l'accepter. Hérode ne ſçavoit pas trop à quoi attribuer ce refus ; mais, ayant appris que Polémon avoit dédaigné cette ſomme, comme n'étant pas digne de lui, il y ajouta cent mille dragmes, que Polémon ne refuſa point.

N'oublions pas un trait de la vanité de Polémon. Le Roi du Boſphore étant venu à Smyrne, & ayant demandé ſouvent à voir Polémon, ne put l'obtenir qu'en l'allant trouver chez lui, & en lui apportant dix talens.

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme auſſi vain que Polémon, conçût de la jalouſie contre

ceux qui lui disputoient le premier rang dans l'art de parler. Le célebre Favorin avoit ses partisans qui le préféroient à tous les autres Rhéteurs. Les Éphésiens vantoient Favorin, Smyrne étoit pour Polémon. Cette rivalité, qui avoit commencé en Ionie, s'accrut à Rome par les louanges que les Grands donnerent à Favorin; les deux concurrens s'animerent l'un contre l'autre avec une chaleur qui les fit blâmer tous deux.

On a accusé aussi Polémon d'avoir été grand parleur. Philostrate ne lui donne que cinquante-six ans de vie; & il ajoute qu'il se renferma tout vivant dans le tombeau de sa famille à Laodicée, où il étoit allé.

POLÉMON, *Polemon*, (*a*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Dorcas, Pannychis & Philostrate.

POLÉMONIAQUE [le Pont], *Pontus Polemoniacus*. *Voyez* Pont [Le].

POLENTINA PLEBS, (*b*) expression qui se lit dans Suétone. Cet auteur désigne par-là les habitans de Pollentia; mais, comme il y a eu plusieurs villes de ce nom, une dans une des isles Baléares, une autre dans le Picénum, & une autre dans les Alpes, il est difficile de décider de laquelle Suétone entend parler. Il semble néanmoins qu'il doit être question de celle qui se trouvoit dans les Alpes. Ce que Suétone ajoute un peu plus bas, du Royaume de Cottus, paroît le prouver. Ce royaume étoit dans le quartier des Alpes, appellé les Alpes Cottiennes.

POLICHNA, *Polichna*, (*c*) Πολίχνα, ville de l'Asie Mineure dans la Troade, étoit située près de celle de Palæscepsis, au rapport de Strabon. Il est fait mention de Polichna dans Thucydide, qui nous apprend que les Clazoméniens, étant passés sur le continent, s'emparerent de cette place, & la fortifierent pour s'en servir dans l'occasion; mais, que les Athéniens la reprirent peu de tems après. Les habitans de Polichna sont appellés Polichnéens dans Pline & dans Étienne de Byzance. La notice d'Hiérocles place Polichna dans la province de l'Hellespont.

POLICHNA, *Polichna*, (*d*) Πολίχνα, ville de l'isle de Crete, étoit voisine de celle de Cidonie. Thucydide nomme les habitans Polichnites, & Hérodote les appelle Polichnitéens.

POLICHNA, *Polichna*, (*e*) Πολίχνα, lieu de Sicile; situé près de la ville de Syracuse. Il en est parlé dans Diodore de Sicile. L'an 414 avant J. C., les Athéniens, faisant le siege

(*a*) Lucian. T. II. p. 727. *& seq.*
(*b*) Sueton. in Tiber. c. 37.
(*c*) Strab. pag. 603. Thucyd. p. 566, 571. Plin. T. I. p. 282.
(*d*). Thucyd. p. 257. Herod. L. VII. c. 170.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 334.

de Syracuſe, éleverent un mur autour de ce lieu, & y enfermerent le temple de Jupiter.

POLICHNA, *Polichna*, Πολίχνα, ville du Péloponneſe dans l'Argolide. Elle fut priſe par Lycurgue, au rapport de Polybe.

POLICHNÉENS, *Polichnæi*, Πολιχναῖοι, les habitans de la ville de Polichna dans la Troade. *Voyez* Polichna.

POLICHNITÉENS, *ou* POLICHNITES, *Polichnitenſes*, *Polichnitæ*, Πολιχνιτέες, Πολίχνιται, les habitans de la ville de Polichna dans l'iſle de Crete. *Voyez* Polichna.

POLIORCETE, *Poliorcetes*, Πολιορκητὴς; (*a*) c'eſt-à-dire, preneur ou deſtructeur de villes, de πόλις, *urbs*, ville, & ἔρκος, *ſeptum*, *vallum*, retranchement, ſurnom de Démétrius, fils d'Antigonus. Plutarque obſerve que Démétrius prenoit plaiſir à ſe voir donner ce titre, le plus oppoſé à ceux du Roi des Dieux & des hommes. Car, dit-il, Jupiter eſt appellé Patron & Protecteur des villes, & Démétrius prenoit le titre cruel de Poliorcete. Tant il eſt vrai, ajoute Plutarque, que le honteux, ſe gliſſant ſous une puiſſance ignorante, a ſupplanté le beau & l'honnête, & a imputé à gloire l'injuſtice même.

Cette réflexion de Plutarque eſt fort ſage. C'eſt un titre cruel que celui de Poliorcete, deſtructeur de villes, & très-oppoſé aux titres que Jupiter a eus de Patron, de Protecteur de villes. Mais, dira-t-on, dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, Ulyſſe eſt appellé très-ſouvent Πτολίπορθος & Πτολιπόρθιος, qui eſt la même choſe, & qui ſignifie auſſi deſtructeur de villes; & il eſt dit de Jupiter qu'il a détruit les murailles de pluſieurs villes. Mais, cela eſt très-différent. Une ſimple épithete, qui marque une action connue, n'eſt pas un titre ordinaire ajouté au nom. Jamais Ulyſſe n'a pris ce ſurnom, & jamais Jupiter n'a été appellé deſtructeur de villes. Dans la Bible, Dieu eſt nommé le Dieu des armées, le Dieu des batailles, mais jamais le Dieu du meurtre, le Dieu du carnage.

POLIS, *Polis*, Πόλις, terme Grec qui répond proprement à ce que nous appellons une ville. Ce nom a été donné à diverſes villes, quelquefois ſeul, quelquefois joint avec un autre, dont il étoit tantôt précédé & tantôt ſuivi.

POLIS, *Polis*, Πόλις, (*b*) village de Grece que Thucydide met dans le païs des Hyéens.

POLITE, *Polites*, Πολίτης, (*c*) un des fils de Priam. Homere dit que ſe fiant ſur la légereté de ſes pieds, Polite étoit en ſentinelle hors de la place, ſur le tombeau du vieux Eſyete, pour obſerver quand les Grecs quitteroient leurs vaiſſeaux &

(*a*) Plut. T. I. p. 909.
(*b*) Thucyd. p. 240.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 297. & *ſeq.* L. XIII. v. 733. & *ſeq.* L. XV. v. 339, 340. Virg. Æneid. L. II. v. 526. & *ſeq.* L. V. v. 564.

s'avanceroient vers Troie. Dans une action, il ôta la vie à Échius. Virgile fait tomber Polite sous les coups de Pyrrhus. Il fuyoit, dit ce dernier poëte, dans les salles du palais, poursuivi par Pyrrhus qui l'avoit blessé. Sur le point d'être percé une seconde fois, il tombe près de l'autel, & expire aux pieds du Roi & de la Reine.

POLITE, *Polites*, Πολίτης, (*a*) un des compagnons d'Ulysse. Il étoit le plus prudent de la troupe, & pour cette raison le plus cher à ce Prince.

POLITIQUES [les Livres], *Politici Libri*, (*b*) titre d'un ouvrage de Cicéron. Après son exil, ce grand homme avoit écrit six livres de Politique, ou de la meilleure forme de gouvernement pour les États libres, où il avoit particulierement représenté celle qu'avoient gardée les Romains jusqu'au tems de Scipion, le deuxieme Africain, comme l'a remarqué S. Augustin dans son livre *de civitate Dei*. Il n'en reste que des fragmens. Cet ouvrage étoit fort estimé de tout le monde, comme en fait foi une des lettres de M. Cœlius à Cicéron.

POLITORIUM, *Politorium*, Πολιτώριον, (*c*) ville d'Italie, au païs des Latins. Pline, qui la met dans la premiere région, la donne pour une des villes célebres des peuples Latins, mais qui n'existoient plus de son tems. Celle-ci avoit été en effet détruite par Ancus Marcius.

Ce Prince, au rapport de Tite-Live, prit de force la ville de Politorium, dont il transporta les habitans à Rome, à l'exemple des premiers Rois, qui, pour augmenter leur État, avoient admis au nombre de leurs sujets les ennemis qu'ils avoient vaincus; & comme les anciens Romains avoient établi leur demeure sur le mont Palatin, les Sabins sur le Capitole & dans la citadelle, & les Albins sur le mont Célius, il donna le mont Aventin à ces derniers venus, où, peu de tems après, les nouveaux citoyens qu'il acquit par la prise des villes de Tellene & de Fica, trouverent aussi place. Il fut bientôt obligé d'attaquer une seconde fois Politorium, pour en chasser les anciens Latins qui s'en étoient emparés, la trouvant sans habitans; & de peur que cette ville ne servît toujours de retraite à ses ennemis, il la rasa entierement.

Dans les cartes de M. d'Anville, la ville de Politorium est placée au pied d'une montagne, entre la voie Laurentina & la voie Ardéatina.

POLLÉNIUS SÉBENNUS, *Pollenius Sebennus*, (*d*) Πολλήνιος Σέβεννος, sénateur Romain, étoit d'un caractere malfaisant, d'u-

(*a*) Homer. Odyss. L. X. v. 224. & seq.

ad Amic. L. VIII. Epist. 3.

(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 33. Plin. T. I. p. 156.

(*d*) Dio. Cass. pag. 864. Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 864.

ne langue mordante, zélé & habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssoit. Dans ses railleries piquantes, il n'épargnoit pas même l'Empereur. Lorsque Sévere se fut déclaré fils de Marc Aurele, Pollénius Sébennus lui dit : « Je vous félicite, César, de ce que vous » avez trouvé votre pere, » lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit. Mais, ayant été chargé du Gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices & de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le Sénat par les peuples qu'il avoit vexés. Aussi bas & rampant alors, qu'il avoit été insultant & audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort sans le crédit d'un oncle puissant qu'il avoit. Il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

POLLENTIA, *Pollentia*, (*a*) ville d'Italie dans le Picénum. Les Romains y envoyerent une colonie, l'an 184 avant J. C.

On donna à chaque Citoyen six arpens de terre. Les Triumvirs, que l'on chargea d'aller établir cette colonie, furent Q. Fabius Labéon, M. Fulvius Flaccus & Q. Fulvius Nobilior.

Dix ans après, le censeur Q. Fulvius Flaccus fit conduire des eaux à Pollentia, & y fit faire des égoûts pour l'écoulement des immondices. Il fit aussi entourer la place publique de galeries & de bouriques, & y fit placer trois statues de Janus.

Comme Pline joint *Pollentini* avec *Urbs Salvia*, le P. Hardouin en conclut que les habitans d'*Urbs Salvia* s'appelloient *Pollentini*, & qu'*Urbs Salvia* étoit surnommée *Pollentia*. Holsténius approche fort de ce sentiment ; il fait à la vérité deux villes d'*Urbs Salvia* & de *Pollentia*. Mais, il ajoute qu'elles étoient si voisines, qu'elles n'en formoient pour ainsi dire qu'une seule ; ce que prouvent les ruines que l'on voit près d'Urbisaglia.

POLLENTIA, *Pollentia*, (*b*) ville d'Italie dans la Ligurie. Ptolémée, qui écrit Polentia, place cette ville dans les terres. Pline dit qu'elle étoit située près des Alpes. Il la nomme Pollentia Carréa, & ajoute qu'elle étoit surnommée Potentia. Les habitans de cette Pollentia sont appellés *Polentina Plebs* par Suétone. Selon Columelle, on faisoit cas anciennement des laines noires & brunes de Pollentia, ce qui a fait dire à Martial :

Non tantùm pullo lugentes vellere lanas.

Et à Silius Italicus :

Fuscique Ferax Pollentia villi.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 44. L. XLI. c. 27. Plin. T. I. p. 170.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. I. pag. 150, 474. Sueton. in Tiber. c. 37. Silic. Italic. L. VIII. v. 599.

Cette ville conſerve encore ſon ancien nom. On l'appelle préſentement Polenza. Elle eſt au confluent du Tanaro & de la Stura.

POLLENTIA, *Pollentia*, (*a*) déeſſe de la Puiſſance chez les Romains. L'an de Rome 565, & 187 avant Jeſus-Chriſt, pendant que P. Cornélius Céthégus & A. Poſtumius Albinus faiſoient célébrer les jeux Romains, un mât du Cirque qui n'etoit pas aſſez ferme dans ſa place, tomba ſur la ſtatue de la déeſſe Pollentia, & la renverſa. Les Sénateurs, regardant cet accident comme un mauvais préſage, ordonnerent qu'on ajoutât un jour à la célébrité des jeux, qu'on relevât la ſtatue, & qu'on y en joignît une ſeconde qui ſeroit dorée.

POLLENTINI. *Voyez* Pollentia.

POLLICHUS, *Pollichus*, (*b*) Πόλλιχος, oncle d'Héraclide, jeune homme des premieres familles de Syracuſe. *Voyez* Héraclide.

POLLION, *Pollio*, ſurnom de la famille Aſinia. *Voyez* Aſinius.

POLLION, *Pollio*, (*c*) joueur d'inſtrument. Il en eſt parlé dans pluſieurs ſatyres de Juvénal.

POLLION [CRESPEREIUS], *Creſpereius Pollio*, (*d*) chevalier Romain, poſſédoit de grandes richeſſes, qu'il diſſipa entierement, ſuivant Juvénal. On croit que ce Pollion pourroit être le même que celui que Pline nomme Carvilius Pollion, & qu'il qualifie *prodigi & ſagacis ad luxuria inſtrumenta ingenii*. Il avoit en effet beaucoup ajouté au luxe qui regnoit de ſon tems. Ce que Pline ajoute, nous montre que Carvilius Pollion vivoit avant L. Sylla.

POLLIS, *Pollis*, Πόλλις, (*e*) capitaine Lacédémonien, obtint le commandement d'une flotte, compoſée de ſoixante triremes.

POLLIS, *Pollis*, Πόλλις, (*f*) Spartiate. Comme il partoit de Syracuſe ſur une galere à trois rangs de rames pour retourner en Grece, les amis de Platon le firent embarquer ſur cette même galere pour le ſouſtraire aux emportemens de Denys. Mais, ce Tyran pria en ſecret Pollis avec de très-grandes inſtances de tuer Platon dans le voyage, ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins; car, lui dit-il, il ne lui en arrivera aucun mal, parce que, ſelon ſes propres maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux eſclave que libre. On dit que Pollis, arrivé à Égine, y vendit Platon, parce que les Éginetes, étant en guerre avec les Athéniens, avoit fait un décret

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 7.
(*b*) Plut. T. I. p. 539.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 385. Satyr. 7. v. 176.
(*d*) Juven. Satyr. 9. v. 6. *& ſeq.* Satyr. 11. v. 43. Plin. Tom. I. p. 504. T. II p. 630.
(*e*) Xenoph. p. 537, 577.
(*f*) Plut. T. I. p. 960.

qui ordonnoit que tous les Athéniens qu'on prendroit dans leur isle, seroient vendus.

POLLITA, *Pollita*, (*a*) dame Romaine, dont Juvénal parle avec beaucoup de mépris.

POLLITIUM, *Pollitium*, Πολλίτιον, (*b*) ville d'Italie au païs des Marrucines. Diodore de Sicile dit que les Romains, l'an 311 avant Jesus-Christ, ayant assemblé une forte armée, tant en infanterie qu'en cavalerie, allerent attaquer Pollitium, & qu'après l'avoir prise, ils envoyerent une partie de ses habitans à Interamne, où ils vouloient établir une colonie.

On croit que cette ville est la même que Tite-Live nomme Politorium. *Voyez* Politorium.

POLLUTIA, *Pollutia*, (*c*) fille de L. Antistius Vétus. *Voyez* Antistius [L.].

POLLUX, *Pollux*, (*d*) frere de Castor. Ces deux Héros passoient pour être fils de Jupiter & de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte. *Voyez* Léda.

Ils se rendirent célebres dans le voyage de la Colchide, autant par leur piété envers les Dieux, que par leur courage & leur valeur. Dans la tempête où le navire Argo fut sur le point de périr, ils firent vœu avec Orphée de se faire initier aux mysteres de Samothrace, & d'aller dans cette isle rendre aux Dieux qu'on y honoroit, des actions de graces, pour avoir été délivrés du danger où eux & leurs compagnons de voyage s'étoient trouvés. Ils enleverent dans la Colchide une statue de Mars, nommée Théritas, soit que ce fût le nom qu'on donnoit dans ce païs-là au Dieu de la guerre, ou celui de sa nourrice; & ils la porterent dans la Grece, où elle fut conservée pendant plusieurs siecles.

Pollux tua le fameux Amycus qui défioit tout le monde au combat du Ceste. Cette victoire & celle qu'il remporta dans la suite aux jeux Olympiques, qu'Hercule fit célébrer en Élide, le firent regarder comme le Héros & le Patron des Athletes, pendant que son frere Castor se distingua à la course & dans l'art de dompter les chevaux.

Ces deux Héros, après le voyage de la Colchide, se rendirent fameux sur la mer, & purgerent la mer Égée des corsaires qui l'infestoient; ce qui ne servit pas peu, après leur mort, à les faire passer pour deux Divinités favorables aux nautonniers; mais, l'aventure, soit vrai, soit fabuleuse, qui leur arriva pendant le voyage des Argonautes, contribua plus

(*a*) Juven. Satyr. 2. v. 68.
(*b*) Diod. Sicul. p. 728.
(*c*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 10.
(*d*) Paus. pag. 30, 59, 125. *& seq.* Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 6. Horat. L. III. Ode 23. v. 64. Virg. Georg. L. III. v. 89. Æneid. L. VI. v. 121, 122. Plut. Tom. I. p. 14, 439. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 381. Tom. VII. p. 126. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. III. p. 276. *& suiv.* T. XII. p. 318. *& suiv.*

que toute autre choſe à cette fable. On dit que pendant la tempête, dont nous venons de parler, on vit des feux voltiger autour de la tête des Tyndarides, & qu'un moment après l'orage ceſſa. On regarda depuis ces feux, qui paroiſſoient ſouvent ſur la mer dans le tems d'orage, comme les feux de Caſtor & de Pollux. Lorſqu'on en voyoit deux à la fois, c'étoit une marque de beau tems; lorſqu'il n'en paroiſſoit qu'un, c'étoit un ſigne certain d'une prochaine tempête, & alors on invoquoit le ſecours de ces deux Héros. On eſt encore dans la même opinion ſur le préſage de ces feux; & tout ce qu'on a fait en faveur de la Religion, c'eſt qu'on a changé leurs noms, & qu'on les nomme aujourd'hui les feux de S. Elme & de S. Nicolas.

Le zele que ces deux Princes avoient fait paroître pour être initiés aux myſteres qu'on célébroit dans l'iſle de Samothrace, n'avoit pas peu contribué à augmenter leur réputation. Les Dieux, en l'honneur de qui on avoit établi ces myſteres, étoient les Cabires, & il n'y avoit rien dans ces ſiecles de ténebres de plus ſacré & de plus reſpectable que ces myſteres. On avoit un grand empreſſement à y participer, parce qu'on croyoit par-là ſe rendre ces Dieux favorables, ſur-tout pendant la navigation, comme le remarque Diodore de Sicile.

Les Athéniens, charmés de la modération de ces deux Princes, qui, après avoir pris la ville d'Aphidnes, pour venger l'injure faite à Hélene leur ſœur, n'avoient puni que ceux qui avoient eu part à ſon enlevement par Théſée, leur donnerent le nom d'Anactes, qui veut dire Rois, & inſtituerent en leur honneur une fête ſous le même nom. Lyncée & Idas, fils d'Apharéus, étoient près d'épouſer Phœbée & Hilaire, filles de Leucippus, & ils prierent aux noces Caſtor & Pollux, qui étoient couſins-germains des deux Princeſſes. Mais, Caſtor & Pollux en étant devenus eux-mêmes amoureux, les enleverent, les épouſerent, & en eurent deux fils nommés Anaxis & Mnaſinoüs. Lyncée & Idas, ayant rencontré dans la ſuite leurs rivaux, ſe battirent contre-eux, & Caſtor tua Lyncée, mais Idas le vengea & ôta la vie au meurtrier de ſon frere. Pollux vengea de même Caſtor, & tua Idas; ou, comme le prétendent quelques Anciens, ce fut Jupiter lui-même qui le tua d'un coup de foudre.

Il ſe trouve dans les Anciens, par rapport à cet évenement, comme à tous les autres, quelques variétés; & la maniere dont Apollodore raconte l'aventure, eſt moins odieuſe pour les deux Tyndarides, quoiqu'elle ne les rende pas inexcuſables, puiſqu'elle les aſſocie à une injuſtice. Ils s'étoient joints avec Idas & Lyncée pour enlever quelques troupeaux; mais, ceux-ci ayant refuſé de les partager

avec eux, Caſtor & Pollux réſolurent d'avoir raiſon de cette injure; & ayant levé des troupes, ils entrerent dans la Meſſénie, enleverent les beſtiaux d'Idas & de Lyncée, & leur dreſſerent une embuſcade; mais, ce dernier ayant apperçu Caſtor caché près d'un chêne, le montra à Idas qui le tua.

De quelque maniere que le fait ſoit arrivé, il eſt certain, 1°. que Caſtor & Pollux n'eurent point d'autres femmes que leurs deux couſines, ni d'autres enfans que ceux que nous avons nommés; 2°. que Caſtor fut tué dans le combat dont nous venons de parler, ainſi qu'Idas & Lyncée, & que la famille d'Apharéus ſe trouvant éteinte par leur mort, la couronne des Meſſéniens fut transférée dans la famille de Neſtor.

Comme Pollux paſſoit pour être immortel, étant fils de Jupiter, on dit qu'il pria ſon pere de le faire mourir lui-même, ou de partager ſon immortalité avec ſon frere. Jupiter exauça ſa priere, de maniere que lorſque Caſtor recouvreroit la vie, Pollux la perdroit, & que quand Pollux reviendroit en ce monde, Caſtor rentreroit dans le Royaume des morts. Voilà, pour le dire en paſſant, cette vie & cette mort alternatives, dont tant de Poëtes ont parlé après Homere & Pindare, & que Virgile a ſi bien exprimées:

Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties;

fiction fondée ſur ce que les deux Princes, dont nous parlons, étant morts, & ayant été mis au rang des Dieux, formerent dans le Ciel le ſigne des Jumeaux; & parce que l'une des deux étoiles qui le compoſent, ſe cache ſous l'horiſon, lorſque l'autre paroît, on publia la fable que nous venons de rapporter.

Les Romains renouvelloient le ſouvenir de cette fiction d'une maniere ſinguliere, en envoyant tous les ans, au jour de la fête des Tyndarides, près de leur temple, un homme avec un bonnet ſemblable au leur, monté ſur un cheval, & qui en conduiſoit un autre à la main, ſur lequel il n'y avoit perſonne, voulant marquer par-là que des deux freres, il n'en paroiſſoit jamais qu'un à la fois.

Mais, ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'un & l'autre avoient été enterrés près d'un lieu de Sparte, nommé Scias; & par une bizarrerie dont l'homme n'eſt que trop capable, on montroit leur temple près du lieu même de leur tombeau, comme ſi on pouvoit participer à la Divinité, lorſqu'on ne pouvoit pas triompher de la mort. Leur Apothéoſe, ſuivant Pauſanias & les autres Anciens, ne fut différée que de quarante ans. On les regarda d'abord comme des Héros; mais, dans la ſuite, ils furent comptés au nombre des grands Dieux de la Grece, &

en leur donna le surnom d'*Ambulii* & d'*Apheterii*. L'Auteur, que nous venons de nommer, ne parle pas seulement du temple qu'ils avoient à Sparte. Il fait encore mention d'un autre qui étoit à Athenes, & dans lequel on leur rendoit aussi les honneurs divins. La premiere de ces deux villes les avoit vu naître ; & ils avoient rendu de grands services à la seconde, en la sauvant du pillage. Le même Auteur fait aussi mention d'un autre temple qui étoit à Corinthe, & des statues qu'on leur avoit élevées dans la petite isle de Pephnos, où, selon le poëte Alcman, ils avoient pris naissance.

Les Romains, qui dans la suite adopterent leur culte, les eurent toujours en grande vénération, & leur éleverent un temple à l'occasion du secours qu'ils crurent en avoir reçu près du lac Régille. Comme ils adopterent aussi les fables Grecques, leurs Auteurs font mention de plusieurs apparitions de ces deux Divinités. Cicéron fait dire à un de ses interlocuteurs, que Castor & Pollux, étant apparus à P. Vatiénus, lui avoient annoncé la victoire qu'on venoit de remporter sur le roi Persée. Mais, comme Cicéron n'étoit pas fort crédule, il n'ajoute pas beaucoup de foi à cette révélation, puisqu'il dit qu'Homere, qui vivoit peu de tems après ces Héros, nous apprend qu'ils étoient enterrés à Lacédémone ou auprès ; d'où il conclut, avec raison, qu'il ne sont pas en état de venir annoncer des évenemens. Justin raconte de bonne foi, comment dans une bataille des Locriens contre les Crotoniates, on vit deux jeunes hommes montés sur deux chevaux blancs, qu'on prit pour Castor & Pollux. Mais, l'aventure des deux Messéniens, dont parle Pausanias, nous apprend ce qu'on doit penser de ces sortes d'apparitions. Ces deux jeunes hommes, beaux & bien faits, étoient d'un lieu nommé Andamie. Ils prirent le tems que les Lacédémoniens célébroient la fête des Dioscures, se revêtirent de tuniques blanches avec des casaques de pourpre, se couvrirent la tête d'un bonnet, & monterent sur les plus beaux chevaux qu'ils purent trouver. Dans cet équipage & armés de lances, ils entrerent dans la Laconie, & se rendirent au lieu où les Lacédémoniens étoient assemblés pour le sacrifice. On les prit d'abord pour les Dieux mêmes, dont on célébroit la fête ; & pendant que les Lacédémoniens se prosternoient devant eux, les deux Messéniens se jetterent au milieu d'eux, en massacrerent plusieurs, & se sauverent. Cette action sacrilege [car les Messéniens honoroient aussi les Dioscures] fut regardée dans la suite comme la cause des malheurs qui accablerent la Messénie ; & on ne manqua pas de les attribuer à la haine des Tyndarides irrités. Aussi, lorsqu'Épaminondas von-

lut rétablir Meſſene, un de ſes premiers ſoins fut d'appaiſer par des ſacrifices le courroux de ces Dieux. Il avoit vu en ſonge, dit Pauſanias, un vénérable Vieillard, qui, pour l'exciter à rétablir cette ville, l'avoit aſſuré que leur colere, qui juſques-là les avoient portés à perſécuter les Meſſéniens, étoit enfin ceſſée, & qu'ils étoient ſatisfaits.

Un endroit d'Homere, où ce poëte dit qu'Hélene demanda aux députés Grecs, qui étoient venus à Troie, des nouvelles de Caſtor & Pollux ſes freres, ſuppoſe qu'elle ne ſçavoit pas alors qu'ils n'étoient plus au monde, & en même tems qu'ils n'étoient morts que depuis qu'elle étoit dans cette ville. Or, il y avoit vingt ans alors, ſuivant le même Poëte, qu'elle y étoit; c'étoit donc dans cet intervalle que ſes freres étoient morts. Ce n'étoit pas certainement depuis que le ſiege avoit été commencé, car ils auroient ſans doute pris parti avec leurs beaux-freres Agamemnon & Ménélaüs, pour venger l'injure faite à Hélene leur ſœur. Ce fut donc pendant les préparatifs de cette guerre qu'ils ceſſerent de vivre; & c'eſt ſçavoir aſſez préciſément le tems de leur mort, quoiqu'on en ignore l'année.

Au reſte, on repréſentoit ces deux Héros ſur les médailles & ſur les autres monumens, ſous la figure de deux jeunes hommes, avec un bonnet, ſur le haut duquel étoit une étoile, comme on peut le voir dans une des Médailles de la famille Sulpicia, rapportée par Oyzel; mais plus ordinairement encore par des ſtatues, où ils étoient à cheval, ou en avoient auprès d'eux; de même, toutes les fois qu'on diſoit qu'ils étoient apparus aux hommes, c'étoit toujours à cheval.

POLLUX, *Pollux*, (*a*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Diogene.

POLUS, *Polus*, Πῶλος, (*b*) rhéteur, ou plutôt ſophiſte, dit Suidas, naquit à Agrigente. Il fut le diſciple favori de Gorgias, & l'on a même dit, mais ſans fondement, qu'il étoit ſon fils. Il étoit né dans l'opulence, & il paya d'une bonne partie de ſon bien les leçons de Gorgias; il le ſuivit dans ſes voyages, & ſe fixa comme lui dans la ville d'Athenes, où ſa qualité de Sophiſte & la profeſſion qu'il faiſoit d'enſeigner l'éloquence, lui attirerent un grand nombre de diſciples. Gorgias, qui étoit vieux, trouvoit dans Polus un athlete intrépide, toujours prêt à prendre la parole, & à le ſeconder dans la diſpute. Platon nous le repréſente comme un jeune homme vif, impétueux, beau parleur, mais fort mauvais raiſonneur; il ſe vantoit

(*a*) Lucian. T. I. p. 217. *& ſeq.*
(*b*) Suid. T. II. p. 580. Lucian. T. I. p. 622. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. XIX. p. 211, 212.

pourtant d'avoir réduit la Rhétorique en art, & Socrate avoit lu le traité qu'il avoit composé ſur ce ſujet. C'eſt apparemment dans cet ouvrage qu'il avoit établi cette propoſition en forme de maxime, que l'expérience a produit l'art, & que le défaut d'expérience a produit le hazard. Ariſtote entendoit cette propoſition dans le ſens que l'art ſe forme de pluſieurs penſées & réflexions ſur une même matiere, que l'expérience, aidée de la mémoire, a recueillies pour en faire un tout. Telle a été en effet l'origine de tous les arts. Mais, Platon ne voyoit dans cette expérience, dont parloit Polus, qu'une vaine habitude de s'exprimer élégamment ſur toutes ſortes de ſujets; habitude qu'on s'efforçoit d'acquérir par un grand exercice, ſans ſe mettre en peine de connoître la nature des choſes dont on parloit, ni de s'aider, pour bien raiſonner, des lumieres de la dialectique. En effet, Platon ne ceſſoit d'attaquer les Sophiſtes ſur ce qu'ils ne s'attachoient qu'à la méchanique du diſcours, & ſur-tout à ce qui regardoit l'élocution, parce qu'ils faiſoient leur capital de plaire & de diſputer aux Poëtes l'avantage de charmer l'oreille par d'agréables ſons & par des phraſes bien cadencées. « Que penſerons-nous, » dit Socrate, de ce tréſor des » élégances du diſcours, dont » Polus nous a fait part? C'eſt » à lui que nous devons les » préceptes pour fabriquer des » mots doubles, pour ſemer » dans le diſcours des traits ſententieux, pour préſenter des » images gracieuſes, & enfin » pour embellir l'élocution par » ces termes choiſis, dont » Licymnius lui a fait préſent. »

POLUS, *Polus*, Πῶλος, (*a*) célebre comédien, Grec, fils de Chariclès, naquit à Sunium. Il l'emportoit ſur tous les autres par la clarté & l'agrément de la voix. Il exprimoit & repréſentoit ſi bien les choſes, qu'un jour, jouant à Athenes le rôle d'Électre qui portoit l'urne avec les cendres d'Oreſte, il fit couler les larmes des yeux des ſpectateurs.

POLUS, *Polus*, Πῶλος, (*b*) autre célebre comédien Grec, né à Égine, fut un excellent acteur, & ſurpaſſa infiniment tous les autres dans ſon art. Il avoit été le diſciple d'Archias, ſurnommé Phygadothéras.

POLUS, *Polus*, Πῶλος, (*c*) capitaine Grec, dont il eſt parlé dans Xénophon.

POLUS, *Polus*, Πῶλος, (*d*) un de ceux qui, les premiers, apporterent aux Mégalopolitains les myſteres des grandes Déeſſes, & leur apprirent à les célébrer comme on les célébroit à Éleuſis.

(*a*) Lucian. T. I. p. 314, 507.
(*b*) Plut. T. I. p. 859.
(*c*) Xenoph. p. 398.
(*d*) Pauſ. p. 507.

POLUSCA, *Polusca*, (*a*) ville d'Italie au païs des Volſques, ſelon Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe. Selon ce dernier, elle n'étoit pas éloignée de la ville de Longula. L'an de Rome 261, & 491 avant Jeſus-Chriſt, le conſul Poſtumus Cominius marcha contre Poluſca, & perſonne n'oſant aller à ſa rencontre, il traverſa les terres fort à ſon aiſe, & fit approcher ſes troupes des murailles. Une partie des ſoldats enfonça les portes, les autres monterent à l'aſſaut avec des échelles, & dès le premier jour de l'attaque ils ſe rendirent maîtres de cette ville. Après avoir pris Poluſca, Poſtumus Cominius fit punir de mort les auteurs de la révolte. Pour le reſte des habitans, il ſe contenta de leur ôter leur argent & leurs armes, les obligeant de ſe ſoumettre dans la ſuite au peuple Romain. Il laiſſa auſſi dans cette place une petite partie de ſon armée en garniſon. Deux ans après, elle fut enlevée aux Romains par C. Marcius Coriolan.

Les habitans de Poluſca ſont appellés dans Pline *Polluſtini*. Ce géographe les met dans la premiere région de l'Italie & au nombre de ceux dont il ne reſtoit plus de trace de ſon tems.

M. d'Anville, dans ſes cartes, place la ville de Poluſca ſur le fleuve Aſtura, entre Corioles & Longula.

POLYARATE, *Polyaratus*, Πολυάρατος, (*b*) Athénien, du bourg de Cholargus. Il en eſt parlé dans la harangue de Démoſthene contre Bœotus.

POLYARATUS, *Polyaratus*, (*c*) un des principaux d'entre les Rhodiens, vivoit l'an de Rome 584, & 168 avant J. C. Il penchoit pour les Macédoniens, & étoit d'avis qu'on fît alliance avec eux contre les Romains.

POLYARCE, *Polyarces*, (*d*) Πολύαρχος, un des Ambaſſadeurs que les Lacédémoniens envoyerent un jour à Athenes, pour demander la ſuppreſſion d'un décret qu'on avoit fait contre ceux de Mégare. Comme Périclès alléguoit la loi qui défendoit expreſſément d'ôter le tableau, ſur lequel le décret contre Mégare étoit écrit & publié, Polyarce lui dit : « Eh bien, ne » l'ôtez donc point, tournez-» le ſeulement, il n'y a point » de loi qui le défende. » La plaiſanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès.

POLYARQUE, *Polyarches*, Πολυάρχης, (*e*) un des trente Tyrans, établis à Athenes par les Lacédémoniens.

POLYBE, *Polybus*, Πόλυβος, (*f*) fils de Mercure & de Chthonophyle, regna à Sicyone, &

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 33. Dionyſ. Halic. L. VI. c. 10. Plin. T. I. p. 157.
(*b*) Demoſt. Orat. in Bœt. p. 1008.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 23.
(*d*) Plut. T. I. p. 168.
(*e*) Xénoph. p. 461.
(*f*) Pauſ. pag. 96.

maria ſa fille Lyſianaſſe à Talaüs, fils de Bias & roi des Argiens. Environ ce tems-là, Adraſte, chaſſé d'Argos, ſe réfugia à Sicyone auprès de Polybe, & y régna même après lui.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβος, (*a*) capitaine Troyen, étoit un des fils d'Anténor.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβος, (*b*) un des pourſuivans de Pénélope, fut tué par Eumene.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβος, (*c*) fut pere d'Eurymaque, un des pourſuivans de Pénélope. C'eſt peut-être le même qui précede.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβος, (*d*) habitant de Thebes d'Égypte, avoit donné à Ménélaüs deux grandes cuves d'argent pour le bain; deux beaux trépieds & dix talens d'or. Alcandre ſa femme avoit auſſi fait à Hélene des préſens conſidérables. *Voyez* Alcandre.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβος, (*e*) roi de Corinthe. Diodore de Sicile n'en fait qu'un berger. Quoi qu'il en ſoit, Polybe éleva comme ſon fils le jeune Œdipe qui avoit été expoſé aux bêtes ſur le mont Cithéron, & qui avoit été ſauvé par la reine Péribée ſon épouſe. La mort de ce Prince fut le dénouement de tous les malheurs d'Œdipe, qui reconnut alors qu'il n'étoit pas ſon fils, comme il l'avoit cru.

On raconte auſſi que Polybe, ayant conſulté l'Oracle, apprit que ſes deux filles ſeroient emportées par un lion & par un ſanglier. Dans la ſuite, Polynice, couvert d'une peau de lion, vint lui demander du ſecours contre Étéocle ſon frere; & Tydée, ſous la peau d'un ſanglier, vint ſe réfugier chez lui après le fratricide qu'il avoit commis en la perſonne de Ménalippe. Polybe donna ſes deux filles en mariage à ces deux Princes, & leur habillement le fit ſouvenir de l'Oracle. Il leur demanda pourquoi ils s'habilloient de la ſorte. Ils lui répondirent que deſcendant, l'un d'Hercule vainqueur des lions, & l'autre d'Énée vainqueur du ſanglier de Calydon, ils portoient ſur eux les glorieuſes marques des actions de leurs ancêtres.

POLYBE *Polybius*, Πολύβιος, (*f*) fameux Médecin, fut à la fois gendre & ſucceſſeur d'Hippocrate. Il laiſſa quelques traités que nous avons encore.

POLYBE, *Polybius*, Πολύβιος, (*g*) un des Capitaines des Achéens, du tems de Philopœmen, ſous lequel il ſervit, étoit né à Mégalopolis, ville du Péloponneſe dans l'Arcadie. Le nouveau Traducteur de Polybe a pris cet Officier pour l'Hiſtorien. Mais, ce dernier étoit

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 59.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 243, 246.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 399.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 126. & ſeq.
(*e*) Diod. Sicul. p. 185. Strab. p. 380.
(*f*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 583.
(*g*) Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 438.

beaucoup

beaucoup plus jeune. Il eſt vrai qu'il portoit le même nom, & étoit de la même ville; c'eſt ce qui rend l'erreur plus pardonnable.

POLYBE, *Polybius*, Πολύβιος, (a) un des plus célebres & des meilleurs Écrivains de l'antiquité, naquit vers l'an 204 avant Jeſus-Chriſt, à Mégalopolis, comme il a été dit dans l'article précédent. Son pere ſe nommoit Lycortas, illuſtre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

Il fut élevé, comme tous les enfans de ſa nation, dans un grand reſpect pour la Divinité; pieux ſentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il perſévéra ſi conſtamment pendant toute ſa vie, qu'il eſt peu d'Auteurs profanes qui aient penſé de la Divinité plus religieuſement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour maîtres, dans la politique, Lycortas ſon pere, grand homme d'État, & pour la guerre, Philopœmen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'Antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces ſçavantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a miſes lui-même en pratique, & qu'il a fait paſſer à la poſtérité dans ſes écrits.

Polybe n'avoit guere que vingt-deux ans, lorſqu'il aſſiſta aux funérailles de Philopœmen, portant dans ſes mains l'urne couverte de rubans & de couronnes, & accompagné des plus nobles & des plus conſidérables d'entre les Achéens. Peu de tems après, il fut député avec ſon pere & le jeune Aratus vers Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, pour remercier ce Prince des préſens qu'il avoit faits à leur République, & des offres nouvelles qu'il y avoit ajoutées. Mais, cette ambaſſade ne ſortit pas de l'Achaïe, parce que, lorſqu'elle ſe diſpoſoit à partir, on apprit la mort de Ptolémée Épiphane.

Polybe avoit environ trente-deux ans, lorſqu'il fut nommé Capitaine général de la cavalerie des Achéens. Au premier conſeil qui ſe tint, depuis cette nomination, il fut queſtion de révoquer un décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les ſtatues du roi Eumene ſeroient ôtées des lieux publics. On introduiſit dans l'aſſemblée les Ambaſſadeurs d'Attale, qui demanderent qu'en conſidération

(a) Lucian. T. II. p. 642. Suid. T. II. p. 558. Pauſ. p. 468, 469, 505, 514, 525, 527, 533. Plut. Tom. I. pag. 985. Dionyſ. Halycarn. de Priſc. Imper. Tit. Liv. L. XXX. c. 45. L. XXXIV. c. 50. L. XXXVI. c. 19. L. XXXIX. c. 52. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 623, 632. Tom. V. p. 38. *& ſuiv.* T. VI. p. 236. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. IV. p. 558. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. II. p. 304. Tom. III. p. 93. *& ſuiv.* T. V. p. 198. *& ſuiv.* Tom. VIII. p. 108. *& ſuiv.* Tom. XIII. p. 408. T. XV. pag. 9. *& ſuiv.*

du Prince qui les avoit envoyés, on rendît à Eumene ſon frere les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. Archon appuya ſa demande, mais d'une maniere modeſte. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les ſervices d'Eumene, montra l'injuſtice du décret, & conclut à le caſſer. Toute l'Aſſemblée applaudit à ſon diſcours, & il fut ordonné qu'Eumene ſeroit rétabli dans tous ſes honneurs.

Quelque tems après, il fut rendu, par les Achéens, un autre décret, qui ordonnoit qu'il ſeroit mené une armée au ſecours des Romains. On voulut enſuite envoyer des Ambaſſadeurs au conſul Q. Marcius pour l'informer de la réſolution que la République avoit priſe, & pour ſçavoir de lui où & quand il jugeroit à propos que l'armée Achéenne joignît la ſienne. Polybe fut choiſi pour cette ambaſſade avec quelques autres. Ils trouverent en arrivant les Romains hors de la Theſſalie, campés dans la Perrhébie, entre Azore & Doliche, & fort embarraſſés ſur le chemin qu'ils devoient tenir. Ils les ſuivirent, pour attendre une occaſion favorable de parler au Conſul, & partagerent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Lorſque le Conſul parut avoir heureuſement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans ſon entrepriſe, Polybe prit ce moment pour préſenter à Q. Marcius le décret des Achéens, & pour l'aſſurer de la réſolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Q. Marcius, après avoir gracieuſement remercié les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépenſe où cette guerre les engageroit, qu'il les diſpenſoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voyoit les affaires, il n'avoit nul beſoin du ſecours des alliés. Après ce diſcours, les Collegues de Polybe retournerent dans l'Achaïe. Polybe reſta ſeul dans l'armée Romaine, juſqu'à ce que le Conſul, ayant appris qu'Appius, ſurnommé Centon, avoit demandé aux Achéens de lui envoyer cinq mille hommes en Épire, le renvoya dans ſon païs, en l'exhortant à ne pas ſouffrir que ſa République donnât ſes troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puiſqu'Appius Centon n'avoit nulle raiſon d'exiger ce ſecours.

Quand Polybe revint de ſon ambaſſade dans le Péloponneſe, la lettre d'Appius Centon, par laquelle il demandoit cinq mille hommes, y avoit déjà été portée. Peu de tems après, le Conſeil aſſemblé à Sicyone pour délibérer de cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Q. Marcius, c'eût été une faute inexcuſable.

D'un autre côté, il étoit dangereux de refuſer des troupes qui pouvoient être utiles aux Romains, & dont les Achéens n'avoient pas beſoin. Pour ſe tirer d'une conjoncture ſi délicate, il eut recours à un décret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fuſſent accompagnées d'un ordre du Sénat, & Appius Centon n'en avoit pas joint aux ſiennes. Il dit donc qu'avant que de rien envoyer à Appius Centon, il falloit informer le conſul Q. Marcius de ſa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par-là, Polybe épargna aux Achéens une dépenſe qui ſeroit montée à plus de cent vingt mille écus.

Après la défaite de Perſée, les Romains ſongerent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à ſoutenir la liberté de la ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vues & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome; de ce nombre fut Polybe. Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Émile, & adoptés, l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matieres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſes grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui ſe paſſa pour lors entre le jeune Scipion, âgé ſeulement de dix-huit ans, & Polybe, & qui donna lieu à la liaiſon intime qui ſe forma depuis entre-eux, eſt, ce nous ſemble, un morceau d'hiſtoire intéreſſant, & qui peut être d'une grande inſtruction pour la jeune Nobleſſe.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement préſentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs exilés; ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'uſa pas de cette permiſſion pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en ſervit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puiſque trois ans après il étoit avec lui au ſiege de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voyages par rapport à l'hiſtoire qu'il avoit toujours en vue. Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'en revenant dans le Péloponneſe il vit la deſtruction & l'incendie de Corinthe, & ſa patrie réduite en province Romaine. Si quelque choſe fut capable de le conſoler dans une conjoncture ſi funeſte, ce fut l'occaſion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopœmen ſon maître dans la ſcience de la guerre. Un Romain s'étant mis en tête de faire abattre les ſtatues qu'on avoit dreſſées à ce

Héros, eut la hardieſſe de le pourſuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuſer devant L. Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traverſé leurs deſſeins autant qu'il avoit pu. Cette accuſation étoit outrée, mais elle avoit quelque couleur, & n'étoit pas tout-à-fait ſans fondement. Polybe prit hautement ſa défenſe. Il repréſenta Philopœmen comme le plus grand Capitaine que la Grece eût produit dans ces derniers tems, qui pouvoit peut-être avoir quelquefois porté un peu trop loin ſon zele pour la liberté de ſa patrie; mais qui, en pluſieurs occaſions, avoit rendu des ſervices conſidérables au peuple Romain, comme dans les guerres contre Antiochus & contre les Étoliens. Les Commiſſaires, devant qui il plaidoit une ſi belle cauſe, touchés de ſes raiſons, & encore plus de ſa reconnoiſſance pour ſon maître, déciderent que l'on ne toucheroit point aux ſtatues de Philopœmen, en quelques villes qu'elles ſe trouvaſſent. Polybe, profitant de la bonne volonté de L. Mummius, lui demanda encore les ſtatues d'Aratus & d'Achéüs; & elles lui furent accordées, quoiqu'elles euſſent déjà été tranſportées du Péloponneſe dans l'Acarnanie. Les Achéens furent ſi charmés du zele que Polybe avoit fait paroître en cette occaſion pour l'honneur des grands hommes de ſon païs, qu'ils lui érigerent à lui même une ſtatue de marbre.

Dans le même tems, il donna une preuve de ſon déſintéreſſement, qui lui fit autant d'honneur parmi ſes Citoyens, que ſa défenſe de la mémoire de Philopœmen. Après la deſtruction de Corinthe, on ſongea à punir les auteurs d'une inſulte faite aux Ambaſſadeurs Romains, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorſqu'on en vint à ceux de Diéus, qui y avoit eu le plus de part, les dix Commiſſaires ordonnerent au Queſteur, qui les mettoit en vente, de laiſſer prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance, ſans rien exiger de lui, & ſans en rien recevoir. Il refuſa cette offre, quelqu'avantageuſe qu'elle parût, & il auroit cru ſe rendre complice en quelque ſorte des crimes de ce ſcélérat, s'il avoit pris quelque partie de ſes biens; outre qu'il regardoit comme honteux de s'enrichir des dépouilles de ſon concitoyen. Non ſeulement il ne voulut rien accepter; il exhorta encore ſes amis à ne rien ſouhaiter de ce qui avoit appartenu à Diéus; & tous ceux qui ſuivirent ſon exemple, furent extrêmement loués.

Cette action fit concevoir aux Commiſſaires une ſi grande eſtime pour Polybe, qu'en ſortant de la Grece ils le prierent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquiſes, & d'accommoder leurs différends juſqu'à ce que l'on s'y fût ac-

coutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquitta d'une commiſſion ſi honorable avec tant de douceur, de juſtice & de prudence, que ſoit pour le gouvernement général, ſoit pour les affaires des particuliers, il ne s'élevoit plus dans l'Achaïe aucune conteſtation. En reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, on lui érigea des ſtatues en différens endroits, une entr'autres dont la baſe portoit cette inſcription : *Que la Grece n'auroit pas fait de faute, ſi dès le commencement elle eût été docile aux conſeils de Polybe ; mais qu'après ſes fautes, il avoit été ſeul ſon libérateur.*

Polybe, après avoir ainſi établi l'ordre & la tranquillité dans ſa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Neumance, au ſiege de laquelle il fut préſent. Lorſque Scipion fut mort, il reprit la route de ſon païs ; & ayant joui là pendant ſix ans de l'eſtime, de la reconnoiſſance & de l'amitié de ſes chers Citoyens, il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval, l'an 122 avant J. C.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe compoſa la plus grande partie de ſon hiſtoire, ou du moins qu'il aſſembla des mémoires pour la compoſer. Où pouvoit-il mieux s'inſtruire des évenemens qui s'étoient paſſés, ou pendant tout le cours de la ſeconde guerre Punique, que dans la maiſon des Scipions ; ou pendant les campagnes contre Perſée, que dans celle de Paul Émile ? Il en eſt de même de toutes les affaires étrangeres qui ſe paſſerent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de la premiere main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

Les principaux ouvrages qu'il a compoſés, ſont la vie de Philopœmen, un livre ſur la Tactique, ou l'art de ranger les armées en bataille, l'hiſtoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans ſa lettre à Lucceius, & ſon hiſtoire univerſelle. Il ne nous reſte de tous ces ouvrages que le dernier, & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même hiſtoire univerſelle, non par rapport aux tems, mais par rapport aux lieux, parce qu'elle contenoit non-ſeulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit paſſé dans le monde connu pendant l'eſpace de cinquante-trois ans, c'eſt-à-dire, depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique juſqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province de l'Empire Romain.

Nulle hiſtoire ne préſente, dans un auſſi court eſpace de tems que celui dont il s'agit ici, un ſi grand nombre d'éve-

nemens, tous déciſifs & de la derniere importance ; la ſeconde guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puiſſans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de ſa perte ; puis, par un retour ſurprenant, abattit Carthage, & fraya le chemin à ſa ruine totale ; enſuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain ſens, rendoient formidable ; la guerre contre Antiochus, le plus opulent roi de l'Aſie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très nombreuſes, & celle contre les Étoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure ; enfin, la derniere guerre de Macédoine contre Perſée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire, autrefois ſi terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces évenemens, renfermés dans l'eſpace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent ſentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit deſtinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or, Polybe pouvoit-il ſouhaiter un ſujet d'hiſtoire plus grand, plus magnifique & plus intéreſſant ?

Tous les faits, arrivés pendant cet eſpace de tems, rempliſſoient trente-huit livres, au-devant deſquels il en avoit mis deux pour ſervir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'hiſtoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui ſoient tels que Polybe les avoit laiſſés, & des fragmens quelquefois aſſez conſidérables des douze livres ſuivans, avec les Ambaſſades & les exemples de vertus & de vices, que l'empereur Conſtantin Porphyrogénete, au dixieme ſiecle, avoit fait extraire de l'hiſtoire de Polybe, pour les inſérer dans ſes Pandectes politiques.

Quel dommage qu'une hiſtoire comme celle de Polybe ſoit perdue ! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'aſſurer des faits que lui ? Pour ne pas ſe tromper dans la deſcription des lieux, choſe très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un ſiege, d'une bataille, d'une marche, il s'y étoit tranſporté lui-même, & avoit fait dans cette ſeule vue une infinité de voyages. La vérité étoit ſon unique étude. C'eſt de lui que l'on tient cette maxime célebre, que la vérité eſt à l'hiſtoire, ce que les yeux ſont aux animaux ; que comme ceux-ci ne ſont d'aucun uſage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'hiſtoire ſans la vérité n'eſt qu'une narration amuſante & infructueuſe.

Mais, on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce ſont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes

regles de politique & les ſolides réflexions d'un homme, qui, naturellement porté au bien public, en avoit fait toute ſon étude, qui, pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui même, & du gouvernement duquel on avoit été ſatisfait ! Voilà ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions, [nous entendons celles d'un homme ſenſé comme Polybe] ſont l'ame de l'Hiſtoire.

On lui reproche ſes digreſſions. Elles ſont longues & fréquentes, nous l'avouons, mais remplies de tant de faits curieux & d'inſtructions utiles, qu'on doit, non-ſeulement lui pardonner ce défaut, ſi c'en eſt un, mais même lui en ſçavoir gré. D'ailleurs, il faut ſe ſouvenir que Polybe avoit entrepris l'hiſtoire univerſelle de ſon tems, comme il en a donné le titre à ſon ouvrage; ce qui doit ſuffire pour juſtifier ſes digreſſions.

Denys d'Halicarnaſſe, critique fort célebre dans l'Antiquité, porte de notre Hiſtorien un jugement qui doit le rendre bien ſuſpect lui-même en matiere de critique. Il dit nettement & ſans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots; c'eſt-à-dire, qu'il auroit voulu trouver dans ſon hiſtoire des périodes arrondies, nombreuſes, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la ſienne, ce qui eſt un défaut eſſentiel en matiere d'hiſtoire. Un ſtyle militaire, ſimple, négligé, ſe pardonne à un Écrivain tel que Polybe, plus attentif aux choſes mêmes qu'aux tours & à la diction. Nous n'héſitons donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de M. Brutus, qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuyeuſe, s'en occupoit continuellement, & en faiſoit des extraits dans ſes heures de loiſir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où ſe donna la fameuſe bataille de Pharſale.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβιος, (*a*) affranchi d'Auguſte, fit, après la mort de ce Prince, l'an de Jeſus Chriſt 14, la lecture de ſon teſtament, qui avoit été dépoſé entre les mains des Veſtales. Suétone aſſure que Polybe avoit écrit lui-même une partie du teſtament.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβιος, (*b*) affranchi de l'empereur Claude, très-puiſſant auprès de ce Prince, & ſon homme de lettres, avoit perdu un frere. Séneque compoſa à ce ſujet un diſcours dans lequel il flatte baſſement ce miſérable valet,

(*a*) Dio. Caſſ. pag. 590. Sueton. in Auguſt. c. 101. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 279.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 684, 685. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 107, 114, 180.

dont l'insolence alloit jusqu'à se promener souvent en public entre les deux Consuls. Polybe périt par les intrigues de Messaline, vers l'an de Jesus-Christ 48 ; & la mort d'un affranchi aussi accrédité que celui-là, allarma tous les autres affranchis par la crainte d'un sort semblable.

POLYBE, *Polybus*, Πολύβιος, (*a*) certain homme barbare & fort ignorant, dont il est parlé dans un dialogue de Lucien.

POLYBIADE, *Polybiades*, Πολυβιάδης, (*b*) capitaine Lacédémonien, fut nommé, l'an 380 avant Jesus-Christ, Général dans la guerre que Sparte faisoit contre Olynthe. Polybiade, se faisant accompagner d'un nombre convenable de troupes qu'il employoit avec intelligence & avec courage, eut de grands succès ; de sorte qu'avançant toujours dans le païs, & ayant battu les ennemis plusieurs fois, il les enferma enfin dans leurs murailles, & les conduisit à soutenir un siege. Profitant alors de la crainte qui commençoit à les saisir, Polybiade les obligea de se soumettre aux Lacédémoniens. L'exemple des Olynthiens qui se firent inscrire au nombre des alliés de Lacédémone, amena plusieurs autres villes à subir, & même de bonne heure, le même joug.

POLYBIDE, *Plybidas*, Πολυβίδας, le même que d'autres nomment Polybiade. *Voyez* Polybiade.

POLYBITE, *Polybitas*, (*c*) nom que Justin donne au frere de Lycurgue. D'autres le nomment Polydecte. *Voyez* Polydecte.

POLYBŒTE, *Polybœtes*, (*d*) prêtre de Cérès, fut rencontré par Énée dans les Enfers, au lieu où habitoient les fameux guerriers.

POLYCASTE, *Polycaste*, fut, selon certains, mariée à Icarius, & devint mere de Pénélope.

POLYCASTE, *Polycaste*, Πολυκάστη, (*e*) la plus jeune des filles de Nestor, étoit d'une excellente beauté. Un jour, elle mit Télémaque au bain ; & après que ce jeune Prince se fut baigné & parfumé d'essence, elle lui donna une belle tunique avec un manteau magnifique.

POLYCÉPHALE [le Nome], *Nemos Polycephalos*, (*f*) Νόμος Πολυκέφαλος, sorte de Cantique. Pindare, dans sa derniere Ode Pythique, parle du cantique Polycéphale, ou, comme l'indique ce nom, à plusieurs têtes, & l'appelle κεφαλῶν πολλῶν νόμον. Il en fait Pallas l'inventrice, ainsi que de la flûte même, qu'elle fabriqua pour imiter les gémissemens des sœurs de Méduse, après

(*a*) Lucian. T. I. p. 1011.
(*b*) Xenoph. p. 565. Diod. Sicul. p. 469.
(*c*) Just. L. III. c. 2.
(*d*) Virg. Æneid. L. VI. v. 484.
(*e*) Homer. Odyss. L. III. v. 464. & *seq.*
(*f*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. X. p. 278, 279.

que Persée lui eut coupé la tête.

Le Scholiaste de Pindare, en recherchant l'origine de la dénomination du Cantique Polycéphale, en allegue ces trois raisons. 1°. Les serpens qui couvroient la tête de Méduse, siffloient sur différens tons ; & parce que la flûte imitoit cette variété de sifflemens dans le Cantique en question, on l'appella Polycéphale, à plusieurs têtes. 2°. D'autres prétendent que c'étoit parce que cet air s'exécutoit par un chœur de cinquante musiciens, auxquels un joueur de flûte donnoit le ton. 3°. Quelques-uns enfin entendent par le mot κεφαλὰς, têtes, des Poëmes, des Hymnes ou Préludes, & assurent que ce Cantique en avoit plusieurs, qui précédoient apparemment les différentes strophes dont il étoit composé ; & ces derniers en attribuoient la composition à Olympe ; en quoi ils étoient d'accord avec Plutarque. Mais, celui-ci ajoute que cet air étoit consacré au culte d'Apollon, & non pas à celui de Pallas.

POLYCHARME, *Polycharmus*, (*a*) préteur des Athéniens. Cicéron en a fait mention dans une de ses lettres à T. Pompon. Atticus.

POLYCHARMUS, *Polycharmus*, Πολύχαρμος, (*b*) capitaine, natif de Pharsale, étoit Maître de la cavalerie, lorsqu'il fut tué avec les siens en combattant courageusement contre les Lacédémoniens.

POLYCLÈS, *Polycles*, (*c*) Πολύκλης, Athénien, contre lequel Démosthene prononça une harangue.

POLYCLETE, *Polycletus*, (*d*) Πολύκλειτος, célebre sculpteur, natif de Sicyone, florissoit sous la LXXXVIIe. Olympiade, vers l'an 430 avant Jesus-Christ. après avoir eu Agélade pour maître, il eut pour éleves plusieurs sculpteurs qui ont été depuis très illustres, comme Asopodore, Alexis, Aristide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Damias & Myron. Il fit plusieurs statues d'airain qui furent fort estimées, & une entre autres qui représentoit un jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talens, au rapport de Pline, c'est-à-dire, environ soixante mille écus de notre monnoie. Un autre de ses ouvrages, représentant un enfant tenant une lance à la main, ne fut pas moins célebre ; mais, ce qui lui donna le plus de réputation, fut une statue dans laquelle il rassembla si heureusement les plus justes proportions du corps humain, qu'elle fut appellée la

(*a*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epist. 11.

(*b*) Xenoph. p. 517, 658.

(*c*) Demosth. Orat. in Polycl. p. 1083. *& seq.*

(*d*) Paus. pag. 114, 119, 126. *& seq.* Cicer. de Orat. L. II. c. 38. L. III. c. 15. Brut. c. 35. Juven. Satyr. 3. v. 217. Satyr. 8. v. 103. Xenoph. p. 725. Plut. T. I. p. 153. Plin. T. II. p. 640, 648. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 607, 608. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 190.

Regle. Les ſculpteurs venoient de toutes parts pour ſe former, en voyant cette ſtatue, une idée certaine de ce qu'ils avoient à pratiquer, afin d'exceller dans leur art. Ses ſtatues de trois enfans nuds, jouant enſemble, que l'empereur Tite avoit dans ſon palais, paſſoit pour un chef d'œuvre de l'art. Le Mercure, adoré dans la ville de Lyſimachie, étoit encore de lui, auſſi bien que l'Hercule de Rome qui étoit repréſenté enlevant de terre un Antée, & cet Artémon qu'on portoit par-tout pour le faire voir. Enfin, Polyclete poſſéda, ſans contredit, la réputation d'avoir porté à ſa derniere perfection l'art de la ſculpture, comme Phidias avoit eu la gloire de l'avoir le premier mis en honneur. Ce qui eſt particulier à Polyclete, & ce qui diſtingue ſes ouvrages des autres, c'eſt que la plupart de ſes figures ſe ſoutiennent ſur une cuiſſe; ce qu'il ſembloit affecter, parce qu'il avoit le premier employé cette attitude plus vive & plus hardie. Varron l'accuſoit d'avoir eu peu de variété dans ſes ouvrages, & d'avoir formé ſes figures preſque toutes ſur une même idée.

Travaillant à une ſtatue par ordre du peuple, il eut la complaiſance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner, de retoucher ſon ouvrage, d'y changer, & d'y corriger tout ce qui déplaiſoit aux Athéniens. Mais, il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que ſon propre génie & les regles de l'art. Quand elles furent expoſées aux yeux du public, il n'y eut qu'une voix pour condamner la premiere, & pour admirer l'autre. *Ce que vous condamnez*, leur dit Polyclete, *eſt votre ouvrage; & ce que vous admirez eſt le mien.*

POLYCLETE, *Polycletus*, (*a*) autre fameux ſtatuaire, natif d'Argos, & poſtérieur au précédent, avoit été élève de Naucydès, qui vivoit ſous la XCV^e. Olympiade, vers l'an 398 avant Jeſus-Chriſt. Pauſanias cite un ouvrage de ce Polyclete.

POLYCLETE, *Polycletus*, (*b*) affranci de Néron. L'an de Jeſus-Chriſt 61, Suétonius Paulinus, qui commandoit dans la Grande Bretagne, travaillant à achever d'en ſoumettre les habitans, fut traverſé par l'Intendant. Néron, inſtruit de cette méſintelligence, ſe détermina à envoyer ſur les lieux un Commiſſaire. Polyclete fut choiſi pour cette fonction, parce que Néron eſpéroit beaucoup de lui, non-ſeulement pour rétablir la bonne intelligence entre le Commandant & l'Intendant, mais pour amener les Bretons à une paix durable. L'Affranchi ne manqua pas de répondre par un faſte bruyant & par la magnificence de ſon train, à l'impor-

(*a*) Pauſ. p. 354.
(*b*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 39. Hiſt. L. I. c. 37. L. II. c. 95. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 345, 479. T. III. p. 16. T. IV. p. 212.

tance de ſa commiſſion. Il traverſa l'Italie & la Gaule avec un grand fracas ; & lorſqu'il eut paſſé l'Océan, ſa pompe & ſa morgue le rendoient terrible même aux ſoldats Romains. Mais, il fut un objet de moquerie pour les barbares. Comme la liberté regnoit encore parmi eux en pleine vigueur, ils ne connoiſſoient point la puiſſance des affranchis ; & ils ne pouvoient aſſez s'étonner qu'un Général & une armée qui venoient de terminer une grande guerre, fuſſent aſſujettis à de vils eſclaves. Du reſte, le rapport de Polyclete fut aſſez favorable à Suétonius Paulinus.

Cet Affranchi, abuſant de la confiance que Néron avoit en lui, exerça dans Rome les plus odieuſes rapines. Galba lui fit ſubir la juſte peine de ſes crimes ; & le peuple applaudit à cet acte de juſtice.

POLYCLITUS, *Polyclitus*, (*a*) un des Lieutenans d'Épicyde, fut égorgé à Syracuſe par les Siciliens, l'an de Rome 540, & 212 avant J. C.

POLYCRATE, *Polycrates*, Πολυκράτης, (*b*) tyran de Samos, étoit fils d'Éace ou Éacus. Polycrate, s'étant rendu maître de force de l'iſle de Samos, l'avoit d'abord diviſée entre lui & deux freres qu'il avoit. Mais, ayant fait mourir l'un & chaſſé l'autre, il l'occupa tout ſeul, & fit avec Amaſis, roi d'Égypte, une alliance qu'on entretenoit de part & d'autre par des préſens mutuels.

Tout réuſſit d'abord à Polycrate avec tant d'avantage & de bonheur, que ſa réputation s'étendit bientôt dans l'Ionie & dans la Grece. Car, il remportoit des victoires par-tout où il portoit ſes armes. Il avoit cent vaiſſeaux équipés en guerre, & entre autres gens, il avoit mille hommes de trait. Il attaquoit indifféremment tout le monde, & diſoit qu'il faiſoit une plus grande grace à ſon ami de lui rendre ce qu'il avoit pris ſur lui, que s'il ne lui avoit jamais rien ôté ; il s'empara de pluſieurs iſles ; il prit pluſieurs villes ſur la terre ferme, & défit ſur mer les Miléſiens, qui venoient avec toutes leurs forces ſecourir ceux de Lesbos ; & les ayant pris dans cette bataille, il les fit mettre à la chaîne, & leur fit creuſer le foſſé qui environnoit les murailles de Samos. Tant de ſuccès heureux, dont Amaſis eut connoiſſance, lui donnerent de l'inquiétude ; & voyant que les proſpérités de Polycrate augmentoient de jour en jour, il lui écrivit en ces termes : « Amaſis à Polycrate. J'ai été » bien aiſe d'apprendre que » toutes choſes réuſſiſſoient heu-

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 28.

(*b*) Herod. L. III. c. 39. *& ſeq.* Thucyd. pag. 11, 242. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 92. Diod. Sicul. pag. 60. Athen. p. 522, 540. Lucian. T. I. p. 336. T. II. p. 683. Pauſ. p. 479. Plut. T. I. pag. 437. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 495. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XXI. p. 129.

» reuſement à un Prince qui eſt » mon ami & mon allié. Néan- » moins, comme je ſçais que » les Dieux ſont jaloux du bien » des hommes, je crains ordi- » nairement l'excès des proſpé- » rités. Je vous avoue que je » les appréhende pour vous ; » & pour moi, j'aimerois mieux » que mes affaires & celles de » mes amis fuſſent partagées en- » tre l'une & l'autre fortune, & » qu'elles euſſent tantôt une » bonne iſſue, & tantôt un mau- » vais ſuccès, que de réuſſir » heureuſement en toutes cho- » ſes. Et certes, je ne penſe » pas avoir jamais ouï dire qu'un » homme, qui a été heureux » toute ſa vie, n'ait pas péri » malheureuſement. C'eſt pour- » quoi, ſi vous voulez me croi- » re, faites ce que je vous di- » rai contre votre bonne for- » tune. Regardez ce que vous » avez de plus précieux, & ce » qui vous affligeroit davantage » ſi vous l'aviez perdu ; & quand » vous l'aurez entre vos mains, » tâchez de l'abandonner de » telle ſorte qu'on ne puiſſe » jamais le revoir. Que ſi vos » proſpérités doivent toujours » être dans le même état, ne » laiſſez pas néanmoins de vous » accoutumer aux malheurs, » par le moyen que je vous » propoſe. »

Lorſque Polycrate eut lu cette lettre, & qu'il eut fait réflexion ſur le diſcours d'Amaſis comme ſur une inſtruction ſalutaire, il chercha parmi ſes richeſſes une choſe dont la perte pût ſenſiblement l'affliger, & enfin il la trouva. Il avoit un cachet fait d'une émeraude miſe en œuvre dans de l'or par Théodore Samien, fils de Télecle, qu'il eſtimoit beaucoup, & ſe détermina à la perdre volontairement. Ainſi, il monta ſur un vaiſſeau où il avoit fait entrer beaucoup de monde, & commanda qu'on le menât en pleine mer ; & ſe voyant éloigné de l'iſle, il tira ſon cachet de ſes doigts, le jetta dans la mer devant ceux qu'il avoit amenés avec lui, & après cette action il ſe fit ramener à terre, affligé de cette perte. Cinq ou ſix jours après, un Pêcheur ayant pris un poiſſon qui étoit fort grand & fort beau, le jugea digne d'être préſenté au Prince, & vint en même tems au palais où il demanda la liberté de voir Polycrate. Quand on lui eut permis d'entrer : « Mon Prince, » dit-il en lui préſentant ce » poiſſon, quoique je gagne ma » vie par mon travail & à la » ſueur de mon corps, néan- » moins j'ai cru que je ne devois » pas porter au marché ce poiſ- » ſon que j'ai pris, mais qu'il » étoit digne d'être préſenté à » votre grandeur. Je vous l'ap- » porte donc, & vous ſupplie » de le recevoir. » Polycrate prit plaiſir au diſcours de cet homme, & lui répondit qu'il recevoit de bon cœur ſon préſent, qu'il l'avoit obligé par ſon action & par ſon diſcours, & qu'il vouloit qu'il vînt ſouper avec lui ; mais, ce pêcheur, ſa-

tisfait de l'accueil du Prince, s'en retourna en ſa maiſon. Cependant, les cuiſiniers préparerent le poiſſon, & trouverent dans ſon corps le cachet de Polycrate, qu'ils lui allerent auſſitôt porter avec de grandes réjouiſſances, & lui dirent de quelle maniere ils l'avoient trouvé. Polycrate, s'imaginant qu'il y avoit en cela quelque choſe de merveilleux & de divin, mit par écrit comment les choſes s'étoient paſſées, de quelle façon il avoit perdu cet anneau, & de quelle façon il avoit été retrouvé; & en même tems, il envoya en Égypte à Amaſis ce qu'il avoit écrit ſur ce ſujet. Quand Amaſis en eut fait la lecture, il crut qu'il étoit impoſſible à l'homme de détourner de l'homme ce qui lui devoit arriver, & que Polycrate ne pouvoit être toujours heureux, après avoir trouvé en toutes choſes la fortune ſi favorable, qu'il avoit même recouvré ce qu'il avoit jetté dans la mer. Cela fut cauſe qu'Amaſis envoya un Ambaſſadeur à Samos, pour avertir Polycrate qu'il rompoit l'alliance qu'ils avoient enſemble; & il n'en uſa de la ſorte que de peur que ſi Polycrate étoit maltraité de la fortune, il n'éprouvât la peine & la douleur qu'on reſſent de l'adverſité d'un allié & d'un ami.

Ce fut contre ce Polycrate, qui étoit ſi heureux en toutes choſes, que les Lacédémoniens prirent les armes à la ſollicitation de cette partie des Samiens qui bâtirent depuis en Crete la ville de Cidonie. Polycrate, ayant appris le deſſein des Lacédémoniens, fit prier ſecrétement Cambyſe, fils de Cyrus, qui levoit des troupes contre l'Égypte, de lui envoyer demander à Samos, par des Ambaſſadeurs, quelque ſecours de gens de guerre. Cambyſe, à cette nouvelle, envoya volontiers à Samos, afin de demander à Polycrate quelques troupes navales, pour mener avec lui en Égypte. Polycrate, ayant fait charger quarante vaiſſeaux de ceux qui lui étoient les plus ſuſpects parmi les Samiens, & les plus portés à la rébellion, les envoya à Cambyſe, & le pria de faire en ſorte qu'ils ne revinſſent jamais.

Dans la ſuite, pendant que Cambyſe étoit malade, un Officier Perſe, nommé Orœte, gouverneur de Sardes, réſolut de faire mourir Polycrate, ſans l'avoir jamais vu. Nous ne rapporterons pas ici les différens motifs pour leſquels on prétend que cet Officier prit un parti ſi criminel, mais ſeulement la maniere dont il l'exécuta. Polycrate, dit Hérodote, eſt le premier dont nous ayons connoiſſance après Minos, qui ait eu deſſein de ſe rendre maître de la mer, & le premier de tous les hommes qui ait conçu l'eſpérance d'uſurper la domination de l'Ionie & des iſles. Orœte, ayant appris les projets de Polycrate, lui écrivit en ces termes: « Orœte à Polycrate. J'ai

» appris que vous faisiez de » grandes & nobles entreprises, » mais que l'argent vous manquoit pour en venir à l'exécution. Si vous voulez vous » conduire suivant mes conseils, » vous vous mettrez en sûreté, » & vous assurerez ma fortune; » car, je sçais certainement que » Cambyse a dessein de me faire » assassiner. Je vous prie donc » de me recevoir, & de trouver » bon que je vous envoie mon » argent, à condition que vous » en aurez une partie & que » vous me laisserez l'autre. Je » ne doute point que par ce » moyen vous ne gagniez l'empire de la Grece. Si vous ne » pouvez ajouter foi à mes paroles, envoyez-moi quelqu'un » de vos plus fideles serviteurs » auquel je puisse me fier, & » je lui ferai voir toutes les » choses que je vous promets. » Cette nouvelle réjouit Polycrate; & comme il vouloit avoir de l'argent, il résolut de faire ce que lui mandoit Orœte. Il lui députa donc son Secrétaire. Mais, Orœte, ayant appris que Polycrate lui envoyoit, pour ainsi dire, un espion, se servit de cet artifice; il ordonna qu'on remplît de pierres huit coffres jusques au haut, il fit étendre de l'or sur ce qui restoit à remplir; & après avoir montré ces prétendus trésors au député de Polycrate, il eut soin de bien fermer les coffres. Le député en alla faire son rapport à Polycrate, qui résolut aussi-tôt de partir malgré les remontrances de ses amis, & les réponses des Oracles qui lui étoient tous contraires. Sa fille, qui avoit même eu un songe qui le menaçoit, tâcha de s'opposer à son voyage; car, elle avoit songé qu'elle voyoit son pere élevé en l'air, lavé par Jupiter, & oint par le soleil. Ainsi, cette jeune personne, épouvantée de ce songe, & le prenant pour un présage malheureux, fit tous ses efforts pour persuader son pere de ne point aller trouver Orœte; & comme il alloit s'embarquer, elle lui dit hautement qu'il ne lui en arriveroit que du malheur. Polycrate, indigné de ses discours, la menaça de ne la marier de long-tems, s'il revenoit sans péril; mais, elle ne laissa pas de le solliciter de demeurer, & souhaita l'effet de cette menace, aimant mieux être sans mari que d'être privée de son pere. Enfin, Polycrate, ayant mépriſé toute sorte de conseils, partit pour aller trouver Orœte, & mena avec lui, outre beaucoup de monde, Démocede, le plus fameux médecin de son tems. Mais, à peine fut-il arrivé, qu'on le fit mourir d'une mort cruelle. Il fut attaché à une potence, & accomplit ainsi le songe de sa fille. Car, étant pendu à une potence, il étoit lavé par Jupiter lorsqu'il pleuvoit, & oint par le soleil, dont la chaleur faisoit sortir l'humeur, & la graisse de son corps. Tel fut le succès des grandes prospérités de Polycrate.

POLYCRATE, *Polycrates*,

Πολυκράτης, (a) homme de cœur & de tête, qui avoit une grande expérience des affaires, tant en paix qu'en guerre, fut choisi pour premier Ministre par Ptolémée Épiphane. Il étoit déjà parvenu au Généralat sous son pere, & s'étoit trouvé en cette qualité à la bataille de Raphia, au gain de laquelle il avoit beaucoup contribué. Il avoit eu ensuite le gouvernement de l'isle de Cypre; & s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas, il avoit beaucoup aidé à sauver l'État. Avec l'aide de cet habile Ministre, Ptolémée vint à bout de ceux d'entre ses sujets qui avoient excité des troubles. Il obligea leurs Chefs, qui étoient les plus grands Seigneurs du païs, à capituler & à se soumettre à certaines conditions. Mais, quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole; & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

POLYCRATE, *Polycrates*, Πολυκράτης, (b) Sicyonien, un des descendans d'Aratus. Plutarque, ayant écrit la vie de ce dernier, l'adressa à Polycrate, en lui disant: « Je vous envoie » la vie que je viens d'écrire » d'Aratus votre concitoyen, » & l'un de vos ayeux, que » vous ne déshonorez en aucune » maniere, soit que l'on contemple la gloire que vous » vous êtes acquise, soit que » l'on considere la puissance à » laquelle vous vous êtes élevé; » & si je vous l'envoie, ce n'est » pas que je ne sois bien persuadé que vous avez pris tout » le soin possible de vous instruire mieux que personne de » tout ce qu'il a fait de beau, » mais c'est afin que vos enfans, » Polycrate & Pythoclès, soient » nourris & élevés parmi ces » grands exemples domestiques, » en lisant eux-mêmes & en » entendant dire tout ce qu'ils » doivent imiter. Car, c'est le » propre d'un homme amoureux » de lui-même, & nullement » amoureux de l'honnêteté & » de la vertu, de se croire plus » parfait que les autres. »

POLYCRATE, *Polycrates*, Πολυκράτης, fils du précédent. *Voyez* l'article ci-dessus.

POLYCRATIA, *Polycratia*, (c) femme d'Aratus, l'un des principaux des Achéens, fut enlevée par Philippe V, roi de Macédoine, qui l'obligea de le suivre dans ses États, en lui faisant espérer de l'épouser.

POLYCRITE, *Polycritus*, Πολύκριτος, (d) de la ville de Mendes, s'appliqua à la médecine, & devint médecin du roi de Perse, Artaxerxe II.

POLYCRITE, *Polycrita*, Πολυκρίτη, (e) fille de Lysima-

(a) Roll. Hist. Anc. T. IV, p. 606, 607.
(b) Plut. T. I. p. 1027.
(c) Tit. Liv. L. XXVII. c. 31.
(d) Plut. T. I. p. 1021.
(e) Plut. Tom. I. p. 335.

chus, & petite-fille d'Ariſtide. On dit qu'après la mort de Lyſimachus, les Athéniens aſſignerent à Polycrite le même entretien qu'on aſſignoit aux Athletes qui avoient vaincu aux jeux Olympiques.

POLYCTORIDE, *Polyctorides*, Πολυκτορίδης, (*a*) un des principaux pourſuivans de Pénélope.

POLYDAMAS, *Polydamas*, Πουλυδάμας, (*b*) Capitaine Troyen, étoit de même âge qu'Hector, né la même nuit, & particulierement attaché à ſa perſonne; mais, autant qu'Hector étoit au-deſſus de lui par la valeur, autant Polydamas ſurpaſſoit Hector en prudence & en ſageſſe. Polydamas ne laiſſa pas de ſe diſtinguer par ſon courage, puiſqu'il fit mordre la pouſſiere à pluſieurs Capitaines Grecs. Il étoit, ſelon Homere, le ſeul qui lût dans l'avenir comme dans le paſſé. Pouſſé par l'affection qu'il avoit pour les Troyens, il leur dit un jour: « Mes amis, il eſt tems de penſer très-ſérieuſement au parti » que vous devez prendre; » pour moi, mon avis eſt que » nous nous renfermions promptement dans la ville, & que » nous n'attendions pas l'aurore » dans la plaine près des retranchemens des Grecs, car nous » ſommes encore fort loin de » nos murailles. Pendant qu'Achille étoit en colere contre » Agamemnon, les Grecs étoient » bien plus aiſés à vaincre, & » moi-même je paſſois avec joie » les nuits près de leurs vaiſſeaux dans l'eſpérance que » nous nous en rendrions maîtres. Mais préſentement, j'avoue que le fils de Pélée me » donne de la frayeur; il eſt » trop impétueux & trop violent pour borner ſon courage » dans la plaine, qui juſqu'ici a » été le champ de bataille où les » ennemis & nous avons partagé les travaux de la guerre » & cherché à vuider notre » différend. Il viendra combattre juſques dans nos murs, à » la vue de nos palais & de nos » temples, & nos femmes captives ſeront le prix de ſes » exploits. Croyez-moi donc, » rentrons dans Troie; ce que je » vous dis arrivera immanquablement. Les ténebres forcent » Achille à ſe tenir en repos, » & à donner un frein à ſon » impatience; mais demain, à » la pointe du jour, quand il » viendra à paroître armé de » ſes terribles armes, s'il nous » trouve encore ici, je ſçais » quelqu'un à qui il ſe fera bien » connoître. Heureux alors celui, qui, échappé de ſes » mains, trouvera ſon aſyle » dans les ſacrés murs d'Ilion; » car, il y en a un grand nombre qui demeureront en chemin, & qui raſſaſſieront les » chiens & les vautours au milieu de cette plaine. Grands

(*a*) Homer. Iliad. L. XXII. v. 243.
(*b*) Homer. Iliad. L. XII. v. 60. & *ſeq.* L. XIV. v. 449. & *ſeq.* L. XVIII. v. 249. & *ſeq.* Plin. T. I. p. 405. Pauſ. p. 394. Perſi. Satyr. 1, v. 18.

» dieux,

» dieux, détournez un ſi grand
» malheur, & que je n'en en-
» tende jamais la funeſte nou-
» velle ! Mais, ſi malgré notre
» répugnance, nous ſuivons le
» conſeil que je donne, nous
» aurons toute la nuit pour dé-
» libérer tous enſemble, & pour
» nous fortifier; nous viſiterons
» nos tours, nos portes, nos
» barrieres; & demain, au le-
» ver de l'aurore, nous paroî-
» trons ſur nos tours bien ar-
» més, & en état de nous dé-
» fendre. Alors, ſi Achille con-
» tinue dans le deſſein de nous
» attaquer, il trouvera plus de
» réſiſtance qu'il n'avoit eſpéré,
» & il ſe verra réduit à aller
» ſe renfermer dans ſes vaiſ-
» ſeaux, après avoir inutile-
» ment fatigué ſes chevaux au-
» tour de nos murailles; car,
» quelque entreprenant qu'il
» ſoit, il n'entrera pas dans la
» ville; & avant que de la dé-
» truire, comme il le promet,
» il laiſſera ici ſon cadavre ſer-
» vir de pâture aux vautours. »

Hector, jettant ſur Polydamas un regard terrible : « Po-
» lydamas, lui dit-il, vous don-
» nez là des conſeils qui ne me
» ſont point agréables. Quoi,
» nous irons nous renfermer
» dans Troie ? Eh, n'êtes-vous
» pas las d'avoir été ſi long-
» tems priſonnier dans ſes tours?
» Autrefois, tous les peuples
» de la terre vantoient la ville
» de Priam pour ſes immenſes
» richeſſes; maintenant ces ri-
» cheſſes ſe ſont évanouies;
» tout ce que nous avions de
» plus précieux eſt paſſé dans la
» Phrygie & dans la Méonie,
» parce que Jupiter eſt irrité
» contre nous. Aujourd'hui donc
» que le fils de Saturne, dont
» les deſſeins ſont impénétra-
» bles, m'a accordé la gloire
» de pouſſer les Grecs & de les
» renfermer dans leur rivage,
» imprudent que vous êtes, ceſ-
» ſez de répandre vos vai-
» nes imaginations parmi les
» Troyens; il n'y en aura pas
» un ſeul qui veuille les ſuivre;
» je ne le ſouffrirois pas; mais,
» que chacun obéiſſe à mes or-
» dres qu'on repaiſſe par com-
» pagnies chacun dans ſon rang;
» qu'on place des corps-de-gar-
» de; qu'on paſſe la nuit ſous
» les armes, & ſi quelqu'un
» craint encore pour ſes richeſ-
» ſes, qu'il les apporte ici &
» qu'il les diſtribue aux trou-
» pes; il vaut mieux qu'elles
» en profitent que les Grecs.
» Demain, dès que l'aurore
» nous rendra la lumiere, nous
» irons attaquer les ennemis
» juſques ſur leurs vaiſſeaux;
» & s'il eſt vrai qu'Achille ait
» déjà paru, il ne tiendra qu'à
» lui de paroître encore; il
» n'en ſera pas quitte à ſi bon
» marché; bien loin de l'évi-
» ter dans la mêlée, je ſerai le
» premier à le chercher, afin
» que nous puiſſions nous ſigna-
» ler, lui par ma mort, & moi
» par la ſienne. Les armes ſont
» journalieres, & Mars fait fa-
» cilement d'un vainqueur un
» vaincu. » Ainſi parla Hector, & tous les Troyens lui applau-

dirent. Insensés ! Car, dit Homere, Minerve leur avoit ôté toute leur sagesse. Ils louent tous le conseil d'Hector, qui étoit si pernicieux, & il n'y a personne qui fasse la moindre attention à celui de Polydamas qui étoit si salutaire.

Homere peint ici l'aveuglement des hommes. Les conseils les plus pernicieux leur paroissent souvent les meilleurs. D'où vient cela ? il en dit la raison ; c'est que Dieu leur ôte leur sagesse, & qu'il les livre à un esprit d'étourdissement.

POLYDAMAS, *Polydamas*, Πολυδάμας, (*a*) fameux athlete, fils de Nicias, de la ville de Scotusse, étoit, selon Pausanias, l'homme de la plus haute stature que l'on eût vu depuis les tems héroïques. Bien d'autres que lui s'étoient distingués au combat du Pancrace, mais je ne crois pas, dit Pausanias, que d'autres aient ajouté tant de belles actions à l'éclat de leurs couronnes.

Ce fut sur le mont Olympe que Polydamas, sans le secours d'aucune sorte d'armes, tua un lion des plus furieux & des plus grands; il s'étoit exposé à ce péril pour imiter Hercule qui abattit à ses pieds le lion de la forêt de Némée. Voici une autre preuve de sa force, ou, pour mieux dire, un autre prodige. Étant un jour auprès d'un troupeau de vaches, il prit un fort Taureau par un de ses pieds de derriere, & le tint si bien, que quelque effort que fît cet animal, dans sa fougue & sa colere, il ne pût jamais se tirer des mains de Polydamas, qu'en lui laissant la corne du pied par lequel il le tenoit. On dit aussi qu'en prenant d'une seule main le train de derriere d'un char qui couroit à brides abattues, il l'arrêtoit tout court. Darius, celui qui n'étoit que fils naturel d'Artaxerxe, & qui, secondé du peuple, usurpa le Trône sur celui, qui en étoit le légitime héritier, ayant oui conter ces merveilles de Polydamas, eut la curiosité de le voir. Il lui dépêcha des couriers, & lui promit de grandes récompenses s'il vouloit venir à Suse. Polydamas y alla; si-tôt qu'il fut arrivé, il défia au combat trois de ces satellites que l'on nommoit en Perse les Immortels, & à qui la garde de la personne du Roi étoit confiée ; il se battit seul contre eux trois, & les étendit morts à ses pieds. De ces prodigieuses actions, les unes étoient représentées sur le piédestal de sa statue, & les autres étoient racontées dans une inscription. Mais, l'oracle d'Homere fut accompli en la personne de ce géant ; il devoit périr par ses propres forces, comme la plupart de ceux qui se fient trop à leur avantage. Car, un jour, étant entré dans une grotte pour

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 690. Tom. II. pag. 957. Valer. Maxim. L. IX. c. 12. Paus. p. 352, 353. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 252, 253.

y prendre le frais avec ſes amis, ſa deſtinée voulut que tout-à-coup le roc parut s'entrouvrir; au premier danger, ſes amis prirent l'épouvante & la fuite; lui ſeul reſta, & de ſes mains voulut ſoutenir la roche qui ſe détachoit, comme s'il eût été ſuffiſant pour un tel fardeau; mais, la montagne venant à s'écrouler, il fut enſeveli ſous ſes ruines.

POLYDAMAS, *Polydamas*, Πολυδάμας, (*a*) étoit Gouverneur de la citadelle de Pharſale, du tems de Jaſon de Pheres. *Voyez* Jaſon.

Polydamas jouiſſoit d'une brillante réputation dans toute la Theſſalie; & il étoit ſi conſidéré des Pharſaliens ſes compatriotes, que quand il ſurvenoit parmi eux quelque diſſenſion inteſtine, on lui confioit le commandement de la citadelle & l'adminiſtration générale des deniers publics. Il s'acquittoit de ces deux importans emplois avec un applaudiſſement général.

POLYDAMAS, *Polydamas*, Πολυδάμας, (*b*) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, étoit l'intime ami de Parménion, à côté duquel il combattoit toujours dans les batailles. Philotas, fils de Parménion, ayant été mis à mort, parce qu'il étoit ſoupçonné d'avoir eu part à une conſpiration, la perte du fils entraîna celle du pere; & afin que Parménion ne ſe doutât de rien, Polydamas fut choiſi pour aller exécuter les ordres d'Alexandre. Ce prince l'ayant fait appeller, quoiqu'il ne ſe ſentît coupable de rien, cependant parce qu'on lui commanda d'amener avec lui ſes freres, qui n'étoient point connus du Roi, à cauſe de leur bas âge, il commença à s'effrayer, ſongeant plus à ce qui lui pouvoit nuire qu'à ce qui pouvoit le juſtifier.

Quand les archers les eurent amenés, ſelon l'ordre qu'ils en avoient eu, le Roi fit approcher Polydamas qui trembloit de peur; & après avoir fait ſortir tout le monde, il lui dit: » L'attentat de Parménion nous a » tous attaqués en général, mais » particulierement nous deux » qu'il a méchamment trahis » ſous ombre d'amitié. Je ſuis » obligé de le châtier, & je » vous ai choiſi pour cela; » voyez ſi je me fie à vous. Je » garderai vos freres pour ôtages, juſqu'à ce que vous ayez » exécuté mes ordres. Vous » irez en Médie, & vous porterez à mes Lieutenans ces » lettres écrites de ma main; » mais, il faut uſer de diligence » pour prévenir le bruit de la » renommée. Je veux que vous » arriviez là de nuit, & que le » lendemain vous faſſiez ce que » portent vos inſtructions. Vous » porterez auſſi des lettres à » Parménion, l'une de moi, & » l'autre de la part de Philotas,

(*a*) Xenoph. p. 579. & ſeq.

(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 15. L. VII. c. 2. Juſt. L. XII. c. 12.

» dont j'ai le cachet ; & le pere » qui croira que le fils lui écrit, » ne ſe doutera de rien quand » il vous verra. »

Polydamas, délivré d'une ſi grande frayeur, promit plus qu'on ne lui demandoit ; & chargé de louanges & de préſens, il quitta ſon habit pour prendre un habit d'Arabe. Le Roi, pour l'accompagner, lui donna deux Arabes, dont il retint les femmes & les enfans en ôtage. Malgré les déſerts qu'il lui fallut traverſer, il ſe rendit l'onzieme jour ſur des chameaux au lieu où il alloit, & avant qu'on fût averti de ſon arrivée, ayant repris ſes habits à la Macédonienne, il vint deſcendre ſur la quatrieme veille de la nuit à la tente de Cléandre, lieutenant de Roi dans la province. Quand il eut diſtribué toutes ſes lettres, ils arrêterent lui & Cléandre, d'aller enſemble au point du jour chez Parménion, où les autres chefs, à qui le Roi avoit auſſi écrit, devoient ſe trouver.

On avoit déjà fait ſçavoir à Parménion, que Polydamas étoit arrivé ; de façon que ſe réjouiſſant de la venue de ſon ami, & impatient d'apprendre des nouvelles du Roi, parce qu'il y avoit long-tems qu'il n'en avoit reçu, il le faiſoit chercher partout. Les maiſons de plaiſance de ces païs-là étoient accompagnées de grands parcs, où il y avoit de longues allées d'arbres plantés à la ligne, embellies de fontaines & de canaux, & étoient les principales délices des Rois & des Satrapes barbares.

Parménion ſe promenoit dans le bois, au milieu des Capitaines qui avoient ordre de le tuer, & ils avoient concerté de prendre leur tems comme il liroit ſes lettres. Polydamas, d'auſſi loin que Parménion l'apperçut, courut l'embraſſer, faiſant éclater la joie ſur ſon viſage, & les complimens faits de part & d'autre, mêlés de beaucoup de careſſes, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faiſoit le Roi ; il lui répondit qu'il l'apprendroit par les lettres ; & Parménion, après les avoir lues, lui dit : « Le Roi ſe » prépare à marcher contre les » Arachoſiens. Choſe admirable » de ce Prince, qui ne ſe donne » point de repos ; il eſt cependant bientôt tems qu'il ſonge » à ſe ménager, après avoir » acquis tant de gloire. » Enſuite, il prit la lettre écrite au nom de Philotas, & la liſoit, ce ſembloit, avec grand plaiſir, quand Cléandre lui plongea le poignard dans le flanc, puis lui porta un autre coup dans la gorge, & les autres lui donnerent même pluſieurs coups après ſa mort.

POLYDAMNA, *Polydamna*, Πολύδαμνα. (*a*) femme de Thonis, roi d'Égypte, fit préſent à Hélene d'une drogue ſinguliere. C'étoit, dit Homere, une pou-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 219. *& ſeq.*

dre qui assoupissoit le deuil, calmoit la colere, & faisoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans sa boisson, n'auroit pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son pere & sa mere seroient morts, qu'on auroit tué en sa présence son frere & son fils unique, & qu'il l'auroit vu de ses propres yeux. Telle étoit la vertu de cette drogue. Homere ajoute qu'Hélene en versa un jour dans le vin pour tarir les larmes & bannir le deuil de ses convives.

Il y a apparence que cette poudre n'est autre chose que les contes agréables qu'Hélene leur fit; car, il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligés le sujet de leurs larmes, qu'un conte fait à propos, bien inventé, & accommodé au tems, au lieu & aux personnes. Cette fiction de la drogue appellée Nepenthes, avec laquelle Hélene charmoit le vin, est très-ingénieuse, & elle ne laisse pas d'avoir une vérité pour fondement. Car, Diodore de Sicile écrit qu'en Égypte, & sur-tout à Héliopolis, qui étoit la même que Thebes, il y avoit des femmes qui se vantoient de composer des boissons, qui non-seulement faisoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportemens de colere, & il ajoute qu'elles s'en servoient encore de son tems. Et après lui, Eusebe dit formellement: « Encore de notre tems, » les femmes de Diospolis ça-» vent calmer la tristesse & la » colere par des potions qu'el-» les préparent. » Que cela soit vrai ou faux, Homere profite admirablement de la réputation de ces femmes d'Égypte; & par la maniere dont il fait ce conte, il donne assez à entendre que ce secret d'Hélene n'est autre que celui qu'on vient de dire. Ceux qui croient que c'étoit véritablement quelque simple, comme la buglose, qui produisoit un effet si surprenant, paroissent bien éloignés de trouver le secret d'Hélene.

POLYDECTE, *Polydectes*, Πολυδεκτης, (a) fils de Magnès & de Naïs, se retira dans l'isle de Sériphe, l'une des Cyclades, & en devint Roi. Sous son regne, Persée aborda dans cette isle avec Danaé sa mere. Polydecte, en ayant été averti, reçut favorablement la mere & l'enfant, & prit grand soin de l'éducation du jeune Prince. Mais, dans la suite, étant devenu amoureux de Danaé, & craignant Persée, déjà devenu grand, il chercha un prétexte pour l'éloigner. Celui qu'il prit est fort singulier. Il feignit qu'il recherchoit en mariage une Princesse de la Grece, & que pour en rendre la célébration plus solemnelle, il vouloit avoir pour

(a) Paus. p. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 95, 169, 170, 174, 200. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 60, 70. T. VII. p. 44.

le feſtin qu'il y préparoit, tout ce qu'il y avoit de plus rare au monde. Il invita en effet les Princes des iſles voiſines, les priant de porter chacun ce qu'il y avoit de meilleur dans leur païs pour cette fête. Il leur preſcrivit même ce qu'il ſouhaitoit qu'ils lui fourniſſent; & pour rendre le voyage de Perſée plus long, il lui ordonna d'aller chercher la tête de Méduſe, l'une des Gorgones. Perſée, dans la ſuite, étant revenu à Sériphe, chercha Polydecte, & l'ayant trouvé à table, il le pétrifia, lui & tous les convives; vengeant ainſi d'une maniere éclatante la longue ſervitude où ce tyran avoit détenu Danaé, & l'indigne hymen auquel il avoit voulu la forcer.

POLYDECTE, *Polydectes*, Πολυδέκτης, (*a*) fils d'Eunomus, ſuccéda à ſon pere au royaume de Lacédémone. Polydecte étant mort ſans enfans, on crut que Lycurgue, ſon frere de pere, & non pas de mere, ſelon pluſieurs, alloit lui ſuccéder; mais, il en fut tout autrement. *Voyez* Charilaüs.

POLYDÉMON; *Polydæmon*, (*b*) fut renverſé par Perſée dans le combat qui ſe donna à l'occaſion du mariage de ce prince avec Andromede.

POLYDORA, *Polydora*, (*c*) Πολυδώρα, iſle de la Propontide, ſituée dans le voiſinage de Cyzique. Diodore de Sicile l'appelle l'iſle de Polydore. L'an 410 avant Jeſus-Chriſt, les Athéniens, ayant remporté dans la Propontide une victoire navale ſur les Lacédémoniens & les Perſes, éleverent un trophée dans l'iſle de Polydora, pour conſerver la mémoire de cette victoire.

POLYDORA, *Polydora*, (*d*) Πολυδώρα, fille de Méléagre & petite-fille d'Œnéus, avoit épouſé Protéſilaüs, qui le premier ſauta des vaiſſeaux Grecs ſur le rivage de Troie. Cette Princeſſe mourut de regret d'avoir perdu ſon mari. Surquoi Pauſanias remarque que trois Princeſſes de ſuite & de même ſang, la grand'mere, la mere & la fille, eurent cela de commun & de ſingulier tout-à-la-fois, qu'ayant toutes trois perdu leurs maris, elles ne purent ſe réſoudre à leur ſurvivre, & aimerent mieux les accompagner au tombeau.

Il convient d'obſerver qu'il y en a qui appellent, non Polydora, mais Laodamie, la femme de Protéſilaüs. *Voyez* Laodamie.

POLYDORA, *Polydora*, (*e*) Πολυδώρα, fille de Pelée & d'Antigone, épouſa Borus, duquel elle eut Ménéſthius. *Voyez* Borus & Ménéſthius.

(*a*) Pauſ. p. 154, 170. Plut. Tom. I. p. 40.
(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*c*) Diod. Sicul. p. 358.
(*d*) Pauſ. p. 219. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 173.
(*e*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 173. & *ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 336.

Une Nymphe, fille de l'Océan & de Thétys, portoit le nom de Polydora, ainſi qu'une Amazone.

POLYDORE, *Polydorus*, Πολύδωρος, (*a*) fils de Cadmus & d'Harmonie, ſuccéda à ſon pere au royaume de Thebes. Polydore avoit un fils en bas âge, nommé Labdacus. Se ſentant près de ſa fin, il le recommanda, ainſi que ſon Royaume, à Nyctée.

POLYDORE, *Polydorus*, Πολύδωρος, (*b*) fils de Priam & d'Hécube. Priam, informé que les Grecs armoient contre lui, envoya le jeune Polydore ſon fils, avec une partie de ſes tréſors, chez Polymneſtor, roi de Thrace, à qui il avoit donné Ilione ſa fille en mariage. Celui-ci, voyant les Grecs maîtres de Troie, ſoit qu'il appréhendât d'être maltraité, ou que l'avarice l'eût porté à ce funeſte deſſein, fit périr ſecrétement le jeune Prince. Hygin raconte la choſe autrement; il dit que Priam ayant envoyé le jeune Polydore, qui n'étoit encore qu'au berceau, Ilione l'éleva comme ſon fils, & fit paſſer Diphyle pour ſon frere, s'étant apparemment défiée de la cruauté & de l'avarice de ſon mari. En effet, les Grecs lui ayant mandé qu'ils lui donneroient Électre, fille d'Agamemnon, s'il vouloit répudier Ilione & faire mourir Polydore, ce Prince accepta ces offres; mais, au lieu de ſon beau-frere, ce fut à ſon propre fils qu'il ôta la vie.

Cependant, Polydore alla conſulter l'Oracle d'Apollon ſur ſa deſtinée, & il apprit que ſon pere étoit mort & ſa patrie brûlée; mais, il fut bien ſurpris de voir tout le contraire à ſon retour en Thrace. Ilione lui ayant expliqué cette énigme, il arracha les yeux à Polymneſtor. Homere, plus croyable ſur toutes les aventures de cette guerre, que Virgile & les autres Poëtes, a ſuivi une tradition bien différente. Il fait Polydore fils, non d'Hécube, mais de Laothoé, & il raconte comment Achille tua ce jeune Prince auprès des murs de Troie. Achille, dit Homere, ſe mit à pourſuivre Polydore, à qui ſon pere avoit défendu d'aller au combat, parce que c'étoit le plus jeune de ſes enfans, & celui qu'il aimoit avec le plus de tendreſſe; mais, comme il ſurpaſſoit tous les Troyens à la courſe, il voulut par une oſtentation de jeune homme ne pas perdre une ſi belle occaſion de faire paroître la vîteſſe & la légereté de ſes pieds. Il couroit donc dans les premiers rangs, défiant les plus hardis, juſqu'à ce qu'enfin il lui en coûta la vie; car Achille, qui n'étoit pas moins léger que lui, l'atteignit

(*a*) Diod. Sicul. p. 700. Pauſ. p. 95, 549. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 202 T. VI. p. 133.

(*b*) Homer. Iliad. L. XX. v. 407. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. XIII. c. 13. Virg. Æneïd. L. III. v. 45. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII, p. 284, 291. *& ſuiv.*

gnit & le frappa par derriere à l'endroit où la lame d'airain s'attachoit à la ceinture avec des agraffes d'or, & faiſoit comme une double cuiraſſe; le fer de la pique le perce d'outre en outre. Ce malheureux Prince tombe ſur ſes genoux en pouſſant un grand ſoupir, reçoit ſes entrailles dans ſes mains, & ſur le moment il eſt environné d'épaiſſes ténebres.

Auſone a fait pour Polydore l'épitaphe ſuivante :

Cede procul tumulo, myrtum fuge neſcius hoſpes;
Telorum ſeges eſt ſanguine adulta meo.
Confixus jaculis, & ab ipſa cæde ſepultus,
Condor in hoc tumulo bis Polydorus ego.
Sit pius Æneas, & tu, rex impie, quod me
Thracia pœna premit, Trojaque cura tegit.

POLYDORE, *Polydorus*, (*a*) Πολύδωρος, fils d'Hippomédon, un de ceux qui prirent Thebes.

POLYDORE, *Polydorus*, Πολύδωρος, (*b*) fils d'Alcamene, monta, après la mort de ſon pere, ſur le trône de Sparte. Durant le regne de ce Prince, Les Lacédémoniens envoyerent deux colonies, l'une à Crotone, ville d'Italie, l'autre à Locres, près du promontoire Zéphyrium. Ce fut auſſi en ce tems-là que ſe ralluma la premiere guerre Meſſéniaque. Mais, les Meſſéniens ayant ſuccombé, le regne de Polydore proſpéroit à Sparte; & ce Prince étoit adoré des Lacédémoniens, ſur-tout du peuple, parce qu'il ne s'étoit jamais porté à aucune violence, ni n'avoit jamais rien dit d'offenſant à qui que ce fût; qu'au contraire, la juſtice & l'humanité préſidoient à tous ſes jugemens & à toutes ſes actions. Polydore, après avoir rendu ſon nom célebre dans toute la Grece, fut tué par Polémarchus, Spartiate d'une naiſſance aſſez illuſtre, mais d'une audace encore plus grande, comme cet évenement tragique ne le fit que trop voir. Les Lacédémoniens rendirent à la mémoire de ce Prince des honneurs extraordinaires. Mais, Pauſanias ne dit point s'il fut regardé comme un Dieu, ou comme un Héros. Eurycrate ſon fils lui ſuccéda.

POLYDORE, *Polydorus*, Πολύδωρος, (*c*) étoit frere de Jaſon, tyran de Pheres, qu'il fit aſſaſſiner, & il devint par-là ſon ſucceſſeur. Mais, il ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime, ayant été empoiſonné un an après par Alexandre ſon frere dans un repas où il s'étoit laiſſé enivrer. Tel eſt le récit de Diodore de Sicile. D'autres

(*a*) Pauſ. p. 121.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 43. Pauſ. p. 162, 181, 182, 229. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 162. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. II. p. 93, 104.
(*c*) Diod. Sicul. p. 488, 489.

en parlent autrement. *Voyez* Jason.

POLYDORE, *Polydorus*, Πολύδωρος, (*a*) avoit écrit des loix ſous le regne d'Hiéron II. Cependant, les Syracuſains, au lieu de lui donner le titre de légiſlateur, ne le nommoient qu'interprête du Légiſlateur, parce qu'en effet les loix de Polydore, nouvelles en apparence, n'étoient qu'une verſion ou un commentaire de celles de Dioclès, qui, par le changement arrivé dans le langage, ne s'entendoient plus que difficilement.

POLYÉMON, *Polyæmon*, Πολυαίμων, (*b*) fut pere de Hamopaon, qui périt ſous les coups de Teucer.

POLYÉMONIDÈS, *Polyæmonides*, Πολυαιμονίδης, (*c*) nom qu'Homere attribue à Hamopaon, parce qu'il étoit fils de Polyémon.

POLYEN, *Polyænus*, (*d*) Πολύαινος, fameux Mathématicien, dont parle Cicéron. Ce philoſophe, ayant embraſſé les ſentimens d'Épicure, ſoutint que toute la Géométrie étoit fauſſe.

POLYEN, *Polyænus*, (*e*) Πολύαινος, orateur Macédonien, qui vivoit vers l'an de J. C. 180. Il ſuivoit la Cour des Empereurs, & y plaidoit des cauſes. Il nous a laiſſé un Recueil de ſtratagemes, qui contient les ruſes de guerre, que les Anciens avoient miſes en uſage. On en trouve dans ce recueil neuf cens, que Polyen diviſe en huit livres, dans chacun deſquels il ſe borne à quelque nation, ou à quelque eſpece générale; il donne en abrégé & de ſuite les faits les plus éclatans des grands Capitaines de tous les ſiecles, ſans oublier les femmes illuſtres, qu'il a réſervées pour la fin de ſon dernier livre. Il a dédié ſon ouvrage aux empereurs Antonin & Vérus. Il ne les nomme pas autrement. Ce ſont Marc-Aurele Antonin, ſurnommé le Philoſophe, & Lucius Aurélius Vérus Commodus.

Polyen ne s'eſt pas toujours aſſujetti ſcrupuleuſement au titre de ſon ouvrage; & parmi un grand nombre de ruſes de guerre, il a recueilli, chemin faiſant, quelques apophthegmes, ou dits mémorables, & quelques exemples de vertu & de modération. Mais, le tout enſemble fait un mêlange, dont la variété n'eſt pas déſagréable.

Il a paru une traduction françoiſe de cet ouvrage ſous ce titre: *Les Ruſes de guerre de Polyen*, traduites du Grec en François, avec des notes par D. G. A. L. R. B. D. L. C. D. S. M. Dom Gui-Alexis Lobineaux, Religieux Bénédictin de

(*a*) Diod. Sicul. p. 348.
(*b*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 276.
(*c*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 276.
(*d*) Cicer. Academ. Quæſt. L. IV. c. 106.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 456. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 552, 560. T. IX. p. 127, 137, 142.

la Congrégation de Saint Maur.

POLYÉNIDAS, *Polyænidas*, Πολυαινίδας, (*a*) capitaine Lacédémonien, fut tué dans un combat contre les Arcadiens.

POLYÉNUS, *Polyænus*, (*b*) Πολύαινος, ſénateur de Syracuſe. L'an 214 avant Jeſus-Chriſt, Andranodore, ayant uſurpé la ſouveraine autorité, & s'étant emparé de l'iſle, une des principales parties de Syracuſe, toute la ville étoit dans la confuſion. Un jour, le peuple entier, tant armé que ſans armes, accourt à l'Achradine où ſe tenoit le Sénat. Polyénus, dans cette circonſtance, parla au peuple avec beaucoup de liberté & de modération. Il leur repréſenta, que connoiſſant par expérience les indignités & les miſeres de la ſervitude, ils en étoient vivement frappés. Mais, pour ce qui eſt des maux que la diſcorde civile entraîne après elle, ils en avoient plutôt entendu parler à leurs peres, qu'ils n'en étoient inſtruits par eux-mêmes; qu'il les louoit d'avoir promptement pris les armes; & qu'il les loueroit encore davantage, s'ils ne s'en ſervoient que dans la derniere néceſſité; que pour le préſent, il étoit d'avis d'envoyer des députés à Andranodore, pour lui déclarer qu'il eût à ſe ſoumettre au Sénat, à ouvrir les portes de l'iſle, & à en retirer ſa garniſon; que s'il perſiſtoit dans ſon uſurpation, il falloit le traiter plus rigoureuſement encore qu'on n'avoit fait Hiéronyme. Cette Ambaſſade fit d'abord impreſſion ſur l'eſprit d'Andranodore. *Voy.* Andranodore.

POLYÉNUS, *Polyænus*, (*c*) Πολύαινος, officier qui accompagnoit Philopœmen dans tous les combats, & qui ſe tenoit toujours auprès de ſa perſonne pour le défendre & pour le couvrir de ſon bouclier. Simmias faiſoit la même choſe.

POLYEUCTE, *Polyeuctus*, Πολύευκτος, (*d*) un des fils que Thémiſtocle eut d'Archippe ſa premiere femme.

POLYEUCTE, *Polyeuctus*, Πολύευκτος, (*e*) ſurnommé le Sphettien, un de ceux qui gouvernerent Athenes, eſt compté parmi les grands Orateurs de ſon tems. Il fut ennemi déclaré des Macédoniens. Un jour, il haranguoit le peuple pour lui perſuader d'entreprendre la guerre contre Philippe. Comme il faiſoit ce jour-là une chaleur exceſſive, & qu'il étoit fort gros & fort gras, il étoit tout hors d'haleine & ſuoit à groſſes gouttes, de ſorte qu'il fut obligé de boire pluſieurs fois de l'eau pour achever ſon diſcours. Phocion, le voyant en cet état, dit: « Athéniens, il eſt vraiment bien » juſte que, ſur la parole de » cet honnête homme, vous

(*a*) Xenoph. pag. 637.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 22. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 299, 300.
(*c*) Plut. T. I. p. 362.
(*d*) Plut. T. I. p. 128.
(*e*) Plut Tom. I. pag. 746, 850, 852, 856.

» entrepreniez la guerre contre » Philippe ; car, que ne devez-» vous pas penſer qu'il fera, le » harnois ſur le dos, quand les » ennemis ſeront proches, lui » qui, pour dire ſeulement en » votre préſence ce qu'il a pré-» paré tout à ſon aiſe, ſe voit » à tout moment ſur le point » d'être ſuffoqué ? »

Polyeucte fut un des dix Orateurs, ou, ſelon d'autres, des huit ſeulement, qu'Alexandre le Grand envoya un jour demander aux Athéniens. Mais, ils ne furent point livrés à ce Prince.

POLYEUCTE, *Polyeuctus*, Πολύευκτος, (*a*) poëte comique Grec. Suidas lui attribue pluſieurs pieces, dont il donne une liſte. Athénée fait auſſi mention de ce Poëte.

POLYEUCTE, *Polyeuctus*, Πολύευκτος, (*b*) Athénien du bourg de Thria, avoit eu deux filles, dont il maria la plus jeune à Léocrate, & l'autre à Spudias.

POLYGLOTTE, *Polyglotta*, terme qui ſignifie pluſieurs langues, de πολὺ, *multum*, beaucoup, & γλῶττα, *lingua*, langue. On donne ce nom aux Bibles imprimées en pluſieurs langues, c'eſt-à-dire, au moins en trois langues, dont les textes ſont rangés en diverſes colomnes. Les unes de ces Polyglottes contiennent tous les livres de la Bible ; les autres n'en contiennent qu'une partie.

POLYGNOTE, *Polygnotus*, Πολύγνωτος, (*c*) un des plus grands Peintres de l'Antiquité, né à Thaſe, iſle de la mer Égée, étoit fils d'Aglaophon, peintre de réputation & de mérite pour ſon tems ; car, la peinture n'avoit pas encore fait de grands progrès. Il fut élevé de ſon pere ; mais, comme il eſt arrivé depuis à Raphaël d'Urbin & à beaucoup d'autres, le diſciple ſurpaſſa bientôt ſon maître. Guidé par ſon propre génie, il oſa quitter l'ancienne maniere, qui étoit dure, ſeche & contrainte. Il porta tout d'un coup ſon art de l'enfance preſque à la perfection. Juſques alors, les Peintres ne s'étoient ſervis que d'une ſeule couleur ; ce qui faiſoit donner à leurs ouvrages le nom peu avantageux de μονοχρώματον, ou μονόχροον, que Quintilien nous rend par les termes de *ſimplex color*. Polygnote employa quatre couleurs, par le mêlange deſquelles il donna aux femmes une parure éclatante qui charma les yeux. Pline nous apprend que Polygnote & Micon furent les premiers qui firent uſage de l'ocre jaune, & que tous deux peignirent à fraiſque ce célebre portique d'Athenes, qui de la variété de ſes peintures fut nom-

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 559. Athen. pag. 166.

(*b*) Demoſt. Orat. in Spud. p. 1017. *& ſeq.*

(*c*) Suid. Tom. II. p. 558. Pauſ. 30, 39, 548, 657. *& ſeq.* Cicer. Brut. c. 35. Lucian. Tom. II. p. 8. Plut. T. I. pag. 480. Plin. Tom. I. p. 417, 633, 657, 687. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. pag. 170. Tom. V. pag. 636, 637. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. VI. pag. 445. *& ſuiv.*

Pœcile. Mais, Micon se fit payer de son travail, au lieu que Polygnote ne voulut d'autre récompense que l'honneur d'avoir réussi; ce qui le mit en un si haut degré d'estime, que les Athéniens lui donnerent droit de bourgeoisie dans leur ville, & les Amphictyons droits d'hospitalité dans toutes les villes de la Grece. Aussi heureux en galanterie, il sçut plaire à Elpinice, sœur de Cimon & fille de Miltiade, ce grand capitaine, dont la gloire ne fut égalée que par celle de son fils. Polygnote vivoit 420 ans avant l'Ere Chrétienne.

Pausanias, qui vivoit cinq à six cens ans après Polygnote, donne la description de deux tableaux de ce fameux Peintre. L'un représentoit la prise de Troie & le rembarquement des Grecs, l'autre la descente d'Ulysse aux Enfers, avec une image de ces lieux souterreins; sujets magnifiques, & qui ne prêtent pas moins à la Peinture qu'à la Poësie. Ces deux tableaux contenoient des particularités singulieres que l'auteur Grec nous a conservées, & qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

POLYHYMNIE, *Polyhymnia*, Πολύμνια, (*a*) de πολὺ, *multùm*, beaucoup, & ὕμνος, *hymnus*, *cantus*, hymne, chanson, nom d'une des neuf Muses, ainsi appellée de la multiplicité des chansons. On regarde Polyhymnie comme l'inventrice de l'harmonie; c'est pourquoi, on la représente avec une lyre, ou un barbiton, selon Horace. Hésiode, & plusieurs autres, la nomment Polymnie, & alors on dérive son nom de μνάομαι, se ressouvenir, pour la faire présider à la mémoire & à l'histoire qui en dépend. On la peint avec une couronne de perles, la main droite étendue comme un Orateur, & à la gauche un rouleau, sur lequel on lit *suadere*, persuader; en ce cas elle présidoit à l'éloquence.

POLYHYMNO, *Polyhymno*, nom d'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

POLYIDE, *Polyïdus*, (*b*) Πολυείδος, fils d'Eurydamas, fut tué par Diomede au siege de Troie.

POLYIDE, *Polyïdus*, (*c*) Πολυΐδος, Πολυεΐδος, devin, fils de Cœranus, étoit un personnage très-célebre dans l'ancienne histoire. Il descendoit d'un Abas, fondateur de la ville & du temple d'Abes dans la Phocide, où étoit un Oracle d'Apollon plus ancien que celui de Delphes. Polyïde, contemporain d'Alcathoüs, fils de Pélops & oncle d'Agamemnon, engagea ce prince à faire bâtir à Mégare un temple de Bacchus, pour expier le crime dont il

(*a*) Horat. L. I. Ode 1. v. 33, 34. Lucian. T. II. p. 16.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 148.
(*c*) Homer Iliad. L. XIII. v. 666. *& seq.* Paus. p. 81. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 100, 101.

s'étoit souillé en tuant lui-même son fils qui revenoit de la chasse de Calydon. On trouve dans Apollodore les fables que débitoient les anciens Mythologues, au sujet de Polyïde, & les miracles qu'ils attribuoient à ce devin, entre autres la résurrection de Glaucus, fils de Minos, frere de Phedre & oncle d'Idoménée qui commandoit les troupes de Crete à la guerre de Troie. Ces faits prouvent que Pindare, en donnant Polyïde, fils de Cœranus, pour conseil à Bellérophon, a supposé, comme Homere, que ce Héros vivoit deux générations avant la prise de Troie.

POLYIDE, *Polyïdus*, (*a*) Πολυΐδος, Πολύειδος, poëte & musicien, dont parle Plutarque dans son dialogue sur la Musique. Aristote le qualifie Sophiste, & cette profession n'étoit pas incompatible avec les deux autres, non plus qu'avec celle de Peintre, que lui attribue Diodore de Sicile. Cet historien le fait fleurir vers la XCV^e. Olympiade, & le range à la suite de Philoxene, de Timothée & de Téleste, dont il fut contemporain. Il fit sans doute des vers dithyrambiques, ainsi que les trois Poëtes auxquels Diodore de Sicile l'associe. Mais, de plus, il composa dans le genre dramatique, & Aristote cite de lui une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, qu'il met au-dessus de celle que nous avons d'Euripide sur ce même sujet, eu égard à la maniere simple & ingénieuse dont Polyïde, dans la sienne, procure la reconnoissance d'Oreste. Il le fait par le moyen de ce raisonnement, qu'il met dans la bouche de l'acteur, au moment qu'Iphigénie va le sacrifier. « Comme ma sœur a été » immolée à Diane, s'écrie » Oreste, il faut donc aussi que » je lui sois immolé ! » Ce qui occasionne une reconnoissance très-touchante, & à laquelle ne s'attend point le spectateur. Elle cause beaucoup moins de surprise dans Euripide, où elle s'accomplit par une lettre, & à certaines enseignes qu'Oreste donne à sa sœur.

Nous lisons dans Athénée, que Timothée fut vaincu aux jeux publics par un Philotas, disciple de Polyïde; ce qui inspira au maître beaucoup de vanité. Il ne s'agissoit dans ce combat, que du chant de quelques nomes, accompagné du jeu de la cithare. Peut-être que cette victoire décrédita la maniere dont Timothée s'acquittoit de l'un & de l'autre, & qu'elle donna plus de cours à celle de Polyïde. C'est ce que semble témoigner Plutarque, en disant que les joueurs de cithare ne tenoient pas grand compte de la maniere de Timothée, & qu'ils s'étoient jettés

(*a*) Diod. Sicul. p. 421. Athen. pag. 352. Cicer. de Divinat. L. 1. c. 89. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 303. *& suiv.*

compoſé par Philomneſte ou Philodême, & non pas par Polymneſte. Plutarque met enfin celui-ci au nombre des Poëtes Muſiciens, qui ont fait quelques innovations, quelques changemens dans le rhythme ou la cadence; & c'eſt par cette obſervation que Plutarque termine ce qu'il avoit à nous communiquer ſur l'article de Polymneſte.

POLYMNESTE, *Polymneſtus*, Πολύμνηστος, (*a*) un des principaux Seigneurs de l'iſle de Théra, épouſa Phronyme, fille d'Étéarque, roi d'Oaxus, & en eut Battus. *Voyez* Étéarque.

POLYMNESTOR, *Polymneſtor*, (*b*) régnoit ſur les Thraces, dans le tems que les Grecs aſſiégeoient Troie. Priam, qui prévoyoit peut-être les malheurs dont il devoit être accablé, lui envoya ſecrétement ſon plus jeune fils, Polydore, pour ſe conſerver un vengeur, s'il étoit vaincu par ſes ennemis. Ce deſſein procédoit d'un ſage conſeil, & il ne faut pas douter qu'il n'eût eu un ſuccès heureux, ſi Priam n'eût point envoyé avec ſon fils ce qui tente les ames avares, de grandes richeſſes & de grands tréſors. Ainſi, lorſque la fortune de Troie eut été entierement ruinée, le Roi de Thrace, Prince infidele & inhumain, coupa lui-même la gorge à ce jeune Prince, qui lui avoit été confié; & comme s'il eût été poſſible de ſe défaire de ſon crime avec le corps de Polydore, il le jetta dans la mer, du même endroit où il le tua.

Tout le monde ne convient pas du récit qu'on vient de lire. Surquoi *voyez* Polydore.

POLYMNIE, *Polymnia*, ou POLYHYMNIE. *Voyez* Polyhymnie.

POLYMNUS, *Polymnus*, (*c*) fut pere d'Épaminondas. Cornélius Népos lit Polymnus. Mais, Élien, au livre onzieme de ſon hiſtoire diverſe, veut qu'on liſe Polymnis; ce qui feroit conjecturer que Cornélius Népos a donné à ce nom Grec une terminaiſon Latine, comme il a fait en d'autres endroits.

POLYNICE, *Polynices*, (*d*) Πολυνείκης, fils d'Œdipe & de Jocaſte, ſortit de Thebes, dans la crainte d'encourir la malédiction dont ſon pere l'avoit frappé, lui & ſon frere. Il ſe réfugia à Argos, où il épouſa la fille d'Adraſte, & après la mort d'Œdipe, dont Étéocle lui donna avis, il revint à Thebes. Mais, n'ayant pu s'accorder avec ſon frere, il en ſortit une ſeconde fois; & puiſſamment aidé de ſon beau-pere, il fit, pour y rentrer, une tentative dont le ſuccès fut malheureux. Enfin, les deux freres s'étant défiés à un combat ſingulier, ils ſe battirent & périrent l'un & l'autre

(*a*) Herod. L. IV. c. 154, 155.
(*b*) Ovid. Metam. L. XIII. c. 13. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 291. *& ſuiv.*
(*c*) Corn. Nep. in Epamin. c. 1. Ælian. L. XI.
(*d*) Pauſ. p. 119. *& ſeq.* Homer. Iliad. L. IV. v. 377.

de

de leurs bleſſures. *Voyez* Étéocle.

Pauſanias donne à Polynice pluſieurs fils, qu'il nomme Adraſte, Timéas & Therſandre.

POLYNICE, *Polynice*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

POLYNICUS, *Polynicus*, (*a*) Πολυνείκης, officier dont il eſt parlé dans Xénophon.

POLYNICUS, *Polynicus*, (*b*) Phéacien, étoit un célebre charpentier. Homere nous a conſervé ſon nom.

POLYPÉMON, *Polypemon*, Πολυπήμων, (*c*) le même que Procruſte. *Voyez* Procruſte.

POLYPÉMON, *Polypemon*, (*d*) fut pere d'Aphidas, roi d'Alybas.

POLYPÉMONIDÈS, *Polypemonides*, Πολυπημονίδης, (*e*) c'eſt-à-dire, fils de Polypémon. On appelloit ainſi Aphidas, fils de Polypémon.

POLYPERCHON, *Polyperchon*, Πολυπέρχων, (*f*) un de ceux qui tuerent Callippe, qui lui-même avoit fait aſſaſſiner Dion.

POLYPERCHON, *Polyperchon*, Πολυπέρχων, (*g*) capitaine Étolien, s'étoit fortifié dans la ville de Samia ſur le mont Samique; pour défendre l'entrée du païs aux Arcadiens.

POLYPHANTE, *Polyphantas*, (*h*) un des Lieutenans de Philippe V, roi de Macédoine, fut laiſſé en Grece par ce prince, l'an de Rome 544, & 208 avant Jeſus-Chriſt, à la tête de deux mille cinq cens hommes de différentes troupes pour ſecourir ſes alliés. Il partageoit avec Ménippe le commandement de ces troupes. L'année ſuivante, il fut envoyé dans la Béotie avec un petit corps de troupes, dont il avoit ſeul le commandement.

POLYPHEME, *Polyphemus*, Πολύφημος, (*i*) fils de Neptune & de Thooſa, eſt le plus grand, le plus fort, & le plus célebre des Cyclopes. Homere, Virgile, Ovide, l'ont rendu très-fameux dans leurs ouvrages. C'étoit un Cyclope d'une grandeur démeſurée, qui n'avoit qu'un œil au milieu du front, & qui ne ſe nourriſſoit que de chair humaine. Ulyſſe, ayant été jetté par la tempête ſur les côtes de la Sicile, où habitoient les Cyclopes, Polypheme l'enferma avec tous ſes compagnons & des troupeaux de moutons dans ſon antre, pour les dévorer; mais, Ulyſſe le fit tant boire, en l'amuſant par le récit du ſiege

(*a*) Xenoph. p. 413.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 114.
(*c*) Pauſ. p. 71.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XXIV. v. 304.
(*e*) Homer. Odyſſ. L. XXIV. v. 304.
(*f*) Pauſ. Tom. I. p. 296.
(*g*) Plut. T. I. p. 983.
(*h*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 5.
(*i*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 68. *& ſeq.* L. IX. v. 117. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. III. v. 616. *& ſeq.* Juven. Satyr. 9. v. 64. Satyr. 14. v. 20. Lucian. T. I. p. 186. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. XIII. c. 20. L. XIV. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 367, 370. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. III. p. 161.

de Troie, qu'il l'enivra. Enſuite, aidé de ſes compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Le Cyclope, ſe ſentant bleſſé, pouſſa des hurlemens effroyables; tous ſes voiſins accoururent pour ſçavoir ce qui lui étoit arrivé; & lorſqu'ils lui demandoient le nom de celui qui l'avoit bleſſé, il leur répondit que c'étoit Perſonne. [Car, Ulyſſe lui avoit dit qu'il s'appelloit ainſi.] Alors, ils s'en retournerent, croyant qu'il avoit perdu l'eſprit. Cependant, Ulyſſe ordonna à ſes compagnons de s'attacher ſous les moutons, pour n'être point arrêtés par le Géant, lorſqu'il faudroit mener paître ſon troupeau. Ce qu'il prédit arriva. Car, Polypheme ayant ôté une pierre que cent hommes n'auroient pu ébranler, & qui bouchoit l'entrée de ſa caverne, ſe plaça de façon que les moutons ne pouvoient paſſer qu'un à un entre ſes jambes; & lorſqu'il entendit Ulyſſe & ſes compagnons dehors, il les pourſuivit; & leur jetta à tout hazard un rocher d'une groſſeur énorme; mais, ils l'éviterent aiſément, s'embarquerent, & ne perdirent que quatre d'entr'eux, que le Géant avoit mangés.

On voit bien que cette fable, le merveilleux mis à part, veut dire qu'Ulyſſe échappa heureuſement des mains du Cyclope, quoiqu'Homere eût pu le faire ſortir plus adroitement de cette caverne; à moins que ce poëte n'entende quelque fineſſe, dont il n'a pas jugé à propos de nous laiſſer la clef. Cette aventure, toute fabuleuſe qu'elle eſt, a ſon fondement dans l'hiſtoire. Car, Polypheme vivoit du tems d'Ulyſſe, & étoit roi de Sicile, comme quelques Auteurs nous l'apprennent. Ulyſſe aborda dans cette iſle, & s'étant fait aimer de la fille du Cyclope, il l'enleva. Mais, elle lui fut arrachée & rendue à ſon pere par les habitans de l'iſle.

Homere ajoute que Neptune, offenſé de ce qu'Ulyſſe avoit aveuglé ſon fils Polypheme, fit périr ſon vaiſſeau dans l'iſle des Phéaciens, où il aborda cependant à la nage avec l'écharpe que Leucothoë lui avoit donnée.

Polypheme, malgré ſa férocité naturelle, devint amoureux de la nymphe Galatée, qui étoit elle-même éprife du berger Acis. Polypheme, jaloux de cette préférance, obſerva les deux amans, & les ayant ſurpris enſemble, écraſa d'un rocher le jeune Acis, qui fut transformé en fleuve.

POLYPHEME, *Polyphemus*, Πολύφημος, (*a*) prince qu'Homere dit être égal aux Dieux. Il falloit que ce fut quelque Prince des Lapithes.

POLYPHEME, *Polyphemus*, Πολύφημος, (*b*) Theſſalien, fils d'Etatus, eſt mis par Hygin au nombre des Argonautes. Il eſt différent d'Euphéme, avec qui

(*a*) Homer. Iliad. L. I. v. 265.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. II. pag. 392. Tom. IX. pag. 93.

il a été confondu par Apollonius de Rhodes.

POLYPHEME, *Polyphemus*, Πολύφημος, (*a*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient dans ce dialogue avec Neptune.

POLYPHEMUS. *Voyez* Autigarii.

POLYPHIDÉE, *Polyphideus*, Πολυφείδης, (*b*) fameux devin, fils de Mantius. Apollon le rendit le plus éclairé de tous les Devins, après la mort d'Amphiaraüs. Polyphidée, irrité contre Mantius son pere, se retira à Hypérésie, ville du païs d'Argos, où il faisoit ses prédictions à tous ceux qui alloient le consulter.

POLYPHONE, *Polyphonus*, Πολύφωνος, (*c*) nom d'une grenouille dans la Batrachomyomachie.

POLYPHRON, *Polyphron*, Πολύφρων, (*d*) frere de Polydore & de Jason. Après la mort de ce dernier, qui étoit tyran de Pheres, Polyphron & Polydore furent substitués à sa place. Polyphron, pour régner seul, tua Polydore, & bientôt après il fut tué lui-même par Alexandre de Pheres, qui s'empara de la Tyrannie, sous prétexte de venger la mort de Polydore. *Voyez* Jason.

POLYPŒTE, *Polypœtes*, (*e*) Πολυποίτης, de la race des Lapithes, fils de Pirithoüs & d'Hippodamie, vint au monde le même jour que son pere punit les Centaures & les chassa du mont Pélion. Polypœte partit pour le siege de Troie, à la tête de quarante vaisseaux, dont Léontée partageoit avec lui le commandement. Il fit durant ce siege plusieurs actions mémorables. Il fit mordre la poussiere à plusieurs Capitaines Troyens. Astyalus, Damasus, Pylon & Orménus furent de ce nombre.

Aux jeux par lesquels on termina les funérailles de Patrocle, Polypœte remporta le prix du Disque. Achille, ayant fait porter au milieu de l'assemblée une prodigieuse boule de fer, la montre aux Grecs, & leur dit: « que ceux qui ont assez de » vigueur & de force pour » lancer ce disque, viennent » disputer le prix qui sera le » disque même; quelque gran- » des terres que le vainqueur » ait, il peut s'assurer qu'il aura » là du fer pour plus de cinq » ans, & que ses bergers & ses » laboureurs ne seront pas obli- » gés de quitter leurs troupeaux » & leur labourage pour aller » en acheter à la ville, car ils » en auront abondamment. »

En même tems, on voit se lever Polypœte, Léontée, Ajax fils de Télamon, & Épée. Ils se placent de rang sur la même

(*a*) Lucian. T. I. p. 189. *& seq.*
(*b*) Homer. Odyss. L. XV. v. 249. *& seq.*
(*c*) Homer. Batrachom.
(*d*) Xenoph. pag. 600, 601. Plut. T. I. p. 293.
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 247. *& seq.* L. VI. v. 29. L. XII. v. 127. *& seq.* L. XXIII. v. 836. *& seq.*

ligne. Épée prend le premier la boule, & après lui avoir fait faire deux ou trois tours, il la lance de toute ſa force; les Grecs jettent des cris de joie qui marquent leur admiration. Léontée la lance après lui, & le paſſe. Le fils de Télamon la prend le troiſieme, & la jette avec tant de force, qu'il la porte bien plus loin que les deux premiers; enfin, le tour de Polypœte étant venu, il prend la boule, & la lance auſſi loin au-delà des bornes de ſes rivaux, qu'un berger jette ſa houlette pour détourner ſon troupeau d'un champ qu'il veut conſerver. Les Grecs redoublent leurs cris, & les compagnons du victorieux Polypœte ſe chargent du diſque, que leur Roi vient de gagner, & le portent dans ſes vaiſſeaux.

POLYPRÉPON, *Polyprepon*, Πολυπρέπων, (*a*) joueur d'inſtrumens, dont il eſt fait mention dans un dialogue de Lucien.

POLYS, *Polys*, Πολὺς, (*b*) nom d'un chien de chaſſe, ſelon Xénophon. Ce mot veut dire copieux, fréquent, &c.

POLYPERCHON, *ou* POLYSPERCHON, *Polyperchon*, *Polyſperchon*, Πολυπέρχων, Πολυσπέρχων, (*c*) un des principaux Officiers généraux d'Alexandre le Grand, commandoit les Stymphéens à la bataille d'Arbeles. Il réduiſit enſuite ſous le joug une contrée d'Aſie, nommée Bubacene.

Un jour que les perſes, ſuivant la coutume de leur païs, adoroient Alexandre, Polyſperchon, qui étoit aſſis auprès de lui, voyant qu'un d'entre-eux, à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en ſe moquant, qu'il frappât encore plus fort. Cela piqua tellement le Roi, qui ſe contraignoit il y avoit long-tems, qu'il lui dit: Eh quoi, tu ne m'adoreras pas, & tu ſeras le ſeul qui me jugera digne de riſée? A quoi Polyſperchon ayant répondu que ni le Roi n'étoit digne de riſée, ni lui de mépris, le Roi le jetta par terre ſi rudement, qu'étant tombé ſur le viſage: Vois-tu, lui dit-il, comme tu as fait la même choſe dont tu te moquois tout-à-l'heure; & l'ayant fait mettre en priſon, il lui pardonna, après l'avoir tenu long-tems dans les fers.

Polyſperchon fut envoyé depuis, avec une armée, contre la ville d'Ore, dont il ſe rendit maître ſans peine. Il prit auſſi pluſieurs petites villes, que les habitans avoient abandonnées.

Après la mort d'Alexandre, l'an 322 avant Jeſus-Chriſt, Polyſperchon, laiſſé par Antipater au gouvernement de la Macédoine, paſſa dans la Theſ-

(*a*) Lucian. T. II. p. 857.
(*b*) Xenoph. p. 987.
(*c*) Corn. Nep. in Phocion. c. 3. Diod. Sicul. pag. 592, 638, 652. *& ſeq.* Juſt. L. X. c. 10, 12. L. XIII. c. 6, 8. L. XIV. c. 5. Q. Curt. L. IV. c. 13. L. V. c. 4. L. VIII. c. 5, 11. Plut. Tom. I. p. 756, 757. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 731. *& ſuiv.* T. IV. p. 56. *& ſuiv.*

ſalie avec des forces convenables ; & ayant vaincu les ennemis en bataille rangée, il tua Menon de ſa main, il diſſipa ſon armée & reconquit la Theſſalie.

Antipater, au lit de la mort, nomma pour tuteur des Rois & pour Commandant général Polyſperchon, qui étoit alors le plus ancien des Capitaines qui eût ſervi ſous Alexandre, & le plus eſtimé dans la Macédoine. Dès qu'il fut entré dans l'exercice de ſa dignité ſuprême, il commença par ſe faire inſtruire des intérêts des Rois ſucceſſeurs. Ayant fait aſſembler ſon Conſeil, il écrivit à Olympias ſur l'avis général, & l'exhorta à venir prendre ſoin du jeune Alexandre, & à réſider dans la Macédoine, ſous le titre & avec tous les honneurs d'une Reine.

Cependant, Caſſandre, fils d'Antipater, ne ſongeoit qu'à ſuſciter des embarras à Polyſperchon, afin qu'ayant des guerres continuelles à ſoutenir, il le laiſſât lui-même jouir paiſiblement de l'Aſie, & parvenir avec le tems à la ſouveraineté abſolue & univerſelle, dont Polyſperchon portoit actuellement le titre.

Polyſperchon de ſon côté, averti de la conduite de Caſſandre, jugea bien qu'elle lui annonçoit la guerre. Mais, ne voulant rien entreprendre ſans conſeil, il fit aſſembler les Officiers de ſon armée, & les principaux d'entre les Macédoniens. Il leur repréſenta que Caſſandre, fortifié du ſecours d'Antigonus, tendoit à s'emparer de toutes les villes de la Grece, dont les unes étoient défendues par les garniſons que ſon pere y avoit miſes, & dont les autres, ſujettes au gouvernement Oligarchique, n'étoient dirigées que par les amis & les créatures d'Antipater ; que Caſſandre auroit pour alliés & pour défenſeurs le roi d'Égypte, Ptolémée, & Antigonus qui ſe déclaroit ouvertement contre les Tuteurs des Rois ; que ces deux protecteurs étoient munis de grandes forces de guerre & de groſſes ſommes d'argent, comme ayant dans leur reſſort des provinces d'une grande étendue, & des villes très-opulentes ; qu'ainſi il s'agiſſoit de conſulter ſur la maniere de leur faire la guerre. Après bien des avis différens ſur cette queſtion, la pluralité des voix fut pour rendre la liberté aux villes de la Grece, & y détruire l'Oligarchie, ci-devant établie par Antipater ; que c'étoit là le plus ſûr moyen d'abaiſſer Caſſandre, & de s'attirer à eux-mêmes la faveur & le ſecours des villes Grecques. Faiſant entrer auſſitôt les Ambaſſadeurs de toutes ces villes qui ſe trouvoient parmi eux, ils leur annoncerent l'agréable nouvelle du rétabliſſement de la pure Démocratie dans toute la Grece. Auſſi-tôt, dreſſant un acte de la réſolution priſe dans leur Conſeil, ils en remirent une copie à chacun de ces Ambaſſadeurs, avec ordre

de porter inceſſamment dans leur ville cette marque de la bienveillance des ſucceſſeurs d'Alexandre à leur égard.

D'abord, après la publication de ce décret, qui fut envoyé dans toutes les villes, Polyſperchon écrivit aux citoyens d'Argos & aux autres Républiques, des lettres par leſquelles il leur preſcrivoit de bannir tous ceux qui les avoient gouvernés ſous Antipater, & même de condamner quelques-uns d'eux à la mort & à la vente de leurs biens en public, de peur que leurs héritiers ne fuſſent en état d'envoyer du ſecours à Caſſandre. En même tems, il écrivit de nouveau à Olympias, mere d'Alexandre, que la crainte du même Caſſandre avoit fait retirer en Épire, une lettre par laquelle il l'invitoit à revenir dans la Macédoine, pour y prendre ſoin de l'éducation du jeune Alexandre, juſqu'à ce qu'il fût en âge de ſuccéder au Royaume de ſon pere. Il adreſſa une autre lettre au nom des Rois à Eumene, par laquelle il l'invitoit à ſoutenir toujours le parti des Rois contre Antigonus, ſoit qu'Eumene voulût venir joindre lui-même Polyſperchon en Macédoine, pour l'aider à défendre les Rois ſucceſſeurs, ſoit qu'il trouvât plus à propos de demeurer en Aſie, où on lui enverroit de l'argent & des troupes, pour réſiſter à Antigonus qui ſe déclaroit aſſez ouvertement ennemi des ſucceſſeurs légitimes d'Alexandre. Il ajouta que leur deſſein étoit de lui faire rendre ſa Satrapie & tous les privileges dont il jouiſſoit en Aſie avant qu'Antigonus les lui eût enlevés, comme étant très-digne, après les ſervices qu'il avoit rendus aux Rois, qu'on lui confiât leurs intérêts. Il finiſſoit en diſant que ſi Eumene avoit beſoin de plus grandes forces que celles qu'il ſe trouvoit avoir actuellement, lui-même Polyſperchon l'iroit joindre avec toutes les troupes de la Macédoine.

Quelque tems après, les Athéniens, preſſés par Nicanor, s'adreſſerent directement à Polyſperchon, & lui envoyerent une ambaſſade pour le prier de les ſoutenir & de les défendre, ſuivant le décret public qui aſſuroit aux Grecs leur liberté. Alexandre, fils de Polyſperchon, fut envoyé à leur ſecours à la tête d'un corps de troupes. Les Athéniens crurent d'abord qu'il venoit rendre au peuple Munychie & le Pirée. Mais, tout au contraire, il ſe ſaiſit de l'un & de l'autre pour les beſoins de la guerre. Les Athéniens envoyerent une ſeconde ambaſſade à Polyſperchon, pour lui demander la reſtitution de Munychie & la liberté d'Athenes. Polyſperchon ſouhaitoit extrêmement de conſerver le Pirée, par les grands avantages qu'on pouvoit tirer de ce port en tems de guerre, & en même tems il avoit quelque honte d'agir manifeſtement contre un ordre par écrit qu'il avoit donné lui-

même ; manquement de parole, qui, regardant la premiere ville de Grece, l'auroit décrié dans toute la nation. Le parti qu'il prit fut de recevoir de bonne grace les députés du peuple, & de leur faire en général une réponſe très-gracieuſe. Bientôt après, ayant appris que Caſſandre s'étoit emparé du Pirée, il vint lui-même dans l'Attique, & campa dans le voiſinage de ce port. Il amenoit vingt mille hommes d'infanterie, tous Macédoniens, mille cavaliers & ſoixante-cinq éléphans. Son premier deſſein avoit été d'environner Caſſandre avec cette armée; mais, de peur de mettre la diſette dans le camp avec tant de troupes, il crut n'en devoir laiſſer à ſon fils Alexandre qu'une partie ſuffiſante pour la défenſe de l'Attique ; & pour lui, avec tout le reſte qui faiſoit encore le gros de ſon armée, il paſſa dans le Péloponneſe. Son deſſein étoit de ſoumettre aux Rois ſucceſſeurs les Mégalopolitains, qui, ayant accepté le Gouvernement Oligarchique établi chez eux par Antipater, favoriſoient Caſſandre ſon fils. Pendant que Polyſperchon s'occupoit de cette entrepriſe, Caſſandre à la tête de ſes troupes, & aidé des Égineres, inveſtit l'iſle de Salamine, trop voiſine d'Athenes pour n'être pas contraire à lui. Comme il ne manquoit ni de ſoldats, ni de traits, il réduiſit bientôt cette iſle à la derniere extrémité; elle étoit ſur le point de ſe rendre, lorſque Polyſperchon envoya à ſon ſecours une flotte & des ſoldats. Caſſandre ne jugea pas à propos de les attendre ; & partant de-là, il revint devant le Pirée.

Polyſperchon, qui vouloit terminer les affaires du Péloponneſe d'une maniere avantageuſe pour les Rois, fit venir des députés de toutes les villes, & leur propoſa dans une aſſemblée générale d'entrer avec lui en ſociété de guerre. En conſéquence des réſolutions qui furent priſes, il envoya dans toutes ces villes des députés qui leur portoient l'ordre de faire mourir ceux qui avoient introduit l'Oligarchie, & de rendre partout au peuple ſon Gouvernement & ſa liberté. La plupart des villes accepterent avec joie cette reſtitution, qui donna lieu à beaucoup d'exécutions & de fuites qui firent périr un grand nombre des anciens amis d'Antipater, & qui procurerent de fortes recrues à l'armée de Polyſperchon. Celui-ci, voyant que les Mégalopolitains demeuroient attachés à Caſſandre, réſolut de les aſſiéger. Dès qu'ils furent inſtruits de ſon deſſein, ils prirent le parti de retirer dans la ville tous les effets qu'ils avoient à la campagne. Faiſant enſuite le dénombrement de leurs citoyens, de leurs eſclaves & des étrangers qu'ils pouvoient avoir parmi eux, ils ſe trouverent en état de mettre quinze mille hommes ſur pied. Les uns furent deſtinés au ſervice militaire, & les autres aux

travaux néceſſaires en cas de ſiege. Ainſi, les uns creuſerent un foſſé profond autour de la ville, les autres allerent chercher des pieux à la campagne, d'autres réparoient les endroits foibles des murs, & d'autres travailloient à forger des armes ou à fabriquer des machines de guerre propres à lancer des traits. En un mot, toute la ville étoit dans l'occupation, les uns pour faire valoir leur zele & leur talent, & les autres pour ſe garantir eux-mêmes des maux dont un ſiege prochain les menaçoit. Ils avoient lieu en effet de s'effrayer ſur ce qu'ils entendoient dire de la diſpoſition de l'armée royale, & ſur-tout de ce nombre d'éléphans dont on leur annonçoit la force & l'impétuoſité.

Cependant, tout étoit prêt de leur part, lorſque Polyſperchon, à la tête de ſes troupes, vint poſer deux camps auprès de la ville, l'un compoſé des Macédoniens ſeuls, & l'autre des alliés. Il fit placer auſſi dans les lieux les plus convenables des tours de bois plus hautes que les murailles, d'où on lançoit ſans ceſſe des traits de toute groſſeur & de toute forme, qui eurent bientôt nettoyé les remparts de leurs défenſeurs. Il fit enlever la terre du pied des murs par ceux qui travailloient dans les mines; & mettant enſuite le feu aux étais qui les ſoutenoient, on faiſoit écrouler les murs & les tours. Cette chûte étoit toujours accompagnée de la part des Macédoniens des cris les plus forts, & qui portoient la terreur dans l'ame des aſſiégés. Cependant, comme les aſſiégeans entreprenoient d'entrer dans la ville par cette ouverture, les Mégalopolitains ſe partagerent en deux corps, dont l'un fut chargé d'arrêter les ennemis; à quoi l'embarras même des décombres de leurs murailles tourna pleinement à leur avantage; & l'autre corps, en travaillant le reſte du jour & toute la nuit, vint à bout de fermer par une clôture ſuffiſante, du moins pour quelque tems, le paſſage ouvert. Le reſte des aſſiégés continuoit de ſe défendre contre ceux qui les attaquoient à coups de traits du haut de leurs tours de bois; & ils en renverſerent un grand nombre avec des armes de même eſpece. Enfin, pluſieurs ayant été tués ou bleſſés de part & d'autre, Polyſperchon, dès la nuit ſuivante, fit ſonner la retraite & rappella toutes ſes troupes dans leur camp.

Le lendemain, il fit nettoyer tout l'intervalle qu'il y avoit de-là juſqu'aux murailles, pour en rendre le chemin praticable & aiſé à ſes éléphans, comptant de venir à bout de ſon entrepriſe par leur moyen. Mais, les Mégalopolitains avoient parmi eux un homme qui avoit ſervi autrefois ſous Alexandre, & qui par une longue habitude s'entendoit merveilleuſement à ſe défendre contre ces animaux, & à rendre inutile par ſon adreſſe tout le poids de leur maſſe &

toute l'impétuosité de leur abord. Il fit préparer des planches de bois fort épaisses que l'on garnit de fortes pointes de clouds. On enfonça ces planches un peu au-dessous du terrein, vis-à-vis les portes de la ville, & les couvrant ensuite de quelques feuilles, il fit attendre les éléphans sur ce passage, où il voulut même qu'on ne leur opposât personne. Mais, il avoit fait mettre sur les deux côtés du chemin un très-grand nombre de gens de traits; de sorte que Polysperchon, qui, avant qu'on eût dressé ce piege, avoit fait nettoyer tout le terrein des débris causés par les dernieres attaques des murs, fut étrangement étonné du désordre qui se mettoit parmi ces animaux. Car, comme personne ne venoit directement contre eux, leurs conducteurs Indiens voulurent leur faire enfoncer les portes de la ville par l'impétuosité de leurs efforts; ce qui les fit tomber dans le piege qu'on leur avoit dressé. De sorte que le poids même de leur corps leur ayant fait prodigieusement enfoncer les pointes de fer dans les pieds, ils ne pouvoient d'abord ni avancer, ni reculer. Mais ensuite, accablés par une grêle de traits que l'on faisoit pleuvoir sur eux par les deux côtés, & dont une partie blessoit leurs conducteurs mêmes, les éléphans irrités se jettoient encore sur eux, & en écraserent un grand nombre. Celui qu'on regardoit comme le plus formidable d'entre ces animaux tomba mort, & un grand nombre d'autres furent mis hors de tout service. Les Mégalopolitains se tinrent extrêmement glorieux du succès de cette journée, & Polysperchon se repentit de son entreprise. Ses autres affaires ne lui permettant pas d'ailleurs de demeurer là plus long-tems, il laissa une partie de ses troupes devant la place, & revint lui-même à d'autres soins qu'il croyoit plus importans ou plus pressés. Mais, sa réputation souffrit beaucoup de ce mauvais succès; car, un grand nombre de villes Grecques abandonna le parti des Rois pour passer dans celui de Cassandre.

L'an 317 avant J. C., Polysperchon, assemblant des troupes & soutenu par Éacidas, roi d'Épire, ramena dans la Macédoine Olympias avec le fils d'Alexandre. Apprenant qu'Eurydice campoit à Évie de Macédoine, il marcha contre elle avec toutes ses forces, dans le dessein de terminer la querelle par un combat. Dès que les deux armées furent en présence, les Macédoniens respectant le seul nom d'Olympias, & rappellant la mémoire & les bienfaits d'Alexandre, mirent aussi-tôt les armes bas; & Philippe fut fait prisonnier avec toutes ses troupes.

L'année suivante, Olympias fut égorgée. Polysperchon étoit alors assiégé dans une ville de la Perrhébie. Dès qu'il eut ap-

pris la fin tragique d'Olympias, jugeant que les affaires de la Macédoine étoient perdues, il s'échappa avec un petit nombre des ſiens, de la ville où il étoit enfermé ; & ſortant de la Theſſalie même, il vint, accompagné d'Éacidas, juſques dans l'Étolie, car il étoit aimé des habitans. Il fut enſuite nommé commandant des troupes du Péloponneſe. Comme il étoit toujours irrité contre Caſſandre, & qu'il ſongeoit de plus à gouverner la Macédoine, il fit venir de Pergame Hercule, fils de Barſine. Ce jeune homme, élevé dans la ville que nous venons de nommer, étoit véritablement fils d'Alexandre, & avoit alors dix-ſept ans. Polyſperchon écrivit à tous les amis qu'il avoit dans ces cantons, & qu'il ſçavoit être mécontens de Caſſandre, pour les preſſer d'amener ce jeune Prince, & de travailler à le mettre ſur le Trône de ſon pere. Il invita même en particulier la République des Étoliens à lui fournir des troupes, ſe chargeant lui-même de la reconnoiſſance qui leur ſeroit due pour une entrepriſe ſi importante. Cette ſollicitation eut ſon effet ; & non-ſeulement les Étoliens, mais d'autres peuples de ces cantons, qui s'intéreſſoient à ce Prétendant, lui fournirent une armée qui monta à vingt mille hommes de pied & à mille hommes au moins de cavalerie. Ayant pourvu ainſi à la levée d'un nombre conſidérable de troupes, il eut ſoin d'amaſſer de l'argent pour leur ſubſiſtance, & il invita les Macédoniens à l'aider eux-mêmes de ce côté-là.

Il ſe mit enſuite en route pour conduire Hercule dans la Macédoine. Pendant qu'il étoit campé auprès de la ville de Stymphée, Caſſandre arriva ſur ſes pas à la tête d'une armée. Comme les Macédoniens n'étoient pas fâchés de ſe voir un Roi, Caſſandre qui craignoit que cette nation, aſſez portée d'ailleurs au changement, & qui faiſoit la principale partie de ſes troupes, ne l'abandonnât lui-même, envoya des députés à Polyſperchon, par leſquels il lui fit entendre que dès qu'il ſeroit venu à bout de ſon deſſein, il ſeroit obligé d'obéir lui-même ; au lieu que s'ils entroient enſemble dans le projet de ſe défaire de ce Prétendant, il recevroit ſur le champ les contributions que les Macédoniens lui avoient promiſes. Il ajouta que ſi Polyſperchon vouloit ſe joindre à lui-même, il ſeroit auſſi-tôt reconnu pour commandant général dans le Péloponneſe, & qu'y étant déjà fort eſtimé, il y partageroit avec lui tous les honneurs. En un mot, par toutes ces promeſſes, Caſſandre gagna tellement Polyſperchon, qu'ayant fait enſemble un traité ſecret, ce dernier en vint au point de faire aſſaſſiner ce malheureux Prince en ſecret. Après quoi, lié publiquement avec Caſſandre, il reçut des préſens de la Macédoine même, & fut mis, comme

on en étoit convenu, à la tête d'un corps d'armée, composé de quatre mille Macédoniens & de cinq cens cavaliers de Theſſalie. Ayant reçu avec eux quelques volontaires, il entreprit de traverſer la Béotie pour arriver dans le Péloponneſe. Mais, il trouva par-tout des obſtacles tels, qu'il fut obligé de revenir ſur ſes pas, & de ſe retirer dans la Locride, où il prit ſes quartiers d'hiver, l'an 309 avant Jeſus-Chriſt.

On ne voit pas trop ce que devint depuis Polyſperchon. Il eſt bien vrai que Juſtin le fait périr dans un combat. Mais, le nom de Polyſperchon s'eſt gliſſé là mal-à-propos, puiſque ce Capitaine reparoît enſuite ſur la ſcene, au rapport de Juſtin lui-même.

POLYSTHENE, *Polyſthenes*, Πολυσθένης, (*a*) ſcélérat, couvert de crimes les plus atroces, ſelon Démoſthene dans ſa harangue contre Ariſtocrate.

POLYSTRATE, *Polyſtratus*, Πολύστρατος, (*b*) ſoldat Macédonien, qui, étant preſſé de la ſoif, fut envoyé par ceux du païs à une fontaine, près de laquelle ſe trouva le chariot de Darius que Beſſus venoit d'aſſaſſiner. Comme Polyſtrate buvoit de l'eau qu'il avoit puiſée dans ſon caſque, il vit des chevaux tout couverts de dards & près d'expirer. Il s'étonna de ce que l'on ne les avoit pas plutôt emmenés que de les tuer, & s'approchant de plus près, il trouva ſur une vilaine charette un homme tirant à ſa fin, & il reconnut que c'étoit Darius, percé de pluſieurs coups, mais qui reſpiroit encore. Ce Prince, ayant demandé à boire, Polyſtrate lui apporta de l'eau fraîche. Darius en ayant bu : « Voila, mon ami, lui dit-il, » le comble de mes malheurs, » qu'ayant reçu ce plaiſir de » toi, je n'aie pas le moyen de » le reconnoître ; mais, Alexandre t'en rendra la récompenſe ; & les Dieux la rendront à Alexandre à cauſe » de la douceur, de l'humanité » & de la généroſité dont il a » uſé envers ma mere, ma femme & mes enfans. Touche-lui » pour moi dans la main, comme je touche dans la tienne, » & porte-lui de ma part ce » ſeul gage que je puis lui donner de mon affection & de ma » reconnoiſſance. » En diſant ces mots, il mit la main dans celle de Polyſtrate, & rendit l'eſprit. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment, & par les marques de la douleur la plus ſenſible, il fait voir combien il eſt touché de ſon malheur. Il détacha ſa cotte d'armes, la jetta ſur le corps de ce Prince, & l'en enveloppa.

POLYSTRATE, *Polyſtratus*, Πολύστρατος, (*c*) interlocuteur

(*a*) Demoſt. Orat. in Ariſtoc. p. 758.
(*b*) Plut. T. I. p. 690. Q. Curt. L. V. c. 13. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 685, 686.
(*c*) Lucian. T. I. p. 233.

d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Simylus.

POLYSTRATE, *Polyſtratus*, Πολυστρατος (*a*) poëte Grec, qui a été inconnu à Voſſius, & dont on a des pieces dans l'anthologie manuſcrite de la bibliotheque du Roi.

POLYSTRATIDAS, *Polyſtratidas*, (*b*) que le texte Grec de Plutarque nomme Piſiſtratidas. *Voyez* Piſiſtratidas.

POLYTHERSE, *Polytherſes*, Πολυθέρσης, (*c*) fut pere de Ctéſippe, un des pourſuivans de Pénéloppe.

POLYTIMETE, *Polytimetus*, (*d*) fleuve d'Aſie, qui, ſelon Quinte-Curſe, arroſoit la Sogdiane. C'étoient les habitans du païs qui l'appelloient Polytimete. « Il eſt rapide, dit Quinte-Curſe, parce que ſon canal eſt étroit, & enfin il ſe perd dans une caverne, n'y ayant que le bruit de ſes eaux qui découvre ſon cours; car, la terre ſous laquelle il paſſe, quoiqu'il ſoit bien grand, n'en eſt pas plus molle ni plus humide. »

POLYTION, *Polytion*, (*e*) Πολυτίων, un des amis d'Alcibiade, fut accuſé un jour d'avoir fait les fonctions de Porte-Torche dans une débauche, où l'on avoit contrefait les myſteres ſecrets.

POLYTROPE, *Polytropus*, Πολύτροπος, (*f*) capitaine Spartiate, fut envoyé, l'an 369 avant Jeſus-Chriſt, en Arcadie, à la tête de mille hommes bien armés & de cinq cens bannis d'Argos ou de Béotie. Ce Général, étant venu à Orchomene d'Arcadie, ville qui affectionnoit les Spartiates, la mit en état de défenſe. Mais, Lycomede de Mantinée, chef des troupes d'Arcadie, ſe fit ſuivre de ſes ſoldats d'élite, qui formoient un corps particulier de cinq mille hommes, & marcha du côté d'Orchomene. Les Lacédémoniens vinrent à ſa rencontre, & il ſe donna un combat très-vif, où ces derniers perdirent leur Général & deux cens hommes avec lui.

POLYXENE, *Polyxena*, (*g*) Πολυξένη, fille de Priam & d'Hécube, devoit épouſer Achille que Pâris tua dans le temple d'Apollon, où l'on s'étoit aſſemblé pour ce mariage. Après la priſe de Troie, Pyrrhus, fils d'Achille, ſacrifia Polyxene ſur le tombeau de ſon pere, pour appaiſer ſes manes irrités.

On mena, dit Ovide, Polyxene, auſſi conſtante que malheureuſe, ſur le tombeau du cruel Achille; & comme cette fille illuſtre ſe ſouvint toujours d'elle-même, elle montra un

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 266.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 55.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 287.
(*d*) Quint. Curt. L. VII. c. 10.
(*e*) Plut. T. I. p. 200.
(*f*) Xenoph. pag. 604. Diod. Sicul. pag. 489.
(*g*) Pauſ. p. 39, 659. Ovid. Metam. L. XIII. c. 13. Juven. Satyr. 10. v. 262. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 284, 344. *& ſuiv.*

courage qui surpassoit celui d'une femme, & qui fit peur à ses ennemis. Enfin, quand elle fut sur l'autel, qu'elle vit toutes choses prêtes, & que Pyrrhus, fils d'Achille, ayant le coûteau en main, jettoit déjà les yeux sur elle : » Achevez, lui dit-» elle, de répandre le sang » royal. Tout est prêt, il n'y a » plus rien qui vous arrête. » Choisissez la gorge ou le sein, » [& en même tems elle se découvrit le sein & la gorge.] » Car, Polyxene ne se résoudroit jamais à servir, & ne » voudroit pas vivre pour être » esclave. Ne différez point ce » coup par de vaines cérémonies, il n'y a point de Dieu » que vous puissiez appaiser par » un sacrifice si cruel. Je souhaiterois seulement pour la consolation de ma mere, qu'elle » pût ignorer ma mort. Ma mere » seule m'afflige; & quoiqu'elle » ait plus de sujet de pleurer sa » vie, que de se plaindre de » ma mort, la douleur qu'elle » en ressent, diminue le bien & » la joie que j'ai maintenant de » mourir. Mais, afin que je » meure libre, & que je ne » quitte qu'en mourant cet » avantage de ma naissance, » n'usez point sur moi de contrainte. Que vos mains ne me » touchent point; & puisque je » suis une victime recommandable par sa pureté, que je ne » sois point profanée par les » attouchemens des hommes; si » mon sang demeure libre, il en » sera plus agréable à qui que » ce soit que vous m'immoliez. » Enfin, si mes dernieres paroles sont capables de vous toucher, la fille du roi Priam » aujourd'hui comme votre esclave, vous conjure par tous » les biens que vous espérez de » sa mort, de rendre son corps » à sa mere, sans en exiger de » rançon. Qu'elle n'achete » point le droit de me donner » une sépulture, autrement que » par ses larmes; elle l'a assez » bien payée pour faire inhumer mes freres, quand elle » en a eu le pouvoir. » Polyxene ne parla pas davantage, & fit pleurer toute l'assemblée par ces courageuses paroles qu'elle prononça sans pleurer. Le Prêtre même, qui la sacrifia, lui ouvrit malgré lui le sein qu'elle lui présenta elle-même, & ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec le sang de cette victime. Ainsi, la courageuse Polyxene conserva jusqu'à la mort une constance inébranlable, & même lorsqu'elle tomba, & que le sang qu'elle avoit perdu, lui eut ôté la force de se soutenir, elle eut bien soin de tomber honnêtement & de garder la bienséance en ce dernier moment de sa vie.

Une des filles de Danaüs se nommoit aussi Polyxene.

POLYXENE, *Polyxenus*, (*a*) Πολυξένος, fils de Jason & de Mé-

(*a*) Paus. p. 91.

voit pas réſolu de pouſſer l'affaire juſqu'au bout. Dès-lors, ils convinrent des moyens qu'il falloit prendre pour faire réuſſir cette feinte conſpiration. Polyxénidas promit qu'il ne feroit aucun des préparatifs néceſſaires; qu'il n'auroit ſur ſes vaiſſeaux, ni les rameurs, ni les ſoldats en nombre ſuffiſant; qu'il en écarteroit une partie ſous prétexte de les faire radouber; qu'il en enverroit une autre dans les ports voiſins; qu'il en tiendroit quelques-uns devant le port d'Épheſe qu'il expoſeroit à un combat inégal, en cas que l'occaſion s'en préſentât. La négligence de Polyxénidas dans la conduite de ſa flotte, n'étoit que ſimulée. Mais, celle de Pauſiſtrate, à l'égard de la ſienne, fut réelle. Il fit partir une partie de ſes vaiſſeaux pour aller chercher des proviſions à Halicarnaſſe. Il en retint une autre à Panorme pour être en état d'attaquer, quand ſon prétendu complice lui en donneroit le ſignal. Polyxénidas, par ſa feinte indolence, augmente ſon erreur. Il tire à ſec quelques-uns de ſes navires, & comme ſi ſon deſſein eût été d'en faire de même des autres, il fait préparer les atteliers & les arſenaux. Il ne fait point venir à Épheſe les rameurs à meſure qu'ils ſortent des quartiers d'hiver, mais les raſſemble ſecrétement à Magnéſie.

Par hazard, un ſoldat d'Antiochus arrivé à Samos pour des affaires particulieres, fut arrêté comme un eſpion, & conduit à Pauſiſtrate qui étoit à Panorme. Cet homme, interrogé ſur la conduite qu'on tenoit à Épheſe, découvrit toute l'intrigue, ou par crainte, ou par trahiſon. Il dit que toute la flotte du Roi étoit dans le port bien équipée & en état d'agir; que tous les rameurs avoient été envoyés à Magnéſie, non loin de là; que les arſenaux étoient vuides, & que jamais la marine n'avoit été ſur un meilleur pied, ni mieux adminiſtrée. Le rapport de ce ſoldat fit peu d'impreſſion ſur l'eſprit de Pauſiſtrate, prévenu par les fauſſes eſpérances dont on l'avoit flatté. Mais, Polyxénidas, après avoir pris de juſtes précautions pour faire réuſſir ſon ſtratagême, fit venir pendant la nuit les rameurs qu'il tenoit à Magnéſie, & mit ſimplement en mer les vaiſſeaux qu'il avoit retirés au-dedans du port; & uniquement attentif le jour ſuivant à cacher à l'ennemi le départ de ſa flotte, il mit à la voile après le coucher du ſoleil avec ſoixante-dix gros bâtimens, & ſecondé d'un vent favorable, il arriva au port de Pygele à la fin de la nuit. Là, s'étant tenu en repos tout le jour pour la même raiſon, il s'approcha pendant la nuit des côtes voiſines de la terre des Samiens.

De-là ayant ordonné à un certain chef de pirates nommé Nicandre, d'aller à Palinure avec cinq vaiſſeaux couverts, & de conduire les gens armés qu'il

qu'il avoit avec lui, par le chemin le plus court, à travers la campagne, derriere les ennemis qui étoient à Panorme, il s'avança lui-même avec sa flotte partagée en deux escadres, pour s'emparer en même tems des deux entrées de ce port. Pausistrate fut d'abord étonné; mais, comme c'étoit un vieux guerrier, il se rassura bientôt; & persuadé qu'il repousseroit l'ennemi par terre beaucoup plus aisément que par mer, il forma deux bataillons des soldats qu'il avoit, & les mena sur les deux promontoires qui fermoient le port en s'étendant comme deux bras dans la pleine mer. Mais, Nicandre qu'il apperçut derriere lui du côté de la terre, lui rendant cette précaution inutile, il changea de dessein, & ordonna aux siens de s'embarquer au plus vîte. Alors, les soldats & les Nautonniers remplis de trouble & d'allarmes, rentrent, comme en fuyant, dans leurs vaisseaux, où ils sont investis par mer & par terre. Pausistrate, ne voyant point d'autre moyen de se sauver que de s'ouvrir un passage à travers les ennemis qui fermoient le port par deux endroits & de gagner la pleine mer, ordonna à ses gens, dès qu'ils furent embarqués, de le suivre, & tout le premier, faisant force de voiles & de rames, il poussa son vaisseau vers l'embouchure du port. Il étoit sur le point d'en sortir & de s'évader, lorsque Polyxénidas l'investit avec cinq quinqueremes. Son navire percé des proues ennemies va à fond. Ceux qui le défendent sont accablés de traits, & à leur tête Pausistrate lui même est tué en combattant avec beaucoup de valeur. Du reste de ses vaisseaux, les uns furent pris devant le port, & les autres dans le port même, par Polyxénidas, & quelques-uns voulant se sauver du côté de la terre, tomberent entre les mains de Nicandre. De toute la flotte, il ne se sauva que cinq vaisseaux Rhodiens avec deux de Cos, qui s'ouvrirent un chemin à travers les ennemis effrayés par les flammes qu'ils présentoient devant eux dans des vases de fer attachés à chaque proue au bout de deux longues perches.

Peu de tems après, Antiochus, excité par le souvenir du dommage & de l'affront que la fraude de Polyxénidas avoit fait essuyer aux Rhodiens auprès de Samos, envoya ce Général avec sa flotte pour qu'il tentât à toutes fins la fortune d'un combat contre les Romains. Polyxénidas, étant parti de Colophon, apprit que les ennemis, commandés par le préteur L. Émilius Régillus, ayant laissé leur flotte dans le port Gérestícus, ravageoient le territoire de Téos. Alors, il alla lui-même jetter l'ancre vis-à-vis de Myonnese, dans un port caché de l'isle Macris. Là, examinant de près les mouvemens des ennemis, il conçut d'abord l'espérance de faire périr la flotte Romaine dans

un port où il lui étoit aisé de l'investir, comme il avoit fait celle des Rhodiens dans le port de Samos, dont il lui avoit fermé la sortie. Et en effet, la disposition des lieux étoit assez semblable. Le port Gérestícus étoit embrassé près de deux promontoires qui sembloient se rapprocher, de façon qu'à peine deux bâtimens en pouvoient-ils sortir de front. Polyxénidas avoit dessein de s'emparer de cette embouchure pendant la nuit; & après avoir posté dix navires à chacun des Promontoires pour attaquer des deux côtés en flanc les vaisseaux qui entreprendroient de sortir, de disposer sur le rivage les soldats du reste de sa flotte, afin d'opprimer les ennemis par terre & par mer, comme il avoit fait à Panorme. Ce projet lui auroit vraisemblablement réussi, si les Teiens s'étant promptement soumis, le Préteur n'eût transporté sa flotte dans le port qui étoit devant leur ville, comme plus propre à recevoir les convois qu'il attendoit. On lui avoit fait remarquer le danger qu'il y avoit à rester dans le premier port, où par hazard deux Galeres, en voulant sortir en même tems avoient rompu leurs rames dans le passage serré de son embouchure. Une autre raison qui engagea encore le Préteur à transporter sa flotte ailleurs, c'est qu'il craignoit qu'Antiochus, qui étoit campé près de là, ne le vînt attaquer du côté de la terre.

Lorsque la flotte eut passé du côté de la ville de Téos, les soldats & les matelots en sortirent pour aller chercher les provisions, & sur-tout le vin qui étoit destiné pour chaque vaisseau. Personne ne soupçonnoit que les ennemis fussent si près de-là, lorsque sur le midi un païsan fut amené au Préteur, & lui apprit qu'il y avoit déjà deux jours que la flotte du Roi étoit à l'ancre près de l'isle Macris, & que quelques vaisseaux paroissoient se mettre en mouvement pour en partir. L. Émilius Régillus, allarmé de cette nouvelle, fit sonner la trompette pour avertir ceux qui seroient dispersés dans la campagne de revenir, & envoie les Tribuns dans la ville, pour ordonner aux soldats & aux nautonniers de rentrer dans leurs vaisseaux. Tout le monde s'agite & s'empresse comme dans un incendie qui vient tout d'un coup de s'allumer, ou dans une ville prise d'assaut. Les uns courent dans la ville pour rappeller leurs gens, les autres s'enfuient de la ville dans leurs galeres; les cris qu'on pousse de toutes parts, joints au son de la trompette, empêchent qu'on n'entende l'ordre des Généraux & des Officiers. Lors même que tous se furent rassemblés autour de la flotte, chacun avoit peine à reconnoître sa galere, & encore plus à y rentrer, à cause du tumulte & de la foule; & ils auroient reçu quelque échec ou sur mer, ou sur terre, si on n'eût pris

un ſoin particulier de l'embarquement. Ils étoient entre les promontoires de Myonneſe & de Coryce, lorſqu'ils apperçurent l'ennemi. Les galeres du Roi, qui venoient ſur une longue file deux à deux, ſe rangerent auſſi en bataille vis-à-vis celles de L. Émilius Régillus, Polyxénidas n'étendant ſa gauche qu'autant qu'il falloit pour envelopper l'aîle droite des Romains. Un Officier, qui étoit à la queue, vit ce mouvement; & jugeant que le Préteur ne pourroit pas s'étendre aſſez pour l'empêcher, il fit avancer les vaiſſeaux des Rhodiens, les plus légers de tous; & ayant par-là préſenté aux ennemis un front égal au leur, il oppoſa ſa galere à celle que Polyxénidas montoit lui-même.

Déjà le combat étoit engagé de tous côtés. Les Romains avoient quatre-vingts galeres, en comptant les vingt-deux des Rhodiens. La flotte d'Antiochus étoit compoſée de quatre-vingt-huit bâtimens, dont il y en avoit trois à ſix rangs & deux à ſept, qui étoient les plus grands de tous. Les Romains l'emportoient ſur les Syriens par la force de leurs vaiſſeaux & par la valeur de leurs ſoldats; autant que les Rhodiens leur étoient ſupérieurs par la vîteſſe de leurs galeres, l'expérience de leurs Pilotes, & la dextérité de leurs rameurs. Mais, ce qui cauſa le plus de frayeur aux ennemis, ce furent les feux qu'on leur oppoſa, & dont il a déjà été parlé; enſorte que cette invention qui avoit ſauvé une partie des Rhodiens à Panorme, leur procura en cette occaſion la victoire. Car, les galeres du Roi n'oſant préſenter leurs proues à celles des ennemis, qui étoient armées de feux, ſe détournoient pour les éviter, & par-là recevoient dans leurs flancs les coups d'éperon qu'elles n'étoient pas en état de rendre; & ſi quelqu'une s'offroit par cette partie, elle étoit remplie de ces flammes, qu'elle redoutoit beaucoup plus que les armes des ennemis. Mais, après tout, la valeur des ſoldats, comme il a coutume d'arriver, contribua plus que tout le reſte à la victoire des Romains. Car, le Préteur ayant enfoncé le corps de bataille des Syriens, alla fondre, en faiſant un circuit, ſur ceux qui étoient attachés aux Rhodiens par derriere, & en un moment les galeres d'Antiochus inveſties & au centre, & à l'aîle gauche, furent priſes ou coulées à fond. Ceux qui étoient à l'aîle droite ſe ſoutenoient encore, plus effrayés du malheur de leurs compagnons, que d'aucune perte qu'ils euſſent faite eux-mêmes. Mais, quand ils virent que les autres vaiſſeaux étoient enveloppés, & que la galere Amirale de Polyxénidas prenoit le large, en laiſſant les autres dans le péril, ils leverent auſſi-tôt leurs petites voiles, & s'enfuirent à Épheſe, où le vent les portoit. Polyxénidas perdit dans cette journée quarante-deux bâtimens, dont

les Romains en prirent treize ; & brûlerent ou ſubmergerent les autres. Du côté des Romains, il y en eut deux de briſés, & quelques autres un peu maltraités.

POLYXÉNUS, *Polyxenus*, Πολύξενος, (*a*) avoit épouſé Theſta, ſœur de Denys l'Ancien, tyran de Syracuſe. Étant devenu l'ennemi déclaré de ce Prince, Polyxénus s'enfuit de Sicile, pour ne pas tomber entre ſes mains. *Voyez* Theſta.

POLYXO, *Polyxo*, nom d'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

POLYZÈLE, *Polyzelus*, (*b*) Πολύζηλος, Meſſénien, hiſtorien Grec, vivoit ſous la L^e. Olympiade, vers l'an 580 avant J. C. On croit qu'il fut pere d'Ibicus, poëte lyrique, dans le tems que Créſus regnoit en Lydie, & Polycrate dans l'iſle de Samos, vers la LVe. Olympiade, comme nous l'apprenons de Suidas.

POLYZÈLE, *Polyzelus*, (*c*) Πολύζηλος, né à Rhodes, auteur de divers traités hiſtoriques. Il avoit écrit en particulier les choſes mémorables de Rhodes. Plutarque & Athénée citent cet Hiſtorien.

POLYZÈLE, *Polyzelus*, (*d*) Πολύζηλος, poëte comique Grec, fut auteur de diverſes pieces, dont Suidas donne la liſte.

POLYZÈLE, *Polyzelus*, (*e*) Πολύζηλος, frere d'Hiéron. L'an 476 avant Jeſus-Chriſt, Hiéron, qui avoit ſuccédé à Gélon au trone de Syracuſe, voyant que ſon frere Polyzele étoit fort eſtimé du peuple, le ſoupçonna de vouloir régner à ſa place, & ſongea à ſe défaire de lui. Dans ce deſſein, il commença par ſe former une garde de ſoldats étrangers, qu'il croyoit ſeule capable d'aſſurer la Couronne ſur ſa tête. Enſuite, comme les Sybarites étoient alors aſſiégés par les Crotoniates, & demandoient du ſecours à Hiéron, il leur envoya une partie de ſes gens de guerre, à la tête deſquels il voulut mettre Polyzele, dans l'eſpérance qu'il pourroit être vaincu & tué par les Crotoniates. Son frere, ſe doutant de ſon deſſein, refuſa de conduire ce corps de troupes, & ſe réfugia chez Théron, roi d'Agrigente. Hiéron entra dans une grande colere contre lui, & réſolut de l'aller combattre, lui & le Roi qui lui prêtoit un azyle. Mais, Théron s'étant bientôt réconcilié avec Hiéron, remit en même tems Polyzele dans les bonnes graces de ſon frere.

POLYZÈLE, *Polyzelus*, (*f*) Πολύζηλος, Athénien, s'aviſa un jour de maltraiter le premier Magiſtrat. Mais, cette affaire

(*a*) Plut. T. I. p. 966.
(*b*) Suid. T. I. p. 1217.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 87. Athen. p. 31, 361.
(*d*) Suid. T. II. p. 559. Athen. p. 370.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 267. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 337.
(*f*) Demoſt. Orat. in Midi. p. 608, 609.

n'eut point de ſuites, parce que par un arrangement particulier, fait entre Polyzele & celui qu'il avoit maltraité, Polyzele ne fut pas même cité en juſtice.

POLYZÉLIE, *Polyzelia*, ou plutôt *Polyzelium*, Πολυζήλειον, (*a*) nom d'un lieu ou d'une ferme de Sicile, du côté de Syracuſe. Ce fut près de ce lieu que Démoſthene, général des Athéniens, fut enveloppé par les Syracuſains, & fait priſonnier avec toute ſon armée, après s'être défendu long-tems avec beaucoup de courage.

POMAXETHRES, *Pomaxæthres*, Πομαξαίθρης, (*b*) Parthe, qui tua de ſa main M. Craſſus. Sillace apporta un ſoir la tête de ce Général Romain à Orode, pendant qu'on étoit à table. Dans ce moment, le comédien Jaſon, excellent acteur pour le tragique, récitoit quelques morceaux de la tragédie des Bacchantes d'Euripide, & les aventures tragiques de Penthée & de ſa mere Agave. Comme tout le monde étoit dans l'admiration, Sillace entre dans la ſalle, adore le Roi, & jette à ſes pieds la tête de M. Craſſus. En même tems, les Parthes ſe mettent à battre des mains avec de grands cris & de grandes marques de joie. Les gardes font aſſeoir Sillace à table par l'ordre du Roi; & alors Jaſon, donnant à un des perſonnages du chœur les habits de Penthée dont il étoit revêtu, & mettant ceux d'Agave, prit entre ſes mains la tête de M. Craſſus, & avec la fureur d'une véritable Bacchante, plein d'enthouſiaſme, il chanta cet endroit, où Agave revenant des montagnes, & portant au bout de ſon thyrſe la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit: « Nous portons de la montagne » ce lionceau que nous venons » de tuer; nous apportons dans » ce palais cette heureuſe chaſ» ſe. »

Ces vers réjouirent toute la compagnie; & comme on continua de chanter la ſuite où Agave & le chœur ſe répondent, & où le chœur demande, *qui l'a tué, qui eſt-ce qui l'a frappé la premiere*? Agave répond, *c'eſt à moi que cet honneur eſt dû*; alors, Pomaxethres ſe levant, car il étoit encore à table, voulut prendre la tête des mains de Jaſon, diſant que c'étoit à lui de chanter ces vers plutôt qu'à cet acteur, puiſque c'étoit lui qui avoit tué M. Craſſus. Le Roi, ayant pris plaiſir à ce débat, fit à Pomaxethres le préſent que la loi du païs ordonnoit de faire à ceux qui avoient tué le Général des ennemis, & donna un talent à Jaſon.

POMÉTIA, *Pometia*. *Voyez* Sueſſa Pométia.

POMŒRIUM, *Pomœrium*. (*c*) On appelloit ainſi; dit Tite-

(*a*) Plut. T. 1. p. 541.
(*b*) Plut. T. 1. p. 563. *& ſeq.*
(*c*) Tit. Liv. L. 1. c. 44. Plut. T. 1. pag. 23.

Live, l'intervalle que les Etruriens laiſſoient autrefois autour du mur, tant en dedans, qu'en dehors de la ville qu'ils fondoient; intervalle qu'ils conſacroient, de ſorte qu'il n'étoit permis, ni de pouſſer les maiſons, ni de labourer, ou de ſemer, juſqu'au pied de la muraille, quoique aujourd'hui, ajoute Tite-Live, on faſſe l'un & l'autre ſans ſcrupule.

On lit dans Plutarque: « On » tire avec un aiguillon une li» gne qui marque l'enceinte de » la ville; & le fondateur, » mettant un ſoc d'airain à une » charrue, & y attelant un bœuf » avec une vache, trace lui» même un profond ſillon ſur » la ligne qu'on a tirée, & il » y a des gens après lui qui » ont ſoin de ranger du côté de » la ville toutes les mottes de » terre que le ſoc éleve, & de » n'en laiſſer aucune en dehors. » Cette ligne, où l'on a fait le » ſillon, marque le circuit des » murailles, & on l'appelle pro» prement *Pomœrium*, par un » retranchement de lettres, au » lieu de *Poſtmœrium*, parce » qu'elle eſt derriere le mur, » ou après le mur. »

Ce paſſage de Plutarque prouve que l'eſpace que les Romains appelloient Pomœrium, étoit en dedans derriere les murailles, & non pas en dehors, comme beaucoup de gens l'avoient cru. Car, il ne ſe contente pas de dire que cet eſpace eſt derriere le mur, il ajoute, *ou après le mur.*

Selon quelques-uns, le Pomœrium étoit à Rome une place plantée d'arbres fruitiers, où, avant la tenue des Comices, on alloit prendre les auſpices.

POMONE, *Pomona*, (*a*) déeſſe des fruits & des jardins. Selon Ovide, Pomone vivoit du tems de Procas, roi des Latins, vers l'an 805 avant J. C. C'étoit la plus belle & la plus eſtimée de toutes les Hamadryades de l'Italie. Il n'y en avoit point qui cultivât mieux un jardin, & qui fût plus curieuſe d'avoir de beaux fruits; auſſi, comme le mot *Pome* étoit un mot général parmi les Latins, qui comprenoit toutes ſortes de fruits, elle en fut appellée Pomone. Elle n'aimoit ni les bois, ni les rivieres, mais ſeulement les jardins & les arbres qui donnent du fruit. Elle ne portoit point de javelot pour courir après les bêtes, mais ſeulement une ſerpette avec laquelle elle élaguoit les arbres & les forçoit de porter. Tantôt elle en greffoit elle-même, & les obligeoit, pour ainſi dire, d'adopter un fruit étranger. Tantôt, elle en faiſoit arroſer, & confioit à leurs racines la nourriture de tout le reſte. C'étoit là tout ſon ſouhait & ſa plus grande paſſion. Elle ne penſoit point à l'amour parmi des exercices

(*a*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 16. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 344, 347. T. IV. p. 445. *& ſuiv.*

innocens ; & pour n'être pas importunée, elle tenoit ſes jardins fermés, & ne vouloit point ſouffrir que les hommes la viſitaſſent.

Elle n'en fut pas moins recherchée de tous les Dieux de la campagne, qui ſe diſputoient à l'envi la conquête d'une ſi belle Nymphe. Elle fut ſur-tout aimée par Vertumne, qui, après avoir emprunté pluſieurs ſortes de métamorphoſes, eut enfin le bonheur de lui plaire. Il s'étoit déguiſé, tantôt en moiſſonneur, tantôt en pêcheur, puis en ouvrier, en ſoldat, & il prit enfin la figure d'une vieille. Sous cette figure, il l'obligea de l'aimer, par l'agréable idée qu'il lui donna de l'amour.

Il y a bien de l'apparence que cette fiction, qu'Ovide raconte ſi au long, n'eſt qu'un pur roman, ſans aucun fondement ; que cette fable eſt née dans le païs Latin, ſans qu'on en trouve aucune trace chez les Grecs ni chez les autres peuples. Cependant, on ne doit pas diſſimuler qu'il y a des Auteurs qui croient qu'on peut la rapporter à l'hiſtoire de quelque perſonne du ſexe qui aima la vie champêtre, & s'appliqua ſur-tout à la culture des arbres fruitiers, ce qui lui mérita dans la ſuite les honneurs divins ; car, il ſuffiſoit dans ces ſiecles de ténebres, pour parvenir au nombre des Dieux, d'avoir excellé dans quelque art utile aux hommes. Pomone y participa en effet, & elle eut à Rome des temples & des autels. Son Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des ſacrifices pour la conſervation des fruits de la terre, comme nous l'apprenons de Feſtus, qui n'a fait en cela que copier Varron.

Le tems nous a conſervé quelques repréſentations de Pomone, qu'on trouve dans Patin, dans Béger, & ſur quelques pierres gravées. La Déeſſe y paroît ſous la figure d'une jeune perſonne, tantôt aſſiſe ſur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même ſur ſon giron des pommes & des branches de pommiers ; tantôt, avec une ſerpe à une main, & un rameau à l'autre.

POMPÉDIUS [Q.] SILO, *Q. Pompedius Silo*, Κ. Πομπαλδιος Σιλλων, (*a*) de la nation des Marſes, fut un des principaux chefs des peuples d'Italie, qui ſe révolterent contre les Romains, l'an 91 avant J. C. Un jour, ce ruſé Italien, qui avoit ſon camp aſſez peu éloigné de celui de Servilius Cépion, vint le trouver pendant la nuit, lui donnant à entendre qu'il vouloit changer de parti & s'attacher aux Romains. Pour gage de ſa foi, il lui amena pour ôtages deux enfans qu'il diſoit être les ſiens, mais qui n'étoient que des eſclaves. De plus, feignant

(*a*) Plut. Tom. I. p. 424, 760. Excerpt. L. XXXVII. Diod. Sicul. Rull. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 505. *& ſuiv.*

de craindre que les alliés ne ſe vengeaſſent de ſa déſertion en le dépouillant de ſes biens, & de prendre par cette raiſon la précaution de ſauver au moins quelques débris de ſa fortune, il apportoit avec lui de prétendus lingots d'or & d'argent, c'eſt-à-dire, du plomb doré & argenté.

Sur ces preuves, Servilius Cépion prit confiance en lui; & le fourbe, l'ayant exhorté à venir ſur le champ attaquer le camp des alliés, qui ſeroient bien déconcertés lorſqu'ils ſe verroient ſans Chef, le Romain ſuivit ce conſeil avec une pleine ſécurité, & ſe mit en marche. Mais, Q. Pompédius Silo avoit placé dans l'intervalle des deux camps une embuſcade; & lorſqu'il fut près de l'endroit, il monta ſur une colline ſous prétexte d'aller découvrir la contenance des ennemis, mais en effet pour donner à ſes gens le ſignal dont il étoit convenu. En un moment, Servilius Cépion ſe trouve attaqué, vaincu, tué lui-même, & la plus grande partie de ſon armée taillée en pieces.

Une autre fois, Q. Pompédius Silo ſe jetta dans une entrepriſe extraordinaire. A la tête de dix mille hommes qui craignoient les recherches de la juſtice, & qui cachoient leur épée ſous leurs habits, il les fit marcher du côté de Rome. Son deſſein étoit d'entourer le Sénat, & de demander pour lui & pour ſa province le droit de Citoyens Romains; & en cas de refus, de ravager Rome & ſon territoire par le fer & par le feu. C. Domitius vint au devant de lui, & lui demanda où il prétendoit aller à la tête de tant de troupes. A Rome, dit-il, où les Tribuns mêmes m'ont fait eſpérer qu'on accorderoit à moi & à ceux qui m'accompagnent, le titre de Citoyens Romains. C. Domitius lui répondit qu'il obtiendroit ſa demande bien plus ſûrement & bien plus agréablement pour lui & pour les ſiens, s'il ne ſe préſentoit pas en forme de guerre; d'autant que le titre où il aſpiroit étoit un gage de liaiſon & d'amitié qui ne s'acquéroit point par les hoſtilités & par la violence. Q. Pompédius Silo, frappé de reſpect à la ſeule préſence de cet homme, & cédant à la ſageſſe de ſon conſeil, s'en retourna ſur le champ.

L'an 89 avant Jeſus-Chriſt, les rebelles s'étant nommés cinq Généraux, Q. Pompédius Silo fut de ce nombre. Il méritoit cette préférence par ſon habileté dans la guerre, par ſon courage, & ſur-tout par ſon opiniâtreté dans la révolte, dont il avoit été le premier auteur. Il aſſembla une armée de trente mille hommes de pied & de mille chevaux. Forcé par la néceſſité de tenter toute ſorte de reſſources, il donna même la liberté aux eſclaves qui voulurent ſe joindre à lui; & en ayant ramaſſé environ vingt mille, il les arma du mieux qu'il lui fut

poſſible. Avec ces troupes, il retarda encore de quelque tems la ruine entiere de ſon parti.

Il eut d'abord quelque ſuccès, & reprit même la ville de Bovianum. Attentif à ſuivre le ſyſtême qu'il avoit pris de mettre ſa République en parallele & de niveau avec la République Romaine, il voulut triompher, & entra réellement en triomphe dans ſa nouvelle conquête. Mais, l'antiquité ſuperſtitieuſe a remarqué que par-là il donnoit lui-même un préſage de ſa future défaite, parce que c'étoit dans la ville victorieuſe qu'on entroit en triomphe, & non pas dans une ville vaincue. Peu de tems après, il perdit une grande bataille, dans laquelle il fut tué; & avec lui périt toute la gloire de ſon parti, qui depuis ce tems ne fit que languir.

Il paroît fort vraiſemblable que l'on doit attribuer à cet ennemi ſi obſtiné du nom Romain l'Ambaſſade envoyée par les alliés à Mithridate, pour implorer ſon ſecours, & l'inviter à s'unir à eux contre Rome. Au reſte, ſi l'Auteur de cette délibération n'eſt pas certainement connu, le fait du moins eſt conſtant par Diodore de Sicile. Il falloit que la haine de ces Italiens allât juſqu'à la fureur, pour les porter à rechercher une protection ſi éloignée, & qui devoit leur être ſuſpecte & odieuſe par tant d'endroits; & il paroît par-là que c'eſt d'après l'exacte vérité hiſtorique, qu'un de nos plus grands Poëtes introduit Mithridate, diſant à ſes enfans:

Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'Univers,
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers;
Et de près inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Le Roi de Pont ne fit pas beaucoup d'attention à cette Ambaſſade, & répondit froidement que quand il auroit terminé les affaires d'Aſie, qui l'occupoient actuellement, il iroit joindre ſes forces à celles des Italiens.

On raconte quelques traits particuliers de Q. Pompédius Silo. On dit qu'un jour il cria à C. Marius: *Si tu es ſi grand Capitaine, Marius, deſcends en pleine campagne pour combattre contre nous;* & que C. Marius lui répondit: *Et ſi tu es ſi grand Capitaine toi-même, Pompédius, force-moi à deſcendre & à combattre malgré moi.*

Étant allé à Rome pour ſolliciter le droit de bourgeoiſie en faveur des peuples d'Italie alliés des Romains, il logea pluſieurs jours chez Livius Druſus ſon ami particulier. Pendant ce tems-là, il s'amuſa ſouvent avec les enfans qui étoient dans la maiſon, & vivoit avec eux dans la derniere familiarité. Un jour, il leur dit: *O ça, mes enfans, intercédez pour nous auprès de votre oncle, afin qu'il nous aide*

à obtenir le droit de bourgeoiſie que nous demandons. Cœpion en riant fit d'abord ſigne qu'il ſolliciteroit ſon oncle ; & comme Caton ne répondoit point, & qu'il tenoit les yeux fixement attachés ſur ces étrangers avec un viſage refrogné & ſévere : *Et toi, mon enfant*, lui dit Q. Pompédius Silo, *que dis-tu ? Ne veux-tu pas parler à ton oncle en faveur de ſes hôtes auſſi bien que ton frere ?* Comme il ne répondoit rien encore, & que par ſon ſilence & par-tout ſon air, il paroiſſoit rejetter ſa priere, Q. Pompédius Silo, le prenant entre ſes bras, & le tenant ſuſpendu hors de la fenêtre comme prêt à le jetter, lui dit : *Promets de parler, ou je te jette ;* ce qu'il lui dit d'un ton rude & menaçant, en le tenant toujours hors de la fenêtre, & lui donnant diverſes ſecouſſes pour le mieux effrayer. Après que Caton eut ſouffert cela très-long-tems, ſans témoigner le moindre étonnement, ni la moindre crainte, Q. Pompédius Silo, le remettant à terre, dit tout bas à ſes amis : *Quel bonheur pour l'Italie que cet enfant s'il vit ! S'il étoit aujourd'hui en âge d'homme, je ne crois pas que parmi tout le peuple nous euſſions un ſeul ſuffrage pour nous.*

POMPÉDIUS, *Pompedius*, Πομπήδιος, (*a*) ſénateur Romain, qui avoit paſſé par toutes les charges les plus honorables, mais qui, étant de la ſecte d'Épicure, ne penſoit qu'à vivre en repos. Il fut accuſé d'avoir tenu des diſcours injurieux contre l'empereur Caligula, vers l'an de Jeſus-Chriſt 41. Mais, il fut ſauvé par une comédienne nommée Quintilia. *Voyez* Quintilia.

POMPÉE [L.], *L. Pompeius*, (*b*) étoit Tribun des ſoldats, l'an de Rome 581, & 171 avant Jeſus-Chriſt. Un jour, Cet Officier, ſurpris par l'arrivée imprévue de Perſée, retira ſes gens effrayés ſur une colline voiſine, pour lui oppoſer l'avantage du poſte, au défaut du nombre & de la force. Là, ayant ramaſſé ſes ſoldats en rond, il leur ordonna de preſſer leurs boucliers les uns contre les autres, pour ſe mettre à couvert des coups de fleches & de javelots. Mais Perſée, entourant toute la colline, fit avancer une partie des ſiens contre les Romains, pour les combattre de près, tandis que les autres leur lanceroient des traits de loin. Par-là, les Romains ſe trouvoient doublement expoſés au péril, car ils ne pouvoient ni ſe ſerrer pour combattre tous dans le même endroit, à cauſe des ennemis qui montoient & les attaquoient par différens côtés, ni ſe ſéparer pour faire face par-tout, ſans être en butte aux traits dont on les accabloit. Enfin, ne pouvant preſque plus

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XIX. p. 654, 655. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 79, 80.

(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 65, 66.

ſoutenir le poids de leurs armes, tant ils étoient épuiſés de laſſitude, Perſée les ſomma de ſe rendre, leur donnant ſa parole qu'ils ſeroient bien traités, & leur promettant même des récompenſes. Mais, il n'en put engager aucun à accepter ſes offres, & à ſe livrer à lui. Ils étoient tous réſolus de mourir, lorſque tout d'un coup il leur vint un ſecours ſur lequel ils ne comptoient plus. Alors on attaqua les Macédoniens, qui d'abord ſe défendirent aſſez courageuſement. Mais, bientôt, n'étant en rien égaux aux Romains, ils tâcherent de faire retraite, ayant laiſſé ſur la place trois cens hommes de pied, & vingt-quatre cavaliers des plus diſtingués de l'eſcadron Sacré.

POMPÉE [AULUS] RUFUS, *Aulus Pompeius Rufus*, n'eſt guere connu que pour avoir donné la naiſſance à Q. Pompée, le premier de ſa famille qui parvint au Conſulat.

POMPÉE [Q.] RUFUS, *Q. Pompeius Rufus*, (*a*) fils du précédent, fut créé Conſul l'an de Rome 611, & 141 avant J. C. Il eſt le premier de ſon nom & de ſa famille qui ſe ſoit élevé aux grandes charges. Mais, la maniere dont il parvint au Conſulat, ne fait pas grand honneur à ſa probité & à ſa droiture. C. Lélius demandoit cette charge, ſoutenu de tout le crédit de P. Scipion. Q. Pompée, qu'ils comptoient au nombre de leurs amis, leur cacha le deſſein qu'il avoit de demander auſſi le Conſulat, & même leur promit de ſolliciter avec eux pour C. Lélius. Mais, au lieu de travailler pour celui-ci, il agiſſoit puiſſamment pour lui-même; & il fit ſi bien qu'il ſupplanta C. Lélius, & fut nommé Conſul. Il perdit par-là l'amitié de P. Scipion, c'eſt-à-dire, un bien plus eſtimable que le Conſulat, ſur-tout acquis par une perfidie. Il réuſſit encore à ſe faire donner le commandement des armées dans l'Eſpagne Citérieure en la place de Q. Métellus, qui étoit ſon ennemi particulier. Mais, il n'étoit pas ſi habile à conduire une guerre qu'à manier une intrigue. En arrivant dans ſa province, il ſe trouva, malgré toute la mauvaiſe volonté de Q. Métellus, à la tête d'une armée forte de trente mille hommes d'infanterie, & de deux mille chevaux. Sans doute, il avoit amené avec lui de Rome un renfort conſidérable. Mais, il s'en fallut bien qu'il tirât de cette armée tout le ſervice qu'on pouvoit en attendre.

Il forma d'abord le ſiege de Numance; mais, rebuté par les difficultés qu'il y trouva contre ſon attente, il le leva bientôt après, & fit paſſer ſon armée devant Termance, comptant qu'il en viendroit plus facilement à bout. Le ſuccès ne ré-

(*a*) Velléi. Patercul. L. II. c. 1, 21, 90. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 121. & *ſuiv.*

pondit pas mieux à ſon eſpérance. Il fut plus heureux dans l'expédition qu'il entreprit contre pluſieurs brigands, qui ravageoient la Sédétanie, dont il purgea tout le païs.

L'année ſuivante, Q. Pompée, ayant été continué Commandant dans l'Eſpagne Citérieure, réſolut dans le deſſein de rétablir ſa réputation qui étoit preſque ruinée, de recommencer & même de continuer pendant l'hiver le ſiege de Numance. Mais, la rigueur du froid, l'air & les eaux du païs auxquelles ſes ſoldats n'étoient point accoutumés, cauſerent bien des maladies & particulierement des coliques fort douloureuſes, qui firent un grand ravage dans l'armée. Q. Pompée, reconnoiſſant qu'il avoit pris un mauvais parti, ſe retira de devant Numance, & fit paſſer le reſte de l'hiver à ſes troupes en différentes villes où il les diſtribua. Mais, comme il attendoit un ſucceſſeur au printems, & qu'à ſon retour à Rome il craignoit d'être accuſé devant le peuple, il crut devoir prendre quelques meſures pour éviter ce danger. Dans cette vue, il envoya ſecrétement quelques perſonnes de confiance aux Numantins pour les engager à demander la paix, en leur faiſant eſpérer qu'on leur accorderoit des conditions très-favorables. Quoiqu'ils euſſent beaucoup d'avantage ſur Q. Pompée, cependant fatigués eux-mêmes de la longueur de la guerre, & ſans doute auſſi parce qu'ils ſentoient la diſproportion de leurs forces à celles de l'empire Romain, ils ſe prêterent volontiers à l'ouverture qu'on leur donnoit. Quand leurs Ambaſſadeurs parurent, Q. Pompée, prenant un ton fier, leur déclara dans l'aſſemblée qu'il n'avoit point d'autres conditions à leur propoſer, ſi-non qu'ils s'abandonnaſſent eux & tout ce qu'ils poſſédoient à la diſcrétion du peuple Romain, mais ſous main il leur fit dire ce qu'il entendoit par ce langage. Le traité fut conclu; ils firent leurs ſoumiſſions en préſence de l'aſſemblée; mais, l'on n'exigea d'eux autre choſe ſi-non qu'ils rendroient les priſonniers avec les transfuges, & qu'ils donneroient des ôtages. On convint auſſi qu'ils paieroient trente talens, une partie ſur le champ, & le reſte dans un certain terme aſſez court.

Dès que M. Popillius Lénas, qui avoit été donné pour ſucceſſeur à Q. Pompée dans l'Eſpagne Citérieure, y fut arrivé, les Numantins vinrent offrir de payer ce qui reſtoit de la ſomme qu'on leur avoit impoſée. Q. Pompée, qui ſe voyoit déchargé du ſoin de la guerre, nie qu'il ait fait aucun traité avec eux. Les Numantins, ſurpris au-delà de tout ce qu'on peut dire, & s'imaginant preſque que tout ce qui ſe paſſoit étoit un ſonge, ſe recrient ſur la mauvaiſe foi du Proconſul, & prennent à témoin les Dieux

& les hommes ; car, des Sénateurs & des Officiers avoient été préſens à la concluſion du traité. Le Conſul les renvoya au Sénat pour diſcuter cette affaire. Les députés des Numantins plaiderent leur cauſe à Rome, & la mirent dans une telle évidence, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe diſſimuler la mauvaiſe foi de Q. Pompée. Il ne ſe démonta pas néanmoins, & s'appuyant ſur ſon crédit qui étoit énorme, il perſiſta toujours à nier le fait avec la derniere impudence ; & il fut jugé qu'il n'y avoit point eu de traité. Quelle corruption de mœurs !

Peu de tems après, Q. Pompée fut accuſé de concuſſion, & quatre perſonnages Conſulaires, les deux Scipions & les deux Métellus, dépoſerent contre lui. Cicéron dit que l'autorité de ces graves témoins n'eut pas ſon effet, parce qu'on les regardoit comme ennemis de l'accuſé. Mais, à juger de ce fait particulier par le reſte de la conduite de Q. Pompée, il eſt bien vraiſemblable que le crédit de cet homme intriguant & factieux l'emporta encore ici ſur la juſtice.

Qui croiroit qu'un homme de mœurs auſſi perverties que Q. Pompée, eût été élevé à la Cenſure ? Il exerça cependant cette charge avec Q. Métellus Macédonicus, l'an de Rome 622, & 130 avant J. C.

POMPÉE [A.] RUFUS, (*a*) *A. Pompeius Rufus*, fils du précédent, mourut dans le Capitole, après avoir ſalué les Dieux.

POMPÉE [A]. RUFUS, (*b*) *A. Pompeius Rufus*, fils du précédent, fut ſurnommé Bithynicus. Il paſſe pour avoir été un Orateur célebre. Pendant qu'il étoit Préteur de Sicile, Sext. Pompée, fils du grand Pompée, le fit tuer, ſous prétexte qu'il lui tendoit des embûches.

POMPÉE [Q.], RUFUS, (*c*) *Q. Pompeius Rufus*, fils de Q. Pompée Rufus, le premier Conſul de ſa famille, fut lui-même élevé à cette charge, l'an 88 avant Jeſus-Chriſt, & il eut pour collegue L. Corn. Sylla.

Cette année, le tribun P. Sulpicius propoſa une loi qui le rendoit abſolument maître dans les aſſemblées du peuple. Cette loi mit toute la ville en combuſtion. Les anciens Citoyens, ayant le conſul Q. Pompée à leur tête, réſiſtoient de toutes leurs forces à un établiſſement qui les privoit de toute autorité & de tout pouvoir. P. Sulpicius n'étoit pas de caractere à reculer. Il avoit été ci-devant étroitement lié avec Q. Pompée. Mais ici, cette amitié ſe change en une haine furieuſe ; bientôt les choſes ſont pouſſées aux dernieres violences. L. Corn. Sylla & Q. Pompée réunis, conférerent enſemble, & crurent avoir trouvé un expé-

(*a*) Plin. Tom. I. p. 409.
(*b*) Dio. Caſſ. pag. 367, 368.
(*c*) Vellei. Paterc. L. II. c. 17. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 533. *& ſuiv.*

dient pour éluder ſans bruit & ſans efforts toutes les fureurs du Tribun. Ils publierent une ordonnance qui interdiſoit pendant pluſieurs jours toute aſſemblée du peuple, toute délibération publique, en un mot qui introduiſoit une ceſſation générale de toute affaire, comme il ſe pratiquoit dans les jours de fêtes; ce ſont les termes d'Appien. Leur vue étoit de gagner du tems, & de procéder doucement à ramener les eſprits. Mais, P. Sulpicius ne leur en donna pas le loiſir. Il ſurvient avec ſes ſatellites armés de poignards, & veut forcer les Conſuls de révoquer leur ordonnance. Sur leur réſiſtance, il s'éleve un tumulte affreux; les gens de P. Sulpicius tirent leurs poignards; pluſieurs Citoyens ſont tués ſur la place, & entr'autres le fils du conſul Q. Pompée, qui étoit en même tems gendre de L. Corn. Sylla. Les Conſuls, dans un ſi preſſant danger, cherchent à s'enfuir; & en effet, Q. Pompée trouva le moyen de ſe ſauver. Pour ce qui eſt de L. Corn. Sylla, il eſt conſtant qu'il entra dans la maiſon de C. Marius. P. Sulpicius, demeuré maître du champ de bataille, fit paſſer ſa loi.

Quelque tems après, Q. Pompée crut ſe procurer quelque ſûreté, en ſe faiſant donner le commandement des troupes du Picénum; mais, il ne fit par-là que hâter ſa mort. En effet, celui qui étoit déjà à leur tête en qualité de Proconſul, feignit d'abord de le recevoir avec reſpect, lorſqu'il vint prendre le commandement de l'armée, & ſe retira, comme n'étant plus qu'un ſimple particulier. Mais, dès le lendemain, une ſédition excitée par l'ambitieux Proconſul le délivra de ſon concurrent; & pour la premiere fois une armée Romaine ſe ſouilla du ſang de ſon Conſul.

POMPÉE [Q.] RUFUS, (*a*) *Q. Pompeius Rufus*, fils du précédent, fut tué dans une émeute, ainſi qu'il eſt rapporté dans l'article de ſon pere.

POMPÉE [Q.] RUFUS, (*b*) *Q. Pompeius Rufus*, étoit fils du précédent. Il fut mis en priſon par ordre du Sénat, pour avoir empêché les Comices ou aſſemblées générales du peuple. Ce fut ſans doute ce Q. Pompée, ſi on n'aime mieux l'entendre de ſon pere, qui ſe montra ennemi déclaré de T. Annius Milon. Ce doit être également ce Q. Pompée, qui, étant préteur, du tems de la conjuration de L. Catilina, fut envoyé à Capoue pour y lever des troupes propres à aider à rétablir les affaires & à détourner le péril.

Hirtius Panſa, (*c*) ſur la fin de ſon livre de la guerre d'Afrique, parle d'un Pompée, qu'il ſurnomme Rufus, & qui étoit un des plus zélés partiſans

(*a*) Créy. Hiſt. Rom. T. V. p. 589.
(*b*) Salluſt. in L. Catil. c. 18. Créy. Hiſt. Rom. T. VII. p. 239.
(*c*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. p. 815.

de la cauſe Républicaine. Cette circonſtance ayant indiſpoſé contre lui les ſoldats victorieux de Jules Céſar, il en fut fort mal traité, après la journée de Tapſus. Ayant déjà reçu un coup d'épée au bras, il n'échappa au danger de la mort, que parce qu'il s'enfuit en diligence auprès de Jules Céſar.

POMPÉE [Q.] NIGER, (*a*) *Q. Pompeius Niger*, chevalier Romain de la ville d'Italica. Un jour, Antiſtius Turpio, qui ſervoit dans les troupes du jeune Cn. Pompée, & qui ſe fioit en ſes forces, s'avança pour défier au combat les ſoldats de Jules Céſar. Q. Pompée Niger ſortit au-devant de lui à la vue des deux armées, qui ſe camperent pour les contempler, à cauſe du défi d'Antiſtius Turpio, comme ſi ce combat eût dû mettre fin à la guerre. Car, on doutoit qui des deux remporteroit la victoire, & les deux camps étoient partagés en leur faveur. Lorſqu'ils ſe furent avancés dans la plaine, avec beaucoup de réſolution, chacun couvert de ſon bouclier, qui étoit d'un airain très-poli & artiſtement gravé, il arriva une choſe qui eût interrompu le combat, ſi l'on n'eût rangé les gens de trait devant la bataille, à cauſe de la cavalerie ennemie. Comme celle de Jules Céſar ſe retiroit, l'ennemi la pourſuivant un peu chaudement, elle ſe rallia & retourna à la charge avec de grands cris, de ſorte qu'elle la mit en fuite, & la rechaſſa dans ſon camp toute effrayée, après avoir perdu beaucoup de gens.

POMPÉE [SEXT.] RUFUS, *Sext. Pompeius Rufus*, (*b*) élevé au Conſulat avec L. Cornificius, l'an de Rome 717, & 35 avant Jeſus-Chriſt, avoit une grande connoiſſance de l'Antiquité. Il fut tué, laiſſant un fils dont il eſt parlé dans l'article ſuivant.

POMPÉE [SEXT.] RUFUS, *Sext. Pompeius Rufus*, (*c*) étoit Conſul avec Sext. Apuleius, l'année que l'empereur Auguſte mourut; & la mort de ce Prince arriva l'an de Jeſus-Chriſt 14. Tacite remarque que Sext. Pompée Rufus & ſon Collegue furent les premiers à prêter ſerment de fidélité au nouvel Empereur, c'eſt-à-dire, à Tibere.

POMPÉE [SEXT.], *Sext. Pompeius*, fut pere de deux fils, dont il eſt parlé ci-après.

POMPÉE [SEXT.], *Sext. Pompeius*, fils du précédent, fut à la fois excellent Orateur, Philoſophe Stoïcien & bon Géometre.

POMPÉE [Cn.] STRABON, *Cn. Pompeius Strabo*, (*d*) fut un des principaux Généraux des Romains dans la guerre Sociale,

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Hiſp. p. 846, 847.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 403. Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 415.

(*c*) Dio. Caſſ. p. 589. Tacit. Annal. L. I. c. 7. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 276.

(*d*) Vell. Patercul. L. II. c. 21. Plut. T. I. p. 619. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 506, 516, *& ſuiv.* T. VI. p. 5.

& avoit eu pour département le Picénum. Dans les commencemens, il réuſſit mal, comme il étoit arrivé dans cette guerre à la plupart des Généraux Romains. Auſſi-tôt après le maſſacre d'Aſculum, il avoit voulu attaquer la place, & il fut repouſſé avec perte. Enſuite, ayant été attaqué lui-même auprès de la riviere de Tenna par trois Généraux des Alliés, Afranius, Ventidius & Judacilius, il fut défait & obligé de ſe retirer dans la ville de Fermo. Il y fut aſſiégé par Afranius ſeul, les deux autres Préteurs Italiens ayant tourné leurs efforts d'un autre côté. Cn. Pompée Strabon ſe tint pendant aſſez long-tems ſur la défenſive. Mais enfin, ayant appris que Sulpicius approchoit avec une armée Romaine, il fit ſon plan avec lui pour tomber enſemble ſur l'ennemi. Au jour & au tems marqués, il fait une vigoureuſe ſortie. Afranius, qui croyoit n'avoir affaire qu'à Cn. Pompée Strabon, emploie toutes ſes forces pour le repouſſer. Mais, pendant que l'on ſe battoit à avantage à-peu-près égal, voici que Sulpicius arrive, & met le feu au camp des alliés. La vue des flammes qui frappa les combattans, jetta la terreur parmi les Italiens, & pour comble de malheur, Afranius ayant été tué ſur la place, toute l'armée ſe débanda. Ceux qui purent échapper au vainqueur, s'enfuirent dans Aſculum; & ſur le champ, Cn. Pompée Strabon alla mettre le ſiege devant cette ville.

L'année ſuivante, qui étoit la 89 avant Jeſus-Chriſt, ayant été créé Conſul avec L. Porcius Caton, il s'attacha plus particulierement à pouſſer ſon entrepriſe contre Aſculum. Ce ſiege fut une des plus importantes opérations de la guerre. Les Romains s'y acharnoient, parce que c'étoit cette ville qui avoit donné le ſignal de la révolte; & les alliés la défendoient avec la même vigueur. On vit deux armées, l'une de ſoixante-quinze mille Romains, l'autre de ſoixante mille Italiens, en venir aux mains devant Aſculum, pour en hâter ou en empêcher la priſe. Les efforts des alliés ne purent faire lever le ſiege, mais ils le firent traîner en longueur; & il paroît que Cn. Pompée Strabon en laiſſa pendant quelque tems le commandement à L. Julius, conſul de l'année précédente, pour tenir lui-même la campagne, & s'oppoſer aux divers mouvemens des ennemis. Il remporta ſur les Marſes une grande victoire. Il réduiſit les Veſtiniens & les Péligniens à ſe ſoumettre & à quitter les armes. Mais, nous ſçavons peu de détails ſur ces faits.

Ce n'avoit pas été juſqu'alors l'uſage d'obtenir le triomphe pour avoir ſeulement reconquis ce qui avoit auparavant appartenu à la République. Néanmoins, Cn. Pompée Strabon triompha des Aſculans & des peuples du Picénum le ſixieme jour avant les Calendes de Janver,

vier, c'eſt-à-dire, le 25 Décembre. Entre les priſonniers qu'il mena en triomphe, pluſieurs Écrivains ont remarqué P. Ventidius, qui étoit ſans doute fils de celui que nous avons nommé parmi les plus illuſtres Chefs des alliés.

Cn. Pompée Strabon avoit fait vendre tout le butin d'Aſculum; mais, quoique le tréſor public fût épuiſé, il n'y porta rien de tout l'argent qu'il retira de cette vente. C'étoit un homme qui n'avoit de louable que ſon habileté dans la guerre, du reſte exceſſivement avide & peu ſcrupuleux ſur les moyens de s'enrichir; & ce n'eſt pas le ſeul vice que l'hiſtoire lui reproche.

En effet, durant les troubles de C. Marius & de L. Cinna, Cn. Pompée Strabon, par une connivence perfide, donna le tems à ce dernier d'acquérir des forces redoutables, & il ne vint au ſecours de la patrie que lorſqu'elle étoit aux abois. Si même nous en croyons Oroſe, avant que de ſe déclarer pour le parti du Sénat, il s'étoit offert à L. Cinna & à C. Marius, & en avoit été rebuté. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne fut point déciſif, & dont tout ce que nous ſçavons de plus digne de mémoire, c'eſt qu'il y arriva que deux freres, qui ſervoient dans les deux armées ennemies, s'étant rencontrés dans la mêlée, ſe battirent ſans ſe connoître. Celui qui étoit dans le parti de Cn. Pompée Strabon ayant tué d'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla juſqu'au déſeſpoir; & après l'action, ayant fait dreſſer un bûcher, ſur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même, ſe perça de la même épée dont il l'avoit tué, & ayant ordonné qu'on mît le feu, il mêla ainſi ſes cendres avec celles de ſon frere. Évenement horrible, qui fit gémir les deux armées, pendant qu'elles ſe rendoient elles-mêmes coupables de crimes qui n'étoient pas beaucoup moindres!

Peu de tems après, la maladie ſe mit dans l'armée de Cn. Pompée Strabon, & en fit périr une grande partie. La mort inopinée du Général, qui dans un orage effroyable fut tué du tonnerre, acheva de diſſiper cette armée. Il n'en eſt plus parlé depuis cet évenement; & il eſt vraiſemblable que les ſoldats ou ſe diſperſerent, ou même prirent parti dans les troupes de L. Cinna. Nous ne devons pas omettre la maniere dont la haine publique ſe déclara contre Cn. Pompée Strabon après ſa mort. Il ſe l'étoit attirée par ſon avidité, par ſon ambition effrénée, & ſur-tout par l'indifférence criminelle qu'il avoit témoignée pour les dangers qui menaçoient Rome. Lors donc que l'on célébroit ſes funérailles, la populace ſe jetta ſur le lit de parade dans lequel on le portoit au bûcher, elle en arracha & jetta à bas ſon corps; & après lui avoir fait

mille outrages ; elle le traîna par les rues avec un croc. » La joie » qu'on eut de ſa mort, dit Vel- » leius Paterculus, ſembloit » avoir été balancée par la perte » d'un grand nombre de Ci- » toyens qui avoient été em- » portés, ou par le fer, ou par » la maladie. »

Cn. Pompée Strabon mourut l'an 87 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt d'un pere ſi déteſté qu'étoit fils le grand Pompée, qui fut chéri du peuple Romain juſqu'à l'adoration. *Voyez* l'article ſuivant.

POMPÉE [Cn.], *Cn. Pompeius*, Κν. Πομπήιος, (*a*) ſurnommé le Grand, à cauſe de ſes belles actions, étoit fils de Cn. Pompée Strabon & de Lucilia. Il naquit l'an de Rome 648, & 106 avant Jeſus-Chriſt ; & dès qu'il eut pris la robe virile, il fit la guerre ſous ſon pere, qui étoit grand Capitaine.

Comme Cn. Pompée étoit fait pour être aimé, il n'eut pas plutôt commencé à paroître dans les armées, qu'il gagna le cœur des ſoldats. Son pere s'en trouva bien dans une occaſion des plus importantes. Lorſqu'il étoit campé en préſence de L. Cinna, qui aſſiégeoit Rome, L. Cinna par ſes intrigues, entreprit de débaucher les troupes de ſon adverſaire. Un certain L. Térentius, qui logeoit dans la même tente avec le jeune Pompée, devoit le tuer ; & d'autres s'étoient chargés de mettre le feu à la tente du Général. Cn. Pompée fut averti de ce noir projet en ſoupant, & il fut aſſez maître de lui-même pour ne laiſſer paroître aucun trouble, & ne donner aucun ſoupçon à L. Térentius, qui étoit à la même table ; il continua même le repas avec encore plus de gaieté qu'auparavant. Le tems de ſe coucher étant venu, il ſe déroba de ſa tente, ſans que ſon compagnon s'en apperçut, & alla doubler la garde autour de celle de ſon pere. Cependant, L. Térentius s'étant levé, s'approcha du lit de Cn. Pompée Strabon, & donna pluſieurs coups d'épée dans les matelats. En même tems, ceux qui étoient du complot ſouleverent l'armée ; & comme le

(*a*) Plut. T. I. pag. 619. *& ſeq.* Juſt. L. XXXVII. c. 1. L. XL. c. 2. Vell. Paterc. L. II. c. 29. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. I. c. 1. L. III. c. 22. *& ſeq.* L. IV. c. 34. L. XII. c. 62. L. XIII. c. 6. L. XIV. c. 20. L. XV. c. 14, 25. Hiſt. L. I. c. 15, 50. L. III. c. 66. L. V. c. 9. Corn. Nep. in T. Pompon. Attic. c. 7. Cæſ. de Bell. Gall. L. IV. pag. 120. L. VI. p. 210, 221. L. VII. p. 272. *& ſeq.* L. VIII. p. 411. *& ſeq.* De Bell. Civil. L. I. p. 426. *& ſeq.* L. II. p. 525. *& ſeq.* L. III. pag. 574. *& ſeq.* Hirt. Panſ. de Bell. Afric. pag. 767. Appian. pag. 119, 235, 224. *& ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 8, 9. *& ſeq.* Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XI. Epiſt. 6. pro Leg Manil. c. 40. *& ſeq.* Joſeph. de Bell. Judaïc. L. I. pag. 718. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 386. *& ſuiv.* T. VI. p. 294. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 5, 6. *& ſuiv.* Tom. VII. p. 73, 74. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 18, 65, 105. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. I. p. 359. Tom. V. pag. 126. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 142, 143, 505. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 483. Tom. X. pag. 106. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 78. Tom. XIII. p. 72. *& ſuiv.* T. XIV. pag. 146. *& ſuiv.* T. XIX. p. 318. *& ſuiv.*

Général étoit fort haï, déjà tous ſe préparoient à l'abandonner, & on plioit les tentes pour partir. Cn. Pompée Strabon n'oſoit ſe montrer. Mais, ſon jeune fils, courant par-tout le camp, travailloit à appaiſer les eſprits, & mêloient les larmes aux prieres. Enfin, lorſqu'il vit qu'il ne pouvoit les fléchir, il ſe coucha par terre tout le long de la porte du camp, leur déclarant que s'ils vouloient ſortir, il faudroit qu'ils lui paſſaſſent ſur le corps. Ce ſpectacle les attendrit; & excepté huit cens, qui ſe rendirent auprès de L. Cinna, tous demeurerent fideles.

Après la mort de ſon pere, Cn. Pompée eut à ſoutenir un grand procès pour la défenſe de ſa mémoire & de ſes biens. Un accuſateur prétendoit que Cn. Pompée Strabon s'étoit rendu coupable de péculat, & demandoit qu'on recherchât dans ſes biens ce qu'il s'étoit approprié des deniers publics. La conduite de ce Général n'avoit donné que trop de fondement à une pareille accuſation. Le jeune Pompée étoit impliqué perſonnellement dans cette affaire, mais pour de bien petits objets, pour quelques filets de chaſſeurs, & quelques livres que l'on diſoit qu'il avoit reçus à la priſe d'Aſculum. Les plus célebres Orateurs de Rome parlerent pour Cn. Pompée, dans cette cauſe. Cn. Pompée lui-même, qui n'avoit alors que vingt ans, s'y acquit beaucoup de réputation. Il eut lieu d'y parler pluſieurs fois, & le fit toujours avec des graces infinies, tempérant la vivacité de la jeuneſſe par un air de gravité & de maturité anticipées. Le préteur Antiſtius, qui préſidoit au jugement, en fut ſi charmé, que pendant l'inſtruction du procès il conclut le mariage de ſa fille avec le jeune accuſé.

Quelques jours après la ſentence rendue, Cn. Pompée épouſa Antiſtia & ſe rendit enſuite au camp de L. Cinna, où il fut d'abord en butte à la calomnie; c'eſt pourquoi, coyant avoir tout à craindre d'un Général comme celui-là, il ſe déroba ſecrétement. Comme on ne le vit plus paroître, il ſe répandit auſſi-tôt un bruit dans l'armée que L. Cinna l'avoit fait tuer; & ſur le moment, ceux qui haïſſoient L. Cinna, & qui ne pouvoient le ſupporter, allerent pour ſe jetter ſur lui, & le tuerent. Ce Général étant mort de cette maniere, Cn. Carbon, encore plus violent & plus emporté, lui ſuccéda & prit le maniement des affaires. Bientôt après, L. Sylla revint en Italie, déſiré de la plupart des Romains qui, à cauſe des maux qu'ils ſouffroient, regardoient comme un grand bien de changer de maître. L'excès de ces calamités avoit réduit Rome à ce point, que, déſeſpérant de recouvrer jamais ſa liberté, elle ne cherchoit qu'une plus douce ſervitude.

Cn. Pompée, alors âgé ſeulement de vingt-trois ans, prouva

que dans les génies supérieurs la vertu n'attend pas la maturité de l'âge. Il étoit dans le Picénum; & voyant que les Citoyens les plus illustres & les plus gens de bien se rendoient de toutes parts dans le camp de L. Sylla, comme dans un port où ils alloient chercher leur sûreté, pour lui il crut ne devoir pas s'y présenter comme ayant besoin de secours, mais au contraire y mener du renfort, & s'y faire considérer sur le pied d'un ami utile & en état de rendre service. Le Picénum étoit plein de ses cliens; & il s'étoit acquis une estime universelle en ce qui regarde le mérite militaire, ne connoissant ni l'oisiveté, ni les délices, mais occupé nuit & jour des exercices les plus propres à former un guerrier. Simple & même austere dans son genre de vie, jusqu'à s'abstenir du bain, qui passoit dans ces tems-là presque pour une nécessité, il ne mangeoit point couché sur un lit, selon l'usage, mais assis. Il donnoit au sommeil moins que la nature n'exige, & il ne connoissoit en un mot d'autre délassement que le changement de travail.

S'étant donc fait un grand nom par cette conduite, dès qu'il commença à sonder les habitans du Picénum, il les trouva prêts à marcher sous ses ordres; & un certain Vindius l'ayant traité de jeune écolier, qui vouloit faire le harangueur, fut sur le champ mis en pieces par les assistans. Cn. Pompée profita de la disposition des esprits; & sans avoir reçu de personne le droit de commander, mais s'établissant lui-même Général, il se fait dresser un tribunal au milieu de la place d'Auximum; de-là il chasse les Vintidius, premiers citoyens de cette ville, qui tenoient pour Cn. Carbon; puis il leve des soldats, les distribue par compagnies & par cohortes; & ayant parcouru les villes du voisinage, qui toutes allerent au-devant de ses désirs, il eut bientôt formé trois légions, bien pourvues de vivres, de chariots, & de toutes les munitions nécessaires. Alors, il partit pour aller joindre L. Sylla, non pas en diligence, ni comme cherchant à se dérober à la poursuite des ennemis, mais séjournant autant qu'il pouvoit lui être commode, ravageant les terres de ceux du parti contraire, & attirant au sien tous ceux qui étoient capables de se laisser gagner.

Trois armées, commandées par trois Généraux, Brutus, Cœlius & Carrinas, se concerterent pour l'envelopper. Cn. Pompée prit son parti en habile Capitaine. Il alla avec toutes ses forces attaquer le seul Brutus & le mit en fuite, ayant fait preuve de bravoure personnelle dans le combat, & tué de sa main un cavalier Gaulois, qui s'avançoit hors des rangs. Après qu'il se fut ainsi débarrassé de cette armée, la mésintelligence entre les Chefs le délivra des deux autres, qui s'en

allerent chacun de leur côté. Le conſul L. Corn. Scipion, qui avoit profité de la liberté que L. Sylla lui avoit rendue pour aller ſe mettre à la tête d'une nouvelle armée, vint auſſi à la rencontre du jeune Général. Mais, il éprouva en cette occaſion le même ſort qu'il avoit eu vis-à-vis de L. Sylla; toutes ſes troupes l'abandonnerent. Enfin, auprès de la riviere d'Éſis, Cn. Pompée défit un gros corps de cavalerie commandé par Cn. Carbon en perſonne.

L. Sylla ne ſçavoit encore rien de tous ces ſuccès; & à la premiere nouvelle qu'il eut des mouvemens de Cn. Pompée, craignant pour un jeune homme ſans expérience, qu'il voyoit environné de tant d'ennemis, il ſe mit en marche pour aller le ſecourir. Lorſque Cn. Pompée le ſçut peu éloigné, il commanda aux Officiers de faire prendre les armes aux ſoldats, & de les ranger dans le meilleur ordre, afin que le coup d'œil pût être agréable à L. Sylla; car, il eſpéroit en recevoir de grands honneurs, & il en reçut qui paſſoient encore ſon attente. En effet, lorſque L. Sylla le vit s'avancer vers lui avec des troupes leſtes, bien équipées, pleines de courage, & à qui leurs victoires avoient encore inſpiré un air de joie & de triomphe, il en fut ſi charmé, que Cn. Pompée l'ayant ſalué, en lui donnant, comme il convenoit, le nom d'*Imperator*, il lui rendit le même ſalut & le qualifia du même titre; & il garda toujours avec lui dans la ſuite cette maniere de procéder. Cn. Pompée étoit preſque le ſeul entre toute cette nobleſſe & tant d'hommes illuſtres qui environnoient L. Sylla, pour qui il ſe levât & ſe découvrît.

Cn. Pompée ne s'oublia pas au milieu de tant de gloire; & L. Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule Ciſalpine, pour y prendre la place de Métellus Pius, qui manquoit de feu dans les opérations, & n'avançoit pas beaucoup les affaires, il eut aſſez de modération pour repréſenter qu'il ne convenoit pas de déplacer un homme qui le ſurpaſſoit par l'âge & par une réputation faite depuis long-tems. Il ajouta que cependant, ſi Métellus le demandoit pour Collegue, il ne refuſeroit pas de marcher. La choſe s'exécuta ſelon ce plan; & Cn. Pompée, étant venu en Gaule, non-ſeulement y fit de belles actions par lui-même, mais ranima & réchauffa par ſon activité la lenteur de Métellus Pius.

Comme, lorſqu'un Athlete, dit Plutarque, eſt parvenu à primer dans les jeux & les aſſemblées, & qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grece, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans ſon enfance, & on ne les met pas en ligne de compte, j'ai fait de même, ajoute Plutarque, des grands faits d'armes que Cn. Pompée exécuta alors, quelque grands &

admirables qu'ils ſoient en eux-mêmes, parce qu'ils ſont enterrés & enſevelis ſous le nombre & la grandeur des derniers ; & j'ai évité d'y toucher, de peur que, ſi je m'arrêtois à décrire en détail ſes premieres actions, je ne fuſſe obligé de paſſer légerement ſur les autres, qui ſont très-grandes, & ſurtout les accidens de ſa vie, qui marquent mieux les mœurs de ce perſonnage, & qui font le mieux connoître ſon naturel.

Après que L. Sylla ſe fut rendu maître de l'Italie & qu'il eut été déclaré Dictateur, il récompenſa tous les autres Capitaines & Généraux, en les comblant de richeſſes, en les avançant aux plus grands honneurs & aux premieres dignités, & en leur accordant à tous libéralement & avec joie tout ce qu'ils lui demandoient. Mais, pour Cn. Pompée, comme il admiroit particulierement ſa vertu & ſes grandes qualités, & qu'il le croyoit un grand appui & un puiſſant ſecours pour ſes deſſeins & pour la ſûreté de ſes affaires, il réſolut, à quelque prix que ce fût, d'en faire ſon allié. Sa femme Métella entre dans ſes vues, & tous deux enſemble ils perſuadent à Cn. Pompée de répudier ſa femme Antiſtia & d'épouſer Émilie leur petite-fille, qui vivoit actuellement avec ſon mari, & qui étoit groſſe. Ce mariage étoit plus convenable aux tems malheureux de L. Sylla, qu'aux mœurs & à la vie de Cn. Pompée.

Cependant, on apprit à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile ; que Cn. Corbon croiſoit tout-au-tour avec une puiſſante flotte, & que Cn. Domitius étoit paſſé en Afrique. Cn. Pompée fut envoyé contre eux avec une groſſe armée. Dès qu'il parut en Sicile, Perpenna ſe retira, & Cn. Carbon vint lui-même ſe jetter entre ſes mains. Cn. Pompée, averti que ce dernier s'étoit avancé juſques dans l'iſle de Coſſura, l'envoya prendre, lui & tous ceux qui l'accompagnoient, & les fit ſur le champ mettre à mort ſans vouloir les voir, hors Cn. Carbon, à l'égard duquel il ſe conduiſit d'une maniere qui a été juſtement blâmée d'orgueil & d'inhumanité. Il eſt vrai, dit Plutarque, qu'il ne pouvoit gueres ſe diſpenſer de lui ôter la vie. Mais, on ne pardonna pas à un jeune homme de vingt-quatre ans, & à un ſimple Chevalier Romain, comme il étoit encore, d'avoir fait traîner devant lui un Conſul actuellement revêtu pour la troiſieme fois de cette dignité ſuprême, & qui même lui avoit autrefois rendu ſervice dans le procès qu'il avoit eu à ſoutenir pour la mémoire & les biens de ſon pere. Cn. Pompée invectiva du haut de ſon tribunal contre ce malheureux proſterné à ſes pieds, & enſuite ordonna qu'on le menât au ſupplice.

La mort de Q. Valérius Soranus a attiré auſſi des reproches à Cn. Pompée ; & il les

méritoit, ſi les faits étoient conſtans. Q. Valérius Soranus étoit homme de condition, & avoit été préteur; d'ailleurs le plus docte des Romains, & parfaitement inſtruit ſoit dans la Philoſophie, ſoit dans ce qui regarde les anciens rits & les pratiques de la Religion de ſon païs. Cn. Pompée, dit-on, après l'avoir beaucoup queſtionné en ſe promenant avec lui, & avoir tiré de lui ce qu'il vouloit ſçavoir, l'envoya au ſupplice. Il y avoit ſans doute dans cette façon d'agir de la noirceur & de la perfidie. Mais, ce fait a pour garant C. Oppius, ami de Jules Céſar, & dès lors juſtement ſuſpect lorſqu'il s'agit de Cn. Pompée. En effet, Plutarque aſſure qu'il ne ſe prêta que forcément à la vengeance de L. Sylla, & que s'il fut obligé de faire mourir ceux qui furent pris au vu & au ſçu du public, il ferma les yeux ſur pluſieurs qui demeurerent cachés en différentes retraites, & en aida même quelques-uns à ſe ſauver.

Il fit plus. Il oſa montrer de la généroſité dans une occaſion éclatante. Il avoit réſolu de châtier la ville d'Himéra, qui avoit ſuivi le parti de C. Marius. Le premier citoyen de cette ville, qui ſe nommoit Sthénius, ſe préſenta à lui, & le pria inſtamment de ne point faire tomber ſur une multitude innocente la peine due à un ſeul coupable, & ce coupable étoit Sthénius lui-même, comme il l'avoua. Cn. Pompée jugea qu'un homme d'un courage ſi héroïque étoit plus digne de ſon amitié que du ſupplice; & non-ſeulement il lui pardonna, mais en ſa conſidération à toute la ville.

Tout le reſte de ſa conduite ſe ſoutint; & la Sicile eut grand lieu de ſe louer de lui en toutes manieres. Depuis long-tems, on n'y rendoit point la juſtice, ſans doute parce que les guerres civiles empêchoient que l'on n'y jouît de la tranquillité néceſſaire. Cn. Pompée jugea & & les différends entre les villes, & les procès entre les particuliers, avec une équité & une intelligence parfaites. Seulement, il parla avec hauteur aux Mamertins, qui vouloient décliner ſon tribunal, & qui alléguoient leurs privileges. Il n'eſt point queſtion, leur dit-il, de citer les loix à un homme qui a les armes à la main. Ce diſcours étoit fier, mais ſes actions étoient réglées par la juſtice. Et de plus, ſes mœurs tout-à-fait pures & éloignées de ces plaiſirs licentieux auxquels l'âge donne un ſi furieux penchant, lui attirerent l'admiration. Il eut auſſi grand ſoin que les vexations, dont il s'abſtenoit lui-même, ne fuſſent point exercées par ceux qui étoient ſous ſes ordres. Il porta cette attention juſqu'à une précaution ſinguliere par rapport aux ſoldats. Car, ayant appris que dans les marches ils ſe débandoient pour piller, il fit cacheter leurs épées à l'entrée du fourreau, & celui

qui avoit rompu le cachet étoit puni.

A peine Cn. Pompée avoit-il pacifié la Sicile, qu'il reçut ordre de paſſer en Afrique, où Cn. Domitius aſſembloit des forces; & ſoutenu d'Hiertas ou Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie, il paroiſſoit être en état de ſe faire craindre. L'exemple de C. Marius, qui réduit à une ſituation des plus déplorables, & ſorti de cette même Afrique avec une poignée de fugitifs, avoit pu redevenir maître de Rome & de l'Italie, étoit une leçon qui avertiſſoit L. Sylla de ne laiſſer ſubſiſter aucun reſte du parti vaincu. Cn. Pompée partit donc de Sicile avec ſix légions, cent vingt vaiſſeaux de guerre, & huit cens bâtimens de charge, qui portoient des munitions de toute eſpece. Une partie de la flotte aborda à Utique, & l'autre à Carthage.

En arrivant, Cn. Pompée ſe trouva retardé de quelques jours par un évenement riſible. Des ſoldats ayant trouvé un tréſor dans le champ où ils étoient campés, toute l'armée ſe perſuada que tout étoit plein d'or & d'argent cachés ſous terre par les Carthaginois du tems de leur déſaſtre. Auſſi-tôt, les voilà tous la bêche à la main, qui fouillent & creuſent à l'envi, ſans que Cn. Pompée pût les en empêcher; de ſorte qu'il prit le parti de rire du ſpectacle que lui donnoient tant de milliers d'hommes occupés à remuer la terre, & ne trouvant rien. Ils ſe rebuterent enfin d'un travail inutile, & déclarerent à Cn. Pompée qu'ils étoient prêts à marcher ſans délai à ſes ordres, bien punis, comme ils l'avouoient eux-mêmes, de leur ſote crédulité. Cn. Pompée les mena donc à l'ennemi.

Cn. Domitius vint à ſa rencontre, & ſe mit en bataille devant lui; mais, comme il étoit ſéparé des ennemis par une fondriere très eſcarpée & très-difficile à paſſer, & que dès le matin il tomba une grande pluie accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il ſeroit impoſſible de combattre, & ordonna qu'on pliât bagage & qu'on ſe retirât. Cn. Pompée au contraire, tirant de ce tems-là une occaſion favorable pour lui, le ſuivit vivement & paſſa la fondriere. Les ſoldats de Cn. Domitius, dans le déſordre & ſa confuſion où ils ſe trouvoient, n'étant ni tous enſemble, ni bien rangés, ſoutinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur pouſſât la pluie contre le viſage. Cet orage ne laiſſoit pas d'incommoder auſſi beaucoup les Romains qui ne pouvoient ni ſe bien voir, ni s'entre-reconnoître, de ſorte que Cn. Pompée lui-même penſa être tué, parce qu'il ne répondoit pas aſſez promptement à un ſoldat qui, ne le reconnoiſſant point, lui demandoit le mot. Enfin, Cn. Pompée renverſa les ennemis avec un grand carnage, car il ne s'en ſauva que trois

mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses soldats le saluerent du titre d'*Imperator* ; mais, il leur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur, tandis que le camp des ennemis seroit debout, & que, s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il falloit auparavant abattre ces retranchemens.

En même tems, voilà tous ses soldats qui se jettent en foule sur cette clôture. Cn. Pompée combattoit la tête nue sans casque, de peur d'un accident pareil à celui qu'il venoit d'éviter. Le camp des ennemis est forcé & pris, & Cn. Domitius lui-même y est tué. D'abord, la plûpart des villes ouvrent leurs portes, & celles qui voulurent se défendre, furent prises d'assaut. Il fit aussi prisonnier le roi Iarbas qui avoit embrassé le parti de Cn. Domitius, & il donna son Royaume à Hiempsal. Mais, voulant encore mieux profiter de sa fortune, & de la valeur & de la bonne volonté de ses troupes, il entra dans la Numidie où il avança plusieurs journées, domptant & assujettissant tout ce qui étoit sur son passage, & rendant encore la puissance des Romains terrible & redoutable à ces barbares, qui commençoient à la mépriser. Il disoit même qu'il ne falloit pas laisser les bêtes sauvages répandues dans ces vastes déserts de l'Afrique, sans leur faire éprouver la force & la fortune des Romains. Pour cet effet, il passa quelques jours à la chasse des lions & des éléphans ; & il ne fut en tout que quarante jours à défaire les ennemis, à reconquérir l'Afrique & à régler tout ce qui regardoit les Rois du païs, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

Quand il fut de retour à Utique, il reçut des lettres de L. Sylla qui lui ordonnoit de congédier son armée & d'attendre là avec une seule légion le Capitaine qu'on lui envoyoit pour lui succéder. Ces lettres le piquerent sensiblement, & il supportoit cet affront avec grande impatience sans en rien témoigner ; mais, ses troupes firent hautement éclater leur indignation, jusques-là que Cn. Pompée les priant de se retirer, & de s'embarquer pour l'Italie, elles se mirent à dire des injures à L. Sylla & à protester qu'elles ne l'abandonneroient jamais, & qu'elles ne souffriroient point qu'il se fiât à un Tyran.

D'abord, Cn. Pompée tâcha de les adoucir & de les ramener ; mais, ne pouvant y réussir il descendit de son tribunal & se retira dans sa tente fondant en larmes. Ses soldats allerent incontinent le reprendre & le reporterent sur son tribunal où ils passerent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester & de ne pas quitter le commandement, & lui à les conjurer d'obéir & de ne pas exciter de révolte. Enfin, voyant qu'ils ne cessoient de le supplier & de crier contre lui, il leur

dit d'un ton ferme, que, s'ils penſoient le forcer, il ſe tueroit lui-même; & avec cette menace il eut encore beaucoup de peine à les appaiſer.

La premiere nouvelle que L. Sylla reçut, fut que Cn. Pompée s'étoit révolté contre lui, ſur quoi il dit à ſes amis qui étoient préſens: *C'eſt donc ma deſtinée d'avoir encore ſur mes vieux jours à combattre contre des enfans*; ce qu'il diſoit à cauſe de C. Marius, qui, encore tout jeune, lui avoit donné beaucoup d'affaires & l'avoit réduit à courir de très-grands dangers. Mais, ayant été informé de la vérité, & averti d'ailleurs que tout le peuple recevoit Cn. Pompée avec de grands honneurs, & alloit au-devant de lui pour l'accompagner avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il ſe piqua d'enchérir ſur les autres; & allant à ſa rencontre, il l'embraſſa avec tous les témoignages d'une véritable affection, le ſalua tout haut du ſurnom de Grand, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient le ſaluaſſent de même. D'autres diſent que ce ſurnom lui avoit déjà été donné en Afrique par toute l'armée, mais qu'il ne fut reçu généralement & n'eut force & vigueur que quand il fut autoriſé par L. Sylla. Telle eſt, ſelon Plutarque, l'origine de ce ſurnom attribué à Cn. Pompée. Tite-Live, qui eſt pour le moins auſſi croyable en ce fait, dit que l'uſage en commença par la flatterie de ſes amis. Cette diſcuſſion eſt peu importante. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que Cn. Pompée fut le dernier à prendre ce ſurnom, & qu'il ne le prit que long-tems après, lorſqu'il fut envoyé Proconſul en Eſpagne contre Sertorius. Car, ce fut alors ſeulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ſes lettres & de toutes ſes ordonnances, Cn. Pompée le Grand, ce titre ne pouvant plus animer contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoutumé.

Dès que Cn. Pompée fut arrivé à Rome, il demanda le triomphe. Mais, L. Sylla s'y oppoſa. Il lui repréſenta que les loix n'accordoient cet honneur qu'à ceux qui avoient été Préteurs ou Conſuls; que pour cette raiſon le premier Scipion l'Africain, qui avoit fait de très-grandes choſes en Eſpagne, mais ſans être revêtu d'aucune Magiſtrature, n'avoit point triomphé; & que ſi Cn. Pompée, qui étoit dans ſa premiere jeuneſſe, & à qui ſon âge ne permettoit pas même d'entrer dans le Sénat, obtenoit le triomphe, ce ſeroit de quoi rendre odieux en même tems & celui qui l'obtiendroit contre la diſpoſition expreſſe des loix, & le ſouverain Magiſtrat qui les auroit violées pour le lui accorder. L. Sylla termina ſes repréſentations, en lui déclarant d'une façon nette & préciſe qu'il l'arrêteroit tout court, & empêcheroit l'effet d'un déſir trop ambitieux. Cn. Pompée ne plia

point ſous l'autorité du Dictateur, & le pria de conſidérer que le ſoleil levant avoit plus d'adorateurs que le ſoleil couchant. L. Sylla ne l'entendit pas; & ce mot hardi, qui l'avertiſſoit qu'il étoit ſur le déclin de ſa puiſſance, & Cn. Pompée dans le tems de l'accroiſſement, n'avoit point frappé ſes oreilles. Mais, voyant un air d'étonnement ſur tous les viſages, il voulut en être éclairci; & quelqu'un lui ayant répété les paroles de Cn. Pompée, il fut ſi frappé de la hardieſſe de ce jeune homme, qu'il cria par deux fois: *Qu'il triomphe, qu'il triomphe.*

Cet honneur inoui fit bien des envieux à Cn. Pompée; & pour les mortifier encore davantage, il eut deſſein d'atteler à ſon char de triomphe quatre éléphans. Car, il en avoit amené pluſieurs de Numidie. Mais, la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il renonça à ce projet, & s'en tint aux chevaux, ſuivant l'uſage accoutumé.

Ses ſoldats lui ſuſciterent encore un embarras. Comme il ne leur donnoit pas autant que leur avidité leur avoit fait eſpérer, ils ſe mutinerent, & menacerent de troubler la cérémonie de ſon triomphe. Mais, Cn. Pompée tint ferme, & déclara qu'il renonceroit plutôt au triomphe que de flatter ſes ſoldats. Cette conduite généreuſe lui réconcilia les eſprits de ceux qui lui avoient été le plus contraires; & Servilius, l'un des premiers du Sénat, dit qu'il reconnoiſſoit maintenant Cn. Pompée pour vraiment grand & digne du triomphe.

Il triompha donc du roi Hiertas & des Numides, n'étant encore que Chevalier Romain. Plutarque obſerve qu'il lui auroit été ſans doute bien aiſé de devenir Sénateur. Mais, ce n'eût été qu'une diſtinction peu éclatante que d'être fait Sénateur avant l'âge, au lieu que c'étoit une ſingularité ſans exemple, que de triompher avant que d'avoir entrée dans le Sénat. Cette circonſtance ne fut pas même inutile pour lui attirer la bienveillance du peuple, qui fut charmé de lui voir prendre le rang de ſimple Chevalier Romain après avoir triomphé.

L. Sylla, au contraire, avoit un ſecret dépit de voir ce haut degré de gloire & de puiſſance où il s'élevoit; mais, la honte l'empêchant de s'y oppoſer, il ſe tint en repos, juſqu'à ce que par force & malgré lui Cn. Pompée eut fait parvenir M. Émilius Lépidus au Conſulat, en l'aidant de ſes brigues & en lui procurant la faveur du peuple par ſon grand crédit. Alors, L. Sylla ne put plus ſe contenir, & le voyant paſſer comme il s'en retournoit de l'élection au travers de la place, ſuivi d'une foule de gens qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adreſſa la parole & lui dit: « Jeune homme, je vois que tu » es tout fier de ta victoire; » c'eſt auſſi un grand & bel ex-

» ploit d'avoir fait que M. Émi-
» lius Lépidus, le plus méchant
» de tous les hommes, par le
» ſupport que tu lui as donné
» auprès du peuple, ait été nom-
» mé Conſul avant Q. Lutatius
» Catulus qui eſt le plus hon-
» nête homme & le plus homme
» de bien de Rome. Je t'avertis
» qu'il n'eſt plus tems pour toi de
» dormir ni de repoſer, mais de
» bien penſer à tes affaires, car
» tu t'es attiré un adverſaire
» beaucoup plus fort que toi. »
Mais, en quoi L. Sylla témoigna principalement la mauvaiſe volonté qu'il avoit pour Cn. Pompée, ce fut dans ſon teſtament; car, il fit des legs à tous ſes amis, il y nomma des tuteurs pour ſon fils, & il ne dit pas un ſeul mot de Cn. Pompée; ce que celui-ci ſupporta pourtant avec beaucoup de douceur & de patience, juſques-là que M. Émilius Lépidus & quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, & que ſon convoi ne ſe fît publiquement avec les cérémonies accoutumées, il accourut au ſecours du défunt & procura à ſes funérailles la gloire & la ſûreté.

Auſſi-tôt après la mort de L. Sylla, on vit l'effet de ſes prédictions; car, M. Émilius Lépidus voulut s'emparer de toute la puiſſance, non point en cachette & par des détours, mais en prenant ouvertement les armes & en rallumant les reſtes des anciennes factions de C. Marius, que L. Sylla n'avoit pu entierement éteindre, & dont il ſe fortifia. Q. Lutatius Catulus, ſon collegue au Conſulat, qui avoit pour lui la meilleure & la plus ſaine partie du Sénat & du peuple, étoit véritablement dans une grande eſtime pour ſa ſageſſe & pour ſa juſtice, & paſſoit pour le plus grand des Romains; mais, il paroiſſoit plus propre au gouvernement civil, qu'à être à la tête des armées & à conduire des guerres; & les affaires demandoient Cn. Pompée. C'eſt pourquoi, celui-ci ne délibéra pas longtems quel parti il devoit ſuivre. Abandonnant M. Émilius Lépidus, il ſe jetta du côté des gens de bien, & fut d'abord nommé Général de l'armée qu'on envoyoit contre M. Émilius Lépidus, qui avoit déjà ſubjugué une partie de l'Italie, & qui tenoit toute la Gaule en de-çà des Alpes avec l'armée de Brutus.

Cn. Pompée ne trouva nulle difficulté à faire rentrer la Gaule Ciſalpine dans le devoir. Seulement, il fut arrêté un tems aſſez conſidérable devant Modene, où Brutus s'étoit enfermé. Enfin, l'affaire ſe termina à la ſatisfaction de Cn. Pompée, & Brutus ſe remit entre ſes mains, ſoit volontairement, ſoit forcé par la déſertion des troupes qui l'accompagnoient. La conduite que tint le vainqueur à l'égard de ſon priſonnier, ne lui a pas fait d'honneur. Car, après l'avoir envoyé à Reggio avec une eſcorte, le lendemain il dépêcha Géminius pour le tuer. Et ce qui rend cette action

encore plus inexcuſable, c'eſt qu'il avoit d'abord écrit au Sénat, que Brutus s'étoit rendu de bonne grace & de ſa propre volonté. Mais, après qu'il l'eut fait tuer, il changea de ſtyle, & dans une ſeconde lettre il chargea beaucoup ſa mémoire. C'eſt une tache dans la vie de Cn. Pompée; & le fameux Brutus, qui étoit fils de celui dont nous parlons, ne pardonna à Cn. Pompée la mort de ſon pere, que lorſqu'il s'y crut obligé par des vues de bien public.

Cependant, M. Émilius Lépidus, forcé d'abandonner l'Italie, ſe retira dans l'iſle de Sardaigne où il mourut d'une maladie cauſée par la douleur, non de voir la ruine de ſes affaires & de ſa fortune, mais d'avoir appris par une lettre qui tomba entre ſes mains, que ſa femme s'étoit déshonorée par un adultere. De toutes les branches du parti de C. Marius, il ne reſtoit plus que celle dont Sertorius étoit le chef en Eſpagne, & contre laquelle Métellus Pius faiſoit actuellement la guerre avec aſſez peu de ſuccès. Ce Général avoit toute la ſcience militaire que l'on pouvoit déſirer; mais, ſa lenteur le rendoit viſiblement incapable de réduire un ennemi auſſi habile & auſſi alerte qu'étoit Sertorius. Comme néanmoins ſa naiſſance, ſa réputation, & la haute eſtime que l'on faiſoit de ſa vertu, ne permettoient pas de lui faire l'affront de le rappeller, il ne s'agiſſoit que de lui donner un collegue, qui, menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractere de quoi ſuppléer à ce qui manquoit à Métellus Pius du côté de l'activité. Cn. Pompée ambitionnoit cet emploi, & en conſéquence au lieu de licentier ſes troupes, comme Q. Lutatius Catulus le lui ordonnoit, il les tenoit aſſemblées ſous divers prétextes, à peu de diſtance de Rome. Il étoit effectivement le ſeul alors en qui le Sénat pût prendre confiance pour un commandement ſi difficile & ſi important. On ſe réſolut donc enfin de lui donner l'ordre de partir pour l'Eſpagne avec le titre de Proconſul. La choſe ne paſſa pas ſans difficulté; & quelques Sénateurs repréſenterent qu'il étoit bien étrange que l'on revêtit un Chevalier Romain du rang & de l'autorité de Proconſul. *Ce n'eſt pas ſimplement comme Proconſul qu'il faut l'envoyer*, dit Philippe, *mais comme tenant la place des deux Conſuls à la fois*; mot auſſi honorable à Cn. Pompée, qu'injurieux aux Conſuls qui étoient actuellement en charge.

Dès que Cn. Pompée fut arrivé en Eſpagne, tous les eſprits, flattés par de nouvelles eſpérances, comme cela ne manque jamais d'arriver à la vue d'un nouveau Général de réputation, changent en ſa faveur; & il fait révolter tous les peuples qui n'étoient pas fort attachés aux intérêts de Sertorius. Celui-ci, piqué des progrès de

ce jeune homme, s'emporta contre lui avec des paroles fieres & insolentes, & dit qu'il n'emploieroit que les verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille, voulant parler de Métellus Pius. Cependant, la crainte qu'il avoit de Cn. Pompée l'obligea de se tenir mieux sur ses gardes & de faire la guerre avec plus de précaution. Cette guerre eut diverses faces & éprouva bien des changemens; mais, de tous les échecs qui arriverent à Cn. Pompée, aucun ne l'affligea si sensiblement que la prise de la ville de Lauron, dont Sertorius se rendit maître à sa vue. Cn. Pompée croyoit le tenir enfermé; & sur cela, il lui étoit même échappé de dire quelques paroles de vanité, lorsque tout-d'un coup il se trouva enveloppé lui-même; & n'osant remuer de sa place, il eut le déplaisir de voir brûler la ville en sa présence sans pouvoir la secourir. Mais, bientôt après, il eut sa revanche; car il défit en bataille rangée, près de Valence, Hérennius & Perpenna, tous deux grands capitaines, qui s'étoient retirés près de Sertorius, & qui lui servoient de Lieutenans, & leur tua dix mille hommes.

Enflé de ce succès, & ne formant plus que de grands projets, il se hâta de marcher à Sertorius, afin que Métellus Pius ne pût avoir part à sa victoire. Les deux armées en vinrent aux mains près de la riviere de Sucron, comme le jour étoit près de finir. L'un & l'autre se pressoient également d'en venir à une bataille, de peur que Métellus Pius ne survînt; Cn. Pompée pour combattre seul, & Sertorius pour combattre contre un seul. L'avantage de ce combat demeura douteux entre les deux partis, parce que des deux côtés il y eut une aîle victorieuse. Mais, des Généraux, Sertorius fut celui qui remporta plus d'honneur. Car, à la tête de l'aîle qu'il commandoit, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Quant à Cn. Pompée, un cavalier démonté, homme d'une taille avantageuse, s'étant attaché à lui, ils se chargerent tous deux avec furie, & se porterent de grands coups. Enfin, leurs épées croisées glisserent sur leurs mains avec un succès très-différent, l'épée du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Cn. Pompée, & celle de Cn. Pompée abattit celle de son ennemi. En même tems, Cn. Pompée se trouva enveloppé d'une foule de Barbares, tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite. Mais, il se sauva de ce danger contre toute espérance, en abandonnant aux ennemis son cheval qui avoit un harnois d'or & qui étoit couvert d'ornemens de très-grands prix. Car, pendant que les Barbares partageroient ce riche butin, & qu'ils se battoient entre-eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les deux Généraux se remirent en bataille pour assurer la victoire que l'un & l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étoit déjà engagé; Métellus Pius arrive, ce qui obligea Sertorius à se retirer en désordre; car, son armée étoit accoutumée à se dissiper ainsi dans un moment & à se rassembler de même; de sorte que Sertorius se trouvoit souvent seul, errant dans la campagne, & un moment après il reparoissoit avec cent cinquante mille combattans; comme un torrent qui, après avoir été à sec, se retrouve grossi tout d'un coup par les pluies ou par une fonte subite de neiges.

Après le combat, si heureusement fini par la retraite de Sertorius, Cn. Pompée va au-devant de Métellus Pius. Quand il fut assez près de lui, il ordonna à ses licteurs de baisser les faisceaux, pour faire honneur à celui qui étoit supérieur en dignité, ce que Métellus Pius ne voulut jamais permettre; & dans tout le reste, il le traita avec toute sorte de politesse & d'honnêteté, ne s'arrogeant aucune distinction, ni comme consulaire ni comme son ancien. Le seul privilege qu'il conserva, ce fut de donner le mot quand ils campoient ensemble; mais, le plus souvent ils avoient des camps séparés; car, leur ennemi qui étoit vif & remuant, & qui ne se tenoit pas long-tems dans la même place, mais qui en un moment se faisoit voir en différens lieux, & qui les attiroit incessamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de se séparer & de diviser leurs forces. Enfin, en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne & en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de leurs Gouvernemens & les força de se retirer dans d'autres provinces pour y trouver des subsistances.

Cependant, Cn. Pompée, qui avoit employé & consumé pour cette guerre la plus grande partie de son bien, écrivit au Sénat de lui envoyer de l'argent pour payer ses troupes, si-non qu'il s'en retourneroit en Italie avec son armée. L. Lucullus, qui étoit alors Consul, quoiqu'il fût ennemi déclaré de Cn. Pompée, cependant parce qu'il briguoit le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre Mithridate, pressa qu'on lui fît tenir cet argent, de crainte qu'en le refusant il ne fournît un prétexte à Cn. Pompée de laisser là Sertorius, & de tourner toute son ambition contre Mithridate, dont la défaite lui seroit plus glorieuse & paroissoit moins difficile.

Pendant ce tems-là, Sertorius est tué, en trahison par ses Officiers mêmes, à la tête desquels étoit Perpenna, qui, après sa mort, voulut remplir sa place & faire comme lui, parce qu'il avoit la même armée, les mêmes moyens, & le même équipage de guerre; mais,

il n'avoit pas le même entendement pour les mettre en œuvre. D'abord, Cn. Pompée ſe met en campagne, & ayant été informé que Perpenna étoit fort embarraſſé & ne ſavoit où il en étoit, pour l'attirer au combat, il jetta devant lui une amorce de dix cohortes, auxquelles il ordonna de s'étendre dans la campagne, & de ſe diſperſer le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller ſur le champ charger ces troupes diſperſées, & de les pourſuivre; & alors Cn. pompée qui l'attendoit en bataille, s'étant montré tout à coup, l'attaqua, le mit en déſordre, & le défit entierement. La plupart de ſes Capitaines & Officiers furent tués ſur la place; Perpenna même fut pris & mené à Cn. Pompée, qui le fit mourir. En quoi, dit Plutarque, il ne faut pas l'accuſer d'avoir manqué de reconnoiſſance, & d'avoir oublié tous les grands ſervices qu'il avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent; mais au contraire, il faut le louer de n'avoir écouté en cette rencontre que ſa magnanimité, & d'avoir ſuivi un conſeil qui fut le ſalut de la République. Car, Perpenna, ayant en ſon pouvoir tous les papiers de Sertorius, faiſoit voir des lettres des premiers & des plus puiſſans de Rome, qui ne cherchant qu'à remuer dans l'État, & à changer la forme du gouvernement, appelloient Sertorius en Italie. Cn. Pompée, craignant donc que ſes lettres, venant à être publiques, n'allumaſſent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre fit mourir Perpenna ſur le champ, & brûla ces lettres ſans les lire. Cela étant exécuté, il fit encore quelque ſéjour en Eſpagne, juſqu'à ce qu'il eût achevé d'appaiſer les troubles, & de diſſiper les émotions qui auroient pu renouveller la guerre; après quoi il ramena ſon armée en Italie, où il arriva préciſément comme la guerre des Eſclaves étoit dans ſa plus grande force.

Il avoit érigé dans les Pyrénées un illuſtre monument de ſes exploits. C'étoient des trophées avec une inſcription qui portoit, que depuis les Alpes juſqu'aux extrémités de l'Eſpagne ultérieure, il avoit ſoumis huit cens ſoixante ſeize villes. Il comptoit pour villes ſans doute, bien des bourgades & des châteaux. On dit que l'on voit encore aujourd'hui des reſtes de ces trophées dans les vallées d'Andore & d'Altavaca. Pluſieurs regardent la ville de Pampelune comme un monument de Cn. Pompée, & veulent qu'il en ait été le fondateur. Mais, la choſe n'eſt pas ſans difficulté.

A l'approche de Cn. Pompée, M. Craſſus, à qui on avoit donné la conduite de la guerre des Eſclaves, ſe hâta de donner la Bataille, avec plus d'ambition que de prudence; ce qui lui réuſſit, car il tua douze mille trois cens de ces eſclaves; mais, malgré

malgré ſa prévoyance & ſa diligence, la fortune voulut que Cn. Pompée eût part à la gloire de ce grand ſuccès. Elle fit que cinq mille de ces eſclaves, échappés du combat, tomberent entre ſes mains; il les tailla tous en pieces; & ſur le champ, pour prévenir M. Craſſus, il écrivit au Sénat, que véritablement M. Craſſus avoit défait en bataille rangée les gladiateurs, mais que lui, il avoit arraché juſqu'à la derniere racine de cette guerre; ce que les Romains prenoient plaiſir à entendre & à dire eux mêmes, à cauſe de l'amour & de la bienveillance qu'ils avoient pour lui, & qui étoit ſi grande, que même ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, & ſur la défaite de Sertorius, il n'y avoit perſonne qui oſât dire, fût ce en jouant & en badinant, que tout autre que Cn. Pompée eût mis la main à ce grand ouvrage.

Cependant, malgré cette haute eſtime qu'on avoit pour lui, & cette grande attente qu'il avoit excitée de lui même, on ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſoupçon & quelque crainte qu'il ne refuſât de licencier ſes troupes, & qu'il ne retînt ſon armée pour s'élever hautement par les armes à la ſouveraine puiſſance, & pour uſurper une domination pareille à celle de L. Sylla. C'eſt pourquoi, ceux, qui par crainte alloient au devant de lui ſur les chemins pour le ſaluer & le féliciter de ſon heureux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection.

Un ſecond triomphe lui fut accordé avec le Conſulat, & il n'avoit encore que trente-quatre ans. Ce qui eût été pour un autre le faîte des honneurs, il ne le regardoit que comme le commencement de ſa grandeur & de ſa fortune. Son plan étoit de ſe perpétuer, comme il fit dans le commandement, en paſſant d'emploi en emploi, & de charge en charge. Il ne pouvoit exécuter ce projet que par le peuple. Les Sénateurs étoient trop attentifs & trop intéreſſés à empêcher l'élévation exceſſive de l'un d'entre eux, pour ne pas traverſer ſes vues; au lieu qu'on obtient tout d'une multitude en la careſſant. Il ſaiſit donc l'occaſion de s'attacher le peuple pour jamais par un bienfait unique & déſiré avec paſſion. Lorſqu'il revenoit d'Eſpagne, tout le peuple l'attendoit comme ſon libérateur & ſon ſauveur. Il ne trompa point ſes eſpérances; & à peine eut-il pris poſſeſſion du Conſulat, qu'il rétablit la puiſſance des Tribuns dans tous ſes droits; démarche ambitieuſe, dont il eut plus d'une fois dans la ſuite ſujet de ſe repentir.

Cicéron fait cependant l'apologie de Cn. Pompée par rapport à cet article, & l'excuſe ſur la néceſſité. Il prétend qu'il n'étoit pas poſſible d'obtenir du peuple qu'il conſentît à ſe paſſer du Tribunat, & qu'il falloit tôt ou tard que cette charge reprît toute ſon ancienne autorité. De là

il conclut qu'il étoit avantageux que Cn. Pompée, qui étoit ſage & modéré, s'acquît auprès du peuple le mérite de cette affaire, plutôt que de le laiſſer à quelque citoyen pernicieux, qui en auroit abuſé pour renverſer la République. Cn. Pompée peut avoir eu cette vue, qui diminuera ſon tort; mais, il eſt difficile de croire que l'intérêt perſonnel ne l'ait pas déterminé en grande partie.

Plutarque obſerve que les deux honneurs ſuprêmes, le Triomphe & le Conſulat, accordés à la fois à Cn. Pompée, ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable; mais, ce qu'on prit pour le plus grand indice de ſa gloire & de ſa grandeur, c'eſt que M. Craſſus, qui étoit le plus riche de tous ceux qui ſe mêloient du gouvernement, le plus éloquent & le plus grand perſonnage, & qui mépriſoit tous les plus Grands de la République, n'oſa pourtant jamais briguer le Conſulat, qu'après en avoir demandé la permiſſion à Cn. Pompée & imploré ſa protection. Cn. Pompée en fut très-aiſe, car il y avoit long-tems qu'il cherchoit une occaſion de lui faire plaiſir, & d'avoir avec lui quelque liaiſon d'affaires & d'amitié; de ſorte qu'il brigua en ſa faveur avec beaucoup d'empreſſement, & ſollicita très-vivement le peuple de lui accorder cette grace, l'aſſurant qu'il ne lui auroit pas moins d'obligation de lui avoir donné M. Craſſus pour Collegue, que du Conſulat même dont il l'avoit honoré. Ils furent donc élus Conſuls tout d'une voix & de la façon la plus honorable.

Comme Cn. Pompée, qui n'avoit eu juſqu'alors d'autre rang dans la ville, que celui de chevalier romain, n'étoit jamais par conſéquent entré dans le Sénat, il ne connoiſſoit qu'imparfaitement les uſages de cette auguſte compagnie, & il n'étoit point au fait des droits & des devoirs des Conſuls, lorſqu'ils préſidoient au Sénat, & en formoient les décrets. Il eut recours au docte Varron. Celui-ci lui dreſſa un manuel qui pût lui ſervir de guide, & comme il l'appella lui même, d'introduction dans des fonctions toutes nouvelles pour un homme qui ne ſe trouvoit Sénateur que parce qu'il étoit Conſul.

La méſintelligence commença bientôt à ſe mettre entre Cn. Pompée & M. Craſſus, & dura autant que leur magiſtrature. Auſſi ne firent-ils rien de mémorable.

Cn. Pompée, qui étoit vain, eut de quoi ſe ſatisfaire le jour que les chevaliers, ſuivant la coutume, paſſerent en revue devant les Cenſeurs. Un ancien uſage ordonnoit que les chevaliers Romains, lorſqu'ils avoient fini leur tems de ſervice, qui étoit de dix ans, ſe préſentaſſent aux Cenſeurs, leur fiſſent le dénombrement de toutes leurs campagnes & des Généraux ſous qui ils avoient ſervi, & leur rendiſſent compte de la

conduite qu'ils avoient tenue; enſuite de quoi on leur diſtribuoit les témoignages d'honneur ou d'ignominie, qui étoient dûs à la maniere dont ils s'étoient gouvernés. Alors donc les Cenſeurs, L. Gellius & Cn. Lentulus, étant aſſis ſur leurs chaiſes Curules à la porte du temple de Caſtor, on apperçut Cn. Pompée qui deſcendoit dans la place avec toute la pompe du Conſulat, mais menant lui même ſon cheval par la bride. Quand il fut à la vue des Cenſeurs, il fit écarter les Licteurs qui marchoient devant lui, & amena ſon cheval aux pieds des Cenſeurs. Tout le peuple étoit en ſilence & en admiration, & un ſpectacle ſi ſingulier inſpiroit aux magiſtrats eux mêmes des ſentimens de joie & de reſpect. L'ancien des Cenſeurs lui fit cette queſtion: *Cn. Pompée, je vous demande ſi vous avez rempli toutes les années de ſervice que vous devez à la République. Oui*, répondit-il, en élevant ſa voix, *je les ai toutes remplies & ſans avoir d'autre Général que moi-même.* A ces paroles, le peuple ne put contenir ſa joie, & toute la place retentit de cris d'applaudiſſemens. Les Cenſeurs ſe leverent, & reconduiſirent Cn. Pompée à ſa maiſon, ſachant bien qu'en cela ils faiſoient grand plaiſir à la multitude, qui les accompagna avec des tranſports d'allégreſſe & en battant ſans ceſſe des mains.

Comme la fin du Conſulat de Cn. Pompée approchoit, & que les différends qu'il avoit avec ſon Collegue, augmentoient tous les jours, C. Aurélius, qui juſqu'alors avoit vécu éloigné des affaires, ſe préſenta un jour en pleine aſſemblée, & dit devant tout le peuple, que Jupiter s'étoit apparu à lui la nuit pendant ſon ſommeil, & lui avoit ordonné de dire aux Conſuls, qu'ils ſe gardaſſent bien tous deux de ſortir de charge, avant que de s'être réconciliés & d'être devenus bons amis. Quand il eut parlé ainſi, Cn. Pompée ſe tint debout ſans dire une ſeule parole & ſans avancer. Mais, M. Craſſus, courant le ſaluer le premier & l'embraſſer, dit tout haut: « Mes citoyens, je crois » ne commettre aucune baſſeſſe, » ni rien d'indigne de moi, de » faire le premier toutes les » avances pour Cn. Pompée, à » qui vous mêmes vous avez » daigné donner le ſurnom de » Grand, avant qu'il eût de la » barbe, & décerné deux Triom» phes avant qu'il fût Sénateur.» Après s'être ainſi réconciliés, ils dépoſerent le Conſulat.

M. Craſſus continua de vivre comme il avoit toujours fait, mais Cn. Pompée commença à fuir le Barreau; il refuſoit beaucoup de cauſes, abandonnoit peu à peu les aſſemblées, & ne paroiſſoit que rarement en public, & il n'y paroiſſoit jamais que très bien accompagné. Il n'étoit plus facile de le voir & de lui parler qu'au milieu d'une grande foule. Car, il prenoit plaiſir à ſe faire voir ainſi au

milieu d'un peuple de courtiſans, perſuadé que cela lui donnoit un certain air de grandeur & de majeſté, qui lui attiroit plus de reſpect; & que pour conſerver ſa dignité, il falloit ne ſe pas laiſſer fréquenter familierement par des gens de toute eſpece.

En ce tems-là, toute la mer méditerranée étoit infeſtée par les Pirates, eſpece de brigands, dont la puiſſance avoit commencé à ſe former en Cilicie. Le commerce étoit entierement intercepté, parce que les marchands n'oſoient plus aller ni venir. C'eſt ce qui obligea les Romains, qui manquoient déjà de vivres, & qui craignoient une grande famine, d'envoyer Cn. Pompée donner la chaſſe à ces pirates, & leur enlever l'empire de la mer. Le Tribun A. Gabinius, un des intimes amis de Cn. Pompée, fut celui qui en dreſſa le décret, par lequel il ne lui attribua pas ſeulement le commandement des troupes de mer, mais lui donna en termes formels une autorité monarchique, & une puiſſance ſouveraine ſur tous les hommes, affranchie de toute obligation de rendre compte à qui que ce fût. Car, ce décret lui donnoit un empire abſolu ſur toute la mer, juſqu'aux colomnes d'hercule, & ſur toutes les côtes juſqu'à quatre cens ſtades de la mer. Dans cet eſpace ſe trouvoient non ſeulement la plus grande partie des terres de la domination des Romains, mais encore les nations barbares les plus conſidérables, & les Rois les plus puiſſans. Outre cela il lui étoit permis par ce décret de choiſir dans le Sénat quinze Lieutenans pour ſe ſoulager, en leur donnant telle portion de ſon autorité qu'il jugeroit à propos, de prendre chez les tréſoriers & receveurs tout l'argent dont il auroit beſoin, & de former une flotte de deux cens galeres, avec le pouvoir abſolu de lever autant de gens de guerre, de matelots, & de rameurs qu'il voudroit.

Ce décret ayant été lu publiquement, le peuple l'approuva, & le ratifia avec une merveilleuſe affection; mais, les plus gens de bien & les plus puiſſans du Sénat, trouvant que cette puiſſance infinie & preſque ſans bornes étoit véritablement au deſſus de l'envie, mais pourtant ſuſpecte & propre à inſpirer quelque crainte, s'oppoſerent à ce décret. Il n'y eut que Jules Céſar ſeul qui y donna ſon conſentement, non pour obliger Cn. Pompée, mais pour s'inſinuer par-là dès le commencement dans les bonnes graces du peuple, & pour ſe l'attacher. Tous les autres s'éleverent hautement contre Cn. Pompée, & l'un des conſuls, ayant oſé lui dire qu'en imitant l'ambition de Romulus, il auroit auſſi ſa fin malheureuſe, fut en danger d'être déchiré par le peuple.

Ce jour-là, le peuple ſe ſépara ſans rien réſoudre. Mais, le jour qu'on devoit donner les ſuffrages, Cn. Pompée ſe déroba ſecrétement, & ſe retira à

la campagne. Dès qu'il eut appris que le décret étoit passé, il rentra dans la ville de nuit, pour éviter l'envie qu'auroit excitée contre lui le concours du peuple qui lui seroit venu au devant pour l'accompagner. Le lendemain matin il sortit pour faire les sacrifices, après lesquels ayant convoqué l'assemblée, il parla si bien qu'elle lui accorda presque le double de ce qui lui avoit été donné par le premier décret; car, il eut le pouvoir d'équiper cinq cens galeres & de lever cent vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. On choisit dans le Sénat vingt-quatre des principaux personnages qui avoient tous commandé des armées, & on les lui donna pour ses Lieutenans. On lui donna aussi deux questeurs; & comme le prix des denrées vint à diminuer tout d'un coup, le peuple ravi ne manqua pas de dire que c'étoit le seul nom de Cn. Pompée qui terminoit cette guerre.

Cependant, Cn. Pompée divisa toute la mer méditerranée en treize départemens, à chacun desquels il assigna une flotte avec un Commandant. Ainsi, ayant étendu par tout ses forces, & embrassé tout ce grand espace de mers, il enveloppa comme dans des filets tous les corsaires, & les ayant pris il les emmena dans ses ports. Ceux de leurs vaisseaux, qui l'ayant prévenu, s'étoient séparés des autres, ou qui purent échapper, se retirerent de tous côtés dans la Cilicie, comme les abeilles dans leur ruche. Il se prépara à aller lui même contre eux avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais, il ne voulut point partir, qu'auparavant il n'eût purgé de ces brigands la mer de Toscane, celle d'Affrique, celle de Sardaigne & de Corse, & celle de Sicile, à quoi il n'employa que quarante jours; il est vrai qu'il se donna des peines infinies sans aucun relâche, & qu'il fut admirablement secondé par ses Lieutenans. Mais, comme à Rome le Consul C. Calpurnius Pison, transporté de colere & d'envie, faisoit tous ses efforts pour ruiner tout son appareil de guerre, & avoit déjà cassé tous ses rameurs, il envoya de toutes parts sa flotte à Brundusium, où il lui marqua le rendez-vous, & se rendit à Rome par la Toscane.

Dès que le peuple sut qu'il arrivoit, il sortit de la ville, & alla en foule sur le chemin au devant de lui, comme il avoit fait quelques jours auparavant pour l'accompagner & le conduire quand il étoit parti. Ce qui causoit cette grande joie & cette allégresse du peuple, c'étoit le changement si prompt & si inespéré, qui faisoit que les vivres arrivoient de tous côtés en abondance, de façon que C. Calpurnius Pison fut en très-grand danger d'être dépossé de son Consulat. A. Gabinius en avoit déjà le décret tout dressé; mais, Cn. Pompée l'empêcha de le proposer. Après avoir expé-

dié les affaires avec beaucoup de douceur & de politeſſe, & pourvu à tout ce dont il avoit beſoin, il ſe rendit promptement à Brundusium où il s'embarqua; & parce que le tems le preſſoit, pour faire plus de diligence, il paſſa toutes les villes de ſa route ſans y entrer. Athenes fut la ſeule où il voulut s'arrêter. Étant donc deſcendu de ſon vaiſſeau, il entra dans la ville, fit un ſacrifice aux Dieux; & après avoir reçu très gracieuſement le peuple qui venoit le ſaluer, il en ſortit pour ſe rembarquer. En ſortant, il remarqua quelques inſcriptions qu'on avoit faites en ſon honneur, & qui n'étoient chacune que d'un ſeul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte, qui diſoit: *Plus vous vous reconnoiſſez homme, plus vous reſſemblez à Dieu*; & une autre en dehors qui portoit: *Nous vous attendions, nous vous avons rendu nos hommages; nous vous voyons, nous vous reconduiſons avec la derniere vénération.*

De tous les pirates qui reſtoient & qui couroient encore la mer, il y en eut quelques uns qui eurent recours aux prieres; & comme il les reçut humainement, & qu'il les traita avec beaucoup de douceur, après qu'il les eut en ſon pouvoir eux & leurs vaiſſeaux, il y en eut pluſieurs qui dans l'eſpérance d'un pareil traitement, chercherent à éviter ſes Lieutenans, & vinrent ſe rendre à lui avec leurs enfans & leurs femmes. Cn. Pompée leur pardonna à tous, & par leur moyen il ſuivit à la piſte tous les autres, qui, ſe ſentant coupables de crimes irrémiſſibles, ſe tenoient cachés, & il en prit une partie. Les plus opiniâtres & les plus puiſſans, ayant mis en ſûreté leurs familles & leurs richeſſes, dans des châteaux & des forteresſes du mont Taurus, s'embarquerent ſur leurs vaiſſeaux devant le fort de Coracéſie, à l'entrée de la Cilicie. Là ils attendirent Cn. Pompée qui alloit à eux; & ayant été défaits dans une grande bataille, ils ſe retirerent dans le fort. Cn. Pompée les y aſſiégea. Bientôt ils envoyerent demander qu'on les reçût, ſe rendirent, & rendirent les villes & les iſles dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient ſi bien fortifiées, qu'elles étoient non ſeulement difficiles à prendre de force, mais encore très-mal-aiſées à approcher. Ainſi, cette guerre fut heureuſement terminée, & tous les pirates chaſſés de la mer, dans l'eſpace de trois mois au plus. il prit un nombre infini de vaiſſeaux, & entre autres quatre-vingt-dix galeres armées d'éperons d'airain, & les priſonniers montoient à vingt mille.

Il ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné ſa parole; mais auſſi il ne crut pas qu'il fût ſage de congédier un ſi grand nombre d'hommes aguerris & preſſés de la pauvreté, & de leur laiſſer la liberté de s'écarter, ou de ſe raſſembler, s'il leur en prenoit envie. Faiſant

donc réflexion en lui même, que l'homme n'eſt point naturellement un animal indomptable ni farouche; que quand il le devient, c'eſt par le vice où il tombe contre ſon naturel; qu'il s'adoucit par le changement de vie & de lieux, & que les bêtes même les plus féroces, venant à être nourries & élevées dans une vie plus douce, s'apprivoiſent peu-à-peu, & dépouillent toute leur férocité, il réſolut d'éloigner ces corſaires de la mer, de les tranſporter dans les terres, & de leur faire goûter une vie plus douce & plus innocente, en les accoûtumant à vivre dans des villes & à cultiver des champs. Il en plaça donc une partie dans les petites villes de la Cilicie, qui étoient à demi-déſertes, & qui les reçurent volontiers, parce qu'il leur donna des terres à proportion pour les nourrir. Il releva & répara la ville de Soles, que Tigrane, roi d'Arménie, avoit depuis peu détruite & dépeuplée, & il y établit pluſieurs habitans. Aux autres corſaires qui reſtoient en très-grand nombre, il leur donna la ville de Dyme dans l'Achaie, qui manquoit d'hommes & qui jouiſſoit d'un grand & bon terroir.

Quand on eut appris à Rome que la guerre contre les pirates étoit finie, C. Manilius, un des Tribuns du peuple, dreſſa un décret qui portoit que Cn. Pompée, prenant le commandement de toutes les forces & de toutes les provinces qui étoient ſous la charge de L. Lucullus, & y ajoutant la Bithynie où commandoit Glabrion, iroit faire la guerre aux Rois Mithridate & Tigrane; que malgré cela il retiendroit toutes les forces maritimes, & qu'il commanderoit toujours ſur la mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre les pirates; ce qui n'étoit rien moins qu'aſſujettir à un ſeul homme tout l'empire Romain. Car, toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide & l'Arménie, lui étoient attribuées par ce ſecond décret.

La conſidération de L. Lucullus, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à qui on donnoit un ſucceſſeur, plutôt pour ſuccéder aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs; ils ſentoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices; mais, ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit ce haut degré de puiſſance où on élevoit Cn. Pompée, & qu'ils regardoient comme une tyrannie déjà formée. C'eſt pourquoi, ils s'exhortoient les uns les

autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce décret : & à ne pas abandonner leur liberté mourante. Mais, le jour étant venu, où ce décret devoit être proposé, toutes ces belles résolutions s'évanouirent; ils eurent si grande peur du peuple, qu'ils perdirent entierement courage, & n'oserent pas dire une seule parole contre le décret. Il fut donc autorisé par les suffrages de toutes les Tribus; & Cn. Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que L. Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Quand il reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, & qu'il fut tout ce que le peuple avoit ordonné en sa faveur, comme ses amis qui étoient présens, s'en réjouissoient & l'en félicitoient, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, & s'écria, comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement : « O » Dieux, que de travaux sans » fin! N'aurois-je pas été plus » heureux d'être un homme » inconnu & sans gloire? Ne ces» serai-je jamais de faire la » guerre, & d'avoir le harnois » sur le dos? Ne pourrai-je ja» mais me dérober à l'envie qui » me persécute, & vivre douce» ment à la campagne, avec ma » femme & mes enfans? »

Tous ceux qui l'entendirent, ses amis même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation; car, il n'y en avoit pas un seul qui ne s'apperçût que son ambition naturelle & sa passion de commander lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi bientôt ses actions le démasquerent & découvrirent ses véritables sentimens. Car, faisant afficher par tout des placards, & envoyant par tout ses mandemens, il rappelloit à lui les gens de guerre, & ordonnoit aux Princes & Rois qui étoient dans l'étendue de sa commission, de se rendre incessamment auprès de lui; & dans sa marche, il ne laissa rien subsister de tout ce que L. Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles L. Lucullus les avoit condamnés, il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées; enfin en toutes choses, par une contention opiniâtre & pleine de jalousie, il n'eut en vue que de faire voir aux partisans de L. Lucullus, qu'ils suivoient & admiroient un homme qui n'avoit nulle autorité ni le moindre pouvoir.

L. Lucullus en ayant porté ses plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'ils devoient avoir ensemble une conférence. Ils s'aboucherent donc dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands Généraux, qui avoient fait de belles actions & remporté de grandes victoires, leurs licteurs marchant devant avec les faisceaux entortillés de branches de laurier, se ren-

contrerent les premiers ; mais L. Lucullus venoit de lieux frais, tout couverts d'arbres & de verdure, & Cn. Pompée avoit traverſé des païs arides & ſecs où l'on ne trouvoit pas un ſeul arbre, ni le moindre ombrage. Les Licteurs de L. Lucullus, voyant donc que les lauriers des Licteurs de Cn. Pompée étoient entierement ſecs & flétris, leur en donnerent des leurs qui venoient d'être cueillis tout récemment, & dont ils ornerent & couronnerent leurs faiſceaux ; ce qui fut pris pour un préſage que Cn. Pompée remporteroit le prix, qui étoit dû aux victoires & à la gloire de L. Lucullus. Celui-ci avoit ſur Cn. Pompée l'avantage d'avoir été Conſul avant lui, & d'être ſon ancien. Mais, Cn. Pompée avoit de ſon côté [deux triomphes,] qui relevoient extrêmement ſa dignité.

Leur entrevue ſe paſſa d'abord avec toute la politeſſe poſſible, & avec toutes les marques réciproques d'eſtime & d'amitié. Ils exalterent beaucoup les exploits l'un de l'autre, & ſe témoignerent la ſatisfaction, qu'ils avoient de leurs grands ſuccès. Mais, dans la converſation qui ſuivit ce premier abord, il n'y eut plus ni modeſtie, ni honnêteté, ni politeſſe ; ils en vinrent aux injures ; Cn. Pompée reprocha à L. Lucullus ſon avarice, & L. Lucullus reprocha à Cn. Pompée ſon ambition ; de ſorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. L. Lucullus de ſon côté diſtribua à ſes amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquiſes, & fit d'autres préſens à qui il voulut ; & Cn. Pompée, qui s'étoit campé aſſez près de lui, défendoit par ſes mandemens qu'on lui obéît dans la moindre choſe, & lui débaucha tous ſes ſoldats, excepté ſeize cens, dont il ne ſe mit pas fort en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun ſervice, à cauſe de leur arrogance & de leur mutinerie, & que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portés pour L. Lucullus.

Ce dernier, peu de jours après, partit pour Rome ; & Cn. Pompée ayant diſtribué ſa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui étoit entre la Phénicie & le Boſphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pied & deux mille chevaux, mais qui n'oſoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé ſur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé, mais il l'abandonna à ſon approche, comme manquant d'eau. Cn. Pompée s'en ſaiſit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes & par les crevaſſes qui paroiſſoient en pluſieurs endroits qu'il devoit y avoir beaucoup de ſources, il ordonna que l'on creuſât par-tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance ; de ſorte que Cn. Pompée ne pouvoit aſſez s'étonner que Mithri-

date eût ignoré cela ſi long-tems.

Bientôt après, il le ſuivit, campa autour de lui & l'enferma dans ſon camp avec de bonnes murailles qu'il éleva tout autour. Mais, ce Prince, après avoir été aſſiégé, pendant quarante-cinq jours, ſe ſauva une nuit ſans être apperçu, avec l'élite de ſon armée, ayant fait tuer auparavant toutes les perſonnes inutiles & tous les malades. Cn. Pompée ſe mit incontinent à ſes trouſſes, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échapper il ne ſe hâtât de paſſer ce fleuve, il ſortit de ſes retranchemens, & fit marcher ſon armée en bataille ſur le minuit, qui étoit juſtement le tems où l'on dit que Mithridate eut pendant ſon ſommeil une viſion qui l'avertiſſoit de ce qui lui devoit arriver. « Il lui ſembla que naviguant ſur la mer de Pont avec » un vent favorable, il voyoit » déjà le Boſphore, & qu'il » s'en réjouiſſoit avec ceux qui » étoient dans ſon vaiſſeau, » comme un homme qui voyoit » ſon ſalut aſſuré, & qui ſe » croyoit dans le port. Mais, un » moment après, deſtitué de tout » ſecours, il ſe vit le jouet des » vents & des flots ſur une » petite planche du débris de ſon » naufrage. » Comme il étoit dans la violente agitation que lui cauſoit ce ſonge, ſes amis arriverent dans ſa tente, & le réveillerent en lui diſant que Cn. Pompée venoit à lui. C'étoit donc une néceſſité indiſpenſable de combattre pour défendre ſon camp. Ses lieutenans font promptement prendre les armes à leurs troupes & les rangent en bataille.

Cn. Pompée, averti que les ennemis étoient en état de le recevoir, balançoit à expoſer ſes gens à un ſi grand danger pendant les ténebres, & étoit d'avis qu'il valoit mieux les envelopper pour les empêcher de s'enfuir, & le lendemain à la pointe du jour les attaquer, d'autant plus que ſes troupes étoient beaucoup meilleures. Mais, tout ce qu'il y avoit de vieux officiers & chefs de bandes, firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminerent à combattre ſans attendre le jour; car, la nuit n'étoit pas bien obſcure, & la lune, qui étoit fort baſſe, donnoit aſſez de lumiere pour diſtinguer les objets & s'entre-reconnoître; & ceſût-là ce qui trompa le plus les troupes du Roi. Car, les Romains en les attaquant avoient la lune derriere leur dos; & comme elle penchoit vers ſon coucher, elle jettoit les ombres des corps ſi loin devant eux, qu'elles donnoient ſur les ennemis, qui, ne pouvant pas bien diſcerner l'intervalle qui les ſéparoit des troupes de Cn. Pompée, & croyant que ces ombres étoient les hommes mêmes qui étoient près d'eux, lançoient contre elles leurs traits & leurs javelots, & ne bleſſoient perſonne. Les Romains, s'étant apperçus de leur mépriſe, coururent les charger avec de grands

ent; & comme ces Barbares n'oſerent les attendre, & que ſaiſis de frayeur ils ſe mirent d'abord en fuite, les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix-mille hommes tués ſur la place, & tout le camp fut pris. Mithridate, dès le commencement du combat avec huit cens chevaux, s'ouvrit un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & paſſa outre. Mais, ces huit cens chevaux ſe débanderent & ſe diſſiperent bientôt, & il ſe trouva ſeul avec trois de ſes gens, avec leſquels il ſe ſauva. Cn. Pompée envoya d'abord de la cavalerie & quelques troupes armées à la légere pour le pourſuivre; mais, lorſqu'il apprit que ce Prince avoit paſſé le Phaſe, il renonça à l'eſpérance de l'atteindre, & il fonda, dans le lieu où il l'avoit vaincu, une ville qu'il appella Nicopolis, c'eſt-à-dire, ville de la victoire. Il y dépoſa ce qu'il avoit dans ſon armée de ſoldats trop vieux, ou eſtropiés de leurs bleſſures, aux quels ſe joignirent quelques familles du païs. Cette ville devint conſidérable dans la ſuite.

Cn. Pompée entra enſuite dans l'Arménie, appellé par le jeune Tigrane, qui avoit quitté le parti de ſon pere. Le vieux Tigrane, qui venoit d'être défait par L. Lucullus, ayant été informé que Cn. Pompée étoit d'un naturel doux & humain, reçut garniſon Romaine dans ſa capitale, & menant avec lui ſes amis & ſes parens, il ſe mit en marche pour aller ſe mettre à la merci de Cn. Pompée. Quand il fut arrivé près de lui, prenant ſon Diadême il voulut le mettre à ſes pieds, & ſe proſternant honteuſement à terre lui embraſſer les genoux. Mais, Cn. Pompée courut à lui pour l'en empêcher; & le prenant par la main il le mena dans ſa tente, le fit aſſeoir près de lui à ſa droite & ſon fils le jeune Tigrane à ſa gauche; & lui adreſſant la parole: « Tigrane, lui dit-il, quant aux » autres grandes pertes que » vous avez faites, vous devez » vous en prendre à L. Lucullus, » car c'eſt lui qui vous a dé» pouillé de la Syrie, de la » Phénicie, de la Cilicie, de la » Galatie & de la Sophene. Mais, » pour tout ce que vous avez » conſervé juſqu'à mon tems, je » vous le laiſſe, à condition que » vous payerez aux Romains » ſix mille talens pour les tours » que vous leur avez faits, & » je donne à votre fils le Royau» me de la Sophene. »

Tigrane fut très-content, & ayant ſur l'heure même été ſalué Roi par les Romains, il en eut tant de joie qu'il promit de donner à chaque ſoldat une demi-mine, dix mines à chaque Centurion, & un talent à chaque Tribun. Mais, ſon fils en fut très-mal ſatisfait; & Cn. Pompée l'ayant prié à ſouper, il dit tout haut, qu'il n'avoit que faire de Cn. Pompée, qui ne ſavoit lui faire que des honneurs

trop chérement vendus, & qu'il trouveroit quelqu'autre Romain qui lui en feroit à meilleur marché & de plus conſidérables. Ce mot piqua Cn. Pompée, qui le fit charger de chaînes, voulant le garder pour ſon triomphe. Mais, peu de tems après, Phraate, Roi des Parthes, envoya lui redemander ce jeune Prince, qui étoit ſon gendre, & lui repréſenter qu'il devoit terminer ſes conquêtes à l'Euphrate. Cn. Pompée répondit que le jeune Tigrane touchoit de plus près à ſon pere qu'à ſon beau-pere; & que pour ſes conquêtes il leur donneroit les bornes que la raiſon & la juſtice leur preſcriroient.

Cn. Pompée ſongea enſuite à pourſuivre Mithridate, & laiſſant Afranius avec quelques troupes en Arménie, il s'avança vers le mont Caucaſe, & ſe prépara à traverſer toute cette bande de terre ſituée entre le pont Euxin à l'occident, & la mer Caſpienne à l'orient. Il trouva des obſtacles, ſurtout de la part de deux nations puiſſantes & belliqueuſes, les Albaniens & les Ibériens, & il n'eut pas moins à ſe précautionner contre leurs ruſes & leurs perfidies, qu'à combattre leurs forces, qui étoient conſidérables. Il vainquit d'abord en bataille rangée quarante mille Albaniens près du fleuve Cyrus. Cette victoire fut remportée par les Romains pendant les jours des Saturnales, c'eſt-à-dire, après le milieu du mois de Décembre. Cn. Pompée fût bien aiſe qu'Oréſès, Roi des Albaniens, lui demandât la paix, & il la lui accorda volontiers, afinque ſes troupes puſſent jouir de quelque repos pendant l'hiver.

L'année ſuivante, qui étoit la 65 avant Jeſus-Chriſt, dès qu'il fut poſſible de tenir la campagne, Cn. Pompée ſe mit en marche pour entrer dans le païs des Ibériens, peuple jaloux de ſa liberté, & qui n'avoit jamais été ſoumis à aucune domination étrangere. Ils n'avoient obéi ni aux Medes, ni aux Perſes, & ne s'étant point trouvés ſur la route d'Alexandre, ils avoient échappé à ce conquérant. D'ailleurs, ils étoient portés d'affection pour Mithridate, & ils ne voyoient pas volontiers dans leur païs une armée venue des extrêmités de l'occident, & qui ſubjuguoit tous leurs voiſins. Il fallut donc en venir à une bataille, où neuf mille Ibériens demeurerent ſur la place, & dix mille furent faits priſonniers. Après un tel déſaſtre, ils demanderent la paix qui leur fut accordée. De-là Cn. Pompée paſſa dans la Colchide, & arriva à l'embouchure du Phaſe, où il trouva une flotte commandée par Servilius un de ſes Lieutenans. Mais, plus les Romains s'enfonçoient dans ces contrées ſauvages, moins il paroiſſoit poſſible de joindre Mithridate, qui avoit bien de l'avance, & gagnoit actuellement le Boſphore par les païs

qui étoient au ſeptentrion du pont Euxin. Ainſi, il eſt à préſumer que Cn. Pompée ne fut pas fâché d'avoir un prétexte auſſi ſpécieux de retourner en arriere, que celui que lui offroit la révolte des Albaniens, qui depuis qu'il étoit ſorti de leurs terres, avoient repris les armes. Il ſe contenta donc de charger Servilius de fermer ſi exactement le Boſphore, que Mithridate ne pût ni en ſortir, ni reçevoir par la mer aucunes proviſions; & pour lui il retourna en Albanie.

Il avoit à repaſſer le Cyrus; & les barbares, à l'endroit où le trajet étoit le plus commode, avoient planté des pieux d'eſpace en eſpace, qui le rendoit impraticable. Il prit donc le parti d'aller chercher un autre gué par un aſſez long détour; & comme les eaux ne laiſſoient pas d'y être fortes & abondantes, pour en rompre la violence, il plaça vers le haut une ligne de cavalerie dans le travers du fleuve; au deſſous une ſeconde ligne formée par les chariots & les bêtes de ſomme qui portoient les bagages; & l'infanterie paſſa encore plus bas, à l'abri de ces deux eſpeces de digues. Il lui fallut enſuite traverſer un païs ſec & ſans eau. Il pourvut à cet inconvénient, en faiſant remplir d'eau dix mille outres, qui furent portés à la ſuite de l'armée. C'eſt ainſi qu'il arriva aux ennemis. Ils étoient campés auprès d'un fleuve, que Plutarque & Dion Caſſius nomment Abas, au nombre de plus de ſoixante mille hommes de pied, & deux mille chevaux, mais mal armés, & la plupart couverts ſeulement de peaux de bêtes. Coſis frere du Roi les commandoit.

La bataille s'étant bientôt engagée, Coſis qui étoit brave, s'attacha à Cn. Pompée, & lui donna lieu de payer de ſa perſonne en même tems qu'il faiſoit les fonctions de Général. Car, l'Albanien lui ayant lancé un javelot qui porta ſur ſa cuiraſſe, Cn. Pompée plus adroit ou plus heureux perça ſon ennemi de ſa lance, & le renverſa mort à l'inſtant. Les barbares, ayant perdu leur chef, ne firent pas beaucoup de réſiſtance. Ils ſe retirerent en grand nombre dans une forêt, à laquelle Cn. Pompée fit mettre le feu après l'avoir environnée de ſes ſoldats, de ſorte que ceux qui ſe ſauverent des flammes périrent par l'épée.

Cn. Pompée avoit deſſein de pénétrer juſqu'à la mer Caſpienne, & il s'en faiſoit une gloire; mais, la multitude des ſerpens & des animaux venimeux dont le païs étoit rempli, l'obligea de retourner ſur ſes pas, lorſqu'il n'en étoit qu'à trois journées de chemin. Il revint donc dans la petite Arménie. Il y reçut des Ambaſſadeurs des Rois des Medes & des Elyméens, auxquels il répondit gracieuſement. Le Roi des Parthes étant entré dans la Gordyene, où il ruinoit les ſujets

du Roi Tigrane, il envoya contre lui Afranius qui le chaſſa, & qui le pourſuivit, juſqu'à l'Arbélitide. Pendant qu'il étoit dans la petite Arménie, Cn. Pompée fut principalement occupé à recueillir les fruits de la victoire qu'il avoit remportée contre Mithridate. On lui livroit de toutes parts les châteaux & les tréſors de ce Prince. On lui amena en particulier un grand nombre de ſes femmes & de ſes concubines. Il les reſpecta toutes, & ſans ſe laiſſer ſéduire par la beauté d'aucune, il les renvoya à leurs peres & à leurs proches. Car, elles appartenoient pour la plûpart à des Princes ou à des Généraux d'armées.

Dans une forteresſe preſque imprenable, Cn. Pompée trouva quelques papiers de Mithridate, qu'il parcourut avec un très-grand plaiſir, parce qu'il y trouvoit des marques & des témoignages ſenſibles des mœurs & du naturel de ce Roi; car, c'étoient des témoins par leſquels il paroiſſoit qu'il avoit fait empoiſonner beaucoup de gens, entre autres, ſon fils Ariarathe & Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté ſur lui le prix de la courſe des chevaux. Il y avoit auſſi pluſieurs explications de ſonges que lui ou ſes femmes avoient faits.

De la petite Arménie, Cn. Pompée marcha vers la ville d'Amiſus dans la Galatie. Là, par une juſte punition des Dieux, ſon ambition lui fit commettre des actions qui lui attirerent le blâme de tout le monde. Il avoit déchiré la réputation de L. Lucullus ſur ce que la guerre étant encore allumée, il avoit diſpoſé des provinces, fait des préſens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont coutume de faire qu'après la guerre entierement terminée & finie; & lui, il tombe dans le même inconvénient. Car, lorſque Mithridate étoit encore très-puiſſant dans le Boſphore, & qu'il y avoit aſſemblé des forces capables de lui tenir tête, cependant comme ſi tout eût été fini, & qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il diſpoſa des Gouvernemens, & fit de grandes largeſſes. Pluſieurs Princes, Seigneurs, & Capitaines, & entre autres douze Rois barbares, s'étant rendus auprès de lui, ce fut pour faire plaiſir à ces Princes qu'en écrivant au Roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la ſouſcription de ſes lettres de Roi des Rois.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie, il ſe ſentit enflammé d'un violent déſir de recouvrer la Syrie, & paſſant par l'Arabie, de pénétrer juſqu'à la mer Rouge, pour avoir l'honneur d'avoir pouſſé de tous côtés ſes conquêtes juſqu'à l'Océan, qui environne la terre; car, en Afrique, il étoit le premier qui eût porté ſes victoires juſques ſur les bords de la grande mer; & en Eſpagne il avoit étendu les bornes de l'empire

Romain jusqu'à la mer Atlantique, & depuis peu encore en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son armée le tour de la mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à relancer à main armée, & plus dangereux en fuyant qu'en combattant; c'est pourquoi, il dit qu'il laisseroit à ses trousses un ennemi plus redoutable que les Romains, c'étoit la famine. En effet, il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le pont Euxin, & pour empêcher les marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, & ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris.

Comme il marchoit avec la plus grande partie de son armée, il trouva sur son chemin les corps de ceux qui, sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu contre Mithridate, & ayant été tués, n'avoient pas reçu la sépulture. Il les enterra tous honorablement & magnifiquement; & il semble que ce devoir de piété négligé par L. Lucullus, ne fut pas une des moindres causes de la haine qui s'éleva contre lui. La marche de Cn. Pompée n'eut d'ailleurs rien de mémorable. Tous les païs par où il passa pour venir en Syrie, étoient subjugués ou amis. Ce Royaume, en conséquence des divisions & des guerres entre les Princes de la maison des Séleucides, avoit été déchiré & désolé pendant long-tems. Aucun de ces Princes n'étoit assez puissant pour le défendre, & tous le ravageoient.

Lorsque Cn. Pompée fut arrivé en Syrie, Antiochus eut beau alléguer l'ancienne possession de ses peres. Cn. Pompée lui répondit qu'il avoit lui même renoncé à ses droits, lorsque se tenant caché dans un coin de la Cilicie, il avoit laissé Tigrane jouir tranquillement pendant 18 ans du royaume des Séleucides; que pour lui, il ne l'auroit pas dépouillé, s'il l'eût trouvé sur le trône, mais que les Romains n'avoient pas vaincu Tigrane, afin qu'Antiochus profitât de leur victoire; que la Syrie étoit leur conquête, faite par eux sur un ennemi qu'ils en avoient trouvé en possession. Ces raisons étoient spécieuses. Mais, le bon argument, c'est que Cn. Pompée étoit le plus fort. Ainsi, la Syrie fut réduite en province Romaine.

Ce Général étoit dans les plaines de Jéricho, lorsqu'il apprit la mort de Mithridate. Déjà il avoit dressé son camp, & faisoit dehors ses exercices à cheval. Tout d'un coup on voit arriver à lui des courriers porteurs de bonnes nouvelles; ce qui, selon la pratique des Romains, se faisoit connoître aisément, parce que les courriers en ce cas avoient le fer de leurs piques environné de laurier. Cn. Pompée vouloit achever

ſes exercices. Mais, l'empreſſement des ſoldats fut ſi grand, qu'il fallut les ſatisfaire. Il rentra donc dans ſon camp; & comme on n'avoit pas eu le tems de lui dreſſer un tribunal de gazon, ſelon l'uſage, on amaſſa des bagages & des bats de mulets, ſur leſquels on le fit monter. Delà il leur annonça que Mithridate avoit été forcé par la défection de ſon fils Pharnace à ſe donner la mort à lui même, & que c'étoit Pharnace, ſoumis aux Romains, qui lui donnoit la nouvelle de cet important événement. Auſſitôt la joie fut univerſelle dans l'armée; ce ne furent que réjouiſſances & ſacrifices d'actions de graces. On croyoit, par la mort du ſeul Mithridate, être délivré de pluſieurs milliers d'ennemis.

La guerre de Mithridate étant terminée par la mort de ce Prince, Cn. Pompée ſembloit être libre de revenir en Italie. Mais, les affaires de la Syrie & des païs voiſins le retinrent encore aſſez long-tems. Pour réunir la Syrie à l'empire Romain, il n'avoit eu beſoin que de ſe montrer. Il détruiſit auſſi ſans beaucoup de peine quantité de petits Tyrans, qui pendant la foibleſſe du gouvernement des Séleucides, & leurs diſſenſions domeſtiques, s'étoient cantonnés dans des forts & des châteaux, d'où ils tenoient dans leur dépendance le païs des environs. Ceux de ces Tyrans qui ſe trouverent riches, rachetérent leurs vies au moyen de leur argent, les autres payerent de leurs têtes. Le Général Romain voulut enſuite aller faire la guerre à Arétas, roi des Arabes Nabatéens, qui durant les troubles de Syrie, s'étoit emparé de Damas, & qui tout récemment étant entré en Judée avec une armée très-nombreuſe, avoit même mis le ſiege devant le temple de Jéruſalem. Cn. Pompée, réſolu d'aſſurer la tranquillité de la Syrie, vouloit châtier ce Prince, & lui ôter l'envie d'inquiéter ſes voiſins par des courſes, auxquelles le génie des Arabes a été de tout tems, & eſt encore extrêmement enclin. Il étoit déjà arrivé à Damas, d'où Arétas avoit été chaſſé par Métellus & Lollius, lorſqu'Hyrcan & Ariſtobule, qui ſe diſputoient le royaume de Judée, ſe préſenterent à lui, pour tâcher de l'attirer chacun dans leur parti.

Les ayant entendus, & ayant vu du premier coup d'œil de quel côté étoit le bon droit, il réſolut de rendre juſtice à Hyrcan. Cependant, comme il avoit en tête ſon expédition contre Arétas, il ne prononça point encore de jugement, & ſe contenta d'ordonner aux deux Princes de demeurer tranquilles, en attendant ſon retour d'Arabie. Ce n'étoit point le compte d'Ariſtobule, qui ſentoit que les choſes ne prenoient pas un tour avantageux pour ſes prétentions, & qui d'ailleurs ayant l'ame plus haute que ſa fortune,

ne

ne pouvoit se plier qu'avec grande répugnance aux bassesses nécessaires pour faire sa cour à ces fiers étrangers. Il partit donc brusquement, & se retira en Judée. Cn. Pompée irrité, & de plus ne voulant point laisser à Aristobule le tems d'assembler ses forces, crut n'avoir rien de plus pressé à faire que de le poursuivre.

Il marcha donc en toute diligence vers Jérusalem; de quoi Aristobule fut tellement effrayé, qu'il vint lui même dans le camp de Cn. Pompée, comme pour se soumettre à tout, offrant de l'argent, & promettant de livrer la ville. Cn. Pompée le retint, & envoya A. Gabinius avec quelques troupes pour recevoir les sommes promises, & se mettre en possession de Jérusalem. Mais, ce Lieutenant revint sans avoir rien obtenu, les gens d'Aristobule, en conformité peut-être de ses ordres secrets, n'ayant point voulu exécuter le traité. Le Général romain entra en colere, & ayant fait mettre aux fers le malheureux Prince, qui étoit venu imprudemment se livrer à lui, il s'avança jusques au pied des murs. La division des habitans le rendit bientôt maître de la ville. Les uns tenoient pour Aristobule, & ne vouloient point recevoir les Romains; les autres tenoient pour Hyrcan, & vouloient leur ouvrir les portes. Enfin, les premiers s'étant retirés dans le temple, pour s'y cantonner, les autres restés seuls dans la ville, y introduisirent Cn. Pompée, qui, après avoir inutilement tenté d'engager ceux qui s'étoient emparés du temple à se rendre par composition, en entreprit le siege dans les formes.

La place étoit forte, & entierement séparée de la ville. Un pont faisoit la communication; mais, il avoit été rompu par les assiégés. La montagne sur laquelle le temple étoit bâti, avoit tout autour de larges & profondes vallées, qu'il falloit combler pour parvenir à battre les murs. Les approches étoient néanmoins plus aisées du côté du nord, & ce fut par-là que Cn. Pompée l'attaqua. Comme il avoit beaucoup de monde, il fit jetter tant de fascines dans le fossé, qu'enfin il le combla, & parvint à élever une plate-forme à la hauteur des murailles. Il ne put achever cet ouvrage qu'après bien du tems & des fatigues; & il n'y auroit peut-être pas même réussi, si les Juifs ne l'y eussent aidé par leur observation scrupuleuse du Sabbath. Car, ils s'étoient persuadés qu'il ne leur étoit permis de manier les armes en ce jour, que lorsqu'on leur livreroit des combats, & que tout autre mouvement ou entreprise que pouvoient faire les ennemis, ne les dispensoit pas de la loi sévere du repos. Les Romains, qui savoient leur façon de penser, ne donnoient point d'assauts à la place, & ne tiroient point sur eux le jour du Sabbath, mais

travailloient à leurs ouvrages, & préparoient tranquillement tout ce qui étoit néceſſaire pour attaquer dans la ſuite les aſſiégés.

Quand la plate-forme fut en état, Cn Pompée y dreſſa les machines qu'il avoit fait apporter de Tyr, & il fit battre ſi furieuſement la muraille, que bientôt il y eut brêche. Fauſtus Sylla monta le premier ſur le mur avec le corps qu'il commandoit, & fut ſuivi de deux Centurions & de leurs compagnies. C'eſt ainſi que la place fut forcée après trois mois de ſiege; le jour même du jeûne du troiſieme mois, qui, ſelon quelques-uns, avoit été inſtitué en mémoire de la priſe de Jéruſalem par Nabuchodonoſor. Ce même jour étoit un jour de Sabbath. On ne peut aſſez admirer la conſtance religieuſe que firent paroître les Prêtres juifs en cette occaſion. Pendant tout le tems que le Temple avoit été aſſiégé, ils n'avoient jamais interrompu les ſacrifices du matin & du ſoir; & lorſque la place fut emportée, ils ſe tinrent tranquillement occupés de leurs ſaintes cérémonies. Ni la crainte d'un ſi affreux péril, ni la vue de ceux qu'on maſſacroit autour d'eux, ne purent les détourner de leur pieuſe attention au ſacrifice. Aucun ne ſongea à s'enfuir; & ils aimerent mieux attendre la mort au pied des autels, que de manquer à ce que la loi leur preſcrivoit pour le culte de Dieu. Joſephe aſſure que les auteurs payens mêmes avoient rendu témoignage à cette merveille, & il cite Strabon, Nicolas de Damas, & Tite-Live. Pour ce qui eſt du reſte des Juifs, le carnage en fut très-grand. Outre ceux qui périrent par le fer des ennemis, le déſeſpoir en porta pluſieurs, ſoit à ſe précipiter en bas des rochers, ſoit à mettre le feu aux édifices voiſins du temple, & à ſe jetter au milieu des flammes. Joſephe fait monter le nombre des morts à douze mille. Du côté des vainqueurs, il y eut beaucoup de bleſſés, mais peu de tués.

Dans une ſi horrible calamité, ce qui cauſa aux Juifs la douleur la plus vive & la plus profonde, ce fut la profanation du Sanctuaire, qu'ils ne révéroient pas moins religieuſement, quoiqu'il ne contînt plus l'Arche, qui avoit péri dans la deſtruction du premier Temple par Nabuchodonoſor. On ſait que le ſeul Grand Prêtre avoit droit d'y entrer une ſeule fois l'année. Cn. Pompée, qui ne connoiſſoit point cette loi, ou qui l'auroit mépriſée s'il l'eût connue, entra avec ſes principaux officiers juſques dans le Saint des Saints, viſita tout curieuſement, & fut très-étonné, auſſi bien que ceux qui l'accompagnoient, de ne trouver aucune ſtatue, ni repréſentation de Divinité. Mais, cet étonnement fut entierement ſtérile. Il ne paroît point que ni lui, ni aucun de ſa ſuite, ait fait une attention ſérieuſe à cette

ſingularité. Les payens, depuis cet évenement, n'en ont gueres été plus inſtruits de la religion des Juifs, ou du moins n'en ont tiré aucune conſéquence contre leur pratique abſurde d'adorer le bois & la pierre.

Au reſte, Cn. Pompée en uſa en vainqueur généreux. Il trouva dans le temple bien des richeſſes, le chandelier d'or à ſept branches, la table des pains de propoſition, un grand nombre de vaſes d'or, un prodigieux amas de parfums de grand prix, & deux mille talens d'argent. Toutes ces richeſſes ne le tenterent point. Il n'emporta de la Judée que la vigne d'or, qu'Ariſtobule lui avoit fait porter en préſent à Damas, pour tâcher de ſe le rendre favorable. C'étoit moins une vigne qu'un jardin en forme de montagne quarrée, avec des repréſentations de cerfs, de lions, & de fruits de différentes eſpeces, le tout environné de ceps de vigne. Cet ouvrage étoit eſtimé cinq cens talens. Cn. Pompée ne s'appropria point un butin ſi précieux. Il fit placer cette vigne dans le Capitole où Strabon, au rapport de Joſephe, atteſtoit qu'il l'avoit vue avec ſon ancienne inſcription, qui portoit le nom d'Alexandre roi des Juifs. Le vainqueur montra auſſi ſa clémence, en ce que dès le lendemain de la priſe du temple, il le fit nettoyer avec ſoin, & en rendit l'uſage libre aux Prêtres pour y reprendre & continuer leurs cérémonies & leurs ſacrifices.

Il n'oublia pas les intérêts d'Hyrcan, dont le parti lui avoit été d'un grand ſecours dans cette guerre. Il le remit en poſſeſſion de la ſouveraine ſacrificature, & l'établit Prince des Juifs, mais en lui défendant de porter le Diadême. Il fit mettre à mort, ou retint dans les fers les principaux chefs de la rébellion; il emmena priſonnier Ariſtobule avec ſes deux fils & ſes deux filles; il démolit les murs de Jéruſalem; il impoſa un tribut à la nation des Juifs, & les reſſerra dans leurs anciennes limites, leur enlevant pluſieurs places qu'ils avoient conquiſes ſur les Rois de Syrie.

Plutarque fait remarquer que la plus grande occupation de Cn. Pompée en Aſie, étoit de rendre la juſtice & de terminer les différends des Villes & des Rois; & s'il ne pouvoit aller lui-même, il envoyoit ſes amis avec ſes pouvoirs, comme il fit pour les Arméniens & les Parthes. Ces deux peuples étant en différend pour quelque païs qu'ils prétendoient chacun leur appartenir, & s'en étant remis à ſa déciſion, il leur envoya trois arbitres pour juges. Si la réputation de ſa puiſſance étoit grande, celle de ſa vertu, de ſa bonté, & de ſa juſtice ne l'étoit pas moins. C'étoit par-là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ſes amis, & ceux qu'il honoroit de ſa confiance; car,

ne pouvant les empêcher de les commettre, ni ſe réſoudre à les punir, il recevoit avec tant de douceur & d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils ſortoient d'auprès de lui très-ſatisfaits, & qu'ils ſupportoient patiemment l'avarice & les duretés de ſes Miniſtres.

Après avoir réglé les affaires de la Judée, Cn. Pompée ſe mit en marche pour retourner en Italie. Il traverſa promptement la Cilicie & le Pont, & vint à Amiſus, où il reçut les députés de Pharnace, qui lui apportoient de grands préſens & le corps de Mithridate. Il ne voulut point voir ce cadavre, ni paroître inſulter aux malheurs d'un grand Roi après ſa mort; il l'envoya à Sinope, pour être mis dans le tombeau de ſes peres, avec ordre de lui faire de magnifiques funérailles. Mais, il admira la richeſſe & la grandeur de ſes habillemens & de ſes armes. Il manquoit néanmoins deux pieces rares & précieuſes; un fourreau d'épée, qui avoit coûté quatre cens talens, & un bonnet Royal à la Perſienne d'un ouvrage admirable. Ces deux pieces furent volées, la derniere à la ſollicitation de Fauſtus Sylla qui s'en empara.

Pharnace envoya auſſi à Cn. Pompée un grand nombre d'ôtages, que Mithridate avoit exigés de différens princes ou peuples Grecs & Barbares. Il lui livra de plus ceux qui avoient pris M' Aquillius à Mitylene, afin qu'il en fît juſtice. Enfin, il lui demandoit d'être rétabli dans le royaume de Pont, qui avoit appartenu à ſes ancêtres, ou du moins confirmé dans la poſſeſſion du royaume du Boſphore. Cn. Pompée lui accorda le Boſphore avec la qualité de Roi, ami & allié du peuple Romain; ſeulement il excepta du nombre de ſes ſujets, & érigea en peuple libre, les habitans de Phanagorée, dont la révolte avoit porté le dernier coup à Mithridate. Caſtor, chef de cette révolte, reçut le titre d'allié & ami du peuple Romain; & dans la ſuite il devint gendre du roi Déjotarus.

Pluſieurs Gouverneurs de Châteaux avoient attendu l'arrivée de Cn. Pompée dans le païs, pour lui remettre leurs places, craignant que les tréſors qu'elles renfermoient ne fuſſent pillés, & qu'on ne leur en demandât compte. Cn. Pompée recueillit ainſi beaucoup de meubles précieux & de bijoux rares, dont quelques uns venoient, à ce que l'on prétendoit, de Darius fils d'Hyſtaſpe, auquel les rois de Pont faiſoient remonter leur origine. Avant que de partir, il diſtribua des récompenſes aux petits Princes qui avoient bien mérité de la République; il bâtit ou répara pluſieurs villes dans le Pont & les païs circonvoiſins; après quoi, libres d'affaires, il continua ſa route, voyageant plu-

rôt avec pompe, qu'il ne marchoit en guerrier.

Le rendez-vous général des troupes étoit à Ephese, où devoit se faire l'embarquement. Cn. Pompée, en attendant la belle saison, employa son loisir à visiter quelques isles fameuses. Il vint à Lesbos, où il accorda la liberté à la ville de Mitylene, pour honorer Théophane, son historien, son ami, & son confident, qui en étoit natif. Il assista dans cette ville aux jeux & aux combats de poësie, pour lesquels il y avoit des prix de proposés, selon l'usage de la plûpart des villes Grecques; & la matiere de toutes les pieces qui furent récitées devant lui, n'étoit autre que ses exploits & ses victoires, que tous les beaux esprits s'efforçoient de chanter à l'envi. Le Theâtre de Mitylene lui plut; & il en fit prendre le plan, pour en construire un dans Rome du même gout, mais plus grand & plus vaste.

A Rhodes il écouta tous les Philosophes, & leur fit présent à chacun d'un talent. Mais, surtout, il rendit toute sorte d'honneurs à Posidonius; jusques-là qu'en allant lui rendre visite, il ne voulut point que les Licteurs frappassent de leurs baguettes, comme c'étoit la coutume, à la porte du Philosophe. Ainsi, le vainqueur de l'Orient & de l'Occident, soumit en quelque façon sa grandeur à la gloire des lettres.

A Athenes il en usa envers les Philosophes avec la même générosité, & donna de plus à la ville cinquante talens pour la faire réparer.

Il distribua aussi des récompenses en argent à ses troupes avec une magnificence qui a de quoi nous étonner. Il donna quinze cens dragmes, ou sept cens cinquante livres, à chaque fantassin, & aux Centurions & aux cavaliers à proportion, c'est-à-dire, selon ce que nous voyons pratiquer en plusieurs endroits de Tite-Live, le double aux Centurions, & le triple aux cavaliers. La somme à laquelle monta cette largesse, est portée par Appien à seize mille talens ou quarante-huit millions de notre monnoie.

Cn. Pompée croyoit revenir en Italie le plus glorieux des hommes. Mais, un malheur domestique l'attendoit pour l'affliger & le déshonorer. Mucia, sa troisieme femme, de laquelle il avoit eu trois enfans, avoit tenu en son absence une conduite peu digne & du nom qu'elle portoit, & de la gloire de son époux. Cn. Pompée prit le parti de lui envoyer sur le champ des lettres de divorce. Mais, le chagrin que lui causa cette aventure ne l'empêcha pas de s'unir très étroitement peu de tems après avec Jules César, qui passoit constamment pour le corrupteur de Mucia.

A son retour d'Asie, Cn. Pompée donna d'abord l'exemple d'une très-grande modération. Les historiens conviennent qu'il

eût pu, avec l'armée qu'il ramenoit, ſe rendre maître de Rome & de la République. Tout le monde le voyoit, & beaucoup craignoient qu'il ne voulût ce qui lui étoit facile. M. Craſſus porta les choſes juſqu'à s'enfuir de la ville avec ſes enfans, & ce qu'il put emporter de ſes tréſors. On penſa néanmoins que dans cette démarche d'un ſi grand éclat il y avoit plus d'artifice, que de crainte réelle, & que ſon deſſein étoit de rendre Cn. Pompée odieux. Celui-ci, qui n'eut jamais deſſein de s'emparer par la force de l'autorité ſouveraine, fit taire tous ces bruits & tous ces ſoupçons en congédiant ſon armée, dès qu'il mit le pied en Italie. Arrivé à Brunduſium, il convoqua ſes ſoldats, & après une harangue convenable aux circonſtances, il leur ordonna de ſe ſéparer, & de ſe retirer chacun chez ſoi. Il avoit pourtant un prétexte bien ſpécieux pour les tenir aſſemblés; c'étoit un uſage, fondé même en raiſon & en équité, que l'armée triomphât avec ſon Général. Mais, il aima mieux priver ſon triomphe d'un ſi honorable accompagnement, que de cauſer de l'inquiétude à ſes Citoyens.

Le zele & l'admiration des peuples lui donnerent le moyen de répéter une ſi belle action. Car, lorſqu'on le vit dans l'Italie revenir après tant de victoires, comme d'un voyage qu'il eût fait pour ſon plaiſir, ſans autre cortege que ſes amis particuliers, il ſe fit un ſi grand concours autour de lui, & la multitude ſe groſſit tellement ſur ſa route, qu'à ſon arrivée aux portes de Rome, s'il eût eu de mauvais deſſeins contre la liberté publique, il n'eût pas eu beſoin d'une autre armée que de celle qui s'étoit formée volontairement à ſa ſuite. Il ne s'en prévalut point, & il ſe contenta de la réception glorieuſe qu'on lui fit. Toute la ville alla au devant de lui, les jeunes gens à une diſtance conſidérable, les autres plus ou moins loin ſelon leurs forces, & le Sénat à l'entrée des murs.

Il fut obligé de reſter pluſieurs mois aux portes de la ville, en attendant un tems commode pour ſon triomphe. Mais, ſon autorité ne laiſſoit pas d'influer dans les affaires, & chacun ſouhaitoit tirer à ſoi un citoyen ſi puiſſant. Cicéron d'une part, & ſes adverſaires de l'autre, avoient déjà pris les devans, lorſqu'il étoit encore en Aſie. Cn. Pompée, toujours diſſimulé, toujours artificieux, ſe tint ferme, & ſembloit vouloir nager entre les deux partis. Cicéron, dans une lettre que nous avons, lui en fait des plaintes, avec cette noble franchiſe qui ſied bien aux grands hommes. Cn. Pompée vérifia pleinement par ſa conduite l'idée que Cicéron s'étoit faite de lui. Lorſqu'il harangua le peuple pour la premiere fois depuis ſon retour, en voulant ménager tout le

monde, il parla de maniere à ne contenter perſonne. Auſſi ſon diſcours fut il accueilli aſſez froidement.

Il entreprit enſuite de mettre en place, malgré tout le monde, une de ſes créatures, dont le principal mérite conſiſtoit à bien danſer. C'étoit Afranius. Pour réuſſir, Cn. Pompée employa, non les voies d'honneur, le crédit, la conſidération qui lui étoit ſi légitimement due, mais ce moyen, dit Cicéron, dont Philippe exprimoit ſi bien l'efficace, lorſqu'il diſoit qu'il n'y avoit point de ville imprenable, dès qu'un âne chargé d'or pouvoit y entrer. L'argent ſe diſtribuoit avec profuſion, & le bruit couroit que le conſul P. Piſon étoit l'entremetteur de ce trafic.

Caton s'applaudit alors d'avoir refuſé l'alliance de Cn. Pompée. Car, celui-ci, qui avoit éprouvé la fermeté de Caton, lorſqu'il s'étoit agi de l'élection de P. Piſon au Conſulat, ne doutant pas qu'il ne le trouvât encore en ſon chemin dans bien d'autres occaſions, voulut le gagner en lui faiſant demander en mariage ſes deux nieces, l'aînée pour lui-même, & la cadette pour ſon fils. La femme & la ſœur de Caton furent charmées d'une propoſition ſi avantageuſe. Mais, pour lui, toujours rigide, il refuſa cette alliance. Sa femme & ſa ſœur, lorſqu'elles virent le manege qui ſe tramoit pour faire Afranius Conſul, & la corruption exercée ſi publiquement, que l'on alloit, au rapport de Plutarque, recevoir l'argent dans les jardins de Cn. Pompée, acquieſcerent ſans peine à la réflexion de Caton, qui leur dit : « Eh bien, voilà » les indignités auxquelles il » nous eût fallu prendre part, » ſi j'euſſe accepté l'alliance de » Cn. Pompée. » Afranius fut donc nommé Conſul ; & Cn. Pompée, qui avoit regardé le Conſulat comme le prix glorieux de ſes exploits, & qui s'y étoit élevé par ſon mérite, ne craignoit point de l'avilir, en le rendant vénal, & en y portant à force d'argent ceux que leur mérite n'auroit jamais pu y faire parvenir.

Son triomphe, différé pendant pluſieurs mois, ſans doute pour avoir le tems d'en raſſembler tout l'appareil, ſe célébra le 28 ou le 29 ſeptembre de l'an 61 avant J. C. Le dernier de ces deux jours étoit celui de la naiſſance du triomphateur. On prit deux jours pour cette pompe, à cauſe de la multitude immenſe des dépouilles, & des monumens de la gloire de Cn. Pompée, qui devoient en faire l'ornement; & même les deux jours n'y ſuffirent pas, & il en reſta de quoi décorer encore magnifiquement un autre triomphe, s'il en eût été beſoin.

On porta à la tête une inſcription qui marquoit que Cn. Pompée, après avoir délivré toutes les côtes maritimes des

courses des Pirates, & avoit rendu au peuple Romain l'empire de la mer, triomphoit de l'Asie, du Pont, de l'Arménie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Syrie, des Scythes, des Juifs, des Albaniens, de l'Ibérie, de l'isle de Crete, des Bastarnes, & enfin des rois Mithridate & Tigrane. Il ajouta lui-même, lorsqu'après son triomphe il harangua le peuple, suivant l'usage, pour rendre compte de ses exploits, qu'il avoit combattu contre vingt-deux Rois, & tellement reculé les frontieres de l'Empire, que l'Asie Mineure, qui avant ses victoires étoit la derniere des provinces du peuple Romain, en occupoit alors le centre. Nous joindrons encore ici une autre inscription, qui présente les victoires de Cn. Pompée sous de nouveaux rapports. Elle fut placée par le vainqueur dans le temple de Minerve, à la construction duquel il avoit consacré une partie des dépouilles. La voici telle que Pline nous l'a conservée. *Cn. Pompée le Grand, général des armées Romaines, ayant terminé une guerre de trente ans, ayant vaincu, mis en fuite, tué, ou reçu à composition deux millions cent quatre-vingt-trois mille hommes; ayant coulé à fond ou pris huit cens quarante six vaisseaux; ayant réduit sous. sa puissance quinze cens trente-huit villes, forts, ou châteaux; ayant subjugué tout le païs qui s'étend depuis les Palus Méotides jusqu'à la mer Rouge, acquitté à juste titre le vœu qu'il avoit fait à Minerve.*

Les richesses, qui furent étalées dans ce triomphe, ont quelque chose de prodigieux; & elles ajouterent un nouveau degré au luxe & à la corruption des mœurs Romaines, particulierement en ce qui regarde les pierreries, qui jusques-là avoient été peu connues dans Rome. On y vit un échiquier à jouer, de deux pierres précieuses, long de quatre pieds, & large de trois; une lune d'or du poids de près de quarante-sept de nos marcs; trois lits de table aussi d'or, dont l'un, à ce que l'on prétendoit, venoit de Darius, fils d'Hystaspe; de la vaisselle d'or enrichie de pierreries pour garnir neuf buffets; trois statues d'or, l'une de Minerve, l'autre de Mars, & la troisieme d'Apollon; la vigne d'or d'Aristobule, dont il a été parlé plus haut; trente-trois couronnes de perles; une chapelle en petit, consacrée aux Muses; enfin, un portrait de Cn. Pompée lui-même, fait aussi de perles. On porta de plus un écrain rempli de pierreries & de bagues d'un grand prix, qui avoit appartenu à Mithridate, & que Cn. Pompée consacra dans le Capitole avec la vigne d'or & beaucoup d'autres richesses. Ajoutez le trône & le sceptre du même Mithridate, & un buste d'or de ce Prince de la hauteur de huit coudées; une statue d'argent de Pharnace, grand-pere de

Mithridate; des chariots d'or & d'argent, en genre de curiosités naturelles. L'arbre d'ébene, qui n'avoit jamais été vu à Rome, y parut pour la premiere fois dans ce triomphe.

Les gratifications, faites par le triomphateur aux Officiers & aux soldats, étoient aussi exprimées sur un tableau, que l'on fit passer en pompe. Il y étoit marqué que Cn. Pompée y avoit donné mille talens à ses Lieutenans & à ses Questeurs, qui avoient défendu les côtes dans la guerre des Pirates, & qu'il n'y avoit aucun de ses soldats qui n'eût reçu six mille sesterces. Outre ces sommes, qui étoient certainement des fruits de la guerre, sans quoi Cn. Pompée n'auroit pas pu s'en faire honneur, il porta au trésor public en argent monnoyé ou en argenterie vingt mille talens. Et une inscription annonçoit qu'il avoit presque triplé les revenus de la République, qui, avant lui, ne tiroit par an que cinquante millions de dragmes, & qui en percevroit des seuls païs conquis par lui quatre-vingt-cinq millions.

A tout cet étalage d'opulence, se joignoit un appareil plus militaire; des chariots remplis d'armes de toute espece, des éperons de vaisseaux, une grande multitude de prisonniers de guerre, non chargés de chaînes, comme c'avoit été autrefois l'usage, mais laissés à leur liberté, & équipés chacun à la mode de sa nation. Immédiatement avant le char du triomphateur marchoient les Rois, les Princes, & grands Seigneurs, qui avoient été pris par les armes, ou donnés en ôtages, au nombre de trois cens vingt-quatre. On y remarquoit principalement le jeune Tigrane avec sa femme & sa fille, & la Reine Zosime épouse du vieux Tigrane; sept enfans de Mithridate, sçavoir, cinq Princes, Artapherne, Cyrus, Oxathrès, Xerxès, & Darius, & deux Princesses, Orsabaris & Eupatra; Olthacès qui avoit regné dans la Colchide; Aristobule roi des Juifs, avec son fils Antigonus & deux filles; des Tyrans, & Chefs de Pirates Ciliciens; des Princesses de Scythie; trois Généraux Albaniens, deux Ibériens; les ôtages de ces peuples & du roi de Commagene; & enfin Ménandre, commandant général de la cavalerie de Mithridate.

Suivoient plusieurs tableaux, qui représentoient les Rois vaincus, ou les batailles gagnées, soit par Cn. Pompée, soit par ses Lieutenans. Sur-tout, les aventures de Mithridate étoient peintes en détail; le combat nocturne où il avoit été entierement défait, sa fuite, le siege qu'il avoit soutenu dans le fort de Panticapée, sa mort, & celle de ses deux filles qui avoient voulu mourir avec lui. On voyoit aussi les portraits de plusieurs de ses autres enfans, de l'un & de l'autre sexe, morts avant lui. Les Dieux des barbares

fermoient cette longue file de tableaux, & menés en triomphe avec les peuples qui les adoroient, ils attiroient l'attention des ſpectateurs par la ſingularité de leurs figures & de leurs accoûtremens. Appien place encore ici une inſcription, qui avec le nom des Rois vaincus, portoit de plus ceux de trente-neuf villes fondées par Cn. Pompée en différentes régions de l'Orient.

Enfin, paroiſſoit Cn. Pompée lui-même, ſur un char tout brillant de pierreries, revêtu d'une caſaque militaire, que l'on diſoit être celle d'Alexandre, & que Mithridate avoit trouvée parmi les tréſors portés dans l'iſle de Cos par Cléopatre, reine d'Égypte, grand'mere de Ptolémée Alexandre II. Le char du triomphateur étoit ſuivi des principaux Officiers de ſon armée, Lieutenans généraux, Tribuns & autres, partie à pied, partie à cheval. L'armée auroit dû, comme nous l'avons remarqué, s'y trouver toute entiere. Mais, abſente par la raiſon qui avoit engagé Cn. Pompée à la licentier, elle lui faiſoit plus d'honneur, que ſi elle eût marché à ſa ſuite, le comblant d'applaudiſſemens.

Ce dernier triomphe confirma pleinement à Cn. Pompée le ſurnom de Grand. Tout le peuple aſſemblé le lui donna par acclamation; & il étoit en effet alors le plus grand des Romains. On remarquoit comme une gloire ſinguliere & unique, que dans ſes trois Triomphes il avoit fait paſſer ſucceſſivement ſous les yeux des Romains les trois parties du monde connu. Car, l'Afrique lui avoit fourni la matiere de ſon premier triomphe; l'Europe, du ſecond, & l'Aſie, du troiſieme; en ſorte que ſes victoires ſembloient embraſſer tout l'Univers.

On s'étoit plu à le comparer dès ſa premiere jeuneſſe à Alexandre; & quelques Écrivains, pour rendre la reſſemblance plus complette, ſuppoſoient qu'il avoit moins de 34 ans lorſqu'il triompha de Mithridate. Le fait eſt qu'il avoit paſſé ſa quarante-cinquieme année. « Il eût été à ſouhaiter, dit Plutarque, qu'il » eût reſſemblé à Alexandre » en ceſſant de vivre, avant » que la fortune l'abandonnât. » Le tems qu'il vécut depuis » ſon troiſieme triomphe, ne » lui amena que des proſpérités odieuſes & des diſgraces » ſans fin. Car, employant » injuſtement en faveur des » autres une autorité où il » étoit parvenu lui-même par » des voies légitimes, autant » qu'il augmenta leurs forces, » autant il diminua de ſa gloire; » & il ſe vit enfin ruiné, ſans » avoir ſçu le prévoir, par la » grandeur de ſa propre puiſſance. En effet, de même que » les places fortes, lorſque » l'ennemi y eſt entré, tranſportent leurs forces à leurs

» vainqueurs, & ſe ſervent à » elles-mêmes d'entraves; ainſi » la puiſſance de Cn. Pompée, » après avoir été employée à » élever Céſar contre la Répu- » blique, ſervit au même Cé- » ſar à détruire & à renverſer » celui-là même, par lequel » il avoit ſubjugué tous les » autres. »

Le grand objet des défenſeurs de la liberté, fut enſuite de mettre un frein à la puiſſance de Cn. Pompée, qui tendoit viſiblement à dominer. Il pouſſoit alors deux affaires très-importantes. L'une étoit la confirmation de tout ce qu'il avoit fait, réglé, ordonné dans les provinces dont il avoit eu le commandement, en un mot, de tous les actes de ſon Généralat; l'autre, qu'il n'avoit pas moins à cœur, avoit pour objet une diſtribution de terres aux ſoldats qui avoient ſervi ſous ſes ordres, & qui, lui devant leur établiſſement, devenoient ainſi à jamais ſes créatures & les appuis de ſa puiſſance. Il demandoit lui-même la confirmation de ſes actes. Flavius, tribun du peuple, de concert avec lui, propoſoit la loi Agraire. Le premier chef intéreſſoit perſonnellement L. Lucullus, dont Cn. Pompée s'étoit fait un plaiſir de changer & de renverſer toutes les ordonnances en Aſie. Cet intérêt, appuyé des exhortations de Caton, tira L. Lucullus de ſon aſſoupiſſement, & de la vie molle à laquelle il s'étoit livré. Le diſcours qu'il prononça à cette occaſion, fut applaudi; & Cn. Pompée, voyant qu'il n'avoit rien à eſpérer du Sénat, ne s'occupa plus que du ſoin de faire paſſer la loi de Flavius, pour gagner le peuple, & en obtenir enſuite la confirmation de ſes actes, que le Sénat lui refuſoit.

Cette loi étoit aſſez habilement dreſſée. Quoique ceux dont elle étoit l'ouvrage, euſſent pour but principal, & même unique, l'établiſſement des ſoldats de Cn. Pompée; cependant, afin que tout le peuple pût y prendre intérêt, ils aſſocioient les autres Citoyens au partage des terres. Mais, le conſul Q. Métellus, & tous ceux qui avec lui avoient rompu les meſures de Cn. Pompée dans le Sénat, ne s'oppoſoient pas avec moins de force à la loi. Cn. Pompée, dans cette circonſtance, ſe repentit d'avoir congédié ſon armée. Mais, réſolu de l'emporter à quelque prix que ce pût être, comme tout le parti Ariſtocratique étoit entierement contre lui, il ſe livra plus que jamais à la faction populaire; & il s'oublia juſqu'au point de ſe lier avec P. Clodius, fameux tribun du peuple.

Ce fut vers ce tems-là que Jules Céſar, de retour de ſa Préture d'Eſpagne, forma cette ligue ſi connue ſous le nom de Triumvirat, fatale à la liberté & à Cn. Pompée. Ce dernier & M. Craſſus, les deux plus puiſſans citoyens de Rome, étoient

continuellement en diviſion; & leur diſcorde agitoit toute la République. Ainſi, les réconcilier, c'étoit une action dont les dehors étoient ſpécieux. Cicéron & Caton n'y furent point trompés. Ils conçurent parfaitement que ces deux forces, qui en ſe contrebalançant agitoient le vaiſſeau, mais l'empêchoit de couler à fond par leur réſiſtance mutuelle, ſi elles venoient à ſe réunir & à ſe porter toutes deux du même côté, ne manqueroient pas de le ſubmerger. Cicéron, qui avoit de grandes liaiſons avec Cn. Pompée, fit les derniers efforts pour le détourner de ſe livrer à Jules Céſar. Il y réuſſit très-mal. Non ſeulement il n'empêcha pas leur union, mais il y perdit lui-même l'amitié de Cn. Pompée.

Nos Triumvirs firent donc un traité par lequel ils ſe promirent de ſe ſoutenir réciproquement, & de ne point ſouffrir qu'il ſe prît aucune délibération dans les affaires publiques qui déplût à l'un des trois. Ils tinrent ce traité ſecret, & cacherent leur intelligence le plus long-tems qu'il leur fut poſſible, feignant même dans les occaſions qui ſe préſentoient d'être d'avis différent, afin que leur conſpiration pût acquérir des forces, pendant qu'on n'en ſoupçonnoit encore rien; & qu'elle n'éclatât, que lorſqu'elle ſeroit bien affermie, & parfaitement en état de donner la loi.

Le principal fruit que Cn. Pompée retira du Triumvirat, ce fut de faire ratifier les actes de ſon Généralat, dont il n'avoit pu l'année précédente obtenir la confirmation. Ce fut alors que Jules Céſar, pour flatter le peuple, propoſa des loix agraires. Comme ſon Collegue dans le Conſulat s'oppoſoit à ces loix, Jules Céſar prenant Cn. Pompée, l'amena ſur la tribune; & là, devant toute l'aſſemblée du peuple, il lui demanda tout haut, s'il n'approuvoit pas ſes loix. Cn. Pompée ayant répondu qu'il les approuvoit, Jules Céſar reprit: « Si » quelqu'un donc entreprend » de s'y oppoſer & d'empêcher » qu'elles ne ſoient autoriſées, » ne viendrez-vous pas vous » ranger auprès du peuple pour » l'appuyer & le ſoutenir? » Oui, ſans doute, j'y vien- » drai, répondit Cn. Pompée; » & contre ceux qui menacent » de l'épée, j'y viendrai avec » l'épée & le bouclier. »

Il parut à tout le monde que jamais juſqu'à ce jour Cn. Pompée n'avoit rien fait ni rien dit de ſi fort ni de ſi violent. Auſſi, ſes amis, pour l'excuſer, prirent le parti de dire que c'étoit une parole qui lui étoit échappée ſur le champ & ſans réflexion. Cependant, par toutes les choſes qu'il fit dans la ſuite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à Jules Céſar, pour obéir aveuglément à toutes ſes volontés. Car, bientôt après, contre l'attente de tout le monde, il épouſa ſa fille Julie qui

étoit fiancée à Servilius Cépion, & dont les noces étoient sur le point d'être célébrées; & pour adoucir le ressentiment de Servilius Cépion, il lui donna sa fille qui avoit été promise à Faustus, fils de L. Sylla, & Jules César épousa Calpurnie, fille de L. Pison.

Alors, Cn. Pompée, remplissant la ville de troupes, se rendit à force ouverte maître de toutes les affaires; car, le consul M. Calpurnius Bibulus s'étant rendu à la place, accompagné de L. Lucullus & de Caton, les soldats de Cn. Pompée se jetterent sur lui, briserent ses faisceaux; & quelqu'un d'eux eut l'insolence de jetter sur lui un panier de fumier, dont il le couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds; & deux Tribuns du peuple qui l'accompagnoient furent blessés. Par ce moyen, ceux qui résistoient à Jules César & à Cn. Pompée, ayant été chassés de la place, ils firent autoriser par le peuple la loi de la distribution des terres; & le peuple leurré par cet appât, se rendit traitable & facile pour tout ce qu'ils voulurent, sans s'ingérer d'y former aucune opposition, & donnant, sans mot dire, son suffrage à tout ce qu'il leur plut de proposer. Toutes les ordonnances de Cn. Pompée, que L. Lucullus attaquoit, furent donc confirmées. On donna à Jules César le gouvernement des deux Gaules en-deçà & au-delà des Alpes & de tout le païs de l'Illyrie, pour cinq ans, avec quatre légions entieres; on désigna Consuls pour l'année suivante L. Pison, beau-pere de Jules César, & A. Gabinius, le plus outré de tous les flatteurs de Cn. Pompée.

Cette conduite de Cn. Pompée ne fut pas approuvée. La liberté, ou, si l'on veut, la licence fut portée très-loin dans la représentation d'une tragédie, où un acteur prononça avec une allusion visible à Cn. Pompée, un vers dont le sens étoit: *C'est pour notre malheur que vous êtes devenu Grand.* Le peuple sentit l'application, y applaudit, & fit répéter le même vers par le comédien plus de cent fois. Le même jeu se renouvella dans plusieurs endroits de la piece, qui sembloient véritablement faits pour Cn. Pompée. Tel est celui-ci: *Il viendra un tems où vous regretterez amerement cette vertu, qui a fait jusqu'ici votre gloire, & que vous abandonnez maintenant.*

En ce tems-là, L. Lucullus, renonçant à toutes les affaires, se tenoit en repos, comme n'étant plus propre au Gouvernement à cause de son grand âge; & ce fut alors que Cn. Pompée lui dit ce mot si remarquable, qu'il étoit plus hors de saison pour un vieillard de vivre dans le luxe & dans les délices, que de se mêler du Gouvernement. Mais, malgré cette belle sentence, il se laissa lui-même amollir par l'amour qu'il avoit pour sa jeune femme; car, il faisoit tout pour lui plaire, il

ne pouvoit la quitter, paſſoit la plûpart du tems avec elle dans ſes maiſons de campagne & dans ſes jardins, & ne penſoit plus aux affaires publiques; de ſorte que P. Clodius, qui étoit alors tribun du peuple, vint à l'en mépriſer & à entreprendre des choſes très-inſolentes & très-ſéditieuſes. Car, après qu'il eut chaſſé Cicéron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, ſous prétexte d'une commiſſion qu'il lui donna, d'aller commander dans cette iſle, que Jules Céſar fut parti pour les Gaules, & qu'il vit que le peuple étoit entierement à ſa dévotion, parce que, dans tout ce qui dépendoit de ſa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire & à le flatter, il entreprit d'abord de caſſer & d'annuller quelques unes des Ordonnances de Cn. Pompée; & ayant enlevé le jeune Tigrane ſon priſonnier, il le tint avec lui & ſuſcita des procès à tous ſes amis, pour éprouver par-là juſqu'où pourroit aller le crédit & la puiſſance de Cn. Pompée.

Enfin, un jour que Cn. Pompée aſſiſtoit au jugement d'un de ſes procès, P. Clodius, ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'inſolence, monta ſur un lieu élevé, d'où il pouvoit être vu de tout le monde, & fit à haute voix cet interrogatoire: « Qui » eſt le Souverain de cette » ville ſi intempérant? Qui eſt » l'homme qui cherche un hom- » me? Qui eſt celui qui ſe grate » la tête du bout du doigt? » Et à chacune de ces queſtions ſes ſatellites, comme un chœur qui répond, ne manquoient pas de répondre tout haut à chaque fois qu'il ſecouoit ſa robe, c'eſt Cn. Pompée.

Cela cauſoit un grand déplaiſir à Cn. Pompée qui n'étoit pas accoutumé à entendre ces invectives atroces, & qui étoit très-novice dans ces ſortes de combats. Mais, ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de ſentir que le Sénat prenoit plaiſir à le voir outragé avec cette infamie, & qu'il regardoit ce traitement ſi indigne comme une punition très-juſte de ce qu'il avoit abandonné Cicéron. Mais, après que dans cette aſſemblée on en fut venu aux mains, qu'il y eut eu des gens bleſſés de part & d'autre, & qu'un domeſtique de P. Clodius, s'étant gliſſé dans la foule, eut été ſurpris un poignard à la main près de lui, alors ſe ſervant de ce prétexte, & craignant d'ailleurs l'impudence de P. Clodius & ſes calomnies, il ne parut pas une ſeule fois à la place pendant tout le tems que dura ſon Tribunat; mais, ſe renfermant dans ſa maiſon, il cherchoit avec ſes amis les moyens d'appaiſer la colere du Sénat & des gens de bien, qui étoit allumée contre lui.

On lui conſeilloit de répudier ſa femme Julie & de ſe réunir avec le Sénat, en renonçant à l'amitié & à l'alliance de

Jules Céſar, & il ne voulut pas l'entendre. Mais, il écouta l'avis de ceux qui lui conſeillerent de faire rappeller Cicéron qui étoit l'ennemi juré de P. Clodius & très-aimé du Sénat. Il mena donc lui-même le frere de Cicéron ſur la place pour demander ce rappel au peuple. Il y eut beaucoup de coups de donnés & quelques gens tués de part & d'autre; mais enfin, Cn. Pompée l'emporta ſur P. Clodius, & Cicéron, rappellé par un décret du peuple, ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il remit Cn. Pompée dans les bonnes graces du Sénat; & appuyant la loi qu'on avoit propoſée pour donner à Cn. Pompée la commiſſion de faire venir des bleds, il la fit paſſer, & par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'Empire, tant par mer que par terre. Car, par cette loi, tous les ports, tous les marchés, toutes les expoſitions des denrées, en un mot tout le commerce des marchands qui trafiquoient ſur mer, & tout celui des laboureurs qui cultivoient la terre, dépendoient de lui. Un autre article, qui méritoit d'être compté, c'eſt que la même loi accordoit à à Cn. Pompée toute l'autorité de Proconſul pour cinq ans au-dedans & au-dehors de l'Italie.

On n'eut pas lieu d'être mécontent d'avoir confié la ſurintendance des vivres à Cn. Pompée. Il s'acquitta de cet emploi, comme de tous les autres, à la ſatisfaction & à l'avantage de la République. Il y avoit eu réellement ſtérilité dans quelques-unes des provinces d'où Rome tiroit ſa ſubſiſtance; dans d'autres, c'étoit mauvaiſe adminiſtration; les bleds avoient été envoyés ailleurs, ſous eſpérance de les mieux vendre, ou reſſerrés ſur les premiers ſoupçons de cherté. Cn. Pompée envoya de tous côtés ſes Lieutenans & ſes amis; & il prit ſur lui-même le ſoin de viſiter les trois greniers de l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, & les côtes d'Afrique. Il y amaſſa de grandes proviſions, & témoigna tant d'ardeur & d'activité pour ſoulager Rome, que lorſqu'il étoit prêt à y revenir avec ſes bleds, le vent étant fort grand & menaçant d'un orage, enſorte que les Pilotes faiſoient difficulté de partir, il s'embarqua le premier & fit lever l'ancre, en diſant: *C'eſt une néceſſité de nous mettre en mer, mais il n'eſt pas néceſſaire de vivre.*

Il y a eu des critiques, malheureuſement difficiles & délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Cn. Pompée, & y trouver une ſorte de contradiction, parce qu'il ne peut pas aller s'il ne vit. Mais, outre que ces mots que la paſſion dicte, ne doivent pas être examinés à la rigueur & avec tant de préciſion, il eſt certain que celui-ci eſt plein de force & de ſens. Entre deux néceſſités, l'une de conſerver notre vie, & l'autre

d'aller où le devoir de notre charge ou des affaires preſſantes & indiſpenſables nous appellent, il ne faut pas balancer; il faut ſacrifier la premiere à l'autre, parce que ce n'eſt pas une néceſſité de vivre, mais que c'en eſt une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occaſions où nous ſommes appellés à faire quelque choſe de néceſſaire & d'honnête, mais qui eſt accompagné de quelque danger qui menace notre vie.

Le courage de Cn. Pompée lui réuſſit. Il fit la traverſe heureuſement; & par les bons ordres qu'il ſçut donner, les marchés ſe trouverent remplis de bleds, & la mer couverte de vaiſſeaux. L'abondance fut telle, que ſemblable à une ſource féconde, dit Plutarque, non-ſeulement elle ſuffit pour la ville, mais ſe répandit ſur les païs circonvoiſins.

Cependant, les guerres des Gaules cimentoient la grandeur & l'élévation de Jules Céſar; car, lorſqu'il paroiſſoit le plus loin de Rome, & attaché à combattre les Belges, les Sueves & les Bretons, c'étoit dans ce tems-là que, ſans qu'on s'en apperçût, par ſa grande habileté & ſes pratiques ſecretes au milieu du peuple même, & dans les principales affaires du Gouvernement, il minoit & ruinoit peu-à-peu la grande puiſſance de Cn. Pompée. En effet, faiſant de ſon armée comme ſon propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares; mais, des combats qu'il donnoit contre ces Barbares, il s'en ſervoit comme d'autant de grandes chaſſes, par le moyen deſquelles il l'exerçoit & l'endurciſſoit au travail & aux fatigues, pour la rendre par-là plus terrible & plus invincible dans les occaſions ſérieuſes qu'il lui préparoit.

D'un autre côté, il envoyoit à Rome tout l'or & l'argent, toutes les dépouilles & autres richeſſes, qu'il gagnoit ſur les ennemis, pour tâcher de corrompre les plus puiſſans, & en faiſant de riches préſens à tous ceux qui étoient nommés Édiles, Préteurs & Conſuls, & à leurs femmes, il acquéroit un grand nombre de partiſans. C'eſt pourquoi, ayant repaſſé les Alpes ſans retourner à Rome, comme il paſſoit l'hiver à Luques, il s'y rendit une foule d'hommes & de femmes de toutes conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir; & entr'autres deux cens Sénateurs, du nombre deſquels étoient M. Craſſus & Cn. Pompée même, de maniere que l'on voyoit tous les jours à la porte de Jules Céſar juſqu'à cent vingt faiſceaux de Proconſuls & de Préteurs. Il renvoya tous ces gens-là comblés de riches préſens & remplis de grandes eſpérances, & il fit avec Cn. Pompée & M. Craſſus un traité ſecret, par lequel il fut convenu qu'eux deux enſemble demanderoient une ſeconde fois le Conſulat

pour

pour l'année ſuivante ; que Jules Céſar les y ſerviroit en envoyant à Rome une grande partie de ſes gens de guerre pour donner leurs ſuffrages en leurs faveurs ; & que dès qu'ils ſeroient élus, ils ſe feroient décerner le gouvernement des provinces & le commandement des armées, & feroient continuer Jules Céſar pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déjà.

Ces ſecretes pratiques ayant éclaté, & le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux en furent fort indignés, juſques-là que le conſul Cn. Corn. Lentulus Marcellinus, s'étant levé, leur demanda à tous deux devant tout le peuple, s'ils pourſuivroient le Conſulat ; & le peuple leur ayant commandé de répondre, Cn. Pompée prit le premier la parole, & dit que pour lui il le pourſuivroit peut-être, & que peut-être auſſi il ne le pourſuivroit pas. Mais, M. Craſſus, en plus fin politique, répondit qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus expédient & le plus utile pour la République. Cn. Corn. Lentulus Marcellinus s'attacha donc à Cn. Pompée & s'emporta contre lui avec tant de violence, que Cn. Pompée, tout en colere, lui reprocha qu'il étoit le plus injuſte & le plus ingrat de tous les hommes, de ne pas ſe ſouvenir des grandes obligations qu'il lui avoit.

Cependant, tous les autres s'étant déportés de briguer le Conſulat, L. Domitius fut le ſeul à qui Caton perſuada de pouſſer ſa pointe, & qu'il encouragea à ne pas ſe rebuter. C'eſt pourquoi, Cn. Pompée & ſes partiſans, redoutant la fermeté & la véhémence de Caton, & craignant que comme il avoit déjà le Sénat à ſa dévotion, il ne fît changer & n'entraînât la plus ſaine partie du peuple, prirent le parti d'empêcher que L. Domitius ne deſcendît à la place pour faire ſa brigue. Pour cet effet, ils envoyerent des hommes armés qui, ſe jettant ſur lui comme il étoit en chemin, tuerent d'abord l'eſclave qui portoit un flambeau devant lui, & mirent en fuite tous les autres. Caton ſe retira le dernier, après avoir été bleſſé au coude du bras droit en défendant L. Domitius. Étant donc parvenus au Conſulat par des voies ſi violentes, ils ne ſe gouvernerent pas dans la ſuite avec plus de modération ; car premierement, lorſque le peuple étoit ſur le point d'élire Caton préteur, & qu'il alloit donner ſes ſuffrages, Cn. Pompée rompit l'aſſemblée, ſous prétexte, diſoit-il, qu'il avoit obſervé au ciel quelques oiſeaux de mauvais augure. Enſuite, ils firent propoſer par un des Tribuns du peuple des décrets, qui, comme on en étoit convenu, continuoient à Jules Céſar, pour autres cinq ans, les gouvernemens & le commandement qu'il avoit déjà, donnoient à M. Craſſus la Syrie &

la conduite de la guerre contre les Parthes, & décernoient à Cn. Pompée toute l'Afrique, les deux Eſpagnes, avec quatre légions, dont il en prêta deux à Jules Céſar qui les lui demanda pour la guerre des Gaules.

M. Craſſus, l'année de ſon ſecond Conſulat finie, partit d'abord pour ſon Gouvernement. Cn. Pompée, reſté à Rome pour la dédicace d'un théâtre qu'il avoit fait conſtruire, & voulant honorer cette conſécration, célébra des jeux Gymniques & des jeux de muſique, donna des combats de bêtes où il y eut plus de cinq cens lions de tués; & pour couronner la fête, il la termina par le plus étonnant de tous les ſpectacles, par un combat d'éléphans. Ces magnificences lui attirerent l'admiration & la bienveillance du peuple; mais, en même tems, il s'attira pour la ſeconde fois une envie auſſi forte, de ce qu'abandonnant ſes Gouvernemens & ſes armées à ſes Lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit ſe promener par toute l'Italie dans les plus belles maiſons de plaiſance, & ſe divertir avec ſa femme, ſoit qu'il fût amoureux d'elle, ou que, charmé de l'amour qu'elle avoit pour lui, il ne pût ſe réſoudre à la quitter. Quoi qu'il en ſoit, cette jeune Dame ne tarda pas à lui être enlevée. Dans les aſſemblées pour l'élection des Édiles, il y eut des perſonnes tuées ſi près de Cn. Pompée, que le ſang en rejaillit ſur ſes habits. Comme il ne pouvoit quitter l'aſſemblée, dont il étoit le Préſident, il ſe fit apporter de ſa maiſon une robe, & y renvoya celle qui étoit enſanglantée. Cette robe parut devant Julie, qui fut extrêmement effrayée de voir la robe de ſon mari toute teinte de ſang; & comme elle étoit groſſe, les ſuites de cet effroi furent plus fâcheuſes. Elle fit une fauſſe couche, dont elle eut beaucoup de peine à ſe remettre. Elle devint groſſe une ſeconde fois, & mourut en accouchant d'une fille, qui ne ſurvécut pas long-tems à ſa mere.

Dès que l'alliance, dont Julie étoit le nœud, fut éteinte par ſa mort, auſſi-tôt Rome fut aſſaillie d'une violente tempête. Toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, & l'on ne parloit plus que de diviſion & de rupture; pour ſurcroît de malheur, on apprit bientôt après la nouvelle que M. Craſſus avoit été défait & tué par les Parthes. Ainſi, le plus fort rempart, qui reſtoit encore contre la guerre civile, fut emporté; car, comme Cn. Pompée & Jules Céſar craignoient M. Craſſus, ils gardoient plus de meſures l'un avec l'autre, & ſuivoient en quelque ſorte un peu plus la juſtice & la raiſon. Mais, la fortune, dit Plutarque, ayant emporté ce Champion qui pouvoit entrer en lice avec celui des

deux qui ſeroit demeuré vainqueur, alors on peut fort bien appliquer ce mot du Poëte comique : « Ils ſe préparent » l'un contre l'autre ; ils frottent » tous deux leurs corps » d'huile & répandent la pouſſiere ſur leurs bras. » Tant il eſt vrai, ajoute Plutarque, que la fortune même la plus grande eſt peu de choſe contre la nature dont elle ne peut jamais remplir les cupidités, puiſqu'un commandement ſi étendu & une domination ſi vaſte n'étoient pas ſuffiſans pour aſſouvir l'ambition de deux hommes ſeuls. Quoiqu'ils euſſent ſouvent entendu dire, & qu'ils euſſent eux-mêmes lu que l'empire de l'Univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux, & que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu par le ſort, ils ne croyoient pourtant pas que tout l'Empire Romain leur pût ſuffire, quoiqu'ils ne fuſſent que deux à le partager. Cependant, Cn. Pompée, dans une harangue qu'il fit alors au peuple, dit expreſſément, que pour tous les commandemens qu'on lui avoit donnés, il les avoit eus plutôt qu'il n'avoit eſpéré, & auſſi qu'il les avoit quittés plutôt qu'on ne s'y étoit attendu.

En effet, il avoit pour témoins de cette vérité toutes les armées qu'il avoit toujours congédiées d'abord après ſes expéditions. Mais alors, voyant que Jules Céſar ne ſe diſpoſoit pas à licencier la ſienne, il chercha à ſe fortifier contre lui par les principales charges & par les premiers emplois de la ville, ſans remuer autrement & ſans introduire aucune nouveauté dans l'État ; car, il ne vouloit pas paroître ſe défier de lui, au contraire il faiſoit ſemblant de le mépriſer & de n'en faire aucun compte. Mais, quand il vit que les charges ne ſe diſtribuoient pas comme il l'avoit penſé, les Citoyens étant corrompus par argent, il jugea qu'il lui étoit plus expédient que l'Anarchie regnât dans la ville, & il travailla de tout ſon pouvoir à l'y faire regner.

D'abord, il ſe répandit un bruit qu'il falloit élire un Dictateur ; & ce fut le tribun Lucilius qui oſa en parler le premier, & qui propoſa au peuple de nommer Cn. Pompée à cette charge. Caton l'entreprit vivement ſur cela, & le Tribun fut ſur le point d'être dépoſé. Alors, les amis de Cn. Pompée, de peur que cela ne lui fît tort, s'avancerent & firent leurs efforts pour l'excuſer, en diſant qu'il n'avoit jamais demandé cette charge & qu'il ne la vouloit point. Sur quoi Caton ſe mit à louer hautement Cn. Pompée & à l'exhorter à faire en ſorte que tout ſe paſſât dans l'ordre, ſelon la coutume & les loix ; & Cn. Pompée, qui avoit honte de ne pas ſe rendre à un ſentiment ſi raiſonnable, y tint ſi bien la main, que Cn. Domitius Calvinus & M. Valérius Meſſala furent élus conſuls, l'an

53 avant Jesus-Christ.

Mais, bientôt après, les choses étant retombées dans la même confusion & la même Anarchie, & la plupart proposant de nouveau d'élire un Dictateur, alors Caton craignant d'être forcé, prit le parti de faire donner à Cn. Pompée quelque charge considérable, dont l'autorité fût limitée par les loix, pour l'éloigner par ce moyen de celle qui n'avoit point de bornes & qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi déclaré de Cn. Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein Sénat de l'élire seul Consul. « Car, par-» là, dit-il, ou la ville sortira » du trouble & du désordre où » elle se trouve, ou, si elle » doit tomber en servitude, elle » sera soumise à celui qui vaut » le mieux. »

Cet avis ayant surpris tout le monde à cause de celui qui en étoit l'auteur, Caton se leva. D'abord, chacun s'attendit qu'il alloit combattre le sentiment de Bibulus, & il se fit tout d'un coup un grand silence. Caton, prenant la parole, dit que pour lui il n'auroit jamais ouvert cet avis, mais que, puisqu'il étoit ouvert par un autre, son opinion étoit qu'on le suivît; & il ajouta qu'il préféroit un Magistrat tel qu'il fût, à l'Anarchie; & qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne plus capable que Cn. Pompée de gouverner dans de si grands désordres & dans une si grande confusion. Le Sénat embrassa cette opinion & ordonna que Cn. Pompée seroit élu consul tout seul, & que, s'il venoit à avoir besoin d'un Collègue, il pourroit choisir lui-même celui qu'il voudroit, mais seulement après deux mois.

Cn. Pompée, ayant donc été ainsi élu & déclaré seul consul, alla d'abord embrasser Caton, avec toutes les marques d'une véritable amitié, confessant qu'il lui avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il recevoit, & le conjurant de l'assister en particulier de ses conseils dans les fonctions de sa charge. Caton répondit que Cn. Pompée ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il avoit dit, il ne l'avoit point dit pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour de la République; qu'il l'aideroit volontiers de ses conseils en particulier, quand il l'en requerroit; & que, quand il ne l'en requerroit pas, il diroit toujours en pleine assemblée du peuple ce qui lui paroîtroit le plus expédient & le plus convenable.

Cn. Pompée épousa ensuite Cornélie, veuve du jeune P. Crassus, qui avoit été tué avec son pere par les Parthes. Mais, ce mariage déplut à la plupart des Romains, à cause de la disproportion d'âge; car, on disoit que Cornélie, à cause de sa grande jeunesse, auroit mieux convenu à son fils. Les plus gens de bien ajoutoient à cela que Cn. Pompée en cette occasion avoit foulé aux pieds les intérêts de sa patrie qui, se trou-

vant dans un état très-déplorable, l'avoit choisi pour son médecin & s'étoit abandonnée entierement à sa conduite. Lui, cependant, couronné de fleurs, il célébroit des noces & faisoit des sacrifices; au lieu qu'il devoit regarder comme une calamité publique ce Consulat confié à lui seul. Car, il étoit bien sûr qu'il ne lui auroit pas été donné ainsi contre les loix & contre les coutumes reçues, si la ville eût été florissante & dans le cours ordinaire de ses prospérités.

D'abord, il s'attacha à régler les poursuites & les procédures que [illegible] devoit faire contre ceux qui, par des présens & des largesses, achetoient les suffrages & s'élevoient aux dignités, & fit des loix pour mettre de l'ordre dans ces jugemens. Il se conduisit très-dignement & avec toute l'intégrité possible dans tout le reste, & rétablit dans les assemblées la sûreté & la tranquillité, en y présidant lui-même avec des gens armés. Mais, son beau-pere Scipion ayant été appellé en justice, alors il oublia ses beaux réglemens & envoya chercher les trois cens soixante Juges qu'il prit de le favoriser. Mais, l'accusateur, voyant Scipion reconduit par tous ses Juges de la place jusques chez lui, avec beaucoup d'honneur, se déporta de sa poursuite. Cela fit donc encore mal parler de Cn. Pompée; mais, on en parla encore plus mal, lorsqu'après avoir défendu par une loi expresse les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus le jour même qu'on le jugeoit, ce qui n'empêcha pas l'accusé d'être condamné unanimement par tous les suffrages, à la grande confusion de son protecteur.

Peu de jours après, un particulier, homme Consulaire, poursuivi criminellement, observa si bien Cn. Pompée, que se présentant à lui comme il sortoit du bain pour aller se mettre à table, il embrassa ses genoux & le pria de le secourir; mais, Cn. Pompée passa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui disant pour toute réponse, que tout ce qu'il avançoit par ses importunités, c'étoit de faire gâter son souper. Cette bizarrerie & cette inégalité de favoriser les uns & de rebuter les autres, lui attirerent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais, dans tout le reste, il se comporta avec tant de sagesse, qu'il rétablit l'ordre partout, & qu'il choisit pour son Collegue son beau-pere, pour les cinq derniers mois de son Consulat. Alors, on lui continua pour autres quatre années ses Gouvernemens, avec la permission de prendre dans le trésor mille talens par an pour entretenir & soudoyer ses troupes. Les amis de Jules César, s'autorisant de cet exemple, prétendirent qu'on devoit aussi avoir des égards pour lui qui

faiſoit des guerres ſi difficiles, & qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome, & qu'il étoit juſte ou qu'il obtînt un ſecond Conſulat, ou qu'on lui continuât ſon Gouvernement encore quelques années, pendant leſquelles un ſucceſſeur ne viendroit pas lui enlever le fruit de ſes travaux, & il commanderoit ſeul dans ſes conquêtes, & jouiroit en repos des honneurs mérités par ſes exploits.

Sur cela, une grande diſpute s'étant émue, Cn. Pompée, comme pour détourner par amitié la haine & l'envie que cette demande pouvoit exciter contre Jules Céſar, dit qu'il avoit des lettres de lui par leſquelles il demandoit un ſucceſſeur, & prioit qu'on le déchargeât du ſoin de cette guerre; mais que pour le Conſulat, il étoit bien juſte & raiſonnable de lui accorder la permiſſion de le demander quoiqu'abſent. Caton s'oppoſa à cela de tout ſon pouvoir; voulant abſolument que Jules Céſar, après avoir poſé les armes, revînt comme ſimple particuller, & qu'en cet état il demandât à ſes Citoyens la récompenſe de ſes ſervices. Cn. Pompée ne conteſta pas davantage, mais ſe tut comme vaincu; ce qui fit ſoupçonner qu'il n'avoit pas ſi bonne opinion des intentions de Jules Céſar, & qu'il n'étoit pas ſi porté pour lui; d'autant plus même qu'il lui envoya redemander les deux légions qu'il lui avoit prêtées, apportant pour prétexte la guerre des Parthes dont il étoit chargé. Jules Céſar, quoiqu'il comprît bien à quel deſſein & dans quelles vues on lui redemandoit ſes troupes, ne laiſſa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches préſens.

Peu de tems après, Cn. Pompée tomba malade à Naples d'une maladie très-dangereuſe, dont il guérit pourtant enfin. Les Napolitains, à la perſuaſion d'un des principaux habitans, offrirent des ſacrifices pour remercier les Dieux de ſa guériſon. Leurs voiſins firent de même, & de proche en proche cet exemple gagna toute l'Italie; de ſorte qu'il n'y eut aucune ville, ni petite ni grande, où l'on ne célébrât des fêtes pendant pluſieurs jours. Il n'y avoit point de lieux aſſez grands pour recevoir l'affluence du peuple qui accouroit de tous côtés, au-devant de lui. Tous les chemins, tous les bourgs, tous les ports, toutes les côtes, en un mot, toute la campagne étoit pleine de gens qui faiſoient des ſacrifices & de grandes réjouiſſances pour marquer leur joie du retour de ſa ſanté. Il y en avoit même pluſieurs qui, couronnés de chapeaux de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux & l'accompagnoient ainſi par-tout le chemin; de maniere que ſon retour, avec ce grand cortege, faiſoit un des plus beaux & des plus magnifiques ſpectacles qu'on eût pu voir. Auſſi, dit-on que ce ne fut pas une des moindres cauſes de

la guerre civile, qui ne tarda pas à s'allumer. Car, la joie excessive qu'il eut de tous ces honneurs, lui remplit la tête d'une présomption démesurée, qui renversa tous les raisonnemens qu'il auroit dû tirer des affaires présentes, & qui, lui faisant abandonner la prévoyance & la précaution dont il avoit toujours usé jusques-là pour assurer ses grandes prospérités & le succès de ses grandes actions, le jetta dans une audace sans bornes & dans un mépris insensé de la grande puissance de Jules César; au point qu'il disoit publiquement, qu'il n'avoit besoin contre lui ni d'armes, ni d'aucune diligence pénible & laborieuse, qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement qu'il ne l'avoit élevé.

A cela se joignit encore l'arrivée d'Appius qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à Jules César, & qui dans tous ses discours chercha à rabaisser toutes les grandes actions qui s'étoient passées dans ce païs-là, & sema par-tout des propos très-injurieux à Jules César. Il disoit hautement, que Cn. Pompée ne connoissoit pas ses propres forces ni la grandeur de sa réputation, en cherchant à se fortifier par d'autres troupes contre Jules César; qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui, tant les soldats avoient de haine pour Jules César & d'affection pour Cn. Pompée, qu'ils mouroient d'impatience de revoir. Tous ces discours enflerent tellement Cn. Pompée, & le plongerent dans une si grande nonchalance, par l'excessive confiance qu'ils lui inspirerent, qu'il se moquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre; & que, quand on lui disoit que, si Jules César revenoit à Rome avec son armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'opposer à lui, il répondoit en riant, & avec un visage ouvert où la joie & l'assurance paroissoient peintes, qu'on ne se mît point en peine; car, ajoutoit-il, en quelqu'endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en sortira des légions qui obéiront à mes ordres.

Jules César, au contraire, s'appliquoit fortement à ses affaires, & redoubloit sa vigilance & son attention; car, il s'approchoit à grandes journées de l'Italie, & chemin faisant il envoyoit tous les jours à Rome de ses soldats pour assister aux élections, & par ses largesses il gagnoit & corrompoit sous main plusieurs de ceux qui étoient dans les principales charges. De ce nombre furent le consul Émilius Paulus, qu'il fit changer pour quinze cens talens qu'il lui donna; C. Curion, tribun du peuple, pour lequel il acquitta de grandes sommes qu'il devoit; & Marc Antoine, qui, par la grande amitié qu'il avoit pour C. Curion, s'étoit engagé conjointement avec lui pour les mêmes sommes.

Les demandes que C. Curion faiſoit pour Jules Céſar étoient aſſez modérées. Car, il demandoit de deux choſes l'une, ou que Cn. Pompée congédiât ſon armée, ou que Jules Céſar retînt auſſi la ſienne. Car, ayant mis bas les armes & étant devenus tous deux ſimples particuliers, ils en viendroient à des conditions juſtes & raiſonnables; ou, demeurant armés, ils ſe contenteroient de ce qu'ils avoient & ſe tiendroient en repos, par la peur qu'ils auroient l'un de l'autre; au lieu que, quiconque affoibliroit l'un ſans affoiblir l'autre, augmenteroit de moitié la puiſſance qu'il redoutoit. Sur quoi le conſul M. Claudius Marcellus dit qu'on devoit déclarer Jules Céſar ennemi de la patrie, s'il ne poſoit les armes. Mais, C. Curion, appuyé par Marc Antoine & par L. Piſon, vint à bout de faire paſſer la choſe par les ſuffrages du Sénat; car, il propoſa que tous ceux qui vouloient que Jules Céſar ſeul mît bas les armes, & que Cn. Pompée retînt les ſiennes, paſſaſſent d'un côté; en même tems la plûpart paſſerent. Enſuite, il ordonna que tous ceux qui vouloient que l'un & l'autre les poſaſſent, & qu'aucun des deux ne demeurât armé, paſſaſſent encore d'un autre côté. Il n'y en eut que vingt-deux qui demeuraſſent fideles à Cn. Pompée, tous les autres ſe rangerent du côté de C. Curion, qui, fier de ſa victoire & tranſporté de la joie qui le poſſédoit, deſcendit ſur le champ dans la place vers le peuple qui le reçut avec de grands cris & de grands battemens de mains, & avec quantité de bouquets & de chapeaux de fleurs qu'il jetta ſur ſa tête. Cn. Pompée n'étoit pas préſent à cette délibération du Sénat; car, il étoit défendu à ceux qui revenoient à la tête des armées, d'entrer dans la ville; mais, le conſul M. Claudius Marcellus, ſe levant de ſa place, dit qu'il ne demeureroit point aſſis à écouter tranquillement des diſputes, lorſqu'il avoit des avis certains, que l'on voyoit déjà ſur le ſommet des Alpes dix légions qui s'avançoient contre eux, & qu'il alloit leur oppoſer un homme, qui ſçauroit leur tenir tête & défendre la patrie dans un ſi grand danger.

Dès ce moment, on changea de robe à Rome, comme dans un deuil public; & M. Claudius Marcellus, traverſant la place ſuivi de tout le Sénat, ſortit de la ville pour aller trouver Cn. Pompée. Quand il fut arrivé en ſa préſence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui dit: « Cn. Pompée, je vous ordonne de ſe» courir votre patrie, & pour » cet effet de vous ſervir des » troupes que vous avez déjà, » & d'en lever de nouvelles. » L. Cornélius Lentulus, un de ceux qui étoient déſignés Conſuls pour l'année ſuivante, lui dit la même choſe. Mais, ayant voulu commencer à enrôler des ſoldats, les uns n'obéiſſoient

point à ſes ordres, les autres ne venoient ſe préſenter qu'en petit nombre & avec très-mauvaiſe volonté; & la plûpart, au lieu de donner leurs noms crioient, *la paix*, *la paix*. Car, M. Antoine avoit lu au peuple malgré le Sénat une lettre de Jules Céſar, qui contenoit des propoſitions très-propres à gagner la multitude. En effet, il propoſoit que Cn. Pompée & lui, quittant leurs Gouvernemens & congédiant leurs armées, vinſſent devant le peuple, & que là ils rendiſſent compte de leurs actions.

L. Cornélius Lentulus, qui étoit déjà entré en charge, n'aſſembloit point le Sénat; car, Cicéron, revenu depuis peu de jours de ſon Gouvernement de la Cilicie, ménageoit un accommodement. Il propoſoit que Jules Céſar, quittant les Gaules, congédieroit toute ſon armée, excepté deux légions qu'il retiendroit, & qu'avec ces deux légions & le Gouvernement d'Illyrie il attendroit ſon ſecond Conſulat. Cet expédient déplut extrêmement à Cn. Pompée; de ſorte que les amis de Jules Céſar ſe laiſſerent perſuader qu'il devoit congédier encore une de ces deux légions. Mais, L. Cornélius Lentulus s'y oppoſant, & Caton criant que Cn. Pompée faiſoit une grande faute & qu'il ſe laiſſoit tromper, l'accommodement fut rompu. Dans le même tems, on reçoit des nouvelles que Jules Céſar s'étoit emparé d'Ariminum, forte & grande ville d'Italie, & qu'il s'avançoit à grandes journées vers Rome avec toutes ſes forces. Mais, cette derniere circonſtance étoit fauſſe; car, il ne menoit avec lui que trois cens chevaux & cinq mille hommes de pied, n'ayant pas voulu attendre le reſte de ſon armée qui étoit encore au-delà des monts; parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviſte ſur des gens troublés & ſurpris, que, pour arriver plus fort, leur donner le tems de ſe remettre & ne les combattre que préparés.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, toute la ville fut ſaiſie d'étonnement, de frayeur & de trouble; jamais on n'avoit vu un pareil effroi. Tout le Sénat court d'abord vers Cn. Pompée, tous les Magiſtrats ſortent en foule & ſe retirent auprès de lui. Là, Tullus lui demande tout haut, quelles forces & quelle armée il avoit pour les défendre. Cn. Pompée eſt long-tems à répondre, & ne répond que d'un ton mal aſſuré, qu'il avoit toutes prêtes deux légions que Jules Céſar lui avoit renvoyées; & que des troupes qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit en aſſembler très-promptement juſqu'à trente mille hommes. Sur cela, Tullus ſe mit à crier: *Cn. Pompée, vous nous avez trompés*, & conſeilla ſur le champ, que ſans différer on envoyât des Ambaſſadeurs à Jules Céſar. Un particulier, qui n'étoit pas d'ailleurs

un méchant homme, mais qui, par une opiniâtreté obſtinée & par une bruſquerie inſolente & brutale, croyoit imiter la franchiſe & la liberté de Caton, dit à Cn. Pompée, qu'il frappât donc du pied la terre pour en faire ſortir les légions qu'il leur avoit promiſes.

Cn. Pompée ſupporta avec beaucoup de douceur cette raillerie; & Caton l'ayant fait reſſouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de Jules Céſar dès le commencement, il lui répondit: « Dans tout ce que vous » m'en avez prédit, vous avez » deviné plus véritablement & » en plus grand Prophete; & dans » tout ce que j'ai fait, j'ai agi » plus gracieuſement & plus en » homme de bien. » En même tems, Caton propoſa de nommer Cn. Pompée général, avec une autorité ſouveraine; ajoutant que ceux qui ont fait les plus grands maux, ſont ceux qui ſçavent auſſi le mieux y apporter les remedes. Et auſſi-tôt il partit pour la Sicile, dont le gouvernement lui étoit échu par le ſort, & tous les autres Magiſtrats allerent de même aux Gouvernemens qui leur étoient tombés en partage.

L'Italie étant donc ainſi preſque toute ſoulevée, on ne ſçavoit quel parti prendre, ni à quoi ſe déterminer. Ceux qui étoient dehors, prenant la fuite, accouroient de tous côtés à Rome; & ceux qui étoient à Rome, en ſortoient & l'abandonnoient, voyant que, dans une ſi furieuſe tempête & dans un ſi grand effroi, tout ce qui auroit pu rendre quelque ſervice, y étoit foible; & au contraire, tout ce qui pouvoit nuire & qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort & violent, & difficile à réduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car, il étoit impoſſible de calmer la frayeur qui s'étoit emparée de tous les eſprits, & on ne laiſſoit pas même à Cn. Pompée la liberté de ſe ſervir de ſon jugement pour remédier à un ſi grand déſordre. Mais, chacun ſelon qu'il étoit agité de crainte, de triſteſſe ou de doute & d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans ſa paſſion; de ſorte qu'il arrivoit ſouvent que dans le même jour il prenoit des réſolutions toutes contraires. D'ailleurs, il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis; car, les uns lui rapportoient une choſe, & les autres une autre toute oppoſée; & s'il refuſoit de les croire, ils ſe fâchoient tous également contre lui. Enfin, après avoir déclaré qu'il ne voyoit dans la ville qu'un trouble & une confuſion ſans remede, après avoir ordonné aux Sénateurs de le ſuivre, & proteſté que tous ceux qui reſteroient dans Rome ſeroient regardés comme partiſans de Jules Céſar, il ſortit de la ville ſur le ſoir à l'entrée de la nuit. Les Conſuls prirent auſſi la fuite, ſans avoir fait les ſacrifices que l'on avoit accoutumé de faire avant que de par-

tir pour quelque guerre que ce fût.

Dans cette affreuse extrémité, Cn. Pompée ne laissoit pas de pouvoir se dire heureux & digne même d'envie, à cause de cette grande affection que tout le monde lui témoignoit ; car, quoique la plûpart blâmassent & détestâssent cette guerre, il n'y en avoit pas un seul qui blâmât ni qui haït celui qui la conduisoit ; & ceux qui le suivoient pour l'amour de lui, sans pouvoir se résoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le suivoient pour l'amour de la liberté. Peu de jours après, Jules César arriva à Rome ; & s'étant saisi de la ville, il traita très-humainement tous ceux qui y étoient restés & calma leurs craintes.

Cependant, Cn. Pompée, s'étant emparé de Brundusium, & ayant ramassé quantité de galeres, fit embarquer les Consuls & les envoya devant à Dyrrachium avec trente cohortes. En même tems, il dépêcha en Syrie Scipion son beau-pere, & son fils Cnéus, pour lui assembler des navires & des matelots. Et après avoir bien bouché toutes les portes, établi de lieu à autre des forts & des places d'armes, garni les murailles & les tours de ce qu'il avoit de plus léger & de plus dispos dans ses frondeurs & ses gens de trait, & ordonné à tous les Brundusiens de se tenir tranquillement dans leurs maisons sans en sortir, il creusa devant toutes les rues de la ville de grandes traverses qu'il remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvrit de claies avec de la terre. Il ne réserva que deux rues qui conduisoient par dehors sur le port, & il y fit des palissades avec de grosses pieces de bois fort pointues. Le troisieme jour, toutes ses autres troupes se trouverent embarquées sans aucun trouble. Quand cela eut été exécuté, il éleva tout d'un coup un signal pour celles qui gardoient les murailles ; elles accoururent à lui très-promptement, & les ayant recueillies dans ses vaisseaux il traversa la mer.

Jules César, voyant les murailles abandonnées, se douta d'abord que Cn. Pompée prenoit la fuite. C'est pourquoi, faisant promptement prendre les armes à ses gens pour l'en empêcher, il escalada la ville, & peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les pieges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux des traverses dont on vient de parler ; mais, en ayant été averti assez tôt par les habitans, il n'eut garde de passer au travers de la ville ; & prenant un grand détour, il arriva au port où il trouva que toute la flotte étoit partie, excepté deux navires chargés de quelques soldats, qui, ayant échoué contre une digue, furent pris par des chaloupes qu'il envoya.

La plûpart des gens comptent cet embarquement de Cn.

Pompée parmi les meilleures ruſes de guerre dont il ſe ſoit jamais ſervi. Mais, Jules Céſar s'étonna comment, ayant une ville très-forte, & attendant l'armée qui lui venoit d'Eſpagne, & étant encore maître de la mer, il abandonnoit & livroit toute l'Italie; & Cicéron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Thémiſtocle, que celle de Périclès, puiſque les affaires qu'il avoit, reſſembloient plutôt à celles de ce dernier qu'à celles de l'autre. D'un autre côté, Jules Céſar fit bien voir par des effets qu'il craignoit la longueur du tems. Car, ayant pris un ami de Cn. Pompée, il l'envoya à Brunduſium avec ordre de déclarer de ſa part à Cn. Pompée qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions juſtes & raiſonnables. Mais, cet ami, au lieu de revenir, fit voile avec Cn. Pompée. Jules Céſar, s'étant donc ainſi rendu maître de toute l'Italie en ſoixante jours, ſans verſer une goutte de ſang, vouloit d'abord pourſuivre Cn. Pompée, mais il n'avoit pas des vaiſſeaux tout prêts; car, Cn. Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce deſſein, il tire en diligence vers l'Eſpagne pour tâcher de gagner l'armée qui y étoit.

Cependant, Cn. Pompée aſſemble de grandes forces tant de terre que de mer; il avoit une flotte invincible; car, elle étoit compoſée de cinq cens vaiſſeaux de guerre, & d'un plus grand nombre encore de flûtes légeres & de brigantins. Dans ſon armée de terre, il avoit une cavalerie qui étoit la fleur des Chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de ſept mille, tous des plus nobles maiſons, de la premiere richeſſe & du courage le plus élevé, & une infanterie nombreuſe, mais ramaſſée de tous côtés, & qui demandoit beaucoup de ſoin pour être aguerrie & diſciplinée. Auſſi, l'exerça-t-il continuellement pendant le ſéjour qu'il fit à Béroé, où il ne demeuroit pas lui-même oiſif, mais faiſoit les mêmes exercices que ſes ſoldats, comme s'il eût été à la fleur de ſon âge; & ce qui ne contribua pas peu à raſſurer & à encourager les troupes, ce fut de voir le grand Cn. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, s'exercer encore à pied tout armé, monter enſuite à cheval, tirer l'épée facilement en courant à toute bride & la mettre avec la même aiſance dans le fourreau, & lancer le javelot, non-ſeulement avec plus d'adreſſe & plus de juſteſſe que les autres, mais avec plus de force, en le pouſſant à une diſtance dont les plus jeunes & les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Il avoit avec lui pluſieurs Rois & pluſieurs grands Seigneurs du païs, qui venoient lui faire

leurs ſoumiſſions, & un ſi grand nombre de Capitaines Romains qui avoient commandé des armées, qu'il en auroit pu faire un Sénat complet. T. Labiénus, l'intime ami de Jules Céſar, & qui l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres des Gaules, alla ſe rendre à lui. M. Brutus même, le fils de celui qui avoit été tué par Géminius dans une petite bourgade près du Pô, homme d'un grand courage, & qui jamais au paravant n'avoit daigné parler à Cn. Pompée, ni le ſaluer, le regardant comme le meurtrier de ſon pere, alla auſſi ſe ſoumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la liberté de Rome. Et Cicéron, quoiqu'il eût écrit tout autrement & donné des conſeils tout contraires, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'expoſoient généreuſement pour la patrie.

Après que dans un grand conſeil qui fut tenu, on eut arrêté ſur la propoſition de Caton, qu'on n'ôteroit la vie à aucun citoyen Romain que dans le combat, & qu'on ne ſaccageroit ni ne pilleroit aucune ville ſoumiſe à l'Empire Romain, le parti de Cn. Pompée fut encore plus aimé & plus ſuivi. Car, ceux qui ne ſe mêloient en aucune façon de cette guerre à cauſe de leur grand éloignement, ou qui n'y entroient point à cauſe de leur foibleſſe qui empêchoit de les rechercher, s'y intéreſſoient par leurs ſouhaits & combattoient par leurs diſcours pour la juſtice, perſuadés que celui qui ne ſouhaitoit pas que Cn. Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des Dieux & des Hommes.

Ce n'eſt pas que Jules Céſar ne ſe montrât très-doux & très-gracieux dans ſa victoire; car, en Eſpagne, ayant défait l'armée de Cn. Pompée & l'ayant toute priſe, il renvoya les Capitaines & retint les ſoldats dans ſes troupes. Enſuite, ayant repaſſé les Alpes & traverſé toute l'Italie, il arriva à Brunduſium vers le ſolſtice d'hiver; & s'étant embarqué peu de jours après, il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de ſable & des rochers, d'où il dépêcha Vibullius Rufus, ami particulier de Cn. Pompée, & l'un des Intendans de ſes machines, qu'il avoit fait pour la ſeconde fois priſonnier en Eſpagne, & qu'il menoit avec lui. Il le chargea d'aller trouver Cn. Pompée & de lui propoſer de ſa part qu'ils ſe trouvaſſent tous deux enſemble; qu'ils convinſſent de congédier tous deux leurs armées en trois jours, & qu'étant devenus amis & ayant confirmé leur amitié par les ſermens accoutumés, ils s'en retournaſſent en Italie.

Cn. Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches qu'on lui dreſſoit, & deſcendit promptement vers la mer où il ſe ſaiſit de tous les poſtes & de tous les lieux forts d'aſſiette, & propres à loger une armée de terre, de tous les

ports, & de toutes les rades commodes pour les vaiſſeaux; de ſorte que tous les vents étoient bons pour porter à Cn. Pompée des vivres, des troupes & de l'argent. Jules Céſar, au contraire, étoit réduit ſi à l'étroit & par terre & par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre. Pour cet effet, il attaquoit tous les jours Cn. Pompée dans ſes retranchemens, & le défioit de ſortir en pleine campagne. Ces ſortes d'attaques & d'eſcarmouches lui réuſſiſſoient ordinairement; mais une fois, peu s'en fallut qu'il ne perdît toute ſon armée. Car, Cn. Pompée combattit avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ſes troupes, après lui avoir tué deux mille hommes ſur la place, & il l'auroit entierement défait s'il avoit pu, ou plutôt s'il avoit oſé le pourſuivre & entrer dans ſon camp pêle-mêle avec les fuyards. Auſſi Jules Céſar dit le ſoir à ſes amis: *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complette, s'ils avoient eu un Chef qui eût ſçu vaincre.*

Ce ſuccès enfla tellement le courage des troupes de Cn. Pompée, qu'elles ſe hâtoient d'en venir à une derniere déciſion par une bataille. Cn. Pompée écrivit même aux Rois, aux Capitaines & aux villes de ſon parti, comme s'il avoit déjà tout vaincu; mais, en lui-même, il redoutoit extrêmement l'iſſue de ce combat, perſuadé qu'il devoit plutôt miner & ruiner par la longueur du tems, par la diſette & par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, & accoutumés de longue-main à vaincre toujours, quand ils combattoient enſemble, mais qui, à cauſe de leur vieilleſſe, ne pouvoient plus fournir à toutes les autres pénibles fonctions de la guerre, comme à faire de longues & fréquentes traites, à décamper tous les jours, à creuſer des tranchées & à bâtir des forts, & qui, pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Avec toutes ces raiſons, Cn. Pompée ne laiſſa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à perſuader à ſes gens d'attendre & de ſe tenir en repos. Il en vint pourtant à bout.

Mais, après que Jules Céſar, réduit par cet échec à une extrême diſette de vivres, eut levé ſon camp pour gagner la Theſſalie au travers du païs des Athamanes, il n'y eut plus moyen de contenir la fierté & l'inſolence de ſes ſoldats, qui, croyant que Jules Céſar prenoit la fuite, vouloient, les uns, qu'on le pourſuivît ſur le champ, & les autres qu'on repaſſât en Italie ſans différer. Il y en eut même qui envoyerent devant de leurs amis ou de leurs domeſtiques à Rome, pour leur retenir des maiſons près de la place, comme devant briguer les premieres charges, dès qu'ils y ſeroient arrivés. Pluſieurs autres s'embarquerent d'eux-mêmes ſur le

champ, pour aller porter à Cornélie, que Cn. Pompée avoit fait retirer dans l'isle de Lesbos, l'agréable nouvelle que la guerre étoit entierement finie.

Cn. Pompée ayant assemblé le Conseil pour décider du parti qu'on avoit à prendre, L. Afranius, qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit gagner promptement l'Italie, puisqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit proposé dans cette guerre; & que ceux qui en seroient maîtres auroient à leur discrétion la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne & la Gaule entiere; & ce qui touchoit encore plus Cn. Pompée que tout le reste, il ajouta que, puisque sa patrie lui tendoit les mains de si près, il n'étoit ni beau, ni honnête de l'abandonner aux indignités & aux outrages qu'elle souffroit, & de la laisser ainsi livrée à la triste servitude où l'avoient réduite les esclaves & les flatteurs du Tyran. Mais, Cn. Pompée trouvoit qu'il n'étoit ni honorable pour sa réputation de fuir Jules César une seconde fois & de s'en voir poursuivi, lorsque la fortune le mettoit en état de le poursuivre lui-même, ni juste d'abandonner son beau-pere Scipion, & tant de personnages Consulaires qui étoient dans la Grece & dans la Thessalie, & qui ne manqueroient pas de tomber d'abord au pouvoir de Jules César, avec tous leurs trésors & toutes les troupes qu'ils commandoient & qui étoient très-considérables. Il trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux servir Rome & avoir d'elle le plus grand soin, que de combattre pour elle le plus loin qu'il étoit possible, afin que, sans avoir aucune part aux maux de la guerre, & sans en entendre même le bruit, elle attendit tranquillement le vainqueur.

Cet avis ayant passé, il se mit aux trousses de Jules César dans la résolution de n'en point venir à une bataille, mais de l'assiéger par-tout & de le ruiner par la disette. Mais, quand on fut arrivé dans les plaines de Pharsale, les principaux de l'armée l'obligerent de tenir un conseil, dans lequel T. Labiénus, qui commandoit la cavalerie, se levant le premier, jura, qu'il ne se retireroit du combat qu'après avoir mis les ennemis en fuite. Tous les autres firent avec lui le même serment. La nuit suivante, Cn. Pompée eut ce songe: « Il lui sembla que, » comme il entroit dans le théâ» tre, tout le peuple le reçut » avec de grands battements de » mains, & que lui il se mit » à orner de quantité de ri» ches dépouilles la chapelle » de Vénus appellée Nicépho» re. » Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit de l'autre. Quel plus heureux augure pour Cn. Pompée que d'orner de riches dépouilles la chapelle de Vénus victorieuse? N'étoit-ce pas un signe bien évident d'une grande victoire? Voilà le bon côté,

mais, voici le mauvais. Jules Céſar deſcendoit de Vénus. Ainſi, il avoit à craindre, que ces riches dépouilles ne fuſſent les ſiennes propres, dont il orneroit le temple de cette Déeſſe. Cette réflexion eſt bien ingénieuſe. Mais, de quel raffinement n'eſt pas capable la ſuperſtition.

Dès le grand matin, Jules Céſar ſe préparant à remuer ſon camp avant la pointe du jour, & ſes ſoldats pliant déjà leurs tentes, & envoyant devant leurs valets & leurs bêtes de ſomme, il arriva des coureurs qui rapporterent que dans le camp des ennemis on voyoit des armes que l'on portoit de tous côtés, & qu'on y entendoit un bruit & un déſordre comme de gens qui ſe préparent au combat. Après ceux-là, il en arriva encore d'autres qui aſſurerent que les premieres troupes de Cn. Pompée étoient déjà en bataille. A cette nouvelle, Jules Céſar s'écrie: « Voici le » jour ſi déſiré où nous com» battrons, non contre la faim » & la néceſſité, mais contre » des hommes. » en même tems, il donne ordre qu'on expoſe devant ſa tente la cotte d'armes de pourpre qui étoit le ſignal de la bataille parmi les Romains. Les ſoldats ne l'ont pas plutôt apperçue, que, laiſſant-là leurs tentes, ils courent aux armes avec de grands cris & une extrême allégreſſe. Et les Officiers, menant leurs troupes dans les lieux qui leur étoient aſſignés, les rangerent en bataille & les placerent chacun dans leur rang ſans aucun trouble, auſſi tranquillement & avec autant d'ordre que ſi ce n'eût été qu'un ſimple chœur de Tragédie.

Cn. Pompée ſe mit à ſon aîle droite qui étoit oppoſée à M. Antoine qui commandoit l'aîle gauche de Jules Céſar. Il donna le corps de bataille à ſon beau-pere Scipion, qui devoit avoir en tête L. Albinus, & plaça L. Domitius à l'aîle gauche qui étoit fortifiée de toute la cavalerie; car, le flanc de la droite étant couvert par un ruiſſeau dont les bords étoient fort eſcarpés, preſque tous les Chevaliers Romains avoient pris poſte à cette aîle gauche, comme devant forcer par-là Jules Céſar & tailler en pieces la dixieme légion qui paſſoit pour la plus brave & la plus aguerrie, & à la tête de laquelle Jules Céſar avoit accoutumé de combattre. Mais, Jules Céſar, voyant cette aîle gauche des ennemis défendue par une ſi nombreuſe cavalerie, & craignant l'éclat de leurs armes qui étinceloit comme le feu, fit venir du corps de réſerve ſix cohortes qu'il plaça derriere cette dixieme légion, leur ordonnant de ne pas remuer & de ſe tenir en repos, afin qu'ils ne fuſſent pas apperçus des ennemis; & que, quand leur cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançaſſent aux premiers rangs, & qu'ils ſe gardaſſent bien ſur-tout de lancer leurs javelots

velots de loin, comme avoient accoutumé de faire les troupes les plus braves pour en venir plutôt aux coups de mains, mais que les portant droit à la visiere, ils tâchassent de donner dans les yeux & dans le visage des ennemis. « Car, dit-il, ces » beaux danseurs, si mignons » & si fleuris, pour conserver » leur beauté, n'auront pas le » courage de soutenir l'éclat » du fer de ces javelots qu'on » fera briller si près de leurs » yeux. »

Pendant que Jules César donnoit ses ordres, Cn. Pompée à cheval considéroit l'ordonnance des deux batailles; & voyant que les ennemis attendoient de pied ferme & sans faire aucun mouvement, le signal de charger, & que la plus grande partie de ses gens, au contraire, au lieu de garder leurs rangs sans impatience, s'agitoient, flottant çà & là dans un grand désordre faute d'expérience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne se rompissent dès le commencement du combat. C'est pourquoi, il envoya ordre aux premiers rangs qu'ils demeurassent fermes dans leurs postes, & que bien serrés & s'appuyant les uns contre les autres, ils soutinssent le choc de l'ennemi. Jules César blâme fort cet ordre; car, par-là, il ralentit la vigueur & la force que l'impétuosité de la course donne aux coups; & en éteignant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthousiasme ou d'une fureur martiale l'ame des combattans, lorsque de roideur ils vont choquer l'ennemi, & augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la course & par les cris, il refroidit & glaça, pour ainsi dire, ses troupes.

Jules César avoit environ vingt-deux mille hommes, & Cn. Pompée un peu plus du double. Dès que le signal fut donné de part & d'autre, & que les trompettes eurent sonné, chacun ne pensa qu'à son affaire particuliere. Mais, un petit nombre de Romains les plus gens de bien, & quelques Grecs des plus sages, qui se trouvoient hors du péril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuse mêlée, considéroient à quelle extrêmité l'avarice insatiable & l'ambition désordonnée de deux hommes avoient réduit l'Empire Romain. Car, c'étoient mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enseignes, même nombreuse élite de Citoyens d'une seule & même ville, enfin une seule & même puissance qui alloit se tourner contre elle-même, montrant par ce grand exemple combien la nature humaine, quand elle s'abandonne à sa passion, est aveugle & forcenée. Car, s'ils eussent voulu se contenter de commander en repos & de jouir tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande & la meilleure partie du monde entier, & par terre, & par mer, leur étoit soumise. Où, s'ils eussent voulu accorder quelque

choſe à cet ardent déſir de trophées & de triomphes, & étancher leur ſoif de guerre & de batailles, ils avoient encore à dompter les Parthes & les Germains; la Scythie entiere leur offroit ſes vaſtes ſolitudes, & l'Inde tous ſes tréſors. Encore auroient-ils eu un prétexte honnête & plauſible pour couvrir leur inſatiable cupidité, le deſſein de polir & de civiliſer ces nations barbares. Car, quelle cavalerie des Scythes, quels arcs des Parthes, quelles richeſſes des Indiens auroient pu réſiſter à ſoixante-dix mille Romains qui ſeroient entrés dans leur païs, & ſous la conduite de deux Généraux comme Jules Céſar & Cn. Pompée, dont ces nations étrangeres avoient connu le nom, avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains; tant ces deux grands Capitaines avoient porté au loin leurs armes victorieuſes, & tant ils avoient dompté de différens peuples ſauvages, farouches & brutaux? Au lieu qu'alors, ils étoient en bataille l'un contre l'autre, tout prêts à ſe charger, ſans avoir pitié au moins de leur propre gloire dont ils étoient ſi jaloux, qu'ils immoloient leur patrie, & qu'ils alloient pourtant flétrir en perdant l'un ou l'autre le titre d'invincible qu'ils avoient conſervé juſqu'à ce jour. Car, l'alliance qu'ils avoient contractée, les attraits de Julie & les noces avoient été plutôt des gages ſuſpects & des arrhes trompeuſes d'une ſociété contractée pour leur utilité particuliere, que le nœud d'une véritable amitié.

Lors donc que la plaine de Pharſale fut toute couverte d'armes, d'hommes & de chevaux, & que de part & d'autre on eut ſonné la charge, le premier qui s'avança de l'armée de Jules Céſar pour fondre ſur l'ennemi, ce fut C. Craſſianus ou Craſtinus, qui à la tête de cent vingt hommes, ſe jetta tête baiſſée au milieu des ennemis. Comme il pouſſoit toujours en avant, renverſant tout ce qui oſoit lui faire tête, un ſoldat de Cn. Pompée, l'attendant de pied ferme, lui porta un ſi grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le perça d'outre en outre, & que la pointe ſortit derriere la nuque du cou. C. Craſſianus étant mort, le combat ſe ſoutint en cet endroit avec un égal avantage.

Cn. Pompée ne mena pas à la charge ſon aîle droite aſſez promptement; mais, jettant la vue de côté & d'autre, il attendoit ce que feroit ſa cavalerie, ce qui lui fit perdre un tems très-précieux. Déjà cette cavalerie avoit étendu ſes eſcadrons pour envelopper Jules Céſar, & pour repouſſer juſques dans ſon bataillon la cavalerie ennemie qui étoit en petit nombre, lorſque Jules Céſar, levant le ſignal qu'il avoit promis, tout d'un coup ſa cavalerie s'entr'ouvrit, & les ſix cohortes, qu'il avoit placées derriere ſa dixieme légion, qui faiſoit trois mille

hommes, s'ébranlerent pour aller au-devant de la cavalerie de Cn. Pompée & pour l'empêcher de les tourner; & l'ayant jointe très-brusquement, ils dresserent la pointe de leurs javelots, selon l'ordre qui leur avoit été donné, & viserent droit au visage. Cette jeune cavalerie, qui étoit novice pour toutes sortes de combats, & encore moins faite à cette sorte d'escrime à laquelle elle ne s'attendoit point, n'eut le courage ni de parer, ni de soutenir les coups qu'on lui portoit ainsi aux yeux; mais, détournant la tête ou se couvrant le visage avec les mains, elle plia d'abord, & prit honteusement la fuite. Les gens de Jules César, lui voyant tourner le dos, ne daignerent pas prendre la peine de la poursuivre, mais se jetterent sur l'infanterie de cette aile qui, dénuée de sa cavalerie, pouvoit être aisément enveloppée. Ces cohortes la prennent donc par les flancs pendant que la dixieme légion la choquoit de front; elle ne fit pas une longue résistance, & se mit aussi-tôt à fuir, voyant qu'au lieu d'envelopper les ennemis, comme elle l'avoit espéré, elle se trouvoit elle même enveloppée.

Cette aile ainsi rompue, Cn. Pompée, voyant une grande poussiere s'élever, conjectura sur le champ ce qui étoit arrivé à sa cavalerie. Il seroit difficile de dire ce qui lui vint dans l'esprit en ce moment. Tout d'un coup, il ressembla à un homme étonné qui a perdu le sens; car, sans se souvenir qu'il étoit le grand Cn. Pompée, il quitta la partie, & se retira à petits pas dans son camp, représentant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage: « Dans ce moment, Jupiter du haut des » Cieux verse la terreur dans » le cœur d'Ajax, il s'arrête » tout étonné; & rejettant son » bouclier sur ses épaules, & » regardant tout autour de lui, » il se retire à pas lents, non » en fuyant, mais en tournant » souvent la tête. » Tel Cn. Pompée entra dans sa tente & s'assit sans dire une seule parole, jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivoient les fuyards, étant arrivés à ses retranchemens, il s'écria: *Quoi, jusques dans mon camp?* Et, sans proférer une seule parole de plus, il se leva, prit une robe convenable à sa fortune & se déroba secrétement. Toutes ses autres légions prirent aussi la fuite, & l'on fit un grand carnage des valets & de ceux qui avoient été laissés pour la garde du camp.

Quand ce camp eut été forcé, on vit, dit Plutarque, la folie & la vanité des troupes de Cn. Pompée; car, il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût couronnée de branches de myrthe, ornée de gazons & de lits de fleurs, & remplie de tables dressées & de buffets couverts de vaisselle d'argent. On y voyoit partout des urnes remplies de vin avec tout l'appareil & toutes les marques de

gens qui ont fait un ſacrifice, & qui ſongent bien plus à célébrer une fête & à ſe réjouir, qu'à s'armer & à ſe préparer à une bataille, tant ils étoient ſéduits & corrompus par leurs vaines eſpérances, & remplis d'une folle témérité en entreprenant cette guerre.

Lorſque Cn. Pompée fut un peu éloigné du camp, il laiſſa ſon cheval, n'ayant que peu de ſes gens auprès de lui; & comme il vit que perſonne ne le pourſuivoit, il marcha d'un pas plus tranquille, livré à de triſtes & douloureuſes réflexions. Quelles devoient être en effet les penſées d'un homme, qui, après trente-quatre ans de victoires perpétuelles, faiſoit dans ſa vieilleſſe l'apprentiſſage de la honte, de la défaite, & de la fuite? Que de combats, que de guerres, pour parvenir à une gloire & à une puiſſance qu'il venoit de perdre en un inſtant? Quelle différence dans ſon état? Il n'y a qu'un moment qu'il ſe voyoit eſcorté d'un nombre infini d'hommes, de chevaux, de vaiſſeaux répandus ſur toutes les mers; & maintenant il ſe retire devenu ſi petit, & occupant ſi peu d'eſpace, qu'il échappe à la vue de ſes ennemis qui le cherchent.

Plein de tant d'idées affligeantes, Cn. Pompée arriva à Lariſſe, d'où il enfila la vallée de Tempé, & ſuivant le cours du fleuve Pénée, il trouva une cabane de pêcheurs, dans laquelle il paſſa la nuit. Au point du jour, il monta dans un petit bateau avec ce qu'il avoit autour de lui de gens libres, & renvoya ceux de ſes eſclaves qui l'avoient accompagné. Il gagna ainſi la mer, & côtoyant le rivage il apperçut un bâtiment de charge aſſez grand qui paroiſſoit ſe préparer à partir. Le patron de ce bâtiment, qui étoit Romain, & ſe nommoit Péticius, avoit eu pendant la nuit, au rapport de Plutarque, un ſonge, dans lequel il avoit cru voir Cn. Pompée ſe préſenter à lui dans un état triſte & humilié. Il racontoit actuellement ce ſonge à ceux qui l'environnoient, lorſqu'un matelot vint l'avertir qu'il découvroit un bateau, duquel on leur faiſoit des ſignes pour les appeller. Péticius tourna les yeux de ce côté, & ſur le champ il reconnut Cn. Pompée tel qu'il l'avoit vu en ſonge. Il ſe frappa la tête dans ſa douleur, & ayant fait mettre l'eſquif en mer pour aller le prendre, il lui tendit la main, le reçut ſur ſon bord avec les deux Lentulus & Favonius, & auſſitôt leva l'ancre; mais, peu après, il ſe rapprocha du rivage, pour recueillir Déjotarus Roi des Galates, qui l'appelloit du geſte & de la voix.

Le Patron fit préparer le repas aux illuſtres fugitifs, ſelon que les circonſtances & ſes facultés le pouvoient permettre. Lorſque l'heure en approchoit, comme c'étoit l'uſage des Romains de prendre tou-

jours le bain, avant que de ſe mettre à table, Favonius remarqua que Cn. Pompée, faute d'eſclaves, ſe lavoit lui-même. Il courut à lui, & ſans craindre d'avilir la dignité de la Préture qu'il avoit exercée, il lui rendit & dans ce moment, & dans toute la ſuite, tous les ſervices qu'auroient pu lui rendre ſes eſclaves; & cela, avec un air ſi franc, ſi ſimple, ſi noble, que quelqu'un le voyant, lui fit l'application d'un vers Grec, dont le ſens eſt: *Certes on a raiſon de dire que tout ſied aux gens bien nés.*

Cn. Pompée paſſa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'iſle de Lesbos pour y prendre ſa femme Cornélie & ſon fils qui étoient dans la ville de Mitylene. Quand il eut abordé & jetté l'ancre ſur le rivage, il envoya à ſa femme un courrier, non tel qu'elle l'attendoit; car, ſur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour la féliciter, elle ſe flattoit que la guerre avoit été entierement finie par le combat de Dyrrachium, & qu'il ne reſtoit à Cn. Pompée d'autres affaires que de pourſuivre Jules Céſar. Le courrier, l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la ſaluer; & lui ayant fait entendre la plûpart de ſes malheurs, & les plus grands, plus par ſes larmes que par ſes paroles, il la preſſa de ſe hâter ſi elle vouloit voir Cn. Pompée ſur un ſeul vaiſſeau & qui n'étoit pas même à lui.

A cette triſte nouvelle, Cornélie ſe jetta à terre où elle demeura long-tems l'eſprit égaré, & ſans proférer une ſeule parole. Enfin, étant revenue à elle avec grande peine, & penſant que ce n'étoit pas là le tems de s'amuſer à verſer des larmes & à pouſſer des regrets, elle ſe leva, traverſa rapidement la ville & courut au rivage. Cn. Pompée alla au-devant d'elle & la reçut entre ſes bras comme elle alloit tomber de foibleſſe. En ſe laiſſant aller ſur lui, elle lui dit d'une voix foible le viſage baigné de larmes: « Mon cher mari, hélas que » l'état où je te vois eſt bien » l'ouvrage de ma fortune & » non de la tienne! Te voilà » réduit à un pauvre petit vaiſ» ſeau, & même à un vaiſſeau » d'emprunt, toi qui, avant ton » mariage avec Cornélie, as » navigué ſur cette mer avec » cinq cens voiles! Pourquoi » es-tu venu me voir? & que » ne m'as-tu abandonnée à mon » malheureux deſtin, moi qui » ne t'ai apporté que malheurs » & que miſeres? Que j'aurois » été heureuſe ſi je fuſſe morte » avant que d'apprendre la mort » de M. P. Craſſus, mon pre» mier mari, que les Parthes » m'ont tué! ou que j'aurois » été ſage, ſi après ſa mort » je l'avois ſuivi dans le tom» beau, comme j'en avois le » deſſein! Je n'ai donc con» ſervé ma vie que pour faire » le malheur du grand Cn. Pom-

» pée. » On assure que Cornélie dit à Cn. Pompée ces mêmes paroles, & que Cn. Pompée lui répondit: « Cornélie, tu » n'as connu jusqu'ici que la » bonne fortune, & c'est cela » même qui t'a trompée, parce » qu'elle a été avec moi plus » long-tems qu'elle n'a accoutumé d'être avec ses favoris. » Mais, il faut supporter ses » revers, puisque nous sommes » nés hommes, & la tenter » encore; car, il ne faut pas » désespérer que de la bassesse » où je suis réduit, je ne puisse » encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma » grandeur passée je suis tombé » dans la bassesse où tu me vois. »

Cornélie fit venir de la ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & tous ses Domestiques. Les Mityléniens vinrent saluer Cn. Pompée & le prier de vouloir entrer dans leurs ville; mais, il les refusa & leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur & se rassurer; car, ajouta-t-il, Jules César est bon & clément. Ayant pris Cornélie avec lui, il continua sa route, toujours fuyant vers le midi & l'orient, & ne s'arrêtant que pour faire provision d'eau & de vivres dans les ports qui se trouvoient sur son passage. Il se présenta devant Rhodes. Mais, les Rhodiens, qui lui avoient envoyé une belle flotte, lorsqu'il étoit dans la bonne fortune, ne le connoissoient plus depuis qu'il étoit devenu malheureux. Il poursuivit donc sa route, & la premiere ville où il entra fut Attalie en Pamphylie. Là quelques vaisseaux de guerre de Cilicie se joignirent à lui; il rassembla environ deux mille soldats; & déja Sextus le plus jeune de ses fils & soixante Sénateurs, que la fuite avoit d'abord dispersés, s'étoient réunis autour de leur chef.

En ce même lieu, il apprit des nouvelles de sa flotte, qu'il avoit laissée dans la mer Ionienne. Il sut qu'elle ne s'étoit point séparée, que Caton la commandoit & qu'avec un corps considérable il passoit en Afrique. Ce fut pour Cn. Pompée un sujet de regrets bien amers, & trop bien fondés. Il se plaignoit d'avoir été forcé de remettre à son armée de terre la décision de son sort, laissant inutiles ses forces navales, qui lui assuroient une supériorité incontestable sur l'ennemi. Il se reprochoit encore de n'avoir pas eu l'attention de se tenir à portée de sa flotte, dans laquelle, après avoir été vaincu sur terre, il auroit tout d'un coup trouvé une ressource capable de le relever de sa chûte, & de lui donner de quoi résister au vainqueur. Il est vrai qu'au jugement de Plutarque, Cn. Pompée ne fit point de faute plus énorme que de s'éloigner de sa flotte; de même qu'au contraire il n'est point de trait de plus grande habileté dans Jules Cesar que d'avoir su amener à ce point son adversaire.

Cn. Pompée ramaſſoit, comme nous l'avons dit, quelques ſoldats; il tâchoit de ſe fournir de quelque argent. Mais, il ne ſe procuroit qu'une fuite un peu plus commode, & non pas une défenſe; & connoiſſant l'incroyable activité de Jules Céſar, il craignoit à chaque moment d'être ſurpris par lui. Il avoit beſoin d'un aſyle où il eût le tems de ſe reconnoître & de faire avec tranquillité de nouveaux préparatifs. Aucune des provinces de l'empire ne lui paroiſſoit tenable. Il éprouvoit tous les jours que ſa diſgrace lui fermoit toutes les entrées, & il venoit d'apprendre que ceux d'Antioche avoient arrêté par une délibération expreſſe de ne le recevoir ni lui, ni aucun de ceux qui lui avoient été attachés.

Reſtoit le recours aux Rois amis & voiſins de l'empire. D'autres propoſoient le roi Juba. Mais, Théophane, dont Cn. Pompée avoit toujours beaucoup écouté les avis, trouvoit qu'il y avoit de la folie à ne pas préférer l'Égypte, qui n'étoit qu'à peu de diſtance, & dont le jeune Roi reſpecteroit ſans doute dans Cn. Pompée, & le tuteur qui lui avoit été donné par le Sénat, & le bienfaiteur de ſon pere. L'âge du Prince, qui n'avoit que 13 ans, âge de candeur & d'innocence, où l'on n'a pas eu encore le tems de ſe familiariſer avec le crime, paroiſſoit à Théophane une nouvelle raiſon de prendre confiance en lui. Au contraire, il craignoit tout des Parthes, alléguant & leur perfidie, dont M. Craſſus avoit fait une ſi triſte expérience, & leur incontinence brutale, à laquelle il ne falloit point expoſer une jeune & vertueuſe perſonne, telle que Cornélie, dont la réputation ſouffriroit du ſeul ſéjour parmi ces peuples. Cette derniere conſidération ſurtout détermina Cn. Pompée. Ainſi fut priſe la funeſte réſolution d'aller en Égypte. Il partit donc de Cilicie avec toute ſa ſuite, compoſée d'un nombre de galeres & de bâtimens de charge, paſſa dans l'iſle de Chypre, apparemment pour y prendre encore quelque renfort, & ayant appris que Ptolémée étoit vers Péluſe, il fit voile de ce côté-là. En arrivant, il ſe mit à l'ancre, & envoya avertir le jeune Roi de ſa venue, & lui demander retraite & ſûreté.

Ptolémée preſque encore enfant ne gouvernoit point par lui-même. Son Royaume & ſa perſonne étoient gouvernés par ceux qui l'approchoient. Potin Eunuque, qui avoit l'autorité de premier Miniſtre, aſſembla le Conſeil, dont les principaux membres & les plus accrédités étoient Théodote de l'iſle de Chio, qui enſeignoit la Rhétorique au jeune prince, & Achillas Général de ſes troupes. Voilà les juges de qui Cn. Pompée, ſe tenant à l'ancre le long de la côte, attendoit une

décision qui réglât sa destinée; lui qui regardoit comme bas & honteux de devoir son salut à Jules César.

Les avis se partagerent dans le Conseil. La reconnoissance & la commisération engageoient quelques uns à vouloir qu'on le reçut. D'autres, plus durs ou plus timides, ne se portoient néanmoins qu'à lui refuser sa demande & à lui interdire l'entrée de l'Égypte. Le rhéteur Théodote, comme s'il eût voulu profiter de l'occasion pour étaler son éloquence, soutint que l'un & l'autre des deux partis proposés étoient également périlleux; que le recevoir, c'étoit se donner Cn. Pompée pour maître, & s'attirer Jules César pour ennemi; qu'en le chassant, on offensoit l'un sans obliger l'autre; que par conséquent il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de lui permettre d'aborder & de le tuer; moyennant quoi on rendroit service à Jules César, & l'on n'auroit plus lieu de craindre Cn. Pompée. Et ce Rhéteur, en proscrivant ainsi la premiere tête du genre humain, se croyoit même permis de plaisanter. Car, il finit son discours par un proverbe usité chez les Grecs: *Les morts ne mordent point.* Un avis, si horrible dans toutes ses circonstances, fut applaudi; & Achillas se chargea de l'exécution. Il prit avec lui Septimius, Romain de naissance, qui avoit été autrefois centurion dans les troupes de Cn. Pompée; un autre centurion Romain nommé Salvius, trois ou quatre satellites, & s'étant mis dans une barque il s'avança vers le vaisseau de Cn. Pompée,

Tout ce qu'il y avoit de plus illustres personnages qui avoient accompagné Cn. Pompée dans sa fuite, étoient montés sur son bord pour être témoins de ce qui se passeroit. Lorsqu'ils virent, au lieu de la réception magnifique que Théophane avoit fait espérer, une méchante barque de pêcheur amenant cinq ou six hommes qui n'avoient pas l'air fort imposant, ils conçurent des soupçons, & conseillerent à Cn. Pompée de retourner en arriere. Pendant qu'on délibere, déjà Achillas arrivoit; & en même tems on voyoit quelques vaisseaux du Roi qui appareilloient dans le port, & tout le rivage bordé de soldats en armes, en sorte qu'il paroissoit que l'on s'étoit trop engagé pour reculer, & qu'en témoignant de la défiance on ne feroit que fournir aux Égyptiens un prétexte, supposé qu'ils eussent de mauvais desseins. Cn. Pompée se résolut donc à en courir les risques.

En abordant, Septimius le salua en Latin comme son Général. Dans le même tems, Achillas, lui parlant en Grec, l'invita à passer dans la barque, parce que, disoit-il, les bas fonds ne permettoient pas à une galere d'avancer jusqu'au r[illegible]ge. Cn. Pompée ayant donc m-

braſſé Cornélie qui pleuroit d'avance la mort de ſon époux, fit entrer dans la barque avant lui deux centurions, un de ſes affranchis nommé Philippe, & un eſclave; & lorſque déjà Achillas lui donnoit le bras pour l'aider à deſcendre, il ſe retourna vers ſa femme & ſon fils, & leur cita deux vers de Sophocle, qu'il n'appliquoit que trop naturellement à la circonſtance. En voici la penſée: *Quiconque va à la cour d'un Roi, en devient eſclave, quoiqu'il y ſoit entré libre.* Ce furent là les dernieres paroles qu'il dit aux ſiens.

Le trajet étoit aſſez long depuis le vaiſſeau juſqu'à la terre; & comme dans cet eſpace perſonne ne lui diſoit une ſeule parole, ni ne lui donnoit aucun témoignage d'amitié ou de reſpect, il voulut rompre ce ſilence; & enviſageant Septimius: « je » crois, lui dit-il, vous recon» noître pour avoir autrefois » ſervi ſous moi. » Septimius lui fit ſeulement un ſigne de tête, ſans proférer un mot, & ſans lui faire aucune démonſtration de politeſſe. Alors, Cn. Pompée prit un papier ſur lequel il avoit écrit un petit diſcours en Grec qu'il prétendoit faire à Ptolémée, & ſe mit à le lire.

On arriva ainſi tout près de terre; & Cornélie, qui ſuivoit des yeux ſon mari avec une cruelle inquiétude, voyant des mouvemens ſur le rivage comme de gens qui s'empreſſoient pour voir le recevoir, commençoit à reſpirer un peu, & à prendre quelque confiance. En ce moment, comme Cn. Pompée ſe levoit en s'appuyant ſur le bras de ſon affranchi, Septimius lui porte un coup d'épée par derriere, Salvius & Achillas tirant auſſi leurs épées ſe joignent à Septimius. Cn. Pompée, environné de ces aſſaſſins, amena avec ſes deux mains les pans de ſa robe, pour ſe couvrir le viſage, & pouſſant ſeulement un ſoupir, ſans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, il ſe laiſſa percer de coups, l'an 48 avant Jeſus Chriſt. A ce ſpectacle, Cornélie, & ceux qui l'accompagnoient, jetterent des cris lamentables qui ſe firent entendre juſques ſur le rivage. Mais, le danger qu'ils couroient eux-mêmes, ne leur permit pas de ſe livrer à leur douleur. Ils ſe hâterent de lever l'ancre, & de fuir à pleines voiles. Le vent favoriſa leur fuite, & les déroba à la pourſuite des galeres Égyptiennes. Cn. Pompée achevoit la cinquante-huitieme année de ſon âge, lorſqu'il fut tué. Le jour de ſa mort tombe préciſément la veille de l'anniverſaire de ſa naiſſance, c'eſt-à-dire, au vingt-huit Septembre, jour qu'il avoit paſſé quelques années auparavant dans une ſituation bien différente, triomphant glorieuſement des pirates & du roi Mithridate.

Les Meurtriers de Cn. Pompée lui coûperent la tête, & la firent embaumer, pour la

conſerver reconnoiſſable & l'offrir à Jules Céſar, comme un préſent dont ils eſpéroient une grande récompenſe. Le corps fut jetté nu hors de la barque ſur le rivage, & laiſſé en ſpectacle à tous ceux dont un tel objet pouvoit attirer la curioſité. Philippe, affranchi fidele, n'abandonna point le corps de ſon patron; & lorſque la foule des ſpectateurs fut diſſipée, il le lava avec l'eau de la mer, & employa une de ſes propres tuniques pour l'envelopper. Il s'agiſſoit enſuite de le brûler, ſelon l'uſage des Romains. Philippe, regardant de tous côtés, apperçut les débris à demi-pourris d'une barque de pêcheur. Il en fit un pauvre & miſérable bûcher, mais ſuffiſant, dit Plutarque, pour un cadavre nu, & qui même n'étoit pas entier.

Pendant qu'il étoit occupé à ce pieux & triſte office, ſurvint un Romain établi en Égypte, homme déjà âgé, & qui autrefois avoit fait ſous Cn. Pompée ſes premieres campagnes. « Qui » êtes-vous, dit-il à Philippe, » vous qui vous préparez à » rendre au grand Cn. Pompée » les derniers devoirs? » Philippe lui ayant répondu par ſa qualité d'affranchi: » Vous ne » ſerez pas le ſeul, reprit le » vieux ſoldat, à jouir de cet » honneur. Souffrez que je par» tage avec vous, comme une » bonne fortune, l'occaſion d'un » tel acte d'humanité. Ce ſera » pour moi un motif de ne pas » me plaindre en tout de ma » demeure en cette terre étran» gere, puiſque ſi elle m'a cauſé » bien des déſagrémens, au » moins elle m'aura procuré » l'avantage de prêter mon » miniſtere à la ſépulture du » plus grand des Romains. » Ainſi fut inhumé Cn. Pompée.

Ses cendres recueillies par ces deux hommes réunis, furent enfermées ſous un petit amas de terre, qu'ils formerent au même endroit par le travail de leurs mains, & quelqu'un y mit cette inſcription: *Celui, qui méritoit des temples, à peine a-t-il trouvé un tombeau.* Autour de cette chétive ſépulture, on ne laiſſa pas de dreſſer des ſtatues en l'honneur de Cn. Pompée. Mais, dans la ſuite, le ſable jetté par la mer ſur le rivage, cacha le tombeau, & les ſtatues gâtées par vétuſté & par les injures de l'air, furent retirées dans un temple voiſin; juſqu'à ce que l'empereur Adrien, voyageant en Égypte, fut curieux de découvrir le lieu où repoſoient les cendres de ce grand homme, & l'ayant trouvé, il le nettoya, le rendit reconnoiſſable & acceſſible, & fit rétablir les ſtatues.

Ces dernieres circonſtances touchant le tombeau de Cn. Pompée ſont appuyées ſur le témoignage d'Appien. Selon Plutarque, on eut ſoin de porter à Cornélie les cendres de ſon cher époux, & elle les plaça dans ſa maiſon d'Albe. En ce

pas le tombeau de Cn. Pompée en Égypte n'aura été qu'un Cénotaphe.

DIGRESSION

ſur le Caractere de Cn. Pompée.

Bien des qualités, dit Plutarque, lui mériterent l'affection univerſelle; une conduite ſage & modeſte, beaucoup de goût & d'adreſſe pour les exercices de l'art militaire, une éloquence naturelle & inſinuante, un caractere de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux & aiſé. Car, jamais, perſonne ne demanda d'une façon moins importune, ni ne rendit ſervice de meilleure grace. Il ſavoit donner ſans faſte, & recevoir avec dignité,

Sa phyſionomie étoit douce & majeſtueuſe; un air plein de feu & tout-à-fait aimable, découvroit en même tems des ſentimens nobles & élevés. Il n'y avoit pas juſqu'à ſa maniere de rejetter ſes cheveux en arriere, & aux mouvemens tendres & vifs de ſes yeux, dont on ne fût charmé. On lui trouvoit de la reſſemblance avec les ſtatues d'Alexandre; on lui donnoit même le nom de ce grand conquérant; & il en étoit très flatté. L'orateur Philippe en plaidant pour lui dans une affaire, dit qu'il ne falloit pas s'étonner ſi un Philippe aimoit un Alexandre.

Cn. Pompée, au rapport de Velleius Paterculus, étoit de mœurs très-pures, d'une probité irréprochable, d'une éloquence médiocre. Il étoit avide de puiſſance, mais ne vouloit pas la ravir. Son déſir étoit qu'elle lui fût déférée volontairement. C'eſt pourquoi, autant il étoit grand Général dans la guerre, autant ſe montroit-il Citoyen modeſte dans le Gouvernement intérieur de la République, ſi ce n'eſt lorſqu'il craignoit que quelqu'un ne ſe rendît ſon égal. En tout cas ſa conduite étoit pleinement louable. Il étoit ami conſtant, & nullement implacable ennemi; fidele & ſincere dans les réconciliations, peu difficile s'il s'agiſſoit d'une ſatisfaction qui lui fût due; communément modéré dans l'uſage de ſa puiſſance; en un mot preſque exempt de tout vice, ſi ce n'en étoit un très-grand de ne pouvoir ſouffrir que dans une ville libre & maîtreſſe de l'Univers, dont tous les Citoyens étoient égaux de droit, il s'en trouvât un ſeul qui lui diſputât le premier rang.

Cicéron parlant de Cn. Pompée, s'exprime ainſi: « Tout » ce qui retarde les autres, ne » lui a jamais fait perdre un » inſtant. On ne l'a jamais vu » ſe laiſſer écarter de ſa route » ni par la cupidité, pour courir » après une riche proie; ni par » l'amour des plaiſirs, pour ſe » livrer à la volupté; ni par » les délices des plus beaux » païs, pour y chercher un » amuſement agréable; ni par

» la gloire & la renommée » d'une ville célebre, pour aller la viſiter ; ni enfin par » la fatigue même, pour ſe » procurer un repos néceſſaire. » Sa modération va ſi loin, » que les tableaux, les ſtatues, » & les autres ornemens des » villes Grecques, qui irritent » la convoitiſe des autres, lui, » il ne les a pas même cru dignes » de ſa curioſité. Auſſi tous les » peuples le regardent-ils au- » jourd'hui comme un homme » extraordinaire, qui ne leur » a point été envoyé de cette » ville, mais qui ſemble être » deſcendu du Ciel. C'eſt lui » qui leur a appris à ſe per- » ſuader qu'il y a eu autrefois » des Romains de ce déſinté- » reſſement tant vanté ; fait » abſolument décrédité main- » tenant parmi les nations étran- » geres, & ſur lequel on ſuſ- » pectoit la foi de nos annales. » Aujourd'huy, la juſtice de » notre Gouvernement brille » de tout ſon éclat à leurs » yeux. C'eſt aujourd'hui qu'ils » comprennent que leurs an- » cêtres ont eu raiſon, lorſ- » que nous avions des Magiſ- » trats auſſi équitables & auſſi » modérés qu'ils voyent Cn. » Pompée, d'aimer mieux ſe » rendre ſujets du peuple Ro- » main, que de commander aux » autres. Que dirai-je de ſon » affabilité, qui ouvre toutes » les entrées auprès de ſa per- » ſonne à tous ceux qui ont » beſoin de ſon ſecours, ou » quelque plainte à porter de- » vant lui ? Ce grand homme, » qui par ſon élévation l'em- » porte ſur tous ceux qui » tiennent le premier rang dans » l'Univers, par ſa facilité ſem- » ble s'égaler aux plus petits. » Pour ce qui eſt de ſa fidé- » lité dans les engagemens, » combien croyez-vous que » s'y repoſent tranquillement » vos alliés, puiſqu'elle a pa- » ru aux ennemis du genre » humain une aſſurance ſacrée » & inviolable ? Enfin, ſon » humanité & ſa clémence ſont » telles, qu'il eſt difficile de » décider, ſi les ennemis ont » plus redouté ſa bravoure dans » les combats, ou plus aimé » ſa douceur après leur défai- » te. » Voilà de grands éloges, mais qui ne doivent pas cependant être ſoupçonnés d'exagération. L'hiſtoire parle de Cn. Pompée, comme fait ici ſon panégyriſte.

De tous les traits qui forment le caractere de Cn. Pompée, le plus digne de remarque & celui qui ſans contredit mérite le plus d'attention, c'eſt la pureté de ſes mœurs, c'eſt la retenue & la décence, qui réglerent toujours ſa conduite ; trait preſque unique dans un ſiecle auſſi corrompu, & dans une telle fortune ; trait infiniment eſtimable pour quiconque ſait priſer la vertu. C'eſt auſſi par ce ſeul endroit que Cicéron le définit, en s'entretenant avec Atticus de la nouvelle récente de ſa mort. « Je ne » ſuis point étonné, dit-il, de

» la fin tragique de Cn. Pom-
» pée. Son état paroiſſoit ſi
» déſeſpéré à tous les Rois &
» à tous les Peuples, qu'en
» quelque lieu que la fuite l'eût
» porté, je m'attendois à un
» pareil évenement. Je ne puis
» m'empêcher de plaindre ſon
» malheur. Car, je l'ai connu
» pour un homme reſpectable
» par l'intégrité, la pureté &
» la dignité de ſes mœurs. »

Cet eſprit de modération l'accompagna dans les affaires publiques. Il l'empêcha, même dans les plus grands écarts que lui fit faire ſon ambition, de ſe porter aux derniers excès, & le ramena enfin aux ſaines maximes de l'Ariſtocratie. Depuis ſon troiſieme Conſulat, Cn. Pompée fut non ſeulement l'obſervateur, mais le protecteur & l'appui des loix; & lorſqu'il prit les armes contre Jules Céſar, il eut cette gloire ſinguliere, que ſa cauſe fut regardée comme la cauſe du Sénat & de la République. Il laiſſa même une impreſſion d'eſtime & de vénération pour ſa mémoire, qui lui donna encore des partiſans après ſa mort, & qui détacha & convertit en ennemis de ſon rival vainqueur pluſieurs de ceux qui lui avoient été le plus intimement unis.

Pour ce qui eſt de ſes talens militaires & de l'habileté dans le commandement des armées, quoique nous voyons s'établir parmi bien des perſonnes un préjugé peu favorable pour lui à cet égard, nous ne ſommes pas aſſez hardis pour refuſer le titre de grand Général à un homme, qui, depuis l'âge de vingt-quatre ans juſqu'à quarante-cinq, a autant vaincu d'ennemis qu'il en a eu à combattre, & dont les trophées ont rempli l'Afrique, l'Eſpagne, l'Aſie & toute la mer méditerranée. Son malheur eſt d'avoir eu un adverſaire tel que Jules Céſar, devant qui tout mérite guerrier, quelque éclatant qu'il ſoit en lui-même, s'éclipſe & diſparoît.

Le Peuple romain avoit fait élever une ſtatue en l'honneur de Cn. Pompée, avec cette inſcription ſi glorieuſe: *P. Urb. Ro. S. P. Q. Pompeius magnus imp. bello* XXX *ann. confecto, fuſis, fugatis, occiſis, in deditionem acceptis hominum centies vicies ſemel* LXXXIIIM, *depreſſis aut captis navibus* DCCCXLVI, *oppidis, caſtellis* MDXXXVIII *in fidem acceptis; terris à Maoti ad Rubrum mare ſubactis; quum oram maritimam prædonibus liberaſſet, & imperium maris Pop. Rom. reſtituiſſet; ex Aſia, Ponto, Armenia, Paphlagonia, Cappadocia, Cilicia, Syria, Scythis, Judæis, Albanis, Iberis, inſula Creta, Baſternis, & ſuper hæc de regibus Mithridate atque Tigrane triumphaſſet.*

POMPÉE [Cn.], *Cn Pompeius*, Κν. Πομπήϊος, (*a*) fils aîné

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 189. de Bell. Civil. L. III. pag. 617. *& ſeq.* Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. pag. 732. *& ſeq.* de Bell. Afric. p. 767. *& ſeq.*

du précédent, ne fut pas moins attaché que ſon pere au parti patriotique. Il fut envoyé en Aſie l'an 49 avant Jeſus Chriſt, pour aſſembler de toutes les parties de l'orient, de puiſſantes forces de terre & de mer. Après que ſon pere eut été tué en Égypte, les partiſans de la liberté voulurent un jour donner le commandement de la flotte à Cicéron. Mais, celui-ci, loin d'accepter ce qu'on lui offroit, déclara nettement qu'à ſon avis ce n'étoit pas aſſez de quitter les armes, qu'il falloit les jetter. Ce diſcours excita l'indignation de ceux qui étoient préſens. Sur tout Cn. Pompée s'emporta juſqu'à tirer l'épée contre Cicéron, qu'il traitoit de déſerteur & de traître, & il l'auroit percé, ſi Caton ne ſe fût oppoſé à une violence également brutale & injuſte.

Peu de tems après, Cn. Pompée ſe rendit à la cour d'Égypte pour y demander du ſecours. Il y avoit alors dans cette cour, une diviſion, qui fermentoit entre Ptolémée & Cléopatre ſa ſœur. Cette fiere & ambitieuſe Princeſſe ſavoit dès-lors ſacrifier ſans ſcrupule la pudeur à l'ambition, & faire trafic de ſa beauté. Elle fut charmée de plaire à ce jeune Romain, & elle crut, par les complaiſances criminelles qu'elle eut pour lui, acheter en ſa perſonne un puiſſant protecteur. Elle ſe trompa néanmoins, puiſque le Sénat de Cn. Pompée décida la conteſtation, en faveur de Ptolémée.

Cependant, les forces de Cn. Pompée s'étoient conſidérablement augmentées en Eſpagne, & commençoient à donner de l'inquiétude à Jules Céſar. Cn. Pompée avoit un grand nombre d'amis dans cette province, anciennement attachée à ſon nom; mais, ſes amis n'auroient peut-être pas oſé ſe déclarer, ſi la mauvaiſe conduite de celui qui commandoit pour Jules Céſar dans l'Eſpagne Ultérieure ne leur en eût préſenté l'occaſion. Auſſitôt que Cn. Pompée en eut reçu la nouvelle, il partit d'Afrique pour paſſer en Eſpagne. Les auteurs des mouvemens agirent par eux-mêmes, ſouleverent les troupes & une partie de la province, & ſe trouverent aſſez forts pour chaſſer Trébonius qui étoit arrivé depuis peu de Rome pour prendre le Gouvernement de l'Eſpagne Ultérieure avec la qualité de Proconſul. T. Scapula & Q. Aponius, chevaliers Romains, ſe mirent à la tête des légions, en attendant que le jeune Cn. Pompée en vînt prendre le commandement.

Il le fit dès que ſa ſanté ſe fut rétablie; & bientôt ſon nom, ſes manieres careſſantes auxquelles il força ſon caractere

de Bell. Hiſpan. pag. 826. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 188. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 380, 381, 512, 521, 584. T. VIII. p. 2, 3. *& ſuiv.*

naturellement dur & féroce, quelques ſuccès dans les commencemens, des largeſſes faites à propos aux dépens de ceux qui l'avoient obligé d'employer contre eux la force des armes, tout cela lui attira un grand nombre de partiſans. Preſque toute l'Eſpagne reconnut ſes loix. Pour groſſir ſes troupes, il ne fit point difficulté d'enrôler des eſclaves de bonne volonté qu'il affranchiſſoit. Il ſe trouva ainſi en peu de tems à la tête de treize légions. Après la défaite de Métellus Scipion en Afrique, Cn. Pompée en receuillit quelques débris. Sextus ſon frere, T. Labiénus, & Varrus, lui amenerent un nombre de vaiſſeaux. Ainſi, il ſe vit en état de tenir tête par mer & par terre aux Lieutenans de Jules Céſar. Ni Didius, détaché avec une partie de la flotte de Jules Céſar, ni Q. fabius & Q. Pédius, qui commandoient ſes légions, ne pouvoient réduire un ennemi déſormais trop puiſſant; & de concert avec les peuples qui étoient encore demeurés fideles à Jules Céſar en Eſpagne, ils preſſoient leur Général de ſe tranſporter ſur les lieux, lui repréſentant que le danger devenoit digne de lui, & que ſa préſence étoit abſolument néceſſaire pour ſauver la province.

Jules Céſar partit donc de Rome vers la fin de l'année où il étoit Dictateur pour la troiſieme fois. Il prévint tout le monde, amis & ennemis par la rapidité de ſa marche. On fut étonné de le voir, lorſqu'on le croyoit encore fort éloigné. Néanmoins, comme on avoit ſu en Eſpagne qu'il ſe préparoit à partir, le jeune Cn. Pompée s'étoit déjà renfermé dans la Bétique, abandonnant le reſte de ce qu'il tenoit en Eſpagne, parce qu'il croyoit avec raiſon n'avoir pas trop de toutes ſes forces raſſemblées & réunies pour ſe défendre contre un tel adverſaire. Toute la Bétique obéiſſoit à Cn. Pompée, excepté la ſeule ville d'Ulia, qu'il entreprit de réduire par la force; & il étoit occupé à en pouſſer le ſiege, lorſque Jules Céſar arriva.

Quelque grande idée que dût avoir le fils de Cn. Pompée du vainqueur de ſon pere, s'il ſe croyoit obligé à prendre des précautions, il n'étoit pas cependant frappé de crainte. Il ne penſoit pas qu'il y eût une telle différence d'homme à homme, que l'eſpérance de la victoire ne lui fût auſſi bien permiſe qu'à Jules Céſar. Ainſi, plein de courage & de confiance, il continua avec une nouvelle vigueur le ſiege qu'il avoit commencé. Le ſuccès ne répondit pas à ſon attente. Bientôt il eut lieu de connoître la ſupériorité de ſon ennemi. Jules Céſar introduiſit du ſecours dans la place, & en même tems il s'avança vers Cordoue, comme pour attaquer cette capitale de toute la province. Sex. Pompée, qui y comman-

doit, fut effrayé, & demanda du ſecours à ſon frere, qui fut obligé de lever le ſiege d'Ulia.

Le plan de Jules Céſar étoit de décider tout d'un coup la querelle par une bataille. Il marcha donc à l'ennemi, qui ſe tenoit ſous Cordoue. Lorſqu'il fut arrivé en préſence de Cn. Pompée, il tâcha de l'attirer à une action générale. Mais, celui-ci ne voulant point accepter le défi, & ſe contentant de quelques légeres eſcarmouches, qui n'avançoient pas beaucoup les affaires, Jules Céſar, qui n'étoit pas accoutumé à perdre inutilement le tems, alla aſſiéger Atégua la plus forte place de toutes celles qui tenoient pour Cn. Pompée. Après s'être rendu maître de cette place, il ſerra de près ſon ennemi, qui, pour encourager les ſiens, affectoit de répandre le bruit que Jules Céſar craignoit de s'expoſer en plaine, pendant que lui-même il avoit grand ſoin de ſe tenir ſur des hauteurs où il ne pût être aiſément attaqué. Seulement il détachoit quelque cavalerie, & engageoit ainſi de petits combats, dont les évenemens ſont auſſi peu importans, qu'ils étoient divers, & ſouvent douteux. Enfin, les deux armées, en ſe côtoyant & ſe harcelant ſans ceſſe, arriverent près de Munda, où ſe donna enfin un combat général.

La victoire fut complette du côté de Jules Céſar. Pour Cn. Pompée, il ne ſurvécut pas long-tems à ſa défaite. Il tenta de ſe ſauver ſoit par terre ſoit par mer avec un peloton de troupes qu'il avoit raſſemblées, & quelques vaiſſeaux. Mais, il éprouva toutes ſortes de malheurs dans ſa fuite. Attaqué & battu par ceux que ſon ennemi avoit chargés de le pourſuivre, bleſſé à l'épaule & à la jambe gauche, & s'étant démis le talon, réduit à ne pouvoir ni monter à cheval, ni même ſouffrir la litiere, il ſe cacha dans un antre écarté. Sa retraite ayant été bientôt découverte, il y fut tué, & ſa tête apportée à Jules Céſar le douze Avril de l'an 45 avant Jeſus-Chriſt. Comme il étoit important de conſtater ſa mort, cette tête fut expoſée à la vue des peuples par ordre du vainqueur, & enſuite enterrée.

POMPÉE [SEX], *Sex. Pompeius*, Σέξτος Πομπήϊος. (a) frere du précédent, étoit le plus jeune des fils du grand Pompée. Après la bataille de Pharſale, il alla avec ſoixante Sénateurs que la fuite avoit d'abord diſperſés, joindre ſon pere en Pamphylie. Ce dernier, peu de tems après, ayant été tué en

(a) Dio. Caſſ. pag. 186, 188, 226, 274. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. I. c. 2, 10. L. V. c. 1. Vell. Patercul. L. II. c. 72. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 930. Appian. p. 494, 610, 637. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 408, 508. Hirt. Panſ. de Bell. Hiſp. pag. 829, *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 6, 13. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 261, 262, Tom. VII. pag. 168.

Egypte,

Égypte, Sext. Pompée s'enfuit dans l'iſle de Chypre ; mais, s'y croyant trop à portée des meurtriers de ſon pere, il tira vers l'occident, & fut porté par le vent au même endroit où Caton s'étoit arrêté. Il ſe rendit enſuite en Eſpagne auprès de ſon frere Cn. Pompée, auquel il amena quelques vaiſſeaux. Cn. Pompée, après avoir été défait près de Munda, fut tué dans un antre où il s'étoit réfugié.

Sext. Pompée, la derniere eſpérance de ſon nom, ſe déroba pour lors au péril qui le menaçoit. Il étoit à Cordoue lors de la bataille de Munda. Dèſqu'il en ſut le malheureux ſuccès, il ſortit de la ville & du païs, & il alla s'enfoncer dans les montagnes de la Celtibérie, où il demeura quelque tems inconnu ou négligé.

Ce déplorable héritier d'une ſi illuſtre famille n'attendit pas que ſon ennemi ceſſât de vivre pour entreprendre de relever ſa fortune. Après avoir mené pendant quelque tems une vie de brigand, il s'attacha à recueillir les débris de la bataille de Munda, & ayant encore ramaſſé quelques autres ſecours, il oſa ſe faire connoître. Il s'empara même de pluſieurs villes dans le plat païs, & ſe ſoutint avec avantage contre deux Lieutenans de Jules Céſar, qui lui firent ſucceſſivement la guerre, Carrinas & le célebre Pollion. Ses affaires étoient déjà en aſſez bon état, lorſqu'il apprit que le Dictateur avoit été tué dans le Sénat. Cette nouvelle augmenta ſes eſpérances, & le nombre de ſes partiſans ; & il eut la confiance d'écrire à Rome pour demander qu'il lui fût permis de retourner dans ſa patrie, & de rentrer dans ſes biens, & que toutes les troupes fuſſent licenciées dans toute l'étendue de l'empire. M. Antoine appuya ſa demande ; ſi ce n'eſt qu'au lieu de le rétablir dans ſon patrimoine, dont il poſſédoit lui même, ou avoit diſſipé une bonne partie, il propoſa de lui donner du tréſor public la ſomme de deux cens millions de ſeſterces, & de plus de lui déférer le commandement des mers, tel que ſon pere l'avoit eu autrefois. Rien ne pouvoit être plus agréable au Sénat. Cependant, par quelque raiſon que ce puiſſe être, la choſe traîna, & ne fut conclue que quelques mois après par l'entremiſe de M. Lépidus, qui, comme Proconſul de l'Eſpagne Citérieure, ſe trouva naturellement chargé de cette négociation. On accorda à Sext. Pompée toutes les conditions que M. Antoine avoit propoſées, & même plus. Car, le dédommagement pour ſes biens patrimoniaux fut porté à ſept cens millions de ſeſterces ; ſomme prodigieuſe, & par laquelle il eſt clair que le Sénat avoit deſſein d'armer le fils de Cn. Pompée, & non pas de le dédommager. Sext. Pompée alors quitta l'Eſpagne, mais il ne

revint point à Rome. Il profita du titre de commandant ou ſurintendant des mers pour raſſembler ſous ſes ordres tout ce qu'il put trouver de vaiſſeaux dans les ports de l'Eſpagne & de la Gaule ſur la Méditerranée ; & il ſe tint quelque tems à Marſeille à deſſein de prendre conſeil des évenemens. Lorſqu'il vit le Triumvirat ſe former, il s'empara de la Sicile & il y fut, comme nous le verrons tout-à-l'heure, le plus ſûr aſyle des Proſcrits.

Dans l'édit de proſcription, aux meurtriers de Jules Céſar on avoit ajouté leurs complices. Cette additon vague donnoit la facilité à Octavien d'envelopper dans une même condamnation avec les vrais auteurs de la mort de ſon grand oncle ceux qui n'avoient d'autre crime que de lui être ſuſpects ou redoutables. Il y en eut ſans doute pluſieurs; & de ce nombre fut Sext. Pompée, qui, bien loin d'avoir eu part à la conſpiration, vraiſemblablement n'en avoit pas même entendu parler avant qu'elle s'exécutât, étant alors au fond de l'Eſpagne. Mais, c'étoit le dernier rejetton d'une maiſon ennemie, qu'octavien cherchoit à ſacrifier à ſa ſûreté. Sext. Pompée appella de cet injuſte & odieux procédé à ſon épée ; & profitant du titre de commandant général des mers, qui lui avoit été donné dans un intervalle où le Sénat pouvoit quelque choſe dans la République, il raſſembla tout autant de vaiſſeaux qu'il lui fut poſſible, & recut ſans diſtinction tous ceux qu'il trouva diſpoſés à le ſervir. Pirates, eſclaves, brigans, tous furent bien venus auprès de lui. Des hommes d'une eſpece bien différente, citoyens des villes d'Italie qui devoient être ſacrifiées pour la récompenſe des légions des Triumvirs, accoururent en foule ſe ranger autour de celui qu'ils regardoient comme un vengeur, & augmenterent ſes forces. Bientôt, il ſe trouva aſſez puiſſant, non ſeulement pour tenir la mer de Toſcane, piller, faire des courſes, enlever des vaiſſeaux dans les ports de l'Italie, mais même pour s'emparer d'une partie de la Sicile, dont il força Pompeius Bithynicus, qui en étoit Préteur, à partager le commandement avec lui.

Tout cela ſe fit durant le cours de la proſcription, & le mit en état de devenir l'aſyle le plus favorable aux proſcrits. Il s'y employa avec zele & généroſité. Il fit afficher dans Rome & dans toutes les grandes villes d'Italie des placards, par leſquels il promettoit à ceux qui ſauveroient un proſcrit le double de la ſomme que donnoient les Triumvirs pour chaque tête qui leur étoit apportée. Il diſtribua des brigantins, des barques, des vaiſſeaux de guerre le long des côtes, pour avertir par des ſignaux les malheureux qui ſe cachoient, & pour recevoir tous ceux qui pouvoient aborder. Lorſque quelqu'un des

proſcrits étoit arrivé auprès de lui, il l'accueilloit gracieuſement, lui fourniſſoit des habits, des équipages, & tout ce qui peut être néceſſaire ; & il donnoit à ceux qui en étoient capables, des commandemens dans ſes légions, ou ſur ſa flotte. Il leur garda fidélité juſqu'au bout, & dans la ſuite il ne fit aucun traité avec les Triumvirs, où il ne ſtipulât la ſûreté des proſcrits qui vouloient retourner dans leur patrie.

Sext. Pompée étoit donc une épine, que les Triumvirs auroient été bien aiſes de s'arracher avant que de s'embarquer pour la grande expédition qu'ils projettoient contre M. Brutus & C. Caſſius. Il mattoit Rome & l'Italie par la diſette, enlevant les proviſions qui venoient par mer ; & il ſe trouvoit en état d'empêcher pareillement qu'il ne leur arrivât à eux-mêmes des vivres & autres munitions, lorſqu'ils ſeroient en Macédoine. Par ces raiſons, & comme d'ailleurs il ne leur paroiſſoit pas bien difficile de réduire un ennemi, qui à proprement parler, n'étoit qu'un corſaire, pendant que M. Antoine s'occupoit dans Brunduſium des moyens de faire paſſer des troupes en Épire, Octavien envoya Salvidiénus avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux contre Sext. Pompée, & il ſe tranſporta lui-même à Rhege pour animer cette guerre par ſa préſence. Elle ne fut pas auſſi facile que les Triumvirs ſe l'étoient imaginé. Sext. Pompée avoit profité du tems où il avoit été laiſſé tranquille pour acquérir des forces maritimes très-conſidérables. Seulement à l'approche de Salvidiénus, il ceſſa d'infeſter les côtes de l'Italie, & il ſe borna à défendre la Sicile. Octavien étoit ſi mal pourvu de vaiſſeaux, que ſon Lieutenant tenta de fabriquer, à l'imitation de ce qu'il avoit vu pratiquer en Gaule, de petites barques d'un bois léger, recouvert de cuirs crus. De tels bâtimens n'étoient pas propres à ſoutenir l'agitation & la violence des vagues dans le détroit de Sicile, & ils ne firent qu'apprêter à rire aux ennemis. Octavien amena pourtant avec lui une flotte ; & il ſe donna près du rocher de Scylla un combat naval dans lequel Sext. Pompée eut l'avantage. La force n'ayant point réuſſi, Octavien eſſaya de la ruſe, & il voulut dérober l'occaſion de faire furtivement le trajet, ne doutant point que s'il pouvoit une fois mettre à terre ſes légions en Sicile, leur valeur & leur expérience ne lui aſſuraſſent la victoire. Mais tout fut inutile, il fallut renoncer au deſſein de pouſſer Sext. Pompée.

Après la bataille de Philippes où le Triumvirat triompha, il ne reſtoit preſque plus de forces républicaines. Sext. Pompée, ennemi par état & par ſon nom de la faction de Jules Céſar, mais ne poſſédant que la Sicile, ne paroiſſoit pas un adverſaire redoutable pour ceux qui

voyoient ſoumis à leurs loix tout le reſte de l'empire Romain. Il ne laiſſa pourtant pas de jouer depuis un très-beau rôle. M. Antoine le vit avec plaiſir rechercher ſon alliance. Il lui devoit de la reconnoiſſance, pour avoir donné aſyle à Julie ſa mere; & l'intérêt ſe joignant à ce motif d'honneur, il fit un très-bon accueil à L. Scribonius Libon, qui ſous prétexte de lui amener Julie, venoit lui propoſer un traité de ligue & d'alliance avec Sext. Pompée ſon gendre.

Placé entre les deux principaux chefs du parti victorieux, c'étoit une eſpece de triomphe pour Sext. Pompée, que de ſe faire conſidérer de M. Antoine & craindre d'Octavien. Sa puiſſance avoit pris des accroiſſemens importans, pendant que la guerre contre M. Brutus & C. Caſſius occupoit toutes les forces des vengeurs de Jules Céſar. Il avoit achevé de s'emparer de la Sicile, dont il ne poſſédoit d'abord qu'une partie, & il avoit fait périr Bithynicus, gouverneur de l'iſle, à qui il imputa d'avoir attenté à ſa vie. Statius Murcus, depuis la bataille de Philippes, lui avoit amené, un puiſſant renfort. Il ſoumit auſſi à ſa domination la Sardaigne; en ſorte qu'avec une flotte très-nombreuſe & très-aguerrie, il étoit maître de toute l'étendue de mer entre l'Italie & l'Afrique.

Cette poſition étoit très-avantageuſe, & il en conçut un orgueil extrême, juſqu'à ſe faire appeller le fils de Neptune, comme renouvellant la gloire navale de ſon pere, & poſſédant l'empire héréditaire des mers. Cependant, il devoit ſon élévation en grande partie aux circonſtances, & il n'avoit pas à beaucoup près toutes les qualités néceſſaires pour en tirer un fruit ſolide & durable. Velleius Paterculus nous le dépeint brave de ſa perſonne, actif & ardent, d'une imagination vive & prompte, fidele à ſes engagemens autant que ſon pere l'avoit été peu; mais eſprit groſſier, dont la barbarie ſe faiſoit ſentir même dans ſon langage; ſe laiſſant gouverner par des valets & pour nous ſervir des termes de l'hiſtorien, l'affranchi de ſes affranchis, & l'eſclave de ſes eſclaves. Il portoit envie à ceux qui tenoient le plus haut rang, & il obéiſſoit aux derniers des hommes. En effet, ceux à qui il témoignoit le plus de confiance, & qu'il mettoit à la tête de ſes flottes, étoient des affranchis, dont le plus célebre eſt ce Ménas qu'Horace a immortaliſé par la peinture énergique qu'il nous a laiſſée de ſon faſte & de ſon inſolence, objet éternel de mépris & d'indignation. Statius Murcus, homme de cœur, & qui avoit l'ame haute, ne put ſubir un joug ſi honteux, ni fléchir ſous des favoris encore flétris des fers de la ſervitude. Il lui en coûta la vie; on l'accuſa de trahiſon, & ſous ce prétexte il fut mis à mort.

Tel étoit Sext. Pompée, dont l'union avec M. Antoine, ſi elle eût été conſommée, pouvoit devenir fatale à Octavien. En joignant leurs forces maritimes, ils mettoient enſemble cinq cens voiles, & ainſi il leur étoit aiſé d'aſſiéger en quelque façon l'Italie & de l'affamer; & Octavien, puiſſant en légions, puiſqu'il en avoit quarante à ſon ſervice, mais totalement deſtitué de vaiſſeaux, ſe ſeroit vu réduit aux abois, & obligé de recevoir d'eux la loi. Il eſſaya de gagner Sext. Pompée, & pour frayer les voies à une réconciliation avec lui, il ſongea à s'allier avec ſon beau-pere. Mécene fut chargé de la part du jeune Triumvir de demander pour lui en mariage Scribonia ſœur de L. Scribonius Libon. Celui-ci, charmé de joindre à la qualité de beau-pere de Sext. Pompée, celle de beau-frere d'Octavien, y donna ſon conſentement.

Quelque tems après, il fut queſtion entre M. Antoine & Octavien de faire enſemble un traité. M. Antoine, qui craignoit la valeur des légions d'Octavien, n'oſoit s'obſtiner à rejetter la paix. Mais, Octavien ne vouloit entendre à aucun accommodement, que ſon Collegue n'eût remercié Sext. Pompée. Forcé de céder aux circonſtances, M. Antoine témoigna à Sext. Pompée qu'il n'avoit plus beſoin de ſes ſervices en Italie, lui promettant néanmoins d'avoir ſoin de ſes intérêts.

Sext. Pompée ne dut pas être ſatisfait du procédé. Auſſi ne fut-il pas long-tems à ſe venger, en cauſant au peuple Romain un mal qui le touchoit de très-près, c'étoit la diſette, que ſes flottes répandues le long des côtes faiſoient ſouffrir à Rome & à l'Italie. Comme il étoit maître des iſles de Sicile, de Sardaigne & de Corſe, il interrompoit le commerce & avec l'orient, & avec l'occident; & ſes corſaires tenoient toujours la mer pour intercepter les convois qui auroient pu venir d'Afrique. La faim eſt un puiſſant aiguillon. Le peuple s'ameuta, & preſſa les Triumvirs à grands cris de faire la paix avec Sext. Pompée. La multitude témoigna ſur tout ſes ſentimens aux jeux du Cirque, où c'étoit l'uſage de porter en pompe la ſtatue de Neptune. Elle la reçut avec des applaudiſſemens extraordinaires, pour honorer Sext. Pompée qui ſe diſoit fils de ce dieu. Octavien s'apperçut de cette affectation, & pour ne pas donner lieu de renouveller une pareille ſcene les jours ſuivans, où la fête ſe continuoit, il défendit qu'on y fît paroître la ſtatue de Neptune. Mais, le peuple la demanda, & n'ayant point obtenu ſatisfaction, il s'emporta à une ſédition furieuſe.

Il fallut donc qu'Octavien cédât enfin aux vœux du peuple, ou plutôt à la néceſſité, & donnât les mains à un accommodement avec Sext. Pompée. Cependant pour ſauver ſes apparences, il ne voulut point paroître dans

les commencemens de la négociation. Ce fut M. Antoine qui entama l'affaire avec L. Scribonius Libon. Celui-ci ſentit la difficulté de conduire une négociation qui ne pouvoit réuſſir que contre les vœux ſecrets de ceux qu'il s'agiſſoit de réconcilier. Pour ſe mettre hors d'embarras, & ne pas s'expoſer à des reproches, il propoſa une conférence entre les trois généraux, afin qu'ils terminaſſent par eux-mêmes leurs différends. Le peuple de Rome d'une part, & de l'autre les fugitifs retirés auprès de Sext. Pompée, appuyerent ſi fortement cette propoſition qu'elle fut acceptée. M. Antoine & Octavien ſe rendirent ſur la côte de Baies avec des troupes; & Sext. Pompée vint ſe ranger devant le promontoire de Miſene, accompagné d'une belle & nombreuſe flotte, & montant une galere à ſix rangs de rames.

Pour tenir la conférence, ils prirent des meſures qui marquoient bien les défiances réciproques. Sur des pilotis enfoncés dans la mer on jetta deux ponts, entre leſquels on laiſſa un petit intervalle. Le pont, qui tenoit à la terre, étoit pour les Triumvirs, l'autre pour Sext. Pompée. Dans le premier entretien qu'ils eurent enſemble, leurs prétentions ſe trouverent étrangement éloignées. Sext. Pompée ne demandoit rien moins que de devenir le Collegue d'Octavien & de M. Antoine, & d'être ſubſtitué à l'imbécille M. Lépidus. Les Triumvirs au contraire ne vouloient lui accorder que la ſimple liberté de revenir à Rome. Ils ſe ſéparerent donc peu ſatisfaits mutuellement, mais cependant ſans rompre la négociation. La famine étoit une raiſon preſſante pour les Triumvirs; Sext. Pompée ſe voyoit vivement ſollicité par ceux qui l'environnoient. Ils lui firent une eſpece de violence; & dans un moment où leurs inſtances le fatiguoient, il s'écria en déchirant ſes habits, qu'il étoit trahi par ceux qu'il avoit ſauvés. Malgré cela il ne put réſiſter aux prieres de tant de grands perſonnages, ſoutenues de celles de ſa mere. La paix fut conclue à des conditions avantageuſes & honorables pour lui, s'il eût pu ſe promettre qu'elles fuſſent fidelement obſervées.

Dans ce traité il ſtipuloit pour lui même, pour les illuſtres fugitifs auxquels il avoit donné retraite, pour ſes ſoldats. Pour lui-même il obtint la poſſeſſion tranquille & aſſurée des iſles de Sicile, Sardaigne, & Corſe, auxquelles on ajoutoit l'Achaïe; & cela pour autant de tems que les Triumvirs poſſéderoient eux-mêmes les départemens dont ils jouiſſoient. On lui promit le Conſulat, avec pouvoir de l'exercer abſent par tel de ſes amis qu'il conſtitueroit ſon procureur en cette partie. On lui aſſuroit encore la dignité d'augure, & ſur les biens de ſon pere ſoixante-dix millions de ſeſterces, ou

huit millions ſept cens cinquante mille livres.

Pour ce qui eſt des fugitifs ou exilés, ils furent diſtribués en trois claſſes, les meurtriers de Jules Céſar, les proſcrits, ceux qui avoient pris volontairement le parti de s'enfuir. Les premiers ne furent point compris dans le traité; mais, en combinant les témoignages d'Appien & de Dion Caſſius, il paroît qu'on leur accorda une permiſſion verbale de ſe choiſir un lieu d'exil, où ils pourroient vivre en ſûreté. Les proſcrits furent rétablis dans tous leurs droits & privileges; mais, on ne leur rendit que le quart des biens qui leur avoient été confiſqués. Ceux, qui n'avoient ni condamnation, ni proſcription ſur leur compte, rentrerent dans tous leurs droits, & dans tous leurs biens à l'exception des meubles. Quelques particuliers plus diſtingués ou plus accrédités que les autres, obtinrent nommément des magiſtratures & des ſacerdoces.

Les ſoldats de Sext. Pompée furent auſſi traités tout-à-fait favorablement. Il y en avoit un très-grand nombre qui étoient de condition ſervile. Sûrs de trouver la liberté en Sicile, les eſclaves déſertoient en foule de l'Italie; & la choſe avoit été au point, que les Veſtales, parmi les vœux qu'elles adreſſoient aux Dieux pour le bien de l'Empire, avoient reçu ordre l'année précédente d'ajouter une priere pour demander la ceſſation de ce fléau. Les eſclaves, enrôlés ſous les drapeaux de Sextus Pompée, furent maintenus par le traité dans la jouiſſance de leur liberté; & l'on promit aux ſoldats de condition libre, qui ſervoient dans ſes armées & ſur ſes flottes les mêmes récompenſes, après leur tems de ſervice, qui avoient été accordées aux ſoldats des Triumvirs. Pour tant d'avantages que Sext. Pompée recueilloit de ce traité, il s'engageoit réciproquement à retirer ſes troupes des poſtes qu'il occupoit en Italie, à ne plus recevoir d'eſclaves fugitifs, à ne point augmenter ſes forces navales, à défendre l'Italie contre les pirates, & à envoyer à Rome les mêmes redevances en bled & en autres impoſitions, qu'avoient coutume autrefois de payer les iſles qui lui étoient abandonnées.

Après que les articles eurent été ainſi rédigés, l'acte ſolemnel que l'on en dreſſa fut muni des ſceaux des trois Généraux contractans, & envoyé à Rome aux Veſtales, pour être gardé comme un dépôt précieux & ſacré. Les conférences finirent par des témoignages d'amitié réciproque; on ſe donna la main, on s'embraſſa. Cette paix cauſa une joie égale à l'ardeur avec laquelle elle avoit été déſirée. L'Italie, délivrée de la crainte d'une famine qui commençoit déjà à ſe faire ſentir, un grand nombre des premiers Citoyens de Rome, rendus à la patrie après un long exil, c'étoient-là des ſujets intariſſables de félici-

tations publiques & particulieres. Les moins contens de cette paix furent les trois Chefs qui l'avoient conclue. Ils en célébrerent néanmoins tous trois des réjouiſſances extérieures par des repas qu'ils convinrent de ſe donner tour-à-tour. Ils tirerent entr'eux au ſort à qui commenceroit ; & le ſort ayant décidé pour Sext. Pompée, M. Antoine lui demanda où il les recevroit. Sur mon bord, répondit Sextus Pompée ; car, telle eſt la maiſon paternelle qui reſte à Sextus Pompée dans Rome. L'alluſion eſt encore plus heureuſe & plus marquée dans le Latin, parce que le même mot dont ſe ſervoit Sextus Pompée pour exprimer ſon vaiſſeau, étoit le nom du quartier de Rome où étoit la maiſon de ſon pere.

Pendant le repas, on s'égaia beaucoup, ſur-tout aux dépens de M. Antoine, dont la paſſion pour Cléopatre fournit matiere à bien des plaiſanteries. La ſcene auroit bien changé, & ſeroit devenue bien ſérieuſe, ſi Sext. Pompée eût déféré aux conſeils de Ménas. Car, cet affranchi vint lui dire à l'oreille : *Voulez-vous que je coupe les cordages des ancres, & que je vous rende ainſi le maître, non de la Sicile & de la Sardaigne, mais de tout l'Univers ?* La tentation étoit forte ; & Sextus Pompée eut beſoin de réflexion pour s'affermir contre une ſi puiſſante amorce. Il y penſa un moment, & prenant ſon parti avec nobleſſe, il répondit à Ménas : *Tu devois le faire ſans me le dire. Mais, puiſque tu m'en as parlé, contentons-nous de ce que nous avons ; car, je ne ſçais point me parjurer.* Les convives de Sext. Pompée n'entendirent rien de ce qui ſe diſoit, & le repas s'acheva auſſi gaiement qu'il avoit commencé. Il y fut même queſtion d'affaires ; & l'on y projetta le mariage de deux enfans encore en bas âge, c'eſt-à-dire, de la fille de Sext. Pompée avec le jeune Marcellus, fils d'Octavie, beau-fils de M. Antoine, & neveu d'Octavien. Les Triumvirs traiterent ſucceſſivement leur nouvel allié dans des tentes dreſſées exprès ſur le rivage ; après quoi on ſe ſépara. Sextus Pompée s'en retourna en Sicile ; Octavien & M. Antoine, à Rome.

La paix, qui venoit d'être conclue, ne fut pas de longue durée. Octavien & Sext. Pompée n'y avoient conſenti que malgré eux, & les occaſions de rupture ne peuvent jamais manquer entre ceux qui les cherchent. Sext. Pompée ſe plaignoit & de M. Antoine, & d'Octavien ; de M. Antoine, comme lui détenant l'Achaïe, qui par le traité de Miſene, lui avoit été cédée ; d'Octavien, comme ne faiſant pas jouir les Citoyens rétablis par le même traité, des avantages qui leur avoient été promis. En conſéquence de ces infractions, il prétendit être en droit de ſe mettre au large ſur un article qui le gênoit étrangement. Ce n'étoit qu'avec un extrême regret & une grande

crainte qu'il ſe voyoit aſtreint à ne point augmenter ſes forces, pendant que les Triumvirs en avoient d'infiniment ſupérieures. Il fit conſtruire de nouveaux vaiſſeaux, il leva des rameurs, il autoriſa même ſecrétement les Corſaires, qu'il s'étoit engagé de réprimer, à enlever les proviſions qui venoient par mer à Rome & dans les autres villes d'Italie; en ſorte que la diſette, ayant à peine donné le tems de reſpirer, recommença preſque auſſi dure qu'auparavant; & cette paix, reçue d'abord avec tant d'applaudiſſement, ſembla bientôt aux Romains ne leur avoir procuré d'autre fruit, que d'ajouter un quatrieme Tyran aux trois qui les opprimoient. Dans le deſſein où étoit Octavien de renouveller la guerre, rien ne convenoit mieux à ſes vues, que cette conduite de Sext. Pompée, ſur-tout par rapport à l'objet des vivres, ſi intéreſſant pour la multitude, & ſi capable de l'irriter contre l'auteur de ſa miſere. Auſſi s'étudia-t-il à mettre en pleine évidence la colluſion de Sext. Pompée avec les Pirates qui infeſtoient les mers. Quelques-uns de ces Pirates, ayant été faits priſonniers, furent par ſon ordre appliqués à la queſtion, & il fit répandre dans le public leur dépoſition, qui chargeoit Sext. Pompée. Il confirma ce premier témoignage par celui de Ménas, qui dans ce même tems s'étoit donné à lui, trahiſſant indignement ſon patron & ſon bienfaiteur.

Octavien avoit deux flottes nombreuſes; l'une étoit commandée par Calviſius Sabinus, ſur la mer de Toſcane; l'autre, conſtruite & équipée à Ravenne ſur la mer Adriatique, avoit pour amiral L. Cornificius. Ces deux flottes, dont Octavien voulut commander en perſonne la derniere, devoient, ſelon ſon plan, attaquer en même tems la Sicile des deux côtés oppoſés: & ſes légions ſe rendirent par terre à Rhege, afin d'achever la victoire en paſſant en Sicile, après qu'avec ſes forces navales il ſe ſeroit rendu maître de la mer. Mais, le ſuccès ne répondit pas à des apprêts ſi redoutables & ſi bien concertés. Sext. Pompée avoit pris ſes meſures pour réſiſter avec vigueur. Ayant auſſi partagé ſes forces, il avoit envoyé Ménécrate à la tête d'une partie de ſa flotte au-devant de Calviſius Sabinus; & lui-même il reſtoit à Meſſine pour y attendre Octavien. Ménécrate attaque la flotte ennemie près de Cumes. Mais, devenu inhabile au combat à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçue, & ne pouvant plus payer de ſa perſonne, il animoit pourtant les ſiens à bien faire; juſqu'à ce que voyant ſon vaiſſeau forcé & pris, il ſe jetta dans la mer pour ne pas tomber entre les mains de ſon ennemi.

La mort de Ménécrate égala à-peu-près les choſes entre les deux partis. Démocharès ſon lieutenant, & affranchi comme lui de Sext. Pompée, quoi-

qu'il eût perdu beaucoup moins de monde que Calvisius Sabinus, se retira néanmoins dans le port de Messine, & laissa à l'Amiral d'Octavien la liberté de poursuivre sa route, pour joindre son Général.

Octavien, ayant reçu la nouvelle du combat de Cumes, sortit du port de Rhege avec sa flotte garnie de bonnes troupes, & passa le détroit, côtoyant toujours l'Italie, pour recueillir son Lieutenant. Sext. Pompée observoit de Messine les mouvemens du Triumvir. Il le suivit, & l'ayant atteint près du rocher de Scylla, il l'attaqua brusquement. La position des deux flottes étoit à-peu près la même qu'au combat de Cumes, & le succès ne fut pas différent. Toute la bravoure des soldats légionnaires d'Octavien ne pût résister à la supériorité que donnoient aux gens de Sext. Pompée leur habileté dans la marine, & l'avantage de leur situation. Démocharès, qui avoit été substitué par Sext. Pompée à Ménécrate, secondé d'Apollophane, autre affranchi de leur commun patron, coula à fond plusieurs vaisseaux ennemis, en brûla d'autres; & tout auroit peut-être été ou détruit, ou pris, si sur le soir les vainqueurs n'eussent apperçu Calvisius Sabinus qui approchoit. Ils se retirerent à cette vue, laissant la flotte & l'armée d'Octavien dans un désordre inexprimable. Pour surcroît de malheur, une tempête qui survint, acheva de ruiner toutes les forces navales d'Octavien.

Ce Général en fut si pénétré de douleur, que ne pouvant soutenir la vue d'un mal auquel il n'avoit aucun remede à apporter, il se retira à Vibone; & de-là il distribua ses troupes de terre dans toutes les places maritimes, pour se précautionner contre les entreprises que son ennemi pourroit faire sur l'Italie après un si grand avantage. Mais, Sext. Pompée, plus courageux pour se défendre qu'ardent à attaquer, manqua une si belle occasion; & par une négligence inexcusable, non-seulement il ne tenta point de s'emparer d'aucune ville en terre ferme, mais il ne poursuivit pas même sur mer les débris de la flotte du Triumvir, & il les laissa faire tranquillement leur retraite, & gagner Vibone en remorquant les bâtimens qui n'étoient pas tellement blessés que l'on n'espérât en les radoubant en tirer encore quelque service. La perte d'Octavien avoit été si grande, que, malgré l'indolence de Sext. Pompée, il eut besoin d'un intervalle de près de deux ans pour se remettre en forces, & faire de nouveaux préparatifs. Mais, après cet intervalle, une autre tempête ruina de rechef ses forces navales. Après un tel désastre, plusieurs conseilloient à Octavien de remettre l'expédition à l'année prochaine. Mais, son courage, irrité par les obstacles, l'emporta jusqu'à dire qu'il vaincroit

malgré Neptune. Il fit en effet travailler avec tant de diligence à radouber ſes vaiſſeaux endommagés, & à réparer la perte qu'il avoit faite, qu'au bout de trente jours il ſe trouva en état de reprendre la guerre.

Sext. Pompée à ſon ordinaire, ſi bien ſervi par les vents & par la tempête, ſe contenta de triompher des avantages que lui procuroit ſa bonne fortune, au lieu d'en profiter. Se croyant autoriſé plus que jamais à ſe dire fils de Neptune, il voulut même en porter les couleurs, & il changea la pourpre, dont uſoient les Généraux Romains, en verd de mer. Il offrit à ce Dieu des ſacrifices ſolemnels; & pour l'honorer, il fit jetter dans la mer des chevaux, & même, ſelon quelques-uns, des hommes. Pendant qu'il ſe livroit ainſi à la joie, s'imaginant être quitte de tout danger pour cette année, il fut bien étonné d'apprendre que ſon infatigable ennemi méditoit inceſſamment une nouvelle invaſion. En effet, tout étant prêt pour aſſaillir de rechef la Sicile, Octavien fit avancer en même tems deux flottes, dont l'une étoit commandée par Statilius Taurus, & l'autre par Agrippa. Ce dernier remporta un avantage dans un combat près de Myles. Les gens de Sext. Pompée avoient la ſupériorité par l'expérience dans la manœuvre, & par l'agilité des mouvemens. Mais, les vaiſſeaux d'Agrippa, plus forts de conſtruction, plus hauts de bords, & remplis d'excellentes troupes, triompherent enfin, après une aſſez longue réſiſtance, de toute la ſcience des ennemis, qui n'ayant pu faire périr que cinq des bâtimens d'Octavien, ſe retirerent avec perte de trente des leurs.

Avant le combat de Myles, Sext. Pompée qui le prévoyoit, avoit quitté Meſſine, ſa place d'armes avec ſoixante-dix vaiſſeaux, pour aller au ſecours de ſes Lieutenans. Par-là le paſſage du détroit ſe trouvoit dégarni & ouvert. Octavien ſaiſit ce moment pour entrer en Sicile, & vint débarquer avec trois légions près de Tauroménium. La flotte de Sext. Pompée avoit été battue, & non pas détruite à Myles, & il s'étoit hâté de la ramener à Meſſine. Ainſi, à la premiere nouvelle de la deſcente d'Octavien, il ſe vit en état de marcher à lui. Il mit ſes vaiſſeaux en mer, & ſes légions en campagne, & ſe diſpoſant à attaquer en même tems ſon ennemi par terre & par mer, il le jetta dans un très-grand embarras. Octavien prit le parti de laiſſer ſes troupes de terre ſous le commandement de L. Cornificius, à qui il ordonna de ſe fortifier un camp; & pour lui, remontant ſur ſa flotte, il alla offrir la bataille à celle de Sext. Pompée, dont il croyoit avoir bon marché, parce qu'elle venoit d'être vaincue. Mais, ſes eſpérances furent bien trompées. Sext. Pompée avoit trouvé à Meſſine des ſoldats & des matelots tout prêts

à remplacer ceux qu'il avoit perdus. Sa flotte ainſi recrutée remporta une victoire complette. Les vaiſſeaux d'Octavien furent ou pris, ou brûlés, ou coulés à fond, excepté un très-petit nombre, qui n'étant point pourſuivis des vainqueurs, s'enfuirent en Italie. Octavien lui-même courut un très-grand péril.

Cependant, les deux partis ſe ruinoient inſenſiblement l'un l'autre, & pour cette raiſon ils déſiroient également de terminer la guerre par une action générale. Il convenoit bien mieux à Sext. Pompée de ſe battre ſur mer que ſur terre. Dans le premier cas, il avoit quelque eſpérance de vaincre; au lieu que ſes légions ne pouvoient abſolument tenir contre celles du Triumvir. Il lui fit donc propoſer une bataille navale. Octavien eût honte de refuſer le défi, le jour fut pris; & deux flottes de trois cens vaiſſeaux chacune, commandées par les Lieutenans des deux Généraux, Agrippa d'une part, & de l'autre Démocharès & Apollophane, affranchis de Sext. Pompée, ſe rangerent en bon ordre entre Myles & Nauloque, pendant que les légions, ayant à leur tête les Généraux eux-mêmes, étoient diſpoſées auſſi en préſence ſur la côte, ſimples ſpectatrices du combat. L'action fut vive, & la victoire longtems diſputée. Enfin, la flotte d'Octavien prit la ſupériorité. Lorſqu'une fois un certain nombre de vaiſſeaux de Sext. Pompée eut été forcé, l'épouvante & le déſordre ſe mirent dans tout le reſte de la flotte, & la livrerent en proie à l'ennemi. Vingt-huit vaiſſeaux furent coulés à fond, les autres ou brûlés, ou briſés contre les côtes, ou pris par les vainqueurs. De trois cens bâtimens, il ne s'en ſauva que dix-ſept, qui regagnerent le détroit de Meſſine; & une ſi grande victoire ne coûta à Octavien que la perte de trois vaiſſeaux.

Elle fut déciſive. Sext. Pompée, totalement dépouillé de la partie de ſes forces dans laquelle il avoit toujours eu le plus de confiance, ne ſongea qu'à fuir; & s'embarquant à Nauloque, il vogua vers Meſſine. Son armée de terre, abandonnée à un Lieutenant, ſuivit la fortune, & ſe ſoumit à Octavien. Sext. Pompée avoit encore huit légions du côté de Lilybée, ſous les ordres de Plennius. Il les manda, non dans le deſſein de ſoutenir la guerre, mais pour s'en faire accompagner dans ſa fuite. Car, dès avant la bataille, ſon plan étoit tout dreſſé, & il avoit mis en ballots tout ce qu'il poſſédoit de plus précieux, pour ſe retirer en cas de diſgrace, dans les provinces de l'Orient, où il eſpéroit trouver de la protection de la part de M. Antoine, & il s'en promettoit un retour de reconnoiſſance. Réellement, M. Antoine s'étoit toujours montré à ſon égard aſſez doux & aſſez traitable; & la

jalouſie même qu'il devoit avoir contre l'agrandiſſement d'Octavien, devenoit un motif d'eſpérance pour Sext. Pompée, ſurtout s'il arrivoit dans un état qui le mît à l'abri du mépris, & qui pût même le faire regarder comme un allié utile. Mais, il n'eut pas le tems d'attendre les légions de Plennius. Effrayé de la défection preſque générale de ſes Chefs & de ſes troupes par toute la Sicile, & ſe voyant trop vivement pourſuivi par Agrippa, qui entroit déjà dans le détroit, il partit de Meſſine avec les dix-ſept vaiſſeaux qui s'étoient ſauvés de la déroute, emmenant ſa fille, les amis qui lui reſtoient & ſes principales richeſſes.

Il ne ſe hâta pas tellement qu'il oubliât ſa profeſſion de Corſaire, & il alla piller le riche temple de Junon Lacinie, ſitué ſur la côte orientale du Bruttium près de Crotone. De-là il paſſa à Corcyre, enſuite dans l'iſle de Céphallénie, & enfin il vint à Mitylene, capitale de l'iſle de Lesbos, dont les habitans étoient affectionnés à la mémoire de ſon pere & à ſa famille. Il ſe propoſoit d'abord de paſſer tranquillement l'hiver en ce lieu, en attendant que M. Antoine fût revenu de ſon expédition contre les Parthes; & d'aller alors ſe préſenter à lui, comme un ami malheureux qui imploroit ſa protection. Mais, bientôt, ſon ambition inquiete lui ſuggéra d'autres penſées. Mécontent des procédés que tint à ſon égard Furnius, qui commandoit pour le Triumvir en Aſie; animé par l'eſpérance que firent renaître au fond de ſon cœur les diſgraces de M. Antoine dans la guerre des Parthes, il ne projetta rien moins, que de ſe ſubſtituer en ſa place, ou du moins de partager avec lui les provinces de l'Orient. Il voyoit ſa troupe ſe groſſir journellement par un grand nombre de ſes anciens ſoldats & amis, qui, manquant de toute reſſource, ſe raſſembloient autour de lui. Il reprit donc les marques du commandement & la cotte d'armes de Général; il radouba ſes vaiſſeaux, il exerça ſes rameurs, alléguant pour prétexte tantôt la néceſſité de ſe précautionner contre Octavien, tantôt le ſervice de M. Antoine, à qui il étoit bien aiſe de ſe rendre utile. En même tems, il envoya des députés aux Rois & aux petits Princes de Thrace, & à ceux de Pont, pour négocier ſourdement avec eux. Il en envoya juſques chez les Parthes, auprès deſquels il eſpéroit que ſon nom lui ſeroit une recommandation très-favorable; & ſe rappellant l'exemple de Labiénus, qui avoit été ſi bien reçu d'eux, & mis à la tête de leurs armées, il ne doutoit pas que l'amitié du fils de Cn. Pompée ne leur fût tout autrement précieuſe. On conçoit bien qu'il cachoit ſoigneuſement ces pratiques. Pendant qu'il agiſſoit ſi vivement contre M. Antoine, il lui promettoit une amitié fidelle; &

pour le mieux tromper, il lui députa quelques-uns de ſes amis, chargés de lui offrir ſes ſervices, & de lui repréſenter leurs communs intérêts.

M. Antoine étoit alors revenu à Alexandrie, & ſur les premieres nouvelles des mouvemens de Sext. Pompée, il avoit fait partir Titius avec ordre de prendre en Syrie des troupes de terre & de mer, & d'aller faire la guerre à ce Général fugitif, s'il demeuroit en armes; ou, s'il conſentoit à les mettre bas, de le recevoir à compoſition, & de l'amener honorablement en Égypte. Le Triumvir ne laiſſa pas d'écouter les députés de Sext. Pompée, dont le diſcours fut très-adroit & très-propre aux circonſtances. Ils y rappellerent à M. Antoine les avances que leur Chef, dans ſa meilleure fortune, avoit faites vers lui pour obtenir ſon amitié, & la confiance qu'il avoit toujours eue dans la franchiſe, la candeur, & l'élévation de ſon courage, à quoi ils oppoſerent le caractere diſſimulé, fourbe & artificieux d'Octavien. Ils réveillerent ſa jalouſie contre ce jeune collegue, qui venoit de s'emparer des dépouilles de Sext. Pompée & de M. Lépidus ſans lui en faire aucune part. Ils le lui firent enviſager comme un rival avec lequel la guerre devenoit inévitable & même prochaine, puiſque M. Antoine étoit actuellement le ſeul obſtacle qui retardât ſon ambition effrénée, & qui l'empêchât de ſe voir le maître de l'Univers. Ils terminerent leur diſcours en lui proteſtant que Sext. Pompée ne déſiroit que de le ſervir de ſa perſonne & de ſes troupes, dont la fidélité n'avoit pu être ébranlée par ſes malheurs. « Ainſi, diſoient-ils, ſi vous avez » la paix, ſe ſera pour vous une » gloire d'avoir ſauvé le fils du » grand Pompée; s'il vous faut » ſoutenir la guerre, comme » vous devez vous y attendre » inceſſamment, il ne ſera pas » pour vous un inutile ami. » M. Antoine leur répondit en leur déclarant les ordres qu'il avoit donnés à Titius, & il ajouta que la conduite de Sext. Pompée feroit voir s'il étoit véritablement dans les ſentimens qu'expoſoient ſes députés.

Les effets furent totalement contraires à de ſi belles paroles. Quand on a une fois goûté du commandement abſolu, il eſt bien difficile de ſe réduire à l'obéiſſance; & le ſecond rang eſt trop dur à qui eſt accoutumé au premier. Sext. Pompée pouſſa juſqu'au bout le projet de ſe maintenir chef de parti, & de ſe faire, au préjudice de M. Antoine, un établiſſement indépendant. Il eut même, avant l'arrivée de Titius, quelques légers ſuccès. Furnius avoit peu de forces ſur pied, quoiqu'il eût appellé à ſon ſecours Domitius Ahénobarbus & Amyntas que M. Antoine venoit de faire Roi des Galates. Sext. Pompée ſe ſoutint avec avantage contre ces trois chefs; il ſurprit leur camp; il ſe rendit maître de pluſieurs villes conſidérables, de Lampſaque, de Nicée, de Ni-

comédie. Cette lueur de bonne fortune lui enfla d'autant plus le courage, qu'elle augmenta beaucoup le nombre de ſes partiſans. Les peuples, vexés par des exactions très-onéreuſes, le regardoient preſque comme un libérateur; on s'enrôloit à l'envi ſous ſes étendards, & bientôt il ſe vit trois légions & deux cens chevaux. Mais, Titius étant ſurvenu avec une flotte de cent vingt voiles, qui portoit de nombreuſes troupes de terre, & en même tems Furnius ayant reçu ſoixante-dix vaiſſeaux, qu'Octavien, vainqueur en Sicile, renvoyoit à M. Antoine, le ſort changea tout d'un coup; & Sext. Pompée, ne voyant plus de reſſource pour lui, que de pénétrer dans la haute Aſie, s'il pouvoit, brûla ſa petite eſcadre, qui lui devenoit inutile contre des forces ſi étrangement ſupérieures, & il convertit en ſoldats ce qu'il avoit de rameurs & de matelots.

C'étoit-là un parti extrême. Auſſi ce malheureux chef ſe vit-il abandonné de ce qui lui reſtoit d'illuſtres amis, dont le plus connu dans l'hiſtoire eſt Caſſius de Parme; & ſon beau-pere même, L. Scribonius Libon, alla chercher ſa ſûreté dans le camp des Lieutenans de M. Antoine. Mais, pour lui, il perſiſta dans la réſolution de tout tenter plutôt que de ſe ſoumettre; & il ſe mit en devoir de traverſer la Bithynie, dans le deſſein, à ce que l'on crut, de gagner l'Arménie, dont le Roi avoit de grandes raiſons de ſe défier de M. Antoine. Titius & Furnius, réunis avec Amyntas, lui couperent le chemin; & en le fatiguant, en tombant ſur ſon arriere-garde, enlevant ſes fourrageurs, le réduiſant à manquer d'eau & de vivres, enfin ils l'amenerent au point de demander une entrevue, pour traiter d'accommodement.

Titius lui étoit ſuſpect & déſagréable, parce qu'ayant autrefois trouvé un aſyle auprès de lui en Sicile, & n'étant retourné à Rome que par ſon bienfait & en vertu du traité de Miſene, il avoit pris la commiſſion de lui faire la guerre. Sext. Pompée le regardoit donc comme un homme ingrat & ſans foi, & pour cette raiſon il ne voulut pas conférer avec lui, mais avec Furnius. Celui-ci s'étant préſenté, Sext. Pompée demanda pour toutes conditions de ſe rendre à lui, ſous promeſſe d'être conduit à M. Antoine ſans qu'il lui fût fait aucun mal. Furnius le refuſa, alléguant que Titius étoit chargé des ordres de M. Antoine, & que par conſéquent c'étoit à lui qu'il falloit que ſe remît Sext. Pompée. Il avoit pour la perſonne de Titius une répugnance invincible, & il offrit de ſe rendre à Amyntas. Cette nouvelle propoſition ayant été rebutée, il rompit la conférence. La nuit ſuivante, il ſe déroba aux ennemis, laiſſant des feux allumés dans ſon camp, pour cacher ſa fuite. Il tournoit vers la mer, & avoit formé la

réſolution déſeſpérée d'aller brûler la flotte de Titius. Un tranſfuge, qui portoit un nom illuſtre, Scaurus, vint avertir les Lieutenans de M. Antoine de la route que Sext. Pompée avoit priſe; & Amyntas, détaché avec quinze cens chevaux, eut bientôt atteint le fugitif, qui n'avoit point de cavalerie. Aux approches d'Amyntas, preſque tous ceux qui accompagnoient Sext. Pompée, le quitterent; & cet infortuné Général, ſans aucune eſpérance, ſans reſſource, près de ſe voir abſolument ſeul, ſe rendit ſans compoſition au Prince Galate, qui le remit au pouvoir de Titius. Ceci arriva près de la ville de Midéum en Phrygie. Titius fit conduire le priſonnier à Milet, attendant les ordres de M. Antoine.

Il eſt conſtant que Sext Pompée y fut tué peu de tems après. Mais, il reſte un nuage ſur la part qu'eut M. Antoine à ce meurtre. Selon quelques-uns, le Triumvir, dans un premier mouvement, ordonna la mort de Sext. Pompée; enſuite, touché de repentir, il envoya un contre-ordre. Ce ſecond courrier fit tant de diligence qu'il prévint le premier; enſorte que l'ordre qui condamnoit Sext. Pompée à mourir, étant arrivé le dernier, Titius le prit, ou voulut le prendre pour la derniere volonté de M. Antoine, & l'exécuta. D'autres rejettent la choſe ſur Plancus, qui avoit le pouvoir d'expédier des ordres au nom de M. Antoine, de les ſigner pour lui, & de les ſceller du ſceau de ce Triumvir. La vérité perce à travers tous ces voiles. On ne peut gueres douter que M. Antoine n'ait été bien aiſe d'être défait de Sext. Pompée. Mais, comme rien n'étoit plus odieux que de tuer de ſang froid le fils du grand Pompée, il fut charmé d'en laiſſer tomber le blâme ſur ſes Lieutenans. Il n'avoit garde de l'épargner, s'il eſt vrai, comme quelques uns le diſent, qu'on lui eût fait appréhender de trouver un rival dans ſon priſonnier, qui portoit un nom autrefois cher à Cléopatre. Nous avons pourtant peine à croire que M. Antoine ſe fût déterminé à faire mourir Sext. Pompée, ſi celui-ci eût ſcu prendre un parti convenable à la ſituation de ſes affaires. Mais, fugitif & ruiné, il tint une conduite flottante entre le perſonnage de Général, & celui de ſuppliant, & tantôt s'opiniâtrant à ſoutenir ſon rang, tantôt réduit à demander humblement la vie, il parut un homme dangereux, à qui l'on ne pouvoit pas ſe fier.

Sext. Pompée périt, vers l'an 35 avant Jeſus-Chriſt, dans la quarantieme année de ſon âge, après une vie toujours agitée, toujours tumultueuſe, & expoſée à mille dangers. Il dut à la gloire de ſon pere & tout ſon éclat, & toutes ſes infortunes. Il eut plus de courage que de prudence, plus d'ambition que d'art & d'habileté pour la conduite. Chef de bandits, & enſuite

faire de certaines, rustre & grossier dans ses mœurs & dans son langage, gouverné par les derniers des hommes, il a fourni une ample matiere aux reproches des écrivains qui ont voulu faire leur cour à ses vainqueurs. Deux traits néanmoins le rendront à jamais recommandable, sa bonne foi dans le traité de Misene, & la générosité qui le rendit la ressource & l'asyle des proscrits.

Il y a une médaille de Sext. Pompée, qui représente d'un côté la tête de Neptune avec le trident, & cette légende MAG. PIUS IMPERATOR ITER. On voit au revers le monstre Scylla tenant d'une main l'*Aroſtolium*, & de l'autre une poupe de Navire, & ces mots PRÆF. CLAS. & ORÆ MARIT. EX S. C. ce qui marque que Sext. Pompée étoit revêtu de cette dignité par un décret exprès rendu à Rome par la meilleure & la plus saine partie du Sénat, qui suivoit encore le parti de Cn. Pompée. Deux autres médailles de Sext. Pompée avec différens types ont la même inscription, excepté que l'une, au lieu d'EX S. C. a seulement S. C. preuve que cette abréviation de *Senatus Conſulto* sur les médailles Consulaires a une autre signification que sur les médailles Impériales de bronze, & qu'elle s'y mettoit indifféremment, comme EX S. C. dans le sens que nous venons de marquer.

POMPÉE, *Pompeius*, (a) surnommé Lénéus, étoit affranchi du grand Pompée. Nous apprenons de Pline, que cet affranchi étoit bon grammairien, & que son patron ayant trouvé parmi les dépouilles de Mithridate, des commentaires de médecine, qu'on attribuoit à ce Prince, les lui fit traduire en latin. Sans doute que Pompée Lénéus s'en acquitta dignement.

POMPÉE, *Pompeius*, surnommé Macula, amant de la fille de L. Sylla, avec un autre Romain qui s'appelloit le Foulon; ce qui fit dire agréablement à Faustus frere de cette femme, qu'il s'étonnoit que sa sœur eût Macula, faisant allusion à la signification de ce mot, qui signifie une tache, pendant qu'elle disposoit d'un Foulon.

POMPÉE [TROGUE], *Trogus Pompeius*. *Voyez* Trogue Pompée.

POMPÉE, *Pompeius*, (b) surnommé Macer, étoit Préteur sous l'empire de Tibere. Un jour, ayant demandé à l'empereur son avis sur certains jugemens, ce Prince lui répondit qu'il falloit observer les loix.

POMPÉE [SEXT.], (c) *Sext. Pompeius* un des plus grands Orateurs de son tems. Cn. Pison voulut l'engager à prendre sa

(a) Plin. Nom. L. p. 754. Tom. II. p. 359, 360.

(b) Tacit. Annal. L. 1. c. 72. Crév. Hist. des Emp. T. 1. p. 330.

(c) Tacit. Annal. III. c. 11, 32.

défenſe, l'an de Jeſus-Chriſt 20. Mais, il s'y refuſa, ainſi que pluſieurs autres, à qui Cn. Piſon s'étoit auſſi adreſſé. M. Lépidus s'en étant chargé, Sext. Pompée fit éclater ſa haine contre lui l'année ſuivante, & il l'auroit privé du gouvernement de l'Aſie, que le ſort lui avoit adjugé, ſi le Sénat ne s'y fût oppoſé.

POMPÉE, *Pompeius*, (*a*) chevalier Romain, fut mis à mort ſous l'Empire de Tibere, l'an de Jeſus-Chriſt 32. Le prétexte dont on ſe ſervit pour le faire mourir, ce fut d'avoir eu part aux projets de Séjan.

POMPÉE [M.], (*b*) *M. Pompeius*, arriere-petit-fils de Théophane de Mitylene, ſe tua lui-même, ainſi que ſon frere, ſous l'empire de Tibere, & ils ne ſe porterent à cette extrêmité que pour éviter la condamnation, dont ils étoient menacés. Tout leur crime étoit d'avoir eu pour biſayeul un intime ami du grand Pompée.

POMPÉE [Q.], (*c*) *Q. Pompeius*, étoit Conſul, ſelon Joſephe, lorſque Claude fut proclamé Empereur. Dans ce moment, on ſe rendoit de toutes parts dans le camp pour reconnoître le nouveau prince. Q. Pompée s'y rendit auſſi. Mais, comme il étoit odieux aux ſoldats, parce qu'il avoit exhorté le Sénat à maintenir la liberté, ils vinrent à lui l'épée à la main & l'auroient tué ſi Claude ne l'eût empêché; mais, il le garantit de ce péril & le fit aſſeoir auprès de lui.

POMPÉE [Cn.], (*d*) *Cn. Pompeius*, fils de Craſſus Frugi & de Scribonia. Claude lui permit de reprendre le ſurnom de Magnus ou Grand, que Caligula ſon prédéceſſeur lui avoit interdit. Il lui donna même en mariage Antonia ſa fille aînée, qu'il avoit eue d'Élia Pétina. Dans la ſuite, Cn. Pompée fut accuſé de conſpiration par Meſſaline; & quoiqu'au fond il ne fût coupable que d'avoir déplu à cette Princeſſe, il lui en coûta néanmoins la vie. Claude l'envoya poignarder dans ſon lit, ſans aucune forme de procès. Avec lui périrent ſon pere & ſa mere, l'an de Jeſus-Chriſt 47.

POMPÉE, *Pompeius*, (*e*) ſurnommé Urbicus, fut mis à mort ſous l'empire de Claude, l'an de Jeſus-Chriſt 48. Son crime étoit d'avoir été attaché à Silius.

POMPÉE [C.], (*f*) *C. Pompeius*, ſurnommé Longinus Gallus, géra le Conſulat avec Q. Véranius, l'an de Jeſus-Chriſt 49. C'étoit la huitieme année de l'empire de Claude.

POMPÉE [Paullinus], (*g*)

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 14.
(*b*) Tacit Annal. L. VI. c. 18.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 672.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 105, 156.
(*e*) Tacit. Annal. L. XI. c. 35.
(*f*) Tacit. Annal. L. XII. c. 5. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 190.
(*g*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 53. L. XV. c. 18. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 298, 299, 370.

Paullinus Pompeius, commandoit en Germanie avec L. Vétus, ſous l'empire de Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 58. La province fut tranquille ſous leur commandement, parce qu'ils croyoient qu'il leur ſeroit plus glorieux d'y entretenir la paix, que de courir après les ornemens du triomphe, avilis par la multitude de ceux qui les obtenoient. Cependant, pour empêcher que les ſoldats ne ſe corrompiſſent dans l'inaction, Paullinus Pompée acheva la digue que Druſus avoit commencée ſoixante-trois ans auparavant contre les débordemens du Rhin. Trois ans après, il fut prépoſé par l'empereur au maniement des finances, avec deux autres Conſulaires.

POMPÉE, *Pompeius*, (*a*) ſurnommé Élianus, jeune homme qui fut condamné ſous l'empire de Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 61, comme complice de Valérius Fabianus, qui avoit fabriqué un faux teſtament. On le bannit de l'Italie, ainſi que de l'Eſpagne où il étoit né. Ce jeune homme avoit déjà paſſé par la Queſture.

POMPÉE, *Pompeius*, (*b*) tribun des cohortes prétoriennes, fut dépouillé de cette charge, l'an de Jeſus-Chriſt 64. Ce fut l'empereur Néron qui la lui ôta. Ce n'eſt pas que ce Prince le regardât comme ſon ennemi déclaré, mais il étoit du nombre de ceux qu'il craignoit.

POMPÉE, *Pompeius*, (*c*) ſurnommé Longinus, officier ſous l'empire de Galba. Tacite lui donne la qualité de Tribun. L'an de Jeſus-Chriſt 69, les ſoldats Prétoriens s'étant révoltés, Pompée fut un de ceux qu'on leur envoya pour eſſayer de les faire rentrer dans le devoir, & d'étouffer la révolte dès ſa naiſſance; mais, les rebelles traiterent fort mal les députés, & ſur tout Pompée; car, ils ſe ſaiſirent de lui & le déſarmerent, parce qu'étant devenu Tribun par le crédit de Galba, & non par les voies ordinaires de la milice, il étoit fidele à ſon bienfaiteur, & dès-là-même ſuſpect aux rebelles.

POMPÉE, *Pompeius*, (*d*) ſurnommé Propinquus, étoit intendant de la Belgique, l'an de Jeſus-Chriſt 69. Un jour, il écrivit à l'empereur Galba une lettre, dans laquelle il lui mandoit que les légions de la haute Germanie, ſans reſpect pour le ſerment qu'elles avoient prêté, demandoient un autre Empereur, & que pour rendre leur révolte moins criminelle, elles en laiſſoient le choix au Sénat & au peuple Romain. Cette nouvelle hâta le deſſein que Galba avoit de ſe nommer un ſucceſſeur, &

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 41.
(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.
(*c*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 31.
(*d*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 12, 58. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 23.

Pompée fut tué peu de tems après.

POMPÉE, *Pompeius*, (*a*) surnommé Flaccus, chevalier Romain, avoit fait la guerre avec L. Vitellius.

POMPÉE, *Pompeius*, (*b*) surnommé Paulinus, étoit fils d'un chevalier Romain, né à Arles. Pline dit que ce Pompée, se trouvant à l'armée avec une grosse somme d'argent, fut opposé aux nations les plus féroces.

POMPÉE, *Pompeius*, surnommé Planta, vivoit dans le premier siecle, & écrivit une histoire de la guerre entre Othon & Vitellius.

POMPÉE, *Pompeius*, (*c*) surnommé Saturninus, dont Pline le jeune fait le plus grand éloge dans la lettre suivante.

« Je chérissois déjà Pompée » Saturninus. Je parle de notre » ami. Je vantois son esprit, » même avant que j'en connusse » bien la fécondité, le tour, l'é- » tendue. Aujourd'hui j'en suis » tout rempli. Il me suit par- » tout; il m'occupe tout entier. » Je l'ai ouï plaider avec autant » de vivacité que de force; & » je ne l'ai trouvé ni moins » juste ni moins fleuri dans ses » repliques imprévues, que dans » ses discours étudiés. Son style » est soutenu par-tout de ré- » flexions solides; sa composi- » tion est belle & majestueuse; » ses expressions harmonieuses » & marquées au coin de l'an- » tiquité. Toutes ces beautés, » qui vous transportent quand » la déclamation les anime, vous » charment encore, lorsque vous » les retrouvez sans vie sur le » papier. Vous ferez de mon » avis, dès que vous aurez jet- » té les yeux sur ses pieces d'é- » loquence. Vous n'hésiterez » pas à les comparer aux plus » belles que les anciens nous » ont laissées; & vous avouerez » qu'il égale ses modeles. Mais, » vous ferez encore plus con- » tent de lui, si vous lisez ses » histoires. Ses narrations vous » paroîtront tout-à-la-fois ser- » rées, claires, coulantes, lu- » mineuses, & même sublimes. » Il n'a pas moins de force » dans ses harangues, que dans » ses plaidoyers; mais, il y est » plus concis, plus ramassé, » plus pressant, ce n'est pas » tout; il fait des vers, qui » valent ceux de Catulle ou de » Calvus que j'aime tant. Quel » agrément, quelle douceur, » quel sel, quelle tendresse! » Il en mêle quelquefois exprès » de plus lâches, de plus né- » gligés, de plus durs; & cela, » Catulle ou Calvus ne le font » pas mieux. Ces jours passés, » il me lut des lettres qu'il di- » soit être de sa femme. Je crus » lire Plaute ou Térence en » prose. Pour moi, soit qu'il » soit l'auteur de ces lettres, » qu'il ne veut pas reconnoître;

(*a*) Plin. T. I. p. 349.
(*b*) Plin. T. II. p. 630.
(*c*) Plin. L. I. Epist. 16.

» soit que sa femme, à qui il
» les donne, les ait écrites;
» je le trouve également estima-
» ble d'avoir su les composer
» lui-même, ou d'en avoir ap-
» pris l'art à sa femme, qui n'é-
» toit decore qu'un enfant lors-
» qu'il l'épousa. Je ne le quitte
» donc plus. Je le lis à toute
» heure, avant que de prendre
» la plume, quand je la quitte,
» quand je me délasse; & je
» crois en vérité le lire toujours
» pour la premiere fois. Croyez-
» moi, faites-en autant; & n'al-
» lez pas vous en dégoûter, par-
» ce qu'il est votre contempo-
» rain. Quoi! s'il avoit vécu
» avec des gens que nous n'eus-
» sions jamais vus, nous courrions
» après ses livres, nous recher-
» cherions jusqu'à ses portraits;
» & quand nous l'avons au mi-
» lieu de nous, nous n'aurons
» que du dégoût pour son mé-
» rite, à cause de la facilité que
» nous avons d'en jouir? Les
» hommes, selon moi, ne font
» rien de plus indigne, rien de
» plus injuste, que de refuser
» leur admiration à un hom-
» me, parce qu'il n'est pas mort;
» parce qu'il leur est permis,
» non-seulement de le louer,
» mais de le voir, de l'enten-
» dre, de l'entretenir, de l'em-
» brasser, de l'aimer. »

Fin du trente-quatrieme Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les Tomes XXXIII & XXXIVe. d'un Manuſcrit, intitulé : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*, &c.; & je n'y ai rien trouvé qui ne réponde à la réputation de l'Auteur. A Paris, ce 14 Mai 1785.

FÉELIS.